

L’Héritage de Charlotte

Mary Elizabeth Braddon

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Livre 01 · Chapitre 01

Alors que les Bourbons régnaient encore sur les Gaules, avant que la poésie débraillée et sentimentale d'Alfred de Musset eût remplacé la muse débonnaire et bourgeoise de Béranger dans le cœur de la Jeune France, un étudiant en droit logeait avec des camarades dans une grande maison grise de la rue Madame, à cinq minutes du Luxembourg.

C'était un triste quartier : autrefois cependant des gentilshommes, des patriciennes avaient demeuré là, s'étaient entretenus dans les sombres allées, avaient bavardé à l'ombre des grands arbres.

Mais les étudiants se souciaient fort peu de la tristesse des lieux ; elle ne les atteignait pas et laissait libres leur insouciance et leur gaieté ; ils étaient joyeux et tapageurs comme des merles.

Du haut en bas de la maison ce n'était que chansons, rires sonores et frais, appels bruyants, gaudrioles et cris. Béranger avait tous les honneurs : les uns chantaient bien, d'autres mal ; mais tous chantaient. On s'invitait à déjeuner, à dîner ; le vin blanc à quatre sous, à six sous, à dix sous se versait ; des cigares s'offraient, des pipes s'allumaient, et quelque chose de jeune, de vainqueur montait dans les couloirs, les escaliers, mêlé à la fumée du tabac, à l'odeur du fricot.

Un couloir sombre, très-étroit, servait de cuisine. Une créature qui paraissait appartenir au sexe féminin, très-âgée, myope,

sourde comme un pot, faisait le déjeuner et le dîner de ces messieurs.

On la nommait Nanon.

Quelques-uns avançaient qu'elle était la propre mère de M Magnotte ; tous se plaignaient de sa cuisine, disant : « Quelle drogue !... c'est dégoûtant, ma parole d'honneur ! » Mais personne n'osait dire en face à la maîtresse du logis ce qu'on pensait de sa table.

On la payait très-peu et elle ne se gênait pas pour dire aux mécontents : « Cela ne vous convient pas, monsieur... Eh bien ! il faut aller ailleurs. »

M Magnotte était une femme mystérieuse, impénétrable ; on faisait sur son compte toutes sortes d'histoires.

Selon les uns, c'était une comtesse : la fortune et les terres de sa famille avaient été confisqués par le Comité du Salut public, en 93.

Selon les autres, c'était une ancienne actrice d'un théâtre populaire du temps de Napoléon I.

Elle était grande et mince, même d'une maigreur exceptionnelle ; elle était d'un plus beau jaune que celui du beurre qui était servi sur sa table, mais elle avait de beaux yeux noirs et une certaine dignité de maintien qui en imposait à ses jeunes locataires : ils ne parlaient d'elle qu'en disant : la comtesse ; c'est sous ce nom qu'elle était désignée par tous les habitués de la maison ; mais, dans leurs rapports avec elle, tous étaient pleins de respect.

L'un des plus tranquilles parmi les jeunes gens qui jouissaient du privilège de résider chez M Magnotte, était un certain Gustave Lenoble, étudiant en droit.

Il était le seul fils d'un très-excellent couple qui vivait sur ses terres situées près d'un obscur village de Normandie ; ce domaine était des plus petits : une vieille maison délabrée, que dans le voisinage on appelait le Château, très-chère à ceux qui l'habitaient ; un jardin dans lequel toutes les plantes semblaient montées en graines, et environ quarante acres de la plus mauvaise terre de Normandie.

Tel était le domaine patrimonial de François Lenoble, propriétaire de Beaubocage, près Vire, dans le département du Calvados.

Les gens parmi lesquels vivait très-simplement le bonhomme l'appelaient M. Lenoble de Beaubocage ; mais il ne tenait pas à cette distinction, et lorsqu'il envoya à Paris son seul fils pour y débuter dans la grande bataille de la vie, il lui avait bien recommandé de s'appeler Lenoble tout court.

Le jeune homme lui-même n'avait jamais eu d'autre intention ; il était l'homme du monde le moins vaniteux.

Le père était légitimiste jusqu'à la moelle des os, le fils moitié bonapartiste, moitié libéral.

Le père et le fils avaient eu quelquefois des discussions politiques, mais amicales, à ce sujet.

Gustave aimait ses parents comme un Français seul peut aimer son père et sa mère, avec un dévouement pour le premier qui approchait presque de l'enthousiasme, avec une tendresse pour

sa mère qui avait quelque chose de chevaleresque, était d'un autre âge.

Il y avait une sœur par laquelle son frère Gustave était regardé comme un modèle de perfection.

Il y avait encore un couple de vieux domestiques, un très-stupide et très-lourd garçon d'écurie, et une demi-douzaine de chiens de races croisées, nés et élevés à la maison, qui tous semblaient partager les opinions de leur jeune maîtresse.

Il n'y eut pas de discussions au sujet de la future carrière de Gustave, et ce ne fut pas sans difficulté que le père fut amené à approuver le choix que le jeune homme avait fait lui-même d'une profession.

Le seigneur de Beaubocage avait conservé un extrême orgueil de race, peu soupçonné par ceux qui étaient témoins de la simplicité de sa vie et que séduisait la bonté naturelle de ses manières.

Àune époque reculée, presque fabuleuse de l'histoire, la maison Lenoble s'était distinguée de diverses façons, et ces grandeurs passées, vagues et fantastiques dans l'esprit de tous les autres, étaient demeurées très-réelles, très-vivantes dans l'esprit de M. Lenoble.

Il assurait à son fils que jamais un Lenoble n'avait été avocat. Tous avaient été constamment seigneurs du sol, vivant sur leurs propres terres, lesquelles occupaient autrefois un vaste espace de la province, fait attesté par certaines cartes en la possession de M. Lenoble, cartes dont le papier était usé et jauni par le temps. Jamais ils n'avaient fait d'autre métier que le métier des armes. Un seigneur de Beaubocage avait combattu sous Bayard lui-

même ; un autre était mort à Pavie, dans cette journée où tout fors l'honneur avait été perdu ; un autre avait suivi le panache blanc du Béarnais, un autre… mais à quoi bon rappeler la gloire de cette maison, à laquelle Gustave était si disposé à infliger la disgrâce d'une profession libérale.

Tels étaient les arguments du père, mais la mère avait passé sa jeunesse au milieu du bruit des campagnes de l'Empire, et la pensée de la guerre était terrible pour elle. Le souvenir de la retraite de Russie datait à peine de vingt ans ; il y avait encore des hommes qui en racontaient la terrible histoire, dépeignaient ces jours et ces nuits d'horreur, cette puissante marche de la mort.

C'était elle et sa fille Cydalise qui avaient aidé Gustave à se persuader qu'il était fait pour se distinguer dans la noble carrière du barreau ; elle désirait qu'il allât étudier à Paris.

Le jeune homme lui-même en avait un ardent désir. Il comptait revenir quelques années plus tard pour plaider à Vire, qui était à une demi-douzaine de lieues du domaine. Il était certainement né pour défendre l'innocence et flétrir le coupable, pour être grand, courageux, enthousiaste.

Il ne vint pas même à la pensée de cet esprit simple qu'il pût jamais être appelé à défendre un coupable ou à accuser un innocent.

Tout enfin fut convenu : Gustave irait à Paris où il ferait son droit ; il ne manquait pas de pensions dans le voisinage de l'École de Droit où un jeune homme pouvait trouver à se loger. Gustave reçut d'un des amis de sa famille une lettre de recommandation pour l'une d'elles, la Pension Magnotte, la grande maison grise entre cour et jardin, autrefois si noblement habitée.

Un imprimeur occupait le rez-de-chaussée et une main peinte sur le mur indiquait :

PENSION MAGNOTTE,
AU PREMIER.
TIREZ LE CORDON,
S. V. P.

Gustave avait vingt et un ans lorsqu'il arriva à Paris.

C'était un grand gaillard vigoureux, aux épaules larges, à la poitrine carrée, avec une figure franche et de petites moustaches brunes ; des yeux bleus doux, ingénus, une physionomie plutôt saxonne que celtique.

Il était un de ces hommes qui se font tout de suite des amis, et il ne tarda pas à se trouver au mieux avec ses camarades ; il chantait avec eux La mère Grégoire, et même quelquefois risquait un cancan à la Chaumière.

Quant aux fruits, vraiment défendus, ils n'avaient aucun attrait pour le jeune provincial.

L'image de deux bonnes et honnêtes femmes le suivait partout, comme celle de deux anges gardiens. Il ne pouvait emmener cette douce image dans de mauvais lieux, cela lui répugnait.

C'était donc un garçon bruyant, tapageur même, mais non vicieux.

« C'est un brave cœur, disait de lui M Magnotte, bien qu'il casse mes verres comme un vrai démon. »

Les dames qui demeuraient à la Pension Magnotte n'étaient plus jeunes et pas jolies : deux ou trois vieilles filles isolées qui faisaient durer autant qu'elles le pouvaient leur petit avoir en vendant des broderies qu'elles confectionnaient elles-mêmes, et une vieille veuve, extrêmement grasse, soupçonnée d'être énormément riche, mais très-avare.

« C'est la veuve Harpagon elle-même ! » disait M Magnotte.

Elle avait deux filles horriblement laides que, pendant les quinze dernières années, elle avait traînées dans les pensions du quartier, espérant toujours rencontrer deux célibataires étrangers et imprudents qui consentiraient à devenir ses gendres.

Il y avait aussi une pâle jeune dame qui donnait des leçons de musique.

Côté des femmes, c'était tout.

Gustave était le préféré ; sa gracieuse courtoisie avec ces femmes était en quelque sorte un témoignage de ce bon vieux sang duquel son père se glorifiait de descendre. François I, qui écoutait à genoux et la tête découverte les discours de sa mère, n'était pas plus respectueux envers la noble Savoyarde que Gustave avec les vieilles de la Pension Magnotte.

En réalité, le cœur du jeune homme était aussi tendre et aussi faible que celui d'une femme. Il suffisait d'être malheureux pour l'intéresser, et ceux qui tenaient à sa sympathie faisaient bien d'être pauvres.

Il passait quelquefois ses soirées dans le désert, qualifié de salon, et écoutait respectueusement pendant que M Servin, la jeune maîtresse de musique jouait du Gluck ou du Grétry sur un vieux

piano fêlé qui n'avait plus de souffle, ou prêtait l'oreille au récit des splendeurs passées de M Magnotte.

Celle-ci lui ouvrait son cœur, comme jamais elle ne l'avait ouvert à aucun autre de ses jeunes locataires.

« Ils se moquent de tout… même de la religion, s'exclamait-elle avec horreur. Ce sont des Diderot et des d'Holbach en herbe, moins le talent ; mais vous n'êtes pas du bois dont ils sont faits. Vous êtes du vieux sang de France, monsieur Lenoble, et je puis avoir en vous une confiance que je n'aurais pas en eux. Moi qui vous parle, moi, aussi, je suis de race pure, et entre nous autres, vous savez, il y a toujours une secrète sympathie. »

Puis, après l'avoir entretenu de sa splendeur perdue, la dame l'invitait quelquefois à de petits soupers qu'elle offrait à ses locataires féminins, lorsque les étudiants n'étaient pas à la maison.

Pendant quatre ans, l'étudiant en droit vécut ainsi à Paris. Il n'était pas absolument paresseux, mais non plus très-studieux ; il s'amusait beaucoup et n'apprenait que fort peu de chose.

Plus économe que ses camarades, il n'en était pas moins une lourde charge pour sa famille. En fait, cette bonne, vieille famille normande était, sous le rapport pécuniaire, tombée très-bas. Il y avait une pauvreté réelle dans la maison décrépite de Beaubocage, bien que ce fût une pauvreté qui avait bon visage.

Un très-humble fermier anglais eût méprisé le revenu qui soutenait le ménage Lenoble ; l'économie et l'habileté de M Lenoble et de sa fille parvenaient seules à soutenir l'honneur de la petite maison.

Une grande espérance était entretenue au même degré par le fier et bon vieux père, par la tendre mère et la sœur dévouée, c'était l'espérance des choses qui devaient être faites dans l'avenir par Gustave, le fils, l'héritier, l'étoile polaire de la famille.

C'était au grand éclat des honneurs et des richesses que devait être conduite la maison Lenoble par le jeune étudiant en droit ; sur les larges épaules de ce moderne Atlas-Lenoble devait reposer le monde.

C'était vers lui que se dirigeaient leurs regards, c'était à lui qu'ils pensaient pendant les longues et tristes soirées d'hiver, alors que la mère sommeillait sur son tricot, que le père dormait dans son vaste fauteuil, que la fille se fatiguait les yeux à travailler à l'aiguille près de sa petite table en palissandre.

Il était plusieurs fois venu les voir pendant ses deux premières années d'études, apportant avec lui la vie, la lumière, et la gaieté, à ce qu'il semblait, aux deux femmes qui l'adoraient.

Àce moment, dans l'hiver de 1832, sa visite était attendue. Il devait venir passer avec eux le jour de l'An et rester jusqu'à la fête de sa mère, le 17 janvier.

Le père attendait cette visite avec une anxiété inaccoutumée ; la mère était également plus émue, plus troublée qu'à l'ordinaire et la fille de même.

Un affreux complot, une terrible conspiration dont Gustave était l'objet et devait être la victime avait été ourdie sous ce toit d'apparence si innocente.

Père, mère, sœur, assis autour du foyer de famille, fatals comme des Parques domestiques, avaient couve leur horrible

projet, tandis que le garçon, abandonné à lui-même, passait son temps à se distraire dans la capitale, comme si de rien n'était.

La corde que Monsieur démêlait, la maille que tenait Madame, l'aiguille que maniaient les mains de Mademoiselle avaient pour objet la fabrication d'un filet matrimonial.

Ces conspirateurs ingénus avaient pour but d'amener leur victime à conclure un mariage qui devait tout à la fois élever et enrichir les Lenoble de Beaubocage, dans la personne de Gustave.

Le meilleur ami et le plus proche voisin de François Lenoble était un certain baron Frehlter, d'origine germanique, mais naturalisé Français depuis plusieurs générations.

Le baron était propriétaire d'un domaine qui eût pu montrer dix acres pour un, comparé à la terre de Beaubocage.

Le baron s'enorgueillissait d'un arbre de famille qui prenait racine dans une ramification généalogique des Hohenzollern ; mais, moins fiers et plus prudents que les Lenoble, les Frehlter n'avaient pas dédaigné de mêler leur sang bleu prussien au courant moins pur de la France commerciale.

L'élément épicier avait prévalu parmi les belles fiancées de la maison Frehlter, pendant les trois ou quatre dernières générations, et, par ce moyen, la maison Frehlter s'était considérablement enrichie.

Le baron actuel avait épousé une dame de dix ans plus jeune que lui, veuve d'un marchand de Rouen, très-pieuse, mais plus remarquable par ses attributs que par ses charmes personnels.

Un seul enfant, une fille, avait béni cette union.

C'était alors une jeune personne d'un peu moins de vingt ans, fraîchement sortie de son couvent, et aspirant à avoir sa part de joies et de délices dans le paradis mondain qui déjà avait été ouvert à beaucoup de ses camarades.

La plupart des compagnes de M Frehlter s'étaient mariées tout de suite à leur sortie de pension ; elle avait entendu parler de la corbeille, de la robe de noce, des fêtes de mariage, et avait même entendu incidemment quelques mots de cette considération secondaire : le futur.

La jeune fille était, en conséquence, quelque peu disposée à trouver mauvais que son père n'eût pas assuré pour elle l'éclat d'un mariage prochain.

Son départ du couvent du Sacré-Cœur, à Vire, lui avait été extrêmement pénible. L'avenir ne lui faisait entrevoir qu'une existence vide, dans une grande maison déserte, entre un père qui, après s'être journellement gorgé d'une succulente et abondante nourriture passait ce qui lui restait de temps à dormir et une mère qui partageait ses affections entre un affreux chien caniche et un curé plus vilain encore, un curé qui prenait sur lui de sermonner la demoiselle Frehlter à tout bout de champ.

Le château de Frehlter était une très-grande résidence, comparé à la maison croulante de Beaubocage ; mais ce n'était qu'un assemblage de pierres d'une écrasante froideur et le mobilier avait déjà dû paraître usé sous la Fronde.

De vieux domestiques entretenaient cette demeure dans un état d'irréprochable propreté, en même temps qu'ils tenaient le baron et sa femme sous une verge de fer.

Mademoiselle exécrait ces vassaux dévoués, mais despotiques, et elle eût volontiers fait accueillir le plus détestable des domestiques modernes, s'il l'eût débarrassée du joug de ces serviteurs qui étaient des maîtres.

Mademoiselle était depuis un an à la maison : une année toute de mécontentement et de mauvaise humeur. Elle s'était querellée avec son père, parce qu'il ne voulait pas la conduire à Paris ; avec sa mère, parce qu'elle refusait de lui donner un plus grand nombre de robes nouvelles, de chapeaux, de plumes, etc. ; avec le curé, avec le chien, avec les autocrates de la cuisine et de l'office ; avec tout le monde et avec toutes choses. Si bien que, à la fin, le baron avait décidé qu'il fallait la marier pour être ainsi débarrassé d'elle, de ses plaintes, de ses caprices, de sa mauvaise humeur, et de tout ce qui touchait à sa jeune et aigre personne.

Ayant ainsi pris sa détermination, le baron ne fut pas long à se fixer sur le choix d'un époux.

Il était fort riche, et Madelon était son seul enfant ; il était pardessus tout fort paresseux : il n'alla pas chercher pour sa fille un prétendant riche et distingué, il se décida à prendre le premier qui lui tomberait sous la main.

Il est possible que le baron, qui était un cynique, n'eût pas une très-haute idée des attraits de sa fille au physique et au moral.

Toujours est-il que, après que la demoiselle eut maltraité le chien, insulté le curé et la cuisinière, cette grande prêtresse des fourneaux, qui seule, en Normandie, était capable de confectionner des mets au goût du baron, le maître de Cotenoir se décida à marier sa fille incontinent.

Il communiqua son dessein à son vieux compagnon, un jour que la famille de Beaubocage dînait au château de Cotenoir.

« Je pense à marier ma fille, dit-il à son ami, lorsque les dames eurent gagné l'une des extrémités du vaste salon, votre fils Gustave est un charmant garçon, brave, beau, et de bonne race. Il est vrai qu'il n'est pas aussi riche que Madelon le sera un jour ou l'autre, mais je ne suis pas un brocanteur pour mettre ma fille à l'enchère… et si j'étais disposé à le faire, je doute qu'il y eût beaucoup d'enchérisseurs, pensa le baron entre parenthèse. Si votre fils avait une idée pour elle et qu'elle en eût une pour lui, cela me plairait assez, ami François. »

L'ami François dressa les oreilles et ses yeux brillèrent un moment.

Cotenoir et Beaubocage unis dans la personne de son fils Gustave ! Lenoble de Beaubocage et Cotenoir… Lenoble de Cotenoir et Beaubocage !

Une vision aussi splendide n'avait jamais brillé devant ses yeux dans tous les rêves qu'il avait caressés pour son fils unique !

Jamais il ne lui fût venu à l'esprit un projet aussi hardi que celui de l'union des deux domaines, et voilà que le baron offrait cela de lui-même, comme il eût offert sa tabatière, en passant.

« Ce serait un grand mariage, dit-il, un très-grand mariage. Pour Gustave, je puis répondre sans hésitation. Il ne pourrait qu'être très-charmé d'une pareille union : une aussi charmante fiancée ne pourrait que l'enchanter. »

Il dirigea ses regards du côté du salon où Madelon et Cydalise se tenaient debout, à côté l'une de l'autre, admirant le chien de

M Frehlter.

Madelon savait être polie pour le chien devant le monde.

Le contraste entre les deux jeunes filles était passablement frappant.

Cydalise était fraîche et fine ; Madelon avait la taille épaisse, la figure rébarbative, la peau noire, et les sourcils de même.

« Il ne pourra qu'être charmé, » répéta le vieillard sur un léger ton de galanterie.

Il pensait à la réunion de Beaubocage avec Cotenoir et il lui semblait tout simple qu'une pareille union de domaines entraînât celle d'un homme et d'une femme pour l'éternité.

« Ce ne sera pas seulement un mariage de convenance, dit le baron avec enthousiasme, ma fille a un assez mauvais caractère… je veux dire que ma fille trouve la vie assez ennuyeuse entre ses vieux père et mère, et je pense qu'elle sera plus heureuse dans la société d'un mari. J'aime votre fils, ma femme l'aime aussi. Madelon s'est souvent rencontrée avec lui lorsqu'elle est venue de son couvent à la maison, pendant les vacances, et j'ai lieu de croire qu'il ne lui déplaît pas. S'il l'aime et qu'elle ait de l'affection pour lui, si cette idée vous est agréable à vous et à Madame, nous en ferons un bon mariage. Sinon, les choses en resteront là et nous n'en parlerons plus. »

De nouveau le seigneur de Beaubocage assura son ami que Gustave serait enchanté de la proposition, et c'était encore à Cotenoir qu'il pensait et pas du tout aux sentiments de son fils.

Cette conversation avait eu lieu à la fin de l'automne. Gustave devait venir pour le nouvel an ; on ne devait rien lui dire au sujet de sa future femme avant son arrivée ; c'était un point sur lequel le baron avait beaucoup insisté.

« Le jeune homme peut être tombé amoureux de quelque jolie Parisienne, dit-il, et s'il en était ainsi, nous ne lui dirions rien de Madelon ; mais si nous trouvons son cœur libre et disposé à s'émouvoir pour ma fille, nous l'encouragerons. »

Cela fut solennellement convenu entre les deux pères.

M Frehlter elle-même ne devait avoir aucune connaissance du projet avant qu'il fût tout à fait mûri.

Mais après avoir dîné à Cotenoir, le ménage de Beaubocage ne parla guère d'autre chose que de l'union des deux familles.

Quelles grandeurs ! quelle richesse ! quel bonheur ! Gustave, le seigneur de Cotenoir.

La pauvre Cydalise n'avait jamais vu de plus belle résidence que le vieux château, avec ses tours en forme de pains de sucre, ses terrasses de pierre, ses escaliers en spirale, et ses incommodes petites chambres dans les tourelles, le long salon sombre et la salle à manger. Elle ne pouvait se représenter rien de plus somptueux. Pour Gustave, la future possession de Cotenoir était comme si on lui eût tout à coup offert la succession d'un royaume.

Cydalise ne pouvait en venir à considérer que Madelon n'était ni agréable ni attrayante et que, après tout, la femme doit compter pour quelque chose dans un contrat de mariage. Elle ne pou-

vait voir autre chose, elle ne pouvait penser à autre chose qu'à Cotenoir.

Aucun de ces trois conspirateurs ne craignait la moindre opposition de la part de leur victime.

Il pouvait se faire, à la rigueur, que Gustave fût tombé amoureux de quelque Parisienne, bien que ses lettres ne fissent aucune mention d'une semblable calamité ; mais si cela était, il en serait quitte pour se dégager ; il rendrait la liberté à la jeune demoiselle et obtiendrait qu'elle lui rendît sa parole, afin qu'il pût immédiatement la donner de seconde main à M de Cotenoir.

L'objet de tous ces soucis, espérances et rêves arriva enfin, plein de vie et de gaieté, ayant beaucoup à dire sur Paris en général et fort peu sur ce qui le concernait en particulier.

Les femmes le questionnèrent sans miséricorde : elles exigèrent une description détaillée de tous les locataires féminins de la pension bourgeoise et voulurent à peine croire que toutes, à l'exception de la petite maîtresse de musique, étaient vieilles et laides.

Au sujet, de la maîtresse de musique elle-même, elles furent disposées à avoir des soupçons et elles ne furent pas complètement rassurées par l'affirmation de Gustave qu'elle n'était pas séduisante, ni jolie.

« C'est une chère, bonne, laborieuse petite personne, dit-il, qui travaille plus que moi ; mais elle est loin d'être un miracle de beauté et sa vie est si pénible, que je m'étonne souvent qu'elle ne préfère pas aller vivre dans un couvent. Ce serait plus gai et plus

agréable pour elle que de vivre avec ces vieilles créatures à la Pension Magnotte.

— Je présume qu'il y a beaucoup de jolies femmes à Paris ?… dit Cydalise désireuse d'arriver au nœud de la question.

— Vraiment, je crois qu'il y en a, répondit Gustave avec franchise ; mais nous autres étudiants, nous n'en voyons pas beaucoup au quartier. Par-ci par-là une ouvrière, même une blanchisseuse pas trop mal, pas souvent… des grisettes enfin ! ajouta le jeune homme en rougissant un peu, bien que ce ne fût pas pour son compte. Nous apercevons quelquefois un joli minois qui passe en voiture, car à Paris, les belles femmes ne vont pas à pied. En somme, j'ai vu de plus jolies jeunes filles à Vire qu'à Paris. »

Cydalise fut enchantée de cette confession.

« Oui, s'écria-t-elle, notre Normandie est l'endroit où l'on trouve les jolies filles. Madelon Frehlter, par exemple, n'est-ce pas une très… aimable fille ?

— Sans doute, elle est aimable, répondit Gustave, mais s'il n'y avait pas par ici de fille mieux douée sous l'autre rapport que M Frehlter, il n'y aurait pas de quoi se vanter. Mais il y en a de plus jolies, Cydalise, et toi-même… »

Sur ce, le jeune homme gratifia sa sœur d'un sonore baiser.

Oui, il était clair qu'il avait le cœur libre ; ces façons libres, bruyantes n'avaient rien d'amoureux.

Même l'innocente Cydalise savait qu'aimer c'est souffrir.

Àpartir de ce moment la mère et la fille s'acharnèrent sur leur victime en lui énumérant les mérites et les charmes de l'épouse qui lui était destinée.

Madelon était miraculeuse sur le piano ; les petites romances de Madelon étaient des prodiges ; ses travaux à l'aiguille de purs chefs-d'œuvre ; le dévouement de Madelon pour sa mère et pour le chien de sa mère avait un caractère héroïque ; le respect que Madelon témoignait au bon abbé Saint-Velours, le directeur de sa mère, ne saurait s'exprimer ; c'était une vertu séraphique, surnaturelle. Une telle fille était trop bonne pour la terre, trop bonne pour tout, excepté pour Gustave.

Le jeune homme écoutait, ahuri.

« Comme vous vous montez à propos de Madelon ! s'exclamait-il ; elle me semble la personne la plus ordinaire que j'aie jamais rencontrée. Elle ne sait rien dire ni que faire de ses bras. Et quels bras ! je n'en ai jamais vus de pareils, ils sont partout à la fois ! Et ses épaules ! Oh ! ciel, quelles épaules ! Il devrait être interdit par la loi de porter des robes décolletées quand on a des épaules construites comme ça ! »

Cela était décourageant ; mais les conjurées ne se tenaient pas pour battues.

La mère se rabattait sur les vertus intellectuelles de Madelon ; et qu'était-ce que des épaules comparées aux sentiments, à la piété, à l'amabilité, à toutes les grâces chrétiennes ?

Cydalise avouait que la chère Madelon était un peu gauche.

Gustave tenait pour bête.

Sur quoi, le père réprimandait le fils. Pouvait-il se permettre d'user d'un terme de caserne, à l'occasion de cette charmante jeune personne ?

Àla fin le complot se révéla.

Après un dîner à Cotenoir et un dîner à Beaubocage, deux occasions dans lesquelles Gustave s'était rendu très-agréable aux deux dames de la maison du baron, car il n'était véritablement pas dans sa nature d'être autrement qu'aimable avec les femmes, la mère parla à son fils de la splendide destinée qui avait été préparée pour lui.

Ce fut pour elle un sujet de surprise et de chagrin de voir que cette révélation ne causa à Gustave aucun plaisir.

« Me marier est la dernière des choses auxquelles je pense, chère mère, dit-il gravement, et M Frehlter est bien la dernière que je choisirais pour femme. Je n'en suis pas moins très-reconnaissant de l'honneur que M. le baron veut bien me faire. Cela va sans dire.

— Mais les deux domaines… réunis ensemble, ils feraient de toi un grand propriétaire. Tu ne peux certainement refuser une fortune pareille ? »

Cydalise fit entendre un léger cri d'horreur.

« Cotenoir !… refuser Cotenoir. Ah ! sûrement, cela n'est pas possible !… mais, pense donc, Gustave…

— Non, Cydalise, tu oublies que la jeune fille va avec le château ; c'est un meuble que nous ne pouvons pas nous dispenser de prendre en même temps.

— Mais elle, si aimable, si pieuse…

— Si ennuyeuse, si bête !…

— Si modeste, si charitable.

— En un mot, si admirablement constituée pour faire une sœur de charité, répliqua Gustave. Mais non, chère Cydalise ; Cotenoir est un beau, grand, vieux château ; mais j'aimerais autant passer ma vie à Toulon, avec un boulet au pied, que dans cet horrible salon où M Frehlter se soigne, elle et son chien, et où l'aimable et bon vivant baron ronfle une moitié de sa vie. C'est très-bien pour ces vieilles gens, vois-tu, ma sœur, et pour M Frehlter… car elle a un vieil esprit dans un jeune corps… Mais pour un jeune homme vivant, actif, ambitieux même… Bah ! ce serait la pire de toutes les morts vivantes. Des galères, il y a toujours quelque espoir de s'échapper… un passage souterrain, creusé pendant la nuit avec ses ongles… un travail qui dure vingt ans et plus quelquefois, mais avec une faible lueur d'espérance au bout ; tandis qu'une fois dans ce salon, avec la maman, le chien, le bon, l'onctueux, le paresseux curé ; les ronflements apoplectiques du papa, les romances plaintives et les monotones broderies de sa femme, un homme, serait à jamais perdu. Ah ! brr ! »

Gustave frissonna et les deux femmes frissonnèrent également en entendant ces paroles.

Ce début n'était rien moins qu'encourageant ; cependant M Lenoble et sa fille ne perdirent pas tout espoir : le cœur de Gustave n'était point engagé, c'était un grand point ; et pour le reste, certainement la persuasion pourrait faire beaucoup.

Alors arriva ce phénomène que l'on a vu bien souvent dans la vie, un jeune homme à l'esprit généreux, aux vues droites, entraîné malgré lui à faire la plus lourde des sottises, celle qui répugnait le plus à ses sentiments.

La mère employa la persuasion, la sœur plaida, le père s'appesantit tristement sur la pauvreté de Beaubocage, la richesse de Cotenoir.

Gustave s'aperçut que son refus de se livrer à cette mirifique destinée, serait un amer, un long chagrin pour les gens qui l'aimaient si tendrement et que lui-même aimait tant. Ne serait-il pas coupable d'anéantir des espérances si peu égoïstes, d'entraver une ambition si innocente, et cela seulement parce que Madelon n'était pas jolie ?

Le jeune homme résista faiblement à tous leurs arguments, les plaidoiries le laissèrent inébranlable : ce fut seulement lorsque ces pauvres parents abandonnaient la bataille, la considérant comme perdue, que Gustave pour la première fois hésita.

Leur muet désespoir l'émut plus que l'éloquence la plus persuasive, et il finit, hélas ! par se soumettre.

Il quitta Beaubocage fiancé à une femme que parmi toutes les autres il eût choisie la dernière.

Tout avait été réglé d'un commun accord : le douaire, l'union des deux domaines et des deux noms.

Pendant six mois encore Gustave devait jouir de sa liberté pour finir son droit ; après quoi il devait revenir en Normandie et s'y marier.

« J'ai eu de très-bons renseignements sur vous de Paris, avait dit le baron ; vous n'êtes pas fou, écervelé comme beaucoup d'autres étudiants ; on peut avoir confiance dans votre honneur et votre fidélité. »

Les bonnes gens de Beaubocage étaient dans l'extase ; ils félicitaient Gustave ; ils se félicitaient entre eux. Un mariage aussi brillant serait le salut de la famille. Le jeune homme commença enfin à s'imaginer qu'il était le favori des dieux.

Qu'importait-il si Madelon était un peu ennuyeuse, si elle manquait un peu de la vivacité si recherchée des esprits frivoles ? Sans aucun doute, elle m'en était que plus appréciable, plus vertueuse. Si elle n'avait pas l'éclat, la variété, et la beauté d'une fontaine jaillissante dont les eaux brillent aux rayons du soleil d'été, elle était, peut-être aussi peu changeante et aussi dure qu'un roc ; et qui ne préférerait, après tout, la sécurité d'un bon rocher à la beauté passagère d'une fontaine ?

Avant de quitter le toit paternel, Gustave s'était persuadé à lui-même qu'il était un homme très-fortuné : il avait adressé à M Frehlter quelques compliments stéréotypés et avait écouté avec une patience sublime ses éternelles petites romances.

Il laissa la jeune fille profondément impressionnée de ses mérites ; il laissa sa propre famille au comble du bonheur ; et il emporta avec lui un cœur dans lequel l'image de Madelon Frehlter ne tenait pas la plus petite place.

Livre 01 · Chapitre 02

Gustave revint à son ancienne façon de vivre ; il ne fut pas très-distrait par l'idée de sa grandeur future comme seigneur de Beaubocage et Cotenoir.

Il sentait quelquefois comme un poids qui oppressait son esprit ; en en recherchant la cause, il trouva que ce poids était Madelon Frehlter.

Il continua néanmoins à le porter légèrement et à jouir de sa liberté d'étudiant, sans trop penser à l'avenir.

Il expédia des compliments polis à M Frehlter dans ses lettres à Cydalise ; il reçut de Cydalise force informations mieux rédigées qu'intéressantes au sujet de la famille de Cotenoir.

C'était le court été de sa jeunesse, mais, hélas ! combien était proche le sombre hiver qui viendrait glacer son cœur joyeux et franc ! Ce cœur si compatissant, si tendre aux misères du sexe féminin allait être attaqué par son côté le plus faible.

Gustave avait l'habitude de traverser tous les matins le jardin du Luxembourg, en allant à l'École de Droit ; quelquefois, lorsqu'il était plus matinal que de coutume, il emportait un livre et parcourait, en lisant, une des allées les plus sombres, en attendant l'heure du cours.

Comme il se promenait un matin avec son livre, un volume de Boileau que l'étudiant savait par cœur, il passa et repassa devant un banc sur lequel une dame était assise.

Elle était seule et semblait pensive ; elle traçait sur le sable des figures sans forme avec l'extrémité de son ombrelle.

Il jeta sur elle un regard, d'abord indifférent, plus curieux la seconde fois qu'il passa devant elle, qui devint la troisième très-attentif.

Quelque chose dans son attitude, abandon, manque d'espoir, désespoir même, exprimés par l'inclinaison de la tête, le jeu indifférent de la main qui traçait sur le gravier des caractères sans signification, excita les sympathies de Gustave.

Il l'avait prise en pitié, avant même que son regard eût pénétré jusque dans les profondeurs du chapeau de cette époque ; mais, dès qu'il eut entrevu sa pâle, sa triste figure, une inexprimable compassion s'empara de lui.

Jamais il n'avait vu quelque chose d'aussi désespérément triste.

Jamais il n'avait vu un visage aussi beau en dépit du chagrin qui l'altérait.

Il crut voir Andromaque après qu'elle eut perdu tout ce qui lui était cher au monde ; Antigone, lorsque fut prononcé le terrible décret de bannissement.

Il mit Boileau dans sa poche : cette souffrance qui se révélait à lui sans le vouloir lui inspirait un intérêt plus absorbant que les satires de son poète.

Comme il passait pour la cinquième fois, il jeta sur la dame un regard encore plus investigateur, et cette fois les yeux de celle-ci se levant vers lui rencontrèrent les siens.

Ses belles lèvres s'agitèrent et prononcèrent en tremblant quelques paroles inintelligibles.

L'étudiant ôta son chapeau en s'approchant avec déférence :

« En quoi pourrais-je avoir le bonheur de vous être agréable, madame ? dit-il.

— Vous êtes bien bon, monsieur, murmura la dame en un français très-correct, mais avec un accent évidemment étranger, anglais, à ce que pensa Gustave ; je… je suis tout à fait étrangère à Paris et… et… j'ai entendu dire qu'il y a dans ce quartier beaucoup de logements meublés… Où pourrais-je en trouver un qui ne soit pas cher ? Je me suis adressée à plusieurs nourrices et autres femmes dans le jardin, ce matin ; mais elles semblent stupides et n'ont pu rien me dire. Je ne voudrais pas le demander à l'hôtel où je demeure. »

Gustave réfléchit.

« Oui, il y a beaucoup de logements par ici, » dit-il à la dame.

Et il pensait à M Magnotte : n'était-ce pas son devoir de procurer cette pensionnaire à la digne dame, si cela était possible ?

« Madame, si vous n'avez pas d'objections contre une pension bourgeoise ?… » commença-t-il à dire.

La dame secoua la tête.

« Une pension bourgeoise me conviendrait tout aussi bien, mais il ne faut pas qu'elle soit chère ;… je ne puis pas payer beaucoup.

— Je connais une pension bourgeoise très-près d'ici, madame, où vous pourrez trouver à vous loger très-convenablement à un prix fort raisonnable. C'est la maison dans laquelle je demeure moi-même, ajouta Gustave avec quelque timidité.

— Si vous voulez avoir l'obligeance de m'indiquer cette maison… » dit la dame en regardant devant elle d'un air égaré.

Elle était évidemment tout à fait indifférente à ce que Lenoble demeurât ou ne demeurât pas dans la pension en question.

« Si vous voulez me le permettre, madame, j'aurai l'honneur de vous y conduire, ce n'est qu'à deux pas d'ici. »

L'étrangère accepta cette politesse avec une gracieuse insouciance qui n'était pas de l'ingratitude, mais plutôt une impuissance à éprouver d'autre sentiment que celui du chagrin qui semblait l'absorber.

Gustave se demandait quelle calamité pouvait ainsi accabler une femme si jeune et si belle.

La dame demeura tout à fait silencieuse pendant le trajet du jardin du Luxembourg à la rue Madame.

Gustave la considérait attentivement pendant qu'il marchait à son côté.

Elle n'avait pas plus de vingt-trois à vingt-quatre ans, et était décidément la plus jolie femme qu'il eût jamais vue ; c'était une blonde délicate, une beauté anglaise un peu fatiguée et flétrie comme par les soucis, mais aussi, à cause de cela, idéalisée, plus divinement belle.

Dans ses beaux jours, cette étrangère avait dû être d'une beauté éblouissante ; dans sa misère, elle était intéressante au plus haut degré. C'était ce que les concitoyens de Gustave appellent une beauté navrante.

Il l'observait avec étonnement.

Ses vêtements étaient d'une certaine élégance, mais ils avaient perdu leur fraîcheur. Son châle, qu'elle portait avec une grâce toute française, était reprisé ; Gustave remarquait ces reprises faites avec soin, mais qui laissaient deviner la pauvreté de la personne.

Qu'elle fût pauvre, cela n'avait rien d'étonnant ; mais qu'elle fût ainsi triste et délaissée, obligée de chercher son logement dans une ville étrangère, était une énigme peu facile à expliquer.

Gustave introduisit l'étrangère chez M Magnotte.

Elle ne jeta qu'un regard » autour du sombre salon ; mais pour Gustave ce seul regard fut suffisamment éloquent.

« Ah ! malheureuse que je suis ! signifiait-il, est-ce là la plus belle demeure qui me soit réservée sur cette terre inhospitalière ? »

« Il semble qu'elle n'appartienne pas à un monde inférieur, » pensa le jeune homme en retournant au Luxembourg, car il avait été congédié sans façon par M Magnotte tout de suite après la présentation.

Alors Lenoble, qui avait l'esprit romanesque, se rappela une histoire qu'il avait entendu conter, une sombre et absurde histoire.

Un étudiant trouve un beau jour une femme magnifique assise sur les degrés de la guillotine. Il la saisit, l'emporte. Une fois dans sa chambre, il se jette à ses pieds, lui jure qu'il l'adore. Horreur ! la femme n'était qu'un cadavre sur le cou duquel on avait replacé la tête tranchée.

Cette Anglaise étrange qu'il avait trouvée dans le jardin du Luxembourg n'était-elle pas la sœur jumelle du spectre de la légende ?

Sa beauté et son désespoir lui semblaient ne pouvoir appartenir à la terre. Il lui était impossible de croire qu'elle fût de la même nature que Madelon.

Àpartir de ce moment, le fardeau qui avait pesé sur son esprit d'une façon vague, intermittente, devint une oppression incessante dont aucun effort de sa volonté ne pouvait le délivrer.

Pendant cette Journée entière il se surprit pensant à l'Anglaise inconnue plus qu'il ne convenait.

Il s'en voulait à lui-même de cette folle distraction d'esprit.

« Que je suis fou ! se disait-il, de me préoccuper ainsi d'un fait aussi insignifiant ; cela tient sans doute à la monotonie de la vie que je mène. »

Au dîner il chercha la dame anglaise, mais elle ne parut pas à la longue table où les vieilles à la voix criarde, les étudiants tapageurs dévoraient chaque jour en maugréant les deux ou trois plats extraits par la vieille Nanon des profondeurs de sa conscience, avec les ressources d'un garde-manger, non moins légèrement garni.

Quand le dîner fut fini, il questionna M Magnotte et apprit d'elle que la dame était dans la maison, mais qu'elle s'était trouvée trop fatiguée pour dîner avec les autres pensionnaires.

« J'ai à vous remercier de m'avoir procuré cette nouvelle cliente, mon ami, dit-elle ; M Meynell ne paiera pas cher, mais

elle paraît être une très-respectable personne avec laquelle j'espère très-bien m'entendre.

— M Meynell ? répéta Gustave, satisfait de savoir que la dame anglaise habiterait la même maison que lui. C'est une veuve, je présume ?

— Oui, elle est veuve. Je lui ai fait cette question et elle a répondu : oui ; mais elle ne m'a rien dit de son défunt mari. Elle n'est pas du tout communicative. »

C'est là tout ce que Gustave put apprendre.

Elle n'est pas communicative. C'est à peine si elle est moins silencieuse que la dame assise sur les marches de l'échafaud.

Une sorte de mystère paraissait caché sous son chagrin. Peut-être était-ce le fait même de ce mystère qui intéressait Lenoble ?

Toujours est-il que l'inconnu avait frappé l'imagination du jeune homme infiniment plus que sa fiancée.

Il attendit le jour suivant avec anxiété, mais le jour suivant M Meynell s'excusa de nouveau se disant indisposée !

Ce fut seulement le troisième jour qu'elle parut à la salle à manger, pâle, silencieuse, distraite, sous la protection de M Magnotte, qui paraissait disposée à la bienveillance.

La jeune veuve anglaise faisait sur Gustave l'effet d'un revenant.

Il la regardait de temps à autre, et toujours il voyait dans ses yeux le même regard, ce regard douloureux, désespéré.

Il était lui-même silencieux et distrait.

« À quoi donc rêves-tu, farceur ? lui dit son plus proche voisin. Tu es ennuyeux comme la pluie. »

Lenoble ne pouvait être ni vif ni gai pour faire plaisir à son compagnon d'école : cette étrange figure pâle l'absorbait et l'oppressait en même temps.

Il espérait avoir quelques minutes d'entretien avec la dame anglaise après le dîner, mais elle disparut pendant que l'on mettait sur la table les secrètes préparations qui, à la Pension Magnotte, portaient le nom de dessert.

Pendant plus d'une semaine elle parut ainsi au dîner, mangeant fort peu, ne disant pas un mot, sauf quelques monosyllabes que l'hôtesse arrachait de temps en temps à ses lèvres pâles.

Une personne tout à la fois si belle et si profondément triste en intéressa bientôt d'autres que Gustave ; mais sur personne sa tristesse et sa beauté ne firent une si grande impression que sur lui ; son image le poursuivait.

Il quitta ses plaisirs, ses distractions ordinaires : il préférait passer ses soirées dans l'horrible salon, se tenant pour satisfait d'entendre le caquetage des vieilles dames, les lugubres sonates de la petite maîtresse de musique, le bruit monotone des voitures qui passaient dans la rue, n'importe quoi plutôt que les bruits habituels de sa vie d'étudiant qui lui avaient été si doux jusque-là.

Il ne manquait pas d'adresser à Cydalise sa lettre de chaque semaine ; mais, pour une raison ou pour une autre, il s'abstenait de faire aucune allusion à la dame anglaise, bien qu'il fût dans ses habitudes de raconter toutes ses aventures pour l'amusement de la famille à Beaubocage.

Un soir vint enfin où l'on obtint de M Meynell qu'elle restât avec les autres dames après le dîner.

« Vous êtes bien froidement et bien tristement dans votre chambre à coucher, lui avait dit M Magnotte ; pourquoi ne pas passer la soirée avec nous ?

— Vous êtes bonne, madame, avait murmuré la dame anglaise, avec le bas et timide accent dont le son paraissait si plaintif à l'oreille de Gustave ; si vous le désirez, je resterai. »

Elle semblait se soumettre plutôt par crainte ou embarras de formuler un refus que par l'espérance d'un plaisir.

C'était un soir de mars, froid, orageux ; le vent d'est chassait des nuages de poussière le long de la rue Madame et le petit nombre de passants qui montaient ou descendaient la rue, paraissaient transis.

Les vieilles dames étaient groupées auprès du grand poêle de faïence et jasaient à la lueur du crépuscule.

La maîtresse de musique alla à son pauvre piano et se mit à jouer sans que personne le lui eût demandé ; on n'y fit pas attention.

Gustave, qui ordinairement tournait les feuilles, paraissait, ce soir-là, complètement indifférent à la musique.

M Meynell s'était assise, seule, près de l'une des fenêtres, à demi cachée sous les rideaux de damas jaune fanés, regardant dans la rue.

Une sorte d'impulsion à laquelle il tenta vainement de résister, entraîna Gustave vers elle ; il s'avança donc près de

l'Anglaise.

Ce soir-là, comme dans le jardin du Luxembourg, elle lui sembla être la statue vivante du désespoir.

Àce moment, comme alors, il s'intéressait à son chagrin avec une vivacité qui le surprit, mais qu'il n'était pas assez fort pour dominer.

Il éprouvait comme une vague idée que cette sympathie était en quelque sorte une offense pour M Frehlter, pour la femme à laquelle il appartenait, et cependant il s'y abandonnait.

« Oui, je lui appartiens, se disait-il en lui-même, j'appartiens à M Frehlter, Elle n'est ni belle, ni séduisante, mais j'ai tout lieu de la croire très-bonne, très-aimable, et elle est la seule femme, celles de ma famille exceptées, à laquelle il me soit permis de prendre intérêt. »

Ce n'était peut-être pas le texte, mais cela y ressemblait.

M Meynell tressaillit légèrement au moment où il s'approcha d'elle, et levant les yeux, elle reconnut en lui la personne avec laquelle elle avait fait connaissance au Luxembourg.

« Bonsoir, monsieur, dit-elle ; je vous fais mes remercîments de m'avoir aidée à trouver une demeure convenable. »

Ayant dit cela d'une voix basse et douce, elle tourna de nouveau du côté de la rue ses regards attristés ; il était évident qu'elle n'avait rien de plus à dire à Lenoble.

L'étudiant, cependant, n'avait pas l'idée de s'éloigner de la fenêtre immédiatement, bien qu'il sût, oui, il savait que sa présence en cet endroit était un tort envers M Frehlter ; mais un tort si pe-

tit, si imperceptible, qu'il ne valait réellement pas la peine d'être pris en considération.

« Je suis charmé de penser que j'ai pu vous rendre un léger service, madame, dit-il, seulement je crains que vous trouviez fort triste ce quartier de Paris. »

Elle ne fit aucune attention à cette remarque jusqu'à ce que Gustave l'eût répétée une seconde fois ; alors, comme soudainement éveillée d'un songe, elle répondit :

« Triste… non, je ne l'ai pas trouvé triste… je ne tiens pas à la gaieté. »

Après cela Lenoble comprit qu'il ne pouvait décidément rien dire de plus.

La femme retomba dans sa rêverie ; les nuages de poussière, dans la rue silencieuse, lui semblaient plus intéressants que Lenoble de Beaubocage.

Gustave demeura quelques instants dans le voisinage de sa chaise, observant son délicat profil, son teint pâle, le contour exquis de sa bouche, ses grands yeux rêveurs.

La veuve anglaise continua de venir passer ses soirées au salon de M Magnotte.

Les vieilles Françaises bavardaient et s'étonnaient ; mais l'imagination la plus fertile n'eût pu écrire une histoire sur les pages blanches de cette existence privée de tout plaisir. La calomnie même n'eût pu trouver à mordre sur une créature aussi absolument simple que la pensionnaire étrangère.

Les vieilles dames haussaient les épaules, en contractant les lèvres avec une solennité significative ; il y avait certainement quelque chose, un secret, un mystère, chagrin ou mauvaise action, quelque part ; mais de M Meynell elle-même aucune ne pouvait supposer le moindre mal.

Gustave entendit peu de chose de ces babillages, mais la dame n'occupait pas moins complètement ses pensées.

Son image venait constamment se placer entre lui et son code, et lorsqu'il songeait à l'avenir, à la demoiselle qui lui était échue en partage pour femme, ses pensées devenaient de plus en plus amères.

« Le sort suit l'exemple de Laban, se disait-il en lui-même ; un homme travaille et remplit son devoir pendant sept ans, après quoi le sort lui donne Léa au lieu de Rachel. Sans doute, Léa est une très-bonne jeune femme, il n'y a rien à dire contre elle, si ce n'est qu'elle n'est pas Rachel. »

Cela n'était pas, pour le futur maître de Cotenoir, une manière encourageante d'envisager les choses.

Àpartir de ce moment, les lettres de Lenoble à ses curieux parents de Beaubocage devinrent plus courtes et moins satisfaisantes ; il cessa de donner d'amples détails sur sa vie d'étudiant ; il cessa d'écrire avec sa gaieté habituelle.

« Je crains qu'il n'étudie trop, disait sa mère.

— Je croirais plutôt, suggérait le père, que le drôle se laisse entraîner à la dissipation. »

Livre 01 · Chapitre 03

Deux mois s'étaient écoulés depuis la froide matinée de printemps dans laquelle Gustave avait rencontré M Meynell sous les arbres desséchés du Luxembourg.

Les habitants de la Pension Magnotte s'étaient accoutumés à sa présence, à son silence, à sa tristesse ; ils avaient cessé de se préoccuper d'elle ou de son histoire ; mais ces quelques semaines n'avaient apporté aucune amélioration dans son état d'esprit.

Gustave qui la surveillait de près, trouvait même qu'elle était encore devenue plus pâle, plus triste.

Sa vie avait dû, depuis ce temps, être péniblement monotone : elle sortait très-rarement et jamais elle ne se hasardait plus loin que le jardin du Luxembourg.

Personne ne venait la voir : elle n'écrivait ni ne recevait jamais aucune lettre.

Souvent il lui arrivait de se faire de la lecture un prétexte pour rester dans un coin écarté du salon ; mais Gustave s'était aperçu qu'elle ne donnait que fort peu d'attention à son livre ; le volume qu'elle tenait à la main semblait n'être qu'une excuse pour s'abandonner plus librement à son chagrin.

Si quelqu'un, poussé par la curiosité ou la compassion, cherchait à entrer en conversation avec l'étrange dame, cela aboutissait toujours à un seul et même résultat : elle répondait aux questions d'une voix douce et basse avec une froide politesse, mais n'encourageait jamais son interlocuteur à continuer.

Il semblait qu'elle ne désirât ni ami, ni consolateur, ou que sa position fût tellement désespérée, qu'elle ne voulût admettre personne à la soulager.

Elle payait sa pension et son logement chaque semaine, avec une scrupuleuse ponctualité, bien que le payement par semaine ne fût pas la règle de la maison.

« Il sera préférable pour moi de payer par semaine, avait-elle dit à M Magnotte, parce que je ne sais pas ce que je ferai, et ne puis dire combien de temps je resterai avec vous. »

Elle avait cependant déjà passé deux mois dans la maison, dînant chaque jour à la table commune, restant tous les soirs au salon, sans que sa mélancolie habituelle eût jamais fait place à une plus vive manifestation de chagrin. On eût pu la prendre pour une statue de neige, la statue du désespoir taillée dans un bloc de glace par quelque habile sculpteur ; mais un soir la glace se fondit, et l'on eut devant soi, tout à coup, une femme exaltée, emportée par une douleur furieuse.

C'était une belle soirée de mai.

Ah ! combien était proche, à ce moment, la date fixée pour ces noces, que le ménage de Beaubocage envisageait avec un si naïf bonheur !

La plupart des vieilles pensionnaires de la maison Magnotte étaient allées prendre l'air au dehors.

Le vaste salon était presque vide ; il ne s'y trouvait avec M Meynell et Gustave, que M Magnotte et la petite maîtresse de musique ; celle-ci, assise à son piano, semblait une pauvre Sainte

Cécile, entourée qu'elle était comme d'une auréole par les teintes empourprées du soleil couchant.

M Meynell, assise à côté du piano, écoutait la musique.

Gustave se tenait près d'elle, faisant semblant de parcourir un journal.

M Servin, la maîtresse de musique, avait, pour ce soir-là, mis de côté ses auteurs favoris ; paraissant être dans une disposition rêveuse et sentimentale, elle jouait des ballades, des choses langoureuses.

« Vous aimez cette mélodie de Grétry ? dit-elle à Lenoble au moment où il venait s'asseoir auprès de son piano. Vous n'êtes pas, je crois, très-amateur de sonates classiques… des grands ouvrages de Gluck, de Bach, ou de Beethoven ?

— Non, répliqua franchement le jeune homme, je ne me soucie pas beaucoup de ce que je ne comprends pas J'aime la musique qui parle au cœur.

— Et vous aussi, madame Meynell, vous aimez les mélodies simples ? demanda la demoiselle à la dame anglaise qui n'avait pas l'habitude de s'approcher, aussi près dû piano et d'écouter avec autant d'attention M Servin.

— Oh ! oui, murmura l'Anglaise, voilà la musique que j'aime.

— Et vous croyez que Beethoven n'a jamais composé de mélodie simple… qu'il n'a jamais écrit que des sonates, des quatuors, des fugues, ou de grands opéras, tels que Fidelio. Avez-vous jamais entendu ceci de Beethoven ? »

Sur ce elle joua un air de romance avec un sentiment profond de tristesse.

Ses deux auditeurs écoutaient, muets et vivement émus.

Puis, de ce premier morceau, elle passa à un autre plus mélancolique encore dont la musique a été adaptée à quelques-uns des vers les plus délicieux que Thomas Moore ait jamais composés : la poésie du divin barde irlandais était populaire à cette époque.

La dame anglaise avait chanté ces vers dans une heureuse demeure, plusieurs années auparavant. Qui peut dire combien de souvenirs, quels tableaux rappela à son esprit cette plaintive mélodie ?

Les paroles lui revinrent à la mémoire en même temps que la musique : ces paroles, leur douloureuse signification, l'image des amis au milieu desquels elle les avait chantées autrefois, le souvenir de la paisible demeure dont les murs en avaient répété l'écho ; tout cela lui apparut comme une déchirante vision, et la locataire de la Pension Magnotte, se couvrant la figure de ses deux mains, se mit à sangloter.

Cet accès ne dura qu'un instant ; M Meynell s'essuya les yeux et se leva pour quitter le salon.

« Ne me questionnez pas, dit-elle en s'apercevant que ses deux compagnons se préparaient à lui offrir leurs consolations. Je ne puis vous dire les souvenirs qu'a évoqués en moi cette musique. Elle m'a ramenée dans une demeure que je ne reverrai jamais ; elle m'a rappelée l'image des morts, pires que morts pour moi, du bonheur que j'ai perdu, des espérances et des rêves de ma jeu-

nesse. Oh ! Dieu veuille que je n'entende plus jamais cette mélodie. »

Il y avait dans ses paroles une expression passionnée toute nouvelle pour Gustave. Il lui ouvrit la porte du salon sans prononcer une parole, et elle sortit avec la silencieuse démarche d'un fantôme, le fantôme de cette brillante jeune femme qui autrefois avait eu sa forme et avait été appelée par son nom dans une agréable ferme du comté d'York.

« Ah ! comme la pauvre femme a dû souffrir ! s'écria M Servin, dès que la porte se fut refermée. Je ne la croyais pas susceptible d'une aussi grande émotion. Je la croyais de pierre ; mais maintenant je commence à penser qu'elle pourrait être comme la pierre de Niobé : la statue du Désespoir. »

Cette scène fit une impression profonde sur Gustave : il ne ferma pas l'œil de la nuit.

La mélodie qu'il avait entendue lui revenait comme un rêve.

Il se leva inquiet, fiévreux, ne pensant pas plus à Cotenoir et à Madelon que si le lieu et la personne ne fussent jamais sortis des ombres du chaos.

Il avait besoin de la voir de nouveau, de la consoler si cela était possible. Il la plaignait avec une telle intensité, que cette compassion même devenait un martyre ; il avait pitié d'elle.

Oui, il se dit, il se répéta plusieurs fois à lui-même que ce sentiment par lequel son cœur et son esprit étaient ainsi absorbés n'était que de la pitié.

Mais si ce n'était que de la pitié, qu'était-ce donc que l'amour ?

Ce fut une question qui se posa plusieurs fois à l'esprit de Lenoble de Beaubocage in esse et Cotenoir in posse.

M Meynell paraissait rarement, au déjeuner, dans la salle à manger commune ; Gustave ne fut, par conséquent, nullement surpris de ne pas l'y rencontrer. Il prit une tasse de café et sortit pour aller au cours.

Il y avait en lui une fièvre qu'il ne pouvait comprendre et dont il ne pouvait se débarrasser.

Il marcha très-vite pour être plus tôt au Luxembourg, comme s'il eût eu quelque raison particulière pour se presser.

C'est ainsi que sans le savoir les hommes courent souvent au-devant de leur destinée, sans tenir compte des pressentiments. Les augures peuvent menacer, les femmes peuvent raconter leurs rêves, mais lorsque son heure sera venue, César ne se rendra pas moins au lieu précis où l'attend le poignard des assassins.

Dans l'allée où pour la première fois ses regards S'étaient fixés sur la figure affligée sous l'ombre de jeunes tilleuls et de marronniers dont les fleurs commençaient à paraître, il aperçut de nouveau, ce jour-là, la dame anglaise assise sur le même banc, presque dans la même attitude.

Il alla vers elle, lui souhaita le bonjour, et, sans avoir conscience de sa témérité, il s'assit à son côté.

« Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici aussi matin, lui dit-il.

— Non, je sors rarement d'aussi bonne heure ; mais ce matin j'ai à prendre quelques renseignements pour une affaire, et je me

repose ici un moment seulement en attendant que j'aille les chercher. »

Elle laissa échapper un léger soupir en achevant ces mots.

Cela semblait une singulière façon de s'occuper d'affaires que de s'arrêter dans le jardin du Luxembourg à quelques pas à peine de sa demeure.

Gustave devina que c'était dans l'embarras de savoir ce qu'il fallait faire qu'elle s'était arrêtée là, reculant devant quelque difficulté qu'elle ne pouvait surmonter.

« Ne pourrais-je pas prendre ces renseignements pour vous ? demanda-t-il. Je vous en prie, disposez de moi. Je serai heureux si je puis vous être de quelque utilité.

— Vous êtes bien bon… je ne voudrais pas vous donner cette peine.

— Ne parlez donc pas de peine. Ce n'en peut être une pour moi de vous aider en quoi que ce soit. Ah ! madame, madame, vous ne savez pas tout ce que je serais disposé à sacrifier pour vous venir en aide. »

Il aurait fallu qu'elle fût bien indifférente pour ne pas être frappée de la douleur avec laquelle il dit cela ; elle s'en aperçut et eut la vague conscience qu'elle avait rencontré un ami dans ce jeune étudiant.

« J'ai besoin de savoir quand part de Paris la diligence pour Calais et de quel bureau, dit-elle. Je vais retourner en Angleterre. »

Elle fut surprise de voir le jeune homme pâlir ; quant à lui, il fut stupéfait de la douleur soudaine que lui causa cette déclaration.

Ce fut à ce moment qu'il découvrit pour la première fois que son cœur appartenait complètement à la dame étrangère.

« Vous allez réellement quitter Paris… pour toujours ? s'exclama-t-il.

— Oui, je ne suis restée que trop longtemps déjà. Je n'ai rien à faire ici. Je devais retourner en Angleterre le jour même où je vous ai rencontré la première fois ici ; mais j'ai différé mon départ ; je ne puis le différer plus longtemps.

— Et vous allez retrouver vos amis ? demanda Gustave d'un ton très-affligé.

— Je vais retrouver mes amis ?… Oui… »

Ses lèvres tremblèrent un peu et des larmes involontaires lui vinrent aux yeux.

Ah ! quel pouvait être le chagrin qui oppressait cette belle créature ? Quelle pouvait être la cause des peines ou des remords qui la consumaient ?

Gustave se rappela son accès de douleur de la soirée précédente ; son langage au sujet d'amis morts, de bonheur perdu, et maintenant elle parlait d'aller rejoindre la demeure de ses amis ; mais avec quelle amertume d'expression elle avait prononcé ce mot : amis !

« Est-ce que vous partez seule, M Meynell ? » demanda-t-il après une pause.

Il ne pouvait s'arracher de ce siège où il était près d'elle… Il ne pouvait être ni courageux, ni raisonnable en ce qui la concernait.

L'image de Madelon se dressa alors pleine de reproches et de menaces, mais un brouillard épais vint obscurcir cette malencontreuse vision.

Sa vie entière se résumait dans ce moment solennel où, sur un banc grossier, il était assis à côté de la belle étrangère. L'univers tout entier était concentré pour lui dans cette allée sans feuilles où ils étaient tous les deux l'un près de l'autre.

« Oui, je pars seule, répliqua M Meynell avec un léger sourire. Qui aurais-je pour venir avec moi ? Je suis tout à fait seule en ce monde. Je pense que je ferai mieux d'aller prendre ces informations moi-même, monsieur Lenoble. Il n'a y aucune raison pour que je vous donne cet embarras.

— Cela ne m'en donnera en aucune façon. Je vous apporterai tous les renseignements nécessaires aujourd'hui à l'heure du dîner, si cela est assez tôt.

— Tout à fait assez. Je vous remercie, monsieur, répondit-elle avec un soupir. J'ai à vous demander également d'avoir la bonté de vouloir bien vous informer de ce que coûtera le voyage.

— J'aurai soin de le faire, madame. »

Cette recommandation le conduisit à se demander si elle était pauvre et jusqu'à quel point elle pouvait l'être. Mais elle n'avait évidemment rien de plus à lui dire : elle était de nouveau impénétrable.

Il aurait bien voulu rester davantage, bien que l'honneur et la conscience réclamassent tout haut son départ.

Heureusement pour son honneur et sa conscience la dame resta muette comme la mort, froide comme un marbre, si bien que Lenoble n'eut rien de mieux à faire que de saluer et de s'en aller.

Il pensa à elle toute la journée. L'illusion de la pitié était finie. Il savait maintenant qu'il éprouvait pour cette Anglaise un amour tout à la fois insensé et coupable. Insensé, parce qu'il ignorait qui et quelle femme elle était ; coupable, puisqu'en s'abandonnant à cette passion il manquait à la parole donnée et faisait le désespoir de tous ceux qui l'aimaient.

« Non, non, non, se disait-il, je ne puis pas commettre cette basse et méchante action. Il faut que j'épouse Madelon. Toutes les espérances de ma mère et de mon père reposent sur ce mariage, et je les jetterais au vent, parce que la figure de cette étrangère m'a séduit !... Ah ! non, cela ne peut pas être. Et même alors que je serais disposé à faire le sacrifice de mon honneur, sais-je seulement si elle voudrait l'apprécier et l'accepter ? »

Lenoble prit tous les renseignements nécessaires au bureau des messageries et en informa M Meynell. Il remarqua qu'elle avait froncé légèrement le sourcil lorsqu'il lui avait dit le prix du voyage, qui, à cette époque, était élevé.

« Elle doit certainement être pauvre, » se dit-il à lui-même.

Et son cœur se serra en pensant que, même à ce misérable point de vue, il n'était pas en état de lui venir en aide : le maître

futur de Beaubocage et Cotenoir était à ce moment absolument dépourvu d'argent comptant.

Il avait sa montre !... il mit la main sur cette sentinelle du temps pendant qu'il parlait à M Meynell.

« Je te porterai chez ma tante, ma chère, » se dit-il à lui-même.

Mais il doutait que le grand-prêtre de la montagne pieuse, la providence du pauvre, consentît à avancer beaucoup sur cet antique spécimen de l'art de l'horloger.

Après cette soirée, il ne cessa de penser chaque jour et à toute heure au chagrin que lui causerait son départ : elle allait s'évanouir de sa vie comme une neige qui se fond, et elle ne laisserait derrière elle que son souvenir pour lui rappeler qu'il l'avait connue et aimée.

Pourquoi cela devait-il lui être si dur à supporter ? Si elle restait, il n'oserait pas lui dire combien il l'aimait, il n'oserait pas lui offrir de lui venir en aide. Dans le monde entier, il n'y avait pas de femme qui fût plus complètement séparée de lui, qu'elle habitât la même maison ou qu'elle en fût aussi loin que les Antipodes.

En quoi, dès lors, cela lui importait-il, puisqu'elle devait disparaître de son existence, que ce fût aujourd'hui ou plus tard ?

Il cherchait à se persuader à lui-même que cela devait lui être indifférent. Puisque le coup mortel, cruel, inévitable, ne pouvait manquer de le frapper, il fallait le laisser venir.

Chaque jour, lorsqu'il rentrait pour le dîner, Lenoble s'attendait à voir une place vacante à côté de son hôtesse, et chaque jour

il était agréablement surpris ; il retrouvait toujours le triste visage, pâle comme celui d'un spectre ; mais, chaque jour, il lui semblait plus pâle et plus triste.

Il demanda à M Magnotte quand la dame anglaise devait partir ; mais celle-ci ne put le lui dire.

« Elle parle de s'en aller d'un jour à l'autre, lui répondit-elle, ce sera sans doute bientôt. Je suis fâchée de la perdre ; c'est une personne très-tranquille qui ne donne aucun embarras ; mais elle est si triste, mon Dieu ! est-elle triste ! Elle a souffert ! allez, monsieur. »

Gustave partagea cette opinion.

Oui, elle avait dû souffrir, mais quoi et comment ?

Il l'observait très-attentivement ; mais elle était toujours la même. Elle avait cessé de venir passer ses soirées au salon et restait enfermée dans sa chambre. Il ne la voyait qu'à l'heure des repas et ne pouvait trouver l'occasion de lui parler.

Le jour arriva enfin où elle ne parut pas à l'heure du dîner.

Il s'assit à la table sans parler ; il mangea un peu, il but un peu, machinalement, sans avoir conscience de ce qu'il mangeait ou de ce qu'il buvait. Il avait un nuage devant les yeux, un bruit confus de voix dans les oreilles ; mais les facultés de voir et d'entendre paraissaient suspendues en lui.

L'angoisse qu'il ressentit pendant cette heure malheureuse était aussi amère que la mort.

« Oh ! mon Dieu ! que je l'aime ! » se disait-il à lui-même pendant que la basse-taille de Raoul se faisait entendre à l'une de ses

oreilles, et que la voix criarde de Léon le torturait de l'autre côté.

Il s'approcha de M Magnotte aussitôt après le dîner.

« Elle est partie ? s'exclama-t-il.

— Qui cela, mon ami ? Ah ! c'est de cette pauvre M Meynell que vous parlez. Combien vous prenez intérêt à elle ! Non, elle n'est pas partie, la pauvre femme. Elle reste encore. Elle a l'air d'une personne qui ne sait pas ce qu'elle veut faire. Cependant, je suis sûre qu'elle pense à s'en aller. Aujourd'hui, pour la première fois, elle a écrit des lettres. Reine est venue me dire qu'elle l'avait vue écrire dans sa chambre : c'est la première fois. »

Le cœur de Gustave sauta, bondit brusquement.

Elle n'était pas partie, il pourrait encore la voir, ne fût-ce qu'une seconde, par la portière de la voiture, au moment où la diligence quitterait la cour des messageries. Ce regard, ce coup d'œil, il les porterait toute sa vie dans son cœur.

Toute sa vie ! Il pensa à l'avenir, et il frémit.

Quelle triste vie devait être la sienne ! Cotenoir, Beaubocage, Madelon, le tribunal, plaider, lire des paperasses, étudier des livres ennuyeux !

Il frémit épouvanté en contemplant le vide de cette existence, d'une existence sans elle.

Elle avait écrit des lettres : sans nul doute ces lettres annonçaient son retour à ses amis. Son départ devait donc être très-prochain.

Gustave refusa de sortir ce soir-là : les étudiants, ses camarades, avaient arrangé un souper dans un bastringue des environs, alors très en vogue, où il y avait des verres de couleur et un orchestre très-distingué.

Les parterres éclairés, les valses joyeuses, les quadrilles fous n'avaient, ce soir-là, aucun attrait pour Gustave ; il resta dans le salon, sombre et lugubre dans le crépuscule ; car M Magnotte, très-économe de luminaire, prolongeait jusqu'à la dernière limite l'intervalle qui sépare le jour de la nuit.

Il allait et venait sans bruit dans le salon, sans être remarqué par les dames qui s'étaient groupées autour de l'une des fenêtres.

Agité, malheureux, il ne pouvait ni sortir, ni rester. Elle ne devait pas venir au salon ce soir-là. Il s'était rattaché au faible espoir de la voir apparaître, mais ce faible espoir s'était évanoui à mesure que la soirée avançait.

Àquoi lui servirait-il de rester plus longtemps dans cet affreux salon ? Il n'était pas plus rapproché d'elle que s'il se fût trouvé dans les déserts du centre de l'Amérique.

Il ferait mieux de sortir, non pour aller à cet odieux jardin où l'on dansait, mais dans les rues où la froide bise de la nuit pourrait calmer la fièvre qui agitait son cerveau.

Il quitta le salon subitement et descendit très-vite.

Au bas de l'escalier, il se heurta presque contre une femme qui se retourna et lui jeta un regard, au moment où elle passait devant la petite lampe accrochée au-dessus de la loge.

C'était la dame anglaise dont la figure était plus égarée que Gustave ne l'avait jamais vue.

Elle ne parut pas le reconnaître ; elle traversa la cour et sortit rapidement.

Cette expression extraordinaire de sa figure, le fait étrange de sa sortie à une heure aussi avancée, lui inspirèrent une vague terreur qui le décida à la suivre, non en cherchant à s'en cacher comme s'il eût eu la pensée qu'il faisait mal en agissant ainsi, mais plutôt avec la conviction qu'il avait le droit de la surveiller.

Elle marchait très-vite, plus vite que Gustave ne l'aurait cru possible pour une aussi faible créature ; elle choisissait les rues les plus solitaires et Gustave n'éprouva aucune difficulté à ne pas la perdre de vue ; elle ne regardait jamais en arrière, elle allait droit devant elle, sans s'arrêter, sans ralentir son pas, comme si elle eût eu un but arrêté.

« Où peut-elle aller ? » se demandait Gustave.

Et une réponse vague, hideuse, terrible, se présenta à son esprit.

L'obscurité était tout à fait venue, cette obscurité qui règne à l'époque où le soleil se couche de bonne heure et où la lune se lève tard.

Comme la dame continuait sa marche dans les rues désertes qui sont parallèles aux quais, l'épouvantable soupçon s'accrut dans l'esprit de Gustave.

Àpartir de cet instant, il n'eut plus qu'une pensée ; il rejeta à jamais loin de lui toute idée d'engagement envers Madelon ; il

mit de côté père, mère, sœur, anciens amis, biens de famille, ambition, fortune ; il ne vivait plus que pour cette femme, et l'unique but de sa vie était de la sauver du désespoir et de la mort.

Ils arrivèrent enfin sur le quai.

La longue voie pavée était déserte.

L'étrangère regarda derrière elle… elle jeta un regard trouble et hagard…

Il n'y eut plus à en douter… un sinistre projet l'avait amenée là…

Elle traversa la chaussée pour arriver sur le pont…

Gustave la suivait de près.

Une minute après, sur le parapet de pierre une femme tremblante était debout, égarée, les bras étendus vers la rivière !

Àcette même minute, Gustave se jetait sur elle, la serrait contre sa poitrine, l'enveloppait d'une immense étreinte, se jurant qu'à tout jamais il était son sauveur et son soutien.

Le choc de la surprise énerva complètement la malheureuse créature : tout son corps frissonna, et elle lutta pour se dégager de cette violente étreinte.

« Let me go ! s'écria-t-elle en anglais. Let me go ! »

Puis, se sentant sans force, elle tourna la tête vers celui qui la tenait.

« Oh ! M. Lenoble ! pourquoi me persécutez-vous ainsi ?… pourquoi m'avez-vous suivie ?…

— Parce que je veux vous sauver.

— Me sauver !… me retenir au moment où j'allais trouver le repos… une fin pour ma triste vie !… Oh ! oui, je sais que c'est une fin coupable, mais ma vie entière a été coupable.

— Coupable toute votre vie !… Folle que vous êtes, je ne croirai jamais cela.

— C'est la vérité ! s'écria-t-elle dans l'angoisse de son remords. J'ai péché par égoïsme, par orgueil, par manque d'obéissance. Il n'y a pas de destinée qui puisse être trop dure pour moi. Oh ! mon sort est bien pénible !… Pourquoi m'avez-vous éloignée de cette rivière ? Vous ne savez pas à quel point ma vie est misérable… vous ne le savez pas. Ce matin, j'ai donné à M Magnotte le dernier sou qui me restait. Je n'ai pas d'argent pour retourner en Angleterre, même si j'osais le faire, je ne l'ose pas. J'ai prié pour avoir du courage, pour avoir la force d'y retourner, mes prières n'ont pas été exaucées ; je n'ai plus qu'à mourir. Quel mal commettrai-je en me jetant à l'eau ? Il faut que je meure. Je mourrais de misère dans les rues.

— Non… non !… s'écria passionnément Gustave. Croyez-vous que je vous aie sauvée de la mort pour vous abandonner à la solitude et au désespoir ?… Ma chérie, vous êtes à moi… vous êtes à moi par le droit que me donne cette soirée… ces bras qui vous ont enlevée à la mort sauront vous protéger… ah ! laissez-moi être votre soutien. Je travaillerai pour vous, mon amour… Mon amour !… vous ne savez pas combien vous m'êtes chère. Si le dé-

nûment et la peine doivent vous atteindre, c'est par moi qu'ils commenceront. »

Il l'avait placée sur un banc de pierre ; elle était sans forces… il s'était assis à côté d'elle.

La frêle créature, encore frissonnante, était soutenue par ses bras qui l'entouraient.

Il sentait qu'elle était à lui, entièrement, irrévocablement.

La Providence la lui avait donnée, la Providence qui n'avait semblé l'abandonner que pour servir l'amour dont elle avait rempli son cœur.

L'expression de sa voix avait toute la tendresse suppliante d'un amant, mais elle avait quelque chose de plus, une autorité, comme un sentiment de possession.

« La Providence m'a envoyé ici pour vous sauver, dit-il d'un ton d'autorité. Je suis votre Providence, n'est-il pas vrai, ma bien-aimée ?… Le sort m'a fait vous aimer… tendrement, sans espoir, à ce que je pensais. Hier, vous sembliez être aussi éloignée de moi que ces pâles étoiles qui sont au-dessus de nous… aussi incompréhensible que ce brouillard argenté qui entoure la lune, et ce soir vous m'appartenez. »

Il ne savait pas quels liens il brisait ; il avait bien une vague conscience que ce qu'il faisait pouvait amener une rupture pour toute la vie entre lui et son père, mais le temps était passé où il était en état de mesurer ce qu'il lui en coûterait.

« Laissez-moi m'en aller, monsieur Lenoble, » dit à ce moment l'Anglaise.

Son premier mouvement de frayeur était passé et elle s'exprimait presque avec calme.

« Laissez-moi retourner à la maison. C'est vous qui m'avez préservée d'un grand péché. Je vous promets que je ne recommencerai pas. J'attendrai jusqu'à ce que la mort vienne ; je n'irai pas au-devant. Laissez-moi aller, mon excellent ami. Ah ! non, non, ne me retenez pas ! Oubliez que vous m'avez connue !

— Cela n'est pas en mon pouvoir. Je vais immédiatement vous reconduire à la Pension Magnotte ; mais il faut me promettre que vous serez à moi, que vous serez ma femme ; entendez-vous.

— Votre femme !... votre femme !... oh ! non, cela est impossible.

— Parce que vous ne m'aimez pas, dit Gustave avec une triste gravité.

— Parce que je ne suis pas digne de vous. »

Un inexprimable sentiment de honte et de remords était contenu dans ce peu de mots.

« Vous valez pour moi toutes les étoiles. Si je tenais dans ma main toutes celles qui brillent sur nos têtes, je les jetterais à l'eau pour vous garder, dit passionnément l'étudiant. Vous ne pouvez pas comprendre mon amour, peut-être. Il semble que je sois un étranger pour vous, et tout ce que je vous dis peut vous paraître de l'égarement et de la folie. Mon amour est aussi vrai que le ciel qui nous éclaire, aussi vrai que la vie et la mort, la mort qui était si près de vous tout à l'heure. Je vous ai aimée toujours depuis cette froide matinée de mars, ou je vous ai trouvée assise sous les arbres sans feuilles. Vous vous êtes emparée de moi depuis ce

moment. J'ai été subjugué, lié à vous, pour le présent et pour toujours. Je voulais à peine m'avouer à moi-même que mon cœur vous appartenait tout entier ; mais je sais maintenant qu'il en a été ainsi dès le premier jour. Puis-je espérer que mon amour pour vous sera jamais payé de quelque retour.

— Votre amour, répéta lentement l'Anglaise, comme si ces mots eussent dépassé sa compréhension. Vous m'aimez, moi !… un être si perdu, si complètement perdu ! Ah ! vous ne connaissez pas ma malheureuse histoire.

— Je ne demande pas à la connaître. Je ne vous adresse qu'une seule question… Voulez-vous être ma femme ?

— Il faut que vous soyez fou pour offrir votre nom, votre honneur à une créature comme moi.

— Oui, je suis fou… fou d'amour. Et j'attends votre réponse. Vous serez ma femme ? Mon ange, vous direz oui ? Ce n'est pas beaucoup ce que je vous offre… une vie d'incertitudes, peut-être même de pauvreté ; mais un cœur tendre et constant, une tête et des mains qui travailleront pour vous aussi longtemps que Dieu leur en donnera la force… cela vaut encore mieux que la rivière où vous alliez vous jeter. »

Tout ce qu'il y a d'imprévoyance et d'espérance dans la nature fut exprimé en ces quelques mots.

La femme à laquelle il les adressait était affaiblie par le chagrin ; le dévouement de ce brave cœur lui rendait la force, le courage, presque l'espoir.

« Voulez-vous être mon ami ? dit-elle doucement, vos paroles semblent me rendre la vie. Je voulais mourir parce que j'étais si

misérable, si abandonnée ; j'ai des amis en Angleterre, des amis qui étaient autrefois pour moi tout ce qu'il y a de plus cher et de meilleur ; mais je n'ose pas aller vers eux. Je crois qu'un regard malveillant de l'un d'eux me tuerait. Et je n'ai pas le droit d'attendre d'eux des regards bienveillants. Vos paroles d'amitié sont les seules que j'aie entendues depuis bien longtemps.

— Et vous me donnerez le droit de travailler pour vous… de vous protéger… vous serez ma femme ?

— Je serai plutôt votre servante, répondit-elle avec une triste humilité. Quel droit ai-je d'accepter de vous un aussi grand sacrifice ? Quelle folie peut être plus grande que d'avoir de l'amour pour moi… si c'est réellement de l'amour et non un caprice du moment ?

— C'est un caprice qui durera autant que ma vie.

— Ah ! vous ne savez pas combien de pareils caprices peuvent changer.

— Je ne sais rien, si ce n'est que le mien sera invariable. Venez, mon amie, il est tard et il fait froid. Laissez-moi vous ramener à la maison. La portière sera étonnée ; Il faudra passer tranquillement devant elle avec votre voile baissé. Avez-vous donné votre clef à la vieille Margot, lorsque vous êtes descendue ce soir ?

— Non, elle est dans ma poche. Je n'y ai pas pensé… je… »

Elle s'arrêta en frissonnant tout à coup.

Gustave comprit ce frisson ; lui aussi il frémit.

Elle avait quitté sa chambre ce soir, poussée par la folie du suicide. Elle l'avait quittée pour aller droit à la mort. Heureusement son vigoureux bras était venu se placer entre elle et cette tombe, auprès de laquelle ils étaient encore.

Ils retournèrent lentement à la rue Madame, à la clarté de la lune qui venait de se lever.

La faible main de l'Anglaise reposait pour la première fois sur le bras de Lenoble : elle était à lui, à lui par une intervention, par un décret de la Providence !

Cela devint une conviction dans l'esprit du jeune homme.

Il fit passer leur rentrée tardive à la maison avec une adresse diplomatique, en engageant une conversation avec la portière, pendant que la dame franchissait le couloir, éclairé par la petite lampe.

« Vous viendrez demain matin vous promener avec moi dans le jardin du Luxembourg, ma chérie, dit-il. J'ai tant de choses à vous dire… tant de choses… jusque-là, adieu !… »

Il lui baisa la main et la laissa au seuil de sa porte, après quoi il se retira lui-même dans sa modeste chambre d'étudiant, en fredonnant de sa voix mâle une jolie petite chanson à boire, un peu grivoise, mais gaie comme tout.

Le lendemain ils se retrouvèrent au Luxembourg.

La pauvre créature que Gustave avait sauvée semblait déjà le considérer comme un ami et un protecteur, sinon comme un fiancé.

Gustave avait vraiment pris possession d'elle : sa forte nature avait subjugué sa nature faible.

Seule au monde, complètement dénuée de tout, sans argent, sans personne pour lui venir en aide, jetée comme un grain de poussière dans un pays étranger, il était simple que Susan Meynell acceptât un amour qui lui offrait tout à la fois un secours et un refuge.

« Laissez-moi vous dire ma misérable histoire, dit-elle d'une voix suppliante à son amant pendant qu'elle marchait à son bras sous les marronniers. Laissez-moi vous dire tout. Quand vous saurez la malheureuse créature que je suis, si vous désirez encore me donner votre cœur, votre nom, je me soumettrai. Je ne parlerai pas de reconnaissance. Si vous pouviez sentir à quel point je me sentais avilie hier au soir lorsque je suis allée à la rivière, vous sauriez combien je dois apprécier votre bonté ; mais vous ne pourrez jamais savoir ce que vous êtes pour moi. »

Puis, d'une voix basse, honteuse, hésitante, elle lui dit son histoire,

« Mon père était un marchand de la Cité, à Londres, dit-elle. Sa position était très-bonne et j'aurais pu être heureuse dans notre intérieur… Ah ! comme une pareille demeure me paraît enviable aujourd'hui ! mais j'étais paresseuse, légère, inquiète. Notre existence dans la Cité m'ennuyait, je la jugeais triste, monotone. Quand je regarde en arrière, quand je me rappelle combien peu j'ai su reconnaître l'affection que l'on avait pour moi !… les anxiétés de ma mère, la bonté constante et calme de mon père, je sens que j'ai mérité les chagrins qui m'ont accablée depuis. »

Elle s'arrêta un instant, mais Gustave ne l'interrompit pas, il était trop intéressé par son récit pour pouvoir dire de ces mots banals dont on fait usage en ces occasions. Il écoutait l'histoire de la jeunesse de sa femme future. Qu'il pût y avoir dans cette histoire des choses capables de l'empêcher de la prendre pour femme, C'était une hypothèse qui ne lui vint pas un moment à l'esprit. S'il y avait quelque honte au fond des choses, comme paraissait le faire supposer M Meynell, ce serait tant pis pour lui, puisqu'il était résolu à partager cette honte.

« Lorsque mon père et ma mère moururent, je vins dans le comté d'York pour vivre chez ma sœur qui était mariée. Je ne puis trouver de parole pour vous dire leur bonté pour moi. J'avais hérité de mon père d'un peu d'argent, j'en dépensai la plus grande partie à m'acheter de belles robes et à faire des cadeaux inutiles à ma sœur et à ses enfants. J'étais plus heureuse à la campagne que je ne l'avais été à Londres ; car je voyais plus de monde et ma vie me semblait plus gaie que dans la Cité. Un jour, je fis la connaissance d'un gentilhomme, frère d'un noble qui demeurait dans le voisinage de la maison de ma sœur. Nous nous rencontrâmes par hasard dans un champ dépendant de la ferme de mon beau-frère, où ce gentilhomme chassait. Il vint à la maison. Il avait connu autrefois ma sœur, et il vint sous le prétexte de renouveler connaissance avec elle. Il répéta fréquemment ses visites, et peu de temps après il me demanda si je voulais me marier avec lui. Je le lui promis. Ma sœur y consentait. Elle m'aimait si tendrement et était si fière de moi, qu'elle trouvait sa demande toute naturelle ; d'autant plus que M. Kingdon, le gentilhomme dont je parle, était un jeune cadet et pas riche. »

Elle s'arrêta de nouveau et attendit un peu avant de continuer son récit.

Gustave exprima sa sympathie en pressant la main tremblante qui reposait sur son bras.

« Je ne puis vous dire combien j'étais heureuse à cette époque-là… si brillante et si courte. Je ne puis vous dire à quel point j'aimais Kingdon. Quand je me reporte à cette époque de ma vie, elle me semble un tableau placé sur un fond obscur, éclairé sur son premier plan par une éclatante lumière. Il fut convenu entre M. Kingdon et ma sœur que le mariage aurait lieu dès que ses dettes auraient été payées par son frère, Lord Durnsville. Le payement de ces dettes était une ancienne promesse de Lord Durnsville, et un imprudent mariage de la part de son frère aurait pu en suspendre l'accomplissement. C'est là ce que dit M. Kingdon à ma sœur Charlotte. Elle lui demanda de confier cela à son mari, mon beau-frère ; mais il refusa. Puis, il arriva qu'un jour, très-peu de temps après, James Halliday, mon beau-frère, apprit les visites de M. Kingdon à la ferme. Il revint à la maison, où il trouva ce gentleman avec nous, alors éclata entre eux une scène terrible. James défendit à M. Kingdon de jamais remettre le pied dans sa maison. Il gronda ma sœur et me dit de me tenir sur mes gardes. Tout cela fut inutile. J'aimais M. Kingdon, comme vous dites que vous m'aimez… follement, aveuglément. Je ne pouvais me défier ou douter de lui. Lorsqu'il me parla de ses intentions pour notre mariage, qui étaient de le tenir secret jusqu'à ce que Lord Durnsville eût payé ses dettes, je consentis à quitter avec lui la ferme de Newhall, pour aller nous marier à Londres. S'il m'avait demandé ma vie, je la lui aurais donnée. Et comment aurais-je pu me défier de ses promesses, moi, qui avais

toujours vécu au milieu de gens qui étaient la loyauté même ? Il savait que j'avais des amies à Londres, et il fut convenu entre nous que le mariage aurait lieu dans la maison de l'une d'elles, qui avait été ma compagne d'enfance, et était alors bien mariée. Je devais lui écrire pour lui annoncer notre arrivée, et la nuit suivante, nous quittions Newhall, en secret, avec M. Kingdon. Je ferais ensuite ma paix avec ma sœur et mon beau-frère quand le mariage serait accompli. Comment vous dirai-je le reste ? Il m'avait trompée depuis le commencement jusqu'à la fin. La voiture qui devait, comme je le croyais, nous conduire à Londres nous transporta à Hull ; de Hull nous nous rendîmes par mer à Hambourg. À partir de ce moment mon histoire n'est que honte et misère. Je crus que mon cœur se briserait à l'heure où je découvris que j'avais été abusée. Je l'aimais, je restai liée à lui pendant longtemps, bien que je le connusse égoïste, faux, et cruel. Cet amour était plus fort que ma volonté. Mon existence n'a pas été celle que l'on représente dans les romans. Ce n'a pas été une existence de luxe, de splendeur et de débauche, mais une longue lutte avec les dettes et les difficultés de tous genres. Nous vivions à l'étranger, non pour notre plaisir, mais parce que M. Kingdon n'osait pas se hasarder à paraître en Angleterre. Son frère, Lord Durnsville, n'avait jamais promis de payer ses dettes. C'était un mensonge inventé pour tromper ma sœur. Pendant sept longues et pénibles années je fus son esclave, une véritable et fidèle esclave, souvent sa garde-malade, et toujours sa patiente victime. Nous avions vécu de côté et d'autre, en France, pendant deux ans, lorsqu'il m'amena à Paris. Ce fut là qu'il commença à me négliger. Oh ! si vous pouviez savoir quelles affreuses journées et quelles nuits j'ai passées dans l'hôtel garni où nous demeurions de l'autre côté de la rivière, vous auriez pitié de moi !

— Mon cher amour, mon cœur est plein de pitié pour vous, dit Gustave. Ne m'en dites pas davantage ; je puis aisément deviner la suite. Un jour vint où la négligence amena l'abandon.

— Oui, M. Kingdon m'abandonna un jour sans un seul mot d'avertissement pour atténuer le coup. Je l'avais attendu. J'avais veillé pour l'attendre pendant deux interminables jours et deux nuits, lorsque vint une lettre pour me dire qu'il était en route pour Vienne avec un habitant des Indes-Orientales et sa fille. Il devait épouser la fille. C'était sa pauvreté, me disait-il, qui l'avait obligé à prendre ce parti. Il m'engageait à retourner chez mes amis du comté d'York. À retourner !... Comme s'il n'eût pas su que la mort était préférable pour moi. Il y avait dans la lettre une petite somme d'argent avec laquelle j'ai vécu jusqu'à ce moment. Lorsque vous m'avez rencontrée pour la première fois, il n'y avait pas longtemps que j'avais reçu cette lettre. »

Ainsi se termina l'histoire.

Dans l'excès de son humiliation elle n'osait pas lever les yeux vers son compagnon ; mais elle sentit qu'il lui prenait les mains et elle comprit qu'il était encore son ami.

C'était tout ce qu'elle demandait à la Providence.

Pour Gustave ce récit fut horriblement douloureux.

Il avait espéré entendre une tragédie exempte de honte, et la honte était ce qu'il y avait de plus amer pour lui.

Cette femme qu'il aimait si tendrement n'était pas un innocent martyr, la victime d'une inévitable destinée ; ce n'était qu'une vaine beauté provinciale, qui avait consenti à se laisser enlever de

sa paisible demeure en ajoutant foi aux mensonges d'un Don Juan de bas étage.

L'histoire et la honte qui l'accompagnait étaient absolument vulgaires, il semblait à Lenoble que la femme auprès de laquelle il se trouvait était sa destinée ; et alors accourut tout de suite au secours de l'orgueil offensé ; de l'amour outragé… torturé par la pensée qu'elle, si pure et si supérieure pour lui, avait pu être entraînée dans la fange par un autre… accourut rayonnant, superbe, l'ange aux ailes blanches de la pitié.

Par sa faiblesse, par son humiliation ; par le souvenir de ce qu'elle avait souffert, la pitié le conjura de l'aimer d'autant plus tendrement.

« Ma bien chérie, dit-il doucement ; c'est une fort pénible histoire, et vous et moi ne devons plus jamais en parler. Nous enterrerons la mémoire de Montagu Kingdon dans la tombe la plus profonde qui ait jamais été creusée pour les souvenirs amers, et nous commencerons ensemble une vie nouvelle. »

Ainsi finit la cour de Lenoble ; il ne pouvait parler plus longtemps de son amour, alors que le nom de Montagu Kingdon était encore sur les lèvres de Susan Meynell.

Il l'avait acceptée, avec ses chagrins et ses fautes, à l'heure où il l'avait arrachée à la mort, et entre eux deux les protestations passionnées, les éclats de sentiment étaient suspendus.

Lenoble ne tarda pas à découvrir que la loi n'avait pas prévu le cas d'un jeune étudiant chevaleresque pressé de s'unir à une étrangère qui ne pouvait produire un seul des trente témoins requis pour constater son identité.

Quelques réflexions suffirent pour faire comprendre à Gustave qu'un mariage entre lui et Susan était impossible en France.

Il lui expliqua et lui demanda si elle voulait avoir confiance en lui, comme elle avait eu confiance en Kingdon.

Leur mariage pourrait être aisément régularisé à Jersey : voulait-elle se rendre avec lui à Jersey, pour y séjourner aussi longtemps que l'exigeait la loi anglaise pour régulariser, rendre valable leur union ?

« Pourquoi prendriez-vous tant de peine pour moi ? avait répondu Susan de sa voix basse et triste, vous êtes trop bon, trop généreux. Je ne mérite pas ce que vous voulez faire pour moi.

— Cela veut-il dire que vous n'avez pas confiance, Susan ?

— Je me fierais à vous dans un désert, à mille lieues du genre humain, ma vie fût-elle plus heureuse qu'elle n'est. Je n'ai dans le cœur d'autre sentiment que de l'amour pour vous, de la foi en vous. »

Après cela le reste était facile.

Les deux amants quittèrent la Pension Magnotte, par une belle matinée d'été, et se mirent en route pour Jersey, où après quinze jours de résidence, un pasteur de l'église protestante les unit pour l'éternité.

Susan était protestante et Gustave catholique ; mais la différence de religion ne les divisa pas plus que la différence de nationalité.

Ils revinrent à Paris aussitôt après le mariage et Lenoble prit un très-modeste logement pour lui et sa femme dans une petite

rue très-sale à côté du Panthéon ; un quatrième étage très-pauvrement meublé.

Lenoble s'était procuré lui-même, l'occasion de démontrer la vérité de cet adage : « Quand il y a assez pour un il y a assez pour deux. »

Livre 01 · Chapitre 04

Aux fortes émotions qui accompagnent l'accomplissement d'un acte téméraire succède souvent dans l'esprit des hommes un calme plat.

La faible voix de la Sagesse qui n'a pu se faire entendre pendant que la tempête faisait rage, chuchote de sages conseils ou de doux reproches ; la Folie qui envisagée à travers le nuage orageux, à la sublime clarté des éclairs, a semblé être une inspiration, se voile la figure à la sublime clarté du jour.

Que l'on ne suppose pas un seul instant que le temps et la réflexion aient pu apporter aucun changement dans la conduite de Lenoble.

Il n'en fut pas ainsi.

L'amour qu'il ressentait pour sa femme n'était pas une émotion d'un jour : c'était une passion profonde et forte comme la destinée.

La pire chose que ses arrière-pensées purent lui révéler, c'est que l'acte qu'il avait fait était des plus téméraires.

Devant lui se dressait une imposante nécessité… la nécessité d'aller à Beaubocage, pour dire à ceux qui l'aimaient comment leurs châteaux en Espagne allaient s'écrouler, rouler dans la poussière.

Les lettres de Cydalise… même, pour tout dire, plus d'une lettre de sa mère, pour laquelle écrire une lettre était une grande affaire, avaient dans ces derniers temps marqué une grande inquiétude.

Dans moins d'un mois le contrat de mariage serait prêt, attendrait sa signature.

Chaque heure de retard rendait sa faute plus grave.

Il dit à sa femme qu'il avait besoin d'aller passer quelques jours chez ses parents : elle prépara les objets nécessaires pour son voyage avec une douceur et un soin qui lui parurent angéliques.

« Ma chère bonne amie, pourrais-je jamais reconnaître le bonheur que je te dois ? » s'exclamait-il pendant qu'il regardait sa svelte compagne allant et venant par la chambre, toute aux préparatifs de son départ.

Et alors il pensa à Madelon, si commune, si raide, et si lourde ; une véritable tournure d'écolière, massive de corps et d'esprit !

Il avait eu trop de générosité pour parler à Susan de son engagement, du brillant avenir qu'il sacrifiait par son mariage, ou du risque qu'il courait de se fâcher avec son père.

Mais, ce soir-là, en pensant à la stupidité, à la vulgarité de Madelon, il lui sembla que Susan avait été son sauveur en le préser-

vant d'un sort affreux… telles qu'au temps de Persée et d'Héraclès des jeunes filles avaient été préservées des atteintes d'un monstre marin.

« Madelon n'est pas sans ressembler à une baleine, pensa-t-il. On dit que les baleines ont de la sagacité et un caractère aimable… Cydalise parlait sans cesse du bon sens et de l'amabilité de Madelon. Je suis sûr qu'il n'est pas plus difficile de croire aux qualités incomparables de la baleine qu'aux incomparables qualités de Madelon. »

Sa petite malle fut enfin fermée, et il partit pour Beaubocage après un douloureux et tendre adieu à sa femme.

Le voyage était long à accomplir à cette époque où aucun train de grande vitesse n'avait encore franchi les sinuosités de la Seine pour parcourir sur des voies ferrées les riches et fertiles vallées de la Normandie.

Gustave eut amplement le temps de réfléchir pendant qu'il était cahoté dans une pesante diligence ; et son cœur s'appesantit de plus en plus à mesure que le lourd véhicule se rapprochait de la ville de Vire, de laquelle il aurait à se rendre à la résidence paternelle, comme il le pourrait.

Il se rendit à pied à Beaubocage, escorté par un jeune paysan qui portait son bagage.

Le pays était un des plus charmants dans cette tranquille soirée d'été, mais la conscience de sa culpabilité oppressait le cœur et tourmentait l'esprit de Gustave, et son courage ne fut nullement réconforté par la fatigue de la marche.

Des lumières dans les chambres du rez-de-chaussée éclairaient faiblement le petit jardin de Beaubocage.

Une seule lueur vacillante brillait dans une petite tourelle où se trouvait la chambre de sa sœur.

La pensée du bon accueil qui l'attendait lui serra le cœur : comment devrait-il s'exprimer pour leur dire la vérité ?

Et alors il pensa à la gentille, attentionnée petite femme qu'il avait laissée dans son logement à Paris, si reconnaissante pour son dévouement, si tendre et si soumise, à la femme qu'il avait ravie à la mort et à la damnation éternelle, ainsi que le lui persuadait sa foi catholique.

La pensée de cette femme chérie lui donna le courage qui lui manquait.

« Je dois beaucoup à mes parents, pensa-t-il en lui-même, mais cela ne peut leur donner le droit de me vendre pour de l'argent. Le mariage qu'ils désiraient eût été un ignoble marché de mon cœur et de mon honneur. »

Quelques minutes après, il était debout au milieu du salon de Beaubocage, avec sa mère et sa sœur pendues à son cou et l'accablant de caresses.

Son père, moins démonstratif, mais non moins heureux de l'arrivée inattendue de son fils et héritier se tenait près de lui, debout.

« J'ai reconnu ta voix dans le vestibule ; s'écriait Cydalise, et me suis envolée de ma chambre pour venir au-devant de toi. En pareille occasion, il semble que l'on ait des ailes. Ah ! que tu as

bonne mine et que tu es beau, et comme je t'aime ! s'exclamait la jeune fille, plus disposée qu'une sœur anglaise à s'extasier en pareille occasion. Sais-tu que nous commencions à nous alarmer pour toi ? Tes lettres sont devenues si rares, si froides… et pendant ce temps-là, tu complotais de venir nous surprendre… Ah ! quel bonheur de te revoir ! »

Puis la maman prit la corde, et enfin fut prononcé le nom redouté de Madelon.

Elle aussi serait bien contente, elle aussi avait été inquiète, tourmentée.

L'enfant prodigue ne répondait rien ; il ne pouvait pas parler ; son cœur faillissait ; il restait pâle et froid.

Infliger une douleur à ceux qui l'aimaient tant était pour lui une peine plus dure que la mort.

« Gustave ! s'écria la mère soudainement alarmée, tu pâlis… es-tu malade ?… Regarde donc, François, ton fils est malade.

— Non, mère, je ne suis pas malade, » répliqua gravement le jeune homme.

Il embrassa sa mère et l'écarta doucement de lui.

Pendant toutes les années qu'elle vécut encore, elle se rappela ce baiser, glacé comme la tombe, car c'était le baiser d'adieu de son fils.

« Je voudrais vous dire quelques mots en particulier, mon père, » dit Gustave.

Le père fut surpris, mais ne fut pas alarmé de cette demande ; il lui montra le chemin de son repaire habituel, une étroite et sombre chambre dans laquelle étaient quelques éditions poudreuses de classiques français, et où le maître de Beaubocage tenait ses livres de comptes, serrait ses graines de jardin et ses médecines pour les chevaux.

Lorsqu'ils furent partis, la mère et la fille s'assirent pour les attendre auprès des fenêtres ouvertes.

Au dehors, tout était tranquille… des points lumineux éloignés s'apercevaient à travers le crépuscule du soir… C'étaient les fenêtres éclairées de Cotenoir.

« Comme Madelon sera contente !… » disait Cydalise en regardant ces fenêtres.

Elle était réellement parvenue à se persuader que M Frehlter était une très-estimable jeune personne, elle eût seulement voulu trouver plus d'enthousiasme, plus d'entrain, plus de vivacité dans sa future belle-sœur.

L'entrevue entre le père et le fils parut longue à M Lenoble et à Cydalise : les deux femmes étaient curieuses ; même, en vérité, quelque peu inquiètes.

« Je crains qu'il n'ait fait des dettes, dit la mère, et qu'il ne soit à avouer ses folies à ton père. Je ne sais pas comment nous ferons pour les payer, à moins que cela ne soit avec la dot de Madelon, et ce serait assez peu honorable. »

Une demi-heure s'écoula avant qu'aucun bruit vînt rompre le silence de la tranquille maison.

Le crépuscule avait fait place à la nuit, lorsque l'on entendit un battement de portes et que des pas résonnèrent dans le vestibule.

La porte du salon s'ouvrit et M. Lenoble parut seul.

Au même instant la porte de sortie se fermait lourdement.

M. Lenoble alla tout droit à la fenêtre ouverte et en baissa les jalousies ; il alla ensuite à la seconde fenêtre, dont il ferma soigneusement les volets, tandis que les deux femmes le regardaient avec étonnement, car il n'avait pas l'habitude de remplir ces fonctions.

« Je chasse un vagabond ! dit-il d'une voix froide et cruelle.

— Où est Gustave ? s'écria la mère alarmée.

— Il est parti.

— Mais il va revenir, n'est-ce pas, tout de suite ?

— Jamais tant que je vivrai ! répondit M. Lenoble. Il a épousé une aventurière et je le renie pour mon fils ! »

Livre 02 · Chapitre 01

Sept ans après cette malheureuse soirée d'été, où Gustave fut chassé par son père, un homme, une femme, et un petit garçon de cinq ans, faisaient une connaissance sérieuse avec la misère, dans une mansarde, sous les toits, au beau milieu des cheminées de la ville de Rouen.

Ils vivaient isolés comme dans une forêt et personne ne les connaissait.

L'homme, sous les coups de l'adversité, était devenu plus fier que jamais ; la maladie aussi l'avait saisi au collet : il se mourait.

La femme ne vivait que pour son mari et son enfant.

L'homme, c'était Gustave Lenoble.

Le monde avait usé de rigueur envers lui depuis qu'il avait confié sa destinée à la femme qu'il aimait,

Pendant toutes ces années, aucune colombe porteuse d'un rameau d'olivier n'avait traversé le gouffre qui séparait l'enfant prodigue de son père.

Le seigneur de Beaubocage avait été de marbre : un vieillard à l'esprit étroit, vivant dans la gêne, et possédé d'une idée unique qui l'absorbait, était le dernier des hommes dont on pût espérer le pardon.

Les prières et les larmes de sa fille avaient été inutiles : les portes de cette demeure sans joie, au milieu des prairies qui avoisinaient Vire, étaient restées fermées au coupable.

Fût-il venu lui-même implorer son pardon, il ne l'aurait pas obtenu ; mais il ne vint pas.

« Mon père m'aurait vendu comme un nègre, disait-il, dans les rares occasions où il parlait de ses anciennes blessures ; je suis heureux d'avoir échappé à ce honteux marché. »

En réalité, il s'en trouvait heureux : la pauvreté lui paraissait plus facile à supporter que la triste prospérité de Cotenoir, avec

une femme qu'il n'aurait pu aimer.

Les qualités distinctives de l'esprit de cet homme étaient le courage et la constance.

Il y a ainsi dans le monde de nobles âmes, dont les unes sont destinées à briller d'un éclat surnaturel, les autres à se consumer et à mourir dans les profondeurs sociales plus sombres que les plus profonds abîmes de l'Océan.

L'amour de Gustave pour la femme qu'il avait choisie ne varia jamais : il travaillait pour elle, il se privait pour elle, il luttait contre le désespoir pour l'amour d'elle ; et ce fut seulement lorsque ses forces physiques l'abandonnèrent, que l'obscur soldat commença à reculer et à faiblir dans l'amère bataille de la vie.

Tout avait mal tourné pour lui.

Il avait cherché à se faire un sort comme avocat à Paris, à Caen, à Rouen ; mais les clients n'étaient pas venus.

Il avait travaillé comme employé dans plusieurs maisons de commerce.

Susan et lui avaient vécu comme ils avaient pu pendant les sept années qui s'étaient écoulées depuis leur mariage.

Ils avaient l'un pour l'autre une affection que chaque nouveau chagrin semblait accroître ; l'amour même ne parut jamais disposé à déployer ses ailes pour s'enfuir par la fenêtre, bien que la misère vînt chaque jour frapper à leur porte et s'asseoir à leur foyer comme un hôte inévitable et familier.

La mère et la sœur s'ingéniaient pour venir en aide au malheureux réprouvé, en ramassant les miettes de leur pauvre

ménage !

Le vieillard, aigri par la douleur, était devenu, en vieillissant, d'une avarice sordide, et la vie des deux femmes était aussi douloureuse que sans espoir.

Par d'innocents mensonges, de légers artifices, de petites falsifications dans leurs comptes, elles parvenaient à grappiller de temps en temps quelques louis pour les envoyer à l'exilé aux abois.

Elles trouvaient aussi moyen de correspondre secrètement avec Gustave, et elles furent informées de la naissance de son fils.

« Ah ! si tu voyais comme il est beau, » écrivait le père, « cet enfant du pur et véritable, amour, tu ne regretterais pas plus longtemps mon manque de foi envers Madelon Frehlter. Je ne savais pas jusqu'à présent à quel point les enfants peuvent ressembler à des anges. Je ne savais pas combien sont vrais, profondément vrais, les anges de Raphaël et de Murillo. Tu connais le tableau de l'Assomption de Murillo, qui est au Louvre. Si tu peux te le rappeler, chère mère, tu n'as qu'à te représenter la figure de l'un des chérubins qui sont aux pieds de la Vierge et tu auras le portrait de mon fils. Il ouvre les yeux et me regarde pendant que je t'écris. Ah ! si lui et moi et ma Susan étions avec toi dans le petit salon de Beaubocage… ma sœur, Susan, toi, et moi, réunis autour du berceau de mon chéri !… Il est né dans la misère, mais sa naissance nous a rendus bien heureux ! »

Le sentiment exprimé par cette lettre n'était ni factice, ni passager.

Gustave eut pour cet enfant une invariable tendresse ; il n'était véritablement pas dans sa nature de changer.

Le cher petit était sa consolation dans ses chagrins, sa joie dans ses courts intervalles de prospérité.

Quand la bataille approcha de sa fin, quand il commença à se sentir vaincu, sa plus grande anxiété, ses inquiétudes incessantes étaient pour sa femme et son enfant.

Quant à Susan, la pensée d'être séparée de lui était un désespoir trop profond pour que les pleurs pussent la soulager.

Elle n'eût pas été femme si elle n'eût pas éprouvé pour son mari une affection plus qu'ordinaire.

Elle observait le changement que la maladie apportait sur sa mâle et franche physionomie, et peu à peu la terrible vérité devint évidente pour elle : l'heure était proche où il lui serait enlevé.

« Si tu pouvais avoir quelque repos, Gustave, et un meilleur traitement, tu reprendrais bien vite tes forces. Je suis sûre que ton père ne refuserait pas de te pardonner maintenant. Écris-lui, cher Gustave. Va à Beaubocage, afin que ta mère et ta sœur puissent te donner leurs soins. Je resterai ici avec le petit. L'on oubliera que tu as une femme et un enfant.

— Non, ma chérie, je ne veux pas te quitter, même un jour, pour racheter l'affection de mon père. J'aimerais mieux être ici avec vous que sans vous dans la plus somptueuse demeure du monde. Mais il nous faut considérer l'avenir, Susan, il faut que nous soyons courageux et prudents pour l'amour du petit. Tu n'es pas assez forte pour que tu puisses aveuglément compter sur toi seule pour le protéger. J'ai écrit une lettre pour mon père. Il s'est

montré dur envers moi, cruel et inexorable au delà de tout ce que je pouvais redouter. Je sais cependant qu'il n'est pas entièrement dépourvu de cœur. Quand je ne serai plus, tu prendras la lettre d'une main, l'enfant de l'autre, et vous irez à Beaubocage. J'ai la confiance qu'il adoptera l'enfant et que le cher petit lui donnera la consolation et le bonheur qu'il avait espérés de moi. Il doit être très-isolé ; je ne puis douter que son cœur s'attendrisse lorsqu'il verra la figure de l'enfant et apprendra que son fils n'est plus. Quant à toi, ma pauvre chérie, je ne vois d'espoir que dans la vieille demeure du comté d'York, chez les amis que tu as peur de revoir.

— Je n'éprouve plus cette crainte, dit sa femme avec énergie. Je n'osais pas retourner près d'eux, il y a sept ans, mais je suis ta femme et je le puis maintenant.

— Ah ! je rends grâce à Dieu, puisque mon pauvre nom peut t'être de quelque utilité.

— Oui, cher ami, j'irai les retrouver dès demain.

— Demain !

— Oui, dès demain, Gustave. Il y a eu de ma part égoïsme et cruauté à différer aussi longtemps. La crainte d'affronter les reproches de ma sœur a été assez forte pour m'en empêcher, quand un peu de courage aurait pu me procurer le moyen de te venir en aide. Toi seul as supporté le fardeau et je n'ai rien fait de mon côté. Oh ! quelle misérable j'ai été de rester oisive en te voyant souffrir sans faire un effort pour te soulager.

— Mais, ma bien chérie, tu n'es pas restée oisive ; tu as été la plus tendre et la plus entendue des femmes ; tu m'as aidé, au

contraire, à porter mon fardeau… Bien plus encore, ma chérie, tu l'as rendu doux à supporter.

— Je veux essayer d'alléger ce fardeau, Gustave ! s'écria Susan avec chaleur. Oh ! pourquoi… pourquoi ne l'ai-je pas fait plus tôt ! Ma sœur et son mari sont en bonne position, riches peut-être… S'ils vivent encore, si de cruels changements ne sont pas arrivés à Newhall, ils pourront nous aider… ils pourront peut-être même nous donner asile. Je partirai pour l'Angleterre dès demain.

— Non, ma chérie, tu n'es pas assez forte pour entreprendre un aussi long voyage. Il me semble que tu as une heureuse pensée en songeant à tes riches parents, mais tu ne peux pas faire seule un pareil voyage. Tu pourrais leur écrire.

— Non, Gustave, je ne veux pas me fier à une lettre. J'irai. Je n'aurai aucune peine à m'humilier pour l'amour de toi. J'irai droit à ma sœur. Je sais combien son cœur est tendre et compatissant. »

La discussion fut longue, mais Susan persista dans sa résolution.

Pour se procurer l'argent nécessaire au voyage elle fit des efforts vraiment héroïques ; elle alla au mont-de-piété porter le dernier de ses petits trésors, le cher petit ornement dont elle n'avait jamais voulu se séparer, même lorsque la faim l'avait affolée, l'alliance, l'anneau de mariage que Gustave avait mis à son doigt devant Dieu ; ce double cercle symbolique sur un côté duquel était gravé son nom et sur l'autre celui de son mari. Pour quelques francs, elle l'engagea, afin de compléter l'argent dont elle avait besoin pour le voyage.

Ce qu'il lui en coûta pour le faire, ce qu'il lui en coûta pour se séparer de son mari malade et de son seul enfant, qui pourrait le dire ?

Il y a des angoisses qui ne peuvent être mesurées, des agonies qui dépassent les limites de l'horrible.

Elle partit.

Deux bonnes âmes, un ouvrier et une femme, logés dans une mansarde voisine, promirent de prendre soin du malade et de l'enfant : il n'y a pas de situation, si désolée qu'elle soit, dans laquelle un enfant ne puisse trouver un ami.

Le voyage fut long, fatigant ; la souffrance de son pauvre cœur malade fut presque insupportable, ce cœur si accablé, que l'espérance même pouvait à peine le soutenir.

Le temps était humide et couvert, bien qu'au cœur de l'été : la voyageuse solitaire prit froid et arriva à Londres avec la fièvre.

Malade, faible, sans secours, la grande ville lui parut d'une inexprimable tristesse, la plus dure de toutes les mères au cœur de pierre pour cette misérable orpheline.

Elle ne put aller plus loin que la sombre hôtellerie de la Cité, où la déposa la voiture publique de Southampton : elle était venue par le Havre.

Là, elle se sentit accablée et eut à peine assez de force pour écrire une lettre incohérente à sa sœur, M Halliday, à la ferme de Newhall, près Huxter's Cross, comté d'York.

Là sœur arriva aussi vite que la meilleure diligence de la grande route du Nord put l'amener ; il y avait une joie infinie

dans son honnête cœur fraternel en apprenant le retour de la pécheresse repentante.

Quatorze années s'étaient écoulées depuis que la jeune beauté, élevée à la ville, avait fui avec le plus indigne des hommes, le plus roué des coureurs d'aventures ; et les nouvelles de Susan, sur lesquelles on ne comptait plus, l'avaient saisie comme l'aurait fait un messager venu de la tombe.

Hélas ! pour le malheur de Susan, la faute de sa jeunesse l'avait à tout jamais mise dans une fausse voie sur le chemin de la vie.

Lorsqu'arriva la bonne M Halliday, la femme de Gustave n'était plus en état de recevoir ses secours. Une sorte de délire la tenait. Elle s'imaginait être encore fille ; elle croyait qu'elle venait d'abandonner sa paisible demeure ; elle se livrait absolument, follement, uniquement aux remords.

Le souvenir de ses sept années de mariage semblait s'être effacé de son esprit. Elle ne parlait dans sa fièvre que de l'infamie de Kingdon, de sa propre folie, de ses vains regrets, de son ardent désir d'obtenir son pardon ; mais de son mari qui se mourait dans une mansarde à Rouen, elle ne dit pas un mot.

Et ce fut ainsi, la tête appuyée pesamment sur le sein de sa sœur, qu'elle rendit le dernier soupir, sans avoir pu raconter son histoire, sans qu'un anneau à son doigt amaigri pût témoigner qu'elle mourait mariée à un honnête homme.

Ni lettres ni papiers, dans sa pauvre petite malle, ne vinrent jeter la moindre lueur sur les quatorze années qu'elle avait passées dans l'abandon, l'oubli.

M Halliday resta à Londres jusqu'à ce qu'elle eût vu sa sœur enterrée dans le tranquille cimetière de la Cité, où reposait sa famille ; on y choisit un coin obscur où elle pût reposer oubliée et inconnue.

On ne voulut pas cependant que cet oubli fût entier, absolu.

M Halliday ne pouvait abandonner sans y laisser un souvenir la tombe de la sœur qu'elle avait aimée.

Sur la pierre qui recouvrait le tombeau de la femme de Gustave, on grava son nom de fille.

Puis, à la suite de cette mention, on ajouta deux ou trois lignes de banalités, vous savez, ces banalités qui se débitent partout sur le compte des pécheurs, des pécheresses qui se repentent.

Livre 02 · Chapitre 02

Pendant une semaine de longs jours, de longues nuits, on ne put ouvrir ou fermer une porte dans la vieille maison où Gustave se mourait sans éveiller en lui un espoir soudain ; mais le bruit des pas s'éteignit, les portes s'ouvrirent et se fermèrent sans que la voyageuse revînt au logis.

Le petit garçon, le charmant petit enfant qui semblait avoir hérité de toute la noblesse native de son père, ne cessait de demander sa mère.

Le père souffrait, souffrait horriblement.

Que lui était-il arrivé ?

La pensée qu'elle eût pu abandonner lui et son enfant ne lui vint même pas à l'esprit : cette goutte de poison n'entra heureusement pas dans sa coupe.

L'amertume de la mort eût été douce en comparaison de la morsure cruelle d'une semblable supposition.

Elle ne revenait pas.

Quelque événement fatal avait dû fondre sur elle… la mort peut-être, car si elle vivait encore, si elle avait encore la raison, elle aurait écrit, fait un signe !

Le malade attendit une semaine encore après le jour où il avait commencé à espérer.

Àla fin de cette affreuse semaine, il se leva, pouvant à peine se soutenir, et sortit pour s'informer, chercher par la ville de Rouen celle que l'instinct de son cœur lui disait en être bien loin, aussi loin que la mort l'est de la vie.

Il alla à la cour des messageries et attendit là longtemps, au milieu du tapage que faisaient les diligences qui entraient, sortaient.

Il était comme fou.

Les voyageurs allaient et venaient, le bousculaient, quelquefois l'injuriaient.

La nuit venue, il retourna à sa mansarde : tout y était tranquille ; le petit garçon dormait côte à côte avec les enfants du voisin.

Gustave alluma sa chandelle, le dernier bout qui lui restait.

« Tu dureras autant que moi, » dit-il avec un pâle sourire.

Il s'assit à la petite table, écarta les fioles de médecine, chercha une feuille de papier à lettre, et se mit à écrire.

Il écrivit à sa mère, il lui dit qu'il se sentait mourir, et que le moment était venu où il fallait qu'elle vînt au secours de l'enfant orphelin de son fils.

Dans cette lettre il en mit une pour son père, la lettre dont il avait parlé à sa femme et qu'il avait écrite dans les premiers jours de sa maladie.

Il adressa ce paquet à M Lenoble, à Beaubocage.

Désormais le secret n'était plus nécessaire.

« Lorsque ces lettres seront remises, pensa-t-il, je ne craindrai plus le blâme et n'aurai que faire du pardon. »

Le lendemain matin il était mort.

Les voisins mirent la lettre à la poste ; ils consolèrent et soignèrent l'enfant pendant deux jours.

Puis, arriva une dame très-triste, très-peu bruyante, qui pleura amèrement dans la mansarde où gisait Gustave ; elle prit toutes les mesures nécessaires pour faire rendre les derniers devoirs au mort : elle commanda un enterrement modeste, mais non trop misérable.

« C'était mon frère, dit-elle aux bons voisins, ma mère et moi nous avons fait tout ce que nous avons pu pour lui venir en aide ; mais nous ne nous doutions pas de son dénûment. Le brave cœur a voulu nous épargner ce chagrin. »

Elle les remercia de la manière la plus affectueuse pour leur charité envers celui qui n'était plus, et elle suivit avec eux, à pied, le cercueil de son frère dans les étroites rues de la ville, jusqu'à sa dernière demeure.

Jusqu'à ce que tout fût fini, la dame, âgée d'une trentaine d'années au plus, et qui, dans sa placide beauté, ressemblait à une religieuse, ne s'abandonna à aucun transport d'affection pour son neveu orphelin ; mais, lorsque les derniers devoirs eurent été accomplis, elle prit le petit sur ses genoux, le serra contre son sein, et simplement lui donna son cœur, comme longtemps auparavant elle l'avait donné à son père.

Cette bonne créature était de celles qui éprouvent le besoin d'avoir un autel sur lequel elles puissent offrir le sacrifice journalier d'elles-mêmes : elle se préoccupait maintenant des soins qu'elle donnerait à l'enfant et aussi à la veuve qu'elle pensait voir revenir d'un jour à l'autre.

Cydalise attendit à Rouen le retour de Susan, pendant plusieurs jours après les funérailles.

Elle avait heureusement une ancienne compagne de pension, confortablement établie dans cette ville : elle trouva chez elle un asile.

Personne, si ce n'est sa mère et cette amie, dans laquelle elle pouvait avoir confiance, ne sut rien de ce qui l'avait amenée à Rouen.

Pendant sept ans, le père n'avait pas prononcé le nom de son fils une seule fois, pas une seule fois.

Trois semaines après le départ de Susan pour l'Angleterre, M Lenoble perdit tout espoir de la voir revenir.

Les voisins, eux aussi, n'y comptaient plus.

« Elle avait la mort peinte sur le visage lorsqu'elle est partie, dit la femme de l'ouvrier. Je lui ai dit qu'elle n'aurait pas la force de faire ce voyage, mais elle a voulu partir. Il n'y a pas eu moyen de l'en empêcher. Elle avait là-bas de riches amis qui pouvaient venir en aide à son mari. C'est pour cela qu'elle s'en est allée. Cette pensée semblait lui donner une sorte de fièvre et en même temps la force que la fièvre donne.

— Et il n'est venu aucune lettre… rien ?

— Rien, mademoiselle. »

Cydalise se décida alors à retourner à Beaubocage : elle ne pouvait guère laisser plus longtemps l'enfant aux voisins, même en payant la dépense qu'il occasionnait, ce qu'elle voulut absolument faire, bien qu'ils résistassent à accepter une récompense pour avoir partagé leur pot au feu et leur pain bis.

Elle se décida à un acte téméraire : à emmener avec elle le fils de son frère, se confiant pour le reste à la Providence, à la chance d'un réveil soudain de la nature, dans un cœur qui, pendant si longtemps, avait langui dans une sorte de torpeur qui ressemblait à la mort.

Ce petit garçon eut un gros chagrin de ne plus voir ces figures familières, de ne plus entendre ces voix caressantes qui avaient si subitement disparu de sa vie ; mais la voix de sa tante était douce, tendre, et elle avait un son qui lui rappelait Celle de son père.

Ils quittèrent Rouen dans la lourde voiture publique qui faisait le service entre Rouen et Vire.

« Il ne faudra pas que tu m'appelles ma tante d'ici à quelque temps, mon petit chéri, » lui dit-elle.

Ah ! quelles larmes amères versèrent les deux femmes sur les doux cheveux blonds de la petite tête quand elles furent seules avec lui, à Beaubocage, dans la chambre de la tourelle, sur les murs blancs de laquelle les yeux de Cydalise s'étaient ouverts presque chaque matin pendant toute la durée de sa pure et monotone existence.

« Pourquoi tu pleures, madame ? demandait l'enfant à sa grand'mère, pendant que celle-ci le serrait dans ses bras en l'inondant de larmes ; qu'est-ce qu'on a fait à papa… et à maman aussi ? Elle est partie, mais elle m'a dit qu'elle reviendrait tout de suite… tout de suite ! Et puis, il s'est passé des jours, et, après, on a enfermé papa dans sa chambre en me défendant d'y aller, et maman n'est pas revenue, bien que j'aie prié la bonne Sainte Vierge pour qu'elle revînt.

— Cher enfant, ton père et ta mère sont dans un monde meilleur que celui-ci, où ils ont eu tant de chagrin, lui répondait M Lenoble.

— Oui, ils avaient bien souvent du chagrin, murmura l'enfant d'un air pensif ; c'était à cause de l'argent ; mais, alors, quand ils n'avaient pas d'argent, maman pleurait et elle m'embrassait, et elle embrassait papa, et mon bon papa nous embrassait tous les deux, et nous finissions toujours par être heureux. »

François Lenoble se trouvait heureusement absent ce jour-là.

Les femmes se laissèrent aller librement à leur douleur, mais ce fut un chagrin mêlé d'une joie étrange, amère, qui était presque du bonheur.

Le seigneur de Beaubocage avait été dîner, comme cela lui arrivait souvent, chez son vieil ami le baron Frehlter, car le manquement à la parole donnée qui avait séparé pendant tant d'années le père et le fils, n'avait pas brouillé les deux amis ; le baron avait même été assez généreux pour plaider la cause du banni.

« L'homme n'est pas maître de ses affections, mon ami, insistait-il, et il y a eu plus de loyauté de la part de votre fils de manquer à sa parole avant le mariage qu'après. »

M Frehlter, du reste, n'avait nullement manifesté qu'elle eût le cœur brisé : elle en avait été passablement indignée et s'était montrée moins tolérante que jamais envers le curé et le chien de sa mère pendant sa courte période de deuil.

Elle avait néanmoins recouvré très-vite sa bonne humeur en se voyant courtisée par un jeune sous-lieuternant de cavalerie qui était en garnison à Vire, le rejeton d'une plus grande maison que celle des Lenoble, et dont la bonne tournure ainsi que le haut lignage avaient en définitive prévalu auprès du baron.

Ce dernier n'avait pas une trop bonne opinion du gendre qu'on voulait lui imposer, mais la tranquillité était, avec une quantité illimitée de tabac à fumer, le plus grand bien auquel aspirait son esprit germanique ; et pour sa tranquillité dans le présent il se trouva disposé à hasarder le bonheur de sa fille dans l'avenir.

« Celui-là est très-brillant, disait-il en parlant de M. de Nérague, le jeune lieutenant, mais ce n'est pas un garçon solide comme Gustave. Votre fils est honnête, franc, c'est un brave cœur. C'est pour cela que j'aurais voulu lui donner Madelon. Mais c'est la Providence qui dispose, comme nous le dit souvent le bon abbé Saint-Velours, et il faut savoir nous résigner. Le jeune de Nérague plaît à ma fille, et il faut que j'en passe par là ; bien que pour moi il sente trop la caserne, mon ami. »

Cette odeur de caserne qui distinguait le sous-lieutenant Paul de Nérague, devint plus odieuse après son mariage avec la vertueuse Madelon, lorsqu'il fut établi, niché, comme il appelait cela, dans un très-confortable, bien qu'un peu sombre appartement à Cotenoir.

— Son goût pour le sexe, comme il disait, sa facilité à inviter tout le régiment à dîner, à souper, à prendre des grogs, de la bière chez le beau-père, ses façons cavalières avec les servantes qu'il embrassait comme du pain dans les couloirs, disant que c'était pour le principe, la franchise tapageuse de ses allures, frappèrent de stupeur M Frehlter et sa fille.

Aussi la vieille dame fut-elle enchantée d'apprendre que le régiment du turbulent Paul s'en allait guerroyer en Afrique.

La vertueuse Madelon était trop stoïque pour pleurer son époux ; mais, malgré son stoïcisme, elle ne fut pas à l'abri des mortelles atteintes de la jalousie, et elle ne pouvait écarter de son esprit des visions de demoiselles plus ou moins voilées de l'Orient assiégeant le cœur trop inflammable du lieutenant de Nérague.

Le jeune officier était encore absent à l'époque où Cydalise revint de Rouen avec l'enfant de son frère.

Le petit garçon dormait paisiblement dans un berceau à côté du lit de sa tante (ce berceau avait été celui de son père trente ans auparavant), lorsque Lenoble revint ce soir-là de Cotenoir.

Ce fut seulement le lendemain qu'il vit l'enfant.

Il avait fait sa tournée ordinaire du matin dans le verger et le jardin, lorsque, en entrant dans le salon, il aperçut le petit garçon assis à côté du fauteuil de sa mère jouant avec des dominos.

Quelque chose, peut-être la ressemblance avec son fils, l'habillement noir du petit, car Cydalise avait trouvé moyen de lui procurer un costume de deuil convenable, frappa subitement le cœur du vieillard.

« Quel est cet enfant ? demanda-t-il avec une étrange vivacité.

— Le fils unique de ton fils Gustave, répondit doucement sa femme ; son fils orphelin. »

François Lenoble la regarda, puis ensuite l'enfant.

Il essaya de parler, il ne le put pas ; il fit un signe de tête, puis s'affaissa lourdement dans un fauteuil, en sanglotant tout haut.

Jusqu'à ce moment, nul ne l'avait jamais vu pleurer le fils qu'il avait chassé de sa maison, et, à ce qu'il semblait, chassé également de son affection.

Jamais un soupir n'avait trahi la profondeur de la blessure qu'il avait endurée silencieusement, obstinément pendant tant d'années.

Les deux femmes le laissèrent donner un libre cours à sa douleur, sans chercher à lui offrir de vaines consolations : elles restèrent debout, près de lui, le plaignant en silence.

Le petit garçon ouvrit de grands yeux étonnés, et enfin se glissa jusque dans les bras du père accablé.

« Pourquoi pleurez-vous, pauvre homme ? lui demanda-t-il ; vous n'avez pas perdu, comme moi, votre papa et votre maman ? Laissez-moi rester seul avec vous, je serai votre petit garçon, voulez-vous ?... Elle m'a dit de vous dire cela, ajouta-t-il en indiquant Cydalise. Je l'ai bien dit, n'est-ce pas ? demanda-t-il à celle-ci. Je crois que je vous aimerai parce que vous ressemblez à mon papa, bien que vous soyez plus vieux et plus laid, » conclut le petit avec une naïveté d'ange.

Le seigneur de Beaubocage fit un effort pour surmonter sa douleur.

Beaubocage !... Cotenoir !...

Ah ! combien ces deux noms, si magiques autrefois, lui parurent vains, insignifiants, aujourd'hui que la vie de son fils avait été sacrifiée à une aussi méprisable ambition, à une passion aussi mesquine !

Il prit l'enfant sur ses genoux et l'embrassa tendrement.

Sa pensée se reporta de vingt-cinq ans en arrière, pendant que ses lèvres pressaient la charmante petite tête, il croyait voir son propre fils, ce fils qu'il avait chassé, mêlant ses doux cheveux avec sa rude barbe grise.

« Mon enfant, murmura-t-il doucement, ma seule crainte est de t'aimer trop, d'avoir pour toi autant de faiblesse et d'indulgence que j'ai eu de rigueur pour ton père. Rien n'est plus difficile à l'humanité que de rester dans les limites de la justice. »

Il dit cela à lui-même plutôt qu'à l'enfant.

« Dis-moi ton nom, mon petit ? demanda-t-il après quelques instants de pensive méditation.

— J'ai deux noms, monsieur.

— Il faut que tu m'appelles grand-papa. Quels sont ces deux noms ?

— François-Gustave.

— Je t'appellerai Gustave.

— Mais papa m'appelait toujours François ; maman disait que c'était le nom d'un homme cruel, mais papa disait qu'il aimait ce nom-là.

— Ah ! assez !... mon petit !... s'écria tout à coup le maître de Beaubocage ; tu ne sais pas à quel point tu enfonces le poignard dans mon pauvre vieux cœur. »

Livre 02 · Chapitre 03

Le petit Gustave ne fit que croître et embellir.

Peu d'enfants ont la chance d'être entourés d'autant d'affection, bien que, pour un grand nombre, le printemps de la vie soit

fertile en boutons de tendresse.

Son existence semblait vouée au bonheur.

Il avait apporté l'espérance, une sorte d'expiation, et les plus douces distractions dans la paisible famille de Beaubocage, et à mesure qu'il grandissait, passait de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge viril, il sembla au ménage que le premier Gustave ne leur eût jamais été enlevé.

La fable orphéique de Zagrée se reproduit souvent dans les familles : un objet d'affection perdu est remplacé par un autre, et il vient un moment où il est presque difficile d'établir une distinction entre l'image de la personne absente et celle du cher remplaçant.

Lenoble et sa femme jouirent d'une verte vieillesse, l'affection de leur petit-fils rendit douce pour eux la coupe de la vie jusqu'à complet épuisement.

Il est heureusement des natures que les excès de la bonté ne sauraient gâter, des fleurs luxuriantes qui acquièrent la force et la splendeur, sous l'influence de cette chaleur tropicale d'affection.

Gustave Deux possédait toutes les nobles qualités de Gustave Premier : franc, généreux, brave, constant, tendre, gai, il paraissait, aux yeux affaiblis de ses bienveillants parents, aussi parfait qu'un jeune Apollon, aussi courageux qu'Hercule.

Les choses que notre cœur aveugle a si passionnément désirées arrivent quelquefois alors que le désir a cessé d'exister.

Il en fut ainsi à l'égard de l'ambition de Lenoble ; il vécut assez longtemps pour voir les terres de Cotenoir et de Beaubocage

réunies dans la personne de son petit-fils, qui épousa Clarisse, le seul enfant encore existant de M. et de M de Nérague.

Deux fils et une fille étaient nés à Cotenoir ; mais les fils moururent tout jeunes, et la fille elle-même, bien que regardée comme une plante florissante, dans ce pauvre et chétif, jardin, n'était qu'une très-fragile enfant.

Les deux vieillards de Beaubocage survécurent de quelques années au seigneur et à la châtelaine de Cotenoir ; ils survécurent également au fier lieutenant, qui fut tué en Algérie avant d'avoir obtenu les épaulettes de capitaine.

François vit, avant de mourir, son petit-fils établi à Cotenoir. Il expira la main dans celle de Gustave et, dans le trouble d'esprit de la dernière heure, il crut voir en lui le fils qu'il avait renié.

« Quelle est cette porte qui vient de se fermer ? demanda-t-il vivement à voix basse. Qui prétend que j'ai chassé mon fils… mon seul fils ?… cela est faux !… Je ne puis pas l'avoir fait !… Écoutez !… La porte se ferme encore… elle résonne comme une porte de tombeau. »

Après cela, il s'assoupit un peu, et se réveilla ensuite le sourire sur la figure.

« J'ai rêvé de ton père, Gustave, dit-il avec calme, Je le voyais entouré d'une auréole de lumière, il m'embrassait et me pardonnait. »

Telle fut sa fin ; la fidèle épouse ne tarda pas à suivre son mari dans la tombe, et il n'y eut plus alors à Beaubocage qu'une placide vieille fille, M Cydalise, adorée de tous, à dix lieues à la

ronde ; une abbesse laïque, une sœur de charité, moins le costume, une exquise créature qui ne vivait que pour faire le bien.

Dix années s'écoulèrent, après lesquelles M. Lenoble de Cotenoir resta veuf, avec deux belles jeunes filles qui étaient en pension dans un couvent situé dans l'un des faubourgs de Vire, et un turbulent garçon au collège, à Rouen.

Gustave n'avait jamais entrepris aucune profession : la terre de Beaubocage lui avait assuré le nécessaire, grâce à la sagesse avec laquelle ce petit domaine avait été administré par ceux qui l'aimaient.

Son mariage lui avait procuré la fortune : il n'avait donc éprouvé aucun besoin d'avoir un état. Pour lui l'existence avait été préparée comme un parterre de fleurs hollandais.

Il n'avait qu'à jouir de la vie à Cotenoir, surveiller ses propriétés, fumer sa pipe, comme l'avait fait le baron Frehlter, être bon pour sa femme, affectueux pour ses enfants.

Cette dernière partie de ses devoirs était dans la nature de Lenoble ; il ne lui aurait pas été possible d'être autre chose que bienveillant pour les femmes et pour les enfants.

Sa femme, presque toujours malade, le citait comme le modèle des époux : c'était Gustave qui roulait son sofa d'une chambre à une autre, Gustave qui préparait ses médicaments, Gustave dont les mains soigneuses disposaient les oreillers, les rideaux.

La pauvre femme vécut et mourut en se croyant la plus heureuse des épouses… elle prenait la bonté pour de l'amour.

Lenoble supporta la perte de sa femme avec une résignation chrétienne ; il fut affligé qu'elle fût enlevée de si bonne heure à cette demeure, qui lui appartenait de droit ; mais se laisser emporter par le chagrin ou par le sentiment d'une irréparable perte, n'était pas dans la nature de ce cœur courageux.

Quelquefois il se reprochait son manque de sensibilité, mais en réalité M Lenoble, la jeune, n'avait jamais été qu'une complète nullité.

Sa mort ne laissa aucune place vide, ses enfants s'aperçurent à peine qu'elle leur manquait : le père était tout pour eux.

Gustave s'était marié à l'âge de vingt ans ; il était âgé de vingt-neuf ans lorsque sa femme mourut. Sa fille aînée, Clarisse, avait huit ans ; la seconde, Madelon, sept ; le garçon, un jeune enfant gâté de cinq ans, n'allait pas encore au grand collège de Rouen.

Mais, en 1865, M Clarisse avait atteint l'âge de quinze ans, et était d'une très-jolie force sur le piano, d'après ce que disaient à son père les religieuses du Sacré-Cœur, près Vire.

M Madelon qui approchait de son quatorzième anniversaire, était également une très-agréable pianiste, en même temps qu'un petit prodige de savoir et de bonté, toujours suivant les rapports des religieuses au maître de Cotenoir.

Les demoiselles de Cotenoir étaient très-haut placées dans l'estime de leurs maîtresses et de leurs compagnes ; elles étaient une sorte de noblesse, et dans leur simplicité d'esprit, ces supérieures du couvent parlaient avec quelque orgueil de ces jeunes personnes aux étrangers qui venaient visiter leur établissement.

Il y avait des brebis galeuses, même dans le couvent du Sacré-Cœur, des demoiselles marquées d'un signe qui voulait dire « dangereuses. »

Heureusement pour Gustave, ses filles étaient parmi les plus sages, les plus studieuses ; elles ne lui causèrent aucun tourment, si ce n'est toutefois à propos de son château.

« C'est bien ennuyeux et bien triste de demeurer à Cotenoir, papa, disaient-elles, bien que tu sois toujours bien bon pour nous. Ce n'est pas un endroit où l'on puisse rester. Beaubocage est une habitation plus agréable. À Cotenoir, quand tu es sorti, il n'y a personne à qui l'on puisse parler. Nous n'avons jamais eu l'occasion de faire de petites parties, des excursions au dehors, aucun de ces plaisirs dont nos compagnes nous parlent souvent et qui nous font joliment envie. »

C'était là le thème habituel des lamentations de Clarisse et de Madelon, et le père ne savait comment s'y prendre pour que Cotenoir fût une résidence agréable.

Ses filles ne pouvaient se plaindre, car il était toujours aux ordres de leurs moindres caprices, mais il y avait cependant un élément qui manquait à leur bonheur, et Lenoble s'apercevait que c'était celui-là.

La vie à Cotenoir était décousue et désordonnée, faite de pièces et de morceaux, de demi-résolutions, de projets commencés, laissés, repris, n'aboutissant à rien.

Le bon génie, l'ange d'une maison, l'ordre, manquait dans ce domaine ; ce n'était que gaspillage, malpropreté, dégradation dans le vieux château : vieux domestiques trop faibles ou trop pa-

resseux, se plaignant, ne faisant qu'à leur tête ; vieux fournisseurs se prévalant d'abus existant depuis des années et admis pendant si longtemps qu'ils étaient devenus des droits.

Les serviteurs à Cotenoir faisaient exactement ce qu'ils voulaient depuis la mort de M de Nérague, arrivée deux ans avant celle de sa fille Clarisse.

La pauvre Clarisse, toujours souffrante, avait été tout à fait hors d'état de surveiller sa maison et depuis qu'elle n'était plus là, la santé trop faible de Cydalise ne lui avait pas permis d'agir avec autorité.

Il est probable d'ailleurs que le personnel de Cotenoir eût absolument refusé de se soumettre à l'intervention de Beaubocage.

Il arriva ainsi que les choses s'arrangèrent comme elles voulurent dans le château et y restèrent en quelque sorte à l'abandon.

Il n'y a rien de plus coûteux que le désordre.

Gustave finit par s'apercevoir qu'avec un maximum de dépenses il n'avait qu'un minimum de bien-être.

En attendant, la bonne vieille tante de Beaubocage donnait à ses nièces beaucoup de précieux avis pour le temps où elles seraient assez âgées pour prendre la direction de la maison de leur père.

La bonne dame, désintéressée pour elle-même, avait acquis à ses dépens une rude expérience dans l'art domestique. Dieu et sa mémoire seuls se rappelaient les petites rapines, les petites priva-

tions, les étroits calculs qui lui avaient permis de grappiller quelques sous pour les envoyer à son frère exilé.

Livre 03 · Chapitre 01

Paget poursuivit son chemin jusqu'à Rouen, tranquillement, sans enthousiasme, après avoir quitté son jeune ami Valentin à la station du Pont de Londres qui conduit à Brighton.

Il partait pour une entreprise aussi difficile que la conquête de la Toison d'Or, par Jason et ses argonautes.

Le brave capitaine était un chevalier du tapis vert, suffisamment audacieux dans les croisades diplomatiques de l'intrigue, mais nullement désireux de hasarder sa vie dans la mêlée d'un champ de bataille.

Si le Destin avait permis au blasé Horatio de choisir son propre sort, il eût de beaucoup préféré vivre dans le voisinage immédiat de Saint James depuis le premier jusqu'au dernier jour de la saison à Londres, dîner savamment à l'un des vieux clubs, fumer de bons cigares, et rester chez lui.

Il était par nature flâneur, phraseur, chercheur de plaisirs aristocratiques ; il n'était pas seulement incapable de penser d'une façon un peu haute, mais il ne croyait pas même aux pensées élevées et se souciait des principes comme de Colin-Tampon.

Il mesurait l'univers à l'aune étroite de sa propre petitesse.

Pour lui, César n'était qu'un brigand impérial, Cicéron un agitateur hypocrite.

Pour lui, tous les grands guerriers n'étaient que des ambitieux avides, tous les hommes en place d'heureux parvenus, tous les réformateurs des gens qui ne songeaient qu'à eux-mêmes.

Non que Paget eût désiré qu'il en fût autrement : dans sa république idéale, la générosité, le désintéressement lui eussent paru plus nuisibles qu'utiles.

Devant les vices de ses concitoyens, le diplomatique Horatio était très-fort, mais un adversaire inattendu, à la vertu intraitable, n'eût pas tardé à le faire échec et mat sur l'échiquier de la vie.

La nécessité de pourvoir aux besoins de son existence avait été la considération dominante de sa vie depuis le temps où il avait joui d'une popularité subalterne dans un régiment d'élite, où il était admiré pour l'aisance de ses manières, sa bonne tournure ; respecté par ses inférieurs à cause de sa naissance ; pourvu de tout, excepté de cette vile poussière sans laquelle la vie des quartiers de l'Ouest de Londres est une illusion.

Le flibustier de la civilisation, l'homme réduit à vivre des ressources de son imagination, est sujet à d'étranges fluctuations de prospérité et d'adversité. C'est le mineur, le chercheur d'or, et de même qu'il est des instants où sa pioche frappe tout à coup sur un riche filon, il est de pénibles intervalles pendant lesquels sa pelle ne retourne que de la terre, où la fin de chaque journée de travail ne lui laisse d'autre résultat que la fatigue, l'accablement, lorsqu'il se traîne vers sa misérable hutte à la nuit tombante.

Pendant quelques mois, Paget avait trouvé en Sheldon un très-utile auxiliaire.

L'agent de change avait été le secret fondateur de deux ou trois sociétés en commandite, bien qu'aux yeux du public il n'en fût que l'un des directeurs ; et pour la formation de ces compagnies, Horatio avait été un docile instrument qu'il avait libéralement rémunéré.

Malheureusement, une occupation aussi productive que celle de promoteur ne peut pas toujours durer, ou plutôt ne peut pas toujours rester entre les mains des mêmes individus : l'esprit humain est naturellement imitatif, et les plagiats du commerce sont infiniment plus audacieux que les petits larcins de la littérature.

Le marché des sociétés en commandite devint chaque jour plus encombré.

Sheldon n'eut pas plutôt mis à flot sa Compagnie du Blanchissage non destructif, dont l'admirable organisation devait offrir toute garantie contre l'emploi du chlorure de chaux et autres agents de dévastation, qu'une puissance rivale lança une autre affaire, sous le titre de : l'union fait la force, Compagnie, du Blanchissage domestique, avec un professeur de chimie, spécialement chargé comme inspecteur de la surveillance des cuviers.

Il en résulta qu'après avoir, à son grand profit, monté trois entreprises de ce genre, Sheldon jugea qu'il était temps d'abandonner le combat et d'attendre un moment plus propice pour exercer de nouveau ses facultés commerciales.

Les rapports du capitaine avec l'agent de change ne se terminèrent cependant pas avec la cessation de ses fonctions de secré-

taire, d'homme de paille, et de promoteur.

L'agent trouvé, jusqu'alors habile et, en apparence, digne de confiance, ce qui était un point important, car nul n'a autant besoin de gens discrets qu'un fripon, Philippe se résolut à confier à Horatio la conduite d'une affaire plus délicate qu'aucune transaction commerciale.

Après cette découverte du télégramme envoyé par son frère à Valentin et la découverte ultérieure de l'avis relatif à la fortune non réclamée de John Haygarth, récemment décédé, Sheldon n'avait pas perdu de temps pour organiser ses plans à l'effet de travailler aux dépens de son frère à sa propre fortune.

« George a refusé de m'admettre pour une part dans ses chances lorsque j'étais disposé à l'aider, pensa Philippe ; il ne tardera pas à s'apercevoir que j'ai su pénétrer ses secrets et qu'il eût joué un meilleur jeu s'il eût consenti à m'associer à son affaire. »

Une vie exclusivement consacrée à ses intérêts avait donné à Sheldon une intelligence très-éveillée de tout ce qui dans le présent ou dans l'avenir pouvait être un moyen de gagner de l'argent.

Les syllabes brisées du télégramme, trahies par la feuille du papier buvard, lui avaient appris beaucoup de choses.

Elles lui avaient dit qu'il y avait un certain Goodge, dans la ville d'Ullerton, qui possédait des lettres d'une assez grande valeur aux yeux de George, pour qu'il les fît acheter par son agent Valentin.

Les lettres, pour lesquelles George était disposé à donner de l'argent, ne pouvaient manquer d'être d'une importance considé-

rable, vu que l'argent était une denrée très-rare chez ce chasseur d'héritages inconscients.

De plus, une transaction qui occasionnait l'emploi d'un intermédiaire aussi coûteux que le télégraphe électrique, au lieu de faire simplement usage de la poste aux lettres, pouvait très-bien être regardée comme extrêmement intéressante.

Les lettres en question, il est vrai, avaient peut-être rapport à quelque autre affaire que celle de John Haygarth ; car il était très-admissible que l'homme à projets de Gray's Inn eût d'autres fers au feu ; mais cette considération parut sans importance à Sheldon.

Si les lettres ou les renseignements qu'elles contenaient devaient, suivant toute probabilité, être utiles à George, elles ne pouvaient manquer de lui être utiles à lui-même.

Si George trouvait que la chose valait la peine d'employer un agent à Ullerton, pourquoi lui, Philippe, n'aurait-il pas également un agent dans la même ville ?

Le risque pécuniaire qui, pour George, pouvait être une affaire sérieuse, n'était qu'une bagatelle pour Philippe, qui avait des fonds à sa disposition, ou dans tous les cas, la facilité de disposer de beaucoup d'argent.

En général, la chasse aux héritages paraissait à l'agent de change un genre d'affaires très-vague et très-chanceux, comparé à ses spéculations ordinaires ; mais il savait que d'autres avaient gagné de l'argent de cette façon, et toute affaire qui rapportait quelque chose lui paraissait digne de son attention.

Indépendamment de cela, l'idée de couper l'herbe sous les pieds de son frère avait pour lui un certain attrait.

George l'avait offensé en plus d'une occasion depuis… eh bien ! depuis la mort de Halliday.

Sheldon lui avait gardé rancune et était résolu à se venger la première fois qu'il en trouverait l'occasion.

Il lui sembla que cette occasion était venue, et Philippe n'était pas de ces hommes qui restent frissonnants sur la grève lorsque le flot de la fortune arrive à eux.

Sheldon lança sa barque sur les eaux montantes, et, deux heures après sa découverte dans le bureau du télégraphe, il était enfermé avec Paget dans le petit boudoir de celui-ci, prenant les arrangements nécessaires pour le voyage du capitaine à Ullerton.

Que le capitaine fût l'homme qu'il lui fallait, Sheldon n'avait pas été long à s'en apercevoir.

« Il connaît Haukehurst et saura percer à jour ses machinations mieux qu'un étranger, » s'était dit l'agent de change pendant que son cab roulait rapidement vers Chelsea.

L'empressement avec lequel Paget consentit à se charger de la mission, fut très-agréable à son patron.

« C'est une affaire dont le succès dépend du plus ou moins de rapidité dans l'exécution, dit Sheldon ; par conséquent, puisque vous consentez à vous en charger, il faut que vous partiez pour Ullerton à deux heures, par le train de grande vitesse. Vous avez juste le temps de jeter dans votre sac de voyage vos rasoirs et une

chemise blanche. J'ai une voiture à la porte, avec un bon cheval, qui vous conduira à la station en une demi-heure. »

Le capitaine ne fut pas long.

Sa chambre à coucher était une petite pièce derrière le parloir ; il y entra pour faire son paquet, tout en continuant de causer avec celui qui l'employait.

« Si vous arrivez sur le terrain assez à temps, vous pourrez obtenir de jeter un coup d'œil sur les lettres avant qu'elles soient livrées à Haukehurst, ou bien vous pourrez mettre une enchère sur lui, dit Sheldon ; mais n'oubliez pas que, quoi que vous fassiez, il faut agir de manière à ce que ni Haukehurst ni George ne s'aperçoivent de nos démarches. S'ils se doutaient une fois que nous sommes sur leurs traces, nous perdrions toutes nos chances, car ils ont des renseignements et nous n'en avons pas ; ce n'est qu'en les suivant de près que nous pouvons espérer en obtenir.

— Cela est entendu, répliqua le capitaine, son sac de nuit à la main. Je m'en tiendrai aussi près que possible, vous pouvez y compter. Ce ne sera pas ma faute si Valentin me voit ou entend parler de moi. À propos, j'aurai besoin d'argent. Dans ces sortes d'affaires, on ne peut pas faire un pas sans avoir la main à la poche.

— Je sais parfaitement cela. Je me suis arrêté en venant à la Banque Unitas, où j'ai pris quarante livres. Vous pourrez suborner bien des gens avec quarante livres dans une ville comme Ullerton. Ce que vous avez principalement à faire est d'avoir l'œil sur Haukehurst et de suivre toutes les voies de renseignements qu'il ouvrira pour vous. Il a le fil du labyrinthe, ne l'oubliez pas, la pelote de coton que la jeune femme donna au Romain. Tout ce

que vous pouvez faire de mieux est de vous attacher à lui et de le prendre pour conducteur, continua Sheldon en consultant sa montre. Cette question des lettres sera difficile, car nous avons là les chances contre nous ; il est plus que probable que les papiers auront changé de mains avant que vous puissiez arriver à Ullerton. Mais, si vous ne pouvez pas acheter les lettres, vous pourrez acheter les renseignements qu'elles contiennent, et ce sera alors ce qu'il y aura de mieux à faire. Votre premier soin sera de découvrir ce Goodge. Dans une petite ville comme Ullerton tout le monde se connaît ; vous devez donc y parvenir sans difficulté. Quand vous verrez Goodge, vous jugerez comment il convient d'agir avec lui. Je vous laisse le soin de vous y prendre, à cet égard, comme vous l'entendrez. Vous êtes un homme d'expérience, et vous saurez comment entortiller le gentleman, quel qu'il puisse être. Et maintenant fermez votre sac pour filer au plus vite. Vous n'avez plus que le temps. Voici votre argent… Trois banknotes de dix livres et deux de cinq… Bon voyage… Adieu. »

Livre 03 · Chapitre 02

Horatio Paget à Philippe Sheldon

« Hôtel Royal, Ullerton, 7 octobre 186…

« Je suis arrivé ici hier au soir juste à temps pour me jeter dans les jambes de Haukehurst, sur la plate-forme, ce qui était une rencontre assez agaçante pour un début.

« Il partait pour le Nord par le train même qui m'a amené de Londres.

« Ce train ne s'arrête qu'à trois stations après Ullerton : Slowport, Black Harbour, et Manchester.

« Je tâcherai de savoir dans laquelle de ces trois villes Haukehurst s'est arrêté.

« Il y avait quelque chose de très-agréable à le voir partir par ce train : cela me laissait le champ libre pour mes opérations.

« Je n'ai éprouvé aucune difficulté en ce qui concerne la découverte de Goodge, le Goodge dont nous avions besoin, et à huit heures, j'étais confortablement assis dans le parloir de ce gentleman, examinant l'affaire des lettres.

« Vous m'accorderez, j'espère, que c'est aller vite en besogne pour un homme qui n'est plus de la première jeunesse.

« M. Goodge est un pasteur méthodiste, une espèce d'individus que j'ai toujours détestée.

« Je l'ai trouvé particulièrement sensible à l'influence de l'argent.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai eu soin de cacher mon identité à ce personnage.

« J'ai hardiment pris sur moi d'emprunter le nom d'une association de sollicitors établie depuis longtemps à Londres, et pendant toute l'entrevue j'ai affecté un ton assez haut.

« J'ai déclaré à M. Goodge que le jeune homme dont il avait reçu la visite à l'occasion de certaines lettres relatives aux affaires

de la famille Haygarth, et tout de suite j'ai vu sur la figure de M. Goodge que j'étais en bonne voie, était une personne peu recommandable, se faisant le complice d'une manœuvre combinée pour porter préjudice à l'un des respectables clients de notre maison. Les mots « de maison » et de « notre » ont été d'un effet magique sur le pasteur méthodiste.

« Comme vous voyez, mon cher monsieur, cette sorte d'affaire ne pouvait être conduite que par un gentleman.

« Les diplomates vulgaires savent rarement comment commencer et ne savent jamais où ils doivent s'arrêter.

« Dans la circonstance actuelle, après cinq minutes de conversation, le pauvre méthodiste était convaincu de mon importance individuelle et collective.

« Mais cela a trop l'air de faire mon éloge ; en conséquence, passons à autre chose, comme dit le poète.

« Quelques mots de plus rendirent M. Goodge très-malléable.

« J'appris de lui que Haukehurst s'était présenté en qualité de clerc attitré de votre frère, mais sous son propre nom.

« C'est un premier point de gagné, puisque cela m'assure que Valentin ne se cache pas ici sous un nom supposé, ce qui me permettra d'agir en conséquence pour la suite des renseignements que j'ai à prendre sur lui,

« Il m'indiqua également l'endroit où résidait Haukehurst lorsqu'il était à Ullerton.

« Il est descendu dans une petite hôtellerie appelée Le Cygne noir.

« Il paraît que cet homme, ce Goodge, possède un paquet de lettres écrites par une certaine M Rebecca Haygarth, femme d'un nommé Matthieu Haygarth.

« Il reste à découvrir le lien de parenté entre ce Matthieu et l'ab intestat.

« Il doit être évidemment l'un des anneaux sérieux de la chaîne, sans quoi votre frère ne chercherait pas à se procurer ces lettres.

« Je ne veux pas vous fatiguer avec les détails de notre conversation. En gros, elle se résume à ceci : M. Goodge avait pris l'engagement de livrer les lettres de M Haygarth, au nombre de quarante ou environ, à Haukehurst ; coût vingt livres sterling.

« Elles seraient déjà entre les mains de Haukehurst si M. Goodge ne se fût refusé à s'en séparer autrement qu'en échange de la somme.

« Avec vingt livres, je l'ai amené à me laisser lire toutes les lettres et à m'en laisser prendre dix à mon choix.

« Ce ne fut pas sans discussion que j'arrivai à conclure ce marché, mais il me parut certainement avantageux.

« J'ouvris le paquet çà et là, et restai, jusqu'à six heures du matin, assis dans le parloir de M. Goodge à lire les lettres de M Haygarth ; une très-fatigante occupation pour un homme de mon âge.

« L'hospitalité de M. Goodge s'est bornée à une tasse de café, et quel café !

« Je me rappelle le moka que j'avais l'habitude de prendre chez Arthur, il y a trente ans, un breuvage de Prométhée qui illuminait la plus sombre tabagie d'un éclair d'esprit ou d'un rayon d'inspiration.

« Je vous envoie, ci-joint, les dix lettres que j'ai choisies.

« Elles me paraissent indiquer assez clairement l'histoire de M Haygarth et de son mari ; mais il y a évidemment quelque chose de mystérieux sur l'existence du mari.

« C'est une question qui reste à examiner.

« Tout ce que j'ai à faire pour le présent est de vous tenir aussi bien renseigné que votre frère.

« Vous trouverez peut-être que les lettres ci-jointes, lesquelles sont certainement la crème de la correspondance, et les notes que j'y ai ajoutées, au sujet des lettres restantes, valent à peine ce que je les ai payées.

« Tout ce que je puis répondre à cela, c'est que vous avez obtenu plus pour votre argent que votre frère pour le sien.

« L'hôtel dans lequel j'ai établi mon quartier général n'est qu'à quelques pas de distance de l'hôtellerie plus modeste où est descendu Haukehurst.

« Il doit venir aujourd'hui chez Goodge pour les lettres, par conséquent il n'a pas dû aller bien loin.

« J'ai appris que le nom de Haygarth n'est pas inconnu dans cette ville, attendu qu'il y a une famille de Judson dont quelques membres s'appellent Haygarth-Judson.

« J'ai l'intention d'inviter mon hôtelier, un homme très-supérieur à sa position, à déguster avec moi une bouteille de vin, après que j'aurai pris ma côtelette, ce soir, et j'espère obtenir de lui quelques renseignements.

« En attendant, je resterai enfermé dans ma chambre.

« Il est de la plus grande importance que Haukehurst ne me voie pas.

« Je ne crois pas qu'il m'ait reconnu sur la plate-forme hier au soir, bien que nous fussions aussi près l'un de l'autre que nous pouvions l'être.

« Dites-moi ce que vous pensez des lettres, et croyez moi, mon cher monsieur, votre tout dévoué,

« H. N. C. PAGET

« M. Philippe Sheldon, etc., etc. »

PHILIPPE SHELDON À HORATIO PAGET

« Bayswater, 8 octobre 186…

« Les lettres sont mystérieuses, et je ne vois pas clairement de quel avantage elles peuvent être pour moi ; mais j'approuve néanmoins complètement ce que vous avez fait.

« Je vous donne carte blanche pour continuer de vous diriger d'après vos propres lumières.

« Tout à vous,

« P. S. »

HORATIO PAGET À PHILIPPE SHELDON

« Hôtel Royal, Ullerton, 9 octobre 186…

« La culture de mon hôtelier a été très-productive.

« Cet hôtel est le plus ancien de la ville et a été en ligne directe par la même famille, de père en fils, depuis le temps de George II.

« Le grand-père du propriétaire actuel a conversé avec les officiers de Williams, duc de Cumberland, honoré par ses contemporains du sobriquet de Williams-le-Boucher.

« J'ai été obligé d'entendre et de trouver charmantes un grand nombre d'histoires au sujet de Williams-le-Boucher, avant de pouvoir amener mon hôte à la question des Haygarth ; mais il n'était pas plus bavard que beaucoup d'hommes avec lesquels je me suis rencontré dans les dîners, à l'époque où les cercles les plus distingués étaient ouverts à votre très-humble serviteur.

« La famille Haygarth, dont l'ab intestat John Haygarth est le dernier descendant mâle, habite depuis très-longtemps cette ville où elle s'est enrichie en faisant le commerce de l'épicerie, dans un magasin situé à trois cents mètres au plus de la chambre dans laquelle je vous écris.

« Ce bâtiment, encore debout, est curieux par ses vieilles constructions.

« Le dernier des Haygarth qui a tenu cette maison était un Jonathan, dont le fils, Matthieu, a été le père du révérend John Haygarth, décédé dernièrement sans testament.

« Vous reconnaîtrez ainsi que les lettres dont je vous ai fait l'envoi ont beaucoup d'importance, puisqu'elles se rapportent entièrement à ce Matthieu, père de notre intestat.

« Je me suis ensuite informé de la famille Judson, qui descend, à ce qu'il paraît, d'une certaine Ruth Haygarth, mariée à Peter Judson.

« Cette Ruth Haygarth, dont il est question dans les lettres de Matthieu, était son unique sœur ; par conséquent, la tante de l'ab intestat.

« Il appert de cela que c'est dans cette famille Judson que nous devons naturellement chercher celui qui a droit à la fortune du John Haygarth, décédé.

« Pénétré de cette conviction, j'ai continué d'interroger mon hôtelier, avec beaucoup de précaution, au sujet de la filiation, etc., de la famille Judson.

« Entre autres questions, je lui ai demandé, en affectant une complète indifférence, s'il avait jamais entendu dire que les Judson s'attendissent à hériter de quelques biens venant de la famille des Haygarth.

« Cette question, indifférente en apparence, a amené un renseignement qui me paraît avoir une très-grande importance.

« Un certain Théodore Judson, avoué en cette ville, prétend être l'héritier légal des Haygarth ; mais, avant qu'il puisse faire valoir sa prétention, il faut qu'il produise la preuve du décès, sans héritiers, d'un Peter Judson, l'aîné des petits-fils qui ont survécu au fils de Ruth Haygarth, un assez mauvais drôle.

« S'il vit encore, il est présumé être quelque part dans l'Inde, où il est allé comme subrécargue d'un navire de commerce, vers l'année 1841.

« Ce personnage a sur la succession un droit qui passe avant celui de Théodore Judson.

« J'en conclus que ledit Théodore, en sa qualité d'avocat, fera probablement les choses secundum artem, et doit être occupé à faire son possible pour se procurer la preuve nécessaire.

« En attendant, il se trouve les mains liées, et l'ensemble de l'affaire me paraît dans de charmantes conditions pour prêter à la spéculation.

« Mon opinion est donc que votre frère a réellement cette fois rencontré quelque chose de bon, de sérieux.

« Je suis seulement surpris que, au lieu de laisser son agent Haukehurst perdre son temps à courir après de vieilles lettres, qui semblent sans importance pour la preuve à fournir, il n'envoie pas Valentin dans l'Inde à la poursuite de Peter Judson qui, s'il est encore vivant, a le droit d'hériter de la fortune de l'ab intestat, et, en raison de son caractère dissipateur, serait probablement disposé à allouer une belle part à celui qui lui procurerait cette bonne aubaine.

« J'avoue que je ne comprends pas du tout pourquoi votre frère George n'adopte pas ce plan de conduite et pourquoi Valentin est à flâner dans les environs pendant qu'une mine d'or attend au loin qu'on se présente pour l'exploiter.

« Je serai très-aise de savoir ce que vous en pensez, car, maintenant je suis obligé d'avouer que je ne vois pas ce que je puis faire de plus au sujet de cette affaire, à moins que je n'entreprenne la recherche de Peter Judson.

« Je suis, mon cher monsieur, très-sincèrement à vous,

« H. N. C. PAGET. »

PHILIPPE SHELDON À HORATIO PAGET

« Bayswater, 10 octobre 186…

« Quand un aussi vieux routier que G. S. ne prend pas les chemins battus, il faut en conclure qu'il y a à prendre des chemins meilleurs.

« Vous avez très-bien agi jusqu'à présent ; mais le renseignement que vous avez obtenu de votre hôtelier n'est pas autre chose que ce que vous auriez pu obtenir du premier venu à Ullerton.

« Vous n'avez pas encore découvert le dessous des cartes.

« Rappelez-vous ce que je vous ai dit à Londres.

« G. S. a la clef de ce labyrinthe et ce que vous avez à faire est de vous attacher à la queue de l'habit (au figuré) de son agent V. H.

« Ne placez pas votre confiance dans la prose des vieux hôteliers ; mais continuez de veiller de près le jeune homme et suivez sa trace comme vous l'avez fait pour les lettres.

« Si le Peter Judson qui est allé dans l'Inde, il y a « vingt-trois ans, était l'homme véritablement nécessaire, G. S. n'aurait probablement pas donné vingt livres pour se procurer les lettres de M Haygarth.

« Je crois voir que G. est à la recherche d'un héritier dans la branche directe des Haygarth, et, s'il le fait, croyez qu'il a ses raisons pour cela.

« Ne vous troublez pas l'esprit en cherchant à faire des théories à vous, mais tâchez de pénétrer à fond la théorie de G.

« Tout à vous,

« P. S. »

HORATIO PAGET À PHILIPPE SHELDON

« Hôtel Royal, Ullerton, 12 octobre 186…

« Prenant en considération les avis de votre dernière lettre, je n'ai pas perdu de temps pour les mettre à exécution.

« J'ai à peine besoin de vous dire que faire usage des services d'un espion salarié, et me dégrader en quelque sorte en m'abaissant à son niveau, a eu quelque chose de révoltant pour un homme qui, dans la décadence de sa fortune, a toujours cherché à apporter quelques limites aux outrages que ce rude maître, la nécessité, a pu l'obliger de temps en temps à en commettre envers le respect qu'il se doit à lui-même.

« Néanmoins, pour la poursuite d'une cause que je ne trouve nullement malhonnête, attendu qu'un héritage non réclamé est nécessairement une capture permise à tous, je me suis résigné à cette dégradation temporaire de mes sentiments élevés.

« C'est pourquoi j'ai la confiance que lorsque viendra le moment d'examiner les conséquences pécuniaires que doit avoir pour moi ce pénible et déplaisant travail, la blessure que mon amour-propre a reçue ne manquera pas d'être prise en considération.

« Cet exorde pourra vous paraître un peu long, mais je me devais à moi-même de vous rappeler que vous n'avez pas affaire à

un vulgaire mercenaire.

« Mon premier soin, après avoir mûrement réfléchi à vos suggestions, a été de trouver un moyen convenable de surveiller les mouvements de Haukehurst.

« J'ai été d'avis que la personne la plus à même de jouer le rôle d'espion se trouverait dans cette classe d'individus dont l'existence semble destinée à s'écouler aux coins des rues, exerçant cette industrie, que dans le patois de ces espèces on nomme : faire a des commissions ; vous savez, ces hommes ou ces garçons qui sortent des pavés comme d'une trappe, lorsque l'on monte dans une voiture quelconque ou que l'on en descend ; créatures gênantes, s'il en fut, qui se présentent sans être appelées, ouvrent les portières ou étendent sur la rue boueuse un lambeau de leurs sales vêtements, puis se lamentent ensuite, piteusement, pour obtenir un sou.

« Je ne mis pas en doute qu'un de ces gaillards devait exister parmi les gens qui rôdaient autour de l'Hôtel Royal.

« Je ne me trompais pas.

« En m'informant d'un garçon adroit qui pût être à mes ordres à toute heure de la journée, non un domestique de l'hôtel, mais une personne qui fût entièrement à ma disposition, j'appris que l'homme chargé de nettoyer les chaussures à l'hôtel avait un plus jeune frère très-habile dans l'art de faire les commissions et qui serait heureux de se mettre à mes ordres, à un bon prix.

« Il s'en remettait à ma générosité.

« Je sais qu'il n'y a pas d'animaux plus exigeants que ceux qui déclarent s'en rapporter à votre générosité ; mais comme j'avais

besoin d'être bien servi, j'étais disposé à bien payer.

« Le jeune décrotteur ne tarda pas à se présenter : un jeune garçon assez éveillé.

« J'en fis immédiatement mon esclave moyennant la promesse de cinq shillings par jour.

« Je lui dis que j'avais le malheur d'avouer pour mon neveu, avec une forte inclination à le désavouer, un mauvais sujet qui se trouvait actuellement dans la ville même.

« Ce neveu, j'avais tout lieu de le croire, était dans une très-mauvaise voie, mais mes sentiments d'affection pour lui ne me permettaient pas de le laisser se perdre sans faire un dernier effort pour le sauver.

« C'est pourquoi je l'avais suivi à Ullerton, où je le croyais amené par les plus tristes intentions et avais besoin en conséquence de me tenir informé de tout ce qu'il ferait.

« Voyant que le jeune décrotteur acceptait cette explication avec une parfaite crédulité, je m'informai s'il se sentait capable de remplir la délicate fonction de se tenir aux aguets, à proximité de l'hôtel du Cygne Noir, ayant l'œil sur la porte de sortie de cet hôtel, dans le but de suivre mon mécréant de neveu partout où il pourrait aller, fût-ce au diable, au delà d'Ullerton.

« Je vis que l'intelligence du jeune garçon serait à la hauteur de la mission, si quelque difficulté imprévue, telle qu'un soupçon de la part de Haukehurst ou autre empêchement ne venait pas y faire obstacle.

« — Pensez-vous que vous puissiez surveiller sans être aperçu ? lui demandai-je.

« — J'en suis à peu près certain, monsieur, répondit mon commissionnaire, qui m'a paru être d'un caractère entreprenant et même audacieux.

« Très-bien ! lui dis-je. Vous allez donc aller à l'hôtel du Cygne Noir. Haukehurst est le nom sous lequel mon neveu y est connu, et il faudra que vous parveniez à le voir.

« Je lui donnai le signalement détaillé de Valentin et d'autres instructions dont je ne veux pas vous fatiguer ; de plus, j'eus soin de lui garnir les poches, afin qu'il fût à même de suivre Haukehurst en chemin de fer ou en voiture s'il le fallait ; puis, je l'expédiai, en lui donnant l'ordre de revenir me trouver dès qu'il aurait vu notre homme dûment réinstallé au Cygne Noir, après ses courses de chaque jour.

« — Et s'il ne sort pas ? suggéra-t-il.

« — Dans ce cas, il faudra vous tenir ferme à votre poste jusqu'à ce que la nuit soit venue, et vous procurer, au sujet de mon malheureux neveu, tous les renseignements que vous pourrez, près des gens de l'hôtel, dis-je. Je suppose que vous n'êtes pas sans connaître quelqu'un au Cygne Noir ?

« Le garçon m'informa dans son grossier langage qu'il y connaissait presque tout le monde ; puis il partit.

« À neuf heures du soir, il reparut devant moi, tout gonflé de l'importance des choses qu'il avait accomplies dans la journée.

« Une heure après m'avoir quitté, il avait vu mon neveu sortir tout droit du Cygne Noir.

« Il l'avait suivi, en premier lieu, jusque chez M. William Judson, dans Ferry Gate, où il avait attendu, en flânant près d'une heure, en ayant soin de se tenir caché au coin d'une rue qui fait l'angle, près de la maison de M. Judson.

« Après avoir quitté la maison de ce gentleman, mon renégat de neveu avait continué son chemin en tenant une lettre à la main.

« Il paraissait très-content (mais ce diable de Haukehurst paraîtrait content même en allant aux galères), il se dirigeait vers Lancaster Road, où il avait été admis à Lochiel Villa, maison appartenant, ainsi que mon Mercure s'en assura auprès d'un garçon boucher qui passait par là, à M Judson, sœur du Williams Judson de Ferry Gate.

« Vous remarquerez que cette ville paraît abonder en membres de la famille Judson.

« Mon messager, avec une adresse digne d'éloges, eut l'idée d'engager une partie de Poquette, je me demande ce que c'est qu'une partie de Poquette, avec quelques enfants qui jouaient sur la route, en vue de la maison de M Judson.

« De là, après un intervalle de plus d'une heure, le décrotteur Mercure vit mon infâme parent sortir et le suivit, toujours avec une extrême précaution, jusqu'à ce qu'il rentrât à l'hôtel du Cygne Noir.

« Là, il flâna dans la cour, favorisé par sa camaraderie avec le garçon d'écurie, jusqu'à huit heures du soir.

« Aucun événement de la moindre importance ne survint pendant cette longue suite d'heures ; mais à huit heures une jeune femme parut avec un paquet envoyé par M Judson à M. Haukehurst.

« Ce paquet était petit et cacheté avec de la cire rouge.

« C'était tout ce dont mon Mercure avait pu s'assurer ; mais c'était quelque chose.

« Je devinai immédiatement que le paquet devait contenir des lettres.

« Je me demandai si ces lettres ou papiers avaient pu être vendus ou seulement prêtés à Haukehurst, et immédiatement aussi je fus d'avis qu'ils avaient dû lui être seulement prêtés.

« Que M. Goodge, le pasteur méthodiste, eût trafiqué des lettres de M Matthieu Haygarth, cela se comprend à merveille ; mais il ne me parut pas le moindrement probable qu'une vieille dame comme il faut eût pu être amenée à livrer des papiers ou lettres de famille par aucune considération particulière.

« Non, me dis-je en moi-même, ces documents ont été prêtés et devront être renvoyés.

« J'établis là-dessus mon plan de campagne pour le jour suivant, résolu à avoir communication de ces lettres par l'entremise du porteur ou autrement.

« Je dis au jeune garçon d'être à son poste de bonne heure dans la cour de l'hôtel, le lendemain matin.

« Si mon neveu ne sortait pas de l'hôtellerie, mon agent devrait s'assurer de ce qu'il faisait, pour venir m'en rendre compte.

« — Je vais vous dire pourquoi, mon ami, lui dis-je ; j'ai des raisons pour croire que mon coquin de neveu a quelque méchante intention à l'égard de M Judson, qui est la proche parente d'une jeune dame dont il est, dit-on, très-amoureux. Je crains beaucoup qu'il ne lui envoie quelques lettres à lui écrites par sa folle nièce. Ces lettres peuvent être de nature à blesser au plus haut degré les sentiments de la bonne dame. C'est pour cela qu'il me convient d'intercepter tout ce que cet étourneau pourrait envoyer à M Judson. Vous croyez-vous en état de vous emparer d'un paquet de ce genre, avec un supplément de dix shillings ajoutés aux cinq par jour dont nous sommes déjà convenus ?

« Voilà ce que je dis en termes plus familiers au jeune garçon, qui partit après avoir pris l'engagement de m'apporter toute espèce de paquet que Haukehurst pourrait expédier du Cygne Noir.

« La seule crainte était que celui-ci pût vouloir porter le paquet lui-même, et cette éventualité me paraissait très-désagréablement probable.

« La fortune nous a favorisés ; mon réprouvé de neveu s'était trouvé trop malade pour sortir.

« Il avait confié le paquet de M Judson à un domestique qui, à son tour, l'avait confié au garçon d'écurie, lequel s'était déchargé de sa responsabilité en faveur de mon petit Mercure, celui-ci ayant amicalement offert à ce fonctionnaire de lui éviter la peine d'aller jusqu'à Lancaster Road.

« À onze heures du matin le paquet était dans mes mains.

« J'ai employé la plus grande partie de la journée à en examiner le contenu ; il se composait de lettres écrites par Matthieu

Haygarth, particulièrement remarquables par leur abominable orthographe ; mais je me rappelle que les lettres de mon propre père laissaient passablement à désirer sous ce rapport.

« Je m'aperçus que ces lettres avaient été numérotées avec soin, probablement par la dame à laquelle elles appartenaient et que chercher à en détourner un trop grand nombre pourrait être dangereux.

« En conséquence je me suis hasardé à retenir une seule feuille insignifiante comme modèle de l'écriture et de la signature de Matthieu Haygarth.

« J'ai pris de nombreuses notes sur tout le reste,

« Il m'apparaît que ces lettres ont rapport à une liaison qu'avait le jeune homme dans sa jeunesse, bien que, je le confesse, il me semble surprenant que, même à cette époque, connue pour le relâchement des mœurs, un homme soit entré dans de pareils détails dans une correspondance avec sa sœur.

« Autres temps, autres mœurs.

« J'ai apporté le plus grand soin dans le choix de mes extraits, et j'espère qu'ils pourront avoir pour vous plus d'utilité que je ne l'imagine en ce moment.

« Je mettrai moi-même à la poste cette lettre et son contenu, bien que cela doive m'obliger à passer devant les fenêtres du Cygne Noir.

« Quant au paquet pour M Judson, je l'enverrai à Lochiel Villa par mon messager, ce soir, quand il fera nuit.

« Je me hâte de fermer ma lettre pour ne pas manquer la poste.

« Sincèrement à vous.

« H. N. C. PAGET

PHILIPPE SHELDON À HORATIO PAGET

« Cité, 12 octobre 186…

« Revenez de suite à Londres. Vous ne faites que perdre inutilement de l'argent, votre temps, et votre peine.

« À vous,

« P. S. »

Livre 03 · Chapitre 03

Paget revint à Londres, fort surpris de cet appel soudain de son patron et très-désireux de savoir quel nouvel aspect les choses avaient pu prendre pour que son séjour à Ullerton devînt brusquement inutile.

Horatio arriva dans la grande ville une demi-douzaine d'heures avant son ex-protégé : il était très-confortablement installé lorsque Valentin revint au logis.

Le capitaine avait été à la Cité pour voir Sheldon le jour même de son retour, mais il n'avait pu réussir à rencontrer l'agent de change.

La poste du soir lui apporta une lettre de Philippe, qui lui indiquait un rendez-vous à Bayswater pour le lendemain, à trois heures, c'est-à-dire le lendemain du jour où Valentin était revenu d'Ullerton.

Paget se présenta à l'heure exacte à La Pelouse : il fut introduit dans le cabinet de Sheldon, où il trouva ce gentleman grave et pensif, mais néanmoins cordial dans l'accueil qu'il fit au voyageur.

« Asseyez-vous, mon cher Paget, je suis enchanté de vous voir. Votre petit voyage vous a rajeuni de cinq ans, sur ma parole. J'ai été fâché d'apprendre que vous soyez venu sans me rencontrer et que vous m'ayez attendu plus d'une heure, hier. J'ai en ce moment, sur les épaules, passablement d'embarras… on n'a que des embarras dans les affaires, vous savez. Le marquis de Lambeth est apparu sur le marché et a acheté les deux tiers des obligations de l'Emprunt turc, juste au moment où notre maison avait spéculé sur la baisse. Dès que l'on a eu vent du jeu du marquis, les obligations ont monté comme une chandelle romaine. Voilà la vie. J'ai pensé que nous serions plus à notre aise pour causer ici ; on y est plus tranquillement que dans la Cité. Voulez-vous accepter un verre de sherry, avec un manille, je sais que vous aimez les miens ? »

Et l'hospitalier Philippe tira la sonnette sans attendre la réponse de son hôte.

Cette cordialité, cette amabilité conciliante de l'agent de change ne plurent pas à Horatio.

« Il est deux fois trop poli, se dit-il à lui-même, il veut me refaire.

— Maintenant, parlons de cette affaire d'Ullerton, commença Sheldon, lorsque le vin et les cigares furent apportés et qu'il eut rempli un grand verre pour le capitaine ; vous avez réellement très-bien mené les choses. Je ne puis trop faire l'éloge de vos talents diplomatiques ; vous auriez fait rougir de dépit ce… comment s'appelait-il donc déjà… ce conseiller de Napoléon… par l'excellence de votre conduite en cette affaire. Mais malheureusement tout cela n'a abouti à rien. Du commencement à la fin ce n'a été qu'une déception. C'est une de ces oies sauvages auxquelles mon frère George fait la chasse depuis dix ans et qui ne lui ont jamais rien rapporté ni à lui, ni à aucun autre. Je serais plus qu'insensé si je m'occupais plus longtemps d'une semblable folie !

— Hum ! commença le capitaine, il y a du changement !

— Oui vraiment, répondit froidement Sheldon. Je ne disconviens pas que ma conduite peut paraître un peu capricieuse, mais, voyez-vous, George m'avait fait sortir de mon caractère l'autre jour, et j'étais déterminé, je vous l'ai dit, s'il avait rencontré une bonne chance à lui couper l'herbe sous le pied. Toutes vos communications d'Ullerton n'ont fait que me démontrer qu'il n'a rien trouvé de bon et que tout ce que je ferais pour le circonvenir ne ferait que me porter préjudice, vous faire perdre votre temps, et à moi, mon argent. Cette famille Judson paraît innombrable : il est évident pour moi que la fortune de John Haygarth sera un os très-contesté entre les Judson, devant la Haute-Cour de la Chancellerie, pendant un nombre incommensurable d'années. Je pense donc, mon cher Paget, que nous ferons réellement mieux de ne plus nous occuper de cette affaire. Je vous allouerai les honoraires que vous jugerez convenables pour la peine que vous

avez prise et nous n'en parlerons plus. Je trouverai pour vous quelque autre occupation aussi bonne, sinon meilleure que celle-ci.

— Vous êtes bien bon, » répliqua le capitaine, très-peu satisfait de la promesse.

Tout cela lui paraissait trop mielleux, trop aimable ; il voyait dans ce subit changement quelque chose de mystérieux.

Qu'un homme capricieux pût abandonner ainsi une spéculation après s'y être engagé avec ardeur, cela eût pu se comprendre, mais Sheldon était l'homme du monde le moins fantaisiste.

« Vous avez dû vous donner extrêmement de peine pour prendre tous ces extraits, dit négligemment l'agent de change, comme Horatio se levait pour partir, blessé et irrité, mais dissimulant sa colère. Pourquoi donc vous en aller sitôt ? Je pensais que vous resteriez pour prendre quelque chose avec nous…

— Non, je vous remercie. J'ai un engagement ailleurs. Oui, je me suis donné un mal extraordinaire pour ces extraits, et il m'est pénible de penser qu'ils ne serviront à rien.

— Je comprends, en effet, que cela doit être assez vexant pour vous. Ces extraits seraient fort intéressants sans doute, comme étude sociale, pour des gens qui se préoccupent de ces sortes de choses, mais au point de vue juridique, ce ne sont que des paperasses sans valeur. Je ne puis comprendre ce que Haukehurst a pu aller faire à Ullerton ; car, ainsi que vous l'avez suggéré vous-même, ce Peter Judson, qui est allé dans l'Inde, doit être le Judson qu'il s'agit de trouver.

— Votre frère peut s'être entendu avec quelque autre membre de la famille Judson. Qui sait s'il n'est pas à la recherche d'un héritier du côté des Haygarth ? » demanda le capitaine en observant attentivement la figure de Sheldon.

Tout en reconnaissant que l'agent de change était un navigateur des plus expérimentés sur le grand fleuve de la vie, il faut aussi reconnaître qu'il n'y avait pas de courant sous l'eau, pas de changement de vent, ou pas de déviation à l'aiguille magnétique que le capitaine ne saisît avec une netteté merveilleuse.

Lorsque Christophe Colomb eut besoin de maintenir la discipline à son bord, il eut la hardiesse d'altérer chaque jour son livre de loch, pour raccourcir aux yeux de son équipage la longueur de la route parcourue, mais nul praticien du livre du loch social n'eût pu dérouter le rusé Horatio.

« Que pensez-vous d'une recherche du côté des Haygarth ? » demanda-t-il de nouveau, car il lui avait semblé qu'à sa première mention du nom de Haygarth Sheldon avait légèrement faibli.

Cette fois, cependant, celui-ci ne trahit aucune émotion, mais sans nul doute il était maintenant sur ses gardes.

« En vérité, je ne vois pas comment il pourrait surgir un réclamant de ce côté-là, dit-il négligemment, vous le voyez vous-même, d'après ce que vous a rapporté votre vieil hôtelier, que je crois être dans le vrai, Jonathan Haygarth n'avait qu'un seul fils, un certain Matthieu, qui s'est marié avec une Rébecca telle et telle, et n'a eu à son tour qu'un seul fils, l'ab intestat John. Cela étant, d'où votre héritier pourrait-il venir, excepté du côté de la sœur de Matthieu, Ruth qui a épousé Peter Judson ?

— Ne peut-il pas se faire que Matthieu se soit marié deux fois et ait eu d'autres enfants ? Les lettres suggèrent certainement l'idée d'une alliance secrète quelconque contractée par Haygarth et l'existence d'une famille à laquelle il paraît avoir été très-attaché. Ma première idée à ce sujet a été que ce pouvait être une simple liaison ; mais s'il en eût été ainsi, j'aurais peine à comprendre la confidence du fait par Matthieu à sa sœur, quelque relâchée qu'eût pu être la morale de cet homme. Les lettres de M Matthieu Haygarth font également allusion à un mystère dans la vie de son mari. N'est-il pas à présumer que cette famille cachée a pu être légitime ?

— Cette idée ne me paraît pas très-claire, répondit Sheldon d'un ton pensif. Il me semble très-peu probable qu'un mariage quelconque de Haygarth ait pu rester inconnu aux gens qui habitaient la même ville que lui et en eût-il été ainsi, je doute fort qu'il fût possible de retrouver la trace des héritiers issus d'un pareil mariage. Non, mon cher Paget, j'ai résolu au sujet de cette affaire de m'en laver les mains et de laisser mon frère en paisible possession de son terrain.

— En ce cas, vous consentirez peut-être à me rendre mes notes ?… elles ont de l'intérêt pour moi. »

Là encore une très-légère apparition d'ennui apparut sur le visage de l'agent de change et trahit les pensées qui l'agitaient.

Pour ces navigateurs exercés des mers inconnues il n'y a pas d'oiseau, d'herbe flottante qui n'ait un langage et une signification.

« Je puis vous les rendre si vous en avez besoin, répondit Sheldon ; elles sont à mon bureau. J'en ferai la recherche et je

vous les renverrai, ou plutôt venez me voir à la Cité au commencement de la semaine prochaine, et je pourrai en même temps vous remettre un chèque.

— Merci, je n'y manquerai pas.

— Vous avez dit que l'orthographe des lettres originales était bizarre. Je suppose que vos copies sont exactes à cela près, et que, pour les noms propres, vous avez conservé la même manière de les écrire.

— Très-certainement, répliqua le capitaine en ouvrant la porte pour partir et avec un sourire quelque peu sardonique, sourire que Sheldon ne vit pas.

— Je présume qu'il n'y a pas de doute en ce qui concerne le nom de Meynell.

— Pas le moindre. Je vous dis adieu. Ah ! voilà notre jeune ami Haukehurst ! » s'exclama le capitaine avec sa voix d'homme du monde en entrant dans le vestibule au moment où Valentin quittait Diana.

Il donna une poignée de main au jeune homme et ils sortirent ensemble.

C'est ce jour-là que Valentin avait été surpris en entendant le nom de Meynell sortir des lèvres de Philippe.

Livre 03 · Chapitre 04

Paget quitta La Pelouse, après l'entrevue que nous venons de raconter, pleinement convaincu que l'unique désir de Sheldon était de le mettre de côté, pour continuer la chasse à lui tout seul.

« Ma dernière lettre lui a donné connaissance de quelque fait qui l'a amené à changer tout son plan d'action, pensa le capitaine ; cela est parfaitement clair. Il a quelque peu manqué de tact en me rappelant si vite, mais je crois qu'il a cru pouvoir me jeter facilement de la poudre aux yeux ! Mes pauvres yeux !... Quelle peut être la chose qui l'a fait changer ainsi ? Voilà la grande question. »

Le capitaine dîna seul ce soir-là dans un restaurant du West End : il dîna bien, car il avait un peu d'argent ; son patron lui en avait avancé et il n'était pas homme à lésiner.

Il resta ensuite quelque temps à méditer en compagnie d'une bouteille de chambertin.

Sheldon fut le sujet presque unique de ses méditations.

« Oui, murmura-t-il enfin, le mystère est dans le nom de Meynell. S'il en était autrement, pourquoi m'aurait-il questionné au sujet de l'orthographe de ce nom ? Je lui ai envoyé des renseignements relatifs à Matthieu Haygarth et les lettres de sa femme, il n'a pas paru y attacher une grande importance. C'est seulement lorsque le nom de Meynell a surgi qu'il a changé de tactique et a cherché à se débarrasser de moi. Il a sans doute quelque connaissance particulière de cette branche Meynell, ce qui lui fait penser qu'il peut maintenant agir seul et me jeter à l'eau. Me jeter à

l'eau !... se répéta lentement à lui-même le capitaine, c'est ce que nous verrons... oui, nous verrons, nous verrons !... »

Le jour suivant, dans l'après-midi, le capitaine se présenta de nouveau à la villa, où sa fille mangeait le pain de la servitude.

Il y apparut cette fois avec un caractère purement paternel : il venait rendre visite à son seul enfant. Avant de rendre cette visite, le capitaine avait employé les chaudes heures du jour à une étude soigneuse du volume de l'année et des deux ou trois précédentes du Dictionnaire des Postes et de l'Almanach des Adresses ; mais toutes ses recherches n'avaient pu lui révéler l'existence dans la métropole d'aucune personne du nom de Meynell.

« Les Meynell connus de Sheldon peuvent être dans l'intérieur du pays. »

Il faisait une belle matinée d'automne.

M Paget se trouvait libre ce jour-là : son affectionné père l'engagea à venir avec lui faire une promenade dans les jardins de Kensington.

Une pareille proposition avait peu d'attraits pour la jeune personne, mais elle éprouvait une vague idée qu'elle avait à remplir envers son père une sorte de devoir, et, en dépit de la négligence de celui-ci, elle ne s'en sentait pas affranchie.

Elle consentit donc en souriant et sortit avec lui.

Elle était jolie et très-bien habillée ; sa toilette était simple, mais élégante, bien comprise ; il n'y avait pas un ruban de cette toilette, hélas ! que son père lui eût donné.

Le capitaine la considérait avec une sorte d'orgueil.

« Sur ma parole, ma chère, vous me faites honneur ! s'exclama-t-il avec une sorte d'air protecteur et satisfait ; en vérité, tout homme pourrait être fier d'avoir une pareille fille. Vous êtes vraiment une Paget des pieds à la tête !

— J'espère que non, papa, » dit-elle involontairement.

Mais la délicatesse chez le capitaine s'était considérablement émoussée dans le tourbillon et les luttes de la vie, et il ne comprit pas ce qu'il y avait de tristesse insolente dans cette remarque.

« Vous avez peut-être raison, mon amour, répliqua-t-il vaguement, les Paget sont une famille peu chanceuse. Comme ces Grecs, les Atri… quel est le nom ?… l'homme qui a été tué dans sa baignoire, vous savez… sa femme ou l'autre jeune personne qui était venue rendre visite à ses filles avait trop fait chauffer l'eau ou quelque autre bévue… je ne me rappelle pas bien l'histoire. C'est une de ces faiblesses que l'on fait apprendre aux jeunes gens dans les collèges. Oui, ma chère, j'éprouve un extrême plaisir à voir combien vous avez gagné en bonne tenue. Ces Sheldon vous habillent très-bien, et je considère votre séjour dans cette famille comme un très-heureux arrangement pour tout le monde. Vous faites honneur à la fille et la mère vous assure une résidence confortable. Tout ce qui m'étonne, c'est que vos beaux yeux n'aient pas déjà produit leur effet sur quelque riche compagnon boursier de Sheldon.

— Nous voyons fort peu, à La Pelouse, de ces compagnons boursiers, comme vous les appelez, papa.

— Vraiment ! je croyais que Sheldon recevait nombreuse compagnie.

— Oh ! non. Il donne un dîner de temps à autre, un dîner d'hommes habituellement, et la pauvre M Sheldon se tourmente beaucoup pour que tout aille bien, comme elle dit ; mais je ne vois pas qu'à présent il se soucie d'avoir du monde.

— Comment, à présent ?...

— Son esprit paraît complètement absorbé par les affaires. Cette horrible poursuite du gain semble occuper sa pensée en tout temps. Il lit continuellement les journaux financiers : Le Moniteur Financier, Le Bulletin de la Bourse, le Guide du Spéculateur, et autres publications de ce genre. Lorsqu'il ne lit pas, il réfléchit, et, à ses manières on pourrait croire que ses pensées sont toujours sombres, tristes. Quelle misérable, odieuse, et vilaine existence ! Pour tout l'or du monde je ne voudrais pas être cet homme ! Mais il y a de l'indiscrétion de ma part à dire de pareilles choses. M. Sheldon est très-bon pour moi. Il me laisse m'asseoir à sa table, partager le bien-être de sa maison, je serais ingrate si j'en parlais mal. Je n'ai pas l'intention de rien dire contre lui, vous comprenez, papa ; je veux dire seulement qu'une vie uniquement vouée à gagner de l'argent a en soi quelque chose d'odieux.

— Ma chère enfant, vous pouvez être certaine que tout ce que vous me direz n'ira pas plus loin, dit avec dignité le capitaine ; en qui donc auriez-vous confiance, si ce n'était en votre père ? J'ai un profond respect pour Sheldon et sa famille... Oui, mon amour, un profond respect, et je pense que la fille Sarah... non, je veux dire Charlotte, est une très-aimable jeune personne. Est-il néces-

saire de vous dire que les moindres détails de votre existence dans cette famille ont pour moi le plus vif intérêt ? Je ne suis pas sans éprouver les sentiments d'un père, Diana, bien que les circonstances ne m'aient jamais permis d'en remplir les devoirs. »

Et ici une larme, que le rusé Horatio avait le don de faire surgir à volonté, trembla au bord de sa paupière.

Cette larme solitaire était toujours à sa disposition : au prix de sa vie il n'aurait pu en trouver une seconde, mais celle-là ne lui faisait jamais défaut.

Il trouvait d'ailleurs qu'une larme produisait autant d'effet qu'en aurait produit une douzaine pour donner du poids et du fini à un discours pathétique.

Diana le regarda avec un air de surprise et de doute.

Hélas ! elle ne le connaissait que trop bien ! Toute autre aurait pu être trompée, mais pas elle. Elle avait vécu avec lui, elle avait goûté l'amertume d'être sous sa dépendance, dépendance dix fois plus amère que celle qu'elle acceptait des étrangers.

Jour par jour, elle lui avait montré ses vêtements usés en le suppliant de lui donner quelque argent et avait été éconduite par des phrases, des mensonges.

Depuis longtemps elle lui avait pardonné, parce qu'elle était généreuse ; mais il lui était impossible de ne pas se souvenir quelle espèce d'homme il était.

Elle savait le poids de ses belles paroles et les considérait comme non avenues.

Ils parlèrent quelque temps encore de Sheldon et de sa famille ; mais Diana se surveilla, ne dit rien de plus.

Elle répondit sans restriction à toutes les questions de son père, parce que la nature de ces questions lui permit d'y répondre sans trahir la confiance de personne.

« Dans les connaissances de Sheldon avez-vous jamais entendu parler de quelqu'un portant le nom de Meynell ? demanda enfin Paget.

— Oui, répliqua Diana, après avoir réfléchi un moment, ce nom m'est certainement très-connu ; puis après une pause elle s'exclama : Je me rappelle… Les Meynell étaient parents de Charlotte ! Oui, sa grand'mère était une demoiselle Meynell. Je me souviens parfaitement d'avoir entendu M Sheldon parler des Meynell ; mais je ne pense pas qu'aucun descendant de cette famille soit encore de ce monde. Pourquoi me demandez-vous cela, papa ? Quel intérêt peuvent avoir pour vous les Meynell ?

— Peu importe, ma chère, j'ai mes raisons ; mais elles ne concernent en aucune façon M. Sheldon ou sa famille. Je vous demanderai même de faire attention à ne pas mentionner ce sujet de conversation devant ces dignes gens. J'ai besoin de me renseigner sur tout ce qui a rapport à la famille Meynell. J'ai eu l'occasion, par hasard, de me rencontrer avec des personnes de ce nom, et je veux m'assurer du degré de parenté qui peut exister entre elles et les Sheldon ; mais les Sheldon ne doivent avoir, quant à présent, aucune connaissance de cette recherche. Les personnes dont je parle sont pauvres et fières, elles aimeraient mieux mourir de faim que de faire aucune démarche auprès d'un

richard avant qu'elles soient justifiées par une parenté bien établie. Je suis sûr que vous comprenez cela, Diana ?

— Pas très-clairement, papa.

— Voyez-vous, ma chère, c'est une position délicate, difficile peut-être à comprendre pour un tiers. Tout ce qu'il importe que vous sachiez, c'est que tout renseignement ayant rapport à la famille Meynell aura un intérêt vital pour mes amis, et, à cause d'eux, me rendra service. Au fait, je puis bien vous le dire, il s'agit d'un legs que ces amis pourraient être en droit de réclamer sur un certain testament lorsqu'ils seront une fois assurés de leur parenté avec la famille de votre amie Charlotte, du côté des Meynell. Leur fournir les moyens d'établir leurs droits à ce legs sera contribuer à un acte de justice, et je suis bien certain, Diana, que vous serez désireuse de le faire.

— Certainement, papa, si je le puis sans manquer à la confiance de ceux qui m'emploient. Pouvez-vous me promettre qu'il ne résultera aucun préjudice pour M. Sheldon, particulièrement pour Charlotte, des renseignements que je pourrai me procurer pour vous, au sujet de la famille Meynell ?

— Certainement, Diana, je puis vous promettre cela. Je répète de la façon la plus solennelle qu'en me procurant ces renseignements vous viendrez en aide à la cause de la justice. »

Si jamais Paget avait été capable d'affirmer une chose vraie, il parut à sa fille que c'était en ce moment : ses paroles semblaient être l'expression de la vérité, et en y réfléchissant Diana ne vit rien qui pût nuire à ses amis dans l'assistance qu'elle prêterait à son père en cette occasion.

« Laissez-moi le temps de réfléchir, papa, dit-elle.

— Quelle folie, Diana ! de quelle réflexion avez-vous besoin à propos d'une pareille bagatelle ? Je ne vous ai jamais rien demandé. Vous ne pouvez certainement pas me refuser une chose aussi simple, après la peine que j'ai prise de vous en expliquer les motifs. »

Après avoir risqué encore quelques questions, Diana consentit à faire ce que son père lui demandait.

« Et vous aurez soin de vous y prendre adroitement, dit avec insistance le capitaine au moment où ils se séparaient.

— Je ne vois pas qu'il y ait besoin d'aucune adresse, papa, répliqua Diana, la chose est très-facile. M Sheldon aime beaucoup à parler de ses affaires personnelles. Je n'aurais qu'à lui adresser une question encourageante au sujet dès Meynell et elle m'en parlera pendant une heure en entrant dans les plus minutieux détails sur tout ce qui a rapport à eux dans l'histoire de la famille. Il est probable que j'ai déjà entendu cette histoire tout au long, sans y faire attention. Il m'arrive souvent de penser à autre chose pendant que M Sheldon parle. »

Trois jours après cette conversation, Paget alla voir Sheldon dans la Cité.

Il reçut une très-belle récompense pour ses travaux à Ullerton et rentra en possession des extraits qu'il avait faits des lettres de Matthieu Haygarth, mais non de la lettre autographe de ce même Matthieu ; Sheldon avoua qu'il avait égaré ce document.

« Il a égaré la lettre originale et il a eu amplement le temps de copier mes extraits. Me croit-il assez dépourvu d'intelligence

pour ne pas voir cela ? » pensa Horatio, au moment où il quittait le bureau de l'agent de change, enrichi, mais non satisfait.

Dans le cours de la même journée, il reçut une longue lettre de Diana, contenant l'histoire entière de Meynell, telle que M Sheldon la connaissait.

Une fois en train de parler, Georgy avait dit tout ce qu'elle pouvait dire, ravie de se voir écoutée avec intérêt.

« J'ai foi dans ce que vous m'avez promis, mon cher père, » concluait Diana, après avoir raconté l'histoire Meynell. « La chère dame a agi avec tant d'abandon et de confiance, elle semblait si satisfaite de l'intérêt que je paraissais prendre aux affaires de sa famille, que je ne me pardonnerais jamais s'il pouvait résulter quelque dommage, pour elle ou pour les personnes qu'elle aime, des renseignements ainsi obtenus. »

Les renseignements étaient très-complets.

M Sheldon avait une bonne et aimable nature, mais ce n'était pas une de ces âmes délicates qui reculent instinctivement devant le récit d'une chose honteuse ou affligeante.

Elle avait raconté à Diana, avec force lamentations et non moins de réflexions banales et orthodoxes, la triste histoire de la fuite de Susan, puis son retour, quatorze ans après, dans un état de complet dénuement.

La pauvre petite malle, avec le nom du fabricant à Rouen, avait même été minutieusement mentionnée par M Sheldon.

Une certaine pudeur féminine l'avait toujours empêchée de raconter cette histoire en présence de son beau-frère, dont les fa-

çons d'homme du monde n'étaient nullement engageantes pour une révélation sentimentale.

Il était résulté de là que George n'avait jamais entendu prononcer le nom de Meynell à l'occasion de la famille de son ami Halliday, ou tout au moins si rarement, que sa mémoire n'en avait conservé aucun souvenir.

Pour Horatio, la lettre de sa fille avait une inappréciable valeur ; elle le mettait tout d'un coup en aussi bonne position que Philippe ou George et son collaborateur Valentin.

Il y eut dès lors trois intérêts distincts engagés à la poursuite de l'héritage du révérend John Haygarth.

Paget resta assis, ce soir-là, dans sa chambre à coucher, devant un bon feu, fumant un excellent cigare, méditant sur la généalogie suivante :

« Charlotte MEYNELL, mariée à James HALLIDAY ;

« Thomas HALLIDAY, seul fils des sus-nommés, marié à Georgina, maintenant M SHELDON,

« Charlotte HALLIDAY, seul enfant.

« Susan MEYNELL, sœur aînée et unique sœur de Charlotte, ci-dessus nommée, s'est enfuie de chez ses parents, dans le comté d'York, avec un M. Kingdon, frère de lord Durnsville. — Sort inconnu pendant quatorze ans de sa vie. — Décédée à Londres en 1835 — Enterrée sous son nom de fille ; mais aucune preuve positive qu'elle ne fût pas mariée. »

Livre 03 · Chapitre 05

Du moment où il eut connaissance de la parenté existante entre le révérend John Haygarth et la famille Halliday, le plan de conduite du capitaine fut facile à établir.

Il comprenait maintenant pourquoi il avait été si subitement arrêté dans ses investigations.

Sheldon, ayant découvert le lien de parenté inattendue, s'était empressé de mettre fin à des recherches qui auraient pu conduire son collaborateur à le découvrir comme lui.

« Et Sheldon compte faire valoir les droits de sa belle-fille à cette fortune, pensa le capitaine ; il feindra de tout ignorer jusqu'à ce qu'il ait mûri ses plans et les opposera tout d'un coup à son frère George. Ne pourrais-je pas tirer quelque chose de George, en le prévenant de l'intervention de son frère ? Non, je ne le pense pas. George est pauvre comme un rat d'église ; Philippe sera toujours une connaissance plus productive. »

Sur la large base établie par la lettre de Diana, le capitaine fut à même de reconstruire tout l'édifice de la succession Haygarth.

La généalogie des Meynell était fort simple, dès que l'on parviendrait à prouver qu'ils descendaient légitimement de Matthieu Haygarth ; Charlotte Halliday était l'héritière légale de John Haygarth, mais en supposant que la grand'tante Susan fût morte sans laisser d'enfants légitimes.

Là était la seule chance qui, aux yeux de l'aventureux Paget, parut valoir la peine de se donner l'embarras d'une recherche.

Quatorze années de la vie de Susan s'étaient écoulées loin de tous ceux qui l'avaient connue ; il était certainement possible qu'elle eût, dans cet espace de temps, conclu quelque alliance légitime.

Tel fut le problème que Horatio se promit de résoudre.

Nul n'est plus disposé à l'espérance qu'un aventurier. Sir Walter Raleigh rêvait d'or et de gloire là où de sages hommes d'État ne voyaient que folies et déceptions.

Le capitaine jugea que ces quatorze années obscures de la vie de Susan devaient être les mines de Golconde.

Il ne se tint pas cependant pour satisfait avec les renseignements fournis par la lettre de Diana.

« J'aurai l'histoire de ces Meynell de première main aussi bien que je l'ai eue de seconde main, » se dit-il.

Et il ne perdit pas de temps pour retourner à la villa, cette fois sous le prétexte de rendre visite à M Sheldon.

Le capitaine avait toujours été en faveur près de M Sheldon ; ses petites histoires du grand monde, le Prince et Perdita, Brummel et Sheridan, bien que fort peu nouvelles pour tous ceux qui connaissaient cette brillante période de l'histoire d'Angleterre, étaient trouvées charmantes par Georgy.

Les compliments fleuris du capitaine lui plaisaient, et le contraste entre les façons cérémonieuses de ce gentleman avec le ton bref et cassant de son époux, était tout à l'avantage du capitaine.

Il venait pour la remercier de ses bontés envers sa fille, ce qui lui fournissait amplement l'occasion de faire du sentiment.

Il avait demandé à voir M Sheldon en particulier : sa fille l'aurait gêné.

« Le motif qui m'amène pourrait difficilement se dire devant ma fille, ma chère M Sheldon, dit-il gravement. Je ne voudrais pas rappeler à la chère enfant sa désolante position, car je n'ai pas besoin de vous dire que cette position est très-désolante. Un père qui, avec les meilleures intentions, n'est pas en situation d'offrir un gîte convenable à une fille aussi délicatement élevée et qui, d'un moment à l'autre, peut lui être enlevé, est un triste protecteur. Sans votre bonne amitié, je ne sais pas ce que deviendrait mon enfant. Les dangers et les tentations auxquels une belle personne est exposée sont choses terribles, ma chère madame Sheldon. »

Tout ce bavardage avait pour but de parler de Susan Meynell, mais Georgy ne mordit pas à l'hameçon ; elle se contenta d'approuver de la tête, par un signe plaintif, l'assertion du capitaine.

« Oui, madame, la beauté, lorsqu'elle n'est pas alliée à une grande force de caractère et à des principes élevés, est sujette à devenir un fatal présent. Dans toutes les familles, il en existe de tristes exemples, » murmura le sentimental Horatio.

Même cette remarque ne produisit pas l'effet désiré ; c'est pourquoi le capitaine prit sur lui d'inventer une histoire, extraite, dit-il, des annales de sa propre maison, qui ressemblait terriblement à l'histoire de Susan.

« Et quelle fut la fin de la carrière de cette aimable Belinda Paget, ma chère M Sheldon ? dit-il en manière de conclusion. Le gentleman était un homme de haut rang, mais un mauvais drôle sans moralité. Le frère de Sophie, enseigne dans les gardes du corps, le provoqua en duel, et il y eut une rencontre sur les terrains communaux de Wimbledon. Le séducteur de Lavinia fut blessé mortellement. Cela donna lieu à des poursuites qui eurent pour résultat la condamnation du jeune capitaine de hussards, le frère d'Amélie, à la transportation à vie. Je n'ai pas besoin de vous dire que la sentence ne fut jamais exécutée. Le jeune homme périt glorieusement à Waterloo à la tête de son régiment de grenadiers, et Lavinia… je me trompe, Amélie… non, qu'est-ce que je dis donc ? son nom était Belinda… embrassa la religion catholique et mourut des coups de discipline qu'elle se distribua, arrivée qu'elle était au paroxysme du remords d'avoir été la cause de la mort de son frère, tué par son séducteur. »

Ce petit impromptu, débité avec chaleur, produisit l'effet désiré.

Attendrie par les malheurs de Belinda, ou Sophie, ou Amélie, ou Lavinia Paget, M Sheldon éprouva immédiatement le besoin de raconter un triste événement arrivé dans la famille de son premier mari.

Encouragée par la sympathie presque larmoyante du capitaine, elle répéta tous les détails de la vie de Susan tels que ses parents les connaissaient.

Comme ce récit avait coulé spontanément des lèvres de la bonne âme, il n'était pas à présumer qu'elle fît part de cette conversation à Sheldon ; d'autant plus que ce gentleman n'avait

pas l'habitude de perdre beaucoup de son précieux temps en bavardages intimes.

Le capitaine avait calculé cela, aussi bien que toutes les autres éventualités qui auraient pu entraver sa marche dans la voie compliquée où il avait résolu de s'engager.

Satisfait de tenir enfin l'histoire de Susan et muni de toutes les informations qu'il pouvait espérer obtenir de ce côté-là, Horatio se mit à réfléchir à ce qu'il lui restait maintenant à faire.

Il demeura convaincu que, même pour son esprit hasardeux, c'était une entreprise difficile, qu'il aurait peine à conduire à bonne fin sans l'aide d'un habile généalogiste.

« George a voué sa vie entière à ces sortes de choses et il est de plus un bon avocat, se dit le capitaine à lui-même. Pour espérer de l'emporter sur lui il faut que j'aie à mes côtés un homme aussi fort que lui en ces matières. »

Cette nécessité une fois admise, le capitaine se mit à chercher où il pourrait trouver la personne convenable.

Il ne chercha pas longtemps.

Une affaire, parmi les nombreuses transactions auxquelles le capitaine avait pris part, l'avait mis en rapport avec un très-respectable petit Français, nommé Fleurus, lequel avait commencé sa carrière comme notaire ; mais, ne trouvant pas cette profession assez productive, il était devenu un fort chasseur de généalogies, un chercheur d'héritages ; il n'avait jusqu'alors travaillé que de petites affaires.

Fleurus n'avait pas eu souvent la bonne fortune de mettre ses doigts déliés sur un grand gâteau, mais il avait trouvé moyen de gagner pas mal d'argent, ayant eu la chance de rencontrer des clients reconnaissants.

« Voilà l'homme des hommes ! » pensa Paget.

Et le lendemain, de bonne heure, il se rendit au bureau de Fleurus, muni de tous les documents relatifs à la succession Haygarth.

Son entrevue avec le petit Français fut longue et satisfaisante.

Àcertaines conditions, au sujet de la rémunération future, rémunération subordonnée au succès, Fleurus consentit à se dévouer corps et âme aux intérêts du capitaine.

« Pour commencer, il faut que nous trouvions la preuve légale du mariage de ce Matthieu Haygarth avec la mère de cet enfant C***, qui plus tard s'est mariée avec l'homme appelé Meynell et nous nous occuperons après de Susan Meynell. Sa malle venait de Rouen… nous savons cela. Il est à présumer qu'elle venait elle-même d'où sa malle venait. Ainsi, c'est à Rouen ou dans les environs de Rouen que nous aurons à diriger nos informations. Attendez un peu… Elle est morte en 1853. Cela fait bien du temps. Rechercher les particularités de sa vie, c'est à peu près comme si l'on plongeait dans l'Océan pour y rechercher la cargaison d'un navire coulé à fond n'importe où ; mais pour un homme véritablement expert dans ces sortes d'affaires, il n'y a rien d'impossible. Je vous retrouverai votre Susan Meynell en moins de six mois, la preuve de son mariage, si elle s'est mariée, et ses enfants, si elle a eu des enfants. »

En moins de six mois… la marge parut très-large à l'impatient Horatio ; mais il savait que des investigations de ce genre sont nécessairement lentes, et il laissa l'affaire entre les mains de son nouveau collaborateur, persuadé qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait faire de mieux.

Alors suivirent pour Horatio deux mois d'attente patiente après la fortune.

Il ne demeura pas inactif pendant ce temps, car Sheldon, qui semblait particulièrement désireux de rester en bons termes avec lui, lui procura quelques bribes d'affaires.

Vers le milieu de novembre, Fleurus avait trouvé le registre contenant la mention du mariage de Matthieu Haygarth, ainsi que George l'avait trouvée avant lui, marchant dans les mêmes voies et conduit par les mêmes raisonnements.

Après ce premier pas, Fleurus partit pour ses rives natales où d'autres affaires réclamaient sa présence et ses soins.

Pendant ce temps, le rusé Horatio surveillait de près son jeune ami Valentin.

Il avait appris de Diana que le jeune homme avait été dans le comté d'York et il avait deviné le motif de ses visites à Newhall, ne supposant pas un seul instant que sa présence à cette ferme fût le résultat du hasard.

La seule chose qui le confondait dans la tournure que les affaires avaient prise était l'autorisation de Sheldon à l'engagement contracté entre Charlotte et Haukehurst. C'était pour lui une énigme dont il ne pouvait trouver le mot.

« Sheldon cherchera à faire valoir les droits de sa belle-fille à cette fortune, cela est clair. Mais alors comment se fait-il qu'il la laisse se jeter dans les bras d'un aventurier sans le sou ? Si elle doit l'épouser avant d'avoir recueilli la succession Haygarth, elle la recueillera après le mariage, et cette fortune se trouvera alors à sa libre disposition. »

De plus mûres réflexions lui parurent jeter une faible lumière sur les motifs de Sheldon, si chevaleresques en apparence.

« La demoiselle est tombée amoureuse de Valentin : il est trop tard pour empêcher cela ; elle va devenir majeure et pourra épouser qui lui plaira. En s'opposant à son amour, il aurait pu la pousser à une rébellion et à un mariage immédiat. En affectant de paraître consentir, il pouvait au contraire gagner du temps et conserver l'avantage de toutes les chances que le temps pouvait amener avec lui. »

Quelques jours avant Noël arriva la lettre suivante.

Jacques Rousseau Fleurus à Horatio Paget.

« Hôtel de la Pucelle, Place Jeanne-d'Arc.

Rouen, 21 décembre 186…

« Après des efforts incalculables, des travaux d'Hercule, je suis parvenu à apprendre quelque chose de votre Susan Meynell ; bien plus, j'ai appris son mariage ; mais je dois commencer par le commencement.

« Le travail, le temps, les efforts, le courage, la patience, le… je le dirai sans rougir… le génie que cette entreprise m'a coûté, je ne

saurais le rendre, et je n'insiste pas ; il y a des choses que l'on ne peut pas dire soi-même.

« Je commence donc par vous dire que, dès mon arrivée à Rouen, j'ai fait publier des avis dans les journaux et me suis informé auprès de tous les Rouennais, dans les boutiques, dans les hôtels, avec l'aide de mes alliés, les agents de police, en usant de moyens que dans votre inexpérience de la science des recherches vous ne pourriez pas même vous figurer, j'ai cherché partout la trace de cette femme Meynell.

« Tout cela a été peine perdue : je n'ai trouvé aucune trace à Rouen.

« À la fin j'enrageais. Imbécile ! me dis-je à moi-même, pourquoi chercher dans cette ennuyeuse cité commerciale, et parmi ces lourds animaux, ce que tu devrais aller chercher dans le centre où tout aboutit ? De même que les rivières vont à l'Océan, tous les courants de la vie humaine affluent à ce grand océan central de l'humanité… Paris ! Là est l'alpha et l'oméga, là est le vaste cœur qui pompe et pompera sans cesse tout le sang de la nation. Voilà ce que je me dis, sans m'apercevoir que je m'élevais jusqu'à la sublimité de mon illustre concitoyen Lamartine, dont les vers ont un écho dans mon âme et dont j'aurais pu dépasser les compositions, j'ose m'en flatter, si j'avais voué aux muses le temps et les facultés que j'ai consacrés à un vilain métier qui exige le génie d'un Talleyrand, le tout pour le salaire d'un artisan. Enfin !…

« À Paris, donc, je résolus de chercher la femme Meynell, et je me rendis à Paris.

« À ma place, une personne sans expérience eût fait mettre dans les grands journaux une annonce invitant Susan Meynell à

se présenter pour une communication à son avantage, ce qui eût amené une foule de fausses Susan Meynell empressées à obtenir le bénéfice de la communication. Moi, ce n'est pas ainsi que je m'y suis pris. J'ai fait insérer, au contraire, dans un des plus modestes journaux, les Petites Affiches, un avis au nom du frère de Susan Meynell implorant sa sœur de venir le trouver à son lit de mort.

« Folie : allez-vous dire, puisque Susan Meynell est morte il y a trente ans, et son frère aussi. Ah ! que vous êtes naïfs, vous autres insulaires, et comme il serait impossible pour votre île brumeuse de produire un Fouché, un Canler, un génie en matière de police, un Colomb pour découvrir les mystères souterrains de votre cité !

« Le frère mourant adressant un appel à sa sœur qui est morte… Qui pourra répondre à cet appel, pensez-vous ? Quelque bonne âme chrétienne qui prendra en pitié le malade et ne voudra pas le laisser languir dans l'attente fiévreuse d'une sœur qui ne peut pas venir.

« Mon annonce paraît une fois, mon annonce paraît deux fois, trois fois, quatre fois, plusieurs fois encore. Je m'occupe de mes autres affaires et j'attends. Je n'attends pas inutilement. En effet, arrive enfin à l'adresse du mourant une lettre d'une dame qui a connu Susan Meynell, avant son mariage avec M. Lenoble.

« Ne pensez-vous pas que ce fut pour moi une heure de triomphe ? Avant son mariage avec M. Lenoble. Ces mots apparurent à mes yeux, flamboyants, écrits de la main de la dame inconnue. Eurêka ! je l'ai trouvée ! m'écriai-je ; et je m'empressai

de répondre à la dame inconnue : « Voulez-vous me permettre d'aller vous voir ? »

« Je fis cette demande en termes polis et il y fut répondu avec non moins de politesse.

« La dame s'appelle M Servin. Elle demeure dans la rue Madame. C'est une des plus tristes rues de Paris. Je trouvai M Servin, une vieille grise et pâle. Depuis trente-cinq ans, elle habite la même maison. L'on parle de la démolir, et l'idée de la quitter lui est infiniment pénible, Elle demeure seule et donne des leçons de musique. La maison a plusieurs fois changé de propriétaires. La pension a également été cédée plusieurs fois. Des étudiants en droit et en médecine y ont passé comme les ombres d'une lanterne magique, pendant que la pauvre âme est restée tranquille dans sa petite chambre du quatrième et a toujours gardé son même vieux piano.

« C'est dans cette maison qu'elle a connu Susan Meynell et un jeune Français, qui en est tombé amoureux, car elle était belle comme un ange, à ce que m'a dit cette dame. Enfin, elle me donna tous les détails nécessaires. Je me borne à vous dire que j'ai appris où le mariage avait eu lieu, que je me suis procuré une copie du registre sur lequel il est inscrit, que j'ai fait tout ce qu'il fallait. Il suffit de vous dire que c'est un bel et bon mariage, un mariage parfaitement régulier, et que déjà je me suis mis en rapport avec l'héritier de ce mariage, lequel demeure à une faible distance de cette ville.

« Mes travaux, mes succès, je n'en parle plus ; ils trouveront sans doute leur récompense dans l'avenir. J'ai dépensé beaucoup d'argent pendant tout ce temps.

« Croyez-moi, monsieur, votre dévoué serviteur,

« Jacques-Rousseau Fleurus. »

Ce fut cette missive qui décida le capitaine à confier sa précieuse personne aux vents et aux vagues, malgré le temps peu engageant de la fin de décembre.

Il fut très-satisfait d'apprendre que Fleurus avait fait d'aussi importantes découvertes, mais il n'eut nullement l'idée de laisser ce fin praticien mener l'affaire à lui tout seul, en autocrate, en maître.

« Il faut que je voie moi-même l'héritier de Susan Meynell, se dit-il, il faut que je lui explique clairement que c'est à moi qu'il doit de connaître ses droits, et que, dans cette affaire, Fleurus n'est rien de plus qu'un agent salarié. »

Livre 04 · Chapitre 01

Ayant une fois offert en sacrifice sur l'autel du devoir les plus chers désirs de son cœur, Diana n'était pas une personne à s'en repentir.

Après cette nuit de Noël, dans laquelle, agenouillée aux pieds de Charlotte, elle avait avoué son pénible secret, abandonné toutes ses espérances de devenir la femme de celui qu'elle avait aimé si follement, si tendrement, M Paget bannit de son cœur et de son esprit tout souvenir du passé : son cœur et son esprit lui parurent bien vides lorsque les chères images s'effacèrent sous la pression de sa volonté.

Il lui semblait que quelque chose manquait à sa vie.

Ce vide, ce calme plat lui furent d'abord douloureux ; mais par affection pour Charlotte, elle prit soin de dissimuler son chagrin et l'amère tristesse, domptée par la force de sa résolution, disparut.

Pour Valentin et Charlotte, les journées brumeuses qui suivirent celles de Noël furent une période de tranquillité.

L'amoureux agréé était libre de venir à la villa à sa guise, mais comme par le passé, il prenait soin de ne pas abuser de la permission.

Une fois par semaine seulement il se permettait le grand bonheur de venir, à cinq heures, prendre le thé dans le salon de M Sheldon.

Il apportait à Charlotte toutes les nouveautés de son petit monde littéraire et un bon nombre de renseignements intéressants puisés dans les brochures, les journaux qu'il avait lus.

Lorsqu'il plaisait à Sheldon de l'engager à venir dîner le dimanche, il acceptait joyeusement ; et ces invitations du dimanche devinrent bientôt une chose entendue, qui allait de soi.

« Vous feriez tout aussi bien de venir passer tous vos dimanches avec nous, lui avait dit un jour Sheldon avec un cordial abandon ; le dimanche doit vous paraître bien triste dans votre appartement meublé ?

— Oh ! oui, papa, s'était écrié Charlotte, il les trouve très-tristes…, affreusement tristes…, n'est-ce pas, Valentin ? »

Elle dit cela en le regardant avec cet air doux et tendre, presque maternel, que les jeunes fiancées sont disposées à accorder à leurs prétendus.

M Halliday était très-reconnaissante envers son beau-père de ses bontés pour son amoureux sans fortune, et montrait combien elle appréciait sa conduite par toutes sortes de petites mines caressantes qui eussent singulièrement séduit un homme plus sentimental.

Malheureusement Sheldon n'était pas sentimental et toute démonstration de sentiment semblait produire sur ses nerfs un effet irritant : par moments même il reculait effrayé devant une brusque caresse de Charlotte, comme devant la piqûre d'un serpent.

Était-ce aversion, crainte, ou surprise qu'exprimait sa figure dans ces moments ?

Quelle que fût cette étrange expression, elle disparaissait trop vite pour qu'on pût l'analyser, et l'agent de change remerciait sa belle-fille avec son sourire habituel, le sourire qu'il avait à la Bourse, le sourire qu'il ne quittait pas, même dans ses heures les plus tourmentées.

Pour Valentin, pendant ces jours charmants, la vie s'écoulait magnifique, pleine d'espérances.

Il avait transporté toutes ses hardes et autres biens mobiliers à l'agréable logement qui le rapprochait de Charlotte en même temps qu'il le mettait hors du chemin de son ex-patron, s'il revenait du Continent.

La fortune le favorisait ; la quiétude, la gaîté que le bonheur lui apportait donnaient à sa plume une grâce facile. Il écrivait de très-jolies choses, pleines de fraîcheur ; tout lui apparaissait éclairé par le charme de l'amour et de la beauté.

Son Pégase pouvait n'être qu'un cheval de louage ; mais la monture, jeune et légère, galopait gaîment en aspirant l'air du matin.

Ce n'est pas à tous les poètes qu'il est donné de franchir d'un seul bond, sur le dos de Pégase, un aussi vaste espace de terre et de mer que celui qu'embrasse l'œil de la vigie placée sur la tour d'un phare perché sur un rocher.

Les écrits de Haukehurst sur Lauzun, Brummel, Sardanapale, Rabelais, Lord Chersterfield, Érasme, le beau Nash, Appelles, Galilée, et Philippe d'Orléans, étaient très-demandés ; le public s'étonnait de cette prodigieuse facilité de production.

Valentin avait commencé à mettre de l'argent de côté et s'était fait ouvrir un compte de dépôt chez un banquier.

Avec quelle joie il considérait ces reçus de dépôt dans le silence de la nuit, toutes les fois qu'il pouvait en ajouter un nouveau.

Lorsqu'il en eut assez pour former une somme de quarante livres, il porta les reçus à Charlotte.

Elle les regarda, et il les regarda lui-même, comme si ces pauvres petits imprimés eussent été des échantillons d'or vierge provenant d'une mine récemment découverte par Haukehurst.

Puis ces deux enfants s'embrassèrent comme William Lee et sa femme ont dû s'embrasser lorsque l'étudiant sans fortune eut achevé son invention du métier à tisser les bas.

« Quarante livres ! s'exclama M Halliday. Tout cela gagné par votre plume et par vos pauvres doigts et par votre pauvre tête ! Comme elle doit vous faire mal après que vous avez travaillé toute une longue journée ! Comme vous devez être savant, Valentin ?

— Oui, chère, étonnamment savant. Assez pour savoir que vous êtes la fille la plus chérie de toute la chrétienté.

— Ne dites pas de sottises, monsieur ; vous n'êtes pas encore assez savant pour obtenir ce privilège avant quelque temps… Je veux dire comme vous devez être instruit pour savoir tant de choses sur Érasme sur Galilée, sur…

— Non, ma chère, pas sur Érasme et sur Galilée. Je savais la semaine dernière tout ce qui concernait Érasme ; maintenant c'est Galilée seul dont je m'occupe. Je fais un extrait de dix pages de tout ce qui a été publié à ce sujet. Je ne demande pas aux autres de se rappeler ce que j'écris, et ne suis pas obligé de m'en souvenir moi-même. Ce ne sont pas des choses destinées à durer. Il reste bien, sans doute, un dépôt au fond du cahier de notes ; mais l'effervescence de la cuvée ne tarde pas à s'évaporer.

— Tout ce que je sais, c'est que vous êtes un homme très-instruit, et que l'on trouve dans vos écrits une immense quantité de choses intéressantes, dit Charlotte.

— Oui, ma très-chère, il y a une sorte de vin qu'il faut convertir en negus, pour de jolies buveuses comme vous. Le vin de Cy-

pris, comme l'appelait M Browning. Il vaut mieux, pour les jeunes filles, boire du negus, que rien du tout. Quant à moi, ma très-chère, le sort m'a favorisé, j'aime les lettres. Je suis certain que de tous les modes d'instruction il n'y en a pas de meilleur que celui de compiler les livres. Un homme qui commence par des compilations, à moins qu'il ne soit bouché ou imbécile, doit finir par être en état d'écrire lui-même des livres. Ainsi donc vous pouvez espérer qu'il viendra un moment où votre Valentin aura quelque réputation pendant quinze jours. Qui est-ce qui peut espérer plus de quinze jours de réputation par ce temps de vie à la vapeur ? »

Pendant cette période de tranquillité, durant laquelle Haukehurst cultiva alternativement la société des Muses et celle de ses amours, il vit peu ou point George ; il avait renoncé à toute participation au travail pour l'établissement des droits de Charlotte à la fortune du révérend John Haygarth.

En fait, depuis cette entrevue dans laquelle Sheldon avait paru faire si bon marché des chances de sa belle-fille et ratifié son consentement au mariage de celle-ci, avec un aventurier comme lui, Haukehurst en était venu à considérer comme une sorte de rêve l'héritage des Haygarth.

S'il eût été certain ou seulement probable que Charlotte dût hériter de cent mille livres, Sheldon aurait-il jamais pu consentir à encourager une telle alliance ?

Haukehurst répondait toujours négativement à cette question et comme des jours et des semaines s'écoulèrent pendant lesquels il n'entendit plus parler de la fortune des Haygarth, la pen-

sée de la richesse de sa Charlotte s'évanouit de plus en plus pour lui.

Si quelque chose se faisait, c'était par les deux frères, qui travaillaient maintenant ensemble.

George n'avait plus besoin de l'aide de Valentin.

Les deux frères ne travaillaient cependant pas précisément ensemble.

Philippe avait pris l'affaire dans ses solides mains, et George avait beaucoup de difficulté à gagner un pouce de terrain avec ce formidable adversaire.

Les papiers et les renseignements dont George s'était vanté à Valentin, comme étant, à ce qu'il assurait, la véritable clef de l'arche, se trouvèrent en réalité très-peu importants : il finit même par consentir à les céder à son frère contre le simple remboursement de ses déboursés et une allocation supplémentaire de cent cinquante livres, plus l'engagement par écrit de M Halliday de lui abandonner un cinquième de toute somme qui pourrait être recouvrée au moyen de ces papiers.

Cet engagement avait été obtenu avec la plus grande facilité.

« Mon frère a mis dans sa sage tête qu'il y a quelques fonds non réclamés, provenant de votre grand-père auxquels vous avez droit, Charlotte, avait dit un matin Sheldon. Il veut les réclamer pour vous, à condition que vous lui donnerez un cinquième de la somme, quand elle sera recouvrée, Avez-vous quelque objection à faire contre un engagement de ce genre ?

— Cher papa, quelle objection pourrais-je avoir à faire ? s'était gaiement écriée Charlotte. Des fonds… c'est de l'argent, n'est-ce pas ? Quelle chance nous avons et comme nous devenons riches !

— Nous !

— Valentin et moi, murmura la jeune fille en rougissant. Je ne puis m'empêcher de penser à lui quand une bonne fortune m'arrive. Qu'en direz-vous, papa ? Il a mis de côté quarante livres en moins de trois mois… gagnées par sa plume, rien que sa plume ! »

M Halliday prononça ces derniers mots avec un enthousiasme charmant.

Charlotte signa, sans le lire, l'engagement réclamé, que son beau-père régularisa ensuite en signant aussi comme témoin.

« Dans vos conversations avec votre mère et Valentin, je vous conseille de garder le silence sur cette petite affaire, aussi bien que sur le reste de votre fortune personnelle, remarqua aussitôt Sheldon.

— Est-ce que je ne puis le dire à Valentin ? s'écria Charlotte en faisant une très-longue mine. J'aurais été bien contente de lui en parler… seulement de ces fonds. Je présume que lui sait ce que c'est que des fonds, et il aurait été si heureux d'apprendre cette bonne nouvelle après avoir tant fait travailler son pauvre cerveau pour ces quarante livres. Je ne tiens pas autant à en parler à maman, car elle s'extasie et fait tant d'exclamations à propos de rien qu'elle est un peu fatigante, la pauvre chère maman ! Mais je vous en prie, laissez-moi le dire à Valentin ! »

M Halliday avança les lèvres et offrit à son beau-père un de ces baisers qu'elle se sentait depuis quelque temps disposée à lui accorder par reconnaissance.

Sheldon prit le baiser comme s'il eût pris une médecine, mais il refusa de suivre le désir de sa belle-fille.

« Si vous tenez à faire une folie, vous pouvez lui en parler ; mais, si vous voulez agir comme une personne raisonnable, vous ne lui en direz rien. Il a économisé quarante livres à force de travail pendant ces trois derniers mois, dites-vous ; croyez-vous qu'il aurait économisé quarante sous s'il savait que vous avez cinq mille livres à mettre à sa disposition ? Je connais cette espèce d'hommes. Voyez, Goldsmith, celui qui a écrit le Vicaire de Wakefield, et Rasselas, et Clarisse Harlowe, et autres choses encore. J'ai lu quelque part qu'il n'a jamais écrit que lorsqu'il y était forcé..., c'est-à-dire lorsqu'il était sans argent. »

Charlotte reconnut la sagesse de cet argument, et elle s'y soumit. Elle n'était pas ce que l'on appelle une forte tête de femme, et, il faut bien l'avouer, la force d'esprit n'est pas, chez les femmes, un produit naturel ; il faut qu'elle ait été développée par des circonstances exceptionnelles.

Il en résulta que Valentin ne sut rien de l'engagement que la dame de ses pensées venait de contracter.

La vie de Charlotte n'avait eu rien d'exceptionnel ; aussi était-elle en toutes choses douce, souple, facile à convaincre, et disposée à se soumettre.

Àla suite de cela Sheldon prit l'avis d'un conseil et se mit résolûment à l'œuvre pour retirer les propriétés du défunt Haygarth

des mâchoires toujours ouvertes de ce monstre non féroce, mais vorace, qui s'appelle La Couronne.

Ce travail fut lent et empêtré d'arides détails qu'il est inutile de dire ici ; il ne faisait que de commencer lorsque Paget revint subitement de son expédition sur le Continent et s'installa de nouveau dans son logement garni.

Livre 04 · Chapitre 02

Une lettre du capitaine à sa fille apprit le retour du voyageur au cercle Sheldon.

Le capitaine était retenu chez lui par un rhumatisme goutteux et écrivait sur un ton piteux pour implorer une visite de Diana.

M Paget, toujours prête, en ce qui la concernait, à remplir son devoir, même envers ce père prodigue, s'empressa de répondre à cet appel avec l'entière approbation de Georgy, toujours prête à avoir bon cœur à sa manière.

« Et si vous voulez porter à votre papa une bouteille du vieux porto de M. Sheldon, Diana, rappelez-vous qu'elle est à votre disposition. J'ai entendu quelqu'un dire que le vin de Porto était bon pour la goutte..., ou peut-être, au fait, ce que j'ai entendu dire, c'est qu'il n'était pas bon. Je sais que le vieux porto et la goutte sont mêlés dans ma tête d'une façon ou d'une autre. Voyez s'il y a quelque chose dans la maison qui pourrait faire plaisir à votre papa, Diana, du vin ou du thé, ou l'édredon qui est sur le lit qui ne sert pas, ou le damier qui est dans le salon, pour l'amuser le soir, ou bien un roman nouveau... il n'y a certainement pas de

mal à ce que l'on profite de son abonnement pour prêter un livre à un malade qui n'est pas abonné ? »

Pendant que Georgy lui suggérait l'idée de prêter au capitaine tout ce qu'il y avait de transportable dans la maison, Charlotte envoya chercher une voiture et fit les préparatifs nécessaires pour que rien ne manquât à son amie.

Elle l'enveloppa chaudement pour la protéger contre le vent froid de février et insista pour la conduire à la voiture, ce qui procura aux piétons du voisinage la vision d'une merveille aux cheveux épars.

Charlotte avait toujours été belle, mais Charlotte, promise à Valentin, était une créature d'une splendeur et d'un éclat surnaturels, un ange radieux, planant légèrement sur cette terre, trop grossière pour que son pied pût s'y poser.

M Paget trouva son père atteint d'une très-légère attaque de goutte, une respectable goutte de famille. Il se plaignait un peu, mais n'était nullement abattu d'esprit, ayant au contraire l'alluré d'un homme pour lequel les choses vont comme il veut.

Sa voix avait un ton de satisfaction, sa figure une apparence de tranquillité tout à fait nouveaux pour Diana ; elle n'avait pas été habituée à voir son père sous son beau jour. Il parut reconnaissant de la visite de sa fille et lui fit le plus aimable accueil.

« Vous êtes venue très-vite, ma chère, et c'est un plaisir pour moi de voir avec quel empressement vous avez satisfait à ma demande, dit-il avec une affectueuse dignité, après avoir donné à sa fille un baiser. J'ai été très-souffrant hier au soir, Diana, très-souffrant, prisonnier sur cette chaise, et la femme qui est en bas a

entrepris de me faire à dîner. Quel dîner ! Il semblerait qu'un très-mince degré d'éducation est nécessaire pour savoir faire cuire des rognons ; mais ce que cette femme m'a apporté hier au soir ressemblait effroyablement à du cuir brûlé. Je ne suis pas un épicurien, Diana, mais avec une constitution comme la mienne une bonne cuisine est une nécessité. La vie dans un appartement meublé est une rude épreuve pour un homme de mon âge, ma chère. Je voudrais que vous fussiez mariée, Diana, et que vous pussiez donner à votre père un humble coin à votre foyer. »

Diana sourit.

C'était un sourire quelque peu amer et d'une amertume qui respirait le mépris pour elle aussi bien que pour son père.

« Je ne suis pas de celles qui font de bons mariages, papa, dit-elle.

— Qui sait ? Vous êtes plus belle que les neuf dixièmes des femmes qui font de ces mariages-là.

— Non, papa, ce n'est qu'une prévention en faveur de ce qui vous appartient et même si je venais à me marier en apportant à quelqu'un obéissance, utilité, et le reste, en échange d'une demeure confortable, comme disent les annonces des journaux, sauriez-vous vous contenter du paisible coin de mon feu ? Pensez-vous que les clubs et le baccarat ne vous manqueraient pas et même les créanciers, les créanciers qui vous obligent à tant de frais de diplomatie.

— Non, ma chère, je me fais vieux, les clubs et les maisons de jeu ne font plus mon affaire. J'ai été voir, il y a quelques mois au Reform Club une personne à laquelle j'avais écrit pour une petite

combinaison ; au fait… je puis être franc avec vous…, c'était pour lui emprunter une banknote de cinq livres… J'allais au Club chercher la réponse. J'ai aperçu une figure dans une glace pendant que j'attendais dans la salle où l'on reçoit les étrangers, et j'ai cru voir un fantôme. Il vient un temps, quand une longue vie agitée touche à sa fin, où un homme se considère comme un fantôme. Ses amis sont partis, son argent est parti, sa santé est partie aussi bien que sa bonne mine, et l'étonnant c'est que l'homme lui-même soit encore là. Cela me rappelle un mot de lord Chesterfield : « Lord*** et moi sommes morts depuis deux ans, mais nous ne le disons à personne, » dit-il ; et il y a bien peu de vieillards qui ne pourraient pas en dire autant ; mais je ne suis pas mal disposé aujourd'hui, ma chère. Non, l'habitude d'espérer ne m'a jamais complètement abandonné et c'est seulement de temps à autre que la vie m'apparaît en noir. Allons, mon amour, débarrassez-vous de votre chapeau. Dieu ! quelle belle robe de soie noire vous avez et comme elle vous va bien !

— C'est un cadeau de Charlotte, papa. Sa bourse est assez bien garnie, et elle est la générosité même. Je n'aime pas à recevoir autant d'elle, mais un refus ne fait que la blesser.

— Naturellement, ma chère, il n'y a rien de plus désobligeant qu'un refus, et rien n'est plus rare que de savoir accepter avec grâce. C'est le signe de l'élévation de vos sentiments. Le premier nigaud venu peut faire un cadeau, mais recevoir un cadeau sans réticence maladroite ou exclamations exagérées est une perfection à laquelle il n'est pas facile d'atteindre. C'est toujours un grand plaisir pour moi de vous voir bien mise, mon amour. »

Diana fronça légèrement le sourcil au souvenir de son chapeau passé et de sa robe usée de Spa.

« Et je suis particulièrement satisfait de vous voir élégamment habillée ce soir, parce que j'attends tout à l'heure la visite d'un gentleman.

— Un gentleman, papa ! s'exclama M Paget avec la plus vive surprise ; je croyais que vous m'aviez appelée auprès de vous parce que vous étiez malade, abattu, et seul.

— Eh bien, oui, Diana, certainement je suis malade. Il n'y a rien d'extraordinaire, je pense, à ce qu'un père désire voir son seul enfant ? »

Diana garda le silence.

Qu'un père désirât voir son enfant c'était certainement chose naturelle, mais que le capitaine qui, à aucune époque de la vie, n'avait témoigné pour sa fille le moindre sentiment d'affection paternelle fût tout à coup saisi de ce désir, cela avait quelque chose de très singulier ; néanmoins, fortifiée et améliorée par la lutte intérieure qu'elle avait soutenue, par le sacrifice qu'elle avait accompli dans ces derniers mois, Diana ne se sentit nullement disposée à repousser les affectueux sentiments de son père, même à la onzième heure.

« Lui, il nous a dit que la onzième heure n'était pas trop tard, pensa-t-elle. Si ce n'est pas trop tard aux yeux du Divin Juge, puis-je croire que cela soit trop tard pour une pauvre créature errante comme moi ? »

Après un silence de quelques minutes, elle s'agenouilla près de la chaise de son père et l'embrassa.

« Mon cher père, murmura-t-elle doucement, croyez-moi, je suis très-heureuse de penser que vous m'avez désirée. Je viendrai

à vous aussi souvent que vous le voudrez. Je suis très-heureuse de ne pas être un fardeau pour vous, mais je le serais bien plus encore si je pouvais vous être utile. »

Le capitaine laissa échapper sa larme solitaire, ce qui indiquait une émotion plus qu'habituelle.

« Ma chère fille, dit-il cela m'est très-agréable, très-agréable, en vérité. Le jour peut venir… je ne puis dire maintenant quand il viendra… des événements peuvent survenir… dont je ne pourrais en ce moment vous indiquer la nature… mais le stérile figuier peut ne pas être toujours sans fruits… dans sa vieillesse, le tronc flétri peut produire des branches nouvelles. N'en disons pas davantage à ce sujet, mon amour. Je me bornerai à ajouter que votre affection pour votre vieux père pourra n'être pas toujours sans récompense. »

Diana sourit ; cette fois, c'était un sourire pensif plutôt qu'un amer sourire.

Elle avait souvent entendu son père tenir un pareil langage ; elle avait souvent entendu ces allusions obscures à quelque grand événement sur point d'arriver ; mais jamais elle n'avait vu la vague prophétie s'accomplir.

Le capitaine avait passé sa vie à faire des projets sans cesse entre les ardeurs de l'espoir et les cuisantes brutalités de la déception, construisant aujourd'hui un château, s'asseyant demain sur ses ruines.

Hélas ! la pauvre Diana avait suivi et observé son père.

Elle ne s'exagéra donc pas la portée des paroles qu'il venait de lui faire entendre ; mais elle fut contente de le voir en bonnes

dispositions.

Le capitaine contemplait Diana avec admiration : elle s'était accroupie près de son fauteuil et il aplanissait d'une main caressante les boucles éparses de ses cheveux noirs tout en considérant sa sérieuse, sa douce, sa fière figure.

« Vous êtes une très-belle fille, Diana, murmura-t-il en se parlant à lui-même autant qu'à sa fille. Oui, très-belle. Vraiment, je n'avais pas d'idée à quel point vous êtes belle !

— Qu'est-ce qui a pu vous mettre une pareille idée en tête ce soir, papa ? demanda Diana en riant. Je ne crois pas à la bonne mine que vous avez la bonté de m'attribuer. Lorsque je me regarde dans une glace, je n'aperçois qu'un pâle et triste visage, qui est loin d'être agréable à voir.

— C'est que vous êtes sans doute mal disposée lorsque vous vous regardez dans la glace. J'espère que vous n'êtes pas malheureuse à Bayswater ?

— Pourquoi y serais-je malheureuse, papa ? Une sœur ne saurait être meilleure et plus aimante que Charlotte l'est pour moi. Je serais bien ingrate envers la Providence et envers elle-même si je n'appréciais pas comme elle le mérite une pareille affection. Combien de pauvres filles comme moi ne trouvent pas dans toute leur vie une semblable sœur ?

— Oui, vous avez raison, ma chère. Ces Sheldon vous ont été très-utiles. Ce n'est peut-être pas le genre de personnes avec lesquelles j'aurais désiré que ma fille fût liée, si j'étais dans la position que ma naissance me mettrait en droit d'occuper ; mais, comme je ne suis pas dans cette position, je me soumets… Cette

soie noire vous sied admirablement. Et maintenant, mon amour, ayez la bonté de sonner pour que l'on nous apporte de la lumière et le thé. »

Ils étaient restés, jusqu'alors, éclairés seulement par la flamme du foyer, cette mystique, magique, capricieuse lueur du foyer, qui faisait ressortir à leur avantage les pauvres ornements du salon meublé.

On apporta le plateau à thé et les lumières.

Diana s'assit près de la table et prépara le thé.

« Ne versez pas l'eau encore, dit le capitaine. Le gentleman qui va venir, ne prend sans doute pas de thé, mais il paraîtra plus poli de l'avoir attendu.

— Et quel est ce mystérieux gentleman, papa ?

— Un Français… une personne dont j'ai fait connaissance dans mon voyage.

— Réellement… un gentleman ?

— Certainement, Diana, répliqua le père avec un air de dignité offensée. Pensez-vous que j'admettrais à mon amitié une personne que ne serait pas un gentleman ? Mes relations d'affaires, il n'est pas en mon pouvoir de les choisir, mais il en est tout autrement de celles qui ne relèvent que de mon amitié. Il n'y a pas d'homme plus absolu que le capitaine Horatio Paget. M. Lenoble est un gentleman d'une ancienne famille, s'il vous plaît, et du caractère le plus aimable.

— Et riche, je présume, papa ? » demanda Diana.

Elle pensait que son père ne s'exprimerait pas avec autant de respect si le gentleman n'était pas riche.

« Oui, il m'a donné l'hospitalité pendant mon séjour en Normandie. Vous n'avez pas besoin de parler de lui à vos amis les Sheldon.

— Pas même à Charlotte ?

— Pas même à Charlotte. Je ne me soucie pas que ces personnes-là se mêlent de mes affaires.

— Mais, cher papa, pourquoi faire un mystère d'une chose si peu importante ?

— Je ne fais pas un mystère, mais je déteste les bavardages. M Sheldon est une incorrigible bavarde ; et sans doute sa fille ne vaut pas mieux.

— Charlotte est un ange, papa.

— Cela est très-possible ; mais je demande que vous vous absteniez de parler de mon ami, M. Lenoble, même en son angélique présence.

— Comme il vous plaira, papa, » dit gravement Diana.

Elle se croyait obligée d'obéir à son père en cette circonstance ; néanmoins, l'idée de ce mystère, de ce secret, était antipathique à sa loyale nature. Elle lui donnait à penser que la liaison de son père avec le Français était le signe de quelque nouveau projet.

Ce n'était pas une amitié avouable, autrement le capitaine eût été fier de l'avouer, fier de montrer que, dans ses jours de déca-

dence, il pouvait se faire un ami.

Ce ne pouvait être qu'une alliance d'affaires, clandestine, furtive ; une conspiration sociale qui avait besoin d'être conduite dans l'obscurité.

« Pourquoi papa m'a-t-il fait venir s'il a besoin de tenir secrets ses rapports avec ce gentleman ? » se demanda-t-elle à elle-même.

Et elle ne put trouver de réponse à cette question.

Elle se représenta à elle-même M. Lenoble comme devant être une sorte d'être machiavélique, au teint jaune, à la figure rusée, dont les affaires en Angleterre ne pouvaient être marquées qu'au coin de la trahison, de la conspiration, de la fraude, de tout ce qu'il pouvait y avoir de criminel et de mystérieux.

« Laissez-moi retourner à Bayswater ayant que ce gentleman arrivé, papa, dit-elle. Je viens d'entendre sonner sept heures et je sais que l'on s'attend à me voir rentrer de bonne heure. Je reviendrai lorsque vous le désirerez.

— Non, non, mon amour, il faut que vous attendiez pour voir mon ami. Parlons un peu des Sheldon. Y a-t-il quelque chose de nouveau depuis la dernière fois que je les ai vus ?

— Rien, papa. Charlotte est très-contente. Elle a toujours eu d'heureuses dispositions, mais elle est plus gaie que jamais depuis son engagement avec… Valentin.

— Quelle absurde infatuation ! murmura le capitaine.

— Et lui… Valentin… est très-bien, il travaille énormément… et… il aime beaucoup Charlotte. »

Elle avait eu besoin de faire un effort pour dire cela : elle se croyait cependant guérie de cette folie qui, autrefois, avait été si douce pour elle.

Mais parler ainsi de lui, le séparer de sa propre vie, le considérer comme lié à la vie d'une autre, tout cela ne pouvait apparaître à son esprit sans réveiller un peu ses anciennes douleurs.

Pendant qu'elle parlait un double coup de marteau se fit entendre à la porte d'entrée et des pas résonnèrent presque aussitôt dans l'escalier ; des pas vifs et fermes, des pas qui ne révélaient certainement rien de furtif.

« Mon ami Lenoble, » dit le capitaine.

Et au même instant entra dans la chambre un gentleman, un gentleman qui, sous tous les rapports, était le contraire de celui que Diana s'était attendue à voir.

Les peintures d'imagination sont rarement des portraits exacts.

M Paget croyait trouver un homme petit avec une figure ridée, vieux et laid, desséché et blanchi dans l'épaisse atmosphère de la fraude et des complots, une face de singe, avec l'âme d'un tigre.

Et au lieu de cette déplaisante créature paraissait dans la chambre un homme de trente-quatre ans, grand, fort, avec une belle figure fraîche, un peu brunie par le soleil d'été, dont la barbe et les cheveux épais étaient noirs et les vêtements coupés court à la dernière mode française ; des yeux bleus, vifs et clairs, et une bouche où s'épanouissait je ne sais quoi d'ingénu et de bon, en dépit de la magnifique moustache qui la surmontait ; Henri de Navarre, le Béarnais, avant que sa vue eût été troublée

par la splendeur des Lys de France, avant que la cour des Médicis eût enseigné à son cœur loyal le goût du mensonge, avant que le huguenot d'autrefois eût endossé le harnais catholique, oui, le Gascon Henri de Navarre à trente-quatre ans devait être ainsi.

Une surprise de ce genre produit une sorte de crise dans la vie peu accidentée d'une femme.

Diana se sentit rougir pendant que l'étranger se tenait debout à la porte, attendant que son père l'introduisît : elle était honteuse de l'injustice que son imagination avait commise envers lui.

« Ma fille… Diana Paget… M. Lenoble. J'ai fait connaître à ma fille combien je vous suis redevable pour l'hospitalité que vous ayez bien voulu me donner pendant mon séjour en Normandie, continua le capitaine, en prenant son plus grand air. Je regrette de vous recevoir dans un appartement tout à fait indigne du seigneur de Cotenoir. Un endroit charmant, ma chère Diana, que j'aurais grand plaisir à vous voir visiter un jour. Voulez-vous prendre une tasse de thé. Les Paget sont une race déchue, vous voyez, mon cher monsieur, une tasse de thé, dans le salon d'une maison meublée, est, hélas ! ce que je puis offrir de mieux à un ami. Les Cromie Paget du comté de Hertford vous donneraient à dîner dans de la vaisselle d'or, avec un domestique debout derrière la chaise de chaque convive ; mais notre branche est une branche plus jeune, beaucoup moins favorisée de la fortune, et moi entre autres, je paie le prix de folies de jeunesse. »

Gustave répondit par un regard sympathique ; mais la sympathie de ce regard était adressée à Diana, et non au représentant mâle de la plus jeune branche des Paget.

Plaindre et soulager les demoiselles en détresse était un attribut des Lenoble, et déjà Gustave commençait à plaindre Diana, en se demandant quel sort pouvait lui être réservé si elle n'avait d'autres protecteurs dans la vie qu'un père qui, lui-même, avouait être dans la misère.

Il vit que la jeune personne était très-belle, il devina à une indéfinissable expression de sa physionomie qu'elle était fière, et, comme il pensait à ses propres filles, à leur existence facile, à leur avenir assuré, le contraste lui parut plus douloureux.

Néanmoins, si chevaleresque que pût être par nature la maison Lenoble, il n'eût pu à première vue prendre un aussi vif intérêt à la fille du capitaine si ses sympathies ne lui eussent déjà été acquises.

Le noble Horatio, quelque peu paternel qu'il fût, avait promptement saisi l'occasion de tirer profit de la beauté et de la vertu de sa fille.

Dans ses rapports avec le seigneur de Cotenoir, lesquels, de simples relations d'affaires, s'étaient transformés en véritable amitié, le capitaine s'était étendu avec beaucoup d'éloquence sur sa fille, sans mère ; et Lenoble, dont les propres filles étaient privées de leur mère, avait prêté à ses discours une oreille sympathique.

« J'ai beaucoup entendu parler de vous, M Paget, dit à ce moment Gustave, et de votre dévouement pour votre père. Il n'a pas de thème plus favori que celui de vos bons soins. »

Diana devint rouge.

Le père de Diana rougit également : cet adroit diplomate sentit l'embarrassante situation de sa fille et fut prompt à la secourir.

« Oui, dit-il, ma fille a été héroïque. Il est des Antigones, monsieur, qui montrent leur dévouement autrement qu'en conduisant çà et là un père aveugle. Dès sa plus tendre jeunesse, ma pauvre enfant a cherché à se suffire à elle-même ; trop fière, trop noble, pour vouloir être une Charge pour son père, dont l'affection eût voulu pouvoir lui tout donner, mais ne pouvait lui donner que peu de chose. En ce moment elle vient de sa demeure chez des étrangers pour adoucir mes heures de souffrance et d'infirmité. J'ai la confiance que vos filles ne se montrent pas moins dignes de votre affection, monsieur Lenoble.

« Ce sont d'excellentes filles, répondit le Français ; mais, pour elles, la vie n'a été qu'un rayon de soleil. Jamais elles n'ont éprouvé un vrai chagrin, si ce n'est la mort de leur mère. C'est l'orage qui prouve la qualité de l'arbre. Je désire que dans l'adversité elles sachent agir aussi noblement que l'a fait M Paget. »

C'était plus que Diana ne pouvait supporter sans protester.

« Il ne faut pas prendre à la lettre les éloges de mon père, dit-elle ; je n'ai jamais été courageuse, ni patiente. Il y a des peines qu'il faut savoir supporter. J'ai subi les miennes du mieux que j'ai pu et ne mérite pas de compliments pour m'être soumise à ce que je ne pouvais éviter. »

Cela fut dit avec une certaine noblesse qui impressionna Gustave, plus que ne l'avait fait l'éloquence fleurie du père.

La conversation devint après cela moins personnelle ; Lenoble parla de l'Angleterre ; ce n'était pas la première fois qu'il y venait,

mais il n'avait connu qu'en passant les Îles Britanniques.

« J'ai été jusqu'en Écosse, dit-il, votre Écosse avec ses hautes montagnes est ce qu'il y a de plus sauvage et de plus poétique. C'est la Suisse de la Grande-Bretagne ; mais ce qui plaît le plus aux étrangers, c'est la beauté paisible de vos paysages anglais.

— Vous aimez l'Angleterre, monsieur Lenoble ? dit Diana.

— N'ai-je pas raison de le faire ? Ma mère était Anglaise. Je n'avais que cinq ans lorsque je l'ai perdue. Elle est sortie de ma vie comme Un rêve. Cependant j'ai encore un vague souvenir de sa physionomie… une figure anglaise ; une contenance triste, aussi douce que tendre. Mais pourquoi est-ce que je vous parle de cela ? »

La conversation du Français prit alors une tournure plus gaie.

Lenoble se montra un joyeux et agréable compagnon ; il parla de la Normandie, de ses filles et de leur couvent, de son petit garçon au collège à Rouen, de sa tante Cydalise, la tranquille dame de Beaubocage, de son grand-père, de sa grand'mère, des vieux serviteurs, et d'autres choses encore.

Il raconta l'histoire de sa famille avec une naïveté d'enfant, exempte de tout égoïsme, semblant très-satisfait de l'intérêt que Diana paraissait prendre à son récit.

Il n'avait pas le moindrement conscience que le diplomate Horatio le stimulait à parler de ces choses pour lui rendre la conversation agréable ; cet archi-diplomate savait qu'il n'est rien dont l'homme aime autant à parler que de ses propres affaires, lorsqu'il trouve une excuse convenable pour le faire.

La pendule sonna neuf heures pendant que Diana écoutait avec un réel intérêt.

Cet aperçu d'une existence si différente de la sienne était un soulagement aux réflexions pénibles qui, dans ces derniers temps, avaient rempli sa vie.

Elle se leva en sursaut en entendant sonner l'heure.

« Qu'y a-t-il, Cendrillon ? s'écria son père. Avez-vous dépassé votre heure et craignez-vous que la fée votre marraine ne soit en colère ?

— Personne ne sera en colère, papa ; mais je ne Comptais pas rester aussi tard. Je suis fâchée que votre description de la Normandie ait été si intéressante, monsieur Lenoble.

— Venez visiter Vire et Cotenoir, vous en jugerez par vous-même. L'Hôtel de Ville de Vire est presque aussi beau que celui de Louvain et nous avons une cathédrale qui remonte au temps de Dagobert.

— Elle les verra avant peu, dit le capitaine. Mes affaires me ramèneront à Rouen avant la fin du mois prochain et, si elle a été bonne fille, je l'emmènerai avec moi. »

Diana, stupéfaite, regarda son père avec le plus vif étonnement.

Que pouvait signifier ce subit déploiement d'affection ?

« Je ne serais pas libre de vous accompagner, papa, lors même qu'il vous serait possible de m'emmener, répliqua-t-elle avec quelque froideur, j'ai d'autres devoirs à remplir. »

Elle ne doutait pas qu'il n'y eût quelque motif caché, quelque méchante combinaison au fond de ce changement dans la conduite du capitaine ; elle ne pouvait s'empêcher de laisser percer son mépris.

Le rusé Horatio vit qu'il avait été un peu trop loin, que sa fille unique n'était pas d'une pâte à se laisser pétrir à volonté par ses adroites mains.

« Vous viendrez me voir encore, Diana, dit-il d'un ton suppliant, je suis probablement condamné à rester prisonnier dans cette chambre, encore une semaine, au moins.

— Certainement, papa, je viendrai si vous le désirez, Quand voulez-vous que je vienne ?

— Voyons un peu..., c'est aujourd'hui jeudi ; pouvez-vous venir lundi prochain ?

— Oui, je viendrai lundi. »

On envoya chercher une voiture et M Paget y fut conduite par Lenoble, qui montra une inquiétude pleine de galanterie à propos de son petit voyage.

Il voulait qu'il se fît aussi confortablement que possible ; il eut l'attention de fermer les carreaux des portières.

Diana arriva à dix heures à Bayswater ; mais comme il lui était défendu de parler de Lenoble, elle ne put rendre qu'un compte fort insignifiant de sa soirée.

« Et votre père, a-t-il été aimable, chère ? demanda Charlotte. A-t-il paru satisfait de vous voir ?

— Il a été beaucoup plus aimable et plus affectueux qu'à l'ordinaire, ma chère Charlotte… tellement que j'en ai été surprise. Si j'étais aussi confiante et aussi disposée que vous l'êtes à tout voir en bien, je serais enchantée de ce changement, mais, dans l'état des choses, je ne puis me l'expliquer. Je serais du reste fort satisfaite si mon père et moi pouvions nous rapprocher, si je pouvais avoir sur lui assez d'influence pour l'amener à modifier sa façon de vivre. »

Pendant que M Paget raisonnait sur la nouvelle et affectueuse conduite de son père, le noble Horatio, assis devant son foyer solitaire, méditait sur ce qui s'était passé ce soir-là.

« Je suis à moitié disposé à croire qu'il est déjà pincé, rêvait le capitaine, mais il ne faut pas que je me laisse tromper par ses façons. La galanterie d'un Français ne signifie généralement rien du tout : cependant Lenoble est un de ces garçons francs et ouverts, dont un enfant lirait la pensée. Il a certainement paru se plaire avec elle ; il y avait chez lui de l'intérêt, de la sympathie, et tout ce qui y ressemble. Elle est vraiment d'une beauté rare et pourrait se faire épouser par n'importe qui, si elle en trouvait l'occasion. Je n'avais jamais remarqué avant ce soir combien elle est belle. Je présume que je ne l'avais jamais bien regardée à la lumière. Par Jupiter, j'aurais dû en faire une actrice, ou une chanteuse, ou quelque chose d'approchant. C'est certainement ce que j'aurais fait, si je m'étais douté qu'elle embellirait à ce point. Je voudrais seulement qu'elle fût un peu plus facile à manier ; elle a toujours quelque chose de maladroit à dire qui me fait passer pour un imbécile. Avec une once de sens commun elle devrait comprendre que j'essaie de faire sa fortune. Oui, sacrebleu, et une fortune comme peu de filles peuvent en espérer dans le

temps où nous vivons ! Je suis sûr que parmi ces cafards qui fréquentent les églises il y en a aux yeux desquels je passe pour un père insouciant ; mais si je réussis à en faire la femme de Lenoble, j'aurai rempli mes devoirs d'une façon que peu de pères pourront se flatter de surpasser. Et de plus un homme dont les principes sont aussi élevés que ceux de Lenoble !… C'est une considération… cela !… »

Livre 04 · Chapitre 03

Après cette première visite à Chelsea, Diana y vint fréquemment, deux et trois fois par semaine, pour soigner son père malade et lui tenir compagnie.

Les nouveaux sentiments du capitaine pour son unique enfant semblaient s'accroître à mesure que leurs rapports devenaient plus familiers.

« J'ai eu grand plaisir à faire connaissance avec vous, ma chère Diana, dit-il un jour étant en tête-à-tête avec sa fille, et je suis charmé de voir que vous êtes aussi bien née, aussi bien élevée que possible. Vous avez certainement d'excellentes raisons pour être reconnaissante envers votre cousine Priscilla de l'instruction, supérieure que vous avez reçue chez elle, mais vous avez aussi bien des remerciements à me faire à moi pour le haut style et la grande allure que vous devez à vos voyages à l'étranger. »

Le capitaine dit cela de l'air d'un homme qui eût fait avec sa fille un voyage d'amateur dans l'unique but de compléter son éducation.

Il pensait sincèrement qu'elle lui devait de la reconnaissance : sa vie nomade lui avait donné d'heureuses occasions de bien prononcer le français et l'allemand ; elle y avait appris ce que c'était que de se jeter son châle sur les épaules avec chic ; le capitaine estimait que c'était considérable.

« Oui, ma chère enfant, continua-t-il avec un air de dignité, c'est pour moi une véritable satisfaction de mieux vous connaître. J'ai à peine besoin de dire que lorsque je vous ai acceptée comme compagne de voyage, vous n'étiez pas d'âge à me rendre de bien grands services. Pour un homme du monde de ma sorte, une jeune personne, qui n'avait pas achevé sa croissance, sentait par trop la nourrice et l'école. Je ne veux pas répéter l'impertinence de Byron à propos du pain et du beurre, mais vous devez sentir que la société d'une jeune fille qui porte encore des robes courtes ne pouvait pas m'être extraordinairement agréable. Vous êtes maintenant une jeune femme, et une jeune femme de laquelle un père a justement le droit d'être fier. »

Après quelques discours de ce genre, Diana commença à considérer comme possible que son père éprouvât réellement à son égard quelques sentiments nouveaux.

Il pouvait être vrai que sa froideur passée eût eu pour principale cause les préventions occasionnées par la gaucherie de son adolescence.

« J'étais certainement timide et gauche dans ce temps-là, pensa-t-elle, et puis je demandais toujours de l'argent à papa pour m'acheter des robes neuves, ce qui pouvait l'indisposer contre moi. Maintenant que je ne suis plus à sa charge, que je puis cau-

ser avec lui et le distraire, il est possible qu'il soit mieux disposé en ma faveur. »

Cette idée n'était pas sans fondement.

Paget s'était senti mieux disposé envers son unique enfant, du moment où elle n'avait plus été un embarras pour lui : son brusque départ de Spa n'avait pas du tout été pris par lui en mauvaise part.

« C'est une chose très-spirituelle qu'elle a faite là, Valentin, avait-il dit à Haukehurst, lorsque celui-ci l'avait informé du fait, et c'est bien ce qu'elle pouvait faire de mieux, dans la position où nous nous trouvions. »

Depuis ce temps, sa fille ne lui avait rien demandé et cela avait contribué à l'élever dans son estime ; mais le sentiment qu'il manifestait maintenant était plus qu'une tacite approbation, c'était une démonstration d'affection tout à la fois chaleureuse, exigeante.

En somme, Horatio voyait dans sa fille un moyen qui pouvait le conduire à assurer le bien-être de ses vieux jours.

Son affection était sincère jusqu'à concurrence de cette conception ; c'était un sentiment intéressé, maie qui n'était pas hypocrite.

Diana pouvait d'autant mieux s'y laisser prendre, en être touchée : elle fut touchée et très-vivement.

L'engagement de Valentin avec Charlotte avait jeté dans sa vie un grand et cruel vide : non-seulement l'homme qu'elle aimait se

trouvait perdu pour elle, mais sa Charlotte, son amie, sa sœur, semblait également lui échapper.

Bien que toujours aussi bonne, aussi tendre, aussi aimante que par le passé, cette amie, cette sœur d'adoption ne s'appartenait plus elle-même.

Sur les cœurs les plus fiers Éros exerce son pouvoir en despote, et la douce amitié est réduite à se cacher comme un pauvre chien dans quelque coin du temple où s'élève l'autel de l'amour ; cette noble affection est comme la flamme d'un cierge, vacillante bien que persévérante, demeurant inaperçue dans l'éblouissant rayonnement du flambeau de l'amour, mais qui, si ce flambeau vient à s'éteindre, reparaît avec toute sa gracieuse influence.

Pour Charlotte, Valentin..., pour Valentin, Charlotte, semblait, à ce moment, être le monde tout entier.

L'un et l'autre ils reléguaient dans un abandon nonchalant tous les autres soins, devoirs, affections, et plaisirs de la vie.

Dans le plateau peu chargé de cette balance, Diana avait la part du lion ; mais elle ne sentait pas moins combien les choses avaient changé depuis les jours charmants de leur amitié, de leurs illusions de pension.

Alors Charlotte avait déclaré qu'elle ne se marierait jamais, qu'elle irait voyager avec sa chère Diana, pour connaître ensemble les lieux dont elles avaient lu les descriptions, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé l'endroit le plus agréable de la terre : elles devaient s'y fixer dans un cottage bâti par leur imagination, y passer le reste de leurs jours à cultiver leur esprit et des fleurs, à fabriquer de la tapisserie en laine de Berlin, pour meubler leur

salon idéal, et à faire du bien à des paysans imaginaires, tout juste assez pauvres pour être intéressants ou assez malades pour réclamer des dons fréquents de thé vert et de bouillon de veau.

C'en était fait maintenant de ces rêves fous.

L'autre rêve d'une vie passée avec l'insouciant compagnon de sa jeunesse était également perdu pour Diana.

Elle ne voyait dans l'avenir aucun point vers lequel son regard pût se diriger, aucune étoile pour la guider.

La situation présente était très-supportable et elle se disait qu'il faudrait qu'elle fût bien ingrate et bien faible pour ne pas savoir se contenter de son sort ; mais elle n'osait pas regarder au delà du présent.

Avec ses illusions son espérance s'était envolée. Diana n'espérait plus.

Troublée par le sentiment où elle était de son isolement, de son abandon en ce monde, il n'est pas surprenant qu'elle s'accrochât, comme à une dernière chance de bonheur, à l'affection toute nouvelle que lui témoignait son père.

Elle commença à croire en lui et à se réjouir de la pensée qu'il voulait faire voile vers un port où il pût mettre sa barque à l'ancre, y trouver le repos : travailler pour lui, le secourir dans ses vieux jours, semblait à cette femme de vingt-quatre ans sans avenir une plus brillante perspective qu'une indépendance solitaire.

« Il est dans la nature de la femme de chercher un appui, » dit le philosophe du sexe fort, mais n'est-il pas plutôt dans sa nature

de se sacrifier et de secourir : autrement la sublime responsabilité de la maternité lui eût-elle été confiée ?

C'était une satisfaction pour Diana de penser qu'un réprouvé repentant dépendrait de son travail et pourrait se réhabiliter de par elle. Comme une nouvelle Antigone, elle était prête à protéger et à conduire sa cécité morale vers un autel d'expiation moins ensanglanté que celui des Euménides athéniennes.

Ses visites à son père n'étaient pas entièrement consacrées à des tête-à-tête avec le capitaine.

En raison de ces coïncidences, si fréquentes pour certaines personnes, il arrivait généralement que Lenoble venait voir son ami malade les jours mêmes où Diana se trouvait chez lui.

Lenoble était à Londres pour affaires, et ces affaires semblaient exiger de fréquentes entrevues avec Paget : naturellement on ne pouvait les traiter en présence de Diana ; Gustave était donc obligé d'attendre avec une patience digne d'éloges que la jeune fille eût terminé sa visite, l'engageant même, le plus galamment du monde, à la prolonger le plus longtemps possible.

« Il sera toujours temps pour mes affaires, mademoiselle Paget, disait-il d'un ton pressant, et je sais combien votre père est heureux de votre compagnie. Il a grandement raison ; je désire que mes filles soient aussi bonnes pour moi, si je dois avoir la goutte tôt ou tard. »

Diana avait passé près d'une douzaine de soirées chez son père et à chaque fois il était arrivé qu'elle s'y était rencontrée avec Lenoble.

Àchacune de ces rencontres accidentelles son affection pour lui avait été en augmentant : c'était en réalité une personne peu faite pour inspirer de l'antipathie.

Dans ses trente-quatre années d'existence il ne s'était pas fait un seul ennemi.

Il avait plu à Diana dès le premier jour où ils s'étaient rencontrés ; sa belle physionomie franche et ouverte, sa courtoisie avec les femmes exprimée dans ses moindres regards, ses moindres paroles ; sa sympathie pour toute bonne pensée, la fraîcheur et la naïveté de son esprit devaient charmer le juge le plus froid et le plus rigoureux.

Diana l'aimait et l'admirait, mais à un point de vue purement abstrait ; il lui semblait que ce fût une personne aussi loin de sa propre vie qu'eût pu l'être un portrait de Henri de Navarre, que l'on admire dans une galerie de tableaux et qu'on oublie le lendemain.

Un seul point touchant à Lenoble occupait sérieusement sa pensée : c'était la nature de ses relations avec son père.

Ce sujet la tourmentait péniblement : tout en espérant pour l'avenir, elle ne pouvait fermer les yeux sur le passé ; elle savait que pendant des années son père n'avait vécu que d'expédients, imaginant tantôt ceci, tantôt cela ; rarement imprudent, mais toujours sans scrupules.

Comment ce hobereau normand avait-il pu être attiré dans les filets de son père et quelle espèce de piège lui avait-il tendu ?

Les conversations d'affaires, la fréquence des entrevues, l'évidente surexcitation de l'esprit de son père, tout cela se combinait

pour démontrer qu'un grand projet était en voie d'exécution ; peut-être quelque entreprise commerciale, honteuse à demi, de nature à compromettre la fortune de Gustave.

« Mon père peut aussi bien se tromper lui-même que tromper les autres, se disait Diana. Ce monsieur Lenoble n'entend rien au commerce anglais, sans aucun doute, et sera disposé à croire tout ce que mon père lui dira. Il est si franc, si prêt à se fier à tout le monde. Ce serait bien dur qu'il fût entraîné à une perte par sa confiance en mon père. Et puis, il y a ses filles. En hasardant sa fortune, il pourrait compromettre leur avenir. »

Ces inquiétudes et ces craintes accrues par la réflexion entrèrent de plus en plus dans l'esprit de M Paget à chacune de ses visites chez son père.

Elle voyait le confiant abandon du Français, les manières engageantes, l'air de don-quichottisme de son père ; son entrain, sa bonne humeur, lui causaient un intolérable effroi.

Hélas ! quand avait-elle vu son père de bonne humeur si ce n'est lorsqu'il était en voie de faire quelque mauvaise action ?

M Paget supporta ce malaise aussi longtemps qu'elle put.

Enfin, elle se décida à prévenir la victime supposée ; elle combina un mode d'avertissement, un moyen diplomatique qui fût de nature à jeter le moins possible de discrédit sur son père, et, sa résolution une fois prise, elle ne tarda pas à la mettre à exécution.

Lors de sa visite suivante, au moment où son père allait envoyer chercher une voiture pour la conduire à Bayswater, elle lui dit :

« Il y a une station de voitures dans Sloane Square, papa, et si M. Lenoble veut avoir l'obligeance de me conduire jusque-là, je… je prendrai une voiture sur la place. Les cochers demandent plus cher lorsqu'on les fait venir, je crois. »

Elle n'avait pu trouver, pour être seule avec Gustave, rien de meilleur que ce piteux prétexte.

Le rouge lui monta au visage en pensant combien cela pouvait paraître mesquin à celui qu'elle voulait protéger.

Heureusement Lenoble n'était pas de ces hommes qui jugent que l'économie est synonyme de bassesse ; sa tante Cydalise lui avait appris combien la pauvreté peut être noble, méritante, car il est des pauvretés saintes qui n'ont pas besoin de vœux et peuvent se rencontrer ailleurs que dans les cloîtres.

« Pauvre fille ! pensa Lenoble ; il faut qu'elle compte pour prendre la voiture ici ou là. C'est triste. Et dire que je n'oserai pas payer le cocher. »

C'est ainsi que se traduisit pour Gustave la légère rougeur qui envahit un moment les joues de Diana.

Le père de celle-ci l'interpréta autrement.

« La minaudière a vu mes cartes et joue dans mon jeu, pensa-t-il. À son air de sainte-nitouche je ne l'aurais jamais crue capable d'une manœuvre aussi réussie pour se procurer un tête-à-tête de dix minutes avec un adorateur. »

Il souhaita le bonsoir à sa fille avec plus d'effusion qu'à son ordinaire : il commençait à penser qu'elle pourrait, après tout, se montrer digne de lui.

Le quartier qui forme la limite de Pimlico à son point de jonction avec Belgrave, est, à la brune, le plus solitaire qui se puisse rencontrer.

Dans cet endroit désert, aux maisons noircies par la fumée, Diana et son compagnon étaient aussi bien protégés contre les importuns qu'ils auraient pu l'être dans une forêt vierge.

La tâche de Diana n'était pas facile : de quelque manière qu'elle pût formuler son avertissement, il en rejaillirait nécessairement sur son père quelque chose de défavorable pour lui.

Il avait été très-bon en ces derniers temps ; elle le sentait vivement en ce moment, et ce qu'elle allait faire lui apparaissait comme une sorte de parricide.

Ce n'était pas contre la vie de son père qu'elle allait lever une cruelle main ; mais ses paroles, plus cruelles encore, allaient porter atteinte à la confiance qu'il pouvait inspirer.

« Ce M. Lenoble l'aime et se fie à lui, pensait-elle en elle-même. C'est un grand bonheur pour le pauvre vieillard abandonné d'avoir un aussi bienveillant ami ; et je puis, moi, sa fille, réduire à rien cette touchante amitié. »

Telle était la tournure de ses pensées pendant qu'elle marchait silencieusement à côté de Gustave, la main légèrement appuyée sur son bras.

Il lui adressa deux ou trois fois la parole sur la tristesse du quartier, le froid de la soirée, ou quelque autre sujet aussi significatif, mais jugeant par ses réponses qu'elle était toute à ses réflexions, il ne chercha pas davantage à continuer la conversation.

« Pauvre enfant ! elle a peut-être quelque chagrin, » pensa-t-il tristement en lui-même, car ses sympathies pour elle étaient un sentiment très-profond.

C'était la première fois qu'il avait eu occasion de se trouver seul avec elle et il était très-surpris de l'étrange émotion que lui causait la nouveauté de la situation.

Il s'était marié à l'âge de vingt ans et n'avait jamais connu ces courts instants de caprice ou ces passions folles qui jettent au vent la fraîcheur du cœur.

Il avait épousé une femme peu susceptible d'être aimée, mais sa nature était si essentiellement heureuse que jamais il n'avait découvert ce qui pouvait manquer dans sa vie.

Dans toutes les situations, comme petit-fils, mari, père, maître, il avait été tout simplement parfait, comme le déclarait Cydalise lorsqu'elle parlait de lui.

Occupé comme son esprit l'était sans cesse des soins à donner au bien-être et au plaisir des autres, il n'avait jamais senti le vide qu'il pouvait y avoir à remplir pour faire complètement heureuse son existence à lui.

Dans ces derniers temps seulement, à l'âge de trente-quatre ans, Lenoble avait compris qu'il y avait au monde un sentiment plus profond que celui des devoirs à remplir envers une femme malade ou d'une affectueuse sollicitude pour des orphelins ; dans ces derniers temps seulement il avait senti son cœur agité par une émotion plus vive que la tranquille résignation à la volonté de la Providence dont il avait fait preuve à l'époque où il faisait sa cour à M de Nérague.

Ils avaient presque atteint Sloane Square avant que Diana eût trouvé assez de courage pour aborder le sujet qui lui répugnait si naturellement.

Elle eut besoin de se rappeler que le bien-être de Lenoble et de tous les siens pouvait dépendre de sa force de caractère.

« Monsieur Lenoble, commença-t-elle enfin, j'ai à vous dire quelque chose qui m'est très-pénible, mais dont il est, je crois, de mon devoir de vous entretenir. Je vous demande seulement de le prendre en bonne part.

— Mais, ma chère mademoiselle Paget, je vous prie de ne rien dire qui puisse vous être désagréable. Pourquoi vous causeriez-vous une peine ? Pourquoi…

— Parce que c'est mon devoir de vous mettre en garde contre un danger qui ne m'est que trop connu, et que vous pouvez complètement ignorer. Vous êtes l'ami de mon père, monsieur Lenoble, et il a très-peu d'amis. Je serais désolée si, dans ce que je dirai, il y avait rien qui pût le priver de votre amitié.

— Rien de ce que vous me direz ne pourra lui ôter mon amitié ; mais pourquoi persisteriez-vous à vouloir parler d'une chose qui vous est pénible ? Que pensez-vous d'ailleurs avoir à me dire que je ne sache déjà ou que je ne puisse deviner ? Voulez-vous me dire qu'il est pauvre ? je le sais. Que c'est un gentilhomme déchu ? je le sais aussi. Que pourriez-vous donc avoir à m'apprendre ? Qu'il possède une fille qui pour lui est un trésor inappréciable ? Ah ! mademoiselle, que serais-je si je ne savais également cela ? Moi qui, tant de fois, ai contemplé cette noble créature… ah ! tant de fois ! sans qu'elle pût savoir avec quelle sympathie mes yeux suivaient ses regards, avec quelle profonde

émotion mon cœur interprétait son existence de sacrifice, de généreux sacrifice… »

Il y avait dans son expression une chaleur, une tendresse qui agitèrent le cœur de Diana, plus qu'il ne l'avait été depuis de longs mois.

Subitement, sans qu'elle s'y attendît, elle comprit le sens complet de ces tendres paroles.

L'amour que, dans ses rêves d'autrefois, elle avait cru entendre s'exprimer par les lèvres d'un autre, s'adressait à elle par la bouche d'un étranger ; la sympathie qu'elle avait si vainement appelée à l'époque où elle courait le monde avec Valentin, lui était accordée, ce soir-là, sans limites, sans mesure ; malheureusement elle venait trop tard et elle ne venait pas des lèvres qui, seules, lui semblaient pouvoir faire de l'amour un don précieux et divin ; mais pour cette fille sans appui l'affection d'un honnête homme parut néanmoins provoquer et mériter toute sa reconnaissance ; c'était quelque chose de savoir qu'on pouvait l'aimer.

« Moi aussi, se dit-elle à elle-même, moi, dont la présence est à peine remarquée par Valentin lorsqu'il entre dans une chambre où Charlotte se trouve avec moi, qui pourrais me flétrir et dépérir sous le poids d'une maladie lente, qui pourrais descendre dans la tombe avant qu'il remarquât, lui, aucun changement sur mon visage, est-il possible qu'il y ait dans l'espèce humaine une créature assez différente de Valentin… pour m'aimer ? »

Telle fut l'amère émotion de son cœur, en comparant la tendresse que lui exprimait cet étranger à l'indifférence de l'homme auquel, pendant trois longues années de sa jeunesse, elle avait donné tous ses rêves, toutes ses pensées, toute son existence.

Elle ne pouvait instantanément le bannir de son cœur : ce faible cœur était encore tendrement attaché à la chère et familière image ; mais plus elle avait été sensible au froid dédain de Valentin, plus elle croyait devoir de reconnaissance à l'affection inattendue de Lenoble.

« Vous me connaissez aussi peu que vous connaissez peu mon père, monsieur Lenoble, dit-elle après une longue pause pendant laquelle ils avaient atteint l'extrémité de l'interminable et triste rue et étaient presque arrivés au square. Revenons un peu en arrière, je vous prie, car j'ai encore beaucoup à vous dire ; Je désire que vous soyez toujours l'ami de mon père, mais, s'il est possible, sans danger pour vous. Mon père est un de ces hommes ardents, toujours prêts à s'embarquer dans quelque nouvelle aventure, qui persistent dans leurs espérances après avoir échoué dix fois. Il n'a pas d'argent, que je sache, à perdre lui-même et ce fait peut, sans qu'il s'en rende compte, le rendre plus indifférent pour l'argent des autres. Je lui ai entendu dire qu'il est en relations d'affaires avec vous, monsieur Lenoble, et c'est à cause de cela que je prends sur moi de vous parler aussi ouvertement. Je ne voudrais pas que mon pauvre père pût vous tromper, comme il s'est souvent trompé pour lui-même. Si déjà vous vous êtes laissé engager par lui dans quelque spéculation, je vous supplie de faire ce que vous pourrez pour vous en retirer… Perdez un peu d'argent, s'il le faut plutôt que de vous exposer à perdre tout. Si vous n'êtes pas encore engagé, que mon avertissement vous préserve de toute mauvaise chance.

— Ma chère mademoiselle Paget, je vous remercie mille fois de votre avis, de votre noble sollicitude pour les autres. Mais non, je n'ai rien à redouter. L'affaire dont votre père s'occupe pour moi

n'est pas une spéculation. Elle ne comporte pas d'autres risques qu'une dépense de quelque mille francs et heureusement je puis en supporter la perte. Il ne m'est pas permis de vous dire de quelle nature est cette affaire parce que j'ai promis à votre père d'en garder le secret. Chère enfant, vous n'avez rien à craindre pour moi. Je ne suis pas un spéculateur téméraire ni imprudent. Les premières années de ma vie se sont passées dans une extrême pauvreté, une pauvreté voisine de la misère. C'est une leçon qu'on ne peut oublier. Comment pourrais-je assez vous remercier de cette preuve d'intérêt pour moi… si généreuse, si noble !

— Il était de mon devoir de vous mettre en garde contre la faiblesse de mon pauvre père, répliqua Diana. Si je mérite un remerciement, votre bienveillance pour lui est la seule chose que je puisse vous demander. Il a tant besoin d'un ami.

— Il est sûr d'en avoir un tant que je vivrai… ne fût-ce qu'à cause de vous. »

La fin de cette phrase fut prononcée d'un ton plus bas que le commencement.

Diana eut conscience du sentiment de tendresse que renfermaient ces derniers mots et elle en ressentit de l'embarras.

Heureusement, ils atteignaient à ce moment l'extrémité de la rue déserte et entraient dans le square, où il y avait du monde.

Il ne fut rien dit de plus jusqu'à la place de voitures, où Diana souhaita le bonsoir à son compagnon.

« Je compte retourner en Normandie la semaine prochaine, mademoiselle Paget ; vous verrai-je encore avant mon départ ?

— Je n'en sais vraiment rien. Nos rencontres sont généralement accidentelles, voyez-vous.

— Oh ! oui, certainement, toujours accidentelles, répliqua Gustave en riant.

— Je regrette que vous quittiez Londres… à cause de mon père.

— Moi aussi je le regrette… à cause de moi-même. Mais vous comprenez, quand on a des filles, une ferme, et un château, on a besoin d'être là. J'étais venu à Londres pour huit jours seulement et voilà six semaines que j'y suis.

— Vous avez trouvé à Londres tant de choses qui vous ont amusé.

— Non, mademoiselle, dites qui m'ont tant intéressé.

— Est-ce que ce n'est pas presque la même chose ?

— Mille fois non ! Être amusé ou être intéressé… Ah ! il n'y a rien de plus différent que ces deux états de l'esprit.

— Vraiment ! Bonsoir, monsieur Lenoble ; ayez l'obligeance de dire au cocher qu'il aille aussi vite que possible, sans trop fatiguer son cheval. Je crains d'être en retard et mes amis pourraient être inquiets.

— Vous craignez d'être en retard ; vous vous inquiétez pour vos amis de Baywater, vous vous inquiétez même pour le cheval. Vous êtes la charité même. Ne Vous inquiéterez-vous pas un peu aussi pour moi ?

— Mais comment ?

— En me procurant l'occasion de vous revoir avant que je retourne en Normandie. Je sais que votre père aime à vous voir deux fois par semaine. C'est aujourd'hui lundi ; pourriez-vous venir le voir jeudi ?

— S'il le désire.

— Certainement il le désire… il le désire vivement. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Si M Sheldon et Charlotte veulent bien se passer de moi.

— Il ne se peut pas qu'elles veuillent se passer de vous. Personne ne peut vouloir se passer de vous. Cela n'est pas dans les choses possibles ; mais elles auront pitié de… votre père et elles vous laisseront venir.

— Je vous en prie, dites au cocher de partir. Vraiment, je suis très en retard. Bonsoir, monsieur Lenoble.

— Bonsoir. »

Il lui prit la main qu'il baisa avec la grâce d'un Bayard : il l'aimait et il ne cherchait pas à le dissimuler.

Aucune ombre de doute n'obscurcissait le brillant horizon qu'envisageait alors Lenoble : il était plein d'espoir.

Il aimait cette fille sans fortune et sans mère ; il aimait la pauvre, l'orpheline, l'abandonnée, comme les Lenoble avaient coutume.

Il l'aimait, et elle l'aimerait à son tour.

Pourquoi en eût-il douté ?

Il avait dix ans de plus qu'elle ; mais cela ne faisait rien ; sa barbe et ses cheveux bruns à la Henri IV n'avaient pas un fil d'argent ; ses yeux brillaient comme à vingt ans ; car les yeux d'un homme dont l'âme reste jeune conservent leur lustre pendant un demi-siècle.

La haute taille, droite comme une flèche, la belle figure franche que Lenoble voyait dans la glace lorsqu'il faisait sa toilette, n'étaient pas de nature à diminuer l'espoir d'un amoureux, et Gustave, confiant par nature, jouissait de son rêve de bonheur, librement, pleinement, comme un enfant.

Il l'aimait ; il lui offrirait de la prendre pour femme ; elle accepterait ; son père se réjouirait d'une alliance aussi fortunée ; ses amis de Bayswater la féliciteraient ; et, lorsqu'il retournerait en Normandie, il l'emmènerait avec lui ; il dirait à ses enfants : Voici votre mère ! Alors la grande demeure désordonnée de Cotenoir prendrait un tout autre aspect ; les vieux meubles lourds seraient remplacés par un ameublement plus léger, plus coquet, dans le goût du jour. Le grand salon cependant serait respecté ; il s'y trouvait des tapisseries que l'on prétendait avoir été faites sur des dessins de Boucher ; des fauteuils et des sofas pur style Louis XV, trop massifs pour être déplacés.

Un petit obstacle se dressait seul devant ces projets de bonheur.

Diana était protestante.

Mais, bah ! une créature si douce, si noble, ne pouvait rester longtemps esclave de l'hérésie anglicane.

Quelques conversations avec Cydalise, une semaine de retraite au Sacré-Cœur, et la chose serait faite ; l'aimable fille renierait ses erreurs et entrerait dans le sein de la mère-Église.

Lenoble renversa l'obstacle en soufflant sur le bout de ses doigts, et avec les mêmes doigts, il envoya un baiser à sa bien-aimée absente.

« Et ce noble cœur voulait me défendre contre son propre père ! se dit à lui-même Lenoble pendant qu'il se rendait à pied à son hôtel, sans penser le moins du monde que Sloane Square n'est pas du tout le centre de Londres. Quelle noblesse de caractère ! Quel désintéressement ! Pauvre vieillard ! Sans aucun doute ce doit être un tripoteur d'affaires, même à peu près un aventurier ! Eh bien ! quoi ?... il aura son appartement à Cotenoir, sa place à la table de famille, son fauteuil au coin du feu, et là il ne pourra faire aucun mal. »

Cette conversation de la soirée avec Gustave fit sur l'esprit de Diana une singulière impression.

Se sentir aimée, savoir que dans ce vaste univers, parmi ses nombreux habitants, il y en avait un qui lui portait de l'intérêt, même plus encore, de l'attachement, était pour elle un mystère, une surprise ; et, jusqu'à un certain point, une source de joie.

Que Gustave pût jamais être pour elle plus qu'il n'était en ce moment, il ne lui vint même pas à l'esprit que cela fût dans la limite des choses possibles.

Valentin était banni de son cœur, mais la chambre vacante n'était pas prête pour recevoir un nouvel occupant ; les traces et les dégradations laissées par l'ancien étaient encore fraîches.

Néanmoins, savoir qu'elle pouvait être aimée était pour elle une sorte de douce consolation.

« Ah ! maintenant je reconnais la vérité de cet adage, se disait-elle. Il n'y a pas d'être si malheureux qui ne trouve un cœur qui le plaigne. J'ai trouvé le généreux cœur sympathique qui sait me plaindre et m'aimer, parce qu'il sait combien je suis dépourvue d'amour et de pitié. Pendant toute ma vie, triste et vide, je lui en conserverai souvenir et reconnaissance. C'est le premier honnête homme qui ait appelé mon père son ami. Le premier dans tout le genre humain qui ait jugé ma pauvre main digne d'être portée à ses lèvres. »

Livre 04 · Chapitre 04

S'étant engagée à faire à son père une visite le jeudi suivant, Diana se considéra comme obligée de remplir cette promesse.

Elle sentait cependant qu'il y avait dans sa situation quelque chose de faux, car tenir une promesse ainsi faite c'était en quelque sorte aller au rendez-vous donné par Lenoble.

« Je suis portée à croire que c'est son habitude de tomber amoureux de toutes les jeunes femmes qu'il rencontre, pensait-elle lorsqu'elle jugeait la quasi-déclaration à un point de vue plus prosaïque que celui auquel elle s'était d'abord placée, dans sa joie d'avoir rencontré une si généreuse sympathie. J'ai entendu dire que les Français ont la faculté de se considérer comme irrésistibles et d'encenser chaque semaine une nouvelle divinité ; et j'ai été assez folle pour croire à un sentiment profond de sa part. Il

est, j'en suis sûre, tout ce qu'il y a de meilleur au monde, mais en tombant amoureux il doit sans nul doute être victime d'une faiblesse nationale. »

Elle se rappelait les outrageantes déclarations qui lui avaient été faites par des étrangers et surtout par des Français qu'elle avait rencontrés sur les jetées, sur les plages, dans les jardins des casinos, pendant qu'elle y attendait toute seule son père ou Valentin.

Dans sa situation, toujours mal habillée, sans compagnie, elle n'avait pas été à même de voir ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit des étrangers.

Elle savait que Gustave n'était pas un grossier coureur d'aventures, mais elle était disposée à le trouver léger, inflammable.

Elle alla à pied de Bayswater à Chelsea le jeudi convenu, car elle ne pouvait aller souvent en voiture, la pauvre petite.

La promenade à travers le parc était agréable, malgré le froid du mois de mars, et ses joues étaient toutes roses lorsqu'elle parut dans le petit parloir.

« Comment allez-vous, cher papa ? » dit-elle en entrant dans la chambre, au moment où le jour commençait à baisser.

Mais la personne assise à la place où son père se tenait habituellement, n'était pas son père ; c'était Lenoble qui se leva pour la recevoir.

« Papa est-il plus mal ? demanda-t-elle, surprise de l'absence du capitaine.

— Au contraire, il va mieux. Il est sorti en voiture pour aller prendre l'air. C'est moi qui l'ai engagé à le faire ; il ne tardera pas à rentrer.

— Je lui ai écrit pour lui dire que je viendrais aujourd'hui ; mais je suis bien aise qu'il soit sorti, car je suis sûre que le grand air lui fera du bien. Savez-vous s'il était bien couvert, M. Lenoble ?

— Enveloppé dans des couvertures de voyage et des châles jusqu'au bout du nez, j'ai arrangé tout cela moi-même. Il avait l'air d'un ambassadeur de toutes les Russies.

— Que vous êtes bon d'avoir pris cette peine, dit Diana avec reconnaissance.

— Et dites-moi pourquoi je ne l'aurais pas fait. Croyez-vous que ce ne soit pas un plaisir pour moi de prendre soin de votre père… à cause de vous ? »

Cela devenait embarrassant.

Diana ôta son chapeau et son pardessus qu'elle plia et déposa avec soin sur le sofa de crin, après quoi elle alla s'asseoir auprès de la fenêtre pour regarder dans la rue, paraissant prendre un grand intérêt aux faits et gestes de l'allumeur de réverbères.

« Quel admirable moyen on emploie maintenant pour allumer les réverbères, fit-elle remarquer avec le brio que peut donner à la conversation la situation dans laquelle elle se trouvait ; combien cela doit être plus commode que l'ancienne méthode, avec une échelle, vous savez.

— Oui, je n'en doute pas, dit Gustave en faisant deux pas pour se rapprocher d'elle et s'asseyant résolument sur une chaise à son côté ; mais ne pensez-vous pas que, comme je pars demain pour retourner en Normandie, nous pourrions parler de choses plus intéressantes que l'allumeur de réverbères, M Paget ?

— Je suis prête à parler de tout ce que vous voudrez, répliqua Diana avec cette charmante apparence d'insouciance que savent prendre les femmes en pareille occasion.

— Vous êtes bien bonne. Savez-vous que lorsque, j'ai persuadé à votre père que l'air du dehors lui ferait du bien, j'étais poussé par un égoïsme vraiment diabolique ? Ne vous effrayez pas ; le médecin lui a permis de sortir, sans quoi je ne l'y aurais pas poussé. Je puis être un hypocrite, mais pas un assassin. Vous n'imaginez pas combien il m'a fallu de diplomatie et tout cela dans quel but ?… Vous l'imaginez-vous ?

— Non, en vérité.

— Afin de pouvoir causer une demi-heure avec vous sans être interrompu. Malheureusement, vous arrivez si tard que, d'un moment à l'autre, je m'attends à voir rentrer votre père. Il devait être de retour avant la nuit, et l'apparition de l'allumeur de réverbères indique que la nuit est venue. J'ai tant de choses à vous dire et si peu de temps pour le faire… tant de choses, Diana… »

Elle fit un mouvement de surprise en l'entendant l'appeler de ce nom, comme si elle eût voulu se lever de sa chaise.

Elle pressentait ce qui allait suivre et ne s'étant nullement attendue à rien d'aussi terrible, elle ne savait comment prévenir un aveu qu'elle eût presque voulu éviter.

Lenoble posa la main Sur son bras pour l'obliger à rester assise.

« Tant de choses, Diana, et cependant si peu que tout peut être dit en trois mots : Je vous aime !

— Monsieur Lenoble !

— Ah ! vous êtes surprise, vous vous étonnez, vous me regardez avec vos deux yeux stupéfaits ! Cher ange, croyez-vous qu'il soit possible de vous voir sans vous aimer ? Vous voir une fois, mais c'est assez pour inspirer le respect, l'admiration, pour que l'on rende hommage à votre bonté ; mais vous voir comme je vous ai vue prendre soin d'un père malade, l'entourer de délicate sollicitude ! Ah ! mon cher amour, dites ; qui dans le genre humain eût pu voir cela et ne pas vous aimer ? »

La question avait une signification que celui qui parlait ne pouvait prévoir.

Qui, dans le genre humain ?

Comment ; n'y avait-il pas un homme dont elle eût consenti à devenir l'esclave, pour lequel elle eût volontiers renoncé à toutes les délices de la vie, et cet homme existait et avait passé à côté d'elle indifférent, aveugle.

Elle l'avait adoré à genoux, à ce qu'il lui semblait, et il l'avait laissée agenouillée dans la poussière pour aller de lui-même offrir son cœur et son âme à une autre.

Elle ne pouvait oublier cela.

Le souvenir lui en revint avec un redoublement d'amertume en entendant la voix d'un étranger lui dire qu'elle était aimée.

« Ma bien chérie, ne voulez-vous pas me répondre ? dit Gustave d'un ton suppliant, bien que nullement alarmé du silence de Diana, dans lequel il ne voyait que l'expression d'une modestie naturelle. Dites-moi que vous me donnerez mesure pour mesure, que vous m'aimerez comme ma mère a aimé mon père… d'un amour que les soucis et la pauvreté n'ont pu diminuer… d'un amour qui n'a fait que s'accroître avec les difficultés… étoile que les sombres chagrins n'ont pu obscurcir. J'ai dix ans de plus que vous, Diana, mais mon cœur est jeune. Je n'avais jamais su ce que c'était que l'amour avant de vous avoir vue ; et cependant tous ceux qui me connaissent pourront vous dire que je n'ai jamais été un mauvais mari, que ma pauvre femme et moi avons vécu heureux ensemble. Je n'éprouverai désormais d'amour que pour vous. Il y a, je crois, pour tout homme une heure marquée dans laquelle l'ange de sa vie se présente à lui. Le mien est venu le jour où je vous ai vue. J'ai parlé à votre père qui m'a de tout cœur donné son consentement. Il n'a fait que m'encourager et m'a donné à entendre que je pouvais compter sur votre adhésion. Était-il autorisé à me faire cette demi-promesse ?

— Nullement, répondit avec gravité M Paget. Il n'a écouté, je suppose, que son propre désir. Vous m'avez dit plus que je n'aurais voulu entendre, monsieur Lenoble, car je ne puis accepter le trésor que vous m'offrez. Du fond de mon cœur, je vous remercie de l'amour que vous m'exprimez. Ne fût-ce que caprice passager, comme je suis porté à le croire, je ne vous remercie pas moins, car il est doux d'obtenir le choix d'un honnête homme. Je vous prie de croire que j'honore de tout mon cœur et de toute mon âme votre généreuse nature, votre sympathie pour le faible et l'opprimé ! Si vous pouvez m'accorder votre amitié, je vous prou-

verai toujours à quel point je l'apprécie, mais je ne puis accepter votre amour.

— Et pourquoi non ? demanda Gustave effrayé.

— Parce que je ne pourrais vous le rendre et que je ne veux pas vous donner moins.

— Mais avec le temps, Diana, avec le temps !…

— Le temps ne peut pas me montrer votre noble caractère sous un plus beau jour que je le vois en ce moment. Vous avez tout ce qu'il faut pour gagner le cœur d'une femme, mais je n'ai pas de cœur à donner. Si vous voulez être mon ami le temps ne fera qu'accroître mon affection pour vous ; mais le temps ne peut pas faire renaître ce qui est mort.

— Ce qui veut dire que votre cœur est mort, Diana ?

— Oui ! répondit-elle avec une inexprimable tristesse.

— Vous aimez quelqu'un plus jeune, plus heureux que moi ?

— Non, monsieur Lenoble, personne.

— Mais vous avez aimé ?… Oui, un mauvais sujet, peut-être… un misérable qui… »

Un spasme de chagrin contracta sa figure pendant qu'il regardait la tête penchée de la jeune fille, dont il ne pouvait dans la demi-obscurité apercevoir les traits.

« Dites-moi, Diana, dit-il aussitôt d'une voix altérée, il n'y a pas entre nous de barrière, d'obstacle irrévocable qui puisse nous séparer pour toujours ? Personne ne peut prétendre que vous lui appartenez en vertu d'un droit… »

Il s'arrêta, puis il ajouta d'une voix plus basse :

« … À la suite d'une faute ?

— Personne, » répondit M Paget en redressant la tête et le regardant en pleine figure.

Même dans la clarté douteuse il pouvait voir la flamme de ce fier et ferme regard qui était la meilleure réponse qu'elle pût faire à ses soupçons.

« Dieu soit loué ! murmura-t-il. Ah ! comment ai-je pu craindre moi-même un instant que vous puissiez ne pas être celle que vous paraissez… la créature la plus pure qui soit au monde ? Pourquoi alors me refusez-vous ? Vous n'avez pas d'amour pour moi, mais vous me demandez mon amitié. Vous m'offrez votre amitié, votre affection même. Ah ! croyez-moi, si ces sentiments sont réels, le temps les convertira en amour. Votre cœur est mort, dites-vous. Et pourquoi ce jeune cœur serait-il mort ? Il ne l'est pas, il n'a besoin que du feu d'un véritable amour pour le rendre à la vie. Pourquoi me repoussez-vous, puisque vous dites que vous m'aimez, à moins que vous n'en aimiez un autre ? Qu'y a-t-il qui puisse nous diviser ?

— Des ombres et des souvenirs, répliqua tristement Diana ; des idées vagues, folles, mauvaises peut-être, mais qui s'élèvent entre vous et moi, monsieur Lenoble. Et du moment où je ne puis vous donner mon cœur tout entier, je ne veux rien vous donner.

— Vous avez aimé quelqu'un, quelqu'un qui n'a pas su apprécier votre amour ? Dites-moi la vérité, Diana ; vous me devez au moins cela.

— Je vous dois la vérité. Oui, j'ai été folle. Pendant deux ou trois années de ma vie, un jeune homme a été mon compagnon de chaque jour. Il voyageait avec nous… avec mon père et moi, et nous avons connu ensemble bien des vicissitudes et des tourments. Pendant longtemps il a été comme mon frère. Je doute qu'un frère puisse être meilleur pour sa sœur qu'il l'était pour moi. Son cœur n'a jamais varié sous ce rapport. Toujours il a été aussi bon et aussi insouciant. Une fois, je me suis fait l'illusion de croire qu'il y avait dans ses regards, dans ses manières, même dans ses paroles, un sentiment plus profond que celui d'une amitié fraternelle, mais ce n'était qu'une illusion. La suite m'a cruellement ouvert les yeux. J'ai vu son cœur engagé à une autre. Ne croyez pas, cependant, que je sois assez faible, assez mauvaise pour m'abandonner au désespoir, parce que mes folles espérances se sont évanouies. Je puis envisager en face les événements de la vie, monsieur Lenoble, et j'ai su prendre sur moi de souhaiter le bonheur de la chère enfant à laquelle a été donné un cœur que j'avais cru être à moi. La personne dont je parle n'a rien de supérieur dans son esprit ou par elle-même. Ce n'est qu'un jeune homme fort ordinaire, ayant quelque talent, et que ses dispositions portent vers le bien plutôt que vers le mal ; mais il a été le compagnon de ma jeunesse, et en le perdant il me semble que j'ai perdu une part de ma jeunesse. »

Diana pensait que cela devait mettre fin à la discussion : elle s'attendait à voir Lenoble, baissant la tête devant l'impossible, lui dire amicalement adieu, puis retourner en Normandie, convaincu, sinon satisfait.

Mais Gustave, avec son bon cœur et son heureux caractère, n'était pas un amoureux facile à décourager, un prétendant dont

on pût facilement se défaire.

« Et c'est là tout ! s'exclama-t-il du ton le plus joyeux, un compagnon de votre jeunesse pour lequel vous avez eu un romanesque attachement de jeune fille ! Et le souvenir de cet incroyable idiot… Grand Dieu ! Mais combien il faut qu'il ait été stupide pour être aimé de vous et ne pas même s'en être aperçu !… Le souvenir de ce dernier des derniers viendrait se placer entre vous et moi et nous séparer à jamais ! Le fantôme de ce misérable, qui a pu être aimé d'un ange sans le comprendre, viendrait me mettre de côté, moi, Gustave, qui suis un homme et non un idiot ! Nous l'enverrons comme ceci au bout du monde, s'écria Lenoble en soufflant sur le bout de ses doigts, comme pour chasser son rival imaginaire. Le voilà envoyé aux régions arctiques, à la zone torride, au Caucase, où un vautour lui dévorera le foie… dans les lieux les plus éloignés de la terre, lui et la péronnelle qu'il a préférée à ma Diana. »

Cette manière de prendre les choses était fort inattendue pour Diana ; elle était certainement plus agréable qu'un sombre désespoir ou une explosion de mauvaise humeur, mais en même temps beaucoup plus embarrassante.

« Il est parti, s'écria de nouveau Gustave, il est sur le mont le plus élevé du Caucase, et les vautours aiguisent leurs becs… Et maintenant, dites-moi, Diana… vous serez ma femme, n'est-ce pas ?… Vous serez une mère pour mes enfants ?… Vous transformerez le vieux château de Cotenoir en une agréable demeure ? Vous ne vivrez pas plus longtemps au milieu d'étrangers… Vous viendrez avec ceux qui vous aimeront, qui vous chériront comme une des leurs, comme ce qu'ils auront de meilleur et de plus précieux. Vous donnerez à votre pauvre père un coin auprès de votre

feu. Il est vieux et il a besoin d'un gîte où il puisse passer les jours qui lui restent à vivre. Pour lui, Diana, pour moi, pour mes enfants, que votre réponse soit : Oui. Ah ! ne vous pressez pas tant, s'écria-t-il en voyant qu'elle allait parler. Pourquoi être si prompte à prononcer un fatal jugement. Songez d'abord combien de choses dépendent de votre réponse : le bonheur de votre père, celui de mes enfants, le mien ?

— C'est le vôtre seul auquel je doive penser, répondit avec chaleur M Paget. Croyez-vous qu'il me soit si facile de dire : non. Il me serait certainement plus facile de dire : oui. Lorsque vous me parlez de la vieillesse de mon père, moi, qui ai si bien connu les misères de sa vie, il faudrait que j'eusse le cœur bien dur pour ne pas être tentée par l'asile que vous nous offrez. Chacune de vos paroles est une nouvelle preuve de votre bonté, de votre générosité ; mais je ne veux pas vous tromper parce que vous êtes généreux. Je serai toujours votre reconnaissante amie ; mais cherchez ailleurs une femme, vous aurez peu de peine à en trouver une plus digne que moi.

— Je ne chercherai pas ailleurs. Je ne veux pas d'autre femme que vous. Une fois déjà j'ai eu une femme choisie par d'autres. Je veux désormais choisir moi-même. Soyons seulement amis, Diana, puisque votre décision est aussi irrévocable que la loi draconienne. Vous êtes de pierre, vous êtes dure comme le diamant ; mais n'importe, soyons amis. Votre père sera déçu dans ses espérances ; mais qu'est-ce que cela fait ? Il est certainement habitué aux déceptions. Mes filles… c'est pour elles une cruelle épreuve que d'être sans mère ; il faudra qu'elles la supportent. Cotenoir s'en ira en ruines un peu plus longtemps. Quelques rats de plus derrière les panneaux, quelques mites de plus dans les tapisse-

ries, voilà tout. Mes enfants disent : « Papa, notre demeure est désagréable ; tout y est sens dessus dessous. » Et je leur réponds : « Que voulez-vous, mes enfants ? une maison sans une femme pour la diriger est toujours sens dessus dessous. » Et puis je les prends dans mes bras et je pleure. C'est un tableau à fendre le cœur ; mais qu'est-ce que cela fait, mademoiselle Paget ? »

Un bruit de pas pesants, accompagné d'une grosse toux, annonça l'approche du capitaine, qui sur ces entrefaites entra dans la chambre.

Si le capitaine, après être resté pendant six semaines confiné dans son appartement, eût prolongé sa première sortie jusqu'à cette heure avancée il eût commis une imprudence qui aurait pu lui coûter cher.

Heureusement il n'avait rien fait de semblable.

Il était resté inaperçu pendant que Gustave et Diana s'entretenaient près de la fenêtre, ayant quitté sa voiture au coin de la rue pour ne pas s'exposer à interrompre leur tête-à-tête au moment critique.

Tout le temps qui s'était écoulé depuis son retour il l'avait passé dans sa chambre à coucher, derrière la porte qui communiquait avec le salon.

Ce qu'il avait entendu avait été loin de lui plaire et, si un regard pouvait écraser, Diana eût certainement péri sous le coup de la flèche de Parthe que lui lança son père lorsqu'il s'approcha de la fenêtre, avec un sourire stéréotypé sur les lèvres et la rage dans le cœur.

Il en avait assez entendu pour savoir que Gustave avait été remercié, Gustave avec Cotenoir et une belle indépendance dans le présent, avec la fortune du défunt John Haygarth dans l'avenir, refusé par une jeune femme dénuée de toute fortune, qui à tout moment pouvait s'attendre à se trouver sans abri.

Pouvait-il y avoir une folie, une démence, pires que celle-là ?

Horatio tremblait de colère lorsqu'il prit la main de sa fille : elle avait l'insolence de lui tendre cette main en manière de salutation comme à son ordinaire.

Le capitaine la lui serra si fort qu'il la fit reculer.

« Bonsoir, mademoiselle Paget, dit Gustave gravement, mais sans avoir en aucune façon l'air abattu d'un amoureux désespéré. Je… Eh bien ! je vous verrai peut-être encore avant mon départ. Je doute que je parte demain. J'ai mes raisons pour rester encore. De folles raisons, peut-être ; mais je resterai. »

Cela fut dit trop bas pour que le capitaine pût l'entendre.

« Est-ce que vous nous quittez déjà, Lenoble ? demanda-t-il d'un ton tremblant, ne voulez-vous pas prendre une tasse de thé que Diana va nous préparer comme elle le fait habituellement ?

— Non, pas aujourd'hui, capitaine, je vous souhaite le bonsoir. »

Il serra la main du vieillard, et se retira.

Le capitaine se laissa tomber lourdement dans un fauteuil et il y eut un silence de quelques minutes.

Diana le rompit la première.

« Je suis heureuse de voir que le médecin vous ait trouvé assez bien pour vous permettre de sortir en voiture, dit-elle.

— En vérité, ma chère, répondit son père avec un gémissement, j'espère que ma première sortie sera dans un autre genre de voiture… mon dernier voyage, jusqu'à ce que l'on enlève mes os pour en faire du fumier. Je crois qu'on emploie les os des pauvres pour en faire de l'engrais en ce siècle utilitaire et brutal.

— Papa, pouvez-vous dire d'aussi horribles choses ?… Vous êtes mieux maintenant. M. Lenoble m'a dit que vous alliez mieux.

— Oui, je suis mieux, Dieu merci ! répondit le vieillard trop faible d'esprit et de corps pour dissimuler la colère qui l'animait. C'est là une des contradictions de la comédie burlesque qu'on appelle la vie. Si j'avais été un homme riche, avec un cercle d'anxieux parents et d'importants personnages autour de mon lit, je ne doute pas que je serais déjà mort ; mais comme il se trouve que je suis un pauvre diable sans le sou, avec une misérable loueuse d'appartements meublés et un médecin à demi mort de faim pour prendre soin de moi, sans autre perspective que l'hôpital, je continue à vivre. Morbleu ! Il est facile de prendre les choses comme elles viennent quand on est malade et sans force, même pour penser… Cela n'est pas le moment d'épreuve, Le véritable jour critique arrive quand on se sent un peu remis, que le dragon du logement garni commence à vous tourmenter pour le paiement du loyer, que le pharmacien envoie sa note, et que la grande route s'ouvre béante devant vous, lorsqu'on reçoit l'ordre de décamper. Le moment de décamper est arrivé pour moi et Dieu seul sait si… Le Diable m'emporte si je sais où aller.

— Papa, vous n'êtes pas sans amis… moi-même je puis vous aider un peu.

— Oui, répondit le capitaine avec un amer sourire, une livre tous les trois mois, grappillée à grande peine, ce n'est pas là ce qui me sauvera de l'hôpital.

— Il y a M. Lenoble.

— Oui, il y a M. Lenoble, l'homme qui m'eût volontiers offert un port de refuge pour mes vieux jours… Il me l'a dit aujourd'hui même… une résidence digne d'un gentleman, car sa position actuelle n'est rien comparée à celle qu'il pourra avoir d'ici à une année. Il m'eût accepté comme beau-père sans rechercher mes antécédents et sans s'inquiéter de savoir si je n'ai pas toujours vécu en gentleman. Oui ! il était disposé à cela pour moi. Pensez-vous que je puisse maintenant lui rien demander après les refus que vous lui avez faits. Je sais que vous avez refusé d'être Sa femme, j'ai entendu… j'ai vu cela sur sa figure… Vous, une fille sans ressources, sans amis, sans autre perspective d'avenir que le patronage niais de la femme d'un agent de change… Il vous appartient bien de vous donner de grands airs et de mettre à la porte un pareil mari ! Pensez-vous qu'il y ait beaucoup d'hommes capables de courir après des filles dans votre situation… Croyez-vous que vous en trouverez dans la rue ? »

Le capitaine arpentait la chambre d'un bout à l'autre en proie à une fièvre de colère.

Diana le regardait tristement, avec des yeux étonnés.

Oui, c'était bien lui, le vieil égoïste d'autrefois ; le léopard ne peut changer les taches de sa peau ; le Paget d'aujourd'hui était le

Paget du passé.

« Je vous en prie, papa, ne soyez pas en colère contre moi, dit Diana avec chagrin. En agissant comme je l'ai fait, je crois avoir rempli mon devoir.

— Une belle musique que vous me chantez là ! s'écria le capitaine trop irrité pour choisir ses expressions. Votre devoir envers qui ?... Avez-vous jamais songé, mademoiselle, que vous avez bien quelques devoirs à remplir envers moi, votre père ? Ce n'est pas pour moi vous seriez là à parler de devoirs, comme une reine de tragédie. Par Jupiter ! vous êtes sans doute un personnage trop important pour prendre en considération tout ce que j'ai fait en cette circonstance ; la peine que j'ai eue à décider Lenoble à venir en Angleterre ; la manière dont j'ai tiré parti de ma goutte pour vous avoir auprès de moi ; la finesse, l'habileté supérieure que j'ai déployées dans toute cette affaire pour la mener à bonne fin ; puis, lorsque j'ai réussi au delà de mes espérances, vous gâtez tout et vous osez venir me sermonner à propos de votre devoir ! Que vous faut-il donc dans un mari ? Je voudrais bien le savoir. Un homme riche ? Lenoble est riche. Un bel homme ? Lenoble ne l'est-il pas ? Jeune ?... il est jeune. Un gentleman bien né ? Lenoble descend d'une des meilleures familles de France. Un honnête homme ? Lenoble est l'homme le plus recommandable de la terre. Que vous faut-il donc de plus ? Voyons, morbleu ! dites ?... que Vous faut-il de plus ?

— Il faut que je puisse donner mon cœur à celui qui me donne le sien.

— Et, par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'est-ce qui peut vous empêcher de donner votre cœur à Lenoble ?

— Je ne puis vous le dire.

— Non, ni à moi, ni à personne. Mais il est temps de mettre fin à cette folie. Si vous voulez que je continue à vous considérer comme ma fille, vous épouserez Lenoble, sinon… »

Le capitaine se trouva subitement arrêté au moment où, sans y songer, il parodiait la menace du seigneur Capulet à sa fille la récalcitrante Juliette.

De quoi pouvait-il bien menacer sa fille, pour la forcer à obéir ?

Avant de menacer une fille rebelle de la mettre à la porte de chez soi, il est nécessaire d'abord d'avoir une demeure d'où on puisse l'expulser.

Le capitaine pensa à cela et se trouva en ce moment obligé de garder un ignominieux silence.

Il devait cependant y avoir quelque moyen d'amener à la raison cette stupide créature.

Pendant quelques minutes, il resta assis en silence, la tête penchée dans ses mains, la figure hors de la vue de Diana.

Ce silence, cette attitude si expressive d'un profond désespoir, la touchèrent plus vivement que son accès de colère : elle connaissait son égoïsme, elle savait parfaitement que ce qu'il regrettait le plus, c'était ce qu'il perdait lui-même, et néanmoins elle eut pitié de lui. Il était vieux, malheureux, et sans appui : il était d'autant plus à plaindre qu'il était plus égoïste et avait des sentiments plus vulgaires.

Un esprit élevé trouve toujours quelque élément de consolation, mais pour une nature basse le chagrin est sans compensation ; les souffrances de la chair paraissent même beaucoup plus vives lorsque le courage ne vient pas aider à les supporter.

Paget n'était pas maître de son chagrin ; il ne pouvait envisager en face l'idée que sa vieillesse se passerait dans la pauvreté : il était fatigué de travailler ; les expédients et les artifices qui l'avaient aidé à vivre commençaient à lui devenir insupportables, ils étaient d'ailleurs presque tous usés et hors d'état de produire.

Il est vrai qu'en tous cas il avait de grandes espérances du côté de Lenoble ; mais ces espérances n'étaient fondées que dans l'hypothèse où Gustave serait reconnu héritier de John Haygarth.

Il avait besoin de quelque chose de plus positif ; il avait besoin d'une sécurité immédiate.

Le mariage de sa fille avec Gustave lui eût donné cette sécurité et des espérances encore plus grandes pour l'avenir : il s'était flatté de l'idée qu'il régnerait sur les vassaux de Cotenoir ; qu'il y serait un personnage plus considérable que le maître lui-même.

Il avait même formé l'agréable projet de s'assurer un pied-à-terre à Paris ; l'existence en Normandie pourrait en effet être quelquefois ennuyeuse.

C'était tout cela qu'il entendait lorsqu'il avait parlé d'un port de refuge pour ses vieux jours.

Pour celle qui, par son seul caprice, le privait de tout cela, il n'éprouvait plus d'autre sentiment que celui de l'indignation.

Diana se sentit prise de compassion pour ce faible vieillard qui avait cru voir si près de ses lèvres la coupe de la prospérité et aux lèvres duquel elle l'avait enlevée.

On lui avait promis demeure, bien-être, respect, amitié, tout ce qui est indispensable et doux à la vieillesse, et elle avait empêché la réalisation de cette promesse. Dieu savait combien ses motifs avaient été purs ; mais, en voyant penchée cette tête couverte de cheveux blancs, elle sentit qu'elle avait été cruelle.

« Papa, commença-t-elle à dire en passant son bras d'une façon caressante autour du cou de son père, mais il repoussa cette timide caresse ; papa, vous m'en voulez beaucoup, uniquement parce que j'ai fait ce que je crois être mon devoir. Je n'ai pas eu d'autre motif, cher père. Dans ce que j'ai dit ce soir à M. Lenoble je n'ai été guidée que par le sentiment du devoir.

— En vérité ! s'écria le capitaine avec un rire amer, et où avez-vous été chercher votre sentiment du devoir, je voudrais le savoir ? Chez quel hypocrite et bavard pasteur méthodiste avez-vous appris à faire la loi à votre père à ce point ? Honorez votre père et votre mère afin de vivre longuement, mademoiselle, voilà ce que la Bible vous enseigne ; mais la Bible est passée de mode, je présume, depuis le temps de ma jeunesse, et les jeunes femmes-modèles de la génération actuelle croient pouvoir faire la morale à leurs pères. Votre sentiment du devoir sera-t-il satisfait lorsque vous apprendrez que votre père est étendu sur un lit d'hôpital ou mourant de faim dans la rue ?

— Papa, je ne suis pas insensible à ce point. Je vous plains du fond de mon cœur ; mais il y a de la cruauté de votre part à exagérer comme je ne doute pas que vous le faites, les difficultés de

votre position. Pourquoi seriez-vous privé de vos moyens d'existence, si je refuse d'épouser M. Lenoble ? Vous avez vécu sans mon aide jusqu'à présent comme j'ai pu me passer de votre appui dans ces derniers temps. Rien ne pourrait me rendre plus heureuse que de vous savoir exempt de soucis et si mon travail peut vous procurer pour l'avenir un foyer tranquille… comme je me crois en état de le faire, à moins que la volonté et l'éducation ne puissent plus compter pour rien… j'y emploierai tous mes efforts… je travaillerai pour vous. Je le ferai, mon père, avec plaisir, avec bonheur.

— Quand votre travail pourra me procurer une demeure qui vaille celle de Cotenoir, une demeure qu'un mot de vous pourrait m'assurer, alors seulement je vous remercierai.

— Si vous voulez attendre un peu, papa, si vous voulez avoir seulement un peu de patience.

— De la patience !… attendre !… que voulez-vous me dire là ? Pouvez-vous parler de patience et d'espérance dans l'avenir à un homme qui n'a plus d'avenir devant lui, à un homme dont les jours sont comptés, qui sent les froides atteintes de la mort s'appesantir sur lui. Je pourrais vivre comme j'ai vécu jusqu'à présent ! Mais savez-vous, vous souciez-vous de savoir que chaque jour la vie devient pour moi plus difficile ? Vos beaux amis de Bayswater en ont fini avec moi. J'ai dépensé le dernier sou que je recevrai jamais de Sheldon. Haukehurst m'a abandonné comme un ingrat qu'il est. Lorsqu'ils ont eu épuisé l'orange, ils ont rejeté loin d'eux l'écorce. N'est-ce pas là ce qu'a dit Voltaire quand Frédéric de Prusse lui a dit adieu ? Le ciel sait à quel point cela est vrai ! Et, maintenant vous qui, par un seul mot, pouvez obtenir pour vous-même une splendide position, oui, je dis

splendide pour une malheureuse vivant dans la dépendance comme vous, et m'assurer à moi une existence convenable, il faut que vous veniez m'exprimer vos grands sentiments du devoir ; en me promettant une demeure dans l'avenir, si je veux attendre et espérer. Non, Diana, l'espérance est morte pour moi et je n'ai pas besoin de votre aide pour trouver un lit dans la rivière.

— Vous ne ferez pas une si horrible chose ? s'écria Diana effrayée.

— Je ne sais pas si cela est horrible, mais n'en doutez pas, lorsque j'aurai à choisir entre l'hôpital et la rivière, c'est la rivière que je choisirai. »

Cela fut suivi d'un silence de quelques minutes, pendant lequel Diana demeura debout, les coudes appuyés sur le manteau de la cheminée, la figure cachée dans ses deux mains.

« Oh ! Seigneur, enseignez-moi quel est mon devoir ? s'écria-t-elle ; puis tout à coup : « Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-elle.

— Ce que toute personne non dépourvue de raison ferait d'elle-même. Que vous acceptiez la chance qui s'offre à vous. Croyez-vous qu'une pareille bonne fortune daigne se présenter tous les jours ?

— Vous voulez que j'accepte l'offre de Gustave, quelque mensonge que je puisse commettre en l'acceptant ?

— Je ne vois pas qu'il puisse y avoir là aucun mensonge. Il faudrait être folle pour ne pas apprécier un pareil homme. Il faudrait être folle pour ne pas accepter un tel bonheur.

— Très-bien, papa, s'écria Diana avec un rire qui n'avait rien d'agréable. Je ne veux pas être une exception. Si M. Lenoble me fait l'honneur de renouveler son offre… et sa conduite me fait présumer qu'il a l'intention de le faire… je l'accepterai.

— Il la renouvellera ! s'écria le capitaine en abandonnant aussitôt son rôle de père tragique. Il la renouvellera. Demain je l'amènerai à vos pieds. Oui, Diana, mon amour, je me charge de le faire sans compromettre votre orgueilleuse modestie ou la dignité d'un Paget. Ma chère enfant, comment ai-je pu douter une minute que la réflexion vous amènerait à comprendre vos devoirs… vos vrais devoirs ? Je crains d'avoir été un peu trop vif avec vous ; mais il faut me le pardonner. Diana, ce mariage me tient au cœur pour votre bonheur, comme pour le mien. Je ne pouvais supporter l'idée qu'il viendrait à manquer, bien que j'admirasse et que j'admire encore les sentiments élevés et autres choses pareilles qui motivaient votre refus. De romanesques histoires d'écolière, mais qui avaient en soi, je le sais pardieu bien, quelque chose de noble. Ce n'était, pas, vous m'entendez, le romanesque banal d'une écolière vulgaire. Non, morbleu ! le bon sang se retrouve toujours. Allons, enfant, voilà que vous pleurez, maintenant. Non, non, ne pleurez pas. Vous me remercierez toute votre vie de ce que j'ai fait ce soir. Oui, mon enfant, quand vous considérerez ce que sera votre existence, plus tard ; quand mes vieux os seront déposés dans une tombe modeste, vous vous direz à vous-même : C'est à mon père que je dois cela. Des circonstances contraires ont pu l'empêcher de remplir ses devoirs comme un père plus heureux aurait eu le privilège de pouvoir le faire ; mais c'est sa prévision, son attention toujours en éveil, qui m'ont assuré un admirable époux et une non moins admirable

existence. Rappelez-vous ces paroles, ma chère, le temps viendra où vous vous direz cela.

— Je ferai mes efforts pour avoir bonne opinion de vos intentions, papa, répondit M Paget d'une voix basse et triste, et si mon mariage peut assurer votre bonheur ainsi que celui de M. Lenoble, je serai satisfaite. Je crains seulement d'accepter trop en donnant trop peu.

— Mon amour, il faut vraiment que vous soyez une descendante en ligne directe de Don Quichotte. Trop et trop peu ! En vérité !... Que Lenoble trouve donc ailleurs une femme plus belle, plus accomplie, une femme qu'un duc serait fier de prendre pour en faire une duchesse, par Jupiter ! ce n'est pas vous qui serez l'obligée, mon amour. Lenoble sera bien vite arrivé à comprendre qu'il a plus que la monnaie de sa pièce. Embrassez-moi, enfant, et dites-moi que vous me pardonnez d'avoir été un peu rude avec vous tout à l'heure.

— Vous pardonner ?... Oui, papa, vous êtes certainement plus sage que moi. Pourquoi refuserais-je M. Lenoble ?... Il est bon et généreux. Il nous assure une existence tranquille. Que puis-je demander de plus ? Ai-je besoin d'être comme Charlotte pour qui la vie semble ne devoir être que poésie et lumière ?

— Et qui va se compromettre en se jetant dans les bras d'un écrivain à tant la ligne, par Jupiter ! dit le capitaine en manière d'interjection.

— Puis-je espérer lui ressembler avec son heureuse ignorance de la vie, son amour, et sa confiance sans limites. Oh ! non, papa, ces choses-là ne sont pas faites pour moi. »

Elle se cacha la figure sur la poitrine de son père et se mit à pleurer comme un enfant : ce fut son adieu à celui qu'elle avait tant aimé, au souvenir de ses rêves passés.

Son père l'encouragea avec un paternel baiser, mais en comprenant aussi peu son émotion que s'il eût été subitement appelé à consoler une veuve du Japon.

« Les nerfs, murmura-t-il, les natures délicates sont sujettes à ces sortes de choses. Et maintenant, mon amour, continua-t-il d'un ton plus affairé, causons sérieusement. Je pense que vous feriez bien de quitter dès à présent Bayswater pour venir habiter avec moi mon humble logement.

— Pourquoi cela, papa ?

— La raison en est facile à comprendre, mon amour. Il n'est pas convenable que vous viviez plus longtemps dans la dépendance, devant être un jour la femme de Gustave ; or, dans l'état des choses, un jour veut dire tout de suite.

— Papa ! s'écria vivement Diana, vous n'entendez pas presser à ce point ce mariage. J'y ai consenti à cause de vous ; vous ne voudriez pas être assez peu généreux pour…

— Pour vous presser ?… Non, ma chère, certainement non. Nous n'y mettrons pas une indécente précipitation : vos convenances, vos motifs délicats et désintéressés seront consultés avant tout, oui, mon amour, s'exclama le capitaine, très-effrayé de la crainte que sa fille ne vînt à changer d'avis et s'efforçant de la calmer. Rien ne sera fait que suivant vos désirs. Je suis seulement pressé de vous voir quitter Bayswater. D'abord, parce que Lenoble désirera naturellement vous voir plus souvent qu'il ne

pourrait le faire si vous continuiez de vivre chez des gens dont je ne désire pas qu'il fasse la connaissance, et, ensuite, parce que vous n'avez pas besoin plus longtemps du patronage de M Sheldon.

— Je n'ai trouvé chez elle que bienveillance et affection, papa, nullement un patronage. Aucune considération ne pourrait me décider à quitter M Sheldon ou Charlotte à l'improviste ou d'une façon inconvenante. Elles m'ont donné asile au moment où j'en avais le plus grand besoin. Elles m'ont enlevé à la monotone existence d'une vie de pension qui n'eût pas tardé à faire de moi un automate misérable. C'est envers elles qu'est mon premier devoir. »

Un soupir de colère exprima seule l'indignation qu'inspirait au capitaine une remarque aussi dépourvue de pitié filiale.

« Le second sera envers vous et M. Lenoble. Laissez-moi le temps de prévenir régulièrement M Sheldon de ce changement de position.

— Qu'entendez-vous par prévenir régulièrement ? demanda avec humeur Horatio.

— J'entends trois mois à l'avance.

— Oh ! vraiment ! ainsi pendant trois mois encore Vous resteriez au service de M Sheldon et Lenoble attendrait tout ce temps-là pour vous épouser !

— Il faut avant tout que je consulte les convenances de mes amis, papa.

— Très-bien, ma chère, répliqua le capitaine avec un soupir qui ressemblait à un gémissement. Il faut que vous fassiez d'abord ce qui convient à vous et a vos amis. Votre pauvre père n'est qu'une considération secondaire. »

Puis, se rappelant avec crainte la bataille qu'il venait d'avoir avec sa fille, le capitaine s'empressa de l'assurer de son estime et de sa soumission.

« Tout aura lieu comme vous le voudrez, mon amour, murmura-t-il. À présent, allez dans ma chambre arranger vos cheveux et vous bassiner les yeux, pendant que je sonnerai pour qu'on nous apporte le thé. »

Diana obéit.

Elle trouva de l'eau de Cologne et des éponges de la plus fine qualité sur le lavabo de son père, et sur la table de toilette des brosses montées en ivoire, un peu jauni par le temps, mais sur le dos desquelles étaient gravés une couronne et un chiffre.

L'hôpital ne paraissait pas aussi rapproché de lui qu'il avait plu au capitaine de le dire ; mais avec les natures exaltées il n'y a qu'un pas du désappointement au désespoir.

« Que devrai-je dire à M Sheldon, papa ? demanda Diana pendant qu'elle versait le thé à son père.

— Eh bien ! je pense que vous ferez mieux de ne lui parler de rien, il suffira de lui dire que je suis un peu mieux dans mes affaires et que ma santé affaiblie réclame vos soins.

— Je hais les mystères, papa.

— Moi aussi, ma chérie ; mais des demi-confidences sont plus désagréables que le silence. »

Diana se soumit : elle se réservait secrètement le droit de dire à Charlotte tout ce qu'il lui plairait. Elle ne pouvait se résoudre à rien cacher à cette sœur d'adoption,

« Si M. Lenoble réitère son offre et que je l'accepte, je lui dirai tout, pensa-t-elle. Cette chère fille sera heureuse de savoir qu'elle n'est pas seule à m'aimer. »

Et alors elle pensa à l'étrange caprice du sort qui donnait pour amoureux à Charlotte, avec son opulent beau-père et son entourage, un simple soldat de fortune encore à ses débuts, tandis qu'à elle, la fille d'un aventurier, il envoyait un riche prétendant.

« Est-ce elle qui pourra être dans la gêne pendant que moi je serai dans l'abondance ? pensa-t-elle. Ah ! que le ciel me pardonne, pourquoi est-il si difficile d'aimer avec sagesse et si facile d'aimer follement ?… »

Elle se rappela ce mot français : Quand on n'a pas ce que l'on aime il faut aimer ce que l'on a ; mais ce dicton railleur ne la consola guère.

Elle retourna à Bayswater avec un étrange, un indéfinissable sentiment, après avoir promis à son père de venir le voir aussi souvent qu'il le lui demanderait ; ce n'était pas qu'elle ressentît du chagrin ou le désir de revenir sur ce qu'elle avait dit, non plus que la répugnance pour l'engagement qu'elle venait de contracter ; le sentiment qui l'oppressait était la conscience que cet acte aurait dû être le résultat d'un choix spontané de son

cœur reconnaissant et non la soumission à la volonté d'un père exaspéré par la misère.

Livre 05 · Chapitre 01

Deux jours après son entrevue avec Lenoble, M Paget reçut un court billet de son père.

Il la priait de nouveau de se rendre près de lui.

« Il n'est pas reparti pour la Normandie, » écrivait le capitaine. « Ma chère enfant, il est positivement en adoration devant le sol où se posent vos pas.

« Ah ! mon amour, c'est quelque chose, allez, d'avoir un père.

« Ai-je besoin de vous dire que la première idée qu'il a eue de vos mérites lui a été inspirée par les brillantes descriptions que je lui faisais, en passant, de votre bonté, de votre beauté, de votre héroïsme, durant nos conversations à Cotenoir, lorsqu'une transaction d'affaires nous mit pour la première fois en relations.

« Les intérêts de mon unique enfant ont été toujours chers à mon cœur.

« Un homme moins perspicace n'aurait su découvrir en Gustave qu'un riche étranger ; guidé par mon instinct paternel j'ai tout de suite vu qu'il y avait en lui un mari, le seul mari digne de ma fille.

« Il fallait ma grande expérience de la vie, et j'ose le dire, ma profonde connaissance du cœur humain, pour comprendre qu'un

homme qui avait vécu pendant trente-cinq ans, enterré vivant dans une province de France, — un lieu charmant du reste et qui vous plaira beaucoup, — n'ayant jamais vu d'autres mortels que ses voisins, serait de tous les hommes le plus disposé à tomber éperdûment amoureux de la première jeune femme séduisante qu'il rencontrerait.

« Venez me voir cette après-midi sans faute et de bonne heure.

« Tout à vous,

« H. N. C. P. »

Diana se soumit à cet appel.

Mais elle était encore troublée par la surprise qu'elle avait éprouvée lors de son orageuse conversation avec le capitaine.

Elle n'était pas complètement sûre d'elle-même.

Les anciens rêves, les douces et folles illusions qui avaient rempli son cœur de jeune fille n'avaient pas encore été entièrement chassés de son esprit, mais elle comprenait leur néant et elle était à demi portée à croire qu'il y avait quelque sagesse dans les opinions de son père.

« Que puis-je demander de plus ? se dit-elle. Il est bon, brave, loyal, et il m'aime. Si j'étais princesse, mon mariage serait négocié par d'autres, et j'aurais sujet de me considérer comme heureuse si mon fiancé avait les qualités de M. Lenoble, Et il m'aime, moi qui n'avais jamais eu le moindre empire sur le cœur d'un homme ! »

Elle avait pris par Hyde Park, comme la première fois, et ses pensées, bien que confuses, n'étaient pas douloureuses, désagréables.

Un sourire à la fois tendre et réservé se dessinait sur son visage, quand elle entra dans le petit salon où l'attendait Lenoble.

Pour cette pauvre âme désolée, il y avait une certaine douceur dans l'idée que sa présence était attendue par quelqu'un.

Quand elle s'arrêta sur le seuil de la porte, rougissante, tremblante, son adorateur traversa la chambre et brusquement la saisit.

Ses bras vigoureux l'enlacèrent ; il la serra contre sa poitrine, et, dans cette étreinte, il se jura qu'elle était sienne pour toujours.

Dans toutes les histoires d'amour, il y a un moment où l'engagement est comme scellé.

Diana leva les yeux sur ce franc et doux visage et sentit qu'elle avait trouvé son vainqueur.

Maître, ami, protecteur, mari, amant idolâtre et dévoué, champion brave et sans peur, il était tout pour elle, et elle devina sa puissance et sa valeur quand elle leva timidement les yeux sur lui, honteuse de se laisser conquérir si facilement.

« Monsieur Lenoble !... balbutia-t-elle, en essayant de se soustraire à son étreinte qui lui semblait la manifestation supérieure, spontanée d'un droit.

— Gustave maintenant, et pour toujours, ma Diana ! Il n'y a plus pour vous de M. Lenoble au monde. Dans quelques semaines vous direz : mon mari. Votre père vous a donnée à moi. Il

m'a dit de me rire de vos refus et de vos scrupules, de vous vaincre, ma radieuse mignonne, comme le Petrucchio de Shakespeare vainquit sa Catherine, avec une audace téméraire qui n'admet pas de résistance. Je me conforme à ses avis. Regardez-moi bien en face, cher ange, et osez me défier de suivre ses conseils. »

Heureusement les yeux du cher ange s'étaient baissés : mais Lenoble était résolu à obtenir une réponse favorable.

« Tu le vois bien, tu n'oses pas me défier, s'écria-t-il, et pour la première fois le mot tu lui parut tendre et bon. Tu n'oses pas me dire que tu es irritée contre moi. Et l'autre, le fou, l'idiot, il est parti, pour toujours, n'est-ce pas ? Ah ! dis oui…

— Oui, il est parti, dit-elle presque dans un murmure.

— Tout à fait parti ?… La porte de ton cœur s'est fermée pour lui et on lui a flanqué son bagage par la fenêtre. C'est bien fait.

— Il est parti, murmura-t-elle doucement. Il n'a pas pu vous résister ; vous êtes si fort, si brave, et lui ce n'était qu'une ombre. Oui… il est parti… »

Elle dit cela avec un soupir de soulagement.

C'était en toute sincérité qu'elle répondait à la question de son fiancé.

Elle sentait qu'elle était arrivée à une crise de sa vie… à la première page d'un nouveau volume et que l'ancien livre, triste et mouillé de larmes, devait être oublié, mis de côté.

« Cher ange, pourras-tu jamais apprendre à m'aimer ? demanda Gustave à voix basse et en frôlant les joues de Diana de son souffle, de ses lèvres, de ses fortes moustaches.

— Il est impossible de ne pas vous aimer, » répondit-elle avec un accent plein de douceur.

Et en réalité il lui semblait que ce chevaleresque enfant de la Gaule avait été bâti par la nature pour troubler les femmes et faire trembler les hommes.

Elle le vit comme une sorte d'Achille en frac, un Bayard sans cotte de maille, un Don Quichotte jeune et frais, généreux, brave, compatissant, doux, et n'ayant pas encore la cervelle détraquée par les bêtises des romans.

Paget sortit de sa retraite, quand la scène d'amour fut finie.

Il affecta de ne pas se douter de la poésie que comportait la situation ; il feignit de s'occuper du thé, des bougies, et des petits riens, ce qui fait que les amoureux purent reprendre leur sang-froid.

Le Français n'était pas le moins du monde déconcerté, il n'était pas plus gai qu'à l'ordinaire, et il vous avait un petit air conquérant qui n'était pas déplaisant.

Diana était pâle, mais il y avait un éclat inaccoutumé dans ses yeux : elle n'avait en tout cas rien en elle qui révélât la victime fraîchement déposée sur l'autel de l'obéissance paternelle.

Tout compte fait, M Paget était plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été.

Àvingt-trois ans elle était encore assez fillette pour se réjouir de se savoir aimée sincèrement, et assez femme pour apprécier le sentiment de tranquillité que donne l'assurance d'un avenir heureux.

Si elle était reconnaissante envers son adorateur et si l'affection qu'il lui avait inspirée prenait sa source dans cette reconnaissance, ce n'était pas des considérations intéressées qui avaient ouvert son cœur à la gratitude.

Elle le remerciait de son amour, ce trésor qu'elle n'avait jamais espéré posséder, elle le remerciait parce qu'il l'avait prise par la main et l'avait arrachée à sa solitude, à sa dépendance, parce qu'il l'avait placée sur un trône, sur les marches duquel elle se fut contentée de s'agenouiller.

Que le trône fût une chaise de bambous dans quelque cottage rustique, ou un moelleux fauteuil dans un palais, il lui importait peu.

C'était l'adoration du sujet qui lui était douce.

Elle alla dans la chambre de Charlotte ce soir-là, quand toute la maison fut allée se coucher, comme elle était venue la veille de Noël pour y renoncer à son premier amour et bénir sa rivale.

Cette fois c'était une nouvelle confession qu'elle avait à faire, et une confession qui n'était pas sans lui causer quelque honte : il n'y a rien de plus dur à avouer que l'inconstance, et les femmes n'ont pas l'esprit aussi philosophique que Rahel Varnaghen qui déclarait qu'être constant ce n'était pas aimer toujours la même personne, mais aimer quelqu'un.

M Paget s'assit aux pieds de Charlotte, comme la première fois.

La saison était assez froide.

Il y avait encore un bon feu.

Deux mois cependant s'étaient écoulés depuis que les cloches de Noël avaient sonné à pleine volée dans les ombres de la nuit.

Diana s'était assise sur un petit tabouret. Elle jouait avec la cordelière de la robe de chambre de son amie, impatiente de parler.

L'aveu était humiliant à faire.

Elle était gênée.

Les mots ne venaient pas.

« Charlotte, dit-elle enfin un peu brusquement, savez-vous à peu près à quelle époque vous devez vous marier ? »

M Halliday poussa un petit cri de surprise.

« Mais, naturellement, non, Diana. Comment pouvez-vous me faire une pareille question ? Notre mariage est ce que mon oncle George appelle une éventualité éloignée. Nous ne devons pas nous marier de longtemps, pas avant que Valentin ne se soit fait une situation dans la littérature. Il faut qu'il se soit assuré un revenu qui semble presque impossible à conquérir. C'est la condition expresse à laquelle M. Sheldon… papa… a donné son consentement. Il a été très-sage à lui de penser à ces choses, et comme il a été très-bon envers moi, il faudrait que je fusse bien ingrate, si je refusais de suivre ses avis.

— Et je suppose que cela veut dire que votre engagement est un engagement à long terme ?

— À très-long terme. Et qu'y a-t-il de plus heureux qu'un pareil engagement ? Cela donne le temps de connaître parfaitement l'homme qu'on doit épouser. Je pense que je connais à fond les

pensées de Valentin, ses goûts, ses idées, et je me sens chaque jour devenir plus semblable à lui. Je lis les livres qu'il lit, pour pouvoir en parler avec lui, vous comprenez, mais je ne suis pas aussi intelligente que lui, Diana, et il arrive quelquefois que les auteurs favoris de Valentin sont un peu sévères pour moi. Mais je lutte, et plus le combat est rude, plus j'admire l'intelligence de celui que j'aime. Songez-Diana, trois articles différents dans trois différents magazines, le dernier mois. L'article sur Apollodore, dans le Cheapside, vous savez, et cette histoire dans le Charing-Cross : « Comment j'ai perdu mon parapluie et fait la connaissance de M. Gozzleton… » qui est si amusante ! Et l'inépuisable Traité sur les sources de la lumière, dans la Revue scientifique du Samedi. Songez à toutes ces charges qu'il a faites sur Homère, un vieil aveugle, qui a écrit un long poème sur des batailles, et qui l'a si mal fait, qu'aujourd'hui encore, on ne sait pas si c'est un poème complet ou un ramassis de poésies cousues ensemble par un homme qui a un nom grec que l'on ne peut pas prononcer. Quand je pense à ce qu'a écrit Valentin en comparaison de l'œuvre d'Homère, et le peu d'attention que lui accordent les critiques, si ce n'est pour l'agacer, le déclarant creux et frivole, je commence à penser que la littérature s'en va à tous les diables. »

Et sur ce Charlotte devint toute pensive, absorbée par la contemplation du génie de Haukehurst.

Diana avait commencé la conversation très-habilement, avec l'intention de passer par une adroite transition des amours de Charlotte aux siennes ; mais la conversation avait changé de cours, avait dégénéré en une discussion littéraire. Le jeune écrivain que ses premiers coups d'ailes semblaient porter aussi haut

que Pindare, l'aigle sublime de Thèbes, aux yeux de son amante qui suivait son vol dans les cieux, en avait fait les frais.

« Charlotte, dit M Paget après une pause, seriez-vous bien triste si je devais vous quitter avant votre mariage ?

— Me quitter avant mon mariage ! N'est-il pas convenu que vous devez vivre avec maman et être une fille pour elle, quand je ne serai plus là ? Et puis vous viendrez à notre cottage, vous me donnerez des conseils pour tenir une maison, vous m'apprendrez comment on devient une épouse raisonnable, utile, économe, et dévouée. Nous quitter, Diana ! Qu'ai-je fait, qu'a fait maman, ou M. Sheldon, ou qui que ce soit, pour que vous puissiez parler d'une chose pareille ?

— Ce que vous avez fait, chère fille, chère amie, chère sœur ? Tout ce qu'on peut faire pour inspirer une affection et une reconnaissance éternelles. Vous avez fait de moi, qui étais une créature aigrie, déçue, envieuse, oui, envieuse, même de vous, votre amie dévouée. Vous avez remplacé l'amertume de mon cœur par la confiance. Vous m'avez appris à oublier que mon enfance et ma jeunesse s'étaient passées dans une longue nuit de misère et de dégradation. Vous m'avez appris à pardonner à mon père, qui avait souffert que ma vie fût ce qu'elle était, sans faire le moindre effort pour m'arracher au sombre découragement dans lequel j'étais tombée. Je ne puis en dire plus, Charlotte, il y a des choses que les mots ne peuvent rendre.

— Et vous voulez me quitter ? dit Charlotte avec un étonnement où se mêlait l'accent du reproche.

— Mon père veut que je vous quitte, Charlotte, et une autre personne aussi… quelqu'un que vous devrez connaître et qui de-

vra vous plaire avant que je sois sûre qu'il me plaît à moi-même.

— Il !... s'écria Charlotte très-surprise. Diana, qu'allez-vous m'apprendre ?

— Un secret, Charlotte. Quelque chose que mon père m'avait défendu de dire à qui que ce soit, mais que je ne veux pas vous cacher. Mon pauvre père a trouvé un généreux ami, un ami qui est presque aussi bon pour lui que vous l'êtes pour moi. Que la Providence est miséricordieuse quand elle donne des amis aux déshérités ! J'ai eu l'occasion de voir suffisamment ce gentleman, qui est si bon pour papa. Il y va, je vous l'avouerai, de l'intérêt de papa. Puis je l'ai jugé généreux, brave, loyal. Je veux parler de M. Lenoble. J'ai consenti à devenir sa femme.

— Diana, s'écria Charlotte avec un air grave qui avait quelque chose d'alarmant chez une si douce créature ; voilà qui ne sera pas !

— De quoi voulez-vous parler, chère ?

— Non, ma chère, non ! J'ai tout compris. Dans l'intérêt de votre cupide, de votre intrigant de père, vous voulez épouser un homme que vous ne pouvez aimer. Vous êtes au moment d'offrir votre pauvre cœur meurtri et désolé sur l'autel du devoir filial. Ah ! chère, vous ne pouvez penser que j'ai oublié ce que vous m'avez dit, il y a deux mois à peine, quoique j'aie l'air frivole et que je vous parle toujours de lui, faisant étalage de mon bonheur, comme si je n'avais aucun souci de la blessure encore mal fermée de votre noble et généreux cœur. Mais je ne suis pas complètement sans mémoire, Diana, et je ne permettrai pas un tel sacrifice. Je sais que vous avez renoncé à lui pour moi... Je sais que vous l'avez arraché de votre cœur, comme vous me l'avez dit ce

soir-là. Mais le vide pénible qu'il a laissé dans votre âme sera sacré, Diana. Aucune image étrangère ne viendra le souiller. Vous ne sacrifierez pas la paix de votre vie à l'égoïsme de votre père. Non, chère non. Avec maman et moi, vous avez toujours une famille. Vous n'avez pas à vous soumettre à un marché aussi cruel ! »

Et sur ces mots, M Halliday se mit à pleurer et à couvrir son amie de caresses, comme dut faire la confidente de la fille d'Agamemnon quand la jeune princesse connut l'arrêt de Calchas.

« Mais si je considère comme un devoir pour moi d'accepter l'offre de M. Lenoble, Charlotte ? insista M Paget avec un certain embarras. M. Lenoble est aussi riche qu'il est généreux, et mon mariage avec lui assure un asile tranquille à mon père. Les rêves insensés dont je vous ai parlé la veille de Noël s'étaient déjà évanouis dans mon esprit quand j'ai osé en parler. Je n'avais plus qu'à faire l'aveu de ma folie quand la sagesse m'était venue. Je vous en prie, ne me croyez pas intéressée. Ce n'est pas parce que M. Lenoble est riche que je suis disposée à l'épouser, c'est parce que…

— Parce que vous voulez vous sacrifier à l'intérêt de votre égoïste père ! s'écria Charlotte. Il vous a négligée toute votre vie ; et maintenant il vient trafiquer de votre bonheur. Soyez ferme, ma chérie, votre Charlotte vous reste et elle saura vous assurer un asile, quoi qu'il arrive. Qu'est-ce que c'est que ça, M. Lenoble ? Quelque vieux, laid, désagréable, j'en suis sûre. »

M Paget sourit et rougit.

L'image de Gustave s'était présentée à sa pensée pendant que Charlotte disait cela.

« Non, chère, répliqua-t-elle, M. Lenoble n'est pas vieux, il a trente-cinq ans au plus.

— Trente-cinq ans ! répéta Charlotte d'un air peu charmé. Vous n'appelez pas cela être vieux… Et comment est-il ?…

— Eh bien, ma chère, je pense qu'il est du nombre de ceux que beaucoup de personnes trouvent beaux. Je suis sûre qu'il vous plairait, Charlotte, Il est si franc, si spirituel, si plein de force et de courage, de ces hommes qu'on aime à voir près de soi en cas de danger, de ces hommes près desquels il semble qu'il soit impossible d'avoir peur,

— Diana ! s'écria tout à coup Charlotte, vous l'aimez ! …

— Charlotte !…

— Oui, chère, vous l'aimez, répéta M Halliday en embrassant son amie avec affection. Oui, vous avez la tête perdue d'amour pour lui. Et vous avez honte de m'avouer la vérité, et vous avez presque honte de l'avouer à vous-même, comme si on pouvait tromper un vieux renard comme moi ? s'écria Charlotte éclatant de rire. Et vous, chère inconstante, pendant que je me reprochais d'être la plus coupable et la plus égoïste des créatures du monde pour vous avoir volé l'amour de Valentin, vous transfériez tranquillement vos affections à M. Gustave Lenoble, qui est assez jeune, très-riche, très-brave, très-loyal, très-généreux, et que beaucoup de gens trouveraient beau. Soyez bénie mille fois, ma chérie, vous qui me rendez si heureuse !

— En vérité, Charlotte ?

— Oui, chère, la pensée que votre vie était sans intérêt, sans but, jetait un sombre nuage sur la mienne. Je savais que j'avais

été fort égoïste, sans le vouloir, mais je ne pouvais pas m'empêcher de sentir que je n'étais pas complètement exempte de reproche. Maintenant il n'y a plus pour moi que du bonheur. Oh ! ma chérie, il me tarde de voir votre M. Lenoble !

— Vous le verrez, ma chère.

— Mais, en attendant, dites-moi comment il est. »

M Halliday insista pour qu'on lui fît un portrait détaillé de la personne de Lenoble.

Diana lui fit ce portrait, mais non sans un léger embarras : elle ne pouvait y mettre de l'enthousiasme, bien que sentant au fond du cœur pour Lenoble une chaleur de sentiment qui la surprenait.

« Quelle hypocrite vous êtes, Diana ! s'écria Charlotte quand elle se fut exécutée. Je sais que vous aimez ce bon Français presque aussi tendrement que j'aime Valentin et que la pensée de son affection vous rend heureuse ; et néanmoins vous parlez de lui par petites phrases sèches, et vous ne pouvez pas montrer le moindre enthousiasme, même pour sa belle tournure.

— Il est difficile de passer des rêves à la réalité, Charlotte. J'ai vécu si longtemps dans les rêves, qu'au réveil le monde me semble étrange.

— C'est uniquement une manière poétique de dire que vous êtes honteuse d'avoir changé d'idée. Je dirai à M. Lenoble quelle sournoise créature vous êtes et à quel point vous êtes indigne de son amour.

— Vous lui direz tout ce qui vous plaira. Mais rappelez-vous, chère amie, que mon engagement doit être tenu secret encore quelque temps, même pour votre chère maman. Papa attache à cela une grande importance et j'ai promis d'obéir, quoique j'ignore complètement ses raisons. »

M Halliday se soumit à tous les désirs de son amie, en la priant seulement de la présenter à Lenoble.

Diana promit de lui accorder ce privilège, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que ce serait pour le moment très-difficile.

Depuis quelque temps, depuis le jour où Charlotte avait été engagée à Valentin, Sheldon s'était montré très-pointilleux avec sa belle-fille.

Les endroits où elle allait et les personnes qu'elle fréquentait, l'occupaient beaucoup, comme des choses très-importantes.

Quand il parlait de cela, il donnait à entendre que ses idées avaient toujours été les mêmes depuis l'époque où Charlotte avait quitté la pension, mais Charlotte savait bien que ce n'était pas exact.

Les théories de Sheldon avaient été beaucoup moins sévères, et Sheldon avait montré beaucoup plus d'insouciance avant que M Halliday fût devenue la fiancée de Valentin.

Une maîtresse de pension n'aurait pu être plus attentive aux moindres actions de ses élèves, plus en garde contre ces loups sous une peau d'agneau, le professeur de chant ou celui de dessin, que Sheldon ne l'était devenu.

Il n'y avait pas jusqu'à ces agréables promenades dans les jardins de Kensington, qui avaient été la récréation de chaque jour, qui ne fussent maintenant interdites.

Sheldon ne voulait pas que sa belle-fille se montrât dans une promenade publique en la seule compagnie de Diana.

« Il y a quelque chose qui n'est pas convenable dans ces sortes de promenades pour deux jeunes filles seules, du moins selon moi, dit-il un matin au déjeuner de famille. Il ne me convient pas de laisser ma belle-fille faire ce que je ne permettrais pas à ma propre fille. Et si j'avais une fille je lui défendrais formellement de se promener seule dans les jardins de Kensington. Voyez-vous, Charlotte, deux jeunes filles aussi séduisantes que vous et M Paget, ne sauraient être trop attentives à leurs pas et démarches. Quand vous avez besoin d'air et d'exercice, vous pouvez trouver l'un et l'autre dans le jardin de la maison, et quand vous voudrez changer de place et jeter un coup d'œil sur les badauds à la mode, vous pourrez aller faire une promenade en voiture avec M Sheldon. »

Charlotte se soumit à contre-cœur, mais sans rébellion ouverte : elle trouvait son beau-père ridicule et déraisonnable, mais elle gardait toujours dans son cœur l'idée qu'il avait été bon pour elle et elle était heureuse de lui prouver ainsi sa gratitude.

Son fiancé n'avait-il pas la permission de passer le dimanche avec elle et de venir la voir quand il le voulait pendant la semaine ?

Et qu'était-ce que ces promenades dans les jardins de Kensington, comparées à sa chère présence ?

Il est vrai qu'il lui arrivait quelquefois d'être favorisée de la compagnie de Valentin pendant sa promenade, mais elle savait qu'il sacrifiait pour cela ses heures de travail, et elle sentait qu'il y avait quelque chose à gagner pour lui, dans la perte de sa liberté.

Elle lui dit, la première fois qu'ils se trouvèrent ensemble, que ses promenades du matin étaient interdites, et l'amour est une passion si jalouse, que Haukehurst ne fut aucunement fâché de voir que son idole était si strictement surveillée et si soigneusement gardée.

« Oui, il est certain que M. Sheldon semble un peu ridicule, dit-il, mais au fond, je pense qu'il a raison. Une jeune fille telle que vous ne doit pas sortir sans une meilleure protection que celle que Diana peut vous donner. Les jeunes gens ne se gênent pas pour regarder en face une jolie fille, vous le savez, et je ne puis supporter l'idée que mon idole soit ainsi dévisagée par l'insolence des premiers venus. »

Néanmoins Haukehurst ne trouva pas les idées étroites de son futur beau-père si agréables, quand l'envie lui prenait de conduire son idole aux expositions de peinture pendant l'hiver.

Il lui fut répondu que M Halliday ne devait aller nulle part sans être accompagnée de sa maman, et comme Georgy se souciait fort peu de la peinture et ne se sentait pas de force à soutenir la fatigue que donnent les expositions, il fut obligé de renoncer au plaisir de s'y promener avec sa Charlotte à son bras.

Il déclara alors que Sheldon était un idiot à l'esprit borné, mais il retira l'expression, d'un air contrit, quand Charlotte lui rappela sa générosité.

« Oui, chère, il a été certainement très-bon et très-désintéressé, plus désintéressé même que vous ne le pensez, et plus que je ne puis me l'expliquer moi-même. »

M Halliday avait bien fait de se soumettre de si bonne grâce à ces nouvelles restrictions apportées à sa liberté, car Sheldon avait pris des mesures pour le cas où il aurait rencontré une opposition offensive.

Il avait donné ses ordres à sa femme et des instructions encore plus sévères à Nancy pour que sa belle-fille ne sortît pas sans être accompagnée par sa mère ou par lui.

« C'est une très-bonne fille, voyez-vous, Nancy, dit-il à la vieille gouvernante, mais elle est jeune et étourdie, et comme de raison, je ne me porte pas caution pour M Paget, qui peut être ou ne pas être aussi une bonne fille. Elle sort d'une mauvaise source, et je dois me le rappeler. Il y a des gens qui pensent que l'on ne peut donner trop de liberté aux jeunes filles. Mes idées sont tout autres. Je suis d'avis qu'on ne peut trop veiller sur celles qu'on a le devoir de protéger. »

Tout cela semblait très-noble et très-consciencieux.

Cela parut ainsi, même à M Woolper, qui, dans ses rapports avec Sheldon, ne pouvait jamais arracher de son esprit un terrible souvenir.

Ce souvenir était la mort de Tom Halliday et l'horrible soupçon et les craintes qui l'avaient assaillie au sujet de cette mort.

L'ombre de cette vieille terreur se plaçait quelquefois entre elle et Sheldon, maintenant encore, bien qu'elle eût depuis long-

temps cherché à se persuader que cette terreur était sans fondement, folle.

« N'ai-je pas vu mon propre neveu enlevé par une fièvre deux fois plus soudaine que celle qui a enlevé ce pauvre M. Halliday ? se dit-elle. Et dois-je croire à d'horribles choses contre celui que j'ai élevé, quand il était enfant, parce qu'une tasse de bouillon gras m'a tourné sur l'estomac. »

Convaincue par ce raisonnement qu'elle avait été cruellement injuste envers son maître et reconnaissante de l'asile qu'elle avait trouvé chez lui dans sa vieillesse, M Woolper sentit qu'elle ne pouvait trop faire pour le service de son bienfaiteur.

Elle s'était déjà montrée habile et économe ménagère, elle avait réformé les abus, et introduit un nouveau système d'économie domestique, au grand étonnement de la pauvre Georgy, pour laquelle la responsabilité de l'administration intérieure de la villa gothique avait été un si écrasant fardeau.

Georgy n'était pas précisément reconnaissante envers la vieille femme du comté d'York qui l'avait déchargée de ce fardeau, mais elle avait accepté sa présence sans se plaindre.

« Je ne me suis jamais sentie une bien grande autorité dans la maison, disait-elle à Charlotte, mais ce dont je suis sûre, c'est que depuis que Nancy est ici, je sens que je ne suis plus qu'un zéro. »

M Woolper qui avait le coup d'œil vif et observateur, ne fut pas lente à s'apercevoir que Sheldon surveillait avec une anxiété anormale la conduite de sa belle-fille ; elle attribuait cette anxiété à un naturel soupçonneux, à une méfiance des autres, naturelle à

son maître et, dans une certaine mesure, à son ignorance du caractère des femmes.

« Il semble penser qu'elle va se sauver et se marier en cachette, sur un mot de ce jeune homme, mais il ne connaît pas combien elle a l'âme bonne et innocente, et combien elle serait peinée de déplaire à quelqu'un qui aurait été bon pour elle. Je ne sais rien sur le compte de M Paget. Elle a plus de morgue que notre jeune demoiselle, bien qu'elle ne soit qu'une sorte de servante bien née, mais elle paraît assez franche. Quant à notre demoiselle, que Dieu bénisse son cher et tendre cœur, il n'y a pas besoin de la surveiller, je le garantirais. Mais ces hommes de la Cité, avec leur hausse et leur baisse, qui causent toujours la ruine de celui-ci ou de celui-là, ils ont beau faire ! Leur pauvre tête est si bourrée de chiffres, qu'ils ne peuvent croire qu'il existe au monde quelque chose qui s'appelle l'honnêteté. »

Telle était la nature des réflexions auxquelles se livrait Nancy quand elle était retirée le soir dans sa chambre.

C'était une petite chambre très-confortable, consacrée exclusivement à son usage. Les trois jeunes servantes et le petit groom qui composaient la maison de Sheldon, préféraient la liberté de la cuisine à la froide étiquette de la chambre de la gouvernante.

Cette pièce, comme toutes les autres dans la maison de l'agent de change, respirait la prospérité.

Il y avait un bon fauteuil qui s'offrait pour reposer les membres fatigués de M Woolper ; un feu vif brillait dans la petite grille et se reflétait sur un brillant garde-feu ; des gravures de sainteté ornaient les murs et une petite table ronde, recouverte d'un tapis, servait à poser le panier à ouvrage, et la Bible de fa-

mille, que M Woolper se faisait un point d'honneur de porter partout avec elle et de garder religieusement, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Du reste, elle ne la lisait presque jamais. Elle se sentait plus près de la grâce avec sa Bible de famille à côté d'elle. Il lui semblait que de traîner partout cette Bible constituait en soi-même une sorte de religion. Mais elle ne se croyait pas du tout obligée de la lire. Ses yeux étaient vieux, affaiblis, quelque vifs qu'ils fussent à découvrir les négligences des jeunes servantes, mais trop faibles pour de longues lectures.

Quand son regard se portait sur les objets, sur les murs de sa petite chambre le soir, après les travaux de la journée ; quand sa théière en métal anglais était posée sur le garde-feu et que ses rôties grillaient, elle était émue de reconnaissance en pensant à l'homme à qui elle devait tout ce bien-être.

« Que serais-je devenue sans lui ? » se demandait-elle en frissonnant.

La sombre demeure entourée de hautes murailles qu'on nomme le workhouse métropolitain se dressait devant elle ; elle ne savait pas quelles difficultés elle aurait rencontrées pour se faire admettre même dans ce triste asile, elle ne pensait qu'aux horreurs de cet établissement, et elle bénissait la bienfaisance de son ancien maître, qui avait accepté le service de ses mains défaillantes.

Telle était la servante sur laquelle Sheldon comptait ; il la voyait reconnaissante et prête à le servir avec le dévouement presque aveugle d'une esclave. Il savait qu'elle l'avait autrefois soupçonné, mais il croyait qu'elle avait abandonné tous ses soupçons.

« Il y a une prescription pour ces sortes de choses, comme pour les dettes, se disait-il à lui-même, un homme peut s'accommoder de tout, quand il se rend bien compte de sa position. »

Livre 05 · Chapitre 02

Après l'entretien entre les deux jeunes filles à minuit, dans la chambre de M Halliday, l'existence suivit un cours paisible dans la villa gothique, pendant deux ou trois jours.

L'expansive Charlotte, n'ayant pas la permission de parler ouvertement du changement de fortune de son amie, fut contrainte de soulager son besoin de franchise, par de furtifs embrassements, des serrements de main, des signes de tête pleins d'intention, et de malins clignements de ses grands yeux gris bleu.

Elle parlait de Valentin plus que jamais, se sentant libre de chanter à sa guise les louanges de son héros, maintenant que son amie avait, elle aussi, son héros à chanter.

« Et maintenant, chère, c'est à votre tour de parler de M. Lenoble, disait-elle naïvement, quand elle avait rapporté avec une exactitude plus que consciencieuse sa dernière conversation avec son amoureux, ou fait une description flamboyante des délices du fameux cottage qu'elle se plaisait à meubler et à démeubler selon sa fantaisie.

Diana écoutait avec plaisir son babillage.

Elle lui laissait poser et enlever ses tentures idéales, composer et recomposer l'idéale bibliothèque, faire et défaire le plan de

cette existence magnifique qui devait être toute de joie, d'amour et d'harmonie ; mais quand son tour était venu et qu'elle lui demandait de se laisser aller à son enthousiasme amoureux, elle ne pouvait rien dire, ses sentiments étaient trop profonds pour pouvoir être exprimés par des mots.

« Ne me demandez pas de parler de lui, Charlotte, dit-elle. Je ne suis pas encore sûre de l'aimer ; je ne sens qu'une chose, c'est qu'il est doux d'être aimé de lui. Je pense que la Providence doit me l'avoir envoyé par pitié. »

La pensée d'avoir un fiancé lui semblait étrange, l'amour qu'elle lui avait inspiré lui semblait aussi une chose mystérieuse, extraordinaire ; elle ne pouvait parler de lui avec la frivolité d'une pensionnaire, et son amour à elle avait si récemment pris racine dans son cœur qu'elle ne pouvait pas encore cueillir les fleurs de cette plante magique.

C'était presque la même pensée qui était venue à Susan Meynell, trente-cinq ans auparavant, quand Gustave I l'avait arrachée au suicide, ce sombre péché pour lequel le repentir est impossible.

Ce je ne sais quoi de vaillant, de chevaleresque qui était héréditaire dans la famille des Lenoble les prédisposait à secourir les faibles, les malheureux, les délaissés.

Cette pitié pour ceux qui souffrent n'était qu'un élément de leur surabondance de force.

Protéger les faibles, les femmes, n'était-ce pas l'attribut des natures puissantes de l'antiquité ? Qui fut plus prompt qu'Hercule à voler au secours d'Hésione ? Qui fut plus ardent que Per-

sée à sauver Andromède ? Et quel monstre marin est plus terrible que l'abandon et la pauvreté ?

Quelques jours après arriva une nouvelle lettre de Paget, invitant de nouveau sa fille à se rendre près de lui.

« Lenoble part décidément demain pour la Normandie, — écrivait-il, — pour voir ses filles et probablement leur annoncer son mariage prochain. Il désire vous voir, et comme je lui ai positivement interdit d'aller vous rendre visite à Bayswater, ce n'est qu'ici que vous pouvez vous rencontrer. Il doit venir prendre le thé avec moi, ce soir, à l'heure habituelle, et j'espère vous voir arriver de bonne heure dans l'après-midi. »

C'était une occasion pour cette présentation que M Halliday désirait si vivement.

« Si M. Sheldon et votre maman veulent vous laisser venir avec moi cette après-midi, je serai heureuse de vous emmener, » dit Diana.

Et il lui semblait qu'elle aurait moins l'air d'un agneau allant au sacrifice, si elle pouvait paraître devant son fiancé avec Charlotte.

Mais en ce point, les deux jeunes personnes devaient être désappointées.

Pour tout ce qui concernait sa belle-fille, Sheldon était un vrai dragon.

Ne pouvant révéler l'existence de Lenoble, Charlotte ne put qu'alléguer des motifs frivoles pour justifier son désir d'accompagner son amie.

Ce désir parut tout à fait absurde et déraisonnable à l'esprit pratique de Sheldon.

Il n'hésita pas à se prononcer formellement en ce sens dans le tête-à-tête qu'il eut avec sa belle-fille.

« Quelle nécessité pour vous d'aller voir ce vieillard goutteux. Il a sa fille pour lui rendre ses devoirs ? demanda Sheldon. Véritablement, Charlotte, je suis surpris d'entendre faire une semblable demande à une jeune fille ayant votre bon sens. M Paget est votre demoiselle de compagnie et non votre hôte. Il est de son devoir de se prêter à vos fantaisies, mais vous n'avez pas à vous soumettre aux siennes.

— Mais cette fantaisie est la mienne, papa. J'aimerais positivement à aller passer l'après-midi à Chelsea. Ce serait un petit changement dans nos habitudes, vous comprenez, une petite distraction. »

Sheldon regarda sa belle-fille avec une attention où le soupçon se mêlait à la curiosité.

« Cette visite n'est nullement convenable pour une personne dans votre position, dit-il sévèrement, et je vous prie de ne plus me faire de demandes semblables à l'avenir. »

Cette réponse était décisive.

Charlotte se soumit et Diana partit seule.

Elle trouva Gustave qui l'attendait : il lui proposa une promenade, et le capitaine s'extasia sur les vertus du grand air et le bien qui en résultait.

Les amoureux sortirent donc par une sombre après-midi d'hiver et errèrent dans les tristes régions de Pimlico jusqu'à Saint James Park ; Gustave ravi d'avoir Diana à son bras, et Diana surprise par une sensation de bonheur qu'elle ne pouvait croire réelle, tant elle était nouvelle pour son pauvre cœur.

Gustave était tout passion, tout enthousiasme, tout à ses plans d'avenir. Il aurait voulu que le mariage eût lieu tout de suite. Hic et nunc, disait-il, si la chose avait été possible, mais Diana lui en démontra l'impossibilité.

Son premier devoir était pour les seuls amis qu'elle eût jamais connus.

Gustave discuta la question pendant près d'une heure, temps qu'il leur avait fallu pour arriver à la grille de Saint James Park ; mais Diana était toujours aussi résolue.

« Quelle épouse tyrannique je suis destiné à avoir ! dit Gustave, je crois que vous vous souciez plus de ces Sheldon que de moi, Diana.

— Ces Sheldon ont été si bons pour moi dans le passé !

— Et je veux être si bon pour vous dans l'avenir, répondit Gustave. Vous serez la femme la plus heureuse de la Normandie, si le dévouement d'un mari vous aimant jusqu'à l'idolâtrie peut vous rendre heureuse.

— Qu'ai-je fait pour mériter un tel dévouement ? murmura Diana d'un air surpris.

— Ce que vous avez fait ? Rien, moins que rien. Vous ne voulez même pas courir le risque d'offenser votre famille Sheldon pour

me rendre heureux. Mais le Destin a parlé. Le pauvre Lenoble de Cotenoir déposera son cœur aux pieds de cette pâle beauté aux yeux noirs qui s'appelle Diana. Savez-vous ce que je me suis dit lorsque je vous ai vue pour la première fois, là-bas, dans le petit parloir ? Mais, non, comment pouviez-vous le deviner ? La voici, me suis-je dit, regarde-la ! C'est ta destinée, Lenoble, que tu as là, en chair et en os, devant toi. Et toi, mon amour, tu restais calme et muette comme la fatalité. Impassible, froide comme la déesse de marbre devant laquelle les païens se prosternaient, déposant sur ses genoux leurs riches vêtements. Je dépose, moi, tous mes trésors sur vos genoux, mon amour, mon cœur, mes espérances, tout ce que j'ai au monde. »

Tout cela était très-doux à entendre, mais il y avait une épine qui se cachait sous ces fleurs.

Diana se disait qu'un tel amour était au-dessus d'elle, devait être apporté sur un autel plus pur. Et quand elle se rappelait les souillures qui flétrissaient l'honneur de son père, il lui semblait qu'une part de cette honte rejaillissait sur elle.

« Gustave, dit-elle alors, après être restée quelque temps silencieuse, plongée dans de tristes réflexions, ne vous semble-t-il pas qu'il y ait quelque chose de fou dans ces paroles d'amour, de confiance que vous me dites, et que toutes vos promesses ont été un peu faites à la légère. Que savez-vous de moi ? Vous m'avez vue assise dans la chambre de mon père et parce que mes yeux ont eu la chance de vous plaire, vous m'avez demandé de devenir votre femme. J'aurais pu être la pire des femmes.

— Vous l'auriez pu, oui, chère, mais cela n'est pas ; et s'il en avait été ainsi, je n'aurais pas mis mon cœur à vos pieds, quand

bien même vos yeux auraient été encore plus beaux, plus doux. Nous autres hommes de premier mouvement, nous avons les perceptions vives, et nous savons mieux ce que nous faisons que nos sages amis ne se l'imaginent. Je n'ai pas eu besoin de me trouver une heure en votre compagnie pour savoir que vous êtes noble et sincère. Il y a un accent dans la voix, une expression dans le visage qui disent plus de choses que les paroles ne peuvent le faire, car, voyez-vous, les paroles peuvent être menteuses, mais l'accent et le regard ne peuvent être que vrais. Oui, mon ange, je vous connais depuis le premier soir où je vous ai vue. Mon cœur a franchi toutes les barrières des soi-disant convenances et d'un seul bond est allé au vôtre.

— Tout ce que je puis voir, c'est que vous avez meilleure opinion de moi que je ne le mérite, mais en supposant même que vous ne vous soyez pas trompé sur mon compte, je crains que vous ne vous trompiez beaucoup sur mon entourage.

— Je sais que votre père est pauvre et que le fardeau de sa pauvreté pèse lourdement sur vous. C'est tout ce qu'il m'importe de savoir.

— Non, monsieur Lenoble, cela ne suffit pas. Si je dois être votre femme, je ne veux pas entrer dans votre famille comme un imposteur. Je vous ai dit la vérité sur moi-même, quand vous m'avez interrogée l'autre jour et je me considère comme obligée de vous dire la vérité sur mon père. »

Et alors elle lui conta en mots clairs et francs l'histoire de la vie de son père.

Elle n'infligea pas à son père une honte inutile ; elle ne se plaignit pas de son enfance négligée, de sa jeunesse sans joie ; mais

elle dit à Gustave que son père avait été un aventurier, vivant dans une société douteuse, et gagnant sa vie par des moyens douteux.

« J'espère et je crois que si un asile paisible lui est assuré pour sa vieillesse, il vivra ce qui lui reste de temps à vivre en gentleman et en chrétien, et que son rude combat pour gagner son pain étant fini, il regrettera le passé. Je doute que le sentiment de la honte l'ait jamais quitté pendant qu'il vivait de cette vie coupable et vagabonde, laissant partout où il allait des dettes derrière lui, toujours traqué, poursuivi par des créanciers justement irrités contre lui. Oui, Gustave, je crois que s'il plaisait à la Providence de donner enfin à mon père un asile paisible, il serait reconnaissant de la miséricorde de Dieu et qu'il se repentirait des fautes de sa vie. Et maintenant je vous ai dit quelle espèce de dot je puis apporter à mon mari.

— Mon cher amour, j'accepterai la dot, par affection pour celle qui me l'apporte. Je n'ai jamais entendu être autre chose qu'un fils pour votre père, et s'il n'est pas le meilleur des pères, par son passé, nous nous efforcerons de faire de lui un père convenable pour l'avenir. J'ai compris depuis longtemps que le capitaine Paget était quelque chose comme un aventurier. C'est la poursuite d'une fortune qui l'a mis en relation avec moi, et sans le savoir il m'a apporté ma fortune sous la forme de sa fille. »

Diana rougit en se rappelant que le capitaine n'avait pas agi aussi innocemment à cet égard que le Français le supposait.

« Et vous accepterez même papa par amitié pour moi ? demanda Diana.

— De tout mon cœur.

— Ah ! vous êtes en vérité un fiancé bien généreux !

— Un fiancé qui n'est pas généreux… bah ! Il n'y a rien de méprisable dans la création comme un homme que l'amour ne rend pas généreux. Quand un homme voit la femme qui de par le Destin sera la sienne, s'arrête-t-il à s'informer du caractère du père, de la mère, de la sœur, ou de la cousine ? Où s'arrêter quand on commence à s'engager dans cette voie ? Un homme qui aime ne fait pas d'enquête. S'il trouve un joyau dans le ruisseau, il le ramasse et l'emporte sur son cœur, trop fier de son trésor pour se rappeler où il l'a trouvé, pourvu que le joyau ne soit pas faux, que la perle soit pure et digne de la couronne d'un roi. Et mon diamant est de la plus belle eau. À propos, nous essaierons de tarir le ruisseau… c'est-à-dire que nous essaierons d'éteindre ces petites dettes dont vous parlez, ces dettes d'hôtels garnis, de fournisseurs.

— Vous voudriez payer les dettes de papa ! s'écria Diane avec étonnement.

— Mais pourquoi pas ? Toutes ces misères, dont la pensée est si cruelle pour vous, pourraient être payées avec deux ou trois mille livres. Votre père me dit que je suis appelé à devenir très-riche…

— Mon père vous a dit cela ! Ah ! alors vous l'avez laissé vous engager dans quelque spéculation !

— Il ne m'a pas engagé dans une spéculation, et je ne cours pas de risques que deux ou trois mille livres ne puissent couvrir.

— Toute cette affaire me semble bien mystérieuse, Gustave.

— Peut-être. Elle doit être conduite en secret et je m'y suis engagé. Mais je ne souffrirai pas que votre père m'entraîne dans une affaire douteuse, croyez-le, ma bien-aimée. »

Sur ce, ils reprirent le chemin de la maison du capitaine, et Diana aimait et admirait Gustave de tout son cœur. Une nouvelle vie s'ouvrait devant elle, pure et brillante. Là où il n'y avait eu pour elle qu'un désert aride, apparaissait maintenant un beau paysage éclairé par les rayons de l'espérance.

« Pensez-vous que vos enfants m'aimeront jamais, Gustave ? » demanda-t-elle non sans un léger sentiment d'étonnement à la pensée que cet amoureux si exalté et si jeune de cœur pût avoir des enfants.

Elle s'imaginait que la responsabilité si lourde de la paternité devait rendre grave, austère.

« S'ils t'aimeront, toi ! s'écria Gustave. Enfant… mais ils t'adoreront. Ils ne demandent qu'à avoir quelqu'un à aimer. Leurs cœurs sont des jardins remplis de fleurs, et tu n'auras qu'à les cueillir. Mais seras-tu heureuse à Cotenoir, toi ? Il est un peu triste, le vieux château, avec ses longs et sombres corridors. Mais tu choisiras de nouveaux meubles à Rouen, et nous ferons que tout soit gai, joyeux, comme le cœur de ton fiancé. Tu ne t'ennuieras pas ?

— M'ennuyer avec vous et les vôtres ! Je remercierai Dieu nuit et jour de m'avoir donné cette heureuse demeure, comme je ne pensais pas pouvoir jamais le remercier il y a quelques mois, quand j'étais triste, lasse, et fatiguée de la vie qui semblait devoir être toujours la mienne.

— Et quand vous pensiez à cet autre ? Ah ! quel imbécile il a été, cet autre ! Mais vous ne penserez plus jamais à lui ; c'est un rêve du passé, » dit Lenoble.

Cette confiance en lui-même qui était un attribut de sa nature, ne lui rendait pas l'idée d'un rival tout à fait désagréable ; il était heureux de sa victoire et de la défaite de son indigne rival.

« Diana, je voudrais te montrer la demeure qui doit être la tienne, dit-il. La famille Sheldon t'accordera tout au moins un congé, si elle ne veut pas te laisser partir définitivement. Tu viendras en Normandie avec ton père. Je veux te montrer Cotenoir et Beaubocage, la demeure où mon père est né. Cette habitation te semblera triste peut-être avec tes idées anglaises ; mais elle m'est très-chère.

— Rien de ce qui vous est cher ne peut me paraître triste, » dit Diana.

Ils étaient alors arrivés.

Une seconde fois M Paget prépara le thé pour son adorateur. Chose étrange à dire, l'opération semblait lui devenir plus douce en se répétant.

En acceptant la tasse de thé de la main de sa bien-aimée, Gustave insista sur la question de la visite de Diana en Normandie.

« Au sujet de la famille Sheldon, elle est inattaquable, dit Gustave au capitaine, qui savourait sa tasse de thé et souriait aux amoureux avec l'air d'un patriarche aristocrate. Il ne peut pas être question de mariage avant qu'il plaise à M Sheldon de lui rendre sa liberté. Je ne consens à cela que comme un homme doit consentir à ce qui est inévitable, mais je le lui dis, ne peut-

elle pas venir en Normandie une quinzaine, rien qu'une quinzaine, pour voir sa future demeure ? Elle viendra avec vous. Elle n'a qu'à demander un congé à ses amis et cela sera fait.

— Bien entendu, s'écria le capitaine, elle viendra avec moi. Si cela est nécessaire, je le demanderai moi-même à Sheldon, mais il vaudra mieux ne pas lui dire où nous allons. Il y a des raisons, bien connues de notre ami Gustave et de moi-même, qui rendent le secret préférable pour le moment. Vous pourrez dire Rouen, c'est assez rapproché pour rester à peu près dans les limites de la vérité, ajouta Horatio avec le ton d'un homme qui ne s'est jamais beaucoup écarté de ces limites. Oui, Rouen, et vous partirez avec moi.

— Avec vous, dit Gustave, je retarderai mon voyage d'un jour ou deux pour avoir le bonheur de faire la route avec vous. Vous devez trouver Fleurus à Rouen, n'est-ce pas ?

— Oui, il doit être là vers le 5 mars, et nous sommes aux derniers jours de février. J'ai reçu une lettre de lui ce matin. Tout va comme sur des roulettes. »

Diana se demanda ce qui pouvait aller ainsi sur des roulettes, mais elle fut obligée de se contenter de l'assurance qui lui avait été donnée par son adorateur, qu'il ne se laisserait pas entraîner dans aucune spéculation.

Livre 05 · Chapitre 03

Le sentiment qui existait alors entre Sheldon et son frère, était assez semblable à celui qui existe entre un pays conquis et ses

conquérants.

Le vaincu était obligé d'accepter ce qu'il plaisait au vainqueur de lui donner, quels que fussent le mécontentement et la rage qui lui rongeaient les entrailles.

George avait été le vaincu dans cette partie dont l'héritage Haygarth était l'enjeu ; il avait eu de belles cartes et les avait jouées avec une réelle habileté ; maie rien n'avait pu résister à l'as d'atout que son adversaire avait dans son jeu.

L'as d'atout était Charlotte et dans sa façon de jouer Sheldon était pour le présent profondément mystérieux.

« J'ai connu bien des cartes difficiles à deviner dans mon temps, disait le solicitor de Gray's Inn à son frère aîné dans une conversation fraternelle ; mais je crois que vous avez mis la main sur la plus indéchiffrable de toutes. Qu'espérez-vous tirer de cette succession Haygarth ? Allons, Philippe, dites votre chiffre franchement.

— Je dois avoir un cinquième ; c'est signé et paraphé.

— Mais de combien sera votre part ? Quel arrangement avez-vous fait avec M Halliday ?

— Aucun.

— Aucun ?

— Que penserait-on si j'extorquais de l'argent ou une promesse d'argent à la fille de ma femme ? Croyez-vous que je pourrais arriver à faire un acte valable entre elle et moi ?

— À ce que je vois, vous voulez entrer dans les voies honorables, et vous voulez laisser le soin de régler vos droits à la générosité de votre belle-fille. Vous allez lui laisser épouser Haukehurst avec ses cent mille livres, et alors vous leur direz à tous deux : Monsieur et madame Haukehurst, soyez assez bons pour me compter ma part du butin. Cela ne ressemble pas du tout à votre manière de faire, Philippe.

— Peut-être serez-vous assez bon pour vous épargner la peine de vous livrer à des théories sur les motifs qui me font agir. Suivez votre voie et laissez-moi suivre la mienne.

— Mais ceci est une affaire où j'ai un intérêt. Si Charlotte épouse Haukehurst, je ne vois pas quel profit pourrait vous revenir sur la succession Haygarth ; mais, d'un autre côté, si elle mourait sans s'être mariée et sans avoir testé, l'argent reviendrait à votre femme, Oh ! mon Dieu ! Philippe, est-ce à cet événement que vous songeriez ? »

La question fut si soudaine, le ton d'horreur avec lequel elle avait été faite fut si peu déguisé, que Sheldon fut pendant un moment décontenancé.

Sa respiration devint plus rapide, il essaya de parler, mais pas un mot ne sortit de ses lèvres desséchées.

Mais cela ne dura qu'un moment.

Il se retourna brusquement vers son frère et lui demanda avec colère ce qu'il voulait dire.

« Vous avez la promesse de votre récompense. Laissez-moi le soin de veiller sur la mienne. Vous porterez ces actes chez Greenwood et Greenwood, ils désirent vous parler à leur sujet. »

Greenwood et Greenwood étaient les solicitors de Sheldon, une maison de quelque distinction et dans le savoir et l'expérience de laquelle le spéculateur avait une confiance absolue.

C'étaient des hommes d'une honorabilité intacte et c'est à eux que Sheldon avait confié les intérêts de sa belle-fille, en s'en réservant toujours la direction en chef.

Ces messieurs avaient la meilleure opinion des droits de la jeune fille et ils menaient l'affaire avec la sage lenteur qu'apportent en pareil cas les maisons de premier ordre.

Sheldon souhaita le bonjour à son frère et il allait partir quand George se plaça résolument devant la porte.

« Un instant, Philippe, dit-il avec une énergie qui ne lui était pas habituelle. J'ai quelques mots à vous dire et je les dirai. Il y a une circonstance… il y a dix ans de cela, où j'aurais dû parler et où je me suis tu. Je n'ai jamais cessé de me reprocher ma lâcheté. Oui, par Dieu ! je m'en suis toujours voulu d'avoir été si lâche. Il y a des moments où je sens que la part que j'ai eue dans cette affaire a été presque aussi coupable que la vôtre.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Naturellement. C'est votre thème et vous vous y tenez. Mais vous savez fort bien ce que je veux dire. En tous cas, vous allez le savoir. Je parlerai clairement pour vous l'apprendre. Vous et moi nous avions un ami, Philippe. C'était un bon ami pour moi, et je l'aimais autant qu'un homme peut en aimer un autre ici-bas. Si j'avais été dans la gêne et si je lui avais demandé cent livres pour me remettre à flots, je suis sûr qu'il m'aurait dit : George, voilà ! C'est ainsi que je comprends l'amitié. Et pourtant j'étais près de

cet homme à son lit de mort, je le voyais décliner, je savais la cause de son mal, et je n'ai pas étendu la main pour le sauver.

— Ayez la bonté de vous écarter de cette porte, dit Sheldon les lèvres pâles de fureur, mais portant hardiment la tête haute. Je ne suis pas venu ici pour entendre des rodomontades de ce genre ou pour me quereller avec vous. Ôtez-vous.

— Non, pas avant d'avoir dit ce que j'ai à dire. Il ne s'agit pas de rodomontades cette fois. J'étais là et… écoutez ceci… J'ai vu mon meilleur ami assassiné par vous. Je me suis lâchement tu dans votre intérêt. Quand cette mort vous a eu enrichi, je vous ai demandé un peu d'argent. Vous savez combien vous m'avez donné et avec quelle grâce. Si vous m'aviez donné vingt fois la somme que vous avez gagnée à la mort de Tom, je la rendrais et je donnerais vingt fois cette somme pour lui rendre la vie et pouvoir me dire que je n'ai jamais été le complice d'un assassin. Oui, par Dieu, je le voudrais ! quoique je ne sois pas scrupuleux à l'excès. Malheureusement, c'est un fait accompli, et tout l'argent de la Banque d'Angleterre ne déferait ce que vous avez fait dans Fitzgeorge Street. Mais écoutez bien, si vous essayez quelque… chose de pareil contre la fille de Tom, si c'est là le plan que vous méditez pour vous emparer de cet argent, aussi vrai que nous existons tous les deux, Philippe, je vous dénoncerai et je sauverai la fille de celui que vous avez assassiné. Je le ferai, Philippe, quoi qu'il puisse arriver. Vous ne pourrez pas vous débarrassez de moi, mon cher, n'essayez même pas. Je vous connais, moi, et c'est le meilleur antidote contre vos poisons.

— Si vous étiez assez bon pour venir me dire ces choses à la Bourse, je pourrais vous intenter un procès en diffamation ou

vous faire enfermer dans une maison de fous. Il est fort inutile de me dire tout cela ici. »

Philippe, dans cette crise, était moins agité que son frère, étant plus ferme et moins impressionnable par nature.

Il saisit son accusateur par le collet et l'écarta violemment du seuil de la porte.

Ainsi se termina sa visite à Gray's Inn.

Malgré toute l'audace qu'il avait montrée dans cet entretien, il arriva à son cabinet profondément accablé.

« Ainsi, il me faudra donc m'attendre à l'avoir contre moi ? se dit-il. Il ne peut me faire aucun mal réel, mais il peut me gêner, m'ennuyer. S'il avertissait Haukehurst ? Mais il n'est guère possible qu'il fasse cela. Peut-être l'ai-je un peu trop rudement traité autrefois, et pourtant si je m'étais montré plus coulant, où ses demandes se seraient-elles arrêtées ? Non ; des concessions dans des cas pareils, c'est la ruine. »

Il s'enferma dans son cabinet et s'assit devant son bureau pour se rendre compte de sa situation.

Pendant longtemps la barque qui avait porté la fortune de Sheldon avait navigué en eau trouble. Il avait été un disciple inconscient de lord Bacon, en ce sens que la hardiesse recommandée par ce philosophe avait été le trait distinctif de sa conduite, dans toutes les circonstances de sa vie.

Comme spéculateur, cette hardiesse l'avait bien servi.

Les aventures devant lesquelles les esprits timides reculent épouvantés lui avaient apporté, à lui joueur audacieux de riches

moissons.

Quand quelque riche galion naviguant sur l'Océan commercial, tirait le canon d'alarme et arborait les signaux de détresse, quand menacé par la tempête, il s'élevait à la pointe des vagues et plongeait dans l'abîme sans fond où s'ouvre la vallée de la mort, Philippe était au milieu de cette bande choisie de désespérés qui osaient affronter la tempête et chercher un profit, un bénéfice dans la tourmente et la terreur.

Pendant que d'autres surveillaient les événements et attendaient qu'un rayon de soleil reparût à l'horizon, Sheldon avait déjà rapporté une belle et riche part de butin.

Les obligations de chemins de fer qui ne semblaient pas sérieuses, les actions de la Banque Unitas, immédiatement après la découverte des malversations gigantesques de Swillinger, le secrétaire de la Banque, la ligne de chemin de fer de Mole et Barrow, quand les projets de Mole et Barrow étaient encore dans les nuages et que les gens prudents prévoyaient leur insuccès, les actions d'emprunts étrangers que les Rothschild achetaient en dessous-main, toutes ces affaires et d'autres du même genre avaient attiré le capital de Sheldon et par la savante manipulation de ce capital, ainsi employé, Sheldon avait triplé la fortune que lui avait apporté son mariage avec la veuve de Halliday.

Le spéculateur avait eu la chance de se lancer sur le marché à un moment où l'on faisait fortune avec une facilité tout à fait anormale.

Il avait tiré le meilleur parti de ses avantages et n'avait négligé aucune occasion.

Il avait saisi la fortune aux cheveux et il n'avait pas attendu qu'elle se changeât en une vieille femme chauve.

Il n'avait commis qu'une erreur, et cette erreur il l'avait commise en commun avec tous ceux engagés comme lui dans le grand jeu de la spéculation, il avait pris l'anormal pour le normal ; il s'était figuré que ces magnifiques occasions étaient l'évolution naturelle et continue des événements de chaque jour, et quand cette série se rompit brusquement, quand la dernière des sept vaches grasses eut disparu pour faire place à la triste succession des vaches maigres, il n'y eut pas de débutant, d'apprenti boursier qui fût plus déconcerté que Sheldon.

La panique arriva sournoisement comme un voleur au milieu de la nuit, et elle trouva Sheldon engagé parmi les spéculateurs à la hausse.

Les oracles de la Bourse étaient tombés d'accord pour déclarer qu'un homme qui avait acheté des consolidés à 90 devait augmenter son capital, et, ce qui était vrai pour cette valeur, devait logiquement être vrai pour les autres.

La panique arriva et de 90 les consolidés descendirent lentement, tristement, et avec une continuité désespérante, à 85 1/2. Les autres valeurs moins sûres déclinèrent avec une rapidité en proportion de leur faiblesse constitutionnelle.

Comme lors des ravages d'une épidémie, les plus faibles sont les premières victimes du fléau, de même dans les paniques de Bourse, les fausses entreprises, les opérations hasardeuses, tombent à des taux effrayants et finissent par sombrer totalement.

L'homme qui tient un lion par la queue n'est pas dans une situation pire que le spéculateur dans ces moments de crise.

Lâcher pied, c'est réaliser une ruine immédiate, tenir tête pendant un certain temps peut être le salut, mais qui peut savoir le moment précis où il est sage d'abandonner la partie.

Mais tenir bon jusqu'à ce que la bête soit devenue de plus en plus furieuse et lâcher alors, pour être mangé tout vivant, voilà ce qui arrive à beaucoup de gens dans ces conjonctures.

Si Sheldon avait accepté sa première perte et vu dans ce fait une indication que la chance avait tourné, il aurait subi une perte considérable ; mais il resta sourd à ce premier avertissement.

Il avait une confiance implicite en son habileté, et il S'imaginait que si'autres barques sombraient dans cette tempête, sa barque à lui continuerait sa marche triomphante jusqu'au port, protégée par sa science et son audace.

Ce ne fut pas avant d'avoir vu une petite fortune fondue dans le payement des reports, qu'il se soumit à l'inévitable.

Les erreurs d'une année avaient dévoré les fruits de neuf années de succès et le Sheldon d'alors n'était pas plus riche que l'homme qui se tenait près du lit de Halliday et attendait la venue de celle qui entre d'un même pas dans le palais des rois et dans la chaumière du pauvre.

Non-seulement il était aussi pauvre qu'en cette terrible période de son existence, dont le souvenir était douloureux même pour lui, mais il était écrasé par un fardeau encore plus lourd : il s'était créé une situation plus élevée, et la chute était plus pro-

fonde, c'était l'anéantissement complet de toutes ses chances dans la vie.

Le sommeil inquiet du spéculateur fut d'abord troublé par une vision assez étrange.

Il vit un écriteau noir attaché à la muraille sur une place publique.

Son nom était inscrit sur cet écriteau.

Dans quelque lieu que ses rêves le transportassent, partout il voyait cette hideuse planche carrée peinte en noir.

Tantôt c'était sur les murs de la chambre, tantôt à la porte de l'église, comme les propositions de Luther, tantôt au coin de la rue, à la place de l'inscription de la rue, tantôt il tranchait en noir sur le marbre blanc.

Misérable rêve, misérable homme, pour qui amasser de l'or est le seul but de la vie, et qui s'imagine que perdre cet or !... c'est tout perdre !

La conscience de ses pertes et la prochaine ruine dont il était menacé étaient le renard que le spéculateur, comme le Spartiate, portait chaque jour sous son gilet pendant que sa vie triste et monotone suivait son cours, que son insignifiante femme lui souriait au coin de la cheminée, plus occupée de son crochet ou d'un nouvel ouvrage de tapisserie que de la vie intérieure de son mari, que Charlotte et son amoureux, contemplant l'existence à leur point de vue, s'abandonnaient à leurs rêves et à leurs espérances et étaient en toutes choses aussi loin du triste songeur, que si le hasard les avait fait naître aux Grandes-Indes.

La ruine qui menaçait le spéculateur malheureux n'était pas immédiate, mais elle n'était plus fort éloignée, l'ombre lui en apparaissait dans une obscurité crépusculaire.

Sa réputation d'homme habile et sûr n'existait plus, il était rangé parmi les hommes audacieux et les niais secouaient la tête quand on parlait de lui.

« L'un des premiers qui sautera sera Sheldon, » disait-on.

Mais dans ces temps de crise commerciale il n'y avait pas à dire qui sauterait le premier : c'était la fin du monde en petit. L'un était pris et l'autre était laissé.

La Gazette remplissait ses colonnes comme une rivière qui déborde, toute une page du Times était absorbée, les hommes dans les affaires regardaient les listes de noms dans les journaux du mercredi et du samedi, comme si la trompette des archanges sonnait pour la destruction de l'univers.

Depuis quelque temps, la barque dans laquelle Sheldon avait bravé la tourmente était faite en papier. Ce n'était rien : les barques en papier sont celles qui se soutiennent le mieux sur l'eau, mais la barque du capitaine Sheldon avait besoin d'être radoubée et le capitaine craignait la rareté du papier, ou pire encore, le terrible décret émané de quelque aréopage commercial déclarant qu'il n'y avait plus de papier.

Une fois déjà, Sheldon s'était trouvé face à face avec la ruine complète et inévitable : quand tous les expédients ordinaires eurent été épuisés et que ses embarras furent devenus désespérés, il avait trouvé un expédient désespéré et il était sorti de ses embarras.

Le moment était venu où il fallait trouver un nouveau moyen de se tirer d'affaires, et un moyen désespéré si la nécessité l'y contraignait.

Comme Sheldon avait alors envisagé sa position, il l'envisageait maintenant, sans fléchir, quoique avec une sombre colère contre sa destinée.

Il était dur pour lui qu'une pareille chose dût être répétée. S'il avait pitié de quelqu'un, c'était de lui, et ce genre de compassion est très-commun chez les gens de ce caractère.

Les lettres de Casket ne nous montrent-elles pas, si elles sont de nature à nous apprendre quelque chose, que Marie Stuart se trouva très à plaindre quand elle se vit forcée d'en finir avec Darnley ?

Dans la merveilleuse étude de Swinburne sur l'existence morbide, il n'y a peut-être pas de touches plus fines que celles qui révèlent l'égoïste compassion de la reine par les souffrances de son propre cœur.

Livre 05 · Chapitre 04

Diana informa M Sheldon que le désir de son père était qu'elle quittât Bayswater ; mais avant cela, elle avait obtenu le consentement du capitaine à la révélation de son engagement avec celui qui devait être son mari.

« Il ne me convient pas de les quitter d'une façon mystérieuse, papa, dit-elle. J'ai déjà à peu près tout dit à Charlotte, sous le

sceau du secret, mais j'aimerais à pouvoir dire à M Sheldon que j'ai des motifs sérieux pour la quitter.

— Très-bien, mon amour, puisque vous êtes si étonnamment entichée d'honorabilité, dit le capitaine se rappelant de quelle importance était le mariage de sa fille, et quelle personne difficile à manier il avait rencontrée en elle ; oui, ma chère, comme de juste, je respecte vos honorables sentiments et… vous pouvez dire à M Sheldon, ce qui naturellement emporte également M. Sheldon, puisque cette dame n'est qu'un pur zéro, que vous êtes fiancée à un Français, un gentilhomme dans une certaine position. Vous serez, comme de raison, obligée de mentionner son nom, et de là viendront les questions sur la manière dont vous vous êtes rencontrée avec lui, et, sur ma parole, il est très-fâcheux que vous insistiez pour éclairer ces gens. Voyez-vous, ma chère enfant, ce que je dois éviter, pour le moment, c'est toute chance de collision entre les Sheldon et Lenoble.

— Papa ! s'écria Diana avec impatience, pourquoi toutes ces intrigues ?

— Oh ! très-bien, mademoiselle Paget, dites ce que vous voudrez ! s'écria le capitaine, perdant patience devant une telle persistance de perversité. Tout ce que je peux dire, c'est qu'une jeune personne qui refuse du pain et du beurre, est exposée à n'avoir plus que du pain sec, et fort peu peut-être. Je me lave les mains de toute cette affaire… dites tout ce qu'il vous plaira.

— Je ne leur dirai rien de plus que ce qui me paraît actuellement nécessaire, papa, répondit la jeune fille avec calme. Je ne pense pas que M. Sheldon se trouble beaucoup l'esprit au sujet de M. Lenoble. Il semble très-préoccupé de ses affaires.

— Hum !... Sheldon semble tourmenté, inquiet, dites-vous ?

— Eh bien ! oui, papa, C'est ce que j'ai pensé depuis ces derniers mois. Autant que j'en puis juger par l'expression de son visage, quand il reste le soir à la maison, à lire ses journaux, ou à regarder fixement dans le feu, je suis certaine qu'il a des inquiétudes, des tourments même. M Sheldon et Charlotte ne semblent pas remarquer ces choses. Elles sont habituées à le voir tranquille et réservé, et elles ne s'aperçoivent pas comme moi du changement qui s'est opéré en lui.

— Ah ! il y a un changement, n'est-ce pas ?

— Oui, un changement bien marqué.

— Pourquoi diable ne m'avoir pas dit cela plus tôt ?

— Pourquoi vous aurais-je dit que M. Sheldon paraît inquiet ? Je ne vous l'aurais pas dit aujourd'hui, si vous n'aviez pas semblé craindre son intervention dans nos affaires. Je ne puis m'empêcher d'observer ces choses, mais il ne me convient pas de jouer le rôle d'un espion.

— Non, mais vous êtes infernalement pointilleuse, vous avez trop de délicatesse dans l'esprit, mon amour, dit le capitaine en se laissant emporter une seconde fois à un mouvement d'impatience. Pardonnez-moi, si je manifeste de l'impatience. Vous envisagez ces choses d'un point de vue plus élevé que ne peut le faire un vieil homme du monde blasé comme moi. Mais si vous voyiez quelque chose de remarquable dans la conduite de M. Sheldon, une autre fois, je vous serais obligé de vous montrer un peu plus communicative. Lui et moi nous avons été associés

dans les affaires, voyez-vous, et il est très-important pour moi de savoir ces choses.

— Je n'ai rien observé de remarquable dans la conduite de M. Sheldon, papa, j'ai vu seulement qu'il était pensif et abattu. Et je suppose que ces anxiétés sont communes à tous les hommes dans les affaires. »

. . . . . .

Georgy reçut la communication de M Paget avec un mélange de lamentations et de félicitations.

« Il est certain que je suis très-heureuse pour vous, Diana, dit-elle. Mais qu'allons-nous devenir sans vous ? voilà ce que j'ignore. Qui verra si le salon a été bien épousseté chaque matin, quand vous serez partie ? Ne vous imaginez pas que je ne suis pas heureuse de penser que vous avez trouvé un établissement avantageux dans la vie, ma chère enfant ? Je ne suis pas assez égoïste pour cela, quoique je puisse dire que je n'ai jamais trouvé personne avec plus de talent naturel pour confectionner de jolis bonnets que vous… celui que je porte a fait l'admiration de tout le monde, même de Nancy, ce matin, pendant que je vérifiais le livre du boucher avec elle, car j'insiste pour le vérifier avec elle toutes les semaines, que cela lui plaise ou non, bien que la façon dont cet homme établit ses comptes est si embrouillée que je sois comme un enfant entre ses mains. Eh bien ! Nancy elle-même l'a admiré et n'a pas pu s'empêcher de remarquer quel air jeune il me donnait. Puis elle est revenue à l'époque où nous étions dans Fitzgeorge Street et elle m'a mis l'esprit à l'envers pour toute la journée. Et maintenant, ma chère, laissez-moi vous adresser mes sincères félicitations. Naturellement vous savez que vous auriez

toujours eu votre place à notre foyer, mais être chez les autres n'est pas un héritage, comme dit le proverbe, et par intérêt pour vous, je suis très-heureuse de penser que vous allez avoir une maison à vous. Et maintenant dites-moi comment il est, ce monsieur… Quel est donc son nom ? »

Ce nom, il avait été dit à M Sheldon, mais elle l'avait oublié.

Sa grande anxiété, comme celle de Charlotte, était de savoir quel genre d'homme était le futur mari de Diana. Si le bonheur à venir de leur jeune amie avait dépendu de la forme du nez ou de la couleur des yeux de son mari, ces deux dames n'auraient pas été plus anxieuses à ce sujet.

« A-t-il de longs cils et une expression rêveuse dans les yeux comme Valentin ? demanda Charlotte, secrètement convaincue que celui qu'elle aimait était le modèle accompli de toutes les grâces personnelles.

— Porte-t-il des favoris ? demanda Georgy. Je me souviens que, quand j'étais toute jeune fille et que j'allais dans le monde, à Barlingford, j'ai été frappée par les favoris de M. Sheldon. Et je me suis presque fâchée contre papa, qui faisait toujours des remarques railleuses et appelait ces favoris des côtelettes ; mais c'est qu'ils avaient tellement la forme de côtelettes à cette époque… il ne les porte plus ainsi maintenant. »

M Sheldon fit une diversion sur la question des favoris, et Diana échappa à la nécessité de décrire son adorateur.

Elle n'aurait jamais pu le dépeindre à Georgy.

Aussitôt qu'elle put reprendre la parole, elle demanda la permission de quitter Bayswater pour aller voir le domaine et la fa-

mille de son prétendu.

« Je reviendrai et je resterai auprès de vous aussi longtemps que vous le voudrez, ma chère madame Sheldon, et je vous ferai autant de bonnets que cela vous fera plaisir. Et d'ailleurs je continuerai à vous en faire quand j'habiterai à l'étranger et je vous les enverrai. Ce me sera un bien grand plaisir de pouvoir être de quelque utilité pour une amie qui a été si bonne pour moi. Et peut-être vous imaginerez-vous que les bonnets seront plus jolis, quand vous pourrez dire qu'ils viennent de France.

— Bonne et généreuse enfant ! Et vous n'allez pas partir pour une quinzaine et ne plus revenir, n'est-ce pas, ma chère ? J'ai eu un cuisinier qui m'a fait cela et qui m'a laissée avec un grand dîner sur les bras. Comment m'en suis-je tirée, avec un cuisinier étranger que je payais une guinée et qui employait du beurre à trois shillings la livre comme si c'eût été de la farine, et deux marmitons pour lui servir d'aides !... je n'en sais vraiment rien. Tout cela m'a semblé un rêve. Aussi depuis nous avons tout fait venir de chez le marchand de comestibles et je vous assure qu'en faisant ainsi, vous pouvez ne vous inquiéter de rien, et vous asseoir à votre table l'esprit aussi libre que si vous étiez une invitée, ce qui compense bien toute la dépense. »

Diana promit de ne pas se comporter comme le cuisinier, et deux jours après elle quittait l'embarcadère de London Bridge avec son père et Gustave.

Sheldon s'inquiéta fort peu de ce départ.

Il fut informé du futur mariage de M Paget, et cette nouvelle n'éveilla ni surprise, ni intérêt dans son esprit profondément préoccupé.

« Un Français !… un ami de son père ! dit-il. Quelque aventurier sans doute, » pensa-t-il.

Ce fut toute l'attention qu'il fut capable d'accorder, pour le moment, aux affaires d'amour de M Paget.

Livre 05 · Chapitre 05

Le lendemain du départ de M Paget, Sheldon rentra chez lui de meilleure heure que d'habitude et trouva Charlotte seule au salon lisant un lourd volume, d'une nature édifiante et instructive, dans le but d'acquérir des connaissances qui lui permissent de mieux comprendre ce prodige de savoir qui avait nom Haukehurst.

Elle était fort disposée à bâiller sur le gros volume qui contenait la description de découvertes récentes se rattachant à l'antiquité.

Son esprit n'était pas encore préparé à comprendre ce qu'il y avait de sublime dans de telles découvertes ; elle n'y voyait qu'une sèche relation d'insignifiantes fouilles dans les sables du désert pour retrouver les traces des empires disparus.

M Halliday releva la tête avec un soupir de fatigue quand son beau-père entra au salon.

Ce n'était pas une pièce qu'il affectionnait particulièrement et elle fut surprise de le voir dans un fauteuil en face d'elle tisonnant le feu comme s'il avait l'intention de prolonger son séjour.

« Vous ne devriez pas lire à la lumière des lampes, ma chère, dit-il, c'est très-mauvais pour la vue.

— Je crois bien que ma vue durera autant que moi, papa, répondit avec insouciance la jeune fille, mais vous êtes bien bon d'avoir cette pensée, et je ne lirai pas davantage. »

Sheldon ne répliqua rien.

Il s'assit en regardant le feu avec cette fixité de regard qui lui était habituelle, le regard de l'homme qui songe et qui calcule.

« Ma chère, dit-il après un temps de silence, il paraît que cette fortune à laquelle vous pouvez avoir des droits bien ou mal fondés, est plus importante que nous ne le pensions d'abord ; en fait, la somme dont il s'agit est considérable. J'ai été et je suis encore particulièrement désireux de vous tenir en garde contre un désappointement, car je sais l'effet que de semblables déceptions peuvent produire sur la vie d'une personne. Les insupportables lenteurs de la procédure devant la Cour de la Chancellerie sont proverbiales, et c'est pourquoi je désire avant tout que vous ne comptiez pas sur cet argent.

— Ce sont des idées que je n'aurai jamais, papa. J'aimerais certainement une belle édition de l'Encyclopédie Britannique pour Valentin, puisqu'on dit que cet ouvrage est très-essentiel à un littérateur, ainsi qu'un cheval, l'exercice du cheval étant, dit-on, très-salutaire pour un homme de lettres. Mais, au delà de cela…

— Nous n'avons guère besoin d'entrer dans ces détails, ma chère. Je désire que vous compreniez les choses sous un aspect plus large. Si, d'un côté, le succès dans la délivrance de l'héritage

que nous sommes au moment de réclamer pour vous est incertain, de l'autre cet héritage est considérable. Comme de raison, quand je vous ai fait don de la somme de cinq mille livres, je n'avais aucune idée de la possibilité d'existence d'un pareil héritage.

— Certainement non, papa.

— Mais je découvre maintenant qu'il est dans les choses possibles que vous deveniez une héritière, une femme riche.

— Oh ! papa.

— Dans ce cas, je suis autorisé à conclure que votre mère devrait, dans une certaine mesure, bénéficier de votre bonne fortune.

— En pouvez-vous douter, papa ? Il n'y aurait pas de restriction aux avantages qui devraient résulter pour elle de la fortune qui pourrait m'advenir.

— Je n'en doute pas, ma chère, et c'est guidé par cette idée que je désire vous faire une proposition, à l'avantage éventuel de votre mère.

— Je serai heureuse de faire ce que vous pouvez désirer, papa.

— Il faut que votre acte soit spontané et non accompli pour satisfaire un de mes désirs.

— Que dois-je faire ? demanda Charlotte.

— Eh bien ! ma chère, nous sommes d'accord sur ce point que si vous devez hériter de cet argent, votre mère devra en profiter dans une large mesure. Mais malheureusement le procès à soute-

nir durera probablement pendant un temps infini ; et pendant ce temps il est dans les limites du possible que votre décès précède celui de votre mère.

— Oui, papa.

— Dans ce cas, votre mère perdrait toute espérance de profiter de ces avantages.

— C'est évident. »

Charlotte ne pouvait s'empêcher de penser qu'il y avait quelque chose de sordide dans cette discussion, dans ces calculs de gain et de perte possibles se liant à sa jeune existence ; mais elle arriva à cette conclusion qu'il était dans la nature des hommes d'affaires de tout voir à un point de vue matériel, et que Sheldon n'était pas plus sordide que tout autre homme de sa classe.

« Eh bien ! papa ? demanda-t-elle après un moment de silence durant lequel elle et son beau-père s'étaient absorbés tous deux dans la contemplation du feu.

— Eh bien ! ma chère, reprit lentement Sheldon, j'ai entendu dire que la manière la plus naturelle et la plus facile de se garder contre toutes les éventualités serait que vous fissiez une assurance sur votre vie au profit de votre mère.

— Non ! non ! papa ! s'écria Charlotte avec une énergie inaccoutumée ; je ferais tout, mais pas cela.

— Quelle peut être votre objection contre un arrangement aussi simple ?

— Je reconnais que ma répugnance semble folle et même puérile, papa ; mais j'ai réellement horreur des assurances sur la vie. Je pense toujours à papa… à mon pauvre papa que j'aimais si tendrement. Il semblait avoir mis à prix sa vie pour nous. Il était si anxieux d'assurer sa vie… Je me rappelle lui avoir entendu parler de cela à Hiley, quand j'étais enfant…, de tout régulariser, comme il disait, dans notre intérêt…, et, vous le savez, bientôt après il est mort.

— Mais, vous ne pouvez pas supposer que cette assurance ait été pour rien dans sa mort ?

— Naturellement non, je ne suis pas aussi enfant que cela ; seulement…

— Seulement, vous avez un préjugé insensé et ridicule contre le seul moyen que vous ayez de mettre votre mère à l'abri d'une éventualité si peu probable qu'elle mérite à peine qu'on y pense. Passez-vous ce caprice. »

Il y avait plus d'irritation dans le ton que dans les expressions mêmes.

Ce ne fut pas ce ton courroucé, mais la mention de l'intérêt de sa mère qui fit impression sur M Halliday : elle commença à considérer son refus comme déraisonnable et égoïste.

« Si vous pensez réellement que je doive assurer ma vie, je le ferai, dit-elle alors ; papa l'a fait pour ceux qu'il aimait, pourquoi aurais-je moins de souci de l'intérêt des autres ? »

Une fois M Halliday amenée à cet ordre d'idées, le reste était aisé.

Il fut convenu entre eux que comme Valentin devait être tenu dans l'ignorance des droits de sa fiancée à une certaine fortune dont on préparait la réclamation devant la Cour de la Chancellerie, on le tiendrait également dans l'ignorance de l'assurance préméditée.

Ce n'était qu'un mystère de plus, et Charlotte avait déjà appris à avoir un secret pour celui qui l'aimait.

« Je suppose qu'avant que nous soyons mariés, je pourrai lui tout dire ? fît-elle observer.

— Certainement, ma chère. Tout ce que je veux, c'est de mettre à l'épreuve sa persévérance et sa prudence. Si le cours des événements prouve qu'il mérite confiance, je me fierai à lui.

— Oh ! je n'ai pas de crainte à ce sujet, papa.

— Naturellement non, ma chère ; mais voyez-vous j'ai vos intérêts à protéger, et je ne puis pas voir ce jeune homme avec vos yeux. Je suis obligé d'être prudent. »

Le spéculateur soupira en disant cela : c'était un soupir de profonde lassitude.

Le remords lui était inconnu ; les fibres délicates sur lesquelles vibre cette corde n'avaient pas été employées dans la fabrication de son cœur. Mais il y a une fatigue morale qui participe de la nature du remords, ce sentiment plus noble, dont il a les angoisses. C'est une fatigue et une prostration de l'esprit, une défaillance du cœur, un ardent désir de se coucher pour mourir. C'est l'accablement du chien battu, bien plus que celui de l'homme découragé.

C'était là ce que Sheldon ressentait, à mesure que les mailles du filet qu'il tissait se multipliaient et devenaient chaque jour plus difficiles à manier.

Le succès, dans l'œuvre qu'il poursuivait, dépendait de bien des éventualités ; au loin brillait le but splendide qu'il voulait atteindre, la possession, sans personne qui la lui disputât, des cent mille livres laissées par John Haygarth ; mais entre l'auteur et le but final de tous ces complots, quel océan de difficultés !

Les mains croisées derrière la tête, Philippe regardait à travers le visage enfantin de la jeune fille, dans l'ombre et l'obscurité.

Dans les calculs qui occupaient sans cesse le cerveau de cet homme, Charlotte n'était qu'un chiffre au milieu d'autres chiffres nombreux. Elle avait sa valeur dans le total ; mais sa beauté, sa jeunesse, son innocence, son amour, sa confiance, n'étaient comptés pour rien et n'influaient en aucune façon la fixation du chiffre pour lequel elle entrait dans la somme de l'addition.

Eût-elle été vieille, laide, désagréable, à peine constituée pour vivre, qu'elle eût représenté exactement le même nombre dans les calculs de Sheldon.

Les grâces qui la rendaient belle étaient des grâces qu'il était inapte à apprécier. Il savait qu'elle était jolie femme, mais il savait aussi que les jolies femmes ne sont pas rares dans les rues de Londres et la différence qui pouvait exister entre sa belle-fille et la dernière des femmes qu'il croisait sur sa route, était moins pour lui qu'un préjugé social.

Quoique le secret dût être gardé à l'égard de Haukehurst, il se mit à l'œuvre sans allures mystérieuses, et il mena l'affaire avec

une haute habileté artistique.

Il conduisit sa belle-fille dans les bureaux de Greenwood et Greenwood et expliqua ce qu'il voulait à l'un des directeurs en la présence de Charlotte. S'il appuya un peu plus qu'il ne l'avait fait dans le précédent entretien sur le désir ardent que M Halliday avait de garantir les avantages pécuniaires qu'elle voulait assurer à sa mère, cette jeune personne était trop confiante et trop timide pour le contredire.

Elle lui laissa déclarer, ou plutôt donner à entendre, que cette proposition d'assurance était une idée spontanée de son esprit, une émanation de son cœur affectueux, le résultat naturel du souci presque maladif qu'elle éprouvait pour le bien-être de sa mère.

M. Hargrave Greenwood, de la maison Greenwood et Greenwood, sembla d'abord accueillir froidement la proposition, mais après quelques petits débats, il finit par reconnaître qu'une prévoyance excessive pouvait conseiller d'adopter ce parti.

« Je ne saurais imaginer de garanties d'existence plus assurées, parmi les habitants de Londres, que celles que présente M Sheld..., M Halliday, voulais-je dire. Mais comme cette jeune personne le suggère elle-même, dans le milieu où nous vivons, ces choses sont en dehors des prévisions humaines. S'il y a quelque chose de vrai dans les aphorismes des poètes, j'oserais dire que M Halliday ne saurait s'assurer trop vite, la remarque de Cowper, ou plutôt attendez, je crois qu'elle est de Pope : « Ceux qu'aiment les dieux meurent jeunes, » ne saurait mieux s'appliquer qu'à une aussi charmante personne. Heureusement, les secrétaires des compagnies d'assurances connaissent très-peu les

poètes, à moins toutefois que M Halliday ne se rende à la Compagnie Royale, l'Espoir des veuves et des orphelins, dont le secrétaire est un auteur de drames qui tiennent très-bien leur rang à côté des ouvrages des Knowles et des Lytton. »

M. Greenwood, vieux gentleman de l'ancienne école, riait volontiers de ses propres plaisanteries et prenait les choses tout à fait gaiement : il donna à Sheldon une lettre d'introduction auprès du secrétaire de sa compagnie favorite, dont l'importance, selon lui, était considérable.

Ce ne fut pas le seul avantage résultant de l'entrevue.

L'approbation donnée à l'opération par l'homme de loi rassura Charlotte, et quoiqu'elle eût vu ses intentions quelque peu dénaturées, elle sentit qu'une opération qui semblait sage à un homme comme M. Greenwood, qui avait sous ses pieds un tapis de Turquie et qui commandait à des commis d'aussi bonne façon que ceux qu'elle avait vus aller et venir à la voix de leur patron, ne pouvait être que prudente et convenable.

La réalisation de l'assurance ne marcha pas aussi facilement que l'entrevue avec l'homme de loi.

Le docteur auquel M Halliday fut présentée sembla fort satisfait de l'apparence de brillante santé que présentait cette jeune fille, mais dans un entretien ultérieur qu'il eut avec M. Sheldon, il lui adressa plusieurs questions et secoua la tête d'un air grave quand il lui fut dit que le père de Charlotte était mort à trente-sept ans. Néanmoins son visage perdit de son expression sérieuse en apprenant que Halliday était mort d'une fièvre bilieuse.

« M. Halliday est-il mort à Londres ? demanda-t-il.

— Oui.

— Je voudrais… hum !… si c'était possible voir le médecin qui l'a soigné. Ces fièvres ont rarement un dénoûment fatal, à moins qu'il n'y ait quelque cause qui y prédispose.

— Dans le cas qui nous occupe, il n'y en avait aucune.

— Vous parlez avec un peu trop de confiance, monsieur Sheldon, et non comme un homme de la profession.

— Je parle avec une certaine dose de connaissance professionnelle. Je connaissais Halliday depuis de longues années. »

Sheldon oublia de mentionner que Tom était mort dans sa maison et qu'il avait été soigné par lui.

Il est peut-être tout naturel que Sheldon, le spéculateur en réputation, ne désirât pas établir son identité avec Sheldon, le dentiste de Bloomsbury, qui n'avait pas réussi.

Après quelques autres escarmouches, le docteur honoré de la confiance de la compagnie d'assurance la Prudence consentit à reconnaître qu'il n'y avait rien à induire contre la constitution de M. Halliday, de sa mort prématurée, et qu'on pouvait assurer la vie de Charlotte.

Les motifs qui dictaient cette assurance avaient été brièvement exposés dans la lettre d'introduction à M. Greenwood, et parurent suffisants et acceptables aux yeux des directeurs. Aussi, après un délai de quelques jours, l'assurance sur la vie de la jeune personne fut acceptée, et Sheldon serra parmi ses plus importants papiers une enveloppe oblongue renfermant une police d'assurance sur la vie de sa fille pour cinq mille livres.

« Mais il ne s'en tint pas là, et il prit une double sécurité en faisant une seconde assurance sur la vie de la même jeune personne à la compagnie l'Espoir des Veuves et des Orphelins, quelques jours après la première opération.

Livre 06 · Chapitre 01

Diana Paget à Charlotte Halliday.

« Beaubocage, près Vire, 15 mars 186…

« Comme vous avez exigé de moi l'engagement que je vous écrirais le récit détaillé de mes aventures, je m'installe dans la jolie petite chambre de la tourelle, habitée par M Lenoble, dans l'espoir d'avoir terminé ma première missive avant que papa et Gustave ne m'appellent pour me rendre en voiture au couvent du Sacré-Cœur, où nous devons, je crois, faire une visite aujourd'hui.

« Qu'ai-je à vous dire, ma chère, et comment commencer mon histoire ?

« Laissez-moi me figurer que je suis assise à vos pieds, devant le feu de votre chambre à coucher, et que vous tenez abaissés sur moi vos yeux inquisiteurs dont j'aime tant la nuance.

« Savez-vous que M. Lenoble a les yeux presque de la même couleur que les vôtres, Charlotte ?

« Vous m'avez fait, l'autre jour, une douzaine de questions sur la couleur de ses yeux, et je n'ai pu vous les décrire d'une façon

bien nette ; mais hier, pendant qu'il était debout près de la fenêtre, regardant dans le jardin, j'ai vu leur couleur réelle.

« Ils sont gris, d'un gris bleu, et ses cils sont noirs comme les vôtres.

« Par où commencer ? c'est la grande difficulté.

« Je suppose que vous désirez savoir quelque chose sur le voyage. Il a été en tout fort agréable, malgré le vent frais de mars, qui soufflait avec violence.

« Savez-vous ce que mon dernier voyage m'a rappelé, Charlotte ? Le long et fatigant voyage que j'ai fait de Spa à Londres, quand M. Haukehurst a conseillé et préparé mon retour en Angleterre.

« J'étais restée seule assise sur le balcon regardant la petite ville ; il était plus de minuit, mais les réverbères brûlaient toujours. Je vois encore les fenêtres éclairées briller au milieu de l'obscurité de la nuit, au moment où j'écris cette lettre, et le sentiment de profonde désolation que j'éprouvais alors me revient comme un souffle de vent glacé. Je ne trouve pas de mots pour exprimer combien j'étais malheureuse et désespérée cette nuit-là.

« Je n'osais penser à mon existence à venir, ni même au lendemain, qui était le commencement de cet avenir sans espoir. J'étais obligée d'arrêter mon esprit sur le présent et toutes ses rigueurs, et une sorte de sombre apathie, trop accablante pour trouver l'énergie du désespoir, s'empara de moi pendant cette soirée.

« Pendant que j'étais assise là, M. Haukehurst vint à moi et me dit que mon père avait été mêlé à une querelle d'une nature

honteuse sur laquelle je n'ai pas besoin de m'expliquer, chère amie. Il me conseilla de quitter Spa, il fit plus, il insista même avec énergie pour que je suivisse son conseil. Il avait le plus vif désir de m'arracher à cette existence misérable.

« Votre futur avait de nobles et généreux instincts, même alors, vous le voyez, ma chère. Dans ses plus mauvais jours, il n'était pas méchant du tout, et il ne fallait que votre douce influence pour purifier et élever son caractère.

« Il me donna tout l'argent qu'il possédait pour subvenir aux frais de mon voyage.

« Ah ! quel triste voyage !

« Je quittai Spa dès le point du jour, et je voyageai en troisième classe jusqu'à Anvers avec des Belges qui empestaient l'ail ; je passai la nuit dans une modeste auberge sur le quai, et je m'embarquai pour l'Angleterre sur le Baron Ozy, à midi, le lendemain.

« Je ne saurais vous dire à quel point je me trouvai isolée à bord du steamer.

« J'avais précédemment voyagé dans des conditions peu confortables, mais jamais sans mon père et Valentin, et il avait toujours été très-bon pour moi. Si j'étais misérablement habillée et si nous étions mal jugés par nos compagnons de voyage, je ne m'en inquiétais pas. L'esprit de la bohème était fortement prononcé en moi dans ce temps-là Je me rappelle comment, assis à côté l'un de l'autre sur le même bateau à vapeur, nous regardions passer les côtes monotones de la Hollande en nous amusant aux dépens des autres passagers.

« Alors j'étais complètement seule. Il me semblait qu'on me regardait d'un œil soupçonneux et peu favorable. Je ne pouvais prendre mes repas avec les autres voyageurs et j'étais assez sotte pour me sentir blessée à l'idée qu'on devinait les motifs réels qui me faisaient fuir les repas, qui m'envoyaient leurs odeurs nauséabondes, pendant que je restais assise sur le pont occupée à lire un roman.

« Et quel serait le résultat de mon voyage ? Ah ! Charlotte, vous ne pouvez vous imaginer ce que c'est que de voyager ainsi, sans savoir si on trouvera un asile à la fin du voyage !

« Je savais qu'à une certaine heure nous devions arriver au Dock Sainte-Catherine, mais hors cela, je ne savais rien. J'avais juste de quoi payer le cab qui me conduirait chez ma cousine Priscilla. Je descendrais là sans un sou. Et qu'arriverait-il si ma cousine refusait de me recevoir ? Un moment je me figurai que cela même était possible, et je me vis errant dans Londres, affamée et sans asile.

« Ce fut mon dernier voyage ; je m'y suis appesantie plus longtemps que je n'aurais dû le faire, mais j'ai voulu vous faire bien comprendre ce qui me rend cher M. Lenoble.

« Si vous pouviez vous rendre compte du contraste existant entre le passé et le présent, comme j'en étais frappée sur le pont du bateau de Douvres pendant qu'il était près de moi, vous sauriez pourquoi je l'aime et pourquoi je lui suis reconnaissante.

« Nous étions assis à côté l'un de l'autre, regardant le mouvement des vagues et causant de notre avenir, pendant que mon père faisait la sieste dans une des cabines de l'entrepont.

« Pour Gustave cet avenir paraissait brillant et sans nuage, pour moi, il semblait étrange que l'avenir pût être autre chose qu'une triste terra incognita, à la contemplation de laquelle il n'est pas sage de s'abandonner.

« Papa est établi avec Gustave à Cotenoir, mais il a été arrangé que j'irais rendre visite à M Lenoble, la tante de Gustave, à Beaubocage, et que je resterais auprès d'elle, pendant mon séjour en Normandie.

« Je compris à l'instant le sentiment délicat qui avait dicté cet arrangement.

« Nous dînâmes à Rouen et nous nous rendîmes à Vire par la diligence.

« À Vire, une voiture de campagne nous attendait, avec un vieux garçon de ferme, remplissant les fonctions de cocher.

« Gustave prit les rênes des mains du vieillard et nous conduisit à Beaubocage, où M Lenoble nous reçut avec la plus grande cordialité.

« C'est une bonne vieille dame, avec des bandeaux de cheveux blancs arrangés avec soin sous un joli bonnet. Sa robe est de soie noire, et son col et ses manchettes sont d'une blancheur de neige ; tout respire une propreté exquise dans sa toilette, dont la mode date de vingt-cinq à trente ans.

« Maintenant je suppose que vous serez bien aise d'avoir une idée de ce qu'est Beaubocage.

« Eh bien ! ma chère Charlotte, malgré mon admiration pour M Lenoble, je dois avouer que la demeure de ses ancêtres n'est ni

grande, ni jolie. Cela ferait une ferme très-convenable, mais l'intention marquée de l'architecte d'en faire un château a tout gâté. C'est un bâtiment blanc et carré flanqué de deux tourelles ayant la forme de l'habitation du castor, dans l'une desquelles j'écris cette lettre. Entre le jardin et la grande route il y a un mur surmonté de vases de pierre. Le jardin, pour la plus grande partie, est consacré à l'utile, mais devant les fenêtres du salon, il y a une pelouse bordée d'allées sablées et deux plates-bandes dans lesquelles sont des fleurs. Une rangée de peupliers protège seule la maison contre la poussière de la grande route ; derrière ce rideau de peupliers il y a un verger, sur le côté une cour de ferme ; derrière le verger sont les champs qui composent la ferme de Beaubocage et le domaine paternel de la famille Lenoble. Tout le pays à l'entour est un pays très-plat. Les paysans sont de bonnes gens et très-dévoués à Mademoiselle. Il y a une tranquillité rustique répandue partout, qui pour moi fait toute la beauté de ce séjour.

« Je suis assez hypocrite pour me dire enchantée de tout, car je m'aperçois avec quelle anxiété M. Lenoble m'examine pour découvrir si son pays natal me plaît.

« Il n'est pas né à Beaubocage, mais à Paris ; M Lenoble m'a conté l'histoire de son enfance, et comment elle l'a amené à Beaubocage, quand il était encore un tout petit enfant, et qu'elle avait été le chercher à Rouen, où son père est mort.

« À l'égard de sa mère il semble exister quelque mystère. Mademoiselle ne m'en a rien dit si ce n'est que son frère aîné avait fait un mariage d'amour, ce qui avait irrité son père.

« Elle a le petit berceau dans lequel son neveu Gustave dormit la première nuit après son arrivée. Ce petit lit avait été celui de

son père trente ans auparavant. Elle pleurait en me contant l'histoire et en me disant comment elle avait veillé ce pauvre petit, qui pleurait pour s'endormir, son bras replié sous sa tête et son visage éclairé par la lune.

« Je fus touchée de la manière dont elle me dit toutes ces choses, et je crois, que si je n'avais pas encore appris à aimer M. Lenoble, je l'aurais aimé par amitié pour sa tante : elle est charmante.

« C'est une créature si innocente et si pure qu'en lui parlant, on fait attention à ses paroles, comme on le ferait vis-à-vis d'un enfant. Elle a environ quarante ans de plus que moi et pour rien au monde je ne voudrais lui parler des gens et des choses que j'ai vus dans les villes d'eaux et dans les salons de jeu. Elle a passé les soixante années de sa vie si complètement en dehors du monde, qu'elle a gardé, au plus haut degré, toute la fraîcheur de son innocente jeunesse. Peut-il exister un philtre magique plus puissant qu'une vie pure, exempte d'égoïsme et qui s'écoule loin du bruit des villes.

« La vieille domestique, qui me sert, a soixante-dix ans et se rappelle les faits et gestes de M Cydalise depuis son enfance. Elle est toujours à chanter les louanges de sa maîtresse et elle voit que j'ai du plaisir à les entendre. « Ah ! Mademoiselle, me dit-elle, épouser un Lenoble, c'est épouser un des anges du bon Dieu. Je ne dirai pas que le vieux Lenoble n'a pas été dur pour son fils. Ah ! oui, mais c'était un noble cœur. Et le jeune monsieur celui qui est mort à Rouen, le pauvre jeune homme ! Ah ! qu'il était bon, qu'il était gracieux ! Comme il y a eu des pleurs, des regrets quand son père l'a chassé ! »

« Ma position est tout à fait reconnue. Je crois qu'il n'est pas jusqu'au gardeur de vaches de la ferme, avec ses larges épaules brûlées par le soleil, sa bonne grosse figure, et ses immenses sabots, qui ne sache que je suis destinée à devenir M Lenoble de Cotenoir.

« Cotenoir est le château de Windsor du canton, Beaubocage n'est que Frogmore.

« Oui, ma chère, l'engagement est signé et scellé. Quand même je n'aimerais pas M. Lenoble, j'ai pris l'engagement de l'épouser, mais je l'aime et je le remercie de tout mon cœur d'avoir donné un but défini à ma vie.

« Ne pensez pas que je n'apprécie pas votre bonté à toute sa valeur, ma chérie, je sais que je n'avais pas à craindre de manquer d'un intérieur tant que vous pouviez me l'offrir. Mais il est toujours dur d'être le commensal obligé d'une maison quelle qu'elle soit, et Valentin voudra tout l'amour et tous les soins de sa jeune moitié.

« Je vous ai écrit une lettre qui j'en suis sûre exigera un port double ; aussi je n'ajouterai plus qu'un mot d'adieu.

« Prenez grand soin de vous, chère amie ; repassez votre partie dans nos duos favoris, rappelez-vous nos promenades du matin dans le jardin, et n'usez pas votre vue sur les gros livres que M. Haukehurst est obligé de lire.

« Votre toujours affectionnée,

« Diana. »

Charlotte Halliday à Diana Paget.

« De la plus ennuyeuse maison de la Chrétienté

« Lundi.

« Votre lettre est venue apporter un peu de relâche à l'ennui de mon existence.

« Comme je voudrais être avec vous ! Mais c'est un rêve trop brillant. Je suis sûre que j'adorerais Beaubocage. Je ne m'inquiéterais pas de ce disgracieux rideau de peupliers, du pays plat, ou de la poussière de la route, du moment que cela ne ressemblerait pas à Bayswater. J'aspire à changer de lieu, ma chère Diana. J'ai si peu vu le monde, excepté cette chère ferme au milieu des terres marécageuses à Newhall !

« Je ne crois pas que j'étais née pour être enfermée et confinée dans cette existence étroite, dans un cercle ennuyeux d'occupations et de devoirs sans variété et sans intérêt. Quelquefois, quand la lune éclaire les hauteurs des jardins de Kensington, je pense à la Suisse, aux montagnes toujours couronnées de neige, aux belles vallées des Alpes dont nous avons lu les descriptions et parlé si souvent, jusqu'à ce que mon cœur souffre à la pensée que je ne les verrai jamais.

« Et penser qu'il y a des gens dans l'esprit desquels le mot Savoie n'éveille pas de plus gracieuse image que celle d'un plant de choux ! Ah ! ma pauvre chère, n'est-il pas presque coupable à moi de me plaindre, quand vous avez fait une si amère expérience de ce monde dur et cruel ?

« J'ai un véritable amour pour votre chère M Lenoble ; j'aime presque autant que vous votre magnanime, votre chevaleresque, votre généreux M. Lenoble.

« À propos, comment osez-vous l'appeler M. Lenoble ? j'ai compté les fois où vous parlez de lui, dans votre bonne et longue lettre, et pour un Gustave, il y a une demi-douzaine de M. Lenoble. Il doit être Gustave pour moi, à l'avenir, rappelez-vous-le.

« Que vous dirai-je, ma chérie ? je n'ai rien à vous raconter, absolument rien. Dire que je voudrais que vous fussiez auprès de moi, c'est tout simplement avouer que je suis très-égoïste, mais j'aspire après vous, ma chérie, mon amie, ma sœur adoptive, mon ancienne compagne de pension, à laquelle je ne crois pas avoir jamais caché, volontairement, une seule de mes pensées.

« Valentin est venu mardi dans l'après-midi ; mais je n'ai rien à vous dire même sur lui. Maman sommeillait dans un coin après avoir pris une tasse de thé et Valentin et moi nous étions auprès du feu, causant de notre avenir, juste comme vous et M. Lenoble sur le bateau à vapeur.

« Comme les personnes fiancées l'une à l'autre aiment à parler de l'avenir ! Est-ce notre amour qui nous fait paraître tout si brillant, si différent de ce que tout a été antérieurement ?

« Je ne puis me figurer l'existence avec Valentin autrement qu'heureuse. J'essaie d'imaginer des épreuves. Je me figure être en prison avec lui, le vent soufflant à travers des vitres brisées, la pluie passant à travers un toit effondré et venant tomber sur le plancher sans tapis ; mais le plus affreux tableau que je puisse me représenter ne me paraît pas triste quand il en fait partie.

« Nous remédierions aux carreaux brisés avec du papier, nous essuierions les gouttes de pluie avec nos mouchoirs, et, assis à côté l'un de l'autre, nous causerions de l'avenir, comme nous le

faisons maintenant. L'espoir ne pourrait jamais nous abandonner, tant que nous serions ensemble.

« Et alors, quelquefois, quand je regarde Valentin, la pensée qu'il faut mourir me vient tout à coup et je sens au cœur comme l'étreinte d'une main glacée.

« Je m'éveille parfois la nuit avec cette pensée et en me rappelant la mort prématurée de mon père.

« Il revint un soir à la maison, avec un gros rhume, et depuis ce moment il déclina jusqu'au moment où il mourut.

« Ah ! penser qu'une femme puisse avoir à souffrir d'un tel malheur ! Heureusement pour maman qu'elle n'est pas capable de sentir trop profondément la souffrance. Elle a été triste, et maintenant encore, quand elle parle de papa, elle pleure un peu, mais ces larmes-là ne lui font pas de mal. Je pense en vérité qu'elle y trouve une sorte de plaisir.

« Voyez, chère, quelle longue lettre égoïste je vous ai écrite ; après tout, je ne vois rien de plus à vous dire, si ce n'est que tout en étant ravie de penser à votre plaisir au milieu de vos nouveaux amis, dans un pays nouveau pour vous, mon cœur égoïste soupire après l'heure qui vous ramènera auprès de moi.

« Je vous en prie, dites-moi, toutes vos impressions au sujet de celles qui doivent devenir vos filles.

« Votre toujours et toujours aimante.

« Charlotte. »

Diana Paget à Charlotte Halliday.

« Beaubocage, près Vire, 30 mars 186.

« Dans trois jours j'espère être près de vous, mais néanmoins je me crois obligée à remplir ma promesse et à vous tenir au courant de ma vie ici.

« Tout le monde est meilleur pour moi que je ne puis le dire, et il ne me reste rien à désirer, si ce n'est de vous voir ici vous émerveillant, comme je suis certaine que, vous le feriez, de la nouveauté et de l'étrangeté de toutes choses.

« Si jamais je deviens M Lenoble, ce que maintenant encore je ne puis pas me figurer comme devant arriver, vous viendrez à Cotenoir, vous et Valentin.

« On m'a promenée hier dans toutes les pièces du vieux Château, et j'ai arrêté dans mon esprit, la chambre que je vous donnerais, si les choses se passent comme nous les arrangeons. Ce sont de très-vieilles pièces, et je m'imagine les gens étranges qui ont vécu là et y sont morts peut-être dans le temps passé. Mais si vous venez les visiter, elles auront été rendues brillantes et jolies et nous en aurons chassé les sombres ombres du moyen âge. Il y a de vieilles peintures, de vieux instruments de musique, des vieilles chaises et des vieilles tables boiteuses, des tapisseries qui tombent en poussière quand on les touche, cendres et reliques de nombreuses générations.

« Gustave dit que nous balaierons ces vieux vestiges et que nous commencerons une vie nouvelle quand nous viendrons nous établir à Cotenoir ; mais je ne trouve pas dans mon cœur le courage de faire disparaître toutes les traces laissées par les pas de ceux qui sont morts dans la poussière des longs corridors de ma future demeure.

« Il faut maintenant que je vous parle de celles qui doivent être mes filles.

« Celle que je puis appeler dès à présent mon aînée, car je l'aime tant déjà qu'une rupture avec Gustave ne pourrait lui enlever mon affection, est la plus aimable et la plus aimante des créatures, elle vous rappelle à ma pensée. Vous allez rire de cette idée, mais songez que je ne dis pas que M Clarisse Lenoble vous ressemble actuellement par le teint, par les traits, et par ces rapports communs qui peuvent frapper tous les yeux ; la ressemblance est d'une nature beaucoup plus subtile : il y a un air dans le visage de cette chère enfant, un sourire, un je ne sais quoi qui me rappelle votre brillant visage.

« Vous direz que c'est une pure imagination, et c'est ce que je me suis dit d'abord à moi-même, mais j'ai reconnu après que ce n'était pas une idée, mais bien réellement une de ces vagues et indéfinissables ressemblances accidentelles qui se rencontrent si souvent. Pour moi c'est un heureux hasard car, au premier coup d'œil, le visage de ma fille m'a dit que je pourrais l'aimer rien que par l'affection que j'ai pour vous.

« Nous avons été au couvent hier : c'est une vieille habitation fort curieuse, un ancien et imposant château, qui fut autrefois la demeure d'une ancienne famille.

« Une petite sœur tourière portant la robe noire des sœurs laies, nous a reçus et conduits au parloir, grande et belle salle, décorée de peintures religieuses exécutées par les membres de la congrégation.

« Gustave et moi fûmes reçus par la supérieure, une vieille dame dont le visage doux et les manières empreintes d'une grâce

tranquille conviendraient à une duchesse. Elle envoya chercher les demoiselles Lenoble et, après une attente d'un quart d'heure (vous vous rappelez la toilette que les élèves de la pension étaient obligées de faire avant de se rendre au salon), M Lenoble arriva. C'est une grande, mince, belle et aimable personne qui me rappela aussitôt la meilleure amie que je possède au monde.

« Elle courut d'abord à son papa, qu'elle embrassa avec une joie incroyable, puis elle resta un moment à me regarder d'un air timide, confus et embarrassé.

« Son embarras ne dura qu'un instant, Gustave se baissa pour lui murmurer quelque chose à l'oreille, une chose à laquelle ses lettres avaient déjà dû quelque peu la préparer.

« Le visage de la belle jeune fille s'éclaira, ses yeux d'un gris-bleu tournèrent vers moi leur doux et affectueux regard, et elle vint à moi et m'embrassa.

« — Je vous aimerai beaucoup, murmura-t-elle.

« — Et moi je vous aime beaucoup déjà, lui répondis-je du même ton confidentiel.

« Je pense que ces simples mots auxquels répondit le regard confiant de ses yeux innocents, suffirent pour former entre nous un lien qui ne se brisera pas facilement.

« Ah ! Charlotte, quel gouffre entre la Diana Paget qui débarqua seule sur le quai du Dock de Sainte-Catherine, à la clarté incertaine d'une froide matinée, ne sachant pas si elle trouverait un abri dans cette cité affairée, et cette même créature rachetée par votre affection et exaltée par l'amour et par la confiance de Gustave !

« Quelques instants après ma seconde fille apparut : une jolie enfant, aux façons aimables et caressantes, et alors la supérieure nous demanda s'il nous serait agréable de visiter le jardin.

« Comme de raison je dis oui, et nous fûmes conduits par de longs corridors dans un beau vieux jardin, où les élèves qui me représentaient celles de la pension traduites en français jouaient et couraient selon les traditions habituelles.

« Après la visite du jardin, nous nous rendîmes à la chapelle où il y avait des tableaux de sainteté, des autels parés de fleurs, et de longs cierges brûlant çà et là à la froide clarté du jour.

« Nous y trouvâmes des demoiselles plongées dans de pieuses méditations depuis plus de cinq heures.

« — On envoie jusqu'aux petites pour méditer, me dit Clarisse.

« Nous vîmes, en effet, ces enfants agenouillées devant l'autel paré de fleurs, plongées dans une religieuse extase. Les jeunes filles nous regardèrent timidement quand nous passâmes auprès d'elles.

« Quand on nous eut montré tout ce qu'il y avait d'intéressant à voir dans ce vieil et plaisant établissement, Clarisse et Madelon coururent se mettre en toilette de promenade, pour nous accompagner à Cotenoir, où nous devions dîner.

« C'était une véritable fête de famille.

« M Lenoble était là, ainsi que papa. Il était arrivé au château pendant que Gustave et moi nous faisions notre visite au couvent. Il est de la meilleure humeur et il me traite avec des té-

moignages d'affection et de politesse auxquels il ne m'a pas habituée.

« Comme de juste, je connais la cause de ce changement ; la future maîtresse de Cotenoir est une personne toute différente de la misérable fille qui n'était qu'une charge et un embarras ; mais, tout en lui refusant mon estime, je ne puis lui refuser ma pitié.

« On pardonne tout à la vieillesse, c'est une seconde enfance, et mon père est très-vieux, Charlotte.

« Je vois les traces de l'âge sur son visage beaucoup plus clairement à Cotenoir, où il prend ses manières agréables d'homme du monde, qu'à Londres quand il acceptait son état de malade. Il a bien changé depuis le temps où j'étais avec lui à Spa. Il semble avoir soutenu sa lutte avec le temps très-longtemps, mais maintenant son bras n'a plus assez de force pour repousser l'ennemi commun. Il conserve toujours sa tenue militaire, il se tient encore plus droit que beaucoup d'hommes qui n'ont que la moitié de son âge, mais en dépit de tout cela, je puis voir, qu'il est très-faible, qu'il est usé et fatigué par une longue vie de lutte.

« Je suis heureuse de penser qu'il trouvera enfin un port et si je ne puis remercier Gustave avec toute l'expansion de mon cœur de me donner un chez moi et un rang dans le monde, je pourrai toujours le remercier de donner un asile à mon père.

« Et maintenant, ma chérie, comme j'espère être bientôt auprès de vous, je n'ajouterai rien.

« Je dois passer un jour à Rouen avant de revenir, avec papa, bien entendu ; Gustave reste en Normandie, pour présider à quelques arrangements avant de revenir en Angleterre.

« Je ne puis comprendre les relations d'affaires qui peuvent exister entre lui et papa ; mais il y a une affaire en train, une affaire judiciaire importante, et qui paraît réjouir beaucoup mon père.

« Je dois voir la cathédrale et les églises de Rouen, et je tâcherai de courir un peu les boutiques pour vous rapporter quelque chose de joli. Papa m'a donné de l'argent, le premier argent qu'il m'ait jamais donné sans que je le lui aie demandé. J'ai quelque idée qu'il doit venir de Gustave, mais je ne sens aucune honte à l'accepter. M. Lenoble me semble avoir une nature royale, faite pour répandre partout ses bienfaits.

« Dites à M Sheldon que je lui rapporterai le plus joli chapeau que je pourrai trouver à Rouen, et avec l'expression de tout amour, croyez-moi votre toujours affectionnée,

« Diana. »

Livre 07 · Chapitre 01

Qui fait attention au nuage grand comme la main qui se montre dans une immense étendue de ciel bleu ?

La faible et presque imperceptible menace de ce petit nuage est perdue au milieu de la splendeur d'un ciel d'été.

Le voyageur continue sa route content et plein d'insouciance, jusqu'au moment où souffle un vent de tempête ou que de grosses gouttes d'eau viennent le surprendre et l'éveiller à la conscience d'un orage qui se prépare.

On était dans les premiers jours de mai, et les feuilles vertes commençaient à se montrer sur les arbres des jardins de Kensington.

Bayswater était brillant et égayé par une société élégante, et M Sheldon s'était trouvée assez forte pour aller faire une promenade en voiture au Parc, où la contemplation des chapeaux lui procurait un plaisir toujours nouveau.

« Je pense qu'ils sont encore plus petits qu'ils ne l'ont été de l'année, » faisait-elle observer à chaque saison.

Chaque saison, en effet, les coiffures semblent diminuer ; plus elles sont petites, plus elles sont belles ; les capotes de cabriolet de nos grand'mères ne sont pas encore réduites à une bande large comme un bracelet et à un bouton de rose, mais elles y marchent à grands pas.

Charlotte et Diana accompagnaient M Sheldon dans sa promenade en voiture : le plaisir que lui procurait la contemplation des chapeaux n'était pas complet si elle n'avait pas quelqu'un avec elle pour le partager.

Les deux jeunes filles étaient ravies de se mêler à cette foule brillante et de retourner chez elles quand l'heure sacramentelle était venue, et cette fantasmagorie de couleurs et de beautés mêlait son éclat à leur vie solitaire.

Néanmoins, depuis peu, Charlotte semblait fatiguée de cet éblouissant spectacle et du diorama toujours splendide du West End ; elle ne poussait plus d'exclamations à chaque toilette excentrique ; elle ne souriait plus avec admiration quand les chevaux rongeaient leurs mors dans le voisinage immédiat de son

chapeau ; elle ne poussait plus de petits cris de joie quand les grands drags descendaient lentement au milieu de la foule des équipages éclairés par le soleil couchant, tandis que le cocher, dans toute sa splendeur, se tient grave et tranquille sur son siège avec un orgueil qui singe l'humilité.

« Voyez, Charlotte, dit M Paget, comme un de ces brillants équipages passait près du landau de M Sheldon, encore un drag… Ne l'avez-vous pas vu ?

— Si, ma chère, je l'ai vu.

— Êtes-vous donc lasse des équipages à quatre chevaux ?… Vous qui les admiriez tant d'habitude

— Je les admire toujours autant, chère.

— Et pourtant c'est à peine si vous avez donné un coup d'œil à ces splendides chevaux rouans.

— C'est vrai, dit Charlotte avec un soupir.

— Êtes-vous fatiguée, Charlotte ? » demanda M Paget avec inquiétude.

Il y avait depuis peu, dans les manières de Charlotte, quelque chose qui lui avait inspiré un vague sentiment de crainte, un changement qu'elle pouvait à peine définir, un changement si graduellement opéré, qu'il n'y avait qu'en comparant son état actuel avec ce qu'il était quelques mois auparavant, qu'il était possible de s'apercevoir combien ce changement était réel.

La pétulance et la vivacité juvénile de M Halliday faisaient rapidement place à un état habituel d'insouciance.

« Êtes-vous fatiguée, ma chérie ? répéta Diana avec anxiété pendant que M Sheldon se retournait pour continuer sa contemplation des chapeaux.

— Non, Diana, je ne suis pas fatiguée, mais je ne me sens pas bien cette après-midi. »

Ce fut le premier aveu fait par Charlotte de la sensation de faiblesse et de langueur qui s'était emparée d'elle depuis deux mois, si lentement, si graduellement que ce changement semblait trop insignifiant pour s'en occuper.

« Vous vous sentez malade ? demanda Diana.

— Oh ! non, pas précisément malade. Je ne saurais appeler cela maladie, seulement je me sens un peu faible, voilà tout. »

En cet instant, M Sheldon plaça son mot dans la conversation, sans cesser d'avoir les yeux sur les chapeaux qui passaient.

« Vous voyez, vous êtes effroyablement négligente à suivre les conseils de votre papa, Charlotte, dit-elle d'un ton plaintif. Aimez-vous les roses panachées sur un chapeau mauve, Diana ? Moi, je n'aime pas cela… Voyez ce chapeau de tulle avec des feuilles de chêne et des groseilles… là, dans la calèche… Je parierais que vous n'avez pas pris votre verre de vieux porto ce matin, Charlotte, et que vous n'avez qu'à vous en prendre à vous, si vous êtes faible.

— J'ai pris un verre de porto ce matin, maman. Je ne l'aime pas, mais j'en prends tous les matins.

— Vous n'aimez pas le vieux porto que votre père a acheté à la vente de l'évêque de je ne sais quel endroit ? C'est parfaitement

absurde à vous, Charlotte, de dire que vous n'aimez pas un vin qui coûte quinze shillings la bouteille et que les amis de votre papa déclarent en valoir vingt-cinq.

— Je suis fâchée qu'il coûte si cher, maman, mais je ne puis me faire à le trouver bon, répondit Charlotte avec un sourire dont la tristesse contrastait avec la gaieté qui la distinguait quelques semaines auparavant. Je pense qu'il faut aller dans la Cité et devenir marchand ou spéculateur pour arriver à aimer ce genre de vin. C'est ce que disait Valentin dans le Cheapside, en parlant d'une femme que quelques gentilshommes aimaient : pour l'aimer il fallait une éducation libérale ; pour aimer le vieux porto, il faut une éducation commerciale.

— Je suis sûre qu'un pareil vin doit vous être bon, » dit Georgy d'un ton presque aigre.

Elle pensait que cette fraîche créature n'avait pas le droit d'être malade. Les maux de tête, les faiblesses, les langueurs, et toutes les petites indispositions des femmes à la mode, étaient choses pour lesquelles elle, Georgy, avait un brevet, et cette indisposition de sa fille était une flagrante contrefaçon.

« Je pense, maman, que le porto me fera du bien avec le temps. Sans doute, je deviendrai aussi forte que cette personne qui étranglait des lions, des serpents, des chiens à je ne sais combien de têtes, et qui accomplissait quantité d'autres faits de ce genre.

— En vérité, je désirerais ne pas vous entendre parler de cette manière absurde, ma chère, dit M Sheldon avec un accent de dignité offensée. Je pense que vous devriez être sérieusement reconnaissante de l'intérêt que vous porte votre papa, et de l'in-

quiétude qu'il éprouve à votre sujet. Il est positif que je ne suis pas aussi inquiète que lui, mais naturellement ses connaissances médicales le rendent doublement attentif. Il y a six semaines il a remarqué que vous manquiez de force et de ton, comme il appelle cela. « Georgina, m'a-t-il dit, Charlotte manque de ton. Elle commence à tendre le dos d'une façon lamentable. Il faut lui faire prendre du porto, du vin de quinquina, ou quelque chose de fortifiant. » Puis, un jour ou deux après, il s'est décidé pour le porto et m'a donné la clé de la cave, qui sort rarement d'entre ses mains, et m'a dit le numéro de la case où il fallait prendre le vin, un vieux vin qu'il avait acheté pour quelque occasion spéciale, que personne ne devait peut-être goûter que vous, et dont vous deviez prendre un verre, tous les jours, à onze heures. M. Sheldon insista tout particulièrement sur la question de l'heure. « La régularité est la moitié de la cure en pareil cas, » dit-il, et si vous ne vous conformez pas à ses désirs et aux miens dans cette circonstance, Charlotte, il y aura véritablement de l'ingratitude à vous.

— Mais, chère maman, je me conforme au désir de papa. Je bois mon verre de porto tous les matins à onze heures. Je vais prendre dans le buffet de la salle à manger le carafon qui m'est spécialement destiné, le verre qui m'est affecté, et cela avec la ponctualité la plus minutieuse. Je n'aime pas le vin, et je n'aime pas toute la peine qui résulte de toutes les cérémonies qu'il faut faire pour le prendre, mais je m'acquitte de ce devoir religieusement pour vous plaire à vous et à papa.

— Et prétendez-vous dire que vous ne vous sentez pas plus forte, après avoir pris ce vin coûteux régulièrement depuis près de six semaines ?

— Je regrette de dire que je ne me sens pas plus forte. S'il y a un changement, c'est une plus grande faiblesse.

— Mon Dieu ! s'écria M Sheldon d'un ton affecté, vous êtes réellement une fille bien extraordinaire ! »

M Sheldon avait presque au fond du cœur la pensée de la qualifier de fille ingrate. Elle trouvait une sorte d'ingratitude dans cette inutile consommation d'un vieux porto de quinze shillings la bouteille.

« S'il faut que je vous le dise, Charlotte, ajouta-t-elle, je suis convaincue que votre maladie, ou votre faiblesse, est une affaire d'imagination.

— Pourquoi, maman ?

— Parce que si votre faiblesse était réelle, le vieux porto vous aurait fortifiée. Le fait seul que le vieux porto ne vous fait pas de bien est une preuve que votre faiblesse n'est qu'imaginaire. Les jeunes filles de votre âge sont fantasques. Regardez-moi, voyez le martyre que me font subir ces maux de tête nerveux qui me plongent dans une prostration complète, après la moindre fatigue ou la moindre émotion. Les nerfs de ma tête, quand j'ai vérifié le livre du boucher, me mettent à l'agonie. Quand vous aurez une maison à surveiller et que vous verrez le même carré de mouton compté deux fois avec la plus rare impudence, des câpres et du carri en poudre, que vous savez n'avoir jamais eu, figurer à chaque page sur le livre de l'épicier, et que vous n'aurez que votre mémoire pour vous préserver d'une ruine complète, c'est alors que vous apprendrez ce que c'est que d'être réellement malade. »

C'est avec cette facilité que M Sheldon écarta le sujet de la maladie de sa fille, mais il ne fut pas si aisément abandonné par Diana, qui aimait son amie d'une affection qui n'aurait pu être ni plus vive, ni plus forte si elle eût été sa sœur.

La préférence même de Valentin pour son heureuse rivale n'avait pu diminuer l'affection de Diana pour son amie et sa bienfaitrice. Elle avait été jalouse du sort heureux de Charlotte, mais à l'heure où sa jalousie avait été la plus cruelle, son attachement pour son amie n'avait pas été ébranlé.

M Paget resta fort silencieuse pendant le retour à la maison : elle comprenait maintenant la nature de ce changement survenu chez son amie et qui l'avait si fort intriguée jusqu'alors.

C'était un décroissement des forces physiques qui avait enlevé à Charlotte l'éclat de ses sourires et de son rire si joyeux, au timbre si musical.

C'était une langueur physique qui la rendait indifférente aux choses qui autrefois excitaient son enthousiasme juvénile.

La découverte était vraiment pénible. Diana se rappelait ce qu'elle avait observé chez sa cousine Priscilla : les jeunes filles qu'elle avait vues devenir chaque jour plus insouciantes, se mettre pendant quelques jours entre les mains des médecins, puis reprendre leur travail habituel, puis tomber décidément malades, jusqu'au moment cruel où les parents étaient appelés, où le médecin ordonnait un repos absolu, où les mères s'empressaient d'emmener leurs, enfants, espérant que les soins dont elles les entoureraient dans la maison paternelle leur rendraient promptement la santé ; leurs camarades entouraient la voiture pour leur faire leurs adieux, leur exprimer l'espoir de les revoir bientôt

rétablies, mais quand les vacances étaient finies, que le triste jour de la rentrée était venu, elles ne reparaissaient pas au milieu de leurs compagnes d'étude. Étaient-elles parties pour une école supérieure, avaient-elles répondu adsum à l'appel du Grand Maître ?

Diana se rappelait ces tristes souvenirs avec une peine cruelle.

« Des jeunes filles aussi brillantes et aussi aimables qu'elle, ont décliné et ont été enlevées au moment où elles semblaient le plus florissantes et heureuses, » pensait-elle.

Et en observant Charlotte, elle s'aperçut pour la première fois, ce jour-là, que les joues de la jeune fille avaient perdu la fraîche rondeur de leurs contours.

Mais, en pareil cas, l'affection ne peut faire qu'une chose, veiller et attendre.

Dans la soirée, au milieu des douces causeries de la chambre à coucher, dont les deux jeunes filles avaient fait une habitude, Diana arracha à Charlotte la description complète des symptômes qui s'étaient produits en elle depuis les dernières semaines.

« Je vous en prie, n'ayez pas l'air si inquiète, chère Diana, dit-elle gaiement, ce n'est réellement pas la peine d'en parler et je savais bien que si j'avouais me sentir malade, à l'instant, vous et maman, vous vous tourmenteriez l'esprit à mon sujet. Mon malaise n'a rien de sérieux et il sera vite passé. Parfois je me sens de la torpeur, un sentiment de langueur, qui est à peine désagréable, mais seulement étrange, vous comprenez bien ce que je veux

dire. Mais, en somme, à quoi cela se réduit-il ?… à un simple état nerveux.

— Vous avez besoin de changer d'air, Charlotte, dit Diana avec résolution, et de changer de lieux. Oui, sans doute, vous êtes nerveuse. Vous avez été presque retenue prisonnière à la maison par suites des absurdes prescriptions de M. Sheldon. Il vous a compté vos promenades du matin. Si vous alliez dans le comte d'York, voir vos bons parents a Newhall, ce changement vous plairait, n'est-ce pas ?

— Oui, j'aimerais bien à aller voir ma tante Dorothée et mon oncle Joé, mais…

— Mais quoi, ma chérie ?

— Je ne voudrais guère aller à Newhall, à moins que… vous allez me trouver bien folle, Diana… à moins que Valentin n'y vînt avec moi. Nous avons été si heureux là-bas, voyez-vous, et c'est là que pour la première fois il m'a dit qu'il m'aimait. Non, Diana, je ne pourrais pas supporter le séjour de Newhall sans lui.

— Pauvre tante Dorothée, pauvre oncle Joé ! Une plume fait pencher la balance en faveur d'un jeune homme que leur nièce ne connaît que depuis une année à peine ! »

Rien de plus ne fut dit au sujet de la maladie de Charlotte, Diana était trop prudente pour alarmer son amie en lui laissant voir son inquiétude.

Elle prit un ton gai, et la conversation eut un autre tour.

Pendant que l'intérêt éveillé par l'altération de la santé de Charlotte était à l'état de sentiment tout nouveau chez Diana, elle

fut encore appelée à aller remplir la mission d'ange gardien auprès de son père.

Cette fois, la maladie du capitaine avait plus de gravité qu'un accès de goutte.

Au dire de ses médecins, il y avait, cette fois, une désorganisation de tout le système ; le pauvre vieux vagabond, fatigué par son odyssée, le héros de tant de mauvais tours, d'aventures si variées, s'était couché pour se reposer, en vue de la terre promise, après laquelle son âme soupirait. Il était très-malade.

Gustave, qui revint à Londres, ne cacha pas à Diana que la maladie menaçait d'avoir un dénouement fatal.

Àson instigation, le capitaine avait quitté Omega Street pour un joli logement derrière la caserne de Knightsbridge, ayant vue sur le Parc, qui était plus près de Bayswater et très-agréable pour le vieil homme du monde.

De son fauteuil, soutenu par des oreillers et le soleil en plein visage, il pouvait voir s'écouler le flot des grands maîtres de la mode. Il désignait du doigt les livrées et les armoiries, il contait des histoires, scandaleuses ou amusantes, sur leurs possesseurs passés et présents, à Lenoble qui consacrait une grande partie de son temps à prodiguer ses attentions au malade.

Tout ce que l'affection peut inspirer était fait pour adoucir ce cruel moment au pauvre Ulysse fatigué : des livres amusants lui étaient lus, de sérieuses pensées lui étaient suggérées par de sérieuses paroles, des fleurs rares ornaient son salon, de beaux fruits venus en serre chaude réjouissaient ses yeux et invitaient ses lèvres desséchées à se rafraîchir.

Gustave avait fait apporter un piano pour que Diana pût chanter à son père les morceaux qu'il avait le désir d'entendre.

La pitié veillait avec une attention si tendre et si dévouée, sur les moindres pas de ce vieillard égoïste et pervers, qu'on pouvait la prendre pour de l'amour.

Était-il bien que ses derniers jours fussent si paisibles et entourés de tant de luxe, quand tant d'hommes de bien tombent dans la rue pour y mourir, épuisés par le long effort d'une vie employée à porter le lourd fardeau qui pesait sur leurs épaules ?

D'après les traditions des rabbins, il est écrit que ceux-là sont les élus de Dieu qui subissent le châtiment pendant la vie. Pour les autres, pour ceux qui épuisent sur la terre la coupe du plaisir et savourent toutes les joies du péché, pour ceux-là la terrible rétribution vient après la mort.

Notre foi chrétienne ne connaît pas ces horreurs. Même pour celui qui se repent à la onzième heure il y a promesse de pardon.

Le plus ardent désir de Diana était que son père pût s'enrôler parmi ces tardifs pénitents, ceux qui arrivent les derniers des derniers aux fêtes du mariage, à demi effrayés de montrer leurs sombres visages en si brillante compagnie.

Si nous pardonnons tout à la vieillesse, nous devons d'autant mieux pardonner les offenses d'un ennemi qui s'éteint.

Qu'elle eût beaucoup souffert des duretés et de la négligence de son père, c'était un fait que Diana ne pouvait pas plus oublier qu'elle ne pouvait oublier le nom qu'il lui avait donné ; c'était une part de sa vie qu'elle ne pouvait ni retrancher, ni réduire à néant. Mais dans ces derniers jours, c'est de tout son cœur qu'elle lui

pardonnait et qu'elle lui accordait sa pitié. Elle avait pitié de lui pour la mauvaise voie dans laquelle ses pas s'étaient égarés dès le début de sa vie et dont son âme faible n'avait pu trouver l'issue ; elle avait pitié de lui pour cet aveuglement moral qui ne lui avait pas permis d'avoir conscience de la profondeur de sa dégradation, comme un Lapon qui n'ayant jamais vu un été des pays orientaux, n'a pas conscience que son pays est sombre et plongé dans l'obscurité.

Heureusement pour Diana et son généreux adorateur que le capitaine n'était pas un pénitent rebelle : c'était un homme qui, ayant perdu le pouvoir et le besoin de pécher, acceptait très-doucement la pénitence, comme une espèce de luxe sentimental.

« Oui, ma chère, dit-il avec complaisance, car même à l'heure de la pénitence, il continuait à se regarder comme un martyr de la société, ma vie a été une vie très-dure. La fortune ne m'a pas été favorable. J'aurais été heureux si la Providence m'avait permis d'être un meilleur père pour vous, un meilleur mari pour votre pauvre mère, un meilleur chrétien, en somme, et si elle m'avait épargné l'humiliation plusieurs fois répétée de passer par la Cour des Insolvables. Il n'est pas toujours facile de comprendre la justice de ces choses, et il m'a souvent semblé que la faveur, qui est la honte de nos gouvernements sur la terre, peut s'obtenir d'un plus haut tribunal. Un homme entre dans la vie avec un domaine substitué lui assurant un revenu de soixante-dix mille livres, tandis qu'un autre se trouve dans les mains des juifs avant d'avoir vingt ans. Il y a dans ce monde quelque chose de vicieux qui a besoin d'être expliqué, disent les poètes. J'ai toujours regardé les circonstances de ma vie comme obscures et énigmatiques, et véritablement, les événements de cette vie sont tout à

fait inexplicables, ma chère enfant. Voilà ce Sheldon, qui a commencé la vie comme dentiste de province, un homme sans famille, sans relations, et qui… Mais je ne veux pas récriminer. Si je vis assez pour voir ma fille maîtresse d'un beau domaine, quoique situé en pays étranger je pourrai partir en paix. Mais il vous faut une maison à la ville, ma chère. Oui, Londres doit être votre quartier général. Il ne faut pas aller vous enterrer toute vive en Normandie. Il n'y a pas de séjour comme celui de Londres. Croyez-en un homme qui a vu les villes du Continent et qui y a vécu… c'est là le point important, qui y a vécu. Par une belle après-midi du commencement de mai, un appartement aux Champs-Élysées ou sur les boulevards est un paradis terrestre ; mais les Champs-Élysées sont humides en décembre, le boulevard est étouffant en août ! Londres est le seul endroit de la terre qui ne soit jamais intolérable. Et votre mari sera riche, ma chère enfant, très-riche, et il faudra voir à ce qu'il fasse un bon usage de sa fortune, à ce qu'il remplisse son devoir envers la société. La parabole des talents que vous me lisiez l'autre jour est une leçon morale que votre mari ne doit pas oublier. »

D'après les discours du malade, Gustave et Diana s'apercevaient qu'il espérait encore partager leur existence future, qu'il songeait encore à passer quelques jours agréables dans ce monde qu'il avait eu la folie de trop aimer : ils ne trouvaient pas dans leurs cœurs la force de lui dire que son voyage terrestre touchait à son terme et qu'arrivé sur le seuil de cette demeure paisible qu'il avait mis tant d'art et de diplomatie à s'assurer, il fallait abandonner la course fatigante de la vie.

Ils encourageaient un peu son espoir, afin de le gagner plus aisément aux pensées sérieuses, mais quoique par moments il sem-

blât prêt à s'abandonner aux idées de contrition avec une certaine apathie, il y en avait d'autres où le vieil homme reparaissait et où le capitaine se révoltait devant ces sujets sérieux, comme s'il y voyait une sorte d'impertinence.

« Il me semble que je touche à mon dernier soupir, Diana, dit-il avec dignité dans une de ces occasions, et que j'aie besoin que ma fille me parle comme si j'étais au lit de mort. Je puis vous montrer des hommes, mes aînés de plusieurs années, qui conduisent eux-mêmes leur phaéton dans le Parc. L'Évangile est fort bien à sa place, pendant l'office du dimanche matin, ou après les prières du matin, dans nos vieilles familles des comtés, où les gens de la maison sont si nombreux qu'on peut réunir une foule aussi compacte que dans une foire de campagne, à l'extrémité de la salle à manger, sans y admettre les lourds garçons d'écurie qui exhalent une forte odeur de fumier. Mais je considère que lorsque un homme est malade, il y a un manque de tact considérable, à mettre sur le tapis devant lui les questions de religion d'une manière aussi persistante. »

C'est ainsi que le capitaine eut des alternatives de pensées de pénitence et de retours aux idées mondaines, pendant plusieurs jours et plusieurs semaines.

L'affaire de l'héritage Haygarth marchait lentement, mais sûrement. Les documents s'amassaient, les copies certifiées des actes de mariages, de naissances, de baptêmes, et de décès avaient été réunies, et tout marchait vers le grand résultat.

Une et deux fois par semaine, Fleurus venait voir le capitaine et discutait l'affaire avec cet habile diplomate.

Le capitaine savait depuis longtemps qu'en faisant alliance avec l'homme d'affaires, il avait invoqué l'aide d'un individu qui probablement se montrerait trop fort pour lui.

L'événement avait justifié ses craintes. Fleurus avait quelque chose de la pieuvre si connue. Aussi puissants et aussi flexibles étaient les bras qu'il étendait pour saisir sa proie sous forme d'héritiers aptes à réclamer une succession, des actions de chemin de fer, ou des titres de rente oubliés.

Si le capitaine n'avait pas conduit son jeu très-habilement et s'il n'avait pas réussi à obtenir une influence personnelle sur Gustave, il aurait pu se voir mis hors de l'affaire par l'un des bras gélatineux du Français. Mais, heureusement pour lui et pour son succès, l'influence qu'il avait su conquérir sur Gustave était puissante. Elle lui permettait de défendre ses intérêts pendant les négociations et de tenir Fleurus en respect.

« Mon bon ami, dit-il avec ses grands airs, je suis tenu de protéger les intérêts de mon ami M. Lenoble dans tous les arrangements à prendre en cette affaire. Je ne puis permettre qu'on abuse de la générosité et de l'inexpérience de M. Lenoble. Mon intérêt personnel est d'une importance secondaire. Que j'espère tirer un profit de la découverte extraordinaire faite par moi et par moi seul, sans nulle assistance, je n'essaierai pas de le nier. Mais je ne veux pas bénéficier aux dépens d'un trop généreux ami.

— Et quelle récompense dois-je attendre de mon travail, d'un travail pénible et qui a grevé ma caisse ? demanda le petit Français d'un ton aigre et soupçonneux. Vous ne vous imaginez pas que j'ai fait tout cela pour mon amusement ? Courir les rues parci, par-là, à la recherche d'un acte de mariage ou d'un certificat

de baptême, croyez-vous que cela soit bien agréable, monsieur le capitaine ? Non, j'entends être payé de mon labeur. Je dois avoir ma part de l'héritage que j'ai aidé à conquérir.

— La conquête n'est pas encore faite. Nous parlerons de la récompense en son temps.

— Nous en parlerons à l'instant même, sur-le-champ. Il faut que je sache ce que je suis dans cette affaire. Je ne veux ni mystifications, ni fraudes, ni tromperies…

— Monsieur Fleurus ! s'écria le capitaine, la main étendue vers le cordon de la sonnette.

— Vous voudriez sonner… me faire chasser ! Oh ! mais non ; vous n'avez pas encore intérêt à me chasser. J'ai encore des actes de baptême et de décès à trouver… Allons, parlons de notre affaire comme de bons amis. »

Ces paroles conciliantes marquèrent la victoire complète du capitaine : Fleurus consentit à accepter le remboursement de ses avances et trois pour cent sur le produit total de l'héritage. Il fut, de plus, convenu que le capitaine aurait le droit de choisir l'attorney qui serait chargé de représenter M. Lenoble devant la Cour de la Chancellerie.

Cette conversation se passait à Rouen, et un jour ou deux après toutes les pièces nécessaires étaient réunies.

Gustave s'engagea à attribuer le quart de la succession Haygarth à Paget et trois pour cent sur la somme totale à Fleurus. L'acte était explicite et aussi complet que possible ; mais l'engagement était-il valable s'il plaisait à Lenoble de le contester : c'est là une question très-controversable.

Le sollicitor, auquel Paget présenta Lenoble était un M. Dashwood, de la maison Dashwood et Vernon, un homme que le capitaine avait connu autrefois et dont il avait reçu de bons services pendant les crises de sa carrière difficile. C'est à cet homme de loi qu'il confia la conduite de l'affaire et qu'il expliqua ses appréhensions concernant les deux Sheldon.

« Vous voyez où gît la difficulté, ils croient qu'ils ont le véritable ayant-droit en la personne de M Halliday, la belle-fille de M. Sheldon. Mais s'ils avaient vent du mariage de Susan Meynell, qui fait en somme le nœud de la difficulté, ils essaieraient de mettre le grappin sur Lenoble. Ils n'y réussiraient pas, songez-y bien, Dashwood, mais ils essaieraient, et je ne veux pas de tentatives de ce genre.

— Comme de raison, non. Je connais Sheldon, de Gray's Inn. C'est un homme un peu ténébreux ; l'expression n'est peut-être pas bien juste, mais elle rend ce que je veux dire. Les droits de votre ami me semblent suffisamment clairs. Ce petit Français est utile, mais disposé à faire l'officieux. Ce n'est pas une affaire de spéculation, je suppose ?... Il y a de l'argent pour couvrir les frais de l'affaire ?

— Oui, il y a de l'argent. Dans des limites raisonnables, mon ami est prêt à payer ce qu'il faut pour faire valoir ses droits. »

Après cet entretien, l'affaire de la succession Haygarth marcha lentement et tranquillement. Le travail était encore à l'état de travail souterrain. Il manquait encore des pièces, les derniers chaînons pour compléter la chaîne, et c'est à la recherche de ces derniers chaînons que MM. Dashwood et Vernon se dévouèrent de concert avec Fleurus.

Tel était l'état de choses quand Paget déclina sensiblement et se vit forcé d'abandonner sa part active dans la lutte.

Livre 07 · Chapitre 02

Pendant que le malade, établi dans le joli appartement ayant la vue sur le parc, s'affaiblissait de jour en jour, un changement aussi marqué s'accomplissait chez la jeune et brillante créature, dont la nature aimante avait pour la première fois fait agir l'influence de l'affection sur le caractère de Diana.

Charlotte était malade… très-malade.

C'était avec une anxiété chaque jour croissante que Diana suivait les changements qui s'opéraient en elle, les ravages de la maladie suivaient une marche lente mais effroyablement rapide quand la pensée se reportait en arrière. La peine, le regret avec lesquels elle remarquait l'affaiblissement de son père, n'étaient rien comparés aux angoisses que son cœur éprouvait à voir sa généreuse amie s'étioler, à voir se flétrir cette jeune fleur.

Que les feuilles se sèchent et tombent en automne, c'est triste, mais naturel, et nous nous soumettons au fait douloureux, mais inévitable du déclin et de la mort ; mais voir la plus belle de nos roses, l'orgueil et la gloire de notre jardin, se faner et périr au moment où elle vient de s'ouvrir, c'est une calamité mystérieuse et inexplicable.

Diana assistait aux derniers jours de son père avec un sentiment naturel de chagrin et de pitié, mais il n'y avait ni surprise, ni horreur à la pensée de cette fin si prochaine.

Quelle différence quand il s'agissait de Charlotte, dont l'âme heureuse souriait à la vie et à l'amour, devant les pas légers et joyeux de laquelle s'ouvrait une route si belle ?

La maladie, quelle qu'elle fût, car ni Sheldon, ni l'imposant et vénérable docteur qu'il avait appelé, ne pouvaient lui trouver un nom, s'avançait d'un pas furtif : étourdissements, tremblements, faiblesses ; tremblements, faiblesses, étourdissements ; les symptômes alternaient. Quelquefois il y avait un répit de quelques jours et Charlotte avec cette facilité à l'espérance, heureux attribut de la jeunesse, déclarait que son ennemi était vaincu.

« Je suis certaine que maman a raison, Diana, disait-elle dans ces occasions, mes nerfs sont le commencement et la fin de tout le mal, et si je pouvais reprendre mon empire sur mes nerfs, je serais aussi bien que jamais. Je ne m'étonne pas que l'idée des symptômes qui se manifestent en moi irrite presque ma mère. Elle a été accoutumée à croire que le privilège de ces symptômes lui était dévolu, et l'espèce de plagiat auquel je me livre lui semble presque une impertinence. Pour une forte fille comme moi, voyez-vous, chère Diana, qui se sent brisée de fatigue quand elle a descendu quelques marches ou qu'elle les a remontées, empiéter sur les prérogatives de maman que justifient le déplorable état de ses nerfs et les vapeurs noires qui l'accablent, c'est absurde et tout à fait abominable. Aussi je suis résolue à faire tête à mes nerfs et à en triompher.

— Ma chère amie, vous en viendrez à bout, si vous l'essayez, dit Diana qui cherchait parfois à se tromper elle-même en accueillant l'espoir que les malaises de Charlotte étaient plus imaginaires que réels. Je crois que votre existence monotone est pour

quelque chose dans l'altération de votre santé, vous avez besoin de changer de lieux, ma chérie.

— Changer de lieux quand j'ai vous et Valentin auprès de moi, non, Diana. Il serait certainement agréable de voir le tableau changer de temps en temps, d'apercevoir les cimes des Alpes à l'horizon, ou les coteaux des vignobles du Midi, ou même les steppes de la Russie et les forêts de la Hongrie. On se lasse d'être condamné à Bayswater à perpétuité… et M. Sheldon, et le rôti de bœuf, et l'éternelle discussion sur la question de savoir s'il est cru au point de ne convenir qu'à des cannibales ou s'il est réduit à l'état de charbon, et les verres de sherry, et les verres de Bohême aux teintes rouges et bleues, et les amandes, et les raisins, et les biscuits dont personne ne mange, et ces ennuyeux dîners pendant lesquels on ne débite que d'insipides lieux communs. Je suis lasse de ces assommants dîners, et des plaintes incessantes de maman sur l'ascendant que Nancy exerce dans la maison, et des éternels journaux de M. Sheldon qui craquent, craquent, et craquent pendant toute la soirée, et quels journaux ! Le Moniteur de la Bourse, le Vade mecum du Spéculateur, et tant d'autres du même genre, qui ne contiennent jamais la moindre nouvelle intéressante. Je sentais déjà l'ennui de toutes ces choses, vous le savez, ma chère, quand je n'avais pas encore fait connaissance avec mes nerfs, mais maintenant que je leur ai laissé prendre un empire irrésistible sur moi, toutes ces misères me fatiguent et me torturent ; néanmoins, je suis heureuse avec vous, ma chérie ; je suis heureuse avec Valentin. Pauvre Valentin !

— Pourquoi parlez-vous de lui avec cette tristesse ? demanda Diana très-pâle.

— Parce que nous nous étions arrangé une vie si heureuse ensemble, chère Diana, et…

— Est-ce là un sujet qui doive vous donner de la tristesse ?

— Et… s'il arrivait, après tout, que nous dussions nous quitter et qu'il dût continuer seul sa route dans la vie, le monde lui semblerait bien triste et bien désert.

— Charlotte ! s'écria Diana avec un rire qui fut presque étouffé sous un sanglot, est-ce là ce que vous appelez exercer de l'empire sur vos nerfs ? Mais, ma chère, vous vous livrez à une contrefaçon des humeurs noires de votre maman. Charlotte, il vous faut un changement d'air, oui, je suis résolue sur ce point. L'imposant docteur qui est venu l'autre jour dans son équipage, a examiné votre langue et a dit : Ah ! puis, a interrogé votre pouls et a dit : Oh ! de nouveau, puis demandé une plume et de l'encre pour écrire son ordonnance, n'est pas ce qu'il vous faut. Ce qu'il vous faut… ce qu'il vous faut, c'est le docteur du comté d'York, c'est la brise des champs, ce sont les senteurs de la ferme, ce sont les tisanes de votre bonne tante Dorothée, c'est le bras de votre oncle Joé pour aller faire une promenade à travers ses champs de luzerne.

— Je ne veux pas aller à Newhall, Diana ; je ne pourrais supporter l'idée de le quitter…

— Mais qu'est-ce qui empêche que vous ne le rencontriez, comme vous l'avez rencontré, au mois d'octobre dernier ? Un hasard ne peut-il pas encore l'appeler à Huxter's Cross ? L'ouvrage archéologique, dont nous n'avons plus entendu parler, ne peut-il pas nécessiter de nouvelles recherches dans ce district ? Si vous consentez à aller à Newhall, Charlotte, je prends l'engagement

que M. Haukehurst ne tardera pas à se présenter à cette porte blanche que vous m'avez si souvent décrite.

— Chère Diana, vous êtes la bonté même ; mais lors même que Je serais disposée à aller à Newhall, je doute que maman et M. Sheldon me le permettent.

— Je suis sûre qu'ils seront favorables à tous les arrangements qui pourront exercer une heureuse influence sur votre santé. Mais j'en parlerai à votre maman. J'ai mis dans ma tête que vous iriez à Newhall. »

M Paget ne perdit pas de temps dans la mise à exécution de son idée. Elle prit possession de M Sheldon pendant l'après-midi, sous le prétexte de lui apprendre un nouvel ouvrage de tricot, et elle réussit à lui persuader qu'un changement d'air était nécessaire à Charlotte.

« Mais vous pensez donc que Charlotte est réellement malade ? demanda M Sheldon avec un peu d'impatience.

— J'espère qu'elle n'est pas réellement malade, chère madame Sheldon ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est très-changée. En lui parlant, j'affecte de penser que sa maladie n'est qu'une affaire de nerfs, mais au fond du cœur j'ai la crainte de quelque chose de plus grave.

— Mais, qu'a-t-elle ? s'écria Georgy avec un air de piteux embarras. C'est la question que je me fais toujours. Une personne ne peut pas être malade, vous le savez, Diana, sans qu'on puisse dire ce qu'elle a, et c'est ce qu'il est impossible de dire relativement à Charlotte. M. Sheldon dit qu'elle manque de ton ; le médecin, qui est venu dans son équipage à deux chevaux, et qui doit savoir ce

qu'il dit, parle d'un manque de vigueur. Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? Je suis sûre que j'ai manqué de ton toute ma vie. Peut-être n'a-t-il pas existé au monde une créature ayant moins de ton que moi, et la défaillance intérieure que j'éprouve avant le luncheon est quelque chose que je ne saurais comment exprimer. Je crois, que Charlotte n'est pas aussi forte qu'elle pourrait l'être ; mais je ne puis comprendre qu'elle soit malade, quand sa maladie n'a rien de défini. La maladie de mon pauvre premier mari était une maladie que tout le monde peut comprendre, une fièvre bilieuse. Un enfant sait ce que c'est que d'être bilieux, un enfant sait ce que c'est que d'avoir la fièvre. Il n'y a rien de mystérieux dans une fièvre bilieuse.

— Mais, chère M Sheldon, dit Diana gravement, ne pensez-vous pas que la faiblesse de constitution du père de Diana, qui l'a rendu susceptible d'être emporté à la fleur de l'âge par une fièvre, n'est pas une faiblesse dont Charlotte ait pu hériter.

— Grand Dieu ! s'écria Georgy prise d'une soudaine terreur. Vous ne voulez pas donner à entendre que ma Charlotte va mourir, n'est-ce pas ? »

Chez M Sheldon de la rebelle incrédulité à l'exagération de l'alarme, il n'y avait qu'un pas, et Diana éprouva autant de difficulté à calmer ses frayeurs qu'elle en avait eu à la faire sortir de son apathie.

« Un changement d'air, oui, certainement… Charlotte doit changer d'air à l'instant même… Qu'on aille immédiatement chercher une voiture pour nous conduire au chemin de fer. Un changement d'air, mais comme de raison… à Newhall, à Nice, à l'île de Wight, à Malte… »

M Sheldon avait entendu dire qu'il y avait des gens qui allaient à Malte.

Où iraient-elles ? Que Diana décide, qu'elle envoie chercher une voiture, et qu'elle prépare un sac de voyage sans un instant de retard, le reste des bagages viendrait après. Qu'importait la question des bagages quand il s'agissait de la vie de Charlotte ?

En ce moment un flot de larmes vint heureusement soulager la pauvre M Sheldon, et la saine raison de Diana lui vint en aide.

« Ma chère madame Sheldon, dit-elle avec un air fait pour tranquilliser la pauvre femme, d'abord et avant tout, il faut s'abstenir de toute apparence d'alarmes ; la maladie de Charlotte n'est peut-être, après tout, qu'une question de nerfs, et il n'y a pas de cause immédiate de crainte. »

M Sheldon se calma et promit de prendre tranquillement les choses. Elle s'engagea à arranger le départ de Charlotte pour Newhall, avec M. Sheldon, dans la soirée.

« Comme de raison, vous le savez, ma chère, j'aime à le consulter en toutes choses, dit-elle. C'est un devoir dont toute femme doit s'acquitter envers son mari, un devoir sur lequel je ne saurais trop insister en parlant à une jeune femme qui est comme vous à la veille de se marier. Mais dans ce cas présent, c'est une pure affaire de forme. M. Sheldon n'a jamais mis obstacle à ce que Charlotte allât à Newhall, et il n'est pas probable qu'il s'y oppose aujourd'hui. »

L'événement prouva que M Sheldon se trompait sur ce point.

Georgy proposa le soir même la visite à Newhall, pendant que les deux jeunes filles faisaient une promenade dans le jardin, et

Sheldon rejeta la proposition de la manière la plus décidée.

« Si elle a besoin de changer d'air, et le docteur Doddleson ne conseille rien de semblable, Newhall n'est pas le lieu qui lui convient.

— Pourquoi, cher ?

— C'est un pays trop froid ; exposition du nord, pas d'abri ; trois cents pieds au-dessus de la cathédrale d'York.

— Mais la tante Dorothée est une si bonne et si affectueuse créature, elle se fera un plaisir de bien soigner Charlotte.

— Oui, répondit Sheldon avec un rire ironique, et de la droguer. Je sais ce que c'est que vos bonnes et affectueuses créatures quand elles ont une occasion d'administrer leur médication à quelque malheureuse victime. Si Charlotte va à Newhall, M Mercer l'empoi… la rendra plus malade qu'elle n'est avec ses remèdes de bonnes femmes. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, le pays est trop froid. C'est un argument décisif, je suppose. »

Il dit cela avec quelque impatience dans son ton et dans ses manières. Il y avait quelque chose de hagard dans son visage, quelque chose de brusque et d'inquiet dans ses manières, disposition qui se manifestait ce soir-là, mais qui se faisait remarquer chez lui depuis quelque temps.

Georgy n'était pas assez perspicace pour s'en apercevoir ; mais Diana l'avait observé, et elle attribuait le changement dans les manières du spéculateur à deux causes d'anxiété.

« Il a des inquiétudes d'affaires, s'était-elle dit, et il est inquiet de la santé de Charlotte. Ses lèvres qui s'agitent pour marmotter

les calculs auxquels il se livre quand il est assis devant le feu m'ont révélé sa première cause d'anxiété, et ses yeux qui se dirigent furtivement sur le visage de sa belle-fille, et cela fréquemment, m'ont fait connaître la seconde.

Cette inquiétude que trahissaient ses regards furtifs, accroissaient les craintes de Diana.

Cet homme qui avait un certain fonds de connaissances médicales devait sans doute lire les diagnostics de cette étrange maladie qui n'avait pas encore de nom.

Diana suivait à la dérobée les regards furtifs qui l'avertissaient d'un danger.

« Si Charlotte a besoin de changer d'air, qu'elle aille à Hastings, c'est l'endroit qui convient à un malade, dit-il, j'ai moi-même besoin de repos, et il y a une telle stagnation dans les affaires de la Cité, que je puis facilement me donner un congé. Nous irons à Hastings ou dans le voisinage immédiat de cette localité, et nous y passerons une semaine ou deux.

— Ô Philippe ! que vous êtes bon et sage ! Je suis sûre, comme je le faisais observer à M Paget aujourd'hui même, que vous…

— Ah ! à propos de M Paget, est-il absolument nécessaire que M Paget vienne avec nous à Hastings ?

— Dame, voyez-vous, cher, elle s'est bien gracieusement offerte à rester avec moi pendant ce trimestre, de manière à ce que je puisse me retourner pour ce qui concerne les chapeaux, les toilettes d'été, et tout le reste, car elle a réellement beaucoup de goût… elle donne de si bonnes idées pour les étoffes qu'on peut

retourner ou faire teindre, que je ne saurais vraiment que devenir si elle nous quittait, et puis ce serait si peu…

— Oui, il vaut mieux qu'elle demeure avec nous. Mais pourquoi tout ce tapage au sujet de Charlotte ? Qui vous a mis dans la tête qu'elle avait besoin de changer d'air ? »

Sheldon considérait évidemment comme un fait établi qu'une idée quelconque ne pouvait venir à l'esprit de sa femme, sans lui avoir été suggérée par quelqu'un.

« Dame, voyez-vous, Diana et moi nous causions de Charlotte cette après-midi, et Diana m'a tout à fait inquiétée.

— Comment ? demanda Sheldon, dont le visage se rembrunit.

— Mais elle m'a dit qu'il était évident que la fin prématurée du pauvre cher Tom, enlevé par une fièvre, prouvait chez lui un vice originel, une faiblesse de constitution, et que peut-être Charlotte avait hérité de cette faiblesse de constitution. Voilà ce qui m'a effrayée.

— Il n'y a pas sujet à vous effrayer, Charlotte se tirera d'affaire, très-bien, avec des soins. Mais M Paget est une personne de sens et il y a du vrai dans ce qu'elle dit. La constitution de Charlotte n'est pas forte.

— Ô Philippe ! s'écria Georgy d'une voix gémissante.

— Je puis vous garantir qu'elle vivra longtemps après que nous serons descendus dans la tombe, dit Sheldon en riant. Ah ! la voici. »

C'était elle, en effet, qui s'approchait de la fenêtre ouverte près de laquelle son beau-père était assis.

C'était elle, mais pâle, fatiguée, la démarche chancelante, et ressemblant à un spectre avec ses vêtements blancs.

Pour les yeux de Sheldon, qui n'était pas porté aux idées poétiques, c'était bien un fantôme qu'il avait devant lui.

Livre 07 · Chapitre 03

Depuis le commencement de sa maladie, Charlotte avait fait naître de graves inquiétudes dans les esprits de plusieurs personnes.

Que son beau-père éprouvât des anxiétés à son sujet, c'était un fait clair pour la seule personne qui, à Bayswater, observait ses regards et essayait d'y lire les pensées qu'ils trahissaient.

L'alarme, une fois éveillée chez M Sheldon, ne pouvait plus se calmer.

Pour le cœur de Valentin, c'était une douleur vive, un sombre et lourd souci que rien n'avait pu alléger depuis le moment où il avait pu remarquer le changement qui s'était opéré sur le cher visage de sa bien-aimée.

Il y avait une autre personne, habitant la villa de Bayswater qui, à cette époque, observait Charlotte, avec un souci aussi constant que son beau-père, sa mère, son amie intime, et son fiancé.

Cette personne était Nancy. Nancy était venue à la villa préparée à trouver dans M Halliday une jeune personne frivole et contente d'elle-même, entre laquelle et une vieille femme comme

elle, accablée par l'adversité, il ne pouvait exister aucune sympathie. Elle s'était attendue à être traitée avec dédain ou tout au plus avec indifférence par l'heureuse jeune fille dont Sheldon lui avait parlé comme d'une bonne fille, sorte de recommandation vague qui, pour l'esprit de M Woolper, promettait fort peu.

Autant que Sheldon avait voulu exprimer ses intentions à l'égard de Charlotte, il les avait fait connaître à Nancy.

Ce qu'il aurait voulu dire, c'était : surveillez ma belle-fille et tenez-moi au courant de ses moindres démarches.

Mais il n'avait pas osé parler aussi clairement ; il s'était contenté d'insinuer que la fille de Halliday était frivole et inconséquente et qu'il n'y avait pas à se fier à son amoureux, et il avait réussi à mettre ainsi M Woolper sur le qui-vive.

« M. Philippe craint que la jeune fille n'épouse en secret ce jeune homme avant qu'il n'ait les moyens de pourvoir aux besoins d'un ménage, se dit-elle à elle-même, en réfléchissant sur le sens des recommandations de son maître, et c'est très-possible. On ne sait pas ce dont sont capables les jeunes filles de ce temps-ci, et plus une jeune femme est innocente et sans expérience, et plus il faut la surveiller. M Georgina Craddock a toujours été une pauvre folle, bonne à rien qu'à s'habiller et à se promener dans la grande rue de Barlingford avec ses anciennes camarades de classe. Une pareille femme n'est pas de celles auxquelles il faut se fier pour veiller sur une jeune fille, M. Sheldon le sait bien. Il a toujours été très-profond. Mais je suis heureuse qu'il ait souci de la jeune demoiselle ; il y a tant de gens qui, lorsqu'ils ont encaissé l'argent du père, laissent sa fille épouser le premier venu, pour en être débarrassés. »

C’est ainsi que M Woolper envisageait l’affaire : elle descendait d’une race prudente, et la prudence chez les autres lui semblait toujours une vertu recommandable ; elle avait le désir d’avoir bonne opinion de son maître, qui avait été une providence pour elle à l’heure du malheur et de la vieillesse.

Àqui pouvait-elle s’adresser, si ce n’est à lui ? Le soupçonner ou avoir mauvaise opinion de lui, c’était répudier le seul refuge qui lui était offert dans sa détresse.

Une superbe indépendance d’esprit n’est pas une vertu facile pour le vieillard pauvre et sans famille.

Le misérable naufragé ne s’occupe guère de la solidité de la planche qui le soutient sur les flots irrités et M Woolper n’était pas disposée à examiner de trop près les motifs de l’homme auquel elle était redevable de son pain quotidien.

Il est possible qu’avant d’appeler Nancy à venir reprendre son ancienne place à son foyer, Sheldon avait examiné la question avec toutes ses conséquences, et avait considéré la vieille femme comme liée à lui par un lien difficile à briser, les liens de cet esclavage étroit né de la nécessité.

« Quel choix peut-elle avoir, si ce n’est entre ma maison et le workhouse ? avait-il dû naturellement se demander ; et est-il probable qu’elle chicane sur le pain et le beurre pour tomber au pain tout sec ? »

Sheldon, en examinant la question et toutes celles qui s’y rattachaient à son point de vue, pouvait raisonnablement avoir conclu que M Woolper ne pouvait rien faire qui fût en opposition

avec ses intérêts, et que tant qu'elle aurait bénéfice à rester chez lui et à le servir, elle demeurerait son esclave docile et obéissante.

L'influence de l'affection, la force d'une impulsion généreuse, étaient des qualités qui ne pouvaient pas entrer dans les calculs de Sheldon. Ses additions, ses soustractions, ses divisions étaient toutes basées sur un seul système.

L'art heureux et inconscient par lequel Charlotte se rendait chère à tous ceux qui la connaissaient eut bientôt son effet sur la vieille gouvernante.

L'aimable considération de la jeune fille pour son âge et ses infirmités, l'affectueuse familiarité avec laquelle elle traitait cette vieille campagnarde, qui avait connu son père et qui pouvait lui parler du comté d'York et des gens du comté d'York, eurent bien vite trouvé le chemin du cœur de Nancy.

La visite de M Halliday à la chambre de la gouvernante, quand elle était chargée de quelque message de sa mère, et une petite causerie de quelques minutes, étaient une joie pour Nancy. Elle aurait retenu la jeune fille des heures au lieu de minutes, si elle avait trouvé une excuse pour le faire.

Il n'y avait du reste aucune trahison contre Sheldon dans l'attachement toujours croissant qu'elle ressentait pour sa belle-fille ; jamais Nancy ne parlait de son maître et de son bienfaiteur qu'avec la plus franche et la plus reconnaissante affection.

« J'ai donné mes soins à votre beau-père, mademoiselle Halliday, quand il n'était qu'un baby, lui disait-elle souvent. Vous ne voudriez pas croire, à le voir maintenant, qu'il a pu être jamais un baby, n'est-ce pas ? Mais c'était bien le plus bel enfant qu'on

pût voir, grand, fort, et avec des yeux qui vous transperçaient, tant ils étaient grands et noirs. Il a été un peu méchant quand il faisait ses dents ; mais quel est l'enfant qui n'est pas méchant à cette époque terrible de la dentition ? Il m'a donné bien du mal, je puis le dire, mademoiselle, quand il fallait le promener toute la nuit et le secouer dans mes bras, jusqu'à ce que je n'en aie plus la force, accablée que j'étais par le besoin de dormir. Je me demande souvent s'il se rappelle de cela maintenant, quand je le vois si grave et si sérieux. Mais, voyez-vous, l'action d'être bercé dans les bras d'une nourrice ne doit pas rester dans l'esprit de l'enfant comme l'action de bercer l'enfant reste dans l'esprit de la nourrice ; et, quoique je me rappelle toutes ces choses comme si elles étaient d'hier, et la pièce où je couchais à Barlingford, et la lumière pour la nuit enfermée dans une grande cage de fer posée sur le plancher, et l'ombre des barreaux de la cage se dessinant sur les murs blanchis à la chaux ; je suis bien sûre que tout cela est sorti de sa mémoire depuis longtemps.

— J'en ai bien peur, ma bonne Nancy.

— Mais j'étais folle de lui, mademoiselle Halliday, et le mal qu'il m'a donné lorsqu'il a fait ses dents n'a eu pour résultat que de me le rendre plus cher. C'est le premier enfant que j'aie nourri, voyez-vous, et le dernier aussi, car avant que M. George ne fût venu au monde, j'avais été mise à la cuisine, et M Sheldon a pris une autre bonne d'enfant, une véritable idiote, et ce n'est pas de sa faute si M. George a le dos d'un chrétien, car elle avait une manière de porter ce cher enfant qui me glaçait les sens. »

C'est en discourant de la sorte que Nancy retenait M Halliday dans son confortable appartement, tant qu'elle trouvait une excuse plausible pour le faire.

Charlotte ne prenait pas un plaisir très-vif à ces souvenirs de l'enfance de Sheldon, mais elle était trop bonne pour lui fermer la bouche par le moindre signe d'impatience. Quand elle pouvait mettre Nancy sur Barlingford et Hiley et sur les gens que Charlotte avait connus quand elle était enfant, c'est alors que la conversation devenait intéressante pour elle, et ces souvenirs établissaient un lien entre la vieille femme de charge et la jeune demoiselle.

Quand un changement survint dans la santé de Charlotte, Nancy fut une des premières à s'en apercevoir ; elle était versée dans ces remèdes de bonnes femmes pour lesquels Sheldon professait un si souverain mépris, et elle aurait bien voulu faire prendre à la malade ses nauséabondes décoctions de houblon, ou lui préparer elle-même du vin de quinquina ; mais Charlotte, tout en appréciant ses bonnes intentions, se défiait des médecines préparées à la maison et avait plus de confiance dans les préparations sortant de l'officine du pharmacien.

Pendant quelque temps Nancy traita légèrement les indispositions de la jeune fille, tout en l'observant avec une constante attention.

« Votre croissance n'est pas encore complète, mademoiselle, je le gagerais, dit-elle.

— Mais j'ai plus de vingt et un ans, Nancy. Est-ce qu'on grandit encore quand on a passé sa majorité ?

— J'en ai vu des exemples, mademoiselle, je ne prétends pas qu'ils soient communs, mais cela s'est vu, et alors après la croissance il y a toujours faiblesse. Les jeunes filles de votre âge sont susceptibles d'être faibles et un peu languissantes, surtout quand

elles vivent dans une ville enfumée comme l'est la ville de Londres. Vous devriez aller à Hiley, mademoiselle, le pays où vous êtes née ; voilà ce qu'il vous faut. »

Le temps était venu où le changement qui s'opérait en elle ne pouvait plus faire l'objet d'un doute.

De jour en jour Charlotte devenait plus maigre et plus pâle ; de jour en jour cette brillante et joyeuse créature, dont la présence créait une atmosphère de jeunesse et de joie dans cette sombre maison, s'assombrissait de plus en plus et ne semblait plus que l'ombre de ce qu'elle avait été.

Nancy observait ce changement avec une douleur étrange, si vive et si cruelle que l'amertume de la peine qu'elle ressentait la livrait à une perplexité d'esprit perpétuelle.

« Si cette pauvre chère jeune personne doit quitter ce monde, pourquoi me tourmenter à son sujet tout le long du jour, pourquoi me réveiller la nuit avec une sueur froide en pensant à elle ? Je ne la connais pas depuis plus de six mois, et si elle est jolie et douce, ce n'est pas une raison pour me désespérer à l'idée de la perdre. Elle n'est ni de ma chair ni de mon sang, et j'ai veillé auprès de ceux qui me touchaient de près, sans éprouver le sentiment que j'éprouve à la voir ainsi changer de jour en jour. Pourquoi ce spectacle est-il aussi effroyable pour moi ? »

Pourquoi en effet ?

C'est une question à laquelle Nancy n'aurait pu trouver de réponse. Elle savait que la peine et l'horreur qu'elle ressentait n'étaient pas naturelles, mais ses pensées se refusaient à aller plus loin. Un sentiment superstitieux usurpait l'office de sa rai-

son, et elle était impressionnée par l'étrangeté de la maladie de Charlotte, comme si elle avait vécu au seizième siècle et qu'elle eût pu croire au voyage nocturne des sorcières à cheval sur des manches à balai.

« Je serais bien chagrine si la maison de M. Philippe devait porter malheur à cette douce et jeune créature, se dit-elle à elle-même. Elle n'a pas porté chance au père et maintenant c'est la fille qui semble menacée d'y trouver une fin malheureuse. Mais M. Sheldon n'a pas à devenir plus riche par sa mort. M Sheldon m'a dit souvent que tout l'argent de Tom Halliday avait passé à mon maître quand elle l'avait épousé et qu'il avait doublé et triplé cette fortune par son habileté. La mort de M Charlotte ne lui apporterait donc pas un sou de plus. »

Telle était la nature des méditations qui occupaient fréquemment Nancy.

Mais l'étrange sentiment de perplexité, la peur sans nom, la vague horreur qu'elle éprouvait, elle ne pouvait les bannir de son esprit.

Elle avait le sentiment de la présence d'un vague fantôme qui la poursuivait jour et nuit.

Quel était ce fantôme ? Quel présage tirer de sa présence ?

Il lui semblait qu'un spectre, enveloppé de la tête aux pieds dans un linceul, se tenait là derrière elle et elle n'osait pas se retourner de peur d'avoir à le contempler face à face : parfois l'ombre écartait un peu son linceul et disait : Regarde-moi ! Vois qui je suis ! Tu m'as déjà vu ! Me voilà de nouveau et cette fois tu

ne pourras pas refuser de me regarder en face ! Je suis l'ombre de l'horreur que tu as soupçonnée au temps passé !

Les frayeurs qui torturaient Nancy à cette époque ne diminuaient en rien son énergie pratique.

Depuis le commencement de la lente maladie qui consumait Charlotte, elle s'était montrée attentive, officieuse même, dans toutes les choses qui avaient rapport à la malade.

C'est de ses propres mains qu'elle décantait le fameux porto que M Sheldon allait chercher elle-même dans la case particulière qui lui était affectée dans la cave soigneusement arrangée de son mari.

Quand le médecin venait et écrivait ses inoffensives prescriptions, c'était Nancy qui allait elle-même les porter chez le pharmacien et qui rapportait l'innocente potion, qui pouvait par aventure produire quelque bien, mais qui était, dans tous les cas, trop faible pour pouvoir faire du mal.

Charlotte appréciait avec reconnaissance toutes ces preuves d'intérêt, mais elle ne se lassait pas de répéter à la vieille gouvernante que son indisposition ne valait pas tous les soins qu'elle prenait.

Ce fut Nancy que Sheldon employa pour aller chercher un logement pour la famille, quand il fut décidé qu'un court séjour au bord de la mer serait ce qu'il y aurait de mieux pour la guérison de Charlotte.

« J'ai trop d'occupations pour aller moi-même à Hastings cette semaine, dit-il, mais je m'arrangerai pour pouvoir y passer une quinzaine de jours à partir de lundi prochain. Ce que j'at-

tends de vous, Nancy, c'est de partir demain matin avec un billet d'aller et retour en seconde classe, et de nous trouver un logement. Je ne tiens pas à être à Hastings même, il y a trop de badauds en ce lieu, à cette époque de l'année. Il y a un village qu'on appelle Barrow, à un mille ou deux de Saint-Léonard, c'est un endroit un peu triste et isolé, mais champêtre et pittoresque, et c'est ce qui convient le mieux à des femmes. En ce moment, je préfère résider là plutôt qu'à Hastings. Ainsi donc vous prendrez une voiture à la station, vous vous ferez conduire directement à Barrow et vous retiendrez pour nous le meilleur logement que vous pourrez vous procurer.

— Vous pensez que le changement d'air fera du bien à M Halliday ? demanda avec intérêt Nancy, après avoir promis de faire tout ce que son maître requérait d'elle.

— Si je pense que cela lui fera du bien ? Évidemment. L'air de la mer, les bains de mer la remettront rapidement ; il n'y a rien de grave dans son état.

— Non, M. Philippe ; c'est ce qui me tourmente dans tout ceci ; il n'y a rien de grave dans son état ; mais en attendant, elle change, elle dépérit, elle baisse de jour en jour, au point que le cœur saigne à la voir ainsi. »

Le visage de Sheldon s'assombrit, et il se renversa sur son fauteuil avec un mouvement d'impatience.

S'il l'avait jugé utile, Sheldon aurait réprimé cette expression de mécontentement ; mais il ne considérait pas Nancy comme une personne d'une importance suffisante pour surveiller les jeux de sa physionomie.

Il y a des hommes qui considèrent leurs commis et leurs employés comme de la boue, à ce point qu'ils continueraient la fabrication d'un faux billet de banque ou qu'ils achèveraient un assassinat pendant que le jeune commis remet du charbon dans le feu, ou que l'enfant chargé des courses se tient la casquette à la main sur de seuil de leur bureau. Ils ne peuvent se faire l'idée que cette boue est composée de chair et de sang et que ces êtres infimes peuvent apparaître au banc des témoins pour les dénoncer.

De toutes les éventualités, celle qu'attendait le moins Sheldon, c'était que cette vieille femme, cette abjecte misérable qui dépendait de lui pour son pain de chaque jour, pût devenir un embarras pour lui ; il ne pouvait pas comprendre qu'il existe des circonstances sous l'empire desquelles ces abjectes créatures peuvent renoncer à leur pain et s'exposer à mourir de faim, plutôt que d'accepter leur moyen d'existence d'une main odieuse.

« Si vous avez besoin de renseignements, au sujet de la santé de M Halliday, dit-il du ton le plus dur et avec ses plus mauvais regards, vous feriez mieux de vous adresser au docteur Doddleson, le médecin qui la traite. Je ne la soigne pas, vous le voyez, et je ne suis en aucune façon responsable de sa santé. Quand je soignais son père, vous m'avez fait l'honneur de douter de ma science, si j'ai bien compris votre ton et vos manières à cette occasion. Je n'ai pas besoin que vous me fassiez la leçon, Nancy, au sujet de l'altération des traits ou de la maladie de M Halliday. Je n'y suis pour rien.

— Comment pourrais-je penser que vous y fussiez pour quelque chose, monsieur ? Ne soyez pas irrité contre moi, ne me parlez pas durement. Je vous ai soigné quand vous étiez un tout petit enfant et vous m'êtes plus cher que ne pourrait l'être tout

autre maître. Mais, je n'ai qu'à fermer les yeux, encore maintenant, pour sentir sur mon cou votre petite main si douce et si chère qui avait coutume de s'y reposer. Et quand ensuite je regarde sur la table cette main qui est là si forte, si brune, et si fermement serrée, je me demande s'il est possible que ce soit la même. En mémoire de ce temps, monsieur Philippe, ne soyez pas dur pour moi. Il n'est rien que je ne serais prête à faire pour vous servir. Quoi que vous fassiez, rien ne pourrait me tourner contre vous. Il n'y a pas d'homme au monde qui ne devrait être heureux de connaître une personne que rien ne pourrait détacher de lui.

— Ce sont de beaux sentiments, ma bonne âme, répliqua Sheldon froidement, mais dont l'expression n'est guère à sa place ; dans les circonstances présentes, rien ne justifie l'exposition de ces beaux sentiments. Il se trouve que vous avez besoin d'un asile dans votre vieillesse et que je suis en position de vous l'offrir. Dans ces circonstances, votre bon sens devrait vous faire comprendre que ces protestations d'attachement inébranlable à ma personne sont absolument inutiles. »

La vieille femme soupira profondément : elle avait offert à son maître une fidélité qui impliquait l'abnégation de toutes les impulsions de son cœur et de son esprit et il avait repoussé son amour et ses services.

Mais après le premier sentiment pénible que lui avait fait éprouver sa froideur, elle préféra qu'il en eût été ainsi.

L'homme qui lui parlait avec cette dureté inflexible ne devait pas avoir sujet de la craindre ; dans l'esprit de cet homme il ne devait pas y avoir de coin secret qu'elle n'eût pas à peu près pénétré.

« Je ne vous ennuierai plus, monsieur, dit-elle tristement, je dois avouer que je suis une sotte vieille femme.

— En effet, Nancy, vous n'êtes pas devenue plus sage en vieillissant, et quand vous donnez carrière à votre langue, vous êtes exposée à dire des absurdités. Plus vous tiendrez votre langue et mieux cela vaudra pour vous sous plus d'un rapport. Contre une vieille femme qui se rend utile dans la maison, je n'ai rien à dire, mais une vieille femme bavarde, je n'en veux à aucun prix. »

Après cela tout se termina de la manière la plus agréable ; le voyage de Nancy à Hastings fut complètement arrangé, et le lendemain matin, de bonne heure, elle partit vaillante et active en dépit de ses soixante-huit ans.

Elle revint à la nuit ayant retenu un agréable logement dans le village de Barrow.

« C'est un endroit charmant, ma chère demoiselle, dit-elle à Charlotte le lendemain quand elle lui raconta ses aventures. Les appartements dépendent d'une ferme ayant la vue sur la mer. Vous aurez l'odeur des vaches sous vos fenêtres et la brise de la mer qui souffle dans la cour de la ferme ; tout cela ne peut manquer de ramener les couleurs sur vos joues et l'éclat brillant de vos jolis yeux. »

Livre 07 · Chapitre 04

L'idée de cette visite au village du comté de Sussex, sur le bord de la mer, semblait une joie pour tout le monde, excepté pour Gus-

tave qui était encore à Londres et qui trouvait dur d'être privé de la société de Diana pendant une quinzaine entière, pour l'amour de M Halliday.

Pour toutes les autres personnes, il y avait espérance et joie dans ce changement de séjour.

Charlotte soupirait après une brise plus fraîche, un site plus champêtre que Bayswater ; Diana considérait la brise de la mer comme le docteur des docteurs pour son amie ; Valentin caressait le même espoir.

Le poids d'un chagrin aussi peu prévu avait pesé lourdement sur Valentin. Voir cette chère fille, qui était le commencement, le milieu, et la fin de toutes ses espérances, se flétrir lentement sous ses yeux était l'angoisse la plus dure et la plus cruelle qu'il eût jamais éprouvée.

Aucun des affligés célèbres n'a jamais enduré de torture aussi cruelle que celle qui déchirait le cœur du jeune homme, quand il observait les pas furtifs du grand destructeur se rapprochant de plus en plus de la femme qu'il aimait.

De tous les malheurs possibles, c'était le seul auquel il n'avait jamais songé.

Parfois, dans ses moments de doute et de découragement, il avait considéré comme possible que la pauvreté, les conseils de ses amis, ou même le caprice et l'inconstance de Charlotte pouvaient les séparer ; mais, parmi les ennemis possibles de son bonheur, jamais il n'avait compté la mort.

Quelle prise avait la mort sur une créature aussi belle et aussi heureuse que Charlotte, elle qui deux mois auparavant aurait pu

être comparée à la divine Hygie en personne, tant elle était éclatante de fraîcheur, tant son pas était léger, tant il y avait de vivacité dans son regard ?

La plus dure souffrance qu'éprouvait Valentin avait sa source dans la nécessité où il était de cacher l'inquiétude qui le dévorait.

L'idée que la maladie de Charlotte pouvait et devait, pour la plus grande part, être attribuée à une irritation de nerfs, était celle qui prédominait dans son esprit.

Lui et Diana avaient abondé dans ce sens, quand ils avaient eu l'occasion de s'entretenir et ils s'étaient réciproquement donné du courage en cherchant à se persuader que les nerfs seuls étaient en jeu, et la conduite de M. Doddleson, dans ses visites à M Halliday ne faisait que les confirmer dans cette opinion.

M Sheldon était présente lors de ces visites, et c'est à M Sheldon seule que le médecin avait confié son opinion sur la malade.

Cette opinion, quoique exprimée avec une certaine importance professionnelle, se bornait à fort peu de choses.

« Notre chère jeune amie manque de force, d'énergie vitale. Oui… c'est là un point essentiel… À quel régime allons-nous mettre maintenant notre jeune amie ? Que dirions-nous d'un petit régime léger… une côtelette de mouton, ni trop cuite ni trop peu cuite ? Puis un léger pudding, un pudding que je pourrais appeler, si je pouvais me permettre une légère plaisanterie, un petit pudding d'enfant ? »

Et le vieillard riait d'un petit rire sénile et caressait la tête de Charlotte de sa main potelée.

« Et la chambre de notre chère jeune amie est vaste et aérée ?… Bien !… Quelle exposition ?… celle du midi ? Rien de mieux, si ce n'est cependant l'exposition du sud-ouest. Mais toutes les chambres ne peuvent pas être au sud-ouest. Quelques potions toniques et un exercice modéré, pris chaque jour dans ce beau jardin, auront bientôt rétabli notre jeune amie. Notre tempérament est nerveux… nous sommes une plante sensitive… et nous avons besoin de soins. »

Sur ce, le respectable septuagénaire recevait le prix de sa visite et regagnait son équipage.

Voilà tout ce que M Sheldon pouvait répéter à Diana ou à Nancy, quand toutes deux l'interrogeaient avec insistance après le départ du docteur.

Pour Diana et pour Valentin il n'y avait que de l'espoir à recueillir du vague dans lequel restait le docteur en exprimant son opinion : s'il y avait quelque chose de grave dans l'état de la malade, le médecin appelé à lui donner ses soins aurait dû parler d'une manière plus sérieuse.

Ses visites se succédaient : il trouvait le pouls plus faible, la malade plus nerveuse, avec une légère tendance à l'hystérie et d'autres observations de ce genre, mais il persistait à déclarer qu'il n'y avait pas de traces d'un mal organique et il continuait à parler des malaises de M Halliday d'un ton léger et tranquille qui était tout à fait rassurant.

Dans ses moments de découragement, Valentin se rattachait à sa confiance dans le docteur Doddleson.

« Sans maladie organique, se disait-il à lui-même, ma chérie ne peut périr. »

Il cherchait le nom du docteur Doddleson dans l'Annuaire, et il trouvait un motif de confiance, dans ce fait, qu'il habitait un des plus beaux squares du West End ; il puisait de nouveaux et plus puissants motifs de confiance, dans l'équipage du docteur, que M Sheldon lui avait si souvent décrit, dans l'âge et l'expérience du docteur dont la même dame lui avait aussi longuement parlé.

« Il y a une chose que je me suis toujours reprochée au sujet de mon pauvre Tom, dit Georgy, qui, lorsqu'elle parlait à des étrangers de son premier mari, s'exprimait toujours de façon à pouvoir leur donner l'idée qu'elle parlait d'un chat ou d'un chien favori, c'est la jeunesse du docteur que M. Sheldon avait fait appeler. Comme de raison, je sais fort bien que M. Sheldon n'aurait pas consulté ce jeune homme s'il ne l'avait pas su habile ; mais je poserais ma tête sur l'oreiller avec une conscience plus calme, si le médecin du pauvre Tom avait été plus âgé et eût eu plus d'expérience. Dans le cas présent, c'est ce qui me plaît dans le docteur Doddleson. Il y a une gravité, un poids, dans un homme de cet âge, qui vous inspirent une confiance immédiate. Je vous assure que la manière dont il m'interrogeait sur le régime de Charlotte et sur l'aspect de sa chambre était tout à fait délicieuse. »

Après Dieu, Valentin était heureux de mettre sa confiance dans le docteur Doddleson.

Il ne savait pas que ce digne docteur était une de ces inoffensives nullités, qui avec l'aide de l'argent et de puissantes rela-

tions, arrivent souvent à usurper une position à laquelle elles n'ont nul droit.

Parmi les hommes réellement éminents dans la noble et admirable corporation qui constitue le corps médical, le docteur Doddleson n'avait aucun rang, mais il était le médecin favori d'une quantité de vieilles douairières affligées d'une oisiveté chronique et d'attaques périodiques de mauvaise humeur.

Pour le spleen ou pour les vapeurs pas de meilleur conseiller que, le docteur Doddleson. Il pouvait passer une demi-heure à adresser des questions que la femme de chambre de la malade aurait faites aussi bien que lui, et les remèdes qu'il conseillait, une femme de chambre intelligente les aurait facilement indiqués.

Les dames âgées croyaient en lui parce qu'il était lourd et pompeux, parce qu'il vivait dans un quartier où la vie était dispendieuse, et parce qu'il avait un bel équipage.

Il portait des bagues qui lui avaient été laissées comme souvenir par des malades qui n'avaient jamais eu l'occasion de mettre sa science à l'épreuve et qui, mourant d'épuisement, de vieillesse, ou d'indigestion, déclaraient au moment de rendre le dernier soupir, que le docteur Doddleson avait été l'ange gardien de leur fragile existence, pendant les vingt dernières années de leur vie.

Tel était l'homme que parmi les nombreux docteurs résidant à Londres, Sheldon avait choisi pour donner ses soins à sa belle-fille, dans un cas si difficile, qu'un médecin rompu par une longue pratique et doué d'une vive perspicacité était nécessaire pour entreprendre son traitement.

Le docteur Doddleson, habitué à attribuer les indispositions imaginaires de ses vieilles douairières fashionables à un manque de ton, et à prescrire des remèdes inoffensifs à la satisfaction de ses malades et à son profit personnel, ne trouva rien de mieux pour traiter Charlotte que d'attribuer son mal à un manque de ton et de lui prescrire les mêmes remèdes inoffensifs.

Quand il ne la trouva pas mieux, que dis-je ? quand il la trouva même plus mal, après plusieurs semaines de traitement, il fut étonné, et à un médicament inoffensif il substitua un autre médicament inoffensif, puis il attendit une autre semaine pour voir l'effet que produirait ce second médicament sur cette jeune opiniâtre.

Et c'était là le roseau pourri auquel se rattachait Valentin à l'heure de sa vive anxiété.

Jamais les journées ne lui avaient paru si cruelles, jamais les nuits ne lui avaient semblé si longues qu'à cette sombre période de son existence.

Il se rendait à Bayswater presque tous les jours : ce n'était plus le temps de l'étiquette et des cérémonies.

Sa bien-aimée dépérissait chaque jour et il avait le droit de surveiller ce lent et triste changement, et si la chose était possible de combattre l'ennemi et le tenir à distance.

Chaque jour il passait une ou deux heures auprès de sa bien-aimée, chaque jour il l'abordait avec le même sourire affectueux, et il la berçait des mêmes paroles d'espoir.

Il lui apportait des livres nouveaux, des fleurs ou des bagatelles qu'il pensait pouvoir distraire ses pensées de ce mal qui

semblait se jouer de la science du docteur Doddleson.

Il prenait place auprès d'elle et lui parlait de l'avenir, de cet avenir que tous deux, dans le secret de leurs pensées, regardaient comme une douce et triste fable, comme le jardin hyperboréen de leurs rêves.

Après avoir passé ces deux heures si douces et si cruelles auprès de sa bien-aimée, Haukehurst avait recours à la diplomatie pour avoir une courte conversation avec Diana avant de quitter la maison.

« Diana, trouvez-vous cette chère enfant mieux ou plus mal aujourd'hui ? Certainement, elle n'est pas plus mal. Je lui ai trouvé plus de couleurs ; elle m'a semblé plus gaie. Elle a un peu de fièvre, mais c'est sans doute l'émotion produite par ma visite. »

Valentin répétait d'autres propos du même genre qui revenaient tristement chaque jour.

Après avoir quitté la maison, le cœur serré, le jeune auteur regagnait son logis et se plongeait dans l'élucubration de l'article brillant ou de la jolie nouvelle qui devait constituer sa contribution mensuelle à la rédaction du Cheapside ou du Charing Cross.

La gaieté, le mouvement, la fantaisie, voilà ce que demandait le Cheapside ; la grâce unie au brillant et à la profondeur, voilà ce qu'exigeait le Charing Cross.

C'est un fait certain, les critiques avaient l'œil ouvert pour prendre en défaut le jeune écrivain.

Tant que les rayons dorés de l'espérance avaient brillé sur lui, Haukehurst avait trouvé les plus durs travaux agréables.

N'était-ce pas pour elle qu'il travaillait ? Son union future avec cette chère fille ne dépendait-elle pas de sa persévérance au travail ? Il lui semblait qu'elle était près de lui pendant qu'il écrivait, comme Pallas se tenait près d'Achille à la salle du conseil, invisible pour tous, excepté pour son favori. C'était cette présence mystique qui donnait de l'activité à sa plume.

Quand il se sentait fatigué ou découragé, la pensée de Charlotte ravivait son courage et le faisait triompher de sa fatigue.

Les idées agréables lui venaient en foule quand il pensait à Charlotte.

Quoi de plus facile pour lui que d'écrire une histoire d'amour ? Il n'avait qu'à créer une Charlotte imaginaire pour en faire son héroïne, et un flot de pensées amoureuses sortait de sa plume avec une abondance inépuisable ; elle prêtait à ses lectures un charme et une grâce qui rendaient plus parfaites les œuvres les plus poétiques.

Ce n'étaient plus Achille et Hélène qui se rencontraient sur le mont Ida, mais Valentin et Charlotte ; ce n'étaient plus Paolo et Francesca qui lisaient ensemble le livre fatal, c'étaient Valentin et Charlotte transportés au moyen âge ; la pure coïncidence du nom lui rendait les chagrins de Werther sympathiques.

L'envahissante présence de la bien-aimée se manifestait en tout et partout.

Sa religion n'était pas le panthéisme, c'était le charlottisme.

Maintenant, tout était changé. Un noir souci l'oppressait à chaque instant. La mystique présence se manifestait à toutes les heures solitaires du jour et de la nuit, mais cette image, qui avait

été belle et florissante comme l'incarnation de la jeunesse et du printemps, était maintenant un pâle fantôme enveloppé d'un suaire et qu'il n'osait contempler.

Il écrivait toujours, car il est étonnant que la main puisse écrire et que l'esprit puisse se diriger à travers les ombres du monde de la fantaisie, pendant que des soucis dévorants vous rongent le cœur. Eh bien ! peut-être dans ces moments l'imagination est-elle plus active, car le monde des ombres est une sorte de refuge pour l'esprit qui n'ose pas s'appesantir sur les réalités.

Avec le chagrin et la crainte pour compagnons constants, Valentin travaillait bravement et patiemment. L'espoir ne l'avait pas abandonné ; mais entre l'espoir et la crainte la lutte était incessante.

Parfois c'était l'espoir qui l'emportait pendant un moment, et le travailleur se réconfortait avec la pensée que ce sombre nuage disparaîtrait de l'horizon de sa vie ; puis, il comptait ce qu'il avait gagné, et il trouvait que le fruit de son travail était plus important chaque mois, que son nom prenait un rang plus élevé parmi les jeunes littérateurs.

Le jour où il aurait acquis le chiffre exigé par Sheldon pour qu'il pût contracter mariage ne lui apparaissait plus dans un avenir fort éloigné. Étant donnée une certaine dose de talent naturel, l'industrieux et infatigable écrivain sortirait promptement de l'obscurité et prendrait un rang distingué dans la grande armée de ces braves soldats, dont l'arme est la plume.

Quelques bonnes chances qu'eût pu avoir Valentin, il avait travaillé honnêtement pour atteindre le but qu'il se proposait.

Avant le commencement de la maladie de langueur qui consumait Charlotte, il se considérait comme le plus heureux des hommes ; il avait, dans son pupitre, plus d'un reçu constatant les dépôts d'argent faits par lui. Le nid qu'il avait construit quelques mois auparavant contenait maintenant plusieurs œufs, car le dur travailleur n'avait plus le loisir d'être extravagant, lors même qu'il en aurait eu l'envie.

L'achat d'une bague surmontée d'une ligne de diamants destinée au doigt effilé de sa bien-aimée, était la seule folie qu'il se fût permise.

Charlotte lui avait adressé des remontrances au sujet de cette extravagance et avait exigé de lui la promesse que ces prodigalités à la Monte-Christo ne se renouvelleraient plus, mais elle n'en était pas moins fière de sa jolie bague de diamants et elle ne l'ôtait pas de son doigt pour se mettre au lit sans la presser contre ses lèvres.

« Il ne faut plus faire de pareilles folies, » dit-elle à son adorateur un jour qu'elle était dans des dispositions d'esprit à s'abandonner à l'espérance, en faisant tourner la bague autour de son doigt.

Hélas ! comme cette bague était devenue large depuis le jour où pour la première fois elle avait été passée à son doigt !

« Songez à l'avenir, Valentin, continua la jeune fille dont la main reposait dans celle de son fiancé. Pensez-vous que vous pourrez parvenir à meubler notre cottage de Wimbledon si vous vous lancez dans d'aussi folles dépenses ? Vous savez que j'ai des économies, Valentin ?… Oui, positivement. Papa m'accorde une libérale allocation pour ma toilette et j'étais assez extravagante

pour tout dépenser. Mais maintenant je suis devenue la plus avare des créatures et j'ai là-haut une petite somme que vous pourrez déposer à la Banque avec le reste de votre fortune. Diana et moi nous avons ravaudé, taillé, coupé, rogné, avec une persévérance digne d'éloges. Il n'y a pas jusqu'à cette soie qui n'ait été retournée. Vous ne vous en doutiez guère quand vous admiriez tant ma robe ? »

Haukehurst contemplait sa bien-aimée avec un tendre sourire.

La signification exacte du mot retourner, appliquée à une étoffe de soie dépassait un peu sa compréhension, mais il était convaincu que retourner une étoffe devait être une action louable sans cela, pourquoi Charlotte aurait-elle cet air d'orgueil en lui faisant part de ce fait ?

Livre 07 · Chapitre 05

Le soleil d'été brillait sur le village de Barrow quand Charlotte y arriva avec M Sheldon et Diana.

Sheldon devait venir le jour même par un autre train et Valentin devait arriver dans deux jours pour passer auprès de sa bien-aimée l'intervalle qui sépare le samedi du lundi. Il avait vu les voyageuses monter en wagon à l'embarcadère du Pont de Londres, mais Sheldon y était également, et les amoureux n'avaient pas trouvé l'occasion d'avoir entre eux un entretien confidentiel.

De tous les villages du comté de Sussex, Barrow est peut-être le plus joli.

La vieille église saxonne, les fermes et les chaumières champêtres, répandues çà et là, sont bâties sur le versant de la montagne et la vaste étendue de l'Océan se déploie sous les fenêtres des habitations. Les roses et les fuchsias qui ornent les jardins gagnent en éclat par le contraste de cette immense nappe bleuâtre. La brise de mer se mêle au parfum du foin fraichement fauché et aux odeurs des étables.

L'alouette chantait en s'élevant dans le ciel au-dessus du clocher du village et les mouettes se jouaient dans les rayons du soleil au-dessus de l'azur de la mer. Les pêcheurs et les cultivateurs habitaient les chaumières bâties à côté les unes des autres sur le bord de la route qui contournait le flanc de la montagne.

Cette route à travers la montagne, vue par une après-midi de juillet, semblait presque à Charlotte la route du paradis.

« On dirait le chemin du ciel, Diana ! » s'écria-t-elle les yeux fixés sur les tours carrées de la vieille église saxonne.

Elle s'étonnait de voir les yeux de Diana se mouiller de larmes en l'entendant parler ainsi.

M Paget essuya vivement ses yeux du revers de sa main et sourit à son amie.

« Oui, chère, ce village est très-joli, n'est-ce pas !

— Il a l'air effroyablement ennuyeux ! dit M Sheldon avec un frisson ; Diana, il n'y a pas une boutique. Où ferons-nous nos provisions ? Je l'avais dit à M. Sheldon, Saint-Léonard eût été bien plus convenable pour nous.

— Oh ! maman, Saint-Léonard est le type de tout ce qu'il y a d'insignifiant et de vulgaire, comparé à ce charmant village si rustique ! Tenez, regardez cette cabane de pêcheurs avec ces filets qui sèchent au soleil, c'est un vrai tableau de Hook.

— Quelle utilité d'aller se confiner au milieu des cabanes de pêcheurs, Charlotte ? demanda M Sheldon avec un peu d'aigreur. Les filets de pêcheurs ne nous fourniront pas notre viande de boucherie. Où irons-nous chercher nos rôtis de mouton ?... M. Doddleson attache une si grande importance aux rôtis de mouton.

— L'air de la mer me fera plus de bien, maman, que tous les moutons qu'on a pu faire rôtir dans le monde. Oh ! chère, c'est là notre petite ferme ? s'écria Charlotte, lorsque la voiture s'arrêta devant une petite grille très-pittoresque. Quel amour de maison ! quels délicieux petits carreaux ! quels charmants rideaux blancs ! et cette vache qui me regarde d'un air si amical de l'autre côté de la grille ! Oh ! comme nous serons heureux de vivre ici.

— Diana, s'écria M Sheldon d'un ton solennel, nous n'avons pas passé devant une seule boutique, il n'y a pas même un bureau de poste, et quant à la mercerie, je suis certaine que nos effets auraient le temps de tomber en loques, avant que nous ayons pu trouver un mètre d'étoffe à doublure ! »

La ferme était une de ces demeures idéales qui, pour les citadins, semblent aussi belles que les chambres à ciel de saphir de la maison de Salomon.

Charlotte était ravie de l'idée que cette demeure allait être la sienne pendant une quinzaine de jours.

« Je voudrais m'installer ici pour toujours, dit-elle, quand les deux jeunes filles visitèrent leurs chambres, qui exhalaient un parfum de lavande et de rose. Qui voudrait retourner à cet insipide Bayswater en sortant d'ici ? Valentin et moi nous pourrons venir nous établir ici après notre mariage. Cet endroit vaut mieux que Wimbledon. De grandes pensées lui viendront au fracas puissant des vagues soulevées par la tempête, et dans les jours de calme le murmure de l'onde lui inspirera de gracieuses fantaisies. À vivre ici, tout homme deviendrait poète. Je suis certaine que moi-même je réussirais à écrire un roman, si je séjournais ici assez longtemps. »

Après cela elles arrangèrent le joli petit salon.

Elles placèrent près de la fenêtre un fauteuil pour Charlotte, et en face un autre fauteuil pour M Sheldon ; entre les deux fauteuils, elles disposèrent une petite table pour les livres, les fleurs, les travaux d'aiguille, et tous les petits riens si nécessaires à l'existence féminine.

Puis, pendant que M Sheldon faisait l'inspection des chambres pour y trouver des défauts et accumulait les critiques comme pour prouver des facultés d'invention qu'on ne lui avait pas soupçonnées jusqu'alors, Charlotte et Diana exploraient le jardin et donnaient un coup d'œil à la cour de la ferme, où la vache les regardait comme elle l'avait fait lorsque la voiture s'était arrêtée à la grille, et comme si elle n'était pas encore revenue de l'étonnement qu'avait causé à son esprit rustique cette circonstance phénoménale.

Mais Charlotte se sentit tout à coup fatiguée, puis elle fut prise d'un de ces étranges étourdissements qui étaient l'un des fré-

quents symptômes de son mal.

Diana l'aida à rentrer à la maison et l'établit dans un bon fauteuil.

« Il faut que je sois bien malade, dit-elle d'un ton plaintif, car la nouveauté même de cette jolie demeure ne peut me rendre heureuse longtemps. »

Sheldon arriva dans la soirée avec un approvisionnement des potions que Charlotte prenait trois fois par jour : il s'était rappelé qu'il n'y avait pas de pharmacien à Barrow, et qu'on serait obligé d'envoyer à Saint-Léonard pour se procurer les potions, et c'est pourquoi il avait pris une provision de cet inoffensif tonique.

« C'est bien de la bonté à vous d'avoir pensé à cela, quoique réellement je ne pense pas que cela me fasse le moindre bien, dit Charlotte. Nancy avait coutume d'aller chercher mes potions à Bayswater. Elle s'était fait presque un devoir d'aller elle-même chez le pharmacien.

— En vérité ! s'écria Sheldon, Nancy s'inquiétait de vos médicaments ?

— Oui, papa, et beaucoup aussi à mon sujet. Si j'avais été sa fille, elle n'aurait pas pu paraître plus tourmentée. »

Le spéculateur prit bonne note de ce fait : M Woolper faisait l'officieuse, n'était-elle pas aussi soupçonneuse ? Les personnes de ce caractère sont gênantes.

« Je pense que quelques semaines dans un workhouse, feraient du bien à cette vieille femme, se dit-il à lui-même. Il y a des gens qui ne savent jamais quand ils sont bien. »

L'après-midi du samedi arriva en son temps, mais après un long et pénible intervalle, à ce qu'il sembla à Charlotte, pour laquelle le temps marchait lentement, tant était pénible la lassitude causée par sa maladie.

De temps en temps une émotion passagère ramenait un peu de son ancienne animation à son visage, un peu de son ancienne gaieté, mais cet éclat passait vite et la langueur maladive reparaissait très-visiblement.

Juste à l'heure à laquelle il était attendu, Haukekurst apparut, dans les plus heureuses dispositions d'esprit, chargé de nouveaux magazines, ravi du village, enchanté du jardin et de la vue de la mer, la parole animée et la tête pleine de nouvelles à raconter à sa bien-aimée.

Tel livre n'avait pas réussi, telle et telle comédie avait fait un fiasco complet. Le roman de Jones avait porté coup ; le tableau de Brown était l'œuvre dont on parlait cette année ; et Charlotte devrait voir le tableau acclamé et la pièce tombée quand elle reviendrait à Londres.

Pendant une heure les amoureux restèrent à causer ensemble dans le petit salon de la ferme, ayant devant eux la mer et les fleurs du jardin, pendant qu'une alouette faisait entendre son chant en s'élevant dans le ciel calme et bleu.

La voix de Charlotte avait quelque chose de languissant, malgré le bonheur parfait qu'elle éprouvait à être ainsi assise, ayant auprès d'elle celui qu'elle aimait ; mais l'entrain de Valentin ne se démentait pas un instant, et, quand M Sheldon lui donnait à entendre qu'une trop longue conversation pouvait fatiguer la ma-

lade, il quittait le salon le sourire sur les lèvres et en promettant à sa fiancée de revenir après une promenade d'une heure.

Sa promenade ne le conduisait pas loin. Il allait tout droit à un petit kiosque construit dans le lieu le plus écarté du jardin, et Diana l'y suivait.

Elle avait appris à comprendre le langage de sa physionomie au temps de leur ancienne camaraderie, et elle avait surpris un regard au moment où il quittait le salon, qui lui disait la lutte intérieure qu'il soutenait et ce qu'il lui en coûtait de paraître aussi gai.

« Il ne faut pas vous laisser abattre, Valentin, » dit-elle, quand ils furent assis dans le petit kiosque, ou il s'était assis avec découragement, les coudes appuyés sur la table rustique.

Il ne répondit rien.

« Vous ne la trouvez pas plus mal… beaucoup plus mal, Valentin ?

— Plus mal ?… J'ai lu la mort dans ses yeux ! » s'écria-t-il.

Et il laissa tomber sa tête dans ses mains et sanglota amèrement.

Diana restait assise auprès de lui, surveillant cette explosion de douleur.

Quand la tempête de larmes fut apaisée, elle s'efforça de le consoler de son mieux.

Le changement qu'il avait remarqué n'était pas aussi visible pour elle. Il avait espéré que l'air de la mer aurait un magique

pouvoir pour rendre des forces à la malade.

Il était arrivé le cœur plein d'espoir, et au lieu d'un commencement d'amélioration, il voyait les progrès du mal.

« Pourquoi M. Sheldon n'a-t-il pas envoyé chercher le docteur..., demanda-t-il avec indignation, le docteur qui la soigne ? Il aurait pu lui envoyer un télégramme.

— Charlotte prend les médicaments prescrits par M. Doddleson, dit Diana, et toutes ses prescriptions sont exactement suivies.

— Pourquoi alors son état empire-t-il ? Le docteur devrait la voir tous les jours... toutes les heures si cela est nécessaire. Et s'il ne peut la guérir, il faut appeler un autre médecin. Grand Dieu, Diana ! devons-nous la laisser ainsi se flétrir et périr sous nos yeux ? Je vais partir à l'instant pour Londres et je ramènerai ce docteur Doddleson avec moi par l'express.

— Votre départ pour Londres chagrinerait et alarmerait Charlotte ; vous pouvez envoyer un télégramme au docteur, ou tout au moins M. Sheldon peut le faire. Il ne serait pas convenable à vous d'agir sans sa permission.

— Il ne serait pas convenable... répéta Valentin avec véhémence. Pensez-vous que je vais faire le pointilleux et m'arrêter à considérer ce qui convient ou ce qui ne convient pas ?

— Avant tout il faut éviter d'alarmer Charlotte, insista Diana.

— Croyez-vous que je ne le sache pas ? croyez-vous que je ne le sentais pas tout à l'heure, quand, assis auprès d'elle, je lui débitais des billevesées à propos de livres, de tableaux, et de pièces de

théâtres, pendant que chaque regard furtif que je jetais sur son visage était comme un coup de poignard qui m'entrait dans le cœur ? Je ne l'alarmerai pas ; je consulterai M. Sheldon, je ferai tout, tout pour la sauver. Pour la sauver !... Oh ! mon Dieu, en sommes-nous arrivés là ? »

Il devint plus calme sous l'influence de Diana, et il rentra lentement à la maison.

Il avait évité de passer devant la fenêtre ouverte près de laquelle était assise Charlotte ; il ne s'était pas encore préparé à rencontrer ses regards interrogateurs.

Il se rendit dans la pièce où l'on devait dîner, une pièce plus sombre et plus triste que le salon, et là il trouva Sheldon lisant un journal, une de ces éternelles feuilles traitant des fluctuations du marché des valeurs.

Le spéculateur n'avait fait qu'entrer et sortir de la maison toute la journée, tantôt allant faire un tour sur le rivage, tantôt restant appuyé contre la grille du jardin, méditatif et silencieux comme la vache qui regardait Charlotte, tantôt se promenant dans les allées du jardin, les mains dans ses poches et la tête inclinée sur sa poitrine.

Diana qui, dans son inquiétude, surveillait tous les mouvements de Sheldon, avait remarqué son agitation et y avait vu l'indice d'une anxiété croissante : elle savait qu'il avait quelque connaissance médicale, s'il ne jugeait pas convenable de s'en prévaloir, il devait, par conséquent, être un meilleur juge de l'état de la santé de Charlotte que des observateurs complétement ignorants : s'il était inquiet, c'est qu'il y avait une cause réelle d'in-

quiétude. C'est pour cela, et pour cela seulement que Diana l'épiait.

« Il doit l'aimer plus que je ne l'aurais cru capable d'aimer qui que ce soit, se dit M Paget, chère fille !… les cœurs les plus froids sont touchés par son aimable nature ! »

Sheldon leva les yeux à l'entrée de Valentin et salua son visiteur d'un mouvement de tête amical.

« Enchanté de vous voir, Haukehurst, dit-il. Semper fidelis, toujours le modèle des amants dévoués. Mais, quel air de tristesse !

— Je n'ai, je pense, que trop sujet d'avoir l'air triste, répondit gravement Valentin. J'ai vu Charlotte.

— oui, et ne trouvez-vous pas qu'il y a du mieux ? un mieux graduel, comme de raison… Ces sortes de langueurs constitutionnelles ne se secouent pas en un clin d'œil. Mais certainement vous la trouvez mieux, plus brillante…

— Oui, brillante de cet éclat qui n'appartient plus à la terre. Que Dieu me vienne en aide ! Je… je suis un peu enfant… le plus grand des lâches… le… »

Il fit un grand effort et parvint à dominer le sanglot qui allait étouffer sa voix.

« Monsieur Sheldon, continua-t-il tranquillement, je crois votre belle-fille mourante…

— Mourante ! Grand Dieu ! mon cher Haukehurst, cette alarme est bien… bien prématurée. Il n'y a pas de sujet de

crainte, quant à présent… aucun sujet. Je vous en donne ma parole, comme médecin.

— Aucune cause de crainte, quant à présent ?… Ce qui signifie que ma bien-aimée ne me sera pas enlevée cette nuit, ou demain matin. J'aurai quelques jours pour respirer, oui, je vous comprends. L'arrêt est prononcé. J'ai vu la mort sur son visage aujourd'hui.

— Mon cher Haukehurst…

— Mon cher Sheldon, par pitié, ne me traitez pas pomme si j'étais une femme ou un enfant. Faites-moi connaître son sort. Si… si… la plus grande de toutes les calamités que la main de Dieu peut faire tomber sur moi en punition de mes fautes passées, doit me frapper, si ce mortel chagrin doit m'atteindre, donnez-moi la force de le supporter en homme. Que je meure sans bandeau sur les yeux. Oh ! cher et bel ange rédempteur des fautes de ma vie mal employée ! n'avez-vous été envoyé d'en haut que pour briller un moment à mes yeux, et repartir après votre mission rédemptrice accomplie !

— Bonté céleste ! pensa Sheldon, quelles absurdités ces écrivains sont susceptibles de débiter ! »

Il n'était en aucune façon touché de l'angoisse du pauvre amoureux, toute réelle qu'elle était : un pareil chagrin était en dehors du cercle dans lequel ses pensées évoluaient. Cette manifestation de douleur lui était désagréable. Elle agaçait péniblement ses nerfs, comme les discours du pauvre Tom au temps jadis, quand l'honnête fermier était couché sur son lit de mort ; la présence du jeune homme, l'anxiété du jeune homme lui causaient un désagrément du même genre.

« Dites-moi la vérité, monsieur Sheldon, dit alors Valentin en se contenant, reste-t-il de l'espoir, le moindre espoir pour ma pauvre chérie ? »

Sheldon réfléchit un moment avant de répondre, il projeta en avant sa lèvre inférieure, contracta ses sourcils avec cet air de profonde méditation qu'il aurait pris s'il eût été consulté sur les mérites relatifs d'une première ou d'une seconde émission d'obligations d'une compagnie de chemin de fer d'une solvabilité douteuse.

« Vous m'adressez là une question embarrassante, Haukehurst, dit-il enfin, si vous me demandez simplement si je suis satisfait du tour qu'a pris la maladie de Charlotte depuis quelques semaines, je vous répondrai franchement que je n'en suis pas content du tout. Il y a un manque de ton persistant, un affaiblissement visible des forces vitales qui, je le confesse, m'a causé quelque inquiétude. Voyez-vous, le fait positif est que nous sommes en présence d'une faiblesse radicale de constitution qui, comme M Paget elle-même, jeune personne très-perspicace et très-intelligente, l'a fort bien observé, est une faiblesse de constitution héréditaire, contre laquelle la médecine est parfois impuissante. Vous n'avez pas à craindre une négligence de ma part, Haukehurst, tout ce qui est possible sera fait. Les prescriptions du docteur Doddleson sont fidèlement observées et…

— Mais ce docteur Doddleson est-il de force à lutter contre la maladie ? demanda Valentin. Je ne l'ai jamais entendu citer comme un bien grand homme.

— C'est ce qui prouve que vous n'entendez rien à la profession médicale.

— Je n'y entends rien en effet. Jamais de ma vie je n'ai eu besoin d'avoir recours aux médecins. Et vous pensez que ce docteur Doddleson est véritablement habile ?

— La position qu'il occupe est une réponse suffisante à votre question.

— Voulez-vous me permettre de l'appeler ici par le télégraphe, cette après-midi, immédiatement ?

— Vous ne pouvez envoyer un télégramme de ce village.

— Non, mais de Saint-Léonard cela est possible. Pensez-vous qu'une promenade de quatre ou cinq milles puisse m'effrayer ?

— Mais pourquoi faite venir le docteur Doddleson ? Le traitement qu'il a prescrit est celui que nous suivons à la lettre. Le faire venir ici serait une pure folie. La maladie de notre pauvre Charlotte est fort loin de présenter des symptômes alarmants.

— Vous ne pouvez voir le changement opéré en elle, comme je le vois, s'écria Valentin douloureusement. Par pitié, monsieur Sheldon, laissez-moi, en cela, agir à ma guise. Je ne puis rester là à voir ma bien-aimée dépérir, sans rien faire pour la sauver. Laissez-moi appeler cet homme, laissez-moi le voir moi-même et entendre ce qu'il dit. Vous ne pouvez avoir d'objection à faire contre sa venue, puisque c'est celui que vous avez choisi vous-même pour donner ses soins à Charlotte. Ce n'est qu'une question de dépense, laissez-moi en faire mon affaire personnelle.

— Je puis subvenir aux dépenses du traitement médical de ma belle-fille, sans avoir recours à votre bourse, monsieur Haukehurst, dit le spéculateur offensé dans son orgueil. Il y a un élément dans cette affaire que vous semblez ignorer.

— Quel est-il ?

— C'est l'alarme que l'arrivée d'un médecin venant de Londres doit causer à la malade.

— Il n'est pas à craindre que cela lui cause une alarme. On lui dira que le docteur Doddleson est venu dans le pays pour y prendre le repos du dimanche. La visite semblera faite en passant. C'est une chose qu'il sera très-facile d'arranger avec le docteur avant qu'il ne voie la malade.

— Comme il vous plaira, monsieur Haukehurst, répondit le spéculateur froidement. Je regarde cette visite comme n'étant en aucune façon nécessaire. Mais si la venue du docteur Doddleson peut vous donner une satisfaction, qu'il vienne. La dépense occasionnée par son déplacement n'est pas une considération pour moi. Ma position vis-à-vis de la fille de ma femme fait peser sur moi une grande responsabilité ; et je suis prêt à m'acquitter de tous les devoirs que cette position m'impose.

— Vous êtes bien bon, votre conduite à l'égard de charlotte et de moi est au-dessus de tous les éloges. Il est tout à fait possible que mes inquiétudes soient exagérées, mais j'ai vu une expression sur ce cher visage… Non, je ne puis oublier cette expression, elle a glacé mon cœur de terreur. Je vais me rendre à l'instant à Saint-Léonard. Je dirai à Charlotte que je suis obligé d'envoyer un télégramme à mon imprimeur au sujet de ma copie. Vous ne vous opposez pas à cet innocent mensonge ?…

— Nullement. L'essentiel, c'est que Charlotte ne soit pas alarmée. Vous feriez mieux de rester à dîner, vous aurez le temps d'envoyer votre télégramme après le dîner.

— Non, répondit Valentin, je ne veux pas courir ce risque… je ne pourrais ni manger, ni boire, tant que je n'aurai rien fait pour diminuer mon anxiété. »

Il revint dans la pièce où Charlotte était assise devant la fenêtre ouverte, d'où lui venait le murmure des vagues, le bourdonnement des abeilles, les chants des oiseaux, toutes les voix qui forment le chœur harmonieux qui s'élève de la nature heureuse.

« Oh ! mon Dieu, voudriez-vous l'enlever d'un monde si beau, se dit-il, et changer, pour moi, toutes ces splendeurs en ténèbres et en désolation ? »

Son âme se révoltait contre l'idée de la mort.

Pour la sauver, pour l'arracher des mains de la mort, il était prêt à tout promettre, à tout faire.

« Tous mes jours, je les consacrerai à ton service, si tu me la conserves, dit-il à Dieu du fond de son cœur. Si tu ne l'épargnes pas, je suis un infidèle, un païen, le plus vil et le plus audacieux des pécheurs. Mieux vaut servir Satan qu'un Dieu qui pourrait m'infliger une pareille affliction. »

Valentin raconta son histoire sur l'imprimeur et sa copie pour le Cheapside, au sujet de laquelle il y avait une absurde erreur qu'il ne pouvait réparer qu'à l'aide d'un télégramme.

L'invention n'était pas bien habile, mais Charlotte ne s'aperçut pas de ce qu'il y avait de vague dans cette histoire, elle ne pensa qu'à une chose, c'est que Valentin allait être obligé de la quitter pendant quelques heures.

« La soirée me paraîtra bien longue sans vous, dit-elle, et ce qu'il y a de plus triste dans ma maladie, c'est que le temps me paraît bien long et bien fatigant. Diana est la meilleure et la plus tendre des amies. Elle fait tout pour m'amuser ; elle me fait la lecture pendant des heures, quoique je sache que souvent elle doit être fatiguée de lire ainsi à haute voix et si longtemps. Mais les livres même que j'aimais tant autrefois, ne m'amusent plus. Les mots flottent indistinctement dans mon cerveau, toutes sortes de mots étranges se mêlent aux personnages du livre. Diana m'a lu la Fiancée de Lammermoor toute cette matinée ; mais la peine et l'ennui que je ressens semblaient déteindre sur Lucie et Edgar, et ce cher roman ne m'a pas causé de plaisir.

— Ma chère, vous êtes trop faible pour entendre Diana vous faire la lecture ; il est bien aimable à elle de s'efforcer de vous amuser, mais il vaudrait mieux pour vous de prendre un repos complet. Tout effort mental peut retarder votre rétablissement. »

Il s'était placé derrière sa chaise et il était penché sur les oreillers pour lui parler : il ne se sentait pas la force nécessaire pour commander à sa physionomie en ce moment ; il se penchait jusqu'à ce que ses lèvres rencontrassent la chevelure brune de sa bien-aimée, et il baisait avec passion leurs douces tresses.

La pensée lui vint qu'un jour pouvait venir où il embrasserait encore ces doux cheveux bruns avec une passion plus vive, une peine plus cruelle… quand Charlotte n'aurait plus connaissance de ses baisers… n'aurait plus de pitié pour sa peine.

« Oh ! Valentin ! s'écria Charlotte, vous pleurez, je vois votre visage dans la glace. »

Il avait oublié la glace, le petit miroir de style empire, avec un aigle aux ailes déployées qui surmontait une petite toilette.

« Je ne suis pas si mal, cher, non, en vérité, continua la jeune fille en se tournant sur son siège avec un grand effort et en saisissant la main de son fiancé. Il ne faut pas m'affliger ainsi, Valentin, cher Valentin ! Je serais mieux si je pouvais croire que prochainement je ne dois pas être séparée de vous. »

Il était complétement vaincu pour le moment.

Il ensevelit sa tête dans les oreillers et s'efforça d'étouffer les sanglots qui voulaient éclater ; puis, après un moment de rude combat, il releva la tête pour baiser la malade au front.

« Non, ma chérie, cela ne sera pas, si l'amour peut quelque chose pour vous défendre et vous garder. Non, je ne puis croire que Dieu veuille vous séparer de moi. Le ciel est la demeure qui vous convient, mais de doux esprits comme le vôtre laisseraient un vide trop douloureux sur la terre. Je serai brave, ma chérie, brave et plein d'espoir dans la miséricorde céleste. Et maintenant, il faut que j'aille au télégraphe pour avertir mon ennuyeux imprimeur. Au revoir ! »

Il sortit précipitamment de la ferme et parcourut avec une rapidité étonnante l'agréable route bordée à sa gauche par des champs de blé d'un beau vert et à sa droite par la vaste étendue de la mer.

« Je trouverai une voiture pour me ramener de Saint-Léonard, se dit-il. Ce serait du temps perdu que d'en chercher une ici. »

Il arriva à la station de Saint-Léonard une heure après avoir quitté la ferme.

Il expédia son télégramme au nom de Sheldon en ayant le soin de rédiger d'une façon très-pressante.

Livre 07 · Chapitre 06

Inquiet et fébrile fut le sommeil qui visita Haukehurst pendant cette nuit embaumée de l'été.

Quand il s'éveillait, il était inquiet et malheureux, mais les heures de sommeil étaient plus pénibles encore. Le sommeil ouvrait pour lui la porte à de folles visions, dans lesquelles Charlotte et le docteur Doddleson, l'éditeur du Cheapside, les administrateurs de la bibliothèque du British Museum, Diana et Sheldon figuraient au milieu d'une inextricable confusion de circonstances et de lieux.

Àtravers ses rêves pénibles, il avait quelque conscience de lui-même et de la chambre où il était couché, de la lune de juillet qui brillait sur lui à travers les vitres des croisées. Oh ! alors, comme elles étaient pleines de tortures ces visions où Charlotte lui apparaissait souriante, radieuse de santé et de bonheur, à une époque où il n'était pas question pour elle de la maladie et pour lui du chagrin qu'il en éprouvait.

Puis venait avec la rapidité du rêve le docteur Doddleson frappant à la porte de la ferme avec l'éditeur du Cheapside.

Puis il se trouvait comme spectateur dans un grand théâtre, ayant les proportions immenses d'un amphithéâtre romain, dans lequel l'auditoire lui semblait être une masse de mouches assistant à la rencontre de deux autres mouches, dans toute la gloire

d'une cour représentée par une petite tache de pourpre et d'or brillant aux rayons du soleil. Dans son rêve il n'éprouvait aucune surprise à voir le théâtre où il se passait aussi vaste qu'une arène de gladiateurs.

Puis éclatait une musique composée d'une innombrable quantité de violoncelles et de bassons, et quelqu'un lui disait que c'était la première représentation d'une grande tragédie. Il sentait l'oppression de l'attente, la musique devenait plus grave et plus solennelle, le sombre rideau s'écartait lentement, et il apercevait une scène immense révélant une immense plaine éclairée par la lune, semée de tombes et de pierres tumulaires sans nombre, et sur la première de ces tombes, sans qu'il pût se rendre compte comment sa vue pouvait porter aussi loin, il lisait le nom de Charlotte.

Il s'éveilla en poussant un cri de douleur.

Il faisait grand jour, et les vagues de la mer dansaient gaiement aux rayons du soleil du matin.

Il se leva et s'habilla : un sommeil comme celui qui l'avait visité pendant cette nuit, était plus fatigant que la veille la plus dure.

Il descendit dans le jardin et se promena lentement dans une étroite allée bordée par des buis qui dataient de cent ans ; de pâles lumières se montraient aux fenêtres, et il se demandait quelles étaient celles qui éclairaient le visage de celle qu'il aimait avec tant d'idolâtrie.

« Il y a seulement une année que je l'ai vue pour la première fois, pensa-t-il, une année !… et l'aimer a été mon éducation libérale, la perdre serait ma désolation et mon désespoir. »

Àhuit heures, Diana vint le chercher pour le déjeuner.

« Verrai-je Charlotte ? demanda-t-il.

— Non, depuis quelque temps elle ne descend plus au déjeuner.

— Quelle nuit a-t-elle passée ?

— Une nuit très-tranquille, à ce qu'elle m'a dit ; mais je ne suis pas bien sûre qu'elle me dise la vérité, elle a si peur de nous inquiéter.

— À ce qu'elle vous a dit, dites-vous ? Vous ne couchez donc pas dans sa chambre, maintenant qu'elle est si malade ?

— Non, je voulais passer la nuit sur un sofa, au pied même de son lit, et j'en avais fait la proposition, mais M. Sheldon s'oppose à ce que je couche dans sa chambre. Il pense que seule elle est plus tranquille, et que l'air de la chambre est plus sain lorsqu'il n'y a qu'une seule personne qui y dort. Sa maladie n'est pas de celles qui demandent une attention constante même pendant la nuit.

— Néanmoins, j'aurais trouvé meilleur pour elle de vous voir auprès d'elle, pour l'égayer et relever son moral.

— Croyez-moi, Valentin, c'était mon désir le plus vif de rester auprès d'elle.

— J'en suis convaincu, ma chère amie, lui répondit-il avec bonté.

— Ce n'est que l'autorité de M. Sheldon, comme homme ayant quelque expérience médicale, qui m'a fait renoncer à satisfaire

mon désir.

— Bien, admettons qu'il a raison. Et maintenant, nous pouvons aller déjeuner. »

Le déjeuner fut un triste et pauvre repas : les richesses de la ferme, sous forme d'œufs frais et de jambon soigné à la maison abondaient, mais nul n'avait goût à leur faire honneur.

Valentin se rappelait ses visites à la ferme du comté d'York et toutes les joies qu'il y avait goûtées, et le chagrin qui le torturait maintenant en était plus cruel.

Sheldon consacrait ses méditations du dimanche au cours des valeurs de la Bourse du samedi.

Georgy se plongeait dans la lecture de la biographie d'un prédicateur dissident, lecture qu'elle déclarait très-réconfortante.

Diana et Valentin étaient restés muets, tout à leur inquiétude, et après quelques vaines tentatives pour boire et pour manger, ils se levèrent de table et allèrent se promener au jardin.

Les cloches sonnaient joyeusement dans les tours carrées de l'église qui était tout proche, mais Valentin n'était pas en disposition d'aller à l'église ce matin-là.

Toutes ses pensées n'étaient-elles pas des prières, d'humbles et douloureuses instances, en vue d'obtenir une faveur sans prix ?

« Voulez-vous voir le docteur à son arrivée, et arranger les choses avec lui, de manière à ne pas alarmer Charlotte ? » demanda-t-il à Sheldon.

Celui-ci y consentit et se rendit dans le petit jardin, devant la maison, pour y attendre, en se promenant, le grand docteur Doddleson : la douairière Doddleson, comme l'appelaient quelques incrédules à l'égard de son mérite.

Une voiture prise à Saint-Léonard amena le docteur Doddleson, pendant que les cloches sonnaient pour annoncer l'office du matin.

Sheldon le reçut à la grille et lui expliqua les motifs qui l'avaient fait appeler.

Le docteur se montra plein d'une pompeuse sollicitude pour sa chère jeune malade.

« Réellement, c'est un des cas les plus intéressants que j'aie rencontrés dans ma longue pratique, dit d'un air paternel le médecin du West End. Comme je le disais à l'une de mes très-charmantes clientes, l'aimable et accomplie comtesse de Kassel Kamberterre, pas plus tard que mardi matin. Un cas qui, par sa ressemblance avec les conditions dans lesquelles se trouve la comtesse elle-même, ne pouvait être que grandement intéressant pour elle.

— Véritablement, je vous dois des excuses pour vous avoir fait venir, dit Sheldon, en conduisant le docteur vers la maison. Je n'ai consenti à ce que vous fussiez appelé que pour tranquilliser ce jeune Haukehurst, qui est fiancé à ma belle-fille, un homme en voie de se distinguer, à ce que je crois, dans la carrière qu'il suit, mais exalté et difficile à manier. Il n'y a, en réalité, aucun changement fâcheux, absolument aucun, et comme nous n'avons passé ici que trois jours, il n'y a pas possibilité de constater l'effet produit par le changement de résidence et par l'air de la mer. »

Cela ressemblait à une leçon faite au savant médecin, et il y avait parmi les rivaux professionnels du docteur Doddleson beaucoup de ses confrères qui prétendaient qu'il n'était pas lent à s'emparer du thème qui lui était fourni, n'étant influencé par aucune idée qui lui fût personnelle.

Charlotte avait été installée près de la fenêtre ouverte dans le salon, et c'est là que M. Doddleson la vit en présence de Sheldon et de Georgy, et le digne docteur, employant le jargon habituel de son art, abonda dans le sens de l'opinion qui lui avait été exprimée, avec toute la déférence due à Sheldon.

Pour Georgy, cette entrevue dans laquelle les opinions de Sheldon avaient été pompeusement reproduites par le médecin, fut encore plus réconfortante que la sainte vie du ministre dissident.

Diana et Valentin se promenaient dans le jardin, pendant que le docteur voyait sa malade.

La lourde phraséologie du docteur Doddleson leur arrivait comme le bourdonnement d'une abeille.

C'était un soulagement pour Valentin de savoir le médecin auprès de la malade, mais il n'avait pas l'intention de le laisser repartir sans l'avoir interrogé.

« Je ne veux pas d'information de seconde main, je veux entendre l'opinion de cet homme de sa propre bouche, » se dit-il.

Il passa sur le devant de la maison aussitôt que le bourdonnement eut cessé et se trouva sur leur passage, quand le docteur Doddleson et Sheldon sortirent.

« Si vous ne vous y opposez pas, monsieur Sheldon, je désirerais adresser quelques questions au docteur Doddleson.

— Je ne m'y oppose nullement, répliqua le spéculateur, mais c'est une chose si contraire à toutes les habitudes, que je doute que le docteur Doddleson y consente. »

Et il adressa un regard au docteur qui semblait dire :

« Pourrez-vous vraiment satisfaire à une demande aussi contraire à tous les usages ? »

Mais le vieux Doddleson était éminemment bon.

« C'est là le fiancé de notre jeune amie, dit-il, de cette chère… chère enfant… »

Puis il tourna le regard de ses yeux d'un bleu pâle, qui clignotaient sous ses lunettes, sur Valentin, pendant que celui-ci l'observait pour prendre sa mesure, autant qu'il est possible de prendre la mesure intellectuelle et morale d'un homme en le regardant dans les yeux.

« Et c'est là l'homme qui a été choisi pour arracher ma bien-aimée aux griffes de la mort, » se dit-il la rage au cœur.

« C'est là le fiancé de notre jeune malade ? Quel couple intéressant ! » répétait le docteur de son ton doucereux.

Les trois hommes se mirent à se promener dans le jardin derrière la maison, Sheldon se tenant derrière le docteur.

« Pour l'amour de Dieu, dites-moi la vérité, docteur ! dit Valentin d'une voix grave, aussitôt qu'ils furent assez loin de la mai-

son pour ne pas être entendus. Je suis un homme et je puis entendre ce que vous pouvez avoir de plus terrible à dire.

— Mais réellement, Haukehurst, il n'y a rien qui justifie cette manière de prendre les choses. Le docteur est d'accord avec moi qu'il n'y a qu'une excessive langueur et rien de plus.

— Cela ne fait pas de doute, dit le docteur avec calme.

— Et le docteur est également d'avis avec moi qu'il y a tout à attendre de l'action réparatrice de l'air de la mer.

— Indubitablement, dit le docteur en inclinant gravement la tête en signe d'assentiment.

— Et c'est tout, demanda Valentin découragé.

— Mon cher monsieur, que puis-je dire de plus ? dit le médecin. Comme mon bon ami M. Sheldon vient de le faire remarquer, nous sommes en face d'une excessive langueur, et comme mon bon ami M. Sheldon l'a dit ensuite, il faut attendre les effets du changement d'air. L'effet vivifiant de la brise de mer, l'aspect réjouissant d'un pays nouveau… le docteur Nature, mon cher monsieur, est le coadjuteur le plus précieux.

— Et vous ne pensez pas que votre malade soit plus mal, docteur Doddleson ?

— Le docteur vient de laisser M Sheldon toute rassérénée par l'assurance qu'il lui a donnée que sa fille était mieux, dit Sheldon.

— Non, non, s'écria le docteur Doddleson. En cela, mon bon ami M. Sheldon n'est pas complètement exact. J'ai dit que notre malade n'était pas visiblement plus mal. Je n'aurais pu dire

qu'elle était mieux. Il y a une dilatation des pupilles que je n'arrive pas à s'expliquer complètement.

— Excitation mentale, dit un peu vivement Sheldon. Charlotte est nerveuse à l'excès et votre arrivée soudaine a dû nécessairement agir sur ses nerfs.

— Indubitablement, reprit le docteur, et il est de toute évidence qu'une telle dilatation des pupilles pourrait, dans de certaines circonstances, être occasionnée par une excitation mentale. Je regrette de trouver notre malade sujette à des vertiges…

— Effet d'imagination, insinua Sheldon.

— … Qui sont, sans doute, dans une certaine mesure, attribuables à des dispositions hypocondriaques de l'esprit, continua le docteur de sa voix pâteuse. J'ai le regret de reconnaître que ces vertiges ont quelque peu augmenté dans ces derniers temps. Mais il ne faut pas moins compter sur le docteur Nature. Des bains de mer chauds, si on peut les apporter dans la chambre de la malade, et de temps en temps des immersions dans la vague à la mer feront merveille. »

Valentin ne poussa pas plus loin ses questions, et le médecin partit dans la voiture louée à Saint-Léonard pour mettre à profit son excursion en allant faire visite à deux ou trois douairières, qui seraient sans doute fort heureuses de voir arriver leur docteur favori.

« Eh bien ! Haukehurst, dit Sheldon quand le véhicule se fut éloigné, j'espère que vous êtes satisfait maintenant ?…

— Satisfait ?… s'écria Valentin. Oui, satisfait de savoir que votre fille est assassinée !

— Assassinée ! » répéta le spéculateur d'une voix sourde et défaillante.

Valentin ne s'aperçut pas du changement.

« Oui, assassinée, sacrifiée à l'insuffisance de ce vieil idiot qui vient de nous quitter. »

Sheldon respira plus librement.

« Quoi ! s'écria-t-il, vous doutez de la science du docteur Doddleson ?

— Y croyez-vous donc, vous ? Non, je ne puis penser qu'un homme doué de votre perspicacité en toutes choses, à demi-médecin lui-même, puisse être dupe de ce sot imposteur. Et c'est au jugement d'un tel homme que l'existence de celle que j'aime a été confiée, et c'est cet homme que j'ai attendu avec confiance, espérant qu'il avait la puissance de sauver mon trésor. Grand Dieu ! à quelle branche pourrie peut-on se raccrocher !... et parmi les éminents docteurs de Londres, c'est celui que vous avez choisi !

— Je dois hautement protester contre cette extravagante sortie, Haukehurst, dit Sheldon, J'ai la responsabilité du choix que j'ai fait ; et je ne souffrirai pas que ce choix soit attaqué par vous de cette outrageante et violente façon. Votre anxiété au sujet de Charlotte peut excuser beaucoup de choses, mais elle ne peut excuser pareille chose, et si vous ne pouvez pas vous contenir mieux que cela, je serai obligé de vous prier de vous abstenir de vous présenter dans ma demeure, tant que le rétablissement de Charlotte n'aura pas mis fin au retour de pareils emportements.

— Croyez-vous à la science du docteur Doddleson ? demanda Valentin avec obstination. Je veux, à tout prix, avoir une réponse

à ma question.

— Très-positivement, oui, et ma confiance est partagée par tout le monde médical. Le choix que j'ai fait de cet habile praticien pour traiter Charlotte a été guidé par sa réputation qui est aussi bien établie comme médecin que comme homme consciencieux. Ses opinions sont aussi profondément raisonnées qu'elles sont dignes d'inspirer confiance.

— Ses opinions ! s'écria Valentin avec un rire amer. Au nom du ciel, qu'appelez-vous ses opinions ?... Les seules opinions que j'ai pu tirer de lui ce matin n'étaient que l'écho des vôtres. Et l'homme en lui-même ?... J'ai pris sa mesure avant de lui adresser mes questions, et la physiologie est une science menteuse, ou cet homme n'est pas autre chose qu'un imposteur !

— Sa position répond à cette appréciation.

— Sa position ne répond à rien. Il n'est pas le premier imposteur qui ait acquis une position, et très-probablement il ne sera pas le dernier. Il faut me pardonner, si je parle avec un peu de violence, monsieur Sheldon. Mes sentiments sont trop profonds pour que je puisse me rappeler les convenances de ma position. La chère fille qui est entre la vie et la mort est ma future. Comme votre belle-fille, elle vous est très-chère, je n'en doute pas, et vous êtes anxieux de faire votre devoir. Mais elle est tout au monde pour moi, mon doux souvenir du passé, mon seul espoir pour l'avenir. Je ne veux pas la confier aux soins du docteur Doddleson, je revendique le droit de lui choisir un autre médecin, qui s'adjoindra à celui qui a votre confiance, s'il le faut, je n'ai pas l'intention d'offenser le médecin de votre choix.

— C'est une complète absurdité, dit Sheldon.

— C'est une absurdité qu'il faut me passer, répliqua Valentin d'un ton résolu. L'enjeu de la partie est trop sérieux pour la jouer avec négligence. Je vais partir pour Londres à l'instant et en ramener un autre médecin.

— Connaissez-vous quelque grand homme ?

— Non, mais j'en trouverai un.

— Si vous partez aujourd'hui, vous alarmerez infailliblement Charlotte.

— C'est vrai, et je lui causerai un désappointement par-dessus le marché. Mais, dans l'état des choses, je suppose que je puis agir demain aussi bien qu'aujourd'hui ?

— Positivement.

— Je partirai demain, par le premier train, et je reviendrai avec le docteur dans l'après-midi. Oui, je partirai demain. »

Sheldon respira plus librement.

Il y a des circonstances où gagner le temps de réfléchir est le point essentiel ; des circonstances où un sursis vaut une grâce.

« Je vous en prie, examinons la question tranquillement, dit-il avec un léger soupir de fatigue. Il n'y a pas de motif à toute cette agitation. Vous pouvez partir demain, par le premier train, dites-vous ? Si vous trouvez quelque satisfaction à amener un médecin, amenez-en un, amenez-en une demi-douzaine, si cela vous plaît. Mais, pour la dernière fois, je vous en avertis, tout ce qui tend à alarmer Charlotte, est ce qu'il y a de plus contraire à son rétablissement.

— Je le sais. Elle ne sera pas effrayée, mais nous aurons de meilleurs conseils que ceux du docteur Doddleson. Et maintenant je rentre. Elle s'étonnerait de mon absence. »

Il retourna dans la pièce gaie et bien aérée où Charlotte était assisse le dos soutenu par des oreillers, le visage plus pâle, l'air plus languissant que la veille à ce qu'il semblait à Valentin.

Diana était près d'elle, tendre et attentive, et de l'autre côté de la fenêtre était assisse M Sheldon avec la biographie du ministre dissident ouverte sur les genoux.

Pendant toute la journée Valentin joua son rôle bravement.

Il était pénible et cruel à jouer ce rôle d'espérance et de confiance, avec le cœur torturé par d'indicibles frayeurs.

Il lut l'Épître et l'Évangile du jour à sa bien-aimée, puis quelques chapitres de Saint-Jean, ces chapitres profondément tristes qu'on récite aux approches de l'agonie.

C'était Charlotte qui avait choisi ces chapitres, et son fiancé n'avait pas d'excuse à présenter pour discuter son choix.

C'était la première fois qu'ils s'unissaient dans l'exercice d'un devoir religieux et leurs cœurs étaient profondément touchés par cette pensée.

« Comme il faut que nos entretiens aient été frivoles, Valentin, pour que nous trouvions si nouveau de lire ensemble ces belles paroles. »

Sa tête était à demi supportée par les oreillers, reposant à demi sur l'épaule de son ami, et ses yeux suivaient les lignes à

mesure qu'il lisait d'une voix basse, calme, mais qui ne faiblit pas un seul instant.

De bonne heure, dans la soirée, Charlotte se retira épuisée par la fatigue de la journée, malgré le bonheur qu'elle trouvait dans la société de Valentin.

Plus tard, quand la nuit fut venue, Diana redescendit, apportant la nouvelle que la malade dormait d'un sommeil paisible.

M Sheldon sommeillait dans son fauteuil, la biographie du ministre dissident était tombée à terre, et Valentin était debout, les bras croisés, appuyé contre l'embrasure de la fenêtre, regardant dans le jardin envahi par les ombres du soir.

Sheldon leur avait tenu fort peu compagnie ; il avait été dehors toute la journée.

Il était sorti immédiatement après son entretien avec Valentin, pour aller faire sur le rivage une excursion qui avait duré jusqu'à l'heure du dîner.

Après le dîner, il resta dans la chambre où le repas avait été pris, et il y était encore en ce moment. La lumière des bougies, à laquelle il lisait les journaux, brillait au dehors.

« Voulez-vous venir faire un tour de promenade avec moi, Diana ? » demanda Valentin.

M Paget y consentit avec empressement, et ils sortirent dans le jardin, dans lequel ils s'enfoncèrent hors de la portée des oreilles de Sheldon, dans le cas où il lui aurait plu d'ouvrir sa fenêtre et d'écouter.

« J'ai besoin de vous expliquer mes plans au sujet de Charlotte, commença Valentin. Je pars demain pour Londres pour chercher un médecin plus capable que le docteur Doddleson. J'aurai trouvé mon homme au bout d'une heure ou deux, et si la chose est possible, je reviendrai, le soir avec lui. Il n'y a aucun sujet de craindre que le mal empire ; mais si un changement de ce genre se produisait, je compte sur vous pour vous empresser de m'en faire parvenir la nouvelle. Je suppose que vous pourriez trouver ici une voiture si vous en aviez besoin ?

— Je puis me rendre à Saint-Léonard, si c'est là ce que vous voulez dire, répondit vivement M Paget. Je pense qu'on peut se procurer une voiture ; dans le cas contraire, je puis faire la course à pied ; quelques milles à faire soit le jour, soit la nuit, ne m'effraient pas. S'il survenait un changement, Valentin, ce dont Dieu nous préserve, je vous en avertirais par un télégramme.

— Vous ferez bien de l'adresser à mon cercle ; c'est un point plus central que mon logement, et plus rapproché de l'embarcadère. J'y passerai deux ou trois fois dans le courant de la journée,

— Vous pouvez compter sur ma vigilance, Valentin. Je ne croyais pas qu'il fût dans ma nature d'aimer personne comme j'aime Charlotte. »

Les lettres de Gustave, restées sur la table sans qu'elle y eût répondu, témoignaient de la nature absorbante de l'affection qu'elle portait à la jeune malade, et qui lui faisait regarder tout autre amour comme sacrilège.

Elle prolongea sa veille fort tard pour répondre à la dernière lettre de Gustave qui exprimait ses plaintes douloureuses :

« Vous m'avez oublié. Oh ! que j'ai été insensé de me fier à votre amour ! Ne suis-je pas vieux et grisonnant comparé à tant de jeunesse, de fraîcheur, moi, un vénérable radoteur de trente-cinq ans. Qu'ai-je à aller rêver amour et mariage ? Fi ! je m'humilie dans la poussière devant vos pieds mignons, et je vous invite à me fouler d'un pied cruel. Mais, si vous ne répondez pas à mes lettres, je viendrai à Barrow. Je braverai ce terrible Sheldon, un bataillon de Sheldon encore plus féroces, les plus féroces du monde, pour me rapprocher de vous. »

« Croyez-moi, cher Gustave, je n'oublie pas, » répondit Diana à ces remontrances sério-comiques. « J'ai eu un véritable chagrin à quitter Londres et pour vous et pour mon père. Mais ma sœur d'adoption l'emporte sur tout en ce moment. Ne lui reprochez pas mes soins et mon amour, car elle peut n'avoir pas longtemps à les réclamer. Il n'y a que du chagrin dans nos cœurs, chagrin pour le présent, crainte pour l'avenir. »

Livre 08 · Chapitre 01

Le train du matin, que prit Valentin, le mena à Londres à neuf heures un quart.

Durant le voyage, il avait médité sur ce qu'il devait faire à son arrivée.

Nulle ignorance n'était plus profonde que la sienne, en ce qui touche la profession médicale.

Il avait bien vaguement dans la mémoire les noms de quelques docteurs, dont il avait entendu parler comme d'hommes en répu-

tation : l'un pour la poitrine, l'autre pour le foie ; celui-ci pour les maladies de la peau, celui-là pour les maladies d'yeux ; mais, parmi ces hommes en réputation, lequel était le plus apte à lutter contre ce dépérissement mystérieux, ce déclin graduel et presque imperceptible de la chère existence que Valentin avait à cœur de sauver ?

Cette question pouvait être résolue par quelqu'un, et Valentin était tristement embarrassé pour décider qui pouvait être ce quelqu'un.

Le jeune écrivain, dans le fort de la lutte, n'avait que peu d'amis : il avait travaillé avec une trop rude persévérance pour trouver la possibilité de se créer des amitiés.

La société des muses sérieuses est rarement compatible avec un cercle étendu de connaissances, et si Valentin ne pouvait passer pour un homme voué à la culture de ces muses sérieuses, du moins avait-il été un rude et honnête travailleur pendant cette dernière période de sa vie.

Ses amitiés des époques antérieures avaient été des amitiés de chemins de fer, d'estaminets, de cafés, et de salons de jeu.

Il pouvait compter sur ses doigts les personnes auxquelles il pouvait s'adresser dans cette crise sérieuse de la vie : il y avait George, un homme pour lequel il avait le plus profond mépris ; Paget qui pouvait ou ne pouvait pas lui donner un bon conseil, mais qui aurait infailliblement sacrifié Charlotte à son intérêt personnel, s'il pouvait avoir intérêt à recommander un médecin insuffisant.

« Il m'enverra auprès de quelque idiot du genre de Doddleson, s'il pense pouvoir gagner une guinée pour son dîner en me le recommandant, » se dit Valentin.

Il décida qu'il ne s'adresserait pas à Paget.

Il y avait ses patrons, les éditeurs et propriétaires des magazines pour lesquelles il travaillait, des hommes affairés, surchargés d'occupations, et passant les plus belles années de leur vie entre une pile de lettres auxquelles il fallait répondre et leur corbeille aux papiers de rebut, et qui lui répondraient, sans lever les yeux, du papier sur lequel couraient leurs plumes, de consulter l'annuaire.

Non, ce n'était pas auprès d'eux que Valentin devait chercher le conseil dont il avait besoin dans ce cruel moment.

« Il y a quelques braves garçons parmi les membres du club, se dit-il en pensant au seul club artistique et littéraire dont il était membre, des camarades qui se sont attachés à moi quand je n'étais rien dans le monde, et qui feraient tout pour me servir maintenant qu'ils me connaissent pour un honnête travailleur. Mais, malheureusement, des auteurs de farces et de revues, des peintres, des culotteurs de pipes ne sont pas dans de bonnes conditions pour donner un conseil, et ce qu'il me faut, c'est le conseil d'un homme appartenant au corps médical. »

Haukehurst bondit presque sur son siège en disant cela. L'avis d'un homme du corps médical ? Oui, mais n'y a-t-il pas un médecin parmi les membres du club. Et quelque chose de plus qu'un médecin ? Le docteur qui entre tous pouvait lui donner le meilleur conseil, le docteur qui avait soigné au lit de mort le père de Charlotte.

Il se rappela la conversation qui avait eu lieu à ce sujet à Bayswater, le soir de Noël.

Il se rappela comment des revenants on était venu à parler de Halliday ; ce qui avait fait fondre en larmes M Sheldon, amené l'éloge de la conduite de Sheldon envers son ami mourant, et conduit à parler de M. Burkham, le docteur qui avait été appelé trop tard pour le sauver et qui pouvait n'avoir pas eu la capacité nécessaire pour le sauver.

« Sheldon semble avoir un génie tout particulier pour choisir des médecins incapables, » pensa-t-il avec amertume.

Tout incapable qu'eût pu être Burkham pour les exigences du cas particulier pour lequel il avait été appelé, il pouvait au moins dire à Valentin quel était, parmi les médecins célèbres de Londres, celui qui convenait le mieux pour le traitement de la maladie de Charlotte.

« Et si, comme Diana l'a quelquefois supposé, la maladie de Charlotte a une cause héréditaire, ce Burkham pourra nous éclairer sur la nature du mal, » pensa Valentin.

Il se rendit directement du chemin de fer à la tranquille taverne, au premier étage de laquelle se réunissaient les membres du club : c'était une heure à laquelle on pouvait espérer d'en rencontrer plusieurs.

Un humble jeune homme, ayant l'air d'un commis qui avait adapté à la scène anglaise une farce du Palais-Royal, et qui de prime-saut était devenu fameux et dans les conditions voulues pour être admis au club, était là dégustant son sherry, en passant en revue les journaux du matin.

Haukehurst le salua de la tête d'un air distrait et se mit en quête du maître d'hôtel du club, dont il obtint l'adresse de Burkham après une assez longue recherche dans de vieux papiers en désordre.

C'était la même adresse, la même rue ancienne et tranquille où Burkham habitait dix années auparavant, quand il avait été appelé auprès du fermier du comté d'York.

La carrière de Burkham n'avait pas été favorisée par le soleil de la prospérité : il était arrivé à vivre tant bien que mal et à faire vivre sa jeune femme qui, lorsqu'elle contemplait les lis des champs, pouvait envier la blancheur de leurs robes, en les comparant à sa pauvre et sombre toilette. Quand les enfants lui vinrent, il parvint encore à fournir à leurs besoins, mais par un combat de chaque jour avec le loup dévorant qui hante tant de pauvres demeures dont on ne parvient qu'avec peine à le chasser. Par moments un petit rayon de soleil illuminait la route de Burkham et il en était humblement reconnaissant envers la Providence. Pour cet homme à l'air humble, animé du désir de bien faire, mais ayant une pauvre opinion de lui, de ses mérites, et des manières qui trahissaient sa méfiance et son manque de ressort, la vie devait être un rude champ de bataille.

Burkham se voyait parfois près de succomber dans la lutte, et alors, au milieu du silence de la nuit, en proie à une mortelle angoisse et se débattant comme la pythonisse sur le trépied, il se livrait à la composition d'une farce, non tirée du théâtre français, mais de ses souvenirs de jeunesse, qu'il écrivait à la façon joyeuse des étudiants de son temps, quand il allait passer ses soirées au parterre d'Adelphi. Il ne pouvait plus se donner ce plaisir, si ce n'est quand il pouvait se procurer un billet de faveur. Mais il pui-

sait dans les souvenirs qui flottaient dans sort pauvre cerveau fatigué les éléments de petites pièces bouffonnes dont il espérait pouvoir tirer argent et renommée.

Avec beaucoup d'efforts et d'insistances, il réussit à se faire admettre au club, dans la croyance que compter parmi ses membres c'était s'assurer une position comme auteur dramatique. Mais sauf une ou deux heureuses conceptions, ses pièces furent toutes refusées. Les directeurs ne voulurent pas de ses vieilles plaisanteries d'un autre âge, même protégées par les membres du club. Aussi peu à peu Burkham s'était-il confiné dans son obscure demeure de Bloomsbury et ne paraissait-il plus au club.

Une voiture de place transporta rapidement Haukehurst dans les régions de Bloomsbury. Ce n'était pas le moment de penser à ménager le prix d'un fiacre. Le soldat de fortune ne songeait plus au nid où il amassait ses œufs, sous forme de reçus de la Banque. Il combattait contre le temps et la mort, terribles ennemis auxquels les plus rudes guerriers ne tiennent que faiblement tête.

Il trouva la sombre demeure dans une sombre rue, et la modeste servante, qui vint lui ouvrir la porte, l'informa que Burkham était chez lui et l'introduisit dans un cabinet obscur, sur le derrière de la maison, où une tête phrénologique, considérablement noircie par la fumée, surmontait une bibliothèque, renfermant des livres accusant un long usage : une table sur laquelle il y avait un buvard et un encrier et quelques mauvaises chaises de crin, composaient le mobilier.

Valentin envoya sa carte au médecin et s'assit sur une des chaises en attendant l'arrivée du docteur.

Il vint après un court délai, qui parut long à son visiteur. Il entra en se frottant les mains qui paraissaient avoir été tout nouvellement lavées, et une assez forte odeur de séné et d'aloès s'exhalait de ses vêtements.

« Je doute que vous vous rappeliez mon nom, monsieur Burkham, dit Valentin, mais vous et moi nous sommes membres du même club, et d'un club dont les membres sont animés les uns envers les autres des meilleurs sentiments… Je viens vous demander un service… »

Burkham tressaillit, car il craignait une attaque polie à sa bourse, et pour ces sortes d'attaques, le pauvre médecin n'avait guère d'écus en réserve.

« … Qui ne vous demandera qu'un moment de réflexion, continua Valentin. Je suis dans un grand embarras. »

Burkham tressaillit de nouveau, car ces paroles avaient encore l'apparence d'une menace.

« … Un grand embarras d'esprit… »

Burkham respira plus à l'aise.

« … Et je viens vous demander un avis. »

Burkham poussa un franc soupir de soulagement.

« Je puis vous assurer que mes meilleurs avis sont à votre disposition, » répondit-il.

Il s'assit en invitant son visiteur à l'imiter.

« Je commence à me rappeler votre visage parmi ceux des autres membres du club, quoique le nom que j'ai lu sur votre

carte ne me soit pas familier. Vous le savez, je n'ai jamais eu beaucoup de temps à donner à mes relations de club, quoique trouvant là, dans une agréable conversation qui me mettait au courant de tous les on-dit littéraires, le plus vif plaisir. Mais mes faibles essais dans le genre dramatique n'ont pas été heureux et j'ai été obligé de me consacrer exclusivement à ma profession. Maintenant assez causé de ma personne et veuillez me dire en quoi je puis vous être utile.

— En premier lieu, permettez-moi de vous adresser une question. Connaissez-vous un certain docteur Doddleson ?

— De Plantagenet Square ?

— Oui, de Plantagenet Square.

— Je ne le connais pas beaucoup… je l'ai entendu appeler la douairière Doddleson, et je crois qu'il est fort en faveur auprès des vieilles dames hypocondriaques qui ont trop d'argent pour savoir qu'en faire et trop peu de bon sens pour en bien régler l'emploi.

— Le docteur Doddleson est-il un homme auquel vous confieriez la vie de votre ami le plus cher ?

— Très-certainement non ! s'écria le docteur qui devint rouge du feu qu'il mit dans sa réponse.

— Très-bien, monsieur Burkham ; mon plus cher ami est une jeune dame ; en un mot, c'est la femme que je dois épouser et que j'aime comme il est donné à peu de femmes de l'être ; cette chère fille dépérit depuis deux ou trois mois sous l'influence d'un mal inconnu, et le docteur Doddleson est le seul médecin qui ait été appelé à lui donner ses soins jusqu'à présent.

— C'est une erreur, dit gravement Burkham, une grande erreur ! Le docteur Doddleson habite un beau quartier, il se fait conduire dans un bel équipage, il a de la réputation parmi les personnes dont je vous ai parlé, mais c'est le dernier que je consulterais au sujet d'une personne qui me serait chère.

— C'est précisément l'opinion que je me suis faite après dix minutes de conversation avec lui. Maintenant, ce que j'attends de vous, monsieur Burkham, c'est le nom et l'adresse d'un homme auquel je puisse me confier pour donner ses soins à cette chère fille.

— Laissez-moi réfléchir. Il y a beaucoup de médecins. Est-ce un cas de consomption ?

— Non, Dieu merci !

— Une maladie du cœur, peut-être ?

— Non, il n'y a pas de maladie organique. C'est une langueur, un dépérissement… »

Burkham énuméra quelques maladies qui se manifestent extérieurement par la langueur et le dépérissement.

« Non, répondit Valentin, selon M. Doddleson, il n'existe pas, quant à présent, de maladie déclarée… rien qu'une extrême prostration, un affaissement graduel des forces vitales. Mais j'arrive maintenant à un autre point sur lequel je désire avoir votre avis. Il a été suggéré que sa faiblesse de constitution peut être héréditaire, et, c'est sur cette question, je le pense du moins, que vous pouvez m'être d'un grand secours.

— Comment ?

— Vous avez soigné le père de cette jeune fille.

— En vérité ! s'écria Burkham ravi, voilà qui est réellement intéressant. Dans quelle année ai-je donné mes soins à ce gentleman ? Si vous voulez bien me le permettre, je consulterai mes vieux livres. »

Il ouvrit un tiroir pour y chercher de vieux agendas.

« Je ne suis pas parfaitement sûr de l'année, répondit Valentin, mais il y a plus de dix ans. Ce gentleman mourut non loin d'ici, dans Fitzgeorge Street. Son nom était Halliday. »

Burkham avait tiré son tiroir tout grand ; quand Valentin prononça ce nom, il le laissa tomber à terre avec fracas et resta assis regardant son interlocuteur.

Tout autre nom, il pouvait l'oublier, mais celui-là jamais.

Valentin vit une soudaine horreur se peindre sur son visage avant qu'il eût pu composer ses traits et reprendre une apparence de calme.

« Oui, dit-il enfin en regardant le tiroir tombé et les papiers épars sur le plancher ; oui, j'ai quelque souvenir de ce nom de Halliday.

— Souvenir qui vous cause quelque étrange émotion, si j'en juge par vos manières, monsieur Burkham, dit Valentin instantanément saisi par la conviction qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans l'air singulier du docteur et résolu à approfondir ce mystère.

— Non, mon cher, dit le médecin d'un ton saccadé, je ne suis pas agité, mais seulement surpris. J'ai été étonné d'entendre pro-

noncer le nom d'un client depuis si longtemps oublié. Ainsi donc la jeune dame à laquelle vous êtes fiancé est la fille de M. Halliday. La femme de M. Halliday vit encore, je suppose ?

— Oui, mais celle qui était alors M Halliday, est à présent M Sheldon.

— Comme de raison, il l'a épousée, dit Burkham ; oui, je me rappelle avoir appris ce mariage. »

Il avait essayé en vain de reprendre son calme, il était pâle jusqu'aux lèvres, et sa main tremblait, pendant qu'il essayait de remettre en ordre ses papiers épars sur le sol.

« Qu'est-ce que cela, signifie ? pensa Valentin, M Sheldon parlait de l'inexpérience de cet homme. Se pourrait-il que cette inexpérience ait coûté la vie à M. Halliday et qu'il en ait conscience ?

— M Halliday est maintenant M Sheldon, répéta le médecin à demi-voix. Oui, je me souviens, et M. Sheldon, le dentiste, qui habitait à cette époque dans Fitzgeorge Street existe encore ?

— Oui, il existe. C'est lui qui a appelé le docteur Doddleson pour soigner M Halliday. Comme son beau-père, il exerce une certaine autorité, non pas légale, car ma fiancée est majeure, mais conformément aux convenances sociales. Il a appelé M. Doddleson, et paraît avoir confiance en lui, et comme il a été presque médecin lui-même, il prétend comprendre parfaitement l'état de M Halliday…

— Arrêtez ! s'écria Burkham abandonnant tout à coup ses efforts inutiles pour paraître calme. A-t-il… M. Sheldon, a-t-il quelque intérêt à la mort de sa belle-fille ?

— Non, certainement non. Tout l'argent de son père lui est échu par suite de son mariage avec sa mère. Il n'a rien à gagner à sa mort, au contraire, il a beaucoup à perdre car elle est appelée par la loi à recueillir une grande fortune.

— Et si elle meurt, cette fortune ira…

— En réalité, je ne sais à qui elle passera, » répondit Valentin avec insouciance.

Dans sa pensée cette question n'était pour rien dans l'agitation de Burkham et c'était la cause de cette agitation qu'il était désireux de connaître.

« Si M. Sheldon a quelque chose à gagner à la mort de sa belle-fille, craignez-le, s'écria le médecin avec une soudaine véhémence. Craignez-le comme la mort elle-même, plus que la mort, car la mort n'est ni aussi sournoise, ni aussi traîtresse que lui !

— Au nom du ciel, que voulez-vous dire ?…

— Ce que je pensais que mes lèvres ne révéleraient jamais à nul être vivant, ce que je n'osais pas déclarer publiquement, au risque d'enlever leur pain à ma femme et à mes enfants. J'ai gardé cet odieux secret pendant onze ans… pendant onze ans il m'a torturé le jour, il m'a fait des nuits sans sommeil. Je vous le dirai, car si une autre existence doit être perdue, je ne veux pas que cela soit par ma lâcheté.

— Quel secret ? s'écria Valentin.

— Le secret de la mort de ce pauvre homme. Mon Dieu ! je me rappelle encore la pression de sa main, le regard amical de ses

yeux, la veille du jour où il mourut. Il a été empoisonné par Sheldon.

— Il faut que vous soyez fou ! » murmura Valentin d'une voix défaillante.

Pendant un moment d'étonnement et d'incrédulité, il pensa que cet homme devait être fou pour formuler une accusation qui semblait si dénuée de probabilité. Mais l'instant d'après le voile se déchira, et il comprit que Sheldon était un scélérat, il sentit en lui-même qu'il ne lui avait jamais inspiré une entière confiance.

« Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais révélé ce sepret, dit le médecin, pas même à ma femme.

— Je vous remercie, dit Valentin, encore sous le coup de la stupeur, de tout mon cœur, je vous remercie. »

Le voile était déchiré… Cette mystérieuse maladie, ce lent et graduel dépérissement de la beauté dans sa fleur sous l'influence de l'acte diabolique des empoisonneurs du moyen âge, ou des sorcières vouées au culte d'Hécate, était un assassinat… Un assassinat !… La maladie sans nom jusque-là en avait un maintenant… L'anxiété de Sheldon, le choix fait d'un médecin incapable, certains regards, certaines intonations de voix qui l'avaient intrigué naguère, lui revenaient avec une étrange netteté, avec toute leur signification cachée, aussi claire que la clarté du jour.

Mais le motif ?

Quel motif secret pouvait le pousser à détruire cette innocente existence dans sa fleur ?

Une fortune était en jeu, cela est vrai ; mais cette fortune, autant que Valentin pouvait comprendre les affaires, dépendait de l'existence de Charlotte. Jamais ses pensées n'avaient été plus loin. Quand il avait songé à la succession Haygarth, il ne s'était jamais demandé ce qui arriverait dans le cas du décès de Charlotte.

« C'est un mystère infernal, se dit-il à lui-même. Il ne peut pas y avoir de motifs ; je n'en vois aucun. Faire disparaître Charlotte, c'est se fermer le chemin de la fortune. »

Puis il se rappela les obscures paroles de George.

« Mon Dieu ! voilà ce qu'elles voulaient dire, aussi clairement qu'il lui était possible d'oser exprimer sa pensée. Il m'avait dit que son frère était un abominable scélérat et j'ai fermé l'oreille à ses avertissements parce qu'il convenait à mes intérêts d'avoir confiance en ce scélérat. Par amour pour celle qui m'est chère, j'ai cru en lui. J'aurais cru en Belzébuth s'il m'avait promis la main de Charlotte. Et je me suis laissé duper par ces promesses menteuses et j'ai laissé ma bien-aimée au pouvoir de Belzébuth. »

Les pensées se succédaient avec la rapidité de la foudre dans son cerveau en travail ; il était resté un moment les coudes appuyés sur la table et la tête appuyée sur ses poings fermés, quand il se tourna brusquement vers le médecin.

« Pour l'amour de Dieu, secourez-moi… guidez-moi ! s'écria-t-il. Vous m'avez porté un coup qui a paralysé mes sens. Que dois-je faire ?… Ma fiancée est au pouvoir de cet homme… mourante peut-être, comment puis-je la sauver ?

— Je ne saurais vous le dire. Vous pouvez appeler auprès d'elle le plus habile homme de Londres, mais reste à savoir si cet homme verra assez clairement le danger pour prendre de promptes mesures. Dans ces sortes de cas, il y a toujours place pour le doute, et un homme est toujours plus porté à douter de ses propres appréciations qu'à admettre facilement une aussi infernale vérité. C'est par cette hésitation bien naturelle que beaucoup d'existences sont perdues. Pendant que le médecin délibère en lui-même, le malade meurt. Et puis, si le secret de cette mort transpire, par suite de circonstances dont le médecin n'a peut-être pas eu connaissance, un cri d'indignation publique s'élève contre lui. La clientèle du docteur est perdue et son cœur est brisé. Ce cri d'indignation eût été plus grand encore peut-être, s'il eût parlé à temps pour sauver le malade et s'il n'avait pas eu la possibilité de prouver son dire. Vous me considérez comme un lâche et un coquin, parce que je n'ai pas osé révéler mes soupçons quand j'ai vu M. Halliday mourant. Tant que ce n'était qu'un soupçon, l'exprimer eût été pour moi la ruine complète. Le jour vint où mes doutes s'étaient presque changés en conviction. Je me rendis à la demeure de M. Sheldon, résolu à insister pour qu'un médecin fût appelé, qui aurait fait de ma conviction une certitude. Mais cette résolution venait trop tard. Peut-être M. Sheldon avait-il hâté le dénouement. Mon malade était mort avant mon arrivée à la maison.

— Comment faire pour la sauver ? » répéta Valentin avec le même ton désespéré.

Il ne pouvait arrêter sa pensée sur la mort du pauvre Tom ; c'était un fait qui pour lui se perdait dans la nuit des temps. Dans tout l'univers, il n'y avait que deux êtres éclairés par une lueur si-

nistre qui les faisait sortir du chaos ; une jeune fille sans défense, au pouvoir d'un assassin, et son devoir était de lui porter secours.

« Que dois-je faire, répéta-t-il encore, que dois-je faire ?

— Ce qu'il y avait de plus sage à faire, je ne saurais vous le dire, répondit Burkham, presque aussi désespéré que celui qui lui adressait cette question. Je puis vous donner le nom de l'homme le plus apte à aller au fond d'une pareille affaire, un homme habituellement nommé dans les enquêtes criminelles… le docteur Jedd. Vous avez entendu parler du docteur Jedd, bien certainement. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous rendre immédiatement auprès de lui et de l'emmener avec vous voir M Halliday ; son nom seul suffira pour effrayer M. Sheldon.

— J'y vais à l'instant… Et son adresse… où puis-je trouver le docteur Jedd ?

— Dans Burlington Row… Mais il y a une chose à considérer.

— Laquelle ?

— L'intervention du docteur Jedd peut ne faire que pousser cet homme à un acte désespéré. Il peut hâter le dénoûment comme il l'a fait précédemment. Si vous aviez vu son sang-froid à cette époque, si vous l'aviez vu au lit de mort de ce pauvre garçon, le rassurant par des paroles amicales, riant et plaisantant suivant les phases de sa maladie, de sa douloureuse agonie, et toutes les misères d'une pareille mort, sans jamais s'arrêter dans son œuvre… si vous l'aviez vu, vous comprendriez quel effroi j'éprouve à vous donner un conseil. Cet homme a été aussi déterminé que froid en assassinant son ami. Cette fois il sera plus impassible encore.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est plus avancé dans la science du meurtre. Les symptômes de l'empoisonnement du pauvre fermier du comté d'York étaient ceux de l'empoisonnement par l'arsenic. Ceux que vous me décrivez sont ceux qui résultent de l'emploi d'un poison végétal. Les poisons de ce genre jettent du vague dans le diagnostic et ne laissent pas de traces. C'est l'agent qui permit aux Borgia de décimer Rome, C'est plus vieux que la Grèce antique, facile comme l'A B C, et cela continuera d'être ainsi jusqu'au moment où il y aura auprès du malade un expert juré près les tribunaux, passé maître dans la science dont le scélérat n'est qu'un adepte, et protégé contre les risques d'une parole imprudente par la nature même de ses fonctions.

— Grand Dieu ! comment parvenir à la sauver ! » s'écria Valentin.

Il ne pouvait envisager la question sous son grand aspect social, il ne songeait qu'à la chère existence qui était en jeu.

Envoyer ce docteur Jedd ne serait peut-être que hâter sa mort, envoyer un homme moins expérimenté serait folie.

Que faire ?

Il jeta un regard désespéré vers le médecin, et ce regard suffisait à le convaincre de la fragilité du roseau auquel il se rattachait.

C'est alors que, comme un éclair soudain, un nom traversa son esprit. Sheldon, l'homme de loi, le faiseur de projets, l'homme qui connaissait le mieux son terrible ennemi et qui était le plus

de force à se mesurer avec lui ; c'est à lui qu'il fallait aller demander conseil dans ce moment critique.

Une fois l'idée conçue, Valentin fut prompt à l'exécuter.

« Votre intention est de m'assister dans cette affaire, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Burkham.

— De tout mon cœur et de toute mon âme.

— Bien. Alors, il faut vous rendre auprès du docteur Jedd immédiatement. Dites-lui tout ce que vous savez : la mort de Halliday..., les symptômes du dépérissement de Charlotte, comme je vous les ai décrits..., dites-lui tout, et demandez-lui de se tenir prêt à partir pour Hastings sur un mot de moi ou dès qu'il m'aura vu. Je vais voir un homme qui peut me dire comment agir vis-à-vis de Sheldon. Je ferai tout mon possible pour être chez le docteur Jedd dans une heure d'ici ; mais, dans tous les cas, veuillez y attendre mon arrivée. Je suppose que dans un cas aussi désespéré, le docteur Jedd consentira à mettre de côté tout travail moins urgent.

— Cela ne fait pas de doute.

— Je compte sur vous pour nous assurer sa sympathie, » dit Valentin.

Ils étaient arrivés à l'obscure antichambre de l'appartement, et Burkham lui ouvrit la porte.

« Comptez sur moi, dit-il, et adieu. »

Les deux hommes se serrèrent la main. Cette étreinte voulait dire : d'une part, cordiale coopération, et de l'autre, confiance absolue.

Un moment après, Valentin sautait dans son cab.

« King's Road, par l'entrée de Gray's Inn, et au triple galop, » cria-t-il au cocher.

La voiture roula sur le pavé, tourna rapidement les coins de rue en jetant la consternation parmi les enfants et les promeneurs et, en moins de dix minutes, elle tournait la borne qui se trouve devant la petite grille de Gray's Inn.

« Dieu veuille que George soit chez lui ! » se dit Valentin, en se dirigeant à la hâte vers le bureau de l'homme de loi.

George était chez lui. Dans sa bataille contre le temps, Haukehurst avait les chances en sa faveur.

« Bénédiction du ciel ! s'écria George en levant la tête et en apercevant sur le seuil de son cabinet Valentin pâle et hors d'haleine. À quoi dois-je l'honneur inaccoutumé d'une visite de M. Haukehurst ? Je croyais que le jeune littérateur à la mode avait rompu avec ses anciennes connaissances et s'était envolé vers de plus hautes sphères,

— Je viens à vous dans un intérêt de vie ou de mort, George, dit Valentin. Ce n'est pas le moment d'expliquer pourquoi je ne suis pas venu vous voir antérieurement. La dernière fois que nous nous sommes trouvés ensemble, vous m'avez conseillé de me méfier de votre frère Philippe ; ce n'était ni la première, ni la seconde, ni la troisième fois que vous me donniez ce conseil. Voulez-vous maintenant me parler en honnête homme et me dire ce que signifiait cet avertissement ? Pour l'amour du ciel, parlez franchement, cette fois.

— Je ne puis pas m'expliquer plus clairement que je l'ai fait une cinquantaine de fois environ. Je vous ai dit de vous tenir en garde contre mon frère, et je voulais que cet avertissement fût pleinement compris. S'il vous avait plu de tenir compte de mes conseils, vous auriez placé la fortune de Charlotte et Charlotte hors de la puissance de mon frère par un mariage immédiat. Cela ne vous a pas plu ; c'était cependant la seule chose qu'il y eût à faire. J'ai beaucoup perdu à votre insurmontable entêtement, et je vous le répète avant que vous en ayez fini avec Philippe, vous verrez vous-même ce que vous y avez perdu.

— Oh ! oui, si Dieu ne m'assiste ! s'écria Valentin en poussant un gémissement plaintif. Je suis au moment de faire la perte la plus cruelle qui ait jamais pu affliger un homme.

— Que voulez-vous dire ? s'écria George.

— Voulez-vous que je vous dise ce que vous vouliez dire en me donnant un avertissement contre votre frère ?... Voulez-vous que je vous dise pourquoi Vous m'avez averti ?... C'est que vous saviez que Sheldon avait assassiné Halliday.

— Grand Dieu !

— Oui, le secret est découvert. Vous le saviez. Quand et comment l'aviez-vous appris ? je ne saurais le dire. Vous connaissiez ce crime infernal et vous eussiez voulu prévenir un second assassinat. Vous auriez dû vous expliquer plus clairement. Savoir ce que vous saviez et vous borner à de prudents avertissements, à de vagues suggestions, comme vous l'avez fait, c'était vous rendre complice d'une œuvre diabolique. Si Charlotte meurt, son sang retombera sur vous aussi bien que sur lui. »

Le jeune homme s'était levé et se tenait devant George les mains levées ; ses yeux lançaient des éclairs de colère. Il avait l'air d'appeler la vengeance divine sur la tête de cet homme.

« Si Charlotte meurt ! répéta George frappé d'horreur Pourquoi supposez-vous pareille chose ?

— Parce qu'elle est mourante. »

Il y eut un silence.

Valentin se laissa tomber brusquement sur le siège dont il venait de se lever, tournant le dos à George et la tête appuyée sur le dossier de la chaise.

L'homme de loi regardait droit devant lui, le visage tout décomposé.

« Je lui ai dit qu'il méditait cela, se dit-il à lui-même à voix basse, je le lui ai dit dans son cabinet, il n'y a pas six mois. Puissances infernales, quel scélérat ! Et il y a des gens qui ne croient pas qu'il est un démon ! »

Pendant quelques moments, Valentin s'abandonna à la violence de sa douleur : ces larmes de rage et d'angoisse étaient les premières qu'il eût versées depuis qu'il avait penché son visage sur la brune chevelure de Charlotte pour cacher ces témoignages de son chagrin.

Quand il eut essuyé ces larmes amères qui coulaient de ses yeux brûlants, il se tourna vers George, qui était pâle comme la mort, mais très-calme : à partir de ce moment, il n'eut plus de faiblesse. Il avait à soutenir sa lutte contre le temps, le plus impi-

toyable des ennemis, et chaque minute perdue était un point marqué par son ennemi.

« J'ai besoin de votre aide, George, dit-il ; si vous avez jamais eu regret de n'avoir pas fait un effort pour sauver le père de Charlotte montrez-vous son ami en tentant de la sauver.

— Si j'ai eu du regret ! répéta l'homme de loi. Mais jamais je n'ai pu délivrer mes rêves de l'horreur, avec laquelle je revois sans cesse le visage de ce malheureux homme. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un meurtre. Nul ne le sait quand il ne s'y est pas trouvé mêlé. Vous lisez les comptes rendus dans vos journaux : A... a brûlé la cervelle à B..., C... a empoisonné D..., et ainsi de suite en passant en revue toutes les lettres de l'alphabet, avec une nouvelle énumération tous les dimanches. Mais cela ne vous touche pas d'une manière directe ; vous pensez aux horreurs que vous voyez décrites avec un frissonnement superficiel, comme si vous vous figuriez avoir un serpent enroulé autour de votre poitrine ou de vos jambes, comme tous les hommes et les enfants, qui ont le bonheur de ne jamais voir ces choses-là de près. Mais si toute votre vie vous aviez été poursuivi par le souvenir d'un crime, vous éprouveriez au centuple l'horreur que vous ferait sentir l'attaque réelle d'un serpent sifflant à vos oreilles. J'ai été face à face avec un assassinat, Haukehurst, et quand je devrais vivre un siècle, je ne pourrais oublier ce que j'ai ressenti au lit de mort de Tom, quand je me suis aperçu tout d'un coup que mon frère l'empoisonnait.

— Et vous n'avez pas tenté de le sauver... lui... votre ami ! s'écria Valentin.

— Mais, voyez-vous, répondit-il d'un ton étrange, il était trop tard pour le sauver, je le savais et je me suis tu. Que pouvais-je faire contre mon propre frère ? Ces sortes de choses dans une famille, c'est une calamité pour chacun. Pensez-vous que quelqu'un serait venu m'apporter une affaire après que mon frère aurait comparu devant le tribunal d'Old Bailey pour crime d'assassinat ? Non, je n'avais pas autre chose à faire que de me taire et je me suis tu. Philippe a gagné dix-huit mille livres à son mariage avec la veuve du pauvre Tom, et sur cet argent, je n'ai jamais touché qu'une misérable somme de cent livres.

— Et vous avez pu toucher à cet argent ! s'écria Valentin avec indignation.

— L'argent n'a pas d'odeur. Vous êtes-vous jamais demandé quelle était la source de l'argent gagné par vous dans les maisons de jeu ! Vos guinées et vos billets de banque auraient pu conter d'étranges histoires s'ils avaient pu parler. Avoir pris l'argent de Philippe, n'a jamais pesé sur ma conscience. Je ne suis pas très-curieux de connaître les antécédents d'un billet de banque ; mais ce que je puis dire, Haukehurst, c'est que je donnerais tout ce que j'ai, tout ce que j'espère posséder un jour, quand je devrais demain prendre un balai pour balayer la rue, si je pouvais chasser de mon esprit le souvenir du regard qu'a tourné vers moi Tom Halliday, la dernière fois que je l'ai vu. « Ah ! George, » me dit-il, « quand il est malade, un homme éprouve du soulagement à se voir avec des amis, » et il prit ma main et la serra avec son ancienne cordialité. Nous nous connaissions depuis l'enfance, Haukehurst, nous avions déniché ensemble des nids dans les bois de Hiley et nous étions dans le même camp dans nos parties de cri-

cket à Barlingford. Et je lui ai serré la main… je suis parti ;… je l'ai laissé mourir !… »

Puis Sheldon de Gray's Inn, le Sheldon frayant avec des usuriers, le plus dur des agents d'affaires, le moins scrupuleux des adversaires et des associés, se couvrit le visage de ses mains et sanglota tout haut.

Quand l'accès fut passé, il marcha vivement vers la fenêtre, plus honteux de s'être laissé surprendre par cette honnête émotion, que de toute sa carrière de mensonge et de chicane.

« Je n'aurais jamais cru pouvoir être aussi bête, murmura-t-il avec humeur.

— Je n'aurais pas espéré vous voir sentir les choses aussi profondément, dit Valentin. Maintenant, aidez-moi à sauver l'unique enfant de votre malheureux ami. Je suis certain que vous me prêterez votre assistance.

— Je ne savais même pas que la pauvre fille fût malade, dit Sheldon. Je n'ai pas vu Philippe depuis des mois. Il est venu un jour et je lui ai dit ma façon de penser. Je lui ai dit que s'il tentait quelque chose contre elle, je ferais luire la lumière sur lui et sur ses actes, et je tiendrai ma parole.

— Mais son motif ?… Au nom du ciel, quel motif peut-il avoir de s'en prendre à cette innocente fille ? Il a connaissance de la succession Haygarth et il doit espérer profiter de cette fortune, si elle vit pour la recueillir.

— Et pour s'assurer la fortune entière si elle meurt. Sa mort rendrait sa mère seule héritière de cette fortune, et cette femme n'est qu'un pur instrument entre ses mains. Il peut même avoir

amené Charlotte à faire un testament en sa faveur, de manière à chausser directement les souliers de la morte.

— Elle n'aurait pas fait un testament sans me le dire ?

— C'est ce que vous ne savez pas. Mon frère Philippe peut tout faire. Il lui a été aussi aisé de lui persuader de garder le secret vis-à-vis de vous que de l'induire à faire le testament. Croyez-vous qu'il hésite à multiplier les hypocrisies, les mensonges, et les faux… Pouvez-vous supposer que de pareilles misères arrêtent un homme décidé à commettre un assassinat ? Mais voyez Macbeth. Au commencement, Macbeth est un homme respectable, un homme auquel on peut se fier, voulant faire son chemin dans la vie, voilà tout. Mais il n'a pas plutôt mis fin à l'existence du pauvre vieux Duncan, qu'il frappe à droite, à gauche, Banquo, Fleance, et tous ceux qu'il rencontre sur sa route. C'est heureux que son horrible femme s'en soit aperçue, car il aurait eu bientôt mis un terme à ses accès de somnambulisme. Le tigre est assez bon diable tant qu'il n'a pas senti le goût du sang humain ; mais quand il y a goûté, que le Seigneur protège la contrée de ce mangeur d'hommes !

— Pour l'amour du ciel, ne perdons pas le temps en discours frivoles, s'écria Valentin, je dois retrouver Burkham chez le docteur Jedd, dès que j'aurai pris vos conseils.

— Pour quoi faire ?

— Pour voir le docteur Jedd et l'emmener avec moi à Hastings, si c'est possible.

— C'est ce qu'il ne faut pas faire.

— Pourquoi ?

— Parce que l'apparition du docteur Jedd mettra Philippe sur ses gardes. Jedd est appelé comme expert dans les procès criminels, et c'est un homme qu'il doit connaître. Tout ce que Jedd peut vous dire, c'est que Charlotte est empoisonnée… vous le savez déjà. Comme de raison, il lui faut un traitement médical et tous les soins nécessaires pour la ramener à la vie ; mais c'est ce qu'elle ne peut pas avoir sous le toit de mon frère. Ce que nous avons à faire, c'est de l'arracher à cette maison.

— Vous ne savez pas à quel point elle est malade. Je doute qu'il soit possible de la transporter ailleurs.

— Tout est préférable à son séjour dans cette maison ; pour elle, c'est une mort certaine.

— Mais votre frère s'opposera sûrement à ce qu'elle quitte sa demeure.

— Il est certain qu'il défendra le terrain pied à pied. Il faut que nous trouvions un moyen de l'éloigner ayant d'enlever Charlotte.

— Comment ?

— Je trouverai le moyen, je connais quelque peu les affaires dont il s'occupe, et je puis inventer quelques faux bruits pour le dépister. Il faut l'éloigner. La pauvre fille n'était pas en péril quand vous l'avez quittée, n'est-ce pas ?

— Non, Dieu merci, il n'y avait pas apparence d'un danger immédiat, mais elle était bien malade. Et cet homme tient sa vie dans ses mains. Il sait que je suis parti pour Londres à la recherche d'un docteur. S'il avait…

— Mettez-vous l'esprit en repos sur ce point, Haukehurst. Il ne hâtera sa mort que s'il se voit dans une situation désespérée, car la mort arrivant immédiatement après la première alarme manifestée par vous paraîtra bien soudaine. Il évitera toute apparence de mort trop subite, s'il le peut, rapportez-vous-en à moi. La première chose à faire c'est de l'éloigner. Mais la question, est de savoir comment. Il nous faut un appât… lequel ? Ne parlez pas, Haukehurst… laissez-moi réfléchir, si je puis trouver… »

L'homme de loi mit ses coudes sur la table, sa tête dans ses mains, et s'abandonna aune profonde méditation.

Valentin attendit patiemment qu'il eût réfléchi.

« Il faut que je me rende au bureau de Philippe, dit-il enfin, et que je découvre quelqu'un de ses secrets. Il n'y a qu'une affaire de bourse d'une importance majeure, qui puisse le décider à quitter Charlotte en ce moment. Mais si je puis lui adresser un télégramme de nature à l'appeler à Londres, je le ferai. Fiez-vous à moi. Et maintenant occupons-nous de votre affaire.

— Je ne sais plus quel parti prendre, du moment que je ne dois pas mener le docteur Jedd à Barrow.

— Conduisez-le à Saint-Léonard, et si je puis éloigner Philippe, vous ferez transporter Charlotte dans un hôtel de Saint-Léonard, où vous la cacherez jusqu'à ce qu'elle ait repris assez de force pour faire le voyage de Londres.

— Pensez-vous que sa mère consentira à ce déplacement ?

— Puis-je vous croire assez idiot pour lui demander son consentement ? s'écria George avec impatience. La femme de mon frère est d'une faiblesse si stupide que toutes les chances

sont pour qu'elle insiste pour que sa fille reste tranquillement à se faire empoisonner. Non, il faut vous débarrasser de la mère d'une façon ou d'autre. Envoyez-la visiter les boutiques, ou prendre un bain, ou chercher des coquillages sur le rivage ; inventez tout autre prétexté de cette force. Elle n'est pas difficile à manier. Cette jeune femme, la fille de Paget, est toujours avec eux, je suppose ? Oui… Très-bien. Alors, à vous deux vous saurez bien enlever Charlotte.

— Mais si je conduis ces deux jeunes filles à un hôtel, n'y a-t-il pas à craindre le scandale, l'étonnement, et une enquête ? Il nous faudrait quelque personne d'un âge plus mûr, une vieille gouvernante… Attendez… Nous avons Nancy… C'est la femme qu'il nous faut. Ma bien-aimée m'a dit l'affectueuse anxiété que lui causait sa maladie, anxiété étrangement vive, à ce qu'il a semblé à Charlotte. Grand Dieu !… Pensez-vous que Nancy ait pu suspecter la cause de la mort de M. Halliday ?

— Je suis porté à le croire. Elle était dans la maison quand il est mort et elle l'a soigné pendant sa maladie. C'est une vieille femme fort intelligente. Oui, vous pouvez l'emmener avec vous. Je pense qu'elle pourra vous être fort utile.

— Je l'emmènerai avec nous, si elle veut venir.

— Je n'en suis pas bien certain. Les gens des comtés du Nord ont des idées à eux sur la fidélité envers leurs anciens maîtres et toutes ces sortes de choses… Nancy a élevé mon frère.

— Si elle soupçonne la malheureuse destinée du père de Charlotte, elle essaiera de la sauver, dit Valentin avec conviction. Maintenant, adieu. Je compte sur vous pour éloigner votre frère, George, ne l'oubliez pas. »

Il lui tendit sa main ; l'homme de loi la saisit et la serra dans la sienne avec une vigueur qui, cette fois, avait une signification tout autre que ces banales manifestations amicales qui passent souvent pour de l'amitié.

« Vous pouvez vous fier à moi, dit George gravement. Attendez un moment, pourtant ; j'ai une proposition à vous faire. Si mon frère a amené cette jeune fille à faire un testament, comme c'est ma pensée, il faut nous mettre en garde contre cela. Venez avec moi aux Doctor's Commons. Vous avez un cab ?… Oui ; cette affaire ne nous prendra pas plus d'une demi-heure.

— Quelle affaire ?

— Une licence spéciale pour votre mariage avec Charlotte.

— Un mariage !

— Oui, son mariage annule son testament, si elle en a fait un, et fait disparaître les raisons de Philippe pour vouloir sa mort. Venez, allons chercher la licence.

— Mais le retard…

— Il nous faut une demi-heure ; venez. »

L'homme de loi s'élança hors du cabinet.

« Je reviens dans une heure, » cria-t-il à son clerc.

Il descendit l'escalier, suivi de près par Valentin, sans cesser de courir jusqu'à l'endroit où le cab stationnait.

« Aux Doctor's Commons ! » cria-t-il au cocher.

Valentin monta près de lui dans le cab sans plus d'observations.

« Je ne comprends pas, dit-il, quand le cab s'éloigna.

— Je comprends, moi, et cela suffit… Vous mettrez la licence dans votre poche et vous irez à l'église la plus rapprochée de votre domicile annoncer votre mariage et remplir les formalités ordinaires, et aussitôt que Charlotte pourra supporter le voyage, vous l'amènerez à Londres et vous l'épouserez. Je vous avais tracé la conduite que vous aviez à suivre, il y a six mois. Votre entêtement a mis en péril la vie de votre femme. Ne retombez pas une seconde fois dans la même faute.

— Je me laisserai gouverner par vos conseils, dit Valentin avec soumission, mais c'est le retard qui me torture. »

Les délais en effet étaient une torture pour lui. Tout et tous, dans les bureaux des Doctor's Commons, lui semblaient être l'incarnation de la lenteur.

Le cab pouvait brûler le pavé avec fracas, le cocher pouvait jurer jusqu'à ce que la lourde charrette lui livrât passage, mais ni le bruit ni les jurons ne pouvaient émouvoir l'impassibilité incarnée des fonctionnaires de Doctor's Commons.

Quand il quitta cet antique Sanctuaire des vieux usages, il emportait la bénigne permission de l'archevêque de Canterbury pour son union avec Charlotte ; mais il ne savait pas si ce n'était pas seulement un morceau de papier gâché qu'il avait dans sa poche, et si, avant peu, il ne serait pas obligé de requérir un plus lugubre certificat, lui conférant la licence de rendre la cendre à la cendre et la poussière à la poussière.

La première visite de Valentin, après avoir quitté George, fut pour le club ; son cœur défaillit quand il demanda au bureau s'il y avait un télégramme pour lui.

Heureusement il n'en était pas venu.

Ne pas trouver la nouvelle que l'état de Charlotte avait empiré équivalait presque pour lui à la nouvelle qu'il s'était amélioré. Quelles ne devaient pas être ses craintes après son entretien avec le médecin de Bloomsbury !

Du club, le cab le conduisit rapidement chez le docteur Jedd.

Il y trouva Burkham, pâle et anxieux, l'attendant dans un petit cabinet du rez-de-chaussée, une triste pièce tapissée de gravures d'anatomie et dont la cheminée avait, en guise d'ornements, des pièces anatomiques en cire.

Presque aussitôt le docteur Jedd vint les rejoindre, alerte et dégagé, comme si le cas de M Halliday n'avait pas plus de gravité que l'extraction d'une dent de lait.

« Triste chose, dit-il, que ces poisons végétaux entre les mains d'hommes sans scrupules. Très-intéressant article à faire pour la Revue Médicale. Une analyse de la science toxicologique, en tant que connue des anciens.

— Consentiriez-vous à partir à l'instant pour Barrow, monsieur ? demanda Valentin d'un ton suppliant.

— Eh bien, oui ; votre ami M. Burkham m'y a décidé, quoique, je n'ai pas besoin de vous le dire, un voyage soit bien gênant pour moi.

— C'est une question de vie et de mort, balbutia le jeune homme.

— Naturellement, mon cher monsieur. Mais, voyez-vous, j'ai une demi-douzaine d'affaires entre les mains en ce moment, qui soulèvent également des questions de vie ou de mort. Néanmoins, j'ai promis. Ma consultation sera terminée dans une demi-heure. J'ai une tournée de visites à faire après, et vers… oui, vers cinq heures je puis prendre l'express pour me rendre à Saint-Léonard.

— Le délai est bien long ! dit Valentin.

— Je ne puis être libre plus tôt. Il faut que j'aille dans le comté d'Hertford ce soir, un cas très-intéressant… un furoncle charbonneux… trois opérations consécutives en trois semaines. Swain est l'opérateur. À cinq heures, je serai à la gare du Pont de Londres. Jusqu'à cette heure, adieu… Lawson, reconduisez ces messieurs. »

Le docteur Jedd quitta ses visiteurs qui suivirent son respectable factotum, et il rentra dans son cabinet de consultations.

Burkham et Valentin montèrent et descendirent plusieurs fois la rue en causant, avant que ce dernier remontât dans son cab.

« Je vous remercie du fond du cœur de votre assistance, dit Valentin au médecin, et je crois qu'avec la grâce de Dieu, nous sauverons la vie de cette chère enfant. C'est la main de la Providence qui m'a conduit vers vous, ce matin. J'espère que cette même main continuera à me guider jusqu'au bout. »

Sur ces mots, ils se séparèrent.

Valentin dit à son cocher de le conduire à son logement et dans une des églises du voisinage, où il annonça son intention d'entrer dans les saints liens du mariage.

Il eut quelque difficulté pour arranger les choses avec le sacristain, qu'il trouva chez lui et non dans sa demeure officielle. Ce fonctionnaire ne pouvait comprendre l'idée d'un homme qui a l'intention de contracter mariage et ne peut fixer positivement le jour de la cérémonie. Heureusement pourtant que le son d'un demi-souverain ouvrit singulièrement l'esprit du sacristain.

« Je vois ce que vous voulez, dit-il. La jeune personne est malade, elle veut quitter une maison ou elle ne se trouve pas bien, et elle en a le droit ayant plus de vingt-et-un ans et étant maîtresse de ses actions. C'est ce qu'on pourrait appeler une sorte de mariage clandestin, quoique les parties ne dépendent de personne, à proprement parler. Je comprends. Vous m'avertirez un matin, juste dans le temps légal, et je devrai avoir tout prêt un de nos jeunes vicaires, lorsque vous-même vous serez prêts, et vous et la jeune dame vous serez unis avant que vous ayez eu le temps de vous reconnaître. Nous ne sommes pas longs dans nos mariages, à moins que ce ne soit dans des circonstances extraordinaires. »

La familiarité du sacristain était plus agréable que flatteuse pour l'honorabilité de celui qui s'adressait à lui ; mais Valentin n'était pas en disposition de s'offusquer de la manière légère dont il traitait cette affaire. Il lui promit de l'avertir en temps utile, et ayant arrangé toutes choses conformément aux prescriptions légales, il remonta dans son cab et dit au cocher de le conduire à Bayswater.

Il était alors trois heures. À cinq heures, il devait trouver le docteur Jedd à la station du Pont de Londres.

Il avait donc deux heures pour son entrevue avec Nancy et pour revenir de Bayswater à Londres.

Il n'avait rien pris depuis la pointe du jour, mais l'idée de boire ou de manger ne lui était pas venue. Il avait bien faiblement conscience d'une sorte de défaillance maladive, mais la raison de cette défaillance ne lui était pas venue à l'esprit.

Il ôta son chapeau et il s'appuya le dos sur les coussins de la voiture quand elle roula avec fracas. L'éclat brillant d'une journée d'été, la cime verdoyante des arbres des squares agités par la brise, l'activité et le mouvement des quartiers affairés qu'il traversait se changeaient pour lui en un tourbillon de lumière et de couleur, de bruit et de mouvement. Il en arriva à se demander depuis combien de temps il avait quitté Barrow. Entre la matinée d'été où il avait suivi la route couverte de poussière ayant des champs de blés à sa gauche et la mer à sa droite, et l'après-midi dans laquelle un cab l'emportait à travers des rues bruyantes jusqu'aux squares tranquilles de Bayswater, il lui semblait qu'il y avait un abîme si grand, que son esprit fatigué ne pouvait le mesurer.

Il lutta contre ce sentiment d'abattement et de confusion, et il en triompha.

« Rappelons-nous ce que nous avons à faire, se dit-il, gardons toute notre activité d'esprit jusqu'à ce que tout soit fait. »

Livre 08 · Chapitre 02

Pendant que Haukehurst arrangeait son affaire avec le sacristain de l'église de Saint-Mathias-des-Champs, paroisse de Marylebone, George était assis dans le bureau de son frère, écrivant une lettre à cet honorable spéculateur.

Une lettre à écrire était le prétexte le plus naturel pour se trouver seul dans le cabinet de son frère, et être seul dans le cabinet de Philippe était le premier point à gagner pour arriver au but que George se proposait.

Le cabinet était dans un ordre parfait, aussi bien meublé qu'il était possible, et se renfermant dans les limites que comporte un cabinet d'affaires un grand bureau d'acajou à cylindre, contenant un nombre considérable de tiroirs avec des serrures à secret, occupait le centre de la pièce ; quatre lourdes chaises d'acajou à dos rembourré, couvertes en maroquin rouge, étaient méthodiquement rangées contre les murailles ; sur la tablette de la cheminée une pendule au-dessus de laquelle était accroché un almanach de l'aspect le plus sévère, de chaque côté duquel pendaient des notes et des cotes journalières à l'usage des gens de Bourse.

Avant de pénétrer dans ce sanctuaire sacré, George avait passé un peu de temps dans une agréable conversation avec un jeune homme qui bâillait en lisant le Times, dans un premier bureau, moins richement meublé que le cabinet du patron.

Ce jeune homme était le commis de Sheldon, le plus jeune fils d'un riche fermier du comté d'York, qui était venu à Londres avec l'intention de faire fortune à la Bourse, et dont le père avait payé une somme considérable pour obtenir le privilège pour son fils de

lire le Times dans le bureau de Sheldon et de s'initier tant bien que mal à la nature des opérations auxquelles se livrait son patron.

La carrière parcourue par Philippe avait été suivie avec quelque intérêt par ses compatriotes de Barlingford : ils l'avaient vu quitter leur ville avec quelques centaines de livres dans sa poche et ils avaient entendu parler de lui une douzaine d'années après, comme d'un heureux spéculateur, possédant une belle maison, un bel équipage et ayant la réputation d'être l'un des hommes les plus habiles de la Cité.

Les nouvelles qui parvenaient sur son compte à Barlingford étaient plus ou moins exagérées et ceux qui s'entretenaient de son habileté et de sa bonne chance, étaient portés à oublier qu'il devait le commencement de sa fortune aux dix-huit mille livres de Halliday.

Le seul fait qui frappait les compatriotes de Sheldon, c'est qu'un homme de Barlingford avait fait fortune à la Bourse, d'où ils tiraient cette conséquence, que d'autres hommes de Barlingford pouvaient faire de même.

Aussi arriva-t-il qu'un M. Orcott, de la maison Plymley Rise, près Barlingford, ne sachant que faire de son plus jeune fils, résolut de le lancer dans la carrière qu'avait suivie Sheldon : il écrivit à Philippe pour lui demander de prendre son fils comme commis, comme secrétaire, à un titre quelconque, et cela, en vue d'une association ultérieure ; et Philippe consentit, à certaines conditions. La somme était un peu raide, à ce qu'il sembla à Orcott, mais il fut d'avis qu'une aussi forte somme ne lui aurait pas été demandée si les avantages ne devaient pas être d'une importance

proportionnée. Le marché fut donc conclu, et Frédérick Orcott vint à Londres. C'était un jeune homme ayant un goût prononcé pour les courses de chevaux, doué d'un souverain mépris pour toute affaire exigeant de l'application et du travail, et d'une confiance excessive en son propre mérite.

George avait connu Frédérick dès l'enfance, et il s'était trouvé avec lui une demi-douzaine de fois avant son arrivée à Londres ; il ne prévoyait pas de rencontrer de difficultés à tirer de ce jeune homme tous les renseignements dont il pourrait avoir besoin.

« Comment allez-vous, Orcott ? dit-il avec une aimable familiarité ; mon frère Philippe n'est pas encore de retour ?

— Non, répondit le jeune homme d'un air maussade. Il y a tant de gens qui sont venus m'ennuyer à ce sujet… Où est-il allé ?… Quand reviendra-t-il ?… Et ainsi de suite… J'aurais tout aussi bien fait de me faire valet de pied, si je dois rester ici toute la journée à répondre à toute cette masse de questions. Les courses de High Wickham ont lieu aujourd'hui, et j'avais besoin de voir courir Barmaid, avant de mettre de l'argent dessus pour Goodwood. Elle a été élevée dans nos pays, voyez-vous, et je la sais capable de gagner la course, si elle est en état. Ils ne la connaissent guère par ici quoiqu'elle soit la sœur de Boots, qui a gagné la course de Chester l'an dernier, grâce à ce que Topham avait été volé en la laissant décharger de sept livres. Il avait couru la course du printemps à York pour un prix de deux sous, et le jeune jockey qui la montait, l'avait ramené d'une demi-tête, je l'ai vu… et puis il a gagné la coupe à Chester et a rapporté des masses d'argent à ses propriétaires. »

Ce n'était pas précisément les renseignements que George voulait obtenir, mais il se planta sur le tapis, le dos appuyé contre la cheminée et parut prendre le plus vif intérêt aux discours d'Orcott.

« Rien de nouveau dans la Cité ? demanda-t-il alors.

— Du nouveau, non, rien, qu'une complète stagnation, comme dit un personnage d'une comédie que j'ai vue l'autre soir. Les gens de Barlingford disent que votre frère a réalisé une masse d'argent à la Bourse, mais si le fait est vrai, il faut qu'il ait fait plus d'affaires qu'il n'en fait depuis que je suis avec lui. Je ne vois pas comment un homme peut gagner la fortune d'un Rothschild, en prélevant accidentellement deux et demi pour cent sur le transfert de Consolidés à l'acquisition desquels quelque vieille femme emploie ses économies, et ce sont là les seules affaires que j'aie vu se traiter dans ces derniers temps. Comme de raison, votre frère a d'autres fers au feu, car c'est un habile homme que votre frère, et je ne dois pas m'attendre à ce qu'il me tienne au courant de toutes ses opérations.

— Ah ! dit George. Ainsi donc mon frère ne vous dit pas grand'chose de ses affaires ? Mauvais signe, selon moi. Alors il semblerait être plutôt dans la mauvaise veine que dans la bonne, n'est-ce pas ?

— Dame ! on ne sait jamais avec ces gens qui sont muets comme des carpes, il peut avoir pris des dispositions à long terme et se tenir tranquille en attendant les événements. Il s'est peut-être lancé dans une affaire avec toutes ses forces sur de sûrs renseignements ; mais je connais une valeur sur laquelle il doit perdre.

— Quelle est-elle ?

— C'est l'Emprunt Phénicien. Il a spéculé sur les obligations quand elles ont été émises, et depuis ce temps-là elles n'ont fait que baisser, avec une régularité désespérante. Il les a achetées, en mars, et depuis lors il a payé pour les faire reporter en attendant qu'elles remontent.

— Les obligations peuvent se consolider.

— Oui, elles le peuvent, mais d'un autre côté elles peuvent continuer à dégringoler. Il y a là les cours de la Bourse relevés de la main même de votre frère. La baisse est constante, vous le voyez. « Envoyez-moi un télégramme s'il survient une hausse nouvelle, » m'a dit M. Sheldon le jour où il a quitté Londres. « Elles monteront rapidement dès qu'il y aura un mouvement. » Mais elles ont continué à toujours baisser depuis, et je crois que s'il était absent jusqu'au jugement dernier il en serait toujours de même.

« LES PHÉNICIENS MONTENT RAPIDEMENT, REVENEZ À LONDRES. »

Tels étaient les termes de la dépêche télégraphique que George ruminait dans sa tête, pendant que le commis de son frère révélait les secrets de son patron.

Il avait trouvé la solution de la grande question de savoir comment Philippe pouvait être arraché d'auprès du lit de son inconsciente victime : il tenait son appât.

« Je savais bien que j'y arriverais. Je savais bien que je tirerais tout ce dont j'avais besoin de cet idiot sans cervelle, » se dit-il d'un air triomphant.

C'est alors qu'il dit au jeune homme qu'il avait une ligne à écrire à son frère, et que, sous ce prétexte, il entra dans son cabinet.

Là, quelque usage qu'il fît de ses yeux, il ne put rien découvrir, pas le plus léger renseignement. Les secrets qu'il aurait voulu pénétrer étaient gardés par des serrures qui ne s'ouvraient qu'à l'aide de certains mots mystiques qui devaient être connus de celui qui voulait les ouvrir. Philippe savait comment se protéger contre les indiscrets. Malheureusement pour lui, il avait été forcé de confier quelques-uns de ses secrets à un dépôt humain qu'il ne pouvait pas défendre par une serrure à combinaisons.

L'homme de loi ne perdit pas beaucoup de temps dans le cabinet de son frère.

Une rapide inspection suffit pour le convaincre qu'il n'avait rien à apprendre de ces murailles nues et de cet inviolable bureau à cylindre.

Il écrivit quelques lignes insignifiantes sur une table, près de la fenêtre, il ferma et cacheta sa lettre après y avoir mis l'adresse, puis il partit pour lancer son télégramme.

« LES PHÉNICIENS MONTENT RAPIDEMENT, » écrivit-il.

Ce fut tout ; puis il signa la dépêche du nom de Frédérick.

« Philippe et Orcott régleront cette affaire ensemble, se dit-il en signant du nom du jeune commis. Ce que j'avais à faire c'est d'éloigner Philippe, et de donner à Valentin une chance de sauver la fille de Halliday ; et je ne dois pas me laisser arrêter par des bagatelles pour atteindre ce but. »

Après avoir expédié son télégramme, George se sentit trop agité pour se livrer à ses affaires habituelles. Lui qui était renommé parmi les hommes impassibles pour sa froideur exceptionnelle, il se sentait complètement énervé.

Il entra dans une taverne de la Cité, où il se fit servir un breuvage. Mais au milieu du bruit et des conversations d'une salle encombrée de monde, le visage défait et flétri par la maladie de Halliday était devant ses yeux, la voix de Halliday résonnait à ses oreilles.

« Je ne serai capable de rien cette après-midi, se dit-il à lui-même. Je vais aller à Bayswater voir comment Valentin a arrangé les choses avec Nancy. »

Livre 08 · Chapitre 03

Pendant que George était encore dans les profondeurs de la Cité, Valentin arrivait à la villa gothique, où il demanda à voir M Woolper.

Il connaissait fort peu cette femme, il ne l'avait vue que deux ou trois fois quand un hasard quelconque l'avait appelée au salon, et il avait entendu Charlotte parler souvent de son affectueuse anxiété à son égard. S'être montrée bonne pour Charlotte c'était le meilleur des titres à son estime.

« Cette femme nous sera d'un secours inestimable, pensa-t-il. Son âge, son expérience du traitement des maladies, sa familiarité avec la malade, la rendent éminemment propre à la fonction qu'elle aurait à remplir. Si le docteur Jedd ordonne qu'une garde

soit installée auprès du lit de Charlotte, voici la garde qu'il nous faut. S'il est possible de transporter la pauvre enfant souffrante, nous ne pouvons trouver de meilleur chaperon pour la protéger et surveiller son transport. »

Qu'un mariage immédiat fût une mesure sage, Valentin n'en doutait pas, puisque ce mariage, en enlevant toutes chances à Sheldon, faisait disparaître les motifs qui le poussaient au crime. Mais en réfléchissant sur cette grave mesure, Valentin avait à sauvegarder aussi bien la réputation que la sécurité de sa future épouse. Il était résolu à ce qu'il n'y eût pas l'ombre d'un scandale dans ce mariage clandestin, pas une ombre de prise à la méchanceté du scélérat aux espérances duquel ce mariage allait donner le coup de la mort. Il savait, lui qui, dès son plus bas âge, avait connu les vilains côtés de la vie, combien il arrive souvent à l'innocent de porter toute sa vie la peine des folies ou des fautes des autres. Et sur la vie de sa bien-aimée, s'il plaisait à Dieu de la lui conserver, il ne voulait pas qu'une imprudence présente vînt jeter une ombre sur l'avenir.

« Cette femme du comté d'York, avec son esprit subtil et son franc-parler, est de toutes les femmes celle qui est la plus apte à la protéger, pensa-t-il en s'asseyant dans le cabinet de Sheldon où la servante l'avait introduit.

— M Woolper vient de monter à l'instant pour se nettoyer, dit-elle, nous avons enlevé les tapis de la salle à manger et du salon pendant que la famille est absente. Voulez-vous prendre la peine d'attendre ? »

Valentin consulta sa montre.

« Je ne puis attendre très-longtemps, dit-il, et je vous serai fort obligé si vous voulez bien dire à M Woolper que je désire la voir pour une affaire de la plus grande importance. »

La servante partit et Valentin fut laissé tout à l'ennui d'attendre que M Woolper se fût nettoyée.

Le cabinet de Sheldon à Bayswater n'offrait pas plus d'intérêt aux yeux de l'observateur que celui de son bureau dans la Cité : des livres bien reliés étaient protégés par les panneaux garnis de glaces de la bibliothèque ; il y avait une table à écrire sur laquelle se trouvait une machine à peser les lettres, un grand buvard et un encrier en bronze d'un style sévère ; plus loin, sur une forte table de chêne se voyait la presse à copier avec son lourd levier de fer et sa forte vis de pression semblant destinée à extraire tout sentiment spontané des lettres soumises à son action puissante.

C'est dans ce triste réduit que Valentin se promenait de long en large, le cœur rongé par le démon de l'impatience.

Le soleil de juillet frappait sur la fenêtre et les voix des joueurs de crocket qui faisaient leur partie dans les jardins voisins retentissaient dans les airs.

Il y avait donc des jeunes filles jouant au crocket, pendant qu'elle, la rose du jardin, gisait dans son lit, malade à en mourir !... Oh ! pourquoi ne pouvait-il offrir une hécatombe de ces créatures insignifiantes pour racheter la vie de cette belle entre toutes les belles ?

« Je ne veux pas penser à ces choses, se dit-il. Je ne puis croire à la possibilité de cette séparation. Oh ! non, elle sera sauvée. Contre cette jeune et brillante existence, l'arrêt terrible n'est pas

encore prononcé. La Providence a été avec moi aujourd'hui, la Providence me soutiendra jusqu'au bout. »

Il songea combien d'autres hommes étaient arrivés où il en était alors, ayant en face d'eux le grand inconnu, la crise, le point tournant, le pivot sur lequel la vie elle-même accomplit son mouvement de rotation. La pendule de la puissante horloge va, vient par un mouvement solennel, chaque vibration marque un moment, à chaque moment les destinées de l'homme franchissent un pas inexorable. Et quelle est la fin de tout ? Vers quel but le porte chacun de ces pas accomplis sans retour ?

Valentin se rappela les oracles virgiliens, les inductions que les Wesleyens tiraient des textes de la Bible.

Ah ! ne pourrait-il pas obtenir une réponse à la question qui s'était emparée de son esprit ? il obtiendrait une réponse… quelque oracle menteur… peut-être serait-ce une voix du ciel… un apaisement momentané de la tempête de doute qui grondait dans sa poitrine.

« Je doute que Sheldon ait jamais possédé une Bible ou une Énéide, se dit-il en cessant tout à coup de se promener dans la chambre. J'ouvrirai le premier livre qui me tombera sous la main, et dans la première ligne qui s'offrira à mes regards je trouverai un augure. »

Il regarda dans le cabinet.

Derrière les glaces de la bibliothèque d'acajou apparaissaient à ses regards, Hume, Smollet, Shakespeare, Walter Scott, et parmi ces ouvrages une grande et belle Bible de famille.

Mais la bibliothèque était fermée à clef. Dans le cabinet de Sheldon il ne paraissait pas y avoir d'autres livres…

Si, dans un petit casier installé dans la saillie formée par la cheminée, il y avait trois rangées de gros volumes in-4 reliés en vert sombre.

Ce que pouvaient contenir ces volumes, Valentin l'ignorait, et le fait même de cette ignorance ne les rendait pas plus propres au but qu'il se proposait.

Puiser une phrase dans ces volumes qui lui étaient totalement inconnus, c'était s'aventurer dans une obscurité plus profonde que celle que lui offrait l'Énéide ou la Bible, ouvrages qui lui étaient familiers et avec lesquels la connaissance qu'il avait de leurs textes pouvait involontairement lui fournir les moyens d'influencer l'oracle.

Il s'avança vers le casier et il promena son doigt sur le dos des volumes les yeux fixés du côté de la fenêtre.

« Le premier obstacle que rencontrera ma main déterminera le choix du volume, » se dit-il.

Il passa aisément sa main sur les volumes de la première tablette, tout aussi aisément sa main glissa sur ceux de la seconde tablette, et il commençait à douter de l'efficacité du moyen qu'il avait pris pour déterminer son choix ; mais en parcourant la troisième rangée de livres, sa main fut arrêtée au milieu de la tablette par un livre qui était en saillie d'un pouce sur tous les autres.

Il prit le volume et l'apporta sur la table, toujours sans le regarder, puis une étrange frayeur superstitieuse se mêlant dans

son esprit à la honte qu'il éprouvait de sa folie dont il avait conscience, il regarda la page qui était devant lui.

La ligne sur laquelle ses yeux se portèrent était l'en-tête d'une lettre. Elle était d'un caractère plus gros que le reste de la page et il se l'expliquait tout naturellement, pendant que debout à une petite distance de la table ses regards s'arrêtèrent sur le livre ouvert qui y était posé.

Cette ligne contenait ceci :

DU PEU DE CERTITUDE QU'OFFRE LA GAZE DE CUIVRE COMME AGENT POUR DÉCOUVRIR LA PRÉSENCE DE L'ARSENIC.

Le livre était un volume de La Lancette, ayant vingt années de date.

« Quel oracle ! » pensa Valentin, riant de sa folie, et avec un certain sentiment de soulagement ?

Dans tout ce qui a un rapport quelconque avec les puissances invisibles se cache un sentiment de terreur pour les cœurs des faibles humains. Il avait fait un appel à ces puissances invisibles, et l'oracle, dans lequel il croyait à demi, avait tourné à sa confusion ; il était heureux de voir que cette ligne ne signifiait rien.

Et pourtant, dans le titre de cette communication scientifique, émanant d'un toxicologiste distingué, il y avait quelque signification sinistre. C'était la lettre d'un grand chimiste démontrant le peu de certitude qu'offraient les moyens de découvrir la présence d'un certain poison : c'était un de ces articles qui, tout en venant en aide à la science, peuvent aussi servir les sombres desseins de

l'empoisonneur, en lui apprenant les forces qu'il peut avoir à combattre et en lui fournissant des armes pour en triompher.

Il est inutile de nous appesantir sur le contenu de cette lettre, la première d'une série de communications sur le même sujet.

Valentin la lut avec un vif intérêt. Pour lui, elle avait une terrible importance dans ses rapports avec le passé et avec le présent.

« J'ai laissé le livre s'ouvrir tout seul et il s'est ouvert à la page où se trouve cette lettre… S'ouvrirait-il encore au même endroit ? »

Il répéta l'expérience, et le livre s'ouvrit à la même page. Il recommença une troisième fois, plusieurs fois, et toujours le même résultat se produisit.

Après cela, il examina le livre, et il reconnut qu'il avait été tenu ouvert à cette page par un lecteur, qui s'était fortement appuyé sur le volume.

Il se livra à un examen plus attentif, et il trouva en plusieurs endroits de faibles marques faites au crayon pour souligner certains passages, marques qu'on avait cherché à effacer autant que possible.

La déduction à tirer de ces petits faits n'était que trop claire pour Valentin : un lecteur avait longuement médité et étudié ces passages.

Pouvait-il douter que ce lecteur ne fût l'homme en la possession duquel il trouvait le livre, l'homme qui ce jour-là même lui avait été positivement dénoncé comme un empoisonneur ?

Il feuilleta le volume et cet examen rapide lui révéla un second fait, tout aussi concluant que le premier.

Une vieille enveloppe marquait l'endroit où se trouvait un article sur la coïncidence des mêmes symptômes comme diagnostiques de certaines fièvres lentes et l'empoisonnement par certains poisons.

Là, le volume s'ouvrait également de lui-même et une tache d'encre sur la page semblait indiquer que le volume avait servi d'appui à une personne qui avait pris des notes sur le contenu de l'article.

Ce n'était pas tout.

La vieille enveloppe qui avait marqué la place où il se trouvait avait en elle-même sa sinistre signification : le timbre de la poste portait la date de l'année et du mois dans lesquels le père de Charlotte était mort.

Pendant que le volume était encore ouvert entre ses mains, la porte s'ouvrit soudain et Nancy entra.

Elle avait fait attendre Valentin plus d'une demi-heure. Il ne restait plus, à ce dernier, qu'une demi-heure à peine pour rompre la glace existant naturellement entre deux personnes qui sont entièrement étrangères l'une à l'autre et sonder les profondeurs du caractère de cette femme.

Si elle était venue à lui plus tôt, quand son plan d'action était clairement tracé, il aurait procédé avec une lenteur prudente et raisonnée ; mais arrivant maintenant que son esprit, troublé par la découverte de nouvelles preuves de la culpabilité de Philippe,

flottait entre le passé et le présent, elle le prit hors de garde et il entra ex abrupto dans le sujet qui absorbait toutes ses pensées.

Les yeux de Nancy allaient du visage de Valentin au livre ouvert devant lui sur la table, et sa physionomie trahissait une vague terreur.

« Je regrette de vous avoir fait attendre si longtemps, monsieur, mais j'ai nettoyé les grilles et les garde-feux, et j'avais le visage et les mains aussi noirs que ceux d'un ramoneur. J'espère qu'il n'est rien survenu de fâcheux là-bas au bord de la mer, où mademoiselle…

— Tout ce qu'il y a de plus fâcheux, M Woolper, le mal est désespéré, presque irréparable ; M Halliday est mal, très-mal, condamnée à mourir, si elle reste confiée à la garde de votre maître.

— Miséricorde ! monsieur Haukehurst ; que voulez-vous dire ? »

La terreur qui était peinte sur son visage n'avait plus rien de vague ; elle avait pris corps et substance : c'était la terreur la plus affreuse que jamais physionomie humaine ait pu exprimer.

« Je veux dire que votre maître connaît mieux les agents qui tuent que ceux qui guérissent. Le père de Charlotte, quand il arriva chez Sheldon, était un homme bien constitué et dans toute la force de l'âge ; il fut pris dans sa maison d'une maladie sans nom et mourut entouré des soins attentifs de son vigilant ami. Les mêmes soins entourent le lit de mort de Charlotte et elle est mourante.

— Mourante !... Oh ! monsieur, pour l'amour du ciel, ne dites pas cela !

— Elle est mourante, et comme son père elle va mourir de la main de Sheldon.

— Oh ! monsieur... monsieur Haukehurst, s'écria la vieille femme en tendant des mains suppliantes vers l'accusateur de son maître, ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai... Pour l'amour de Dieu ! ne me dites pas qu'une pareille chose est vraie ! Je lui ai donné mes soins quand il était au maillot, monsieur, et il n'y a pas jusqu'à la peine qu'il m'a donnée qui ne me l'ait rendu plus cher. J'ai veillé la nuit auprès de lui chaque fois qu'il était malade, ce qui arrivait souvent, et j'ai entendu la vieille horloge de l'église de Barlingford sonner toutes les heures de la nuit. Oh ! si j'avais su que pareille chose dût jamais lui arriver, je voudrais qu'il fût mort dans le petit berceau où il reposait et où il semblait si innocent. Je vous dis, monsieur, que cela ne peut pas être vrai. Son père et sa mère ont vécu honorés et respectés dans Barlingford pendant de longues années ; son grand-père et sa grand'-mère avaient avant eux joui de la même estime. Il n'y a pas de nom plus honorable dans nos pays que celui de Sheldon. Et vous pensez qu'un pareil homme a pu empoisonner son ami ?

— Je n'ai pas parlé de poison, madame Woolper, » dit Valentin d'un ton sévère.

Cette femme avait tout connu et elle avait gardé le silence comme les autres.

Pour Valentin, il y avait une inexprimable horreur dans cette pensée qu'un crime avait pu être froidement perpétré au vu et au

su de plusieurs personnes, et qu'aucune voix ne s'était élevée pour dénoncer l'assassin.

« Et voilà notre civilisation moderne ! se dit Valentin à lui-même. Qu'on me donne le désert et les jungles. Les fils de Bowanie ne sont pas pires que Sheldon, mais on se tient en garde contre eux. »

Nancy le regardait avec effroi… Il n'avait pas parlé de poison… Mais alors n'avait-elle pas trahi son maître ?

Valentin vit qu'elle avait su ou fortement soupçonné les causes de la mort de Halliday, et que, par conséquent, il obtiendrait facilement toute l'assistance qu'il attendait d'elle.

« Madame Woolper, il faut m'aider à sauver Charlotte, dit-il avec autorité. Vous n'avez rien fait pour tenter de sauver son père, quoique soupçonnant les causes de sa mort. J'ai vu aujourd'hui M. Burkham, le médecin qui a donné ses soins à M. Halliday, et c'est de sa bouche que j'ai appris la vérité. J'ai besoin que vous m'accompagniez à Hastings pour prendre place comme garde-malade au chevet du lit de Charlotte. Si M. Sheldon soupçonne que vous ayez connaissance du passé, ce dont je ne doute pas (un regard jeté sur le visage de la gouvernante le convainquit qu'il ne se trompait pas), vous êtes entre toutes la personne qu'il convient de charger de la garde de cette chère fille. Votre rôle ne sera pas difficile, si nous pouvons enlever la malade et la soustraire au pouvoir de cet homme. Dans le cas contraire, votre tâche consistera à empêcher que toute nourriture, toute potion touchées par la main de cet homme, s'approche de ses lèvres. Vous pourrez vous en acquitter. Ce n'est qu'une question

de tact et de fermeté. Nous aurons un des plus grands docteurs de Londres pour nous guider. Voulez-vous venir ?

— Je ne crois pas que mon maître ait empoisonné son ami, dit Nancy avec obstination, et je ne veux pas le croire. Vous ne pouvez pas me forcer de penser mal de celui que j'ai aimé quand il était un petit et innocent enfant que je portais dans mes bras. Qui êtes-vous, vous et votre beau docteur de Londres, qui était un pauvre homme, s'il m'en souvient bien, pour que je vous croie sur parole, contre mon maître ? Si ce jeune homme pensait que M. Halliday avait été empoisonné que ne parlait-il, comme un homme, alors ? Belle besogne, ma foi, que de venir relever ce fait à la charge de mon maître, onze ans après. Quant à la jeune demoiselle, c'est une douce et bonne créature, la plus douce et la meilleure qui ait jamais existé, et je ferais tout pour la servir mais je ne pense pas, je ne puis pas penser que mon maître voudrait toucher à un cheveu de sa tête. Qu'y gagnerait-il ?

— C'est son affaire. Il a gagné à la mort de Halliday, et tenez pour certain qu'il a pris ses dispositions pour gagner à la mort de la fille de Halliday.

— Je n'y crois pas, » répéta la femme avec la même opiniâtreté.

Haukehurst n'était nullement préparé à une telle résistance. Il regarda à sa montre. La demi-heure était presque expirée… Il ne lui restait plus que fort peu de temps pour la décider.

« Grand Dieu ! s'écria-t-il, à quel argument avoir recours pour émouvoir le cœur endurci de cette femme ? »

Quel argument, en effet ? il n'en connaissait pas de plus forts que ceux dont il avait fait usage. Il resta un moment indécis et découragé, les yeux fixés sur sa montre et ne sachant ce qu'il allait faire.

Pendant que Valentin était dans cet état de perplexité, la cloche extérieure sonna violemment et presque aussitôt on entendit le grincement de la roue d'une voiture contre la borne qui protégeait la grille d'entrée

Nancy regarda dans l'antichambre.

« C'est le maître, cria l'une des servantes sortant de la salle à manger toute en désordre, et Madame, et M Halliday, et M Paget, toute la maison enfin !

— Charlotte ici ! s'écria Valentin. Vous rêvez, ma fille.

— Et vous me disiez qu'elle était mourante ! dit Nancy avec un air triomphant. Qu'est-ce que devient maintenant votre belle histoire ?

— C'est M Halliday, cria la servante en ouvrant la porte. Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle en retournant la tête dans l'antichambre avec une expression chagrine, comme elle paraît mal ! »

Valentin se précipita sur la grille. Oui, il y avait là deux voitures, dont l'une contenait les bagages ; les deux cochers étaient affairés contre les portières de leurs véhicules ; un petit groupe de passants s'était formé et attendait pour voir descendre la malade. C'était presque aussi lugubre qu'un enterrement.

« Oh ! qu'elle est pâle ! s'écria une jeune fille avec un enfant dans ses bras.

— Elle est mourante, la pauvre enfant, » dit une femme de manière à être entendue de celle qui était près d'elle.

Valentin se jeta au milieu du groupe de curieux, écarta la jeune fille qui portait l'enfant et la servante qui s'était précipitée à sa suite, Sheldon, le cocher, et tous ceux qui se trouvaient là ; et un instant après Charlotte était dans ses bras et il la portait dans l'intérieur de la maison.

Il croyait faire un rêve et toute cette force exceptionnelle, que l'on sent quelquefois dans les rêves, Valentin la sentait en lui.

Il transporta son cher fardeau dans le cabinet, suivi par Sheldon et Diana.

Le visage qui était appuyé sur son épaule était d'une blancheur qui tranchait d'une manière frappante sur le drap bleu foncé de son habit, la main qu'il serrait dans la sienne, ah ! comme elle était faible et sans ressort.

« Valentin, dit la jeune fille d'une voix endormie et en levant les yeux sur son visage, est-ce vous ?... j'ai été si malade, si fatiguée, qu'ils ont voulu me ramener ici, pour être plus près des docteurs, a dit papa. Croyez-vous qu'il y ait des docteurs capables de me guérir ?

— Oui, chère, avec l'aide de Dieu ! Je suis heureux qu'on vous ait ramenée ici. Et maintenant il faut que je me sauve, dit-il après avoir installé Charlotte dans le fauteuil de Sheldon, je ne serai absent que fort peu de temps, ma chérie. J'ai vu un docteur dans lequel j'ai plus de confiance qu'en M. Doddleson. Je vais le chercher, ma chérie, ajouta-t-il tendrement, en sentant une faible pression de sa main qui cherchait à le retenir. Je ne serai pas

long. Pensez-vous que je ne m'empresserai pas de revenir auprès de vous ? Ma bien-aimée, quand je serai revenu près de vous, j'y resterai et pour toujours. »

Elle était trop malade pour remarquer le sens de ces paroles, tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle y trouvait plaisir.

Il se précipita hors de la chambre. En moins d'une heure il devait être à l'embarcadère du Pont de Londres, où, selon toutes les probabilités, le train de cinq heures emporterait le docteur Jedd à Saint-Léonard et c'est dans le docteur Jedd qu'il plaçait son principal espoir.

« Me croyez-vous, maintenant ? demanda-t-il à Nancy en traversant l'antichambre.

— Oui, répondit-elle à voix basse, et je ferai ce que vous attendez de moi. »

Elle prit la main du jeune homme dans sa main ridée et la serra vigoureusement.

Il sentit que dans cette ferme pression il y avait une promesse aussi sacrée que les serments les plus solennels enregistrés sur cette terre.

Il rencontra Sheldon sur le seuil et passa devant lui sans lui dire un mot. Le temps pouvait venir où il aurait besoin de dissimuler ses pensées sous un masque de civilité hypocrite envers cet homme ; mais il ne s'y était pas encore préparé.

Àla grille, il trouva George.

« Qu'arrive-t-il ? demanda l'homme de loi.

— Avez-vous envoyé votre message ?

— Oui, j'ai adressé un télégramme à Philippe.

— C'est de la peine perdue. Il l'a ramenée à la maison.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Qui sait ?… Plaise à Dieu qu'il ait fait un faux calcul. J'ai bien examiné Charlotte et le mal n'a pas empiré. Je vais chercher le docteur Jedd.

— Et vous ne craignez pas que Philippe ne flaire le piège ?

— Je ne crains plus rien de lui désormais. S'il n'est pas trop tard pour la sauver, nous la sauverons. »

Il ne s'arrêta pas plus longtemps et s'élança dans son cab.

« À l'embarcadère du Pont de Londres ! Il faut que nous y soyons un quart d'heure avant cinq heures, » dit-il au cocher.

George n'alla pas plus loin que la grille, sur les domaines de son frère.

« Je me demande si les gens de Barrow feront suivre le télégramme, pensa-t-il. Cela serait peu agréable pour Orcott. Mais il y a dix à parier contre un qu'ils n'en feront rien. La condition normale de tout loueur de logements meublés dans les localités sur les bords de la mer est un état qui touche de très-près à l'idiotisme. »

Livre 09 · Chapitre 01

« Ce jeune homme est-il fou ? » demanda Sheldon, Et il rentra dans son cabinet dès que Valentin eut passé devant lui dans l'antichambre.

La question n'était adressée à personne en particulier, et Diana, qui se trouvait près de la porte par laquelle entrait Sheldon, prit sur elle d'y répondre.

« Je pense qu'il est bien tourmenté, dit-elle à voix basse.

— Qu'est-ce qui l'a amené ici, juste en ce moment ; il ne savait pas que nous dussions revenir à la maison ? »

Nancy se chargea de répondre.

« Il était venu chercher quelque chose pour M Charlotte, quelques livres qui sont dans sa bibliothèque. On ne les lui avait pas envoyés, et il venait dire qu'on les lui fît parvenir.

— Quels livres ? » murmura Charlotte.

Une pression de la main de Nancy l'empêcha d'en dire davantage. « Je n'ai jamais rencontré personne ayant aussi peu d'empire sur lui-même, dit Sheldon. S'il est dans l'intention d'aller et de venir ainsi dans ma maison, je mettrai complétement fin à ses visites. Je ne puis souffrir cette manière d'agir. Pour Charlotte, le calme est indispensable ; et si la présence de M. Haukehurst est une occasion de bruit et d'émotion, M. Haukehurst ne franchira plus le seuil de ma maison. »

Il parlait avec une colère contenue et avec un effort si évident pour ne pas la laisser éclater, qu'il semblait que son indignation

contre Valentin n'était pas une irritation ordinaire.

Charlotte saisit ses dernières paroles.

« Cher papa, dit-elle d'une voix défaillante, je vous en prie, ne vous fâchez pas contre Valentin ; il est si inquiet à mon sujet.

— Je ne suis pas fâché contre lui… mais tant que vous êtes malade, je veux la tranquillité à tout prix.

— Alors vous n'auriez pas dû ramener Charlotte ici, s'écria Georgy d'un ton lamentable, car de toutes les misères de la vie, il n'y en a pas de plus terrible que de rentrer dans une maison qui subit un nettoyage à fond. Il avait été convenu entre Nancy et moi qu'un nettoyage général serait fait pendant notre séjour sur le bord de la mer. Nous devions rester absents quinze jours, et à notre retour nous aurions tout trouvé en ordre et propre. Mais voilà que nous revenons moins d'une semaine après notre départ et tout est sens dessus dessous. Où allons-nous dîner, je n'en sais rien. Quant aux tapis, ils sont tous partis pour qu'on les batte, et Nancy me dit qu'on ne les rapportera pas avant vendredi.

— Nous pouvons vivre sans tapis, répondit Sheldon d'un ton dur. Je suppose qu'on s'est occupé de la chambre de M Halliday ? ajouta-t-il en s'adressant à Nancy. Pourquoi n'allez-vous pas voir ce que les filles font là-haut ?

— Sarah sait ce qu'elle a à faire. Les chambres à coucher ont été faites les premières, et il ne manque rien dans celle de M Charlotte. »

Sheldon se laissa tomber avec l'air fatigué sur une chaise : il était pâle et défait.

Pendant le voyage, il ne s'était pas un instant ralenti dans ses attentions pour la malade, mais le voyage avait été fatigant, car Charlotte était très-malade, si malade qu'elle était incapable de songer à épargner la peine des autres.

Les faiblesses, les vertiges, les demi-évanouissements, la démarche chancelante ressemblant plus à l'ivresse qu'à la faiblesse, les voiles sur la vue, tous les pires symptômes de son étrange maladie s'étaient manifestés d'une façon plus alarmante à chaque heure.

M Sheldon et Diana s'étaient prononcées contre le voyage, M Sheldon avec tout le sérieux dont elle était capable, Diana avec autant d'insistance qu'elle pouvait mettre dans la discussion d'une question où sa voix avait aussi peu de poids.

Mais, sur ce point, Sheldon était resté inflexible.

« Elle sera mieux à Londres, dit-il résolûment. Cette excursion au bord de la mer était une fantaisie de ma femme, et comme beaucoup d'autres des fantaisies de ma femme, elle a entraîné pour moi des dérangements et de la dépense. Comme de raison, je sais que Gèorgy a cru agir pour le mieux, ajouta-t-il à un « Oh ! Philippe ! » arraché sur le ton du reproche à M Sheldon. Mais toute cette affaire a été une erreur. Nous n'étions pas plutôt installés confortablement ici que M. Haukehurst se met dans la tête de se montrer ridiculement alarmé au sujet de Charlotte et veut amener une demi-douzaine de docteurs auprès du lit de la pauvre enfant, au risque d'un inévitable péril, car dans une maladie où il y a faiblesse mentale, toute apparence d'alarme ne peut produire que du mal. »

Ceci dit, Sheldon ne perdit pas de temps pour prendre toutes ses dispositions pour le voyage : une voiture fut commandée, tous les préparatifs furent faits pour le confortable de la malade, tout ce que la prévoyance la plus attentive ou la bonté pouvait suggérer fut fait, mais la cruauté qu'il y avait à imposer le voyage en lui-même à la malade n'en était pas moins évidente.

Georgy se lamentait piteusement sur tous les embarras que cela allait causer.

Diana s'inquiétait peu de ces détails, mais elle était indignée contre le beau-père de Charlotte et elle ne cherchait pas à dissimuler son indignation.

Ce ne fut pas sans avoir tenté de résister à l'autorité de Sheldon que M Paget succomba dans son opposition : elle en appela à M Sheldon.

« Chère madame Sheldon, je vous supplie de ne pas souffrir le déplacement de Charlotte, dit-elle du ton le plus sérieux. Vous ne savez pas à quel point elle est malade, M. Sheldon ne le sait pas non plus, sans cela il ne prendrait pas un pareil parti. Comme sa mère, votre autorité est supérieure à la sienne, vous n'avez qu'à dire qu'elle ne sera pas emmenée de cette maison dans l'état de prostration et de maladie où elle se trouve.

— Je n'ai qu'à dire, répéta M Sheldon d'un ton dolent. Ah ! Diana, comment pouvez-vous dire pareille chose ? Que penserait M. Sheldon si je me mettais en opposition avec sa volonté et si je déclarais que Charlotte ne bougera pas d'ici. Lui qui est si plein de sollicitude et si savant. Je puis le dire, sa conduite envers ma pauvre Charlotte est positivement admirable. Jamais je n'ai vu pareille anxiété. Mais il semble avoir vieilli de dix ans depuis le

commencement de sa maladie. On parle des beaux-pères, on dit ceci, on dit cela, au point qu'une pauvre veuve est effrayée de se remarier ; mais je ne crois pas qu'un véritable père aurait pu être plus prévoyant et plus rempli de soins pour sa fille que Philippe l'a été pour Charlotte. Et, en récompense, il faudrait que je me mette aujourd'hui en opposition avec lui quand il dit que ce voyage est pour le bien de Charlotte et qu'elle sera plus près des docteurs, si elle a en effet besoin des soins d'habiles docteurs ! Vous ne savez pas l'expérience qu'il a et comme il est réfléchi. Je n'oublierai jamais sa bonté pour le pauvre Tom.

— Oui, s'écria Diana avec impatience. Mais M. Halliday est mort.

— Oh ! Diana !... gémit Georgy. Je ne croyais pas que vous seriez assez peu charitable pour me rappeler cela.

— Je ne veux vous rappeler qu'une chose, c'est que M. Sheldon n'est pas infaillible. »

Sheldon entra sur ces entrefaites et Diana sortit indignée contre cette faible créature à laquelle aucune crise, aucun danger ne pouvaient donner un peu de force d'esprit et de volonté.

« Une brebis saurait combattre pour défendre son agneau, pensa-t-elle avec colère. M Sheldon est au-dessous d'une brebis. »

C'était la première fois qu'elle avait une pensée malveillante pour cette pauvre âme faible, et sa colère se changea vite en pitié pour la malheureuse nature de M Sheldon, si complétement dominée par le joug qu'elle subissait.

Elle n'essaya plus de résister et elle se rendit dans la chambre de Charlotte pour tout préparer pour le voyage.

« Oh ! pourquoi ce voyage, chère ? dit Charlotte d'un ton plaintif. Je suis trop malade pour être transportée.

— C'est pour votre bien, ma chérie. M. Sheldon veut que vous soyez à proximité des grands médecins, qui vont vous rendre la force et la santé.

— Il n'y a pas de médecin qui puisse faire ce miracle. Laissez-moi ici, Diana ; priez papa de me laisser ici. »

Diana cacha son visage derrière l'épaule de la malade. Ses larmes l'étouffaient. Contenir l'explosion de la douleur était une torture presque impossible à endurer ; mais elle sut cacher toute trace de colère et de chagrin, et elle ne songea qu'à aider la voyageuse à supporter les fatigues du voyage.

. . . . . .

Charlotte était étendue sur un sofa, dans sa chambre à coucher, ayant auprès d'elle Nancy, quand le docteur Jedd arriva.

Il était six heures moins un quart, et le soleil couchant répandait ses rayons dans la chambre.

Le médecin vint avec Valentin et ne demanda pas voir Sheldon avant de se rendre à la chambre de sa malade ; il dit à la servante qui lui ouvrit la porte de le conduire auprès de M Halliday.

« La garde-malade est auprès d'elle, je suppose ? dit-il à la fille.

— Oui, monsieur… du moins M Woolper est avec elle.

— C'est bien. »

Sheldon entendit des voix dans l'antichambre et sortit du petit salon au moment où le docteur montait la première marche de l'escalier.

« Qu'est-ce que cela ?... qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à Valentin.

— Je vous ai dit que l'opinion du docteur Doddleson ne me satisfaisait pas, répondit froidement le jeune homme. Monsieur est ici sur ma demande.

— Et de quel droit, je vous prie, vous permettez-vous d'amener un docteur de votre choix auprès de ma belle-fille, sans vous être au préalable entendu avec moi ?

— Du droit que me donne l'amour que j'ai pour elle. Je ne suis pas satisfait du traitement médical que votre belle-fille a reçu dans cette maison, monsieur Sheldon, et j'éprouve le besoin d'être satisfait. M Halliday est quelque chose de plus que votre belle-fille, veuillez vous le rappeler, elle est ma fiancée. L'opinion du docteur Jedd aura plus de poids pour moi que celle du docteur Doddleson. »

En entendant le nom de Jedd, Sheldon tressaillit légèrement.

C'était un nom qu'il ne connaissait que trop bien, un nom qu'il avait vu figurer parmi ceux des experts chargés de faire leur rapport dans le grand procès criminel de Fryar, dont les comptes-rendus avaient exercé sur lui une horrible fascination : il s'était figuré être à la place de Fryar l'empoisonneur et cette idée avait fait courir un frisson glacé dans ses veines. Mais l'instant d'après

il s'était dit : « Je ne suis pas un imbécile comme ce Fryar, et je ne me suis pas exposé aux risques qu'il a courus. »

Àce nom de Jedd, le même frisson glacé courut de nouveau dans ses veines. Son ton de colère contenu fit place à une politesse presque servile.

« J'ai l'honneur de connaître le docteur Jedd de réputation, et je retire mes observations contre votre manière de procéder, mon cher Haukehurst, quoique je sois sûr que le docteur sera d'accord avec moi que cette manière d'agir est absolument contraire à l'étiquette professionnelle, et que M. Doddleson aura le droit de s'en trouver offensé.

— Il y a des cas où l'on ne songe guère à l'étiquette, dit le docteur Jedd. Je serai heureux de me rencontrer demain matin avec le docteur Doddleson, mais M. Haukehurst m'a paru si désireux que je visse M Halliday ce soir, que je me suis décidé à écarter toute question de cérémonie et à venir avec lui.

— Je ne puis blâmer son désir de s'assurer une opinion aussi précieuse. Une seule chose m'étonne, c'est la bonne étoile qui l'a guidé vers un aussi excellent conseiller. »

Le regard de Sheldon allait du docteur Jedd à Valentin, en disant cela : leurs physionomies ne lui en apprenaient pas davantage qu'une simple feuille de papier blanc. Le visage de Valentin était sombre et triste ; mais cette sombre tristesse s'expliquait tout naturellement par le chagrin qu'il éprouvait.

« Je vais vous conduire immédiatement à la chambre de ma belle-fille, dit-il au médecin.

— Je pense qu'il vaut mieux que je voie la jeune personne, seul, répondit froidement le docteur, c'est-à-dire en présence de sa garde-malade.

— Comme il vous plaira, » dit Sheldon.

Il rentra dans son cabinet.

Georgy était là assise dans un coin et faisait entendre de faibles gémissements. Près d'elle était Diana, muette et triste.

Une tristesse lugubre, comme celle de la tombe, régnait dans toute la maison.

Sheldon se jeta sur un siège avec un geste d'impatience ; il avait traité légèrement l'inconvénient de l'enlèvement des tapis, mais il commençait à en comprendre le désagrément.

La présence de ces deux femmes dans son cabinet lui était insupportable. Il lui semblait qu'il n'y avait pas dans la maison une seule pièce où il pût être seul, et jamais il n'avait eu plus cruellement besoin de méditer dans la solitude qu'en ce moment.

« Voyez à ce qu'on nous fasse dîner quelque part, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de tapis, dit-il à sa femme. Il nous faut une pièce pour dîner, et je ne puis vous garder ici. J'ai des lettres à écrire. »

M Sheldon et Diana comprirent à demi-mot.

« Il est certain que je n'ai que faire ici, ou partout ailleurs, s'écria Georgy d'un ton lamentable. Je suis si malheureuse au sujet de Charlotte, que si je pouvais me coucher et mourir ce serait un soulagement pour moi. C'est véritablement une dérision de parler de dîner dans un moment comme celui-ci. C'est juste comme au temps de la maladie de mon pauvre Tom où l'on fai-

sait cuire des volailles et toutes sortes de choses dont personne ne mangeait.

— Pour l'amour du ciel, allez-vous-en, s'écria Sheldon avec colère ; votre caquetage perpétuel est une torture pour moi. »

Georgy s'empressa de sortir, suivie par Diana.

« Vîtes-vous jamais quelqu'un d'aussi tourmenté ? s'écria M Sheldon, avec une sorte d'orgueil.

— Je préférerais voir M. Sheldon moins inquiet !... » répondit Diana gravement.

Livre 09 · Chapitre 02

Resté seul, Sheldon respira plus librement : il marchait dans sa chambre attendant l'apparition du docteur ; et presque à chaque tour il regardait la pendule de la cheminée.

Comme sa marche lui paraissait affreusement lente en ce moment ! Comme ce Jedd restait longtemps dans la chambre de la malade ! Et pourtant son séjour n'avait pas été long, c'est Sheldon qui avait perdu la faculté de mesurer le temps.

Où était Valentin ?

Sheldon ouvrit la porte de son cabinet et regarda dans la salle d'entrée, il y avait une personne sur les marches de l'escalier.

L'amoureux attendait l'arrêt du médecin.

Une porte s'ouvrit sur le palier du premier étage et le docteur descendit l'escalier. Sheldon s'avança au-devant de lui.

« Je serais heureux de connaître votre opinion, » dit-il avec calme.

Le docteur le suivit dans son cabinet.

Valentin avait suivi le docteur, à la grande surprise que celui-ci ne chercha pas à dissimuler.

« M. Haukehurst est très-anxieux d'entendre ce que j'ai à dire, dit le docteur Jedd. Et en réalité je n'y vois aucun empêchement.

— Si vous n'avez pas d'objection à faire à la présence de M. Haukehurst, je ne puis en avoir aucune, répliqua Sheldon, Je dois cependant confesser que votre manière d'agir me semble tout-à-fait exceptionnelle et…

— Oui, monsieur Sheldon, mais c'est que, voyez-vous, le cas qui nous occupe est lui-même tout-à-fait exceptionnel, dit le médecin gravement.

— Vous le pensez ?

— Positivement. La jeune dame est en extrême danger…, oui, monsieur Sheldon, en extrême danger. L'erreur commise en la faisant voyager aujourd'hui est une erreur que je ne saurais trop condamner. Si vous aviez voulu tuer votre belle-fille, vous pouviez difficilement trouver un moyen plus efficace pour obtenir ce résultat. Sans aucun doute vous avez été guidé par les meilleures intentions. Je regrette seulement que vous vous ayez agi sans l'avis d'une personne compétente.

— Je croyais agir pour le mieux, » répondit Sheldon presque machinalement.

Il essayait de se rendre compte de la signification exacte des paroles du docteur. Exprimait-il seulement son mécontentement pour une erreur causée par l'ignorance ou la stupidité, ou fallait-il chercher un sens plus fatal dans ses paroles ?

« Vous me confondez, dit le spéculateur ; vous me confondez positivement, par votre manière d'envisager l'état de ma belle-fille. Le docteur Doddleson n'appréhendait aucun danger. Il a vu notre chère enfant dimanche matin… hier matin, ajouta Sheldon frappé d'étonnement en reconnaissant combien avait été court l'intervalle de temps qui s'était écoulé entre sa promenade dans le jardin de la maison de Barrow avec Valentin et le docteur Doddleson, et le moment présent. »

Pour Valentin la chose était encore plus merveilleuse. Quel abîme entre hier matin et ce soir ! La connaissance de ce qu'était Sheldon, toute l'horreur qui entourait la mort de Halliday, tout cela lui avait été révélé pendant ce court espace.

« Je désirerais voir les prescriptions du docteur Doddleson, » dit le docteur Jedd avec une grave politesse.

Sheldon les tira de son portefeuille d'une main ferme. Ni changement de physionomie, ni tremblement de la main ou de la voix ne trahirent ses appréhensions. Le seul caractère distinctif de ses manières était l'air distrait et machinal d'un homme dont l'esprit est occupé d'autre chose que de la conversation à laquelle il prend part. Toujours prompt à se livrer à des calculs, il était en cet instant critique absorbé par une sorte d'arithmétique mentale. Les chances de découverte…, tant.

Un examen rapide de sa position lui disait quelles étaient ces chances. Découverte de la vérité par le docteur Jedd. Oui, peut-être était-ce déjà un fait acquis. Mais pouvait-il résulter un mal actuel pour lui de cette découverte ?

Il calculait les chances pour et contre, et le résultat était en sa faveur.

Que le docteur Jedd pût avoir une opinion faite sur l'état de M Halliday, c'était une chose ; mais cette opinion, la proclamerait-il publiquement ? c'était autre chose.

« Que m'importe son opinion ? se demandait Sheldon, une opinion ne peut rien dans une affaire où il faut une certitude. Il a vu la dilatation de la pupille ; mais ce vieil idiot de Doddleson lui-même l'a vue et il en a été effrayé. Mais il n'y a pas de jury en Angleterre qui voudrait faire pendre un homme sur une preuve comme celle-là ; ou si l'on trouvait un jury pour attacher la corde au cou d'un homme en pareille circonstance, le public anglais, la presse anglaise feraient décrocher la corde.

— Ether… ammoniaque… Hum !… hum !… Oui, murmura le docteur Jedd, en regardant une ordonnance. Quinine… oui… eau distillée… » murmura-t-il en regardant une autre ordonnance.

Il la mit de côté avec un air de mépris, puis il prit une plume et écrivit.

« Mon mode de traitement sera tout différent de celui adopté par le docteur Doddleson, dit-il, mais je ne redoute pas la moindre difficulté à amener mon confrère à partager ma manière de voir sur ce cas. »

Pendant qu'il écrivait son ordonnance, Sheldon regardait par-dessus son épaule.

La nature de l'ordonnance lui apprit que le docteur Jedd savait tout. Il l'avait deviné tout d'abord, et la confirmation de ses soupçons ne le troubla pas. Il était devenu plus ferme au contraire, car maintenant il connaissait sa position et les forces qui se mettaient en ligne contre lui.

« Je ne comprends réellement pas la base de votre traitement, » dit-il en continuant à lire par-dessus l'épaule du médecin.

Le docteur Jedd tourna brusquement sa chaise et le regarda en face.

« Est-ce à M. Sheldon le spéculateur ou à M. Sheldon le chirurgien-dentiste que je parle ? » demanda-t-il.

Ceci lui donna un coup : cette allusion à son passé était une atteinte plus directe que celles qu'il avait reçues précédemment.

Son regard alla de Valentin au docteur Jedd et du docteur Jedd à Valentin.

Que voulait dire cette allusion au passé ?

Ce bavard de George avait probablement parlé à son ami de l'ancienne histoire et Valentin avait entretenu le médecin des antécédents de Sheldon.

Était-ce là toute l'explication, ou fallait-il en chercher une autre ?

Quoi qu'il en fût, il fit face au danger caché et il affronta les incertitudes de sa position avec autant de calme que ses certitudes.

« Je n'ai nulle intention d'intervenir dans votre traitement, dit-il avec un très-grand calme, mais je me connais un peu en pharmacopée, et j'avoue qu'il m'est impossible de me rendre compte de vos prescriptions.

— Le docteur Doddleson les comprendra parfaitement quand je lui aurai fait connaître mon opinion. Il n'y a pas de temps à perdre. Monsieur Haukehurst, voulez-vous porter cette ordonnance chez le pharmacien et attendre qu'on vous délivre ce que j'ai prescrit ? M Halliday ne saurait prendre trop tôt cette potion. Je serai ici demain matin à neuf heures. Si vous désirez que je voie le docteur Doddleson, vous pourrez sans doute prendre avec lui un rendez-vous pour cette heure.

— L'heure est un peu matinale.

— Il n'y a pas d'heure trop matinale, quand le danger est aussi grand. Peut-être ferai-je bien de me faire conduire chez le docteur Doddleson en rentrant chez moi. Je verrai M Halliday deux fois par jour. J'ai trouvé dans votre gouvernante une personne fort sensée. Elle se tiendra dans la chambre de la malade et, je vous en prie, pas d'empirisme, pas de remèdes de bonnes femmes. J'ai donné à votre gouvernante toutes mes instructions sur le traitement et sur le régime, et elle a l'ordre de n'admettre personne dans la chambre de la malade. Il y a une tendance marquée au délire et le repos est indispensable.

— C'est ce que j'avais dit moi-même, répondit Sheldon.

— M. Haukehurst veillera à l'exécution de mes prescriptions, continua le docteur Jedd en remettant ses gants. Il est très-inquiet de la jeune dame, et il trouvera quelque soulagement à s'employer à son service. Non, merci, dit-il en écartant la main de Sheldon qui lui offrait le prix de sa visite, j'ai déjà reçu mes honoraires de M. Haukehurst. »

Il ne fut rien dit de plus.

Le médecin souhaita le bonsoir aux deux hommes et regagna son coupé qui devait le ramener chez lui, en passant chez le docteur Doddleson. Il prit rendez-vous avec lui pour le lendemain matin, à la grande satisfaction du vieux médecin qui était tout fier d'être appelé en consultation, de concert avec le grand Jedd.

Valentin quitta la maison derrière les talons du docteur. Il y revint vingt minutes après avec la potion. Il ne se présenta pas à la porte d'entrée principale, mais à la petite porte de côté, près de l'office, petite porte par laquelle le boucher et le boulanger venaient apporter leurs fournitures le matin.

« J'ai besoin de voir M Paget, dit-il à la servante qui vint lui ouvrir, et je désire la voir sans déranger M. et M Sheldon. Savez-vous où la trouver ?

— Oui, monsieur, elle est dans sa chambre. Je lui ai porté une tasse de thé il y a dix minutes. Elle a gagné un grand mal de tête en s'employant auprès de notre pauvre jeune demoiselle et elle n'est pas descendue pour dîner avec monsieur et madame.

— Voulez-vous la prier de descendre et de venir me parler pendant quelques minutes.

— Ne pouvez-vous entrer et aller la voir, monsieur ?

— Non, je préfère la voir au jardin. »

Il faisait encore jour ; mais les ombres du soir commençaient à envahir les avenues des jardins de Kensington. La grille près de laquelle attendait Valentin ne pouvait pas être vue des fenêtres de la salle à manger ou du salon.

La servante s'empressa d'aller prévenir M Paget, et en moins de cinq minutes Diana parut avec son chapeau et sa capeline de jardin.

« Voulez-vous venir faire un tour avec moi, chère ? demanda Valentin. J'ai quelque chose de sérieux à vous dire.

— Je suis bien anxieuse d'apprendre ce qu'a dit le docteur, » répondit Diana en prenant le bras de Valentin.

La route devant le parc était fort solitaire à cette heure de la soirée, et on était là hors de la vue de Sheldon.

« Dites-moi l'opinion du docteur, Valentin, dit Diana vivement. Regarde-t-il son état comme vraiment sérieux ?

— Oui. Plus sérieux que vous ou moi n'aurions pu l'imaginer, si la Providence n'était pas venue à mon aide pour me faire découvrir la vérité.

— Que voulez-vous dire, Valentin ? »

Il lui fit en quelques mots l'historique de la journée.

Elle l'écouta sans respirer, mais sans pousser une exclamation avant qu'il eût fini.

« C'est horrible ! s'écria-t-elle enfin, mais je crois que c'est très-vrai. Il y a beaucoup de choses qui m'intriguaient dans la

conduite de cet homme et ceci explique tout. Mais quels motifs peuvent l'avoir poussé à ce crime hideux ?

— Je crois qu'il a un intérêt pécuniaire à sa mort. Je ne comprends pas bien ses motifs. Mais soyez sûre qu'il a un motif et un motif suffisant. Je me suis laissé abuser au point de croire à l'honnêteté de cet homme, après que j'avais été prévenu. Mais ce n'est pas le moment des regrets. Diana, je compte sur vous pour sauver notre chère amour.

— Il n'est pas trop tard pour la sauver ?

— Le docteur Jedd n'a pas voulu s'expliquer d'une manière positive. Il m'a dit qu'elle est en danger, mais il n'interdit pas tout espoir. Maintenant, écoutez-moi, ma chère amie. Je ne tiens Nancy que par un faible lien. Je pense qu'elle nous sera fidèle, mais je ne suis pas sûr d'elle. L'influence de M. Sheldon est puissante, et Dieu sait quelles concessions il peut obtenir d'elle. Elle est la gardienne ostensible de la chambre de Charlotte, il faut que vous vous arrangiez pour en être la gardienne réelle. Il faut avoir l'œil sur la gardienne. Comment votre chambre est-elle située par rapport à celle de Charlotte ?

— Les deux portes sont juste en face l'une de l'autre.

— La Providence nous favorise. Pouvez-vous veiller sur la porte de Charlotte sans que votre surveillance soit trop apparente ?

— Je le puis.

— Jour et nuit ?

— Jour et nuit.

— Dieu vous récompensera, chère. Sa vie peut être sauvée par votre fidélité.

— J'en ferais autant pour lui rendre un bien plus petit service.

— Chère fille ! Et maintenant, rentrez dans la maison. Voici la potion. Vous la remettrez entre les mains de Nancy. Elle a reçu ses instructions de M. Jedd, et ces instructions ne laissent pas de place au doute. Si elle permet à M. Sheldon d'altérer les potions ou la nourriture de la malade, elle se rend sciemment la complice d'un crime. Je crois qu'on peut avoir confiance en elle.

— Je la surveillerai.

— La charge de fournir les médicaments m'est confiée. Je viendrai ici plusieurs fois par jour, mais il faut que je me prépare pour le moment où M. Sheldon pourrait m'interdire sa maison. Dans ce cas, je me présenterai à cette porte, je pense que les servantes seront pour moi si vous plaidez pour moi.

— Je suis sûre d'elles.

— Et maintenant, ma chère, allez, la potion est attendue. Je reviendrai dans quelques heures savoir s'il s'est produit un changement en sens favorable. Allez. »

Ils étaient arrivés près de la grille.

Valentin saisit la main que Diana lui tendait, et il resta près de la petite grille jusqu'à ce qu'il l'eût vue disparaître par la porte donnant accès dans la partie de la maison consacrée aux domestiques.

Quand la porte se fut fermée, il s'éloigna lentement. Il avait fait tout ce qu'il lui était possible de faire, et il était arrivé mainte-

nant au moment le plus pénible : celui où il ne lui restait plus qu'à attendre l'issue des événements.

Qu'allait-il faire ? Rentrer chez lui… boire, manger, dormir ? Lui était-il possible de manger ou de dormir tandis que cette précieuse existence flottait entre la vie et la mort ? Il suivait doucement les rues sans fin, sans savoir où il allait. Sans en avoir conscience, il était bousculé par les passants ou il les bousculait ; des enfants le heurtaient à chaque instant. Comme le monde lui paraissait bruyant et affairé ! Et elle était mourante !

Il arriva en suivant la grande route au milieu du bruit et de l'animation de Notting Hill. Les boutiques regorgeant de monde et les clameurs de la foule lui semblaient étranges. C'était pour lui comme une cité étrangère. Il continua son chemin, après avoir passé le point où la foule était le plus compacte et il entra dans une petite taverne où il demanda un peu de brandy.

Il y avait un banc près de la muraille faisant face au comptoir et c'est vers ce banc qu'il se dirigea.

« Qu'est-ce que vous avez à me bousculer ainsi, mon jeune monsieur, dit un cocher brutal indigné d'avoir été touché par le coude de Valentin, mais presque aussitôt ce cocher brutal s'était élancé en avant et avait reçu dans ses bras le jeune monsieur. Eh ! bien, jeune homme, où voulez-vous donc aller… Eh ! là-bas, apportez un verre d'eau fraîche, le diable m'emporte s'il n'est pas évanoui ! »

Heureusement Valentin n'était pas évanoui, c'était seulement une défaillance qui l'avait surpris. Il revint à lui après avoir avalé quelques gouttes de brandy qu'on lui avait insinuées dans la

bouche à l'aide d'une cuillère et il regarda autour de lui avec des yeux égarés.

« Dieu me damne, si ce n'est pas une défaillance causée par le besoin ! s'écria le cocher. Ils se tiennent raides jusqu'à ce qu'ils tombent, ces gaillards-là, et ils se promènent, élégants comme des Dorsays, avec l'estomac vide. Eh ! quelqu'un ! apportez un morceau de viande froide et servez vite. C'est moi qui régale. »

Valentin leva les yeux, et un léger sourire se dessina sur ses lèvres.

« C'est moi qui paie tout ce qu'il vous plaira de commander, mon ami, dit Valentin en tendant la main au bon cocher. Je n'ai rien mangé depuis hier soir, mais si j'ai jeûné ce n'est pas par manque d'argent. Il y a des peines plus cruelles qu'une bourse vide et j'en sais quelque chose.

— Pardon, monsieur, dit l'homme avec embarras et très-honteux de sa bienveillance. Mais voyez-vous, ce n'est pas la première fois que je vois un beau monsieur comme vous, s'évanouir dans la rue par suite d'un jeûne trop prolongé et n'ayant pas un sou dans sa poche. »

Livre 09 · Chapitre 03

La nuit enveloppa de son ombre la villa de Bayswater, mais le sommeil ne vint pour personne dans toute la maison durant cette nuit-là. Il n'est guère de maison qui n'ait gardé le souvenir de jours et de nuits semblables, pendant lesquels le cours de la vie ordinaire et du temps semble comme suspendu, où tout l'intérêt

de l'univers se concentre sur la respiration plus ou moins calme d'un être cher et souffrant.

Ceux qui veillaient dans la maison de Sheldon étaient isolés les uns des autres.

Georgy était dans sa chambre à coucher, la chambre de la malade lui étant interdite, tantôt étendue sur un sofa, tantôt se promenant de long en large, tantôt priant, tantôt pleurant, accablée par sa douleur.

Dans la chambre de la malade il n'y avait qu'elle et Nancy.

Dans la chambre en face Diana veillait, sa porte entr'ouverte, tous les sens surexcités par l'anxiété, l'oreille prompte à saisir le moindre bruit de pas dans l'escalier, le plus léger frôlement d'une porte s'ouvrant ou se fermant à l'étage inférieur.

Seul dans son cabinet, Sheldon était assis devant le bureau où il avait coutume d'écrire : une feuille de papier blanc était placée devant lui, sa main tenait une plume et son regard vague restait fixé sur le casier contenant ses livres, qui se trouvait en face de lui, image vivante du souci.

Les bruits du jour avaient cessé, le silence régnait dans la maison, et il envisageait en face, sa position. Ce n'était pas une petite tâche qu'il avait à remplir, ce n'était pas une difficulté ou un ensemble de difficultés qu'il avait à affronter et dont il devait se rendre maître ; les ennemis armés, nés des dents du dragon qu'il avait semées, il ne fallait pas s'attendre à les voir se combattre les uns les autres, il ne fallait pas espérer les écraser en lançant sur eux des quartiers de roc ; ils formaient un cercle effrayant autour

de lui, et de quelque côté qu'il se retournât, il voyait le même front d'ennemis invincibles comme la mort.

Qu'avait-il à craindre ?… La découverte du crime passé ?… Non, c'était une folle terreur qui l'avait troublé à la mention du nom de Halliday, une frayeur d'enfant. La découverte du crime présent était plus à craindre ; l'œuvre qu'il avait accomplie, selon sa croyance, était une œuvre dont la preuve ne pouvait pas être faite contre lui.

Mais il y a des crimes dont il suffit d'être accusé pour que cela équivaille à une condamnation. Les avocats peuvent plaider, le jury peut l'absoudre, mais l'opinion publique se prononce contre le misérable accusé, et son front est pour toujours marqué du stigmate de Caïn.

Sheldon n'envisagea point sa situation à un point de vue sentimental, mais il se dit qu'être soupçonné d'avoir empoisonné son ami et qu'être accusé d'avoir empoisonné ou tenté d'empoisonner sa belle-fille, c'était pour lui la ruine… une ruine sociale et commerciale… une ruine complète et irréparable.

Après avoir ainsi regardé en face l'ennemi armé qui se dressait devant lui, il passa à un autre ennemi caché.

Qu'arriverait-il si Charlotte se rétablissait et s'il échappait au soupçon publiquement révélé, car de l'opinion intime du docteur Jedd, il avait fort peu de souci. Qu'arriverait-il alors ?

Son terrible adversaire leva sa visière et il reconnut en lui la ruine commerciale.

Si dans quelques semaines il n'avait pas à sa disposition huit ou dix mille livres, sa perte comme membre du monde financier

était inévitable.

La mort de Charlotte lui donnerait les moyens de se procurer cette somme sur les polices d'assurances souscrites par elle et dont, aux termes de son testament, il devait hériter : les compagnies d'assurances ne se presseraient probablement pas de liquider ses droits, mais il avait toutes les facilités possibles pour obtenir de l'argent sur de bonnes garanties, et il pouvait compter sur une forte somme en argent comptant, en cas de mort de Charlotte.

Mais, si elle ne mourait pas ? Si cette langueur sans nom, cette atrophie mystérieuse, combattues vigoureusement par le docteur Jedd, cédaient, et si la jeune fille devait vivre ? Qu'arriverait-il ?

Un spasme convulsif contracta le rude visage de l'homme d'argent au tableau qu'il se fit du résultat de sa déconfiture.

Il vit une foule affairée réunie dans la Bourse, il entendit le murmure de voix nombreuses, le bruit monotone des portes retombant après l'arrivée de nouveaux arrivants, et des pas pressés se succédant sans relâche. Tout à coup le murmure des voix, les bruits de pas s'arrêtèrent soudain comme sous le coup de la baguette d'un enchanteur. L'enchanteur n'était autre que le chef du Stock-Exchange qui prenait place au milieu de cette nombreuse assemblée et ôtait son chapeau. Après ce silence soudain, de nouveaux murmures de voix se firent entendre, puis un silence plus solennel encore s'établit. Trois fois le marteau de bois de l'huissier frappant sur la barre devant son siège fit entendre un bruit sinistre. C'est un arrêt qui va être prononcé contre quelqu'un. La Némésis commerciale cache son effrayant visage. Les trois coups du marteau de bois retentissent d'une façon sinistre. Vous pou-

vez entendre la respiration bruyante d'un spéculateur apoplectique, la respiration haletante et courte d'un autre spéculateur oppressé par l'inquiétude. Tous les autres gardent le silence. Et alors la voix de l'huissier qui se tient proche de la Némésis commerciale, prononce d'une voix calme le redoutable décret : « Philippe Sheldon me charge d'informer les membres de la Compagnie qu'il ne peut exécuter ses marchés. » Le bruit d'agendas feuilletés rapidement suit cette terrible déclaration. Les voix s'élèvent pour faire entendre un cri de surprise et d'indignation, les portes battent de nouveau, les pas se précipitent vers toutes les issues, chacun va étudier la situation du marché, pour voir à quel point il est touché par cette déconfiture inattendue.

Tel était le tableau qu'il se représentait en imagination, et pour lui la destinée ne pouvait pas prendre un aspect plus terrible.

L'honorabilité, la solvabilité, le succès, telles étaient les idoles qu'il avait encensées pendant toute sa vie ; pour se les rendre favorables, il avait sacrifié tout ce que la terre et le ciel offrent aux humains de plus cher et de plus sacré. Ce qui pour d'autres était classé parmi ces choses bénies, le repos et le bonheur, jamais il ne les avait connus. Le sentiment du triomphe d'un succès présent, l'attente fébrile d'un succès dans l'avenir, remplaçaient pour lui l'amour et l'espérance, le plaisir et le repos, toutes les joies de ce bas monde et tous les saints rêves des plaisirs purs de l'autre monde.

Une vague et rapide pensée de tout ce qu'il avait sacrifié lui traversa le cerveau, et presque aussitôt lui vint l'idée de ce qu'il lui restait à perdre.

Quelque chose de plus que sa position à la Bourse était en jeu.

Il avait accompli des actes désespérés dans l'espoir de soutenir sa position contre le flot changeant de la fortune : des billets étaient en circulation, auxquels il fallait faire honneur à l'échéance ou qu'il fallait retirer de la circulation avant que les faux eussent été découverts ; des billets sur des compagnies aussi ténébreuses que les opérations supposées auxquelles elles se livraient. Cinq mille livres environ de ces billets étaient tirés sur la Compagnie à responsabilité limitée de l'Acajou de Honduras, trois mille livres environ étaient tirées sur la Compagnie, également à responsabilité limitée, des Charbons Pensylvaniens.

Les sommes qu'il pouvait se procurer à l'aide des polices d'assurances couvriraient à peu près le montant de ces billets, et simultanément de nouveaux billets pourraient être lancés et arrêteraient les cris, jusqu'à ce qu'une réaction soit survenue dans la Cité et qu'un vent favorable l'ait fait entrer dans le port du salut.

Au-delà de ce port brillait un phare splendide, l'héritage de la morte, qu'il réclamerait à l'aide des mêmes titres qui lui avaient fait obtenir les sommes garanties par les polices d'assurances.

Sans cette réalisation immédiate d'argent comptant, il y avait impossibilité pour lui de sortir de ce labyrinthe inextricable.

Depuis trop longtemps déjà il soutenait sa position avec des billets de commerce : il y avait des gens dans la Cité qui désiraient voir la couleur de son argent ; il le savait et il connaissait la fragilité des fils à l'aide desquels il soutenait sa position et combien serait terrible la chute qui le précipiterait dans la ruine.

Après la proclamation de son impossibilité de faire face à ses différences, c'était le déluge, et il avait beau regarder tristement les flots et la tempête, il n'entrevoyait ni arche, ni mont Ararat.

La mort de Charlotte était sa seule planche de salut, et il regardait cet événement comme un simple chiffre dans une proportion mathématique.

Quant à la jeune fille en elle-même, sa beauté, sa bonté, ses espérances, son amour, il ne s'en faisait pas une idée bien définie : elle avait si longtemps compté comme un chiffre important dans les calculs de sa vie, qu'il avait perdu la faculté de la considérer autrement.

La dureté de sa nature avait quelque chose de plus qu'une cruauté positive ; elle était moins humaine que la férocité à demi insensée d'un Néron, c'était une indifférence pour le sacrifice d'une vie humaine qui, s'exerçant sur un plus vaste champ d'opération, aurait fait un monstre aussi froid et aussi insensible que le Sphinx ou la Chimère.

« Il faut que je voie Nancy, se dit-il à lui-même. Elle n'osera pas m'interdire l'entrée de cette chambre. »

Il écouta l'horloge de Bayswater qui sonnait.

C'était deux heures.

Le plus profond silence régnait dans la maison.

La pièce, immédiatement au-dessus du cabinet de Sheldon, était la chambre de Charlotte, et, depuis longtemps, aucun bruit, aucun mouvement ne s'y était fait entendre.

« Elles dorment, murmura Sheldon, toutes deux dorment, la malade et sa garde. »

Il échangea ses bottes contre des pantoufles qu'il serrait dans une petite armoire, au milieu de vieux journaux, et il sortit doucement de sa chambre.

Le gaz brûlait à petit feu dans l'escalier et sur le palier du premier étage. Il ouvrit doucement la porte de la malade et entra.

Nancy était assise auprès du lit ; elle leva sur lui ses yeux bien ouverts.

« Je vous croyais au lit, monsieur, dit-elle.

— Non, je suis trop inquiet pour dormir.

— Je pense que tout le monde est inquiet, monsieur, répondit gravement Nancy.

— Comment est votre malade ?

— Elle dort, monsieur. Elle dort beaucoup. Le docteur dit que cela n'a rien que de naturel.

— Elle a pris sa potion, n'est-ce pas ? » demanda Sheldon.

Son regard s'était promené autour de la chambre en faisant cette question, mais il ne vit ni bouteille de potion, ni verre.

« Oui, monsieur, elle l'a prise deux fois, la chère enfant.

— Faites-moi voir cette potion.

— Le nouveau docteur m'a dit que je ne devais la laisser toucher par personne.

— Comme de raison… Mais cette recommandation ne s'applique pas à moi, je suppose ?

— Il a dit : à personne !

— Vous êtes une vieille folle ! murmura Sheldon avec colère.

— Oh ! non, monsieur, dit la gouvernante en poussant un profond soupir ; je suis plus sage que lorsque ce pauvre M. Halliday est mort. »

Cette réponse, ainsi que le soupir et l'air de morne tristesse qui les accompagnait, lui apprit que cette femme savait tout.

Elle l'avait soupçonné longtemps avant, mais ses soupçons n'ayant rien qui les appuyât, son énergie de caractère en était venue à bout ; elle était plus forte et plus sage maintenant que ses soupçons avaient l'appui de la science.

Il resta quelques instants regardant sa vieille nourrice d'un air sombre et irrité.

Quel sentiment pouvait-il éprouver, si ce n'est celui d'une profonde indignation contre cette femme qui osait lui résister quand il avait tant de droits à ses fidèles services ? Elle lui avait promis fidélité, et au premier mot d'un étranger, elle l'abandonnait et passait à l'ennemi.

« Avez-vous la prétention de vous refuser à me montrer la potion que vous avez fait prendre à ma belle-fille ? demanda-t-il.

— J'entends obéir aux ordres qui m'ont été donnés par le nouveau docteur, dit la vieille femme avec une calme tristesse, lors même que cela devrait vous irriter contre moi, vous qui m'avez donné asile dans votre maison dans un moment où je n'avais que

le workhouse en perspective, vous que j'ai porté dans mes bras il y a quarante ans. S'il ne s'agissait pas de la chère existence en ce moment en danger, monsieur, et si je n'avais pas veillé son père au lit de mort, je ne pourrais me mettre en opposition ainsi avec vous. Mais sachant ce que je sais, je me tiendrai ferme comme un roc entre vous et elle, et ne me croyez pas moins pour cela votre fidèle servante, si je ne crains pas de vous offenser.

— Tout cela n'est qu'une impudente comédie, Nancy. Je suppose que vous vous êtes entendue avec M Halliday et l'amoureux de M Halliday et que vous pensez mieux servir vos intérêts en vous attachant à eux et en me jetant à la mer. C'est la manière d'agir en ce monde. Vous êtes une vraie femme du comté d'York et vous savez comment disposer vos cartes pour gagner la partie. Mais si je contrecarrais votre jeu en vous jetant à la porte, qu'arriverait-il ?

— Je ne crois pas que vous feriez cela, monsieur.

— Et pourquoi pas, je vous prie ?

— Je ne crois pas que vous oseriez faire cela à la face du docteur étranger.

— Vous ne le croyez pas ?... Ainsi donc le docteur Jedd est le maître dans cette maison, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Jusqu'au rétablissement de cette pauvre enfant, si elle doit se rétablir jamais, je considère le docteur Jedd comme le maître réel en cette maison.

— Madame Woolper, vous avez un rude aplomb, j'ose le dire. »

Il n'en put dire davantage : il n'était pas l'homme des discours passionnés ou déclamatoires.

Ses formules pour exprimer ses pensées étaient limitées et concises.

« Vous avez un rude aplomb ! » répéta-t-il entre ses dents.

Puis il lui tourna le dos et sortit en ouvrant et en fermant la porte avec moins de précaution que lors de son entrée.

La porte de la chambre en face était légèrement ouverte et Diana se tenait debout derrière, habillée comme elle l'avait été tout le jour.

« Quoi ! s'écria-t-il avec impatience, vous aussi vous êtes levée ?

— Oui, monsieur Sheldon ; je ne puis dormir quand Charlotte est aussi malade.

— Hum !... je suppose que vous voulez vous faire porter sur la liste des malades et nous donner deux personnes à soigner au lieu d'une.

— Je ne vous donnerais pas la peine de me soigner si je tombais malade.

— Ah ! grommela le boursier en regagnant sa chambre. Vous formez une réunion de femmes stupides et votre bel ami Haukehurst est plus femme que la plus stupide d'entre vous. Bonne nuit ! »

Il se rendit à sa chambre, où il trouva sa femme éveillée. Ses plaintes et ses gémissements lui étaient insupportables et à trois

heures il descendit, mit ses bottes, passa un léger pardessus, et il alla se promener dans Bayswater, où il vit le soleil se lever au-dessus des toits et des cheminées et où il erra jusqu'au moment où le bruit des pas des chevaux et des roues des voitures se fit entendre dans les rues désertes, mêlé aux cris des balayeurs et des laitières.

Il était sept heures quand il rentra dans sa demeure, où il s'introduisit sans bruit à l'aide de son passe-partout.

Il savait qu'il avait marché longtemps et qu'il avait vu le soleil se lever, mais par quelles rues, par quels squares avait-il passé, il n'en savait absolument rien.

Il monta d'un pas discret jusqu'à son cabinet de toilette et il s'habilla avec un grand soin. À huit heures il déjeunait dans la salle à manger, remise en ordre à la hâte, avec ses journaux auprès de lui.

Àneuf heures il se rendit dans la pièce d'entrée pour recevoir le docteur Jedd et le docteur Doddleson qui arrivèrent presque simultanément.

Ses cheveux et ses favoris bien peignés, sa toilette simple et sans prétention, son linge irréprochable, lui donnaient l'air d'un archevêque. De tous les soucis, de tous les calculs de cette longue et fatigante nuit, il ne restait nulle trace, si ce n'est une certaine fatigue dans les yeux et un cercle noir au-dessous de ses paupières inférieures.

Livre 09 · Chapitre 04

Pendant quatre jours et quatre nuits, on resta dans la crainte et dans l'attente dans la maison de Sheldon, pendant tout ce temps, le maître de la maison ne la quittait jamais si ce n'est à la dérobée, au milieu de la nuit ou dès l'aube du jour, pour aller errer sans but et sans savoir où.

Les docteurs venaient et partaient, le docteur Doddleson une fois par jour, le docteur Jedd deux et trois fois dans la journée, et chacun dans les villas voisines, et même dans un cercle plus éloigné, savait que la belle-fille du boursier était en danger de mort : car les chevaux blancs du landau du docteur Jedd étaient comme la pâle monture de la pâle écuyère de la légende, et partout où ils se rendaient, il y avait danger de mort.

Valentin venait plusieurs fois dans la journée, mais entre lui et Sheldon une rencontre n'était pas sûre et l'amoureux se présentait simplement à la petite grille où discrètement la fille de service lui transmettait un petit billet de Diana.

M Paget écrivait une demi-douzaine de billets de ce genre dans la journée, mais elle ne quittait jamais sa porte dans la chambre en face de celle de la malade : elle se plaignait d'un mal de tête ou de quelque vague indisposition pour se dispenser de prendre ses repas dans la salle à manger, et Sheldon feignait de se montrer satisfait des excuses qu'elle alléguait pour expliquer sa conduite.

Elle était sur ses gardes et le misérable maître de la maison savait qu'elle veillait et que si Nancy pouvait être amenée par la

crainte à se conformer à ses désirs, cette jeune personne resterait là comme un chien fidèle devant la chambre de son amie.

Il se demanda si par une mesure violente ou par diplomatie il ne pourrait pas se débarrasser de cette seconde surveillante, mais la réponse qu'il s'adressa fut négative. Le cercle tracé autour de lui était un cercle qu'il ne pouvait briser.

Sa femme n'avait encore rien appris des soupçons qui régnaient dans d'autres cœurs : il le savait, car le visage de sa femme n'avait pas encore trahi cette sombre connaissance, et de tous ceux qui l'entouraient elle était celle qui pouvait le moins cacher ses pensées à son regard scrutateur.

Les jeunes servantes de la maison n'avaient pas non plus été admises à partager cet affreux soupçon.

Il avait interrogé la physionomie de la fille qui le servait et il s'en était convaincu.

C'était quelque chose que de savoir que ceux-là du moins n'étaient pas encore ligués contre lui, mais il ne savait à quel moment elles aussi seraient admises dans la société secrète qui s'était formée dans sa propre maison.

Poursuivre l'accomplissement de ses plans à la face de tant de gens, il se sentait dans l'impuissance de le faire. Sur la route qu'il avait parcourue jusqu'alors sans que rien l'eût retardé ou lui eût fait obstacle, s'était élevée tout à coup une insurmontable barrière avec cette fatale inscription : — On ne passe pas.

Cette barrière il ne pouvait la franchir.

Aussi soudain que l'arrêt terrible qui avait frappé la femme de Loth était l'ordre qui l'avait arrêté dans sa marche.

Il était condamné à l'inaction et il n'avait rien à faire qu'à attendre l'arrêt de la destinée.

Il se tenait debout sans se laisser abattre, en face de Némésis, attendant avec calme que le voile se levât.

Il espérait que Charlotte mourrait. Si par sa mort il pouvait se tirer d'embarras et guider sa barque dans des eaux plus calmes, peu lui importait que le docteur Jedd, et le docteur Doddleson, éclairé par son confrère, que Valentin, Diana, et la vieille Nancy gardassent toute leur vie dans leur esprit le soupçon que c'était par son fait que cette belle jeune fille avait trouvé une mort prématurée.

Quelle conséquence cela pouvait-il avoir sur son existence future ?

Des raisons de prudence forceraient ces gens à garder le secret au fond de leurs cœurs. Le docteur le saluerait un peu froidement peut-être quand ils se rencontreraient dans les rues de Londres, ou peut-être encore passerait-il son chemin sans le saluer du tout ; mais cette impolitesse directe du docteur Jedd ne pouvait jeter une ombre sur sa carrière commerciale ou affaiblir sa position sociale.

Si par suite de quelque folie de Haukehurst quelques mauvais bruits parvenaient jusque dans la Cité, qui pourrait y ajouter foi ? Les hommes devant lesquels ils seraient répétés lèveraient les épaules et secoueraient la tête avec incrédulité et quelqu'un d'entre eux dirait : « — Un homme dans la position de Sheldon

ne fait pas de semblable choses, vous le savez bien ; » tandis qu'un autre ajouterait : « — J'ai dîné avec lui à Greenwich l'été dernier et quel bon dîner il nous a donné. Dawkins, le grand constructeur de navires, et Mac Pherson, de la maison Mac Pherson et Flinders, les négociants de Glascow, y étaient. C'était magnifique, je vous l'assure. Un vrai gentleman que ce Sheldon. » Et tout se bornerait là.

Yaurait-il une enquête après la mort de sa belle-fille ? Non. Jedd savait qu'en pareil cas les enquêtes post mortem n'amènent que confusion et perplexité ; des rapports et des contre-rapports de médecins qui se contredisent ; chacun persiste avec opiniâtreté dans sa théorie favorite, et les docteurs experts ne voient là qu'une occasion de donner une publicité plus large à leurs opinions et d'accroître leur importance personnelle. Un nombre considérable de sujets appartenant à la race canine seront peut-être mis à mort pendant ces ravissantes expériences, les grands principes de la science chimique seront discutés sous tous les points de vue, dans d'innombrables lettres qui seront publiées dans le Zeus ou le Diurnal Hermès, et le fait qu'une aimable et innocente jeune fille a été cruellement assassinée, sera chassé des esprits, par ce tourbillon de débats techniques. Jedd n'est pas homme à exposer sa réputation à de tels hasards. Non, Sheldon savait qu'il avait conduit son jeu avec prudence et que si, en fin de compte, il ne gagnait pas l'enjeu pour lequel il avait couru tant de risques, ce ne serait que pour avoir été un peu trop prudent.

« Ces choses-là sont ordinairement faites trop vite, se dit-il à lui-même. Mon erreur a été de mener les choses un peu trop lentement. »

Quoi qu'il arrivât et quelles que pussent être les conséquences ultérieures de la maladie ou de la mort de Charlotte, il était sans crainte.

C'est pourquoi chaque jour il affrontait la présence du docteur Jedd, le visage aussi calme et aussi impassible que celui de cet habile médecin lui-même.

Sheldon avait soin de ne montrer que l'anxiété qu'un affectueux beau-père peut naturellement éprouver quand la vie de sa belle-fille est en danger. Rien en lui ne trahissait une anxiété plus grande ou d'une autre nature que celle-là. Il savait qu'il était surveillé et que les gens qui l'entouraient lui étaient hostiles et jamais il ne se laissait prendre hors de ses gardes.

Il eût été nécessaire pour lui de se rendre à Londres pour surveiller, par lui-même, la mer troublée du marché. Mais quelque péril que courût sa barque sur cet océan agité par la tempête, il ne pouvait lui-même tenir le gouvernail. Il était obligé de confier ce soin à Orcott, qu'il assiégeait de dépêches télégraphiques à chaque heure du jour, et dont la vie se passait entre le bureau du spéculateur et sa résidence de Bayswater.

Il semblait que Sheldon voulût maintenir son terrain dans cette maison jusqu'à l'issue des événements.

Valentin et George se réunirent dans le cabinet de l'homme de loi et une longue et sérieuse consultation s'établit entre eux.

« Une chose paraît tout à fait claire, dit George en concluant, c'est que mon frère ne pourra être débusqué de sa maison qu'à l'aide de quelque combinaison. La question est de savoir quelle combinaison sera assez profondément calculée pour faire tomber

dans le panneau un homme comme lui, un homme qui sait ce qui se passe dans votre esprit mieux que vous ne le savez vous-même et qui vous fait votre compte aussi facilement qu'il fait la plus simple opération d'arithmétique. »

Les deux hommes continuèrent encore à causer très-sérieusement pendant quelque temps, et le même jour Valentin attendit le docteur Jedd à sa sortie de la maison de Sheldon, et revint en ville dans la voiture du docteur.

Pendant le trajet, il s'établit une très-curieuse conversation entre le médecin et l'amoureux.

Valentin était encore grave et anxieux quand il quitta le docteur Jedd, mais il avait plus d'espoir qu'il n'en avait eu dans ces quelques derniers jours.

Livre 09 · Chapitre 05

Plus d'une semaine s'était passée depuis le jour où Sheldon et sa famille étaient revenus de Barrow, et Sheldon ne savait pas encore quelle serait l'issue définitive des événements. Très-vagues étaient les réponses que ses questions arrachaient au docteur Jedd, et c'est en vain qu'il avait cherché à obtenir un entretien en tête à tête avec le docteur Doddleson. Le grand médecin avait grand soin que son faible confrère ne se rencontrât pas seul sur le passage de Sheldon.

Le beau-père de Charlotte savait donc fort peu de chose sur son état actuel. On lui avait dit qu'elle était en danger, et les visages sérieux qu'il voyait autour de lui indiquaient que le péril

était extrême. Sa chambre lui était interdite. S'il se présentait à la porte pour adresser quelques questions bienveillantes et paternelles, il trouvait sur le seuil Nancy toujours sur pied et infatigable dans sa vigilance. S'il insinuait qu'il avait le désir bien naturel de voir sa belle-fille, on lui répondait ou qu'elle dormait pour le moment, ou qu'elle était trop mal pour le recevoir. Il y avait toujours quelque raison plausible pour lui interdire l'entrée de la chambre, et voyant qu'il en était ainsi, il n'insistait pas.

Il avait pris la mesure de Nancy, et il l'avait reconnue trop forte pour lui ; et doublement forte depuis qu'il la savait soutenue par une seconde sentinelle vigilante, Diana, qu'il avait jugée depuis longtemps comme une jeune personne douée d'un esprit ferme et supérieur.

Il ne pouvait obtenir un renseignement sérieux de sa femme, il n'y avait à tirer d'elle rien que des plaintes et des lamentations, de faibles appréhensions d'un malheur prochain et de plus faibles réflexions rétrospectives de la maladie et de la fin prématurée de son premier mari.

Georgy était admise une ou deux fois par jour dans la chambre de la malade, mais elle n'en sortait pas plus instruite que lorsqu'elle y était entrée.

Le chagrin dans le présent, et la crainte d'un plus grand chagrin à venir, avaient complètement accablé cette pauvre âme sans énergie. Elle croyait ce que d'autres lui disaient de croire ; elle espérait quand on lui disait d'espérer ; elle était l'incarnation et la véritable image de l'accablement dans le malheur.

C'est ainsi que, l'esprit plongé dans les ténèbres, Sheldon attendait sa destinée. Le jour approchait où il lui faudrait impé-

rieusement trouver une certaine somme d'argent comptant ou se résigner à subir la dure alternative de la ruine et du déshonneur. Il avait les polices d'assurances dans sa caisse, avec le testament par lequel Charlotte l'avait institué son seul et unique légataire. Il avait arrêté dans son esprit quel était l'homme auquel il s'adresserait pour obtenir une avance de quatre mille livres sur le dépôt de l'une des polices, et il comptait sur son banquier pour lui prêter le reste de l'argent qui lui serait nécessaire contre la remise en garantie de l'autre police. Mais pour agir il y avait un événement qu'il fallait nécessairement attendre.

Cet événement, c'était la mort de Charlotte.

Personne, dans la maison, n'avait connaissance de ses excursions au dehors. Le temps qu'il choisissait pour ses promenades sans but, était juste celui où personne n'est encore debout. Celles qui veillaient dans les chambres du premier étage ne l'entendaient ni sortir ni rentrer tant il prenait de précautions pour dissimuler ses mouvements. Mais sans cette trêve à l'effroyable concentration de sa vie, sans cette somme d'exercice physique au grand air, Sheldon aurait difficilement vécu pendant cette période critique de son existence.

La solitude d'un marin naufragé jeté sur une île déserte, n'était pas plus grande que celle dans laquelle cet homme vivait depuis son retour de Barrow.

Passer de son cabinet à la salle à manger et de la salle à manger dans son cabinet, était le seul élément de variété de ses jours et de ses nuits. Il avait un lit de fer dans son cabinet, et c'est là qu'il dormait pendant les premières heures de la nuit, si l'on pouvait appeler dormir l'espèce d'assoupissement dans lequel il tom-

bait ; et si son sommeil devenait plus profond, alors il était tourmenté par d'horribles rêves.

De son cabinet, il pouvait entendre le moindre mouvement dans la salle d'entrée, les moindres bruits de pas dans l'escalier, et celui de la porte extérieure chaque fois qu'elle s'ouvrait ou se fermait.

Il y pouvait monter sa garde, se tenir prêt à faire face à ses ennemis, si l'occasion se présentait pour lui d'une action soit défensive, soit agressive.

C'est dans cette pièce qu'il rentrait furtivement, par une brillante matinée d'été, au moment où l'horloge de l'église de Bayswater sonnait six heures.

Il s'était promené dans Bayswater au milieu de tous ces bruits charmants des premières heures du jour : les charrettes arrivant de la campagne, les laitières qui commencent leur tournée journalière, les moineaux qui piaillent sur les plus hautes branches des ormes, les oiseaux qui gazouillent leur hymne joyeux pour célébrer le retour du jour et, par-dessus tout, le pur et radieux éclat du soleil d'été.

Mais pour Philippe, tous ces ravissements n'existaient pas. Depuis les douze ou quinze dernières années de sa vie, il avait eu peu de souci des changements de saison, si ce n'est par rapport à son livre d'échéances ou aux intérêts de ce monde commercial qui était tout pour lui dans sa vie. Maintenant, moins que jamais, il avait l'oreille aux chants des oiseaux, des yeux pour admirer l'éclat du soleil ou le feuillage des arbres doucement agité par la brise.

Il rentrait chez lui avec un vague sentiment du bruit et du mouvement qui se faisait autour de lui sur la grande route.

C'était un soulagement pour lui d'échapper aux agitations de la vie et à l'éclat du jour et de chercher un refuge dans l'obscurité de son cabinet dont les volets étaient fermés et ne laissaient passer la lumière que par les étroites ouvertures qui y étaient pratiquées.

Pour la première fois depuis cette période d'inaction et d'incertitude, il se sentait tout à fait accablé, et, au lieu de passer immédiatement dans son cabinet et de faire sa toilette du matin, comme il avait coutume de le faire à cette heure, il se jeta tout habillé sur son lit de fer et tomba dans un profond sommeil.

Oui, mais avec le sommeil vinrent ses tortures habituelles, il se vit entouré de visages affairés et inquiets et sur toutes les physionomies il voyait une expression de colère et de surprise.

Le marteau de bois frappait les trois coups solennels.

Il entendit la voix faible de Halliday le remerciant de ses soins amicaux, le regard mourant de Halliday se tourna vers lui, plein de confiance et d'affection.

Puis, au milieu des ombres du royaume des songes, défila lentement un cortège funéraire ; un corbillard surmonté de plumes plus noires que la nuit ; un grand nombre de chevaux couverts de housses de deuil, la tête surmontée de panaches noirs agités par le souffle froid d'un vent d'hiver ; une longue suite de personnes enveloppées dans de noirs manteaux se prolongeait à l'infini dans l'espace et ressemblait à une procession de spectres sans commencement ni fin ; cette foule recueillie s'écoulait avec une

grande régularité, sans qu'on entendît ni le bruit des pas des hommes ni celui des sabots des chevaux ; on n'entendait que le sifflement monotone du vent glacé qui agitait les plumes noires et les sourds tintements de la grosse cloche qui sonnait le glas funèbre.

Il s'éveilla en sursaut et s'écria :

« Si c'est cela qui est dormir, je ne veux plus dormir jamais ! »

Un instant après, il était revenu à lui.

Il avait dormi sur le dos.

Ce cortège sans fin, cette cloche qui sonnait le glas des morts, n'étaient que le résultat du cauchemar, ce supplice commun à toute l'humanité.

« Qu'il faut que je sois bête ! » murmura-t-il en essuyant la sueur froide dont son horrible rêve avait inondé son front.

Sheldon ouvrit les volets, puis regarda la pendule qui surmontait la tablette de la cheminée. À sa grande surprise il vit qu'il avait dormi trois heures ! Il était neuf heures. Il monta à sa chambre pour s'habiller : dans le corridor du premier il y avait un mouvement inaccoutumé.

Nancy était là la main posée sur le bouton de la porte de la malade, parlant à Diana, qui se couvrit le visage avec ses mains à son approche et disparut dans sa chambre.

Les battements de son cœur s'accélérèrent soudainement. Quelque chose devait être arrivé pour troubler l'ordre ordinaire des événements.

Quelle chose ? Que pouvait-il être arrivé, sinon la redoutable circonstance qu'il espérait et qu'il attendait avec une si horrible anxiété ?

Sur le visage grave de Nancy il lut la réponse à sa pensée. Pour la première fois, il fut bien près de perdre son empire sur lui-même. Ce fut avec effort qu'il reprit assez de calme pour adresser sa question habituelle du ton accoutumé.

« Est-elle un peu mieux ce matin, Nancy ?

— Oui, monsieur, elle est beaucoup mieux, dit la vieille gouvernante d'un ton solennel. Elle est où personne ne peut lui faire de mal maintenant. »

C'était la périphrase habituelle dont se servent les gens de cette classe : il savait leur phraséologie par cœur.

« Vous voulez dire qu'elle est… qu'elle est morte… morte ?… »

Il n'essayait plus de cacher son agitation. Il entrait dans son rôle de paraître agité en apprenant la fin prématurée de sa belle-fille.

« Oh ! monsieur, vous pouvez vous montrer chagrin, dit la vieille femme avec un profond sentiment. C'était la plus douce et la plus indulgente créature qui ait jamais vécu en ce monde : jusqu'au dernier moment, pas un mot dur où cruel n'est sorti de ses lèvres innocentes. Oui, monsieur, elle est partie ; elle est hors de la puissance de quiconque lui voudrait du mal.

— Tous ces genres de discours ne sont que d'hypocrites rabâchages, madame Woolper, murmura Sheldon avec impatience, et je vous conseille de les garder pour le chapelain du workhouse,

où, selon toutes les probabilités, vous irez finir vos jours. À quel moment ce… ce… triste événement est-il arrivé ?

— Il y a une heure environ. »

Juste à l'heure où, dans son horrible rêve, il avait vu le cortège funèbre.

Yavait-il un sens dans ces folles imaginations ?

« Et pourquoi ne m'a-t-on pas envoyé chercher ?

— Vous dormiez, monsieur ; je suis descendue moi-même, et j'ai regardé dans votre chambre. Vous étiez profondément endormi, et je n'ai pas voulu vous déranger.

— Vous avez eu grand tort ; mais c'est un tort qui est en concordance avec toute votre conduite, qui m'a été hostile depuis le premier moment. Je suppose que je puis voir ma belle-fille maintenant ?… ajouta Sheldon avec un méchant sourire. Il n'y a plus d'excuse à imaginer, elle a un violent mal de tête… ou elle dort…

— Non, monsieur, vous ne pouvez la voir encore. Dans une heure, si vous désirez revenir dans cette chambre, vous pourrez entrer.

— Vous êtes d'une obligeance extrême. Je commence réellement à douter que je sois le maître de cette maison. Dans une heure, donc, je reviendrai : Où est ma femme ?

— Dans sa chambre, monsieur, couchée et dormant, à ce que je crois.

— Je ne la dérangerai pas. Mais, à propos, et la déclaration, il faut s'en occuper.

— Le docteur Jedd a promis de se charger de ce soin, monsieur.

— Le docteur Jedd est venu ici ?

— Il y était il y a une heure.

— Très-bien. Et il s'est chargé de cela ?... » murmura Sheldon d'un air pensif.

L'événement qu'il avait attendu si longtemps lui paraissait, au dernier moment, bien subit ; il avait secoué son système nerveux plus qu'il ne le croyait possible.

Il se rendit dans son cabinet de toilette, où il s'habilla fort à la hâte.

L'événement était arrivé bien tardivement, et il n'avait pas de temps à perdre pour l'escompter, maintenant qu'il était accompli.

De son cabinet de toilette il retourna à son cabinet de travail, où il prit dans sa caisse le paquet contenant la police d'assurance et le testament, puis il quitta la maison.

Livre 09 · Chapitre 06

Un cab transporta rapidement Sheldon dans une sombre rue de la Cité, une rue qu'on aurait pu appeler la rue des Pas-Perdus, tant il y avait de malheureux individus pressés par des besoins d'argent qui arpentaient en vain en tous sens son pavé boueux.

La personne que Sheldon allait voir était un célèbre escompteur qui lui avait rendu service dans plus d'une crise et sur lequel il croyait pouvoir compter en ce moment.

M. Kaye, l'escompteur, fut ravi de voir son digne ami Sheldon. Il venait précisément d'arriver de Brighton, où était sa famille, et il avait une petite cour qui l'attendait dans les bureaux que Sheldon avait traversés lorsqu'il avait été introduit dans le cabinet du maître du logis.

« C'est une heure bien matinale pour recevoir votre visite, dit Kaye après quelques lieux communs, il n'y a qu'une heure que je suis à Londres.

— L'affaire qui m'amène est trop importante pour s'occuper de questions d'heure, répondit Sheldon, sans cela je ne serais pas ici. Je viens de quitter le lit de mort de la fille de ma femme.

— En vérité ! » s'écria l'escompteur paraissant fort impressionné.

Jusqu'alors il avait vécu dans l'ignorance la plus absolue que Sheldon eût une belle-fille, mais l'expression de chagrin qui se peignit sur son visage aurait donné à penser qu'il avait connu et estimé cette femme.

« Oui, c'est fort triste, dit Sheldon, et plus que triste pour moi. La pauvre fille avait de grandes espérances et elle était appelée à recueillir une immense fortune, si elle eût vécu une année ou deux de plus.

— Ah ! mon Dieu ! que c'est malheureux ! Pauvre jeune femme !

— Jedd et Doddleson, que certainement vous connaissez tous deux de réputation, lui donnaient leurs soins depuis six semaines. J'ai eu à supporter des dépenses sans fin, et tout cela inutilement.

— La consomption, je suppose.

— Eh bien ! non, ce n'était pas une maladie de poitrine, c'était une sorte d'atrophie… je ne sais guère de quel nom appeler sa maladie. Maintenant, écoutez-moi, Kaye, cette maladie a mis de l'embarras dans mes affaires ; concordant avec la baisse qui pèse sur le marché, elle a jeté la perturbation dans l'équilibre de mes finances. Je suis resté à la maison veillant cette pauvre fille et ma femme qui naturellement est effroyablement bouleversée, et tout cela quand j'aurais eu besoin d'être dans la Cité. Heureusement pour moi et pour ma femme, dans les intérêts de laquelle j'ai agi, j'ai pris la précaution de faire assurer la vie de la jeune fille, il y a huit ou neuf mois ; en fait, immédiatement après avoir découvert qu'elle avait droit à recueillir une grande fortune. La police est pour cinq mille livres, j'ai besoin que vous me donniez immédiatement quatre mille livres sur le dépôt de la police d'assurance et du testament de ma belle-fille.

— Vous donner quatre mille livres ! s'écria Kaye avec un rire placide. Supposez-vous que j'aie une pareille somme libre chez mes banquiers.

— Je suppose que vous pouvez me donner cet argent, si cela vous convient.

— Je pourrais m'arranger pour faire cela pour vous.

— Oui, c'est une vieille comédie archicentenaire et que nous connaissons tous. Vous pouvez me donner l'argent sur l'heure si vous le voulez, Kaye, et si je n'avais pas un aussi impérieux besoin d'argent comptant, je ne serais pas venu vous trouver. La compagnie d'assurance me versera les cinq mille livres dans un mois ou deux. Je puis vous faire mon billet à deux mois de date et déposer la police entre vos mains comme surcroît de garantie. Je pourrais me procurer cet argent ailleurs, chez mes banquiers, par exemple, mais je ne tiens pas à ce qu'ils en sachent aussi long. »

Kaye réfléchit. Il avait assisté Sheldon dans ses opérations financières, et il y avait trouvé son avantage. De l'argent avancé sur de telles garanties était aussi sûr que s'il était prêté sur dépôt de titres de rentes, à moins qu'il n'y eût quelque chose de douteux dans les circonstances qui avaient amené la souscription de la police, ce qui, avec un homme de l'honorabilité de Sheldon, était improbable au dernier degré.

« Quand avez-vous besoin de votre argent ? demanda-t-il enfin.

— Au commencement de la semaine prochaine, vers le vingt-cinq du mois au plus tard.

— Et nous sommes aujourd'hui le 20 ? rude affaire.

— Pas du tout. Vous pourriez me donner l'argent cette après-midi, si vous le vouliez.

— Eh bien ! je crois que nous pourrons couler cette affaire. C'est une opération pour laquelle je me crois obligé de consulter mon sollicitor. Si vous vous rencontriez avec lui, demain à midi ? Vous pourriez apporter toutes les pièces qui établissent vos

droits : le certificat du docteur, l'acte de décès, et tous les documents nécessaires.

— Oui, répondit Sheldon d'un air pensif, j'apporterai toutes les pièces nécessaires. À demain, à midi, alors. »

Sheldon laissa la police et le testament entre les mains de l'escompteur, et partit.

Les choses avaient marché aussi facilement qu'il pouvait l'espérer.

De chez Kaye il se rendit à la Banque Unitas, où il eut un entretien fort amical mais non complétement satisfaisant avec le secrétaire. Il désirait que la Banque Unitas lui avançât de l'argent sur la seconde police d'assurance : mais depuis quelque temps, la balance de son compte avait été très-basse, et il ne put lui promettre qu'il serait fait selon son désir.

Ces parts d'intérêt sur la Banque Unitas, évaluées à cinq mille livres, qu'il avait transférées à sa belle-fille, avaient été, quelques mois auparavant, transférées par cette jeune dame en vue d'un placement plus avantageux.

L'argent produit par la négociation de ces valeurs, ainsi que tout celui dont Sheldon avait la disposition, avait été s'engloutir dans le puits sans fond de ses malheureuses spéculations.

De la Banque le boursier passa à son bureau, où il vit Orcott, auquel il annonça, avec toutes les apparences convenables de chagrin, la mort de sa belle-fille.

Il resta une heure dans son cabinet à arranger ses affaires pour le lendemain, puis il envoya chercher un autre cab et se re-

mit en route pour Bayswater.

La foule qui se presse dans la Cité vers midi et le bruit qui s'y fait lui semblaient étranges, presque aussi étranges qu'à un homme qui revient d'une solitaire excursion dans les déserts d'une autre partie du monde.

Les volets étaient fermés dans sa maison, les fenêtres de sa chambre à coucher et de son cabinet de toilette avaient la vue sur la route, et c'est sur les fenêtres de ces deux pièces que ses regards se portèrent.

Il se représenta sa faible et sotte femme se plaignant et se lamentant derrière ces volets fermés.

« Et je vais avoir à endurer ses lamentations ! pensa-t-il en frissonnant. Je n'aurais plus d'excuses pour l'éviter. Mais, d'un autre côté, j'aurai le plaisir de signifier à M Woolper et à M Paget d'avoir à quitter ma maison. »

Il trouva une sorte de méchante satisfaction à cette pensée ; il ne voulait pas endurer plus longtemps l'insolence de ces deux femmes ; le temps était venu où il avait à affirmer son droit à être le maître chez lui : une partie avait été hardiment jouée contre lui par Jedd et les autres, et ils l'avaient perdue. C'était lui qui avait gagné. Il pouvait maintenant congédier médecin, garde, amie, et amoureux.

La mort de Charlotte le rendait maître de la situation.

Il entra dans sa demeure, résolu à faire acte d'autorité à l'instant.

Àl'intérieur tout était tranquille. Il regarda dans la salle à manger : elle était vide ; dans son cabinet : il était vide également.

Il monta à l'étage supérieur, composant son visage pour la circonstance. Il frappa tranquillement à la porte de la chambre qui aurait dû, de toutes les chambres de la terre, lui paraître la plus terrible.

Point de réponse.

Il frappa un peu plus fort. Encore, pas de réponse.

« N'y a-t-il personne ici ?... personne excepté... »

Il ouvrit la porte et entra parfaitement calme pour regarder la tranquille dormeuse, que son appel ne réveillerait pas, que sa présence ne troublerait pas.

Il n'y avait aucune garde auprès du lit ; tout était arrangé dans l'ordre le plus parfait ; mais il lui sembla que des objets manquaient dans la chambre, objets qu'il avait eu coutume de voir pendant la maladie de la jeune fille, et qui s'associaient pour lui avec son souvenir.

La pendule qui était sur la table auprès du lit ; une bibliothèque ; une chaise basse recouverte en tapisserie, œuvre de sa mère et de Diana. La chambre paraissait nue et vide sans ces objets, et Sheldon se demandait quelle main officieuse les avait enlevés.

Au fond était le petit lit enveloppé de rideaux blancs soigneusement tirés.

Sheldon marcha tranquillement par la chambre et s'approcha du rideau.

Il avait contemplé le sommeil de mort du père de Charlotte ; pourquoi ne contemplerait-il pas le sien ?

Elle n'était pas là.

Les rideaux tirés n'enveloppaient que le lit où elle avait reposé d'un sommeil tranquille depuis qu'elle était jeune fille.

Cette froide dépouille aux formes rigides que Sheldon s'attendait à voir n'était pas là.

Il porta la main à sa tête complètement stupéfait.

« Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda-t-il. C'est pourtant bien dans cette chambre qu'elle est morte ! »

Il courut à la chambre de sa femme : peut-être y avait-on transporté Charlotte quelques instants avant sa mort… Quelque fantaisie enfantée par la fièvre lui était-elle venue, de s'y faire transporter ?

Il ouvrit la porte et entra, mais là encore tout était calme et il n'y avait personne. La chambre était arrangée comme de coutume, mais rien qui trahît la présence de sa femme.

Sa stupéfaction et son étonnement commençaient à se changer en frayeur.

Qu'est-ce que tout cela signifiait ? De quelle infernale supercherie avait-il été la dupe ?

Il se rendit à la chambre de Diana ; elle était vide aussi… Une malle fermée et toute prête à être emportée, occupait le milieu de

la chambre.

Il n'y avait pas d'autre pièce à cet étage. Au-dessus étaient les chambres des servantes.

Il redescendit au rez-de-chaussée et dans la salle à manger ; il sonna : une servante vint répondre à son coup de sonnette.

« Où est votre maîtresse ? demanda-t-il.

— Sortie, monsieur, elle est partie ce matin à huit heures. Ah ! monsieur, le docteur Jedd est venu et m'a dit de vous remettre ceci… avec le certificat… »

Le certificat ! Oui, le certificat constatant la mort de Charlotte. Le certificat qu'il devait produire le lendemain avec d'autres documents pour satisfaire l'escompteur et son conseil.

Il regardait la servante en ayant encore sur le visage l'expression de l'étonnement qu'il avait éprouvé en trouvant les chambres vides.

Il prit la lettre machinalement de la main de cette fille et rompit l'enveloppe sans regarder l'adresse.

Le certificat tomba à terre ; il le ramassa d'une main tremblante et pendant quelques instants il le regarda les yeux couverts d'un voile qui ne lui permettait pas de voir.

Il apercevait bien un acte, avec des dates et des noms, dressé par la main d'un clerc, mais pendant quelque temps il ne vit rien de plus. Puis, peu à peu les noms sortirent de la confusion de ce tourbillon de mots qui dansaient devant ses yeux éblouis.

« Valentin Haukehurst, écrivain, célibataire, Carlyle Terrace, Edgewar Road, fils d'Arthur Haukehurst, journaliste. Charlotte Halliday, Bayswater, demoiselle majeure, fille de Tom Halliday, fermier. »

Il n'en lut pas davantage.

C'était un acte de mariage et non un acte de décès qui lui avait été apporté.

« Vous pouvez vous retirer, dit-il à la servante d'une voix étranglée.

— Qu'ordonnez-vous pour le dîner, s'il vous plaît, monsieur ?

— Est-ce que je m'occupe du dîner ?

— Dînerez-vous à la maison, monsieur ?

— Si je dînerai à la maison ?... Oui ; que M Woolper vous donne ses ordres.

— M Woolper est partie, monsieur. Elle est partie pour tout de bon, à ce que je crois ; elle a emporté ses malles. Et l'on doit envoyer le bagage de M Paget, s'il plaît à monsieur. Voilà une lettre que M Woolper a laissée pour monsieur, et qu'elle a déposée sur la tablette de la cheminée.

— Elle a été bien bonne. Cela suffît, vous pouvez vous retirer. »

La fille partit, étonnée comme ses camarades de l'étrangeté des événements de cette journée, et plus étonnée encore de ce qu'il y avait d'étrange dans les manières de son maître.

Livre 09 · Chapitre 07

Quand la servante fut partie, Sheldon s'assit et examina l'acte qui lui avait été remis.

Oui, il était en bonne forme. C'était la copie certifiée de l'acte d'un mariage célébré le matin dans l'église de Saint-Mathias-des-Champs, Paddington, et dûment certifié par l'archiviste de cette paroisse.

Si cet acte était sérieux, Valentin et Charlotte avaient été mariés le matin, et le testament et la police d'assurances, déposés entre les mains de Kaye, n'étaient plus que des chiffons de papier sans valeur.

Ils l'avaient joué, lui, Sheldon, aussi aisément que cela ?

La rage furieuse qu'il ressentait contre eux et plus encore contre lui-même, contre sa propre sottise qui l'avait laissé duper ainsi, lui faisait éprouver l'angoisse la plus vive qui eût jamais torturé son cœur.

Il avait été un scélérat toute sa vie et il avait, dans une certaine mesure, porté la peine de ses méfaits, mais la défaite dans le crime était une sensation nouvelle pour lui, et une haine et une colère aussi féroces qu'impuissantes contre lui-même et contre l'univers entier s'emparèrent de son esprit.

Il se promena quelque temps par la chambre, tout à la rage indomptable qui le dominait et incapable d'avoir une pensée en dehors de son inutile furie.

Puis un sentiment instinctif lui vint à l'esprit : la conscience qu'il devait y avoir quelque chose à faire et qu'il fallait agir

promptement.

Quelle que fût sa position, il fallait l'envisager en face.

Sa marche furieuse dans la chambre s'arrêta tout à coup : il prit l'acte qu'il avait froissé dans sa main avant de le mettre dans sa poche et il l'examina de nouveau.

Il n'y avait guère à douter qu'il ne fût sérieux et une visite à l'église où le mariage avait été célébré dans la matinée suffirait pour dissiper toute ombre de doute.

Avec l'acte de mariage, il avait retiré de sa poche la lettre qui l'accompagnait et il vit alors que l'adresse était de la main de Valentin.

(Aux soins du docteur Jedd) avait-il écrit sur un des coins de l'enveloppe.

Pourquoi les lettres de Haukehurst lui parviendraient-elles par l'entremise du docteur Jedd ? Pourquoi, s'il n'avait pas existé une conspiration ourdie entre ces hommes contre son autorité et contre ses intérêts ?

La lettre de Valentin était courte et libellée comme une lettre d'affaires.

« Avec l'entière approbation de sa mère et seule parente, ma chère Charlotte est devenue aujourd'hui ma femme. La copie de l'acte de mariage, renfermée dans ma lettre, vous fournira tous les renseignements nécessaires.

« Je m'abstiendrai d'entrer dans toute explication de ma conduite ; car je crois des explications complètement inutiles.

« Vous ne pouvez guère manquer de comprendre pourquoi j'ai agi de cette façon et pourquoi je me félicite et félicite ma femme d'avoir quitté votre maison, comme je la féliciterais d'avoir échappé à un péril imminent.

« Vous éprouverez, je le crains, peu de satisfaction à apprendre que les docteurs ont déclaré votre belle-fille hors de danger, quoique encore très-faible. Elle est installée dans une résidence temporaire avec sa mère et Diana et, selon toutes les probabilités, il se passera encore plusieurs mois avant que la vie commune puisse commencer pour nous.

« Donner à ma bien-aimée la protection légale du mariage a été le but de cette union soudaine et secrète. Mieux que tout autre vous comprendrez combien cette protection était devenue nécessaire pour assurer sa sécurité.

« Si néanmoins vous aviez besoin d'être plus amplement édifié sur les motifs qui ont dicté le parti que nous avons pris, M. le docteur Jedd est la personne la mieux en état de vous fournir ces renseignements, et il s'est déclaré tout prêt à répondre aux questions que vous croiriez avoir à lui faire.

« Pour le reste, vous pouvez être assuré que les droits de M Haukehurst, en ce qui touche l'héritage de feu John Haygarth, seront aussi bien sauvegardés que ceux de M Halliday, et que le mariage conclu à la hâte ce matin ne mettra aucun empêchement à tous les actes qu'il pourrait être nécessaire de faire pour sauvegarder ses intérêts dans l'avenir.

« Avec cette assurance, je reste, monsieur,
« Votre obéissant serviteur,

« Valentin Haukehurst.

« Carlyle Terrace, Edgeware Road. »

Une seconde lettre émanant de sa femme se trouvait Sous la même enveloppe.

Il la lut avec une physionomie exprimant un mélange de colère et de dédain.

« La sotte ! c'est à peu près le seul service qu'elle pouvait me rendre. »

La lettre était longue et incohérente, tachée de larmes, et par places complètement illisible.

Sheldon y releva les faits principaux qui étaient ceux-ci :

Sa femme l'avait quitté pour toujours. Le docteur Jedd et Haukehurst lui avaient dit quelque chose, quelque chose qui intéressait le salut de sa chère et unique enfant, et dont la connaissance devait la séparer à jamais de lui. Quant à l'argent qu'elle lui avait apporté, elle n'en réclamait rien. Même ses bijoux personnels, qu'il gardait dans sa caisse, elle n'essaierait pas d'en obtenir la remise. Valentin ne la laisserait pas mourir de faim. Le plus pauvre asile, la plus modeste nourriture lui suffiraient à l'avenir ; mais jamais elle ne reviendrait demeurer dans une maison habitée par lui.

Sheldon jeta la lettre de côté en jurant : il n'avait pas de temps à perdre pour de pareils radotages.

Il rompit l'enveloppe de la lettre de Nancy : c'était une honnête épître lui disant comme elle l'avait servi avec fidélité, comme elle l'avait aimé au temps passé, et lui déclarant qu'elle ne

pouvait plus le servir désormais. Elle l'exhortait dans des phrases sans art et sans orthographe à songer au repentir. Il pouvait n'être pas encore trop tard, même pour un aussi grand pécheur qu'il l'avait été.

Il déchira ces deux lettres en petits morceaux et les jeta dans l'âtre.

Quant à la lettre, de Valentin, il la garda : c'était un document qui avait quelque importance légale.

Pendant un moment, il avait eu la pensée qu'il pourrait punir ces gens de leur ingérence dans ses affaires : il pouvait intenter une action en calomnie contre le docteur Jedd et le contraindre à administrer la preuve des faits allégués par lui ou à payer par des dommages-intérêts son injustifiable accusation. Il était sûr que le docteur Jedd ne pourrait rien prouver, et qu'un jury bien travaillé pourrait se montrer sévère et faire un exemple.

Mais, d'un autre côté, les présomptions tirées des circonstances étaient très-fortes contre lui, et des preuves qui eussent été insuffisantes pour établir sa culpabilité, dans un procès criminel où sa vie était en jeu, pourraient suffire pour défendre ses ennemis contre une action en calomnie, si réellement ce qui avait été fait par Valentin et le docteur Jedd pouvait constituer une imputation méchante et calomnieuse.

D'ailleurs, une action semblable n'invaliderait pas le mariage, célébré le matin, et ce seul fait entraînerait sa ruine complète. Les intérêts de Charlotte se confondaient dans les intérêts de son mari. Il ne lui restait plus l'ombre d'un droit sur la fortune de Haygarth.

Sa ruine était complète et cruelle. Depuis longtemps sa position était désespérée, il n'avait d'autre issue que la sombre route dans laquelle il s'était engagé et cette issue elle-même lui était fermée.

Le jour approchait où les faux billets sur des compagnies imaginaires seraient protestés et le protêt de ces billets, c'était la fin de toutes choses pour lui, la révélation complète des artifices malhonnêtes à l'aide desquels il était parvenu à maintenir sa barque à flot sur les eaux commerciales.

Il examina sa position sous toutes les faces avec calme et résolution, et il vit qu'il ne lui restait pas un espoir.

Tout le problème de son existence se bornait à la question de savoir quelle somme d'argent comptant il pourrait emporter de cette maison et dans quelle direction il porterait ses pas après l'avoir quittée.

Son premier soin devait être de s'assurer si le mariage, attesté par l'acte qu'il avait entre les mains, avait réellement eu lieu, ensuite rentrer en possession des pièces qu'il avait remises à Kaye.

Avant de quitter la maison, il entra dans son cabinet, où il examina le livre de son banquier.

Les choses étaient telles qu'il lui avait été dit à la Banque : il avait plus qu'épuisé la somme portée à son crédit.

Parmi les lettres qu'il trouva non décachetées sur son bureau, il y en avait une émanant de l'un des administrateurs de la Banque Unitas, qui appelait poliment et respectueusement son attention sur cet oubli de sa part.

Il fut la lettre et la froissa avec colère en la mettant dans sa poche.

« Je suis juste aussi bien dans mes affaires que je l'étais il y a douze ans quand Halliday est venu dans ma demeure de Fitzgeorge Street, se dit-il à lui-même, et j'ai l'avantage d'être plus âgé de douze ans. »

Voilà où il en était ; en réalité, il avait tourné dans un cercle, la découverte était humiliante.

Sheldon commençait à penser que la ligne qu'il avait suivie pendant sa vie, n'était pas la meilleure et la plus profitable.

Il ouvrit sa caisse et força le coffret qui contenait les quelques bijoux qu'il avait donnés à sa femme dans les premiers temps de leur mariage, comme récompense de la bonté qu'elle avait eue de laisser son second mari disposer du patrimoine du premier, sans observations et sans empêchement de sa part : ces bijoux consistaient en quelques bagues, une broche, une paire de boucles d'oreilles et un bracelet ; ils étaient beaux dans leur genre et valaient environ deux cents livres.

Ces bijoux et le chronomètre en or qu'il portait dans la poche de son gilet composaient toutes les richesses dont Sheldon pouvait disposer maintenant que le terrain sur lequel était édifiée sa position commerciale commençait à s'effondrer sous ses pieds et que les grondements du cratère l'avertissaient du péril qu'il courait. · Il mit ces bijoux dans sa poche sans un remords, puis il monta à l'étage supérieur pour empaqueter ses effets dans un grand porte-manteau qui devait lui donner crédit parmi les étrangers par son apparence éminemment respectable.

Dans cette terrible crise de sa vie, il songea à tout ce qui concernait son intérêt. Où allait-il aller ? Pendant quelque temps cette question resta insoluble pour lui. Dans toutes les parties du globe, le champ est ouvert au soldat de fortune. Quelque plan germerait dans sa tête à l'occasion.

L'abandon de sa femme le laissait complètement indépendant. Aucun lien n'enchaînait ses mouvements ; rien à craindre, sauf les mesures que pourraient prendre contre lui les porteurs des faux billets, et les procédures sont lentes, tandis que la locomotion moderne est prompte.

Qu'allait-il quitter ?

La réponse était facile : un dédale de dettes et d'embarras ; sa belle maison, et le beau mobilier qui la garnissait étaient tenus dans la même servitude légale que l'était autrefois son mobilier de Fitzgeorge Street. Il avait signé un ordre de vendre tout ce qui lui appartenait, quelques mois auparavant, pour obtenir de l'argent comptant.

Cette ressource extrême n'avait pas été employée plus utilement que tous les autres moyens qu'il avait déjà épuisés.

Il n'avait rien à perdre à sa fuite, et c'était un fait dont il lui était facile de s'assurer.

Il descendit au rez-de-chaussée et sonna la servante.

« Je pars, dit-il, pour rejoindre ma femme et ma fille et retourner avec elles au bord de là mer. Il y a un porte-manteau tout prêt dans ma chambre. Vous le donnerez au commissionnaire que j'enverrai dans un jour ou deux. À quelle heure M Sheldon et M Halliday sont-elles parties ce matin ?

— À huit heures, monsieur. M. Haukehurst est venu les chercher dans une voiture. Elles sont sorties par la cuisine et la porte de service, monsieur, parce que vous dormiez, a dit M Woolper, et qu'il ne fallait pas vous déranger.

— À huit heures, oui, Et M Woolper et M Paget ?

— Aussitôt après que vous avez été parti, monsieur. Elles avaient deux fiacres pour emporter les bagages de madame et de mademoiselle, qui étaient encore comme ils étaient quand vous êtes revenu de Barrow.

— Oui, je comprends. »

Il avait presque envie de demander à la fille si elle avait entendu l'adresse donnée aux cochers des deux fiacres, mais il s'en abstint.

Que lui importait de savoir où il pouvait trouver sa femme et sa belle-fille ? Qu'elles fussent dans la rue voisine ou aux antipodes, le fait avait peu d'importance pour lui, si ce n'est que la connaissance du lieu où elles demeuraient lui rendrait plus facile de les éviter.

Entre elles et lui il y avait un abîme plus large que les plus grandes mers du monde et songer à elles était folie et rien que du temps et des pensées perdus.

Il quitta la maison qui depuis les dernières cinq années de sa vie était l'enseigne extérieure de son état social, ayant pleinement conscience qu'il la quittait pour toujours, et il la quitta sans un soupir.

Pour lui, le mot maison ne s'associait à aucun tendre souvenir et le foyer domestique n'avait jamais eu plus de charme qu'une place au coin du feu dans un hôtel luxueux. C'était un homme qui aurait aimé à passer son existence en hôtel garni, si la solidité de sa position n'avait eu à gagner à la possession d'une maison bien montée.

Il alla à l'église de Paddington.

Il n'était que cinq heures à l'horloge de cet édifice : l'église était fermée, mais Sheldon trouva le bedeau qui, moyennant une belle gratification, le conduisit à la sacristie, et là lui montra le livre des mariages et l'acte du dernier qui y avait été célébré.

C'était bien la signature de Charlotte Halliday, un peu incertaine, un peu tremblée.

« Je suppose que vous êtes un parent de la jeune dame, monsieur ? dit le bedeau. L'affaire était un peu étrange, mais la maman de la jeune dame était avec elle ; et d'ailleurs, la jeune dame était majeure ; aussi, voyez-vous, il n'y a rien à dire contre le mariage. »

Sheldon n'avait en effet rien à dire contre le mariage. Si quelque fausse allégation de sa part, quelque lâche et cruelle qu'elle fût, avait pu invalider la cérémonie, une telle fausseté ne lui eût rien coûté.

S'il eût été citoyen des États du Sud de l'Amérique, il aurait suborné quelques témoins pour prouver qu'il y avait du sang noir dans les veines de Valentin.

S'il n'avait pas eu affaire à un aussi fort adversaire que M. le docteur Jedd, il aurait essayé d'obtenir d'une commission de doc-

teurs la déclaration que Charlotte était folle et par ce moyen il aurait annulé son mariage.

Mais dans l'état actuel des choses, il savait qu'il ne pouvait rien.

Il avait échoué : ces trois mots disaient tout.

Il ne perdit pas de temps à l'église et il s'empressa de se rendre dans la Cité, où il arriva juste au moment où Kaye quittait son bureau.

« Avez-vous envoyé, les papiers en question à votre sollicitor ? demanda-t-il.

— Non, j'allais justement les lui porter. J'ai pensé qu'il serait nécessaire de s'assurer qu'il n'existe pas d'autre testament de M Halliday, postérieur à celui-ci ; c'est ce qu'il sera difficile de savoir. Les femmes ne s'arrêtent pas de faire des testaments, quand une fois elles se sont décidées à en faire un. Elles sont prises d'une rage de multiplier ces documents, vous le savez comme moi. Si le testateur, dans cette grande affaire de ce fameux codicille, avait été une femme, le jury aurait difficilement refusé de croire à l'existence d'une demi-douzaine d'autres codicilles cachés dans différents trous et recoins. Les femmes sont coutumières de ces sortes de choses. Comme de raison, je ne doute pas que vous ne m'apportiez le testament avec une entière bonne foi ; mais je prévois de grandes difficultés à trouver de l'argent sur une semblable garantie.

— Ne vous inquiétez pas davantage à ce sujet, dit Sheldon froidement. J'ai reconnu que je pouvais me passer de cet argent, et je suis venu uniquement pour réclamer les pièces. »

Kaye les remit à son client. Il n'était pas tout à fait satisfait du tour qu'avait pris l'affaire, car il avait espéré réaliser de bons profits en exploitant les embarras de Sheldon.

Celui-ci ne lui fit pas l'honneur d'entrer dans de plus longues explications ; il se contenta de mettre les papiers dans sa poche, et il souhaita le bonjour à l'escompteur.

Ce fut la dernière fois que Sheldon parut dans la Cité en sa qualité de négociant solide et respecté.

Il se rendit du bureau de l'escompteur dans celui d'un prêteur sur gages, chez lequel il engagea les bijoux de sa femme et sa propre montre pour une somme de cent vingt livres.

De chez le prêteur sur gages, il revint à Bayswater pour prendre son porte-manteau et de là il se rendit à Euston Hôtel, où il dîna modestement.

Après son dîner il alla dans les rues obscures qui se cachent derrière Euston Square, et trouva là un barbier qui rasa ses favoris et lui coupa les cheveux aussi ras que ses ciseaux le lui permirent.

Le sacrifice de ces ornements opéra un changement extraordinaire dans cet homme ! tous les pires indices caractéristiques de sa physionomie s'accentuèrent, et le visage de Sheldon, privé des épais favoris qui cachaient les coins de sa bouche et des boucles de cheveux qui donnaient de la hauteur et de la largeur à son front, devint un de ces visages auxquels nul n'est disposé à se fier.

Il partit par le train-poste du soir pour Liverpool, protégé par les ombres de la nuit.

Il attendit tranquillement dans cette ville le départ d'un paquebot pour New-York et fut assez heureux pour quitter l'Angleterre un jour avant la date fatale où le premier de ses faux billets arriva à échéance.

Livre 10 · Chapitre 01

Ni la pompe ni la splendeur, ni les fleurs d'été, jonchant le passage des nouveaux époux, n'avaient solennisé le mariage de Valentin et de Charlotte. La cérémonie avait été simple et secrète, attristée par les sombres nuages qui obscurcissaient encore le ciel au-dessus de leurs têtes et pourtant jamais plus heureux époux ne foula la terre, lorsque Valentin reprit à pied le chemin de son logement solitaire, sous un ciel étincelant d'étoiles, après avoir laissé sa jeune femme aux soins de sa mère, dans la nouvelle demeure qu'il leur avait choisie.

Il avait sujet de se réjouir, car il avait passé par la sombre vallée où plane l'ombre de la mort ; il avait vu de près cette redoutable visiteuse contre laquelle les anges de foi et d'amour ne peuvent rien.

Sans peur comme Alcide il avait pénétré dans le royaume des ténèbres, et heureux et triomphant comme le demi-dieu, il était revenu rapportant son précieux fardeau dans ses bras vigoureux.

La lutte avait été dure, l'angoisse de l'incertitude lui avait causé une horrible torture, mais de cet effroyable combat, il était sorti meilleur et plus sage : ce qui manquait de solidité à ses prin-

cipes pour compléter l'œuvre de réformation accomplie par l'amour, Valentin l'avait gagné durant la maladie de Charlotte.

La femme qui lui était promise, l'ange rédempteur dont l'affection lui avait appris à rendre grâce à Dieu, avait semblé prête à s'envoler loin de lui.

Dans les heures heureuses où il lui faisait sa cour, il se savait indigne d'elle, n'ayant d'autres droits à une si belle conquête que ceux qui résultaient d'un amour pur et sans mélange d'égoïsme.

Quand l'heure de l'épreuve vint pour lui, il se dit : Voici l'ange vengeur ! et à cette heure il lui sembla qu'il avait toujours eu le pressentiment caché du malheur auquel son avenir était condamné, même au moment où son bonheur était le plus complet. Qu'avait-il fait, pour mériter l'impunité de toutes les erreurs et de toutes les folies de sa jeunesse ?

Il regardait en arrière et se demandait s'il avait été un aussi vil pécheur qu'il était porté à le penser dans ces heures de repentir. Sa vie pouvait-elle être autre ? N'avait-il pas été lancé sur une mauvaise pente, ses premiers pas ne s'étaient-ils pas trouvés engagés dans un chemin tortueux, avant qu'il ne connût assez la vie pour savoir que dans le voyage à accomplir sur cette terre la ligne droite est celle qu'il faut suivre ?

Hélas ! la réponse faite au tribunal de la conscience était contre lui : d'autres hommes étaient entrés en ce monde dans un milieu aussi mauvais si ce n'est pire que celui où s'était trouvé son berceau, et quelques-uns étaient sortis de cette fange native aussi purs et aussi blancs que la neige nouvellement tombée. La force de caractère qui avait sauvé ces hommes ne lui avait pas été donnée. Ses pieds s'étaient trouvés engagés dans les chemins tor-

tueux et il avait continué sa route, sans souci, avec une sorte d'orgueil, conscient à demi que la route qu'il suivait était mauvaise et que ses vêtements y ramassaient plus de fange qu'il n'aurait convenu à d'autres voyageurs.

Ce ne fut que lorsque la toute-puissante influence de l'amour agit sur sa nature que Haukehurst se réveilla complètement à la conscience de ce qu'il y avait de dégradant dans sa position et qu'il se sentit animé du désir de sortir du marais fangeux de la mauvaise compagnie. Alors, et seulement alors, commença la transformation qui devait finir par amener un changement complet. Quelque influence en dehors de celle de l'amour heureux, était encore nécessaire pour donner de la force au caractère de cet homme, et cette influence il l'avait trouvée dans la grande terreur des derniers trois mois de son existence. La vie de Valentin avait été ébranlée jusque dans ses fondations et il ne pouvait plus jamais être ce qu'il avait été.

Il s'était vu presque au moment de perdre Charlotte. Cela disait tout.

Il s'était vu presque enlever celle qui pour cet homme était père, mère, épouse, famille, passé, présent, futur, gloire, ambition, bonheur, tout, excepté ce Dieu qui plane au-dessus de nous et qui tenait la vie de celle qu'il aimait et son bonheur à lui, dans le creux de sa main.

Il avait vu la mort en face, et jamais dans l'avenir, jamais aux plus belles heures de son bonheur, il ne pourrait oublier le péril auquel il avait été exposé et qui pouvait renaître encore.

Il avait appris à comprendre qu'il ne la possédait pas à titre de don, mais à titre de prêt, qu'elle était un trésor qui, à tout mo-

ment, pouvait lui être réclamé par le Dieu qui le lui avait prêté.

La sombre vallée était traversée et Valentin était debout auprès de sa bien-aimée, sur le haut de la montagne éclairé par les rayons du soleil.

Les docteurs avaient déclaré leur malade sauvée ; l'heure du danger avait passé et le mal produit par l'empoisonneur avait été victorieusement combattu par la science médicale.

« Dans six semaines vous pourrez faire voyager votre femme pendant votre lune de miel, monsieur Haukehurst, elle sera complètement rétablie, dit le docteur Jedd.

— Que parlez-vous d'un voyage pendant leur lune de miel ! s'écria Gustave qui, sur la demande de Diana, s'était mis à la disposition de Valentin. Haukehurst et sa femme viendront passer leur lune de miel à Cotenoir, n'est-ce pas, Diana ? »

Diana répondit que cela serait et cela devait en être ainsi.

Il était impossible d'imaginer une réunion d'êtres plus heureux que ceux qui se trouvaient tous les jours ensemble dans l'agréable résidence où Georgy, Diana et Charlotte avaient été installées avec amour et dévouement par Valentin et Gustave.

Haukehurst avait choisi les appartements et Lenoble avait passé toute la journée qui avait précédé celle du mariage à aller du West End à Kilburn, y apportant des fleurs de serres, des comestibles, des boîtes de bonbons de chez Fortnum et Mason, les Chevet et les Boissier de Londres, de la parfumerie, des livres nouveaux, de la musique nouvelle, et à veiller à la mise en place d'un luxe de sièges moelleux et commodes loués chez un des

marchands de meubles les plus en renom, ainsi que d'un grand piano et d'un harmonium.

« Nous ferons de la musique le soir, dit-il à Diana, qui manifestait son étonnement à la vue de tous ces arrangements, quand nous serons tous rassemblés ici. Pourquoi ouvrir ainsi de grands yeux à la vue de ces riens ? Penses-tu que je n'ai pas pris plaisir à témoigner mon affection à ceux qui ont été si bons pour toi, à tes amis, à ta sœur d'affection ? Je voulais que tout fût brillant autour d'elle, quand on l'amènerait ici, après qu'elle aurait échappé aux serres de la mort, et puis, ne devais-tu pas venir passer ici quelques jours avant notre mariage ? Ton père a été bien surpris d'apprendre de pareils événements. Ne viendras-tu pas le voir bientôt ?

— Oui, cher Gustave. J'irai demain. »

Elle vint en effet le lendemain et trouva le capitaine beaucoup plus affaibli que lors de sa dernière visite.

Il était évident que sa fin était proche : il était très-changé et très-abattu par sa longue maladie, mais l'esprit mondain n'avait pas été entièrement exorcisé, même dans cette triste période de concentration en lui-même.

« Qu'est-ce que tout cela signifie, Diana ? demanda-t-il. Je n'entends pas être ainsi laissé dans l'obscurité. Voilà que vous quittez subitement la maison de M. Sheldon pour aller vous installer dans celle de M Sheldon. Voilà qu'un mariage secret se célèbre, dans un moment où l'on m'avait donné à penser que l'une des parties contractantes était à la mort, et voilà Valentin présenté à M. Lenoble contrairement à la recommandation expresse

que j'avais faite que mon futur beau-fils ne fût pas mis en rapport avec qui que ce soit appartenant à la famille Sheldon.

— Valentin n'est pas de la famille Sheldon, papa. Je ne pense même pas qu'il revoie jamais M. Sheldon.

— En vérité ! s'écria Paget, il se passe donc quelque chose de sérieux, alors ? »

Sur ce, il insista pour avoir une explication, et Diana lui raconta l'histoire des deux ou trois dernières semaines : la maladie toujours croissante de Charlotte, si mystérieuse et si incurable ; le retour subit de Barrow ; les craintes de Valentin ; l'opinion exprimée par le docteur Jedd, que la malade était la victime d'un crime ; l'exclusion systématique de Sheldon de la chambre de la malade, suivie immédiatement par des symptômes d'amélioration et amenant graduellement son rétablissement.

Le capitaine écouta tout cela avec effroi : la distance qui sépare l'attentat contre la vie humaine de tous les autres méfaits est si grand que celui qui n'a pas été jusque-là dans le crime, se regarde comme un saint, quand il songe au forfait de ce grand criminel.

« Grand Dieu ! est-ce possible ? s'écria le capitaine en frissonnant. Et j'ai touché la main de cet homme ! »

Assez tard dans la soirée, lorsque Diana l'eut quitté et qu'il eut repassé sérieusement sa carrière et les divers incidents de sa vie tant soit peu ténébreuse, il trouva quelque consolation dans cette pensée :

« Je n'ai jamais fait de mal à un ver de terre, murmura-t-il avec complaisance, non, la main sur mon cœur, je puis dire que

je n'ai jamais fait de mal à un ver de terre. »

Le capitaine ne s'arrêta pas à réfléchir, que presque tout le mérite de cet aimable trait de caractère, pouvait être imputé à ce qu'il ne s'était jamais trouvé dans une position où il aurait eu une fortune à gagner à écraser un ver de terre ; il ne songeait qu'à l'histoire qui venait de lui être contée sur Sheldon, et il se dit que dans les moments les plus durs de sa vie, jamais son cerveau n'avait seulement conçu la pensée d'un forfait semblable à celui dont cet homme avait poursuivi l'accomplissement pendant près de trois mois.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Pour Charlotte, l'été qui succéda à son mariage se passa très-paisiblement. On ne lui avait pas dit les motifs de ce mariage subit et secret qui l'avait unie à l'homme qu'elle aimait d'un amour si dévoué et si confiant : Valentin et Diana s'étaient entendus ensemble pour amener M Sheldon à agir selon leur volonté, et ce fut sur sa demande que Charlotte consentit à prendre l'étrange parti qu'on lui conseillait.

La fable imaginée pour justifier le singulier désir de M Sheldon était bien innocente. Les docteurs avaient ordonné un climat plus doux que l'Angleterre pour la chère convalescente, Madère, Alger, Malte, ou tout autre point aussi éloigné du globe ; il était impossible, pour M. et M Sheldon, d'entreprendre un aussi long voyage ; M. Sheldon étant retenu pieds et poings liés, dans la Cité, par ses affaires, et M Sheldon ne pouvant quitter son mari,

Charlotte ne pouvait se rendre seule à Malte, avec sa fidèle Diana pour unique compagne ; en somme, il n'y avait rien de mieux et de plus prudent qu'un prompt mariage qui permettrait à la malade de se rendre dans un climat plus doux, accompagnée et gardée par un protecteur naturel, un mari.

« Consentez, chère Charlotte, je vous en supplie, » écrivait Valentin dans un petit billet dans lequel il appuyait la demande de M Sheldon, « quelque étrange que vous paraisse notre désir. Croyez que c'est le meilleur parti à prendre pour vous et pour ceux qui vous aiment. Ne faites pas de questions et contentez-vous de dire oui. »

Àla prière contenue dans cette lettre, aux instances de sa mère et de Diana, Charlotte céda ; elle s'étonnait que Sheldon l'évitât, et plus d'une fois elle avait demandé avec anxiété pourquoi elle ne le voyait pas.

« Papa serait-il malade, demandait-elle, qu'il ne vient jamais voir comment je suis ?

— Les docteurs ont interdit qu'il vînt beaucoup de personnes dans votre chambre, chère enfant.

— Oui, quand j'étais si mal ; mais maintenant que je suis mieux, papa pourrait venir.

— Ma chérie, soyez certaine que le mariage est pour le mieux, » insista Diana.

Le mariage eut lieu.

C'est ainsi que fut épargnée à son âme innocente une révélation qui aurait jeté une ombre funèbre sur l'aurore brillante de sa

vie d'épouse.

Georgy s'engagea par serment à cacher ce secret fatal à sa fille, et Diana la récompensa de sa discrétion, en écoutant, avec une complaisante attention, ses lamentations sur l'iniquité des humains en général, et sur celle de Sheldon en particulier.

Quant à l'horrible secret, récemment révélé par M. Burkham, il n'en avait été rien dit à M Sheldon. Rien de bon ne pouvait résulter d'une semblable révélation. La loi criminelle a des statuts limitant son action qui, pour ne pas être écrits, n'en existent pas moins. Un crime dont la preuve eût été difficile à faire à l'époque de sa perpétration, après un laps de douze années échappait à la justice. Trois personnes venant déclarer qu'à l'époque de la mort de Halliday elles avaient soupçonné Sheldon de l'avoir empoisonné ne prouveraient rien qui fût de nature à faire impression sur un jury, qui ne verrait dans ces témoins que des diffamateurs animés de méchantes intentions. Plus le crime est grand, plus grandes sont les chances de l'accusé, et un moindre coupable sera condamné pour avoir volé dans une poche sur des preuves plus légères que celles qui seraient jugées suffisantes pour déclarer un homme coupable d'avoir fait sauter le Parlement.

Livre 10 · Chapitre 02

La façon dont Sheldon allait se conduire était un grand sujet de frayeur pour sa femme ; elle avait une vague idée qu'il viendrait la chercher dans son agréable demeure et qu'il insisterait pour qu'elle partageât son triste sort futur.

« Si je pouvais obtenir un divorce, disait-elle tristement en discutant la question avec son beau-fils. On devrait avoir le divorce pour de pareilles choses. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'il y en ait eu de ce genre ; Valentin, je ne puis vivre avec lui, je ne pourrais m'asseoir pour dîner en face d'un homme comme celui-là. Et penser que je l'ai connu quand je n'étais encore qu'une petite fille, et que j'ai dansé ma première polka avec lui, quand cette danse fit sa première apparition, quand on portait des bottes polka, des jaquettes polka, qu'on écrivait ses billets d'invitation sur du papier polka, qu'on chantait des airs de polka, et qu'on exécutait en tapisserie, avec des laines de Berlin, des paysans dansant la polka et autres absurdités de ce genre. Oh ! Valentin, à quel homme se fier si ce n'est à celui qu'on a connu toute sa vie ? »

Haukehurst s'engagea à protéger sa belle-mère contre toute tentative de persécution, de la part de son mari : il ne savait guère quelles difficultés il éprouverait dans l'accomplissement de pareil engagement, car dans l'ignorance où il était de l'état désespéré des affaires de Sheldon, il s'imaginait qu'il ferait quelque tentative pour soutenir sa position dans le monde en obligeant sa femme à réintégrer le domicile conjugal.

Il se rendit au cabinet d'affaires de George, quelques jours après son mariage, pour prendre les conseils de cet astucieux homme de loi. Il le trouva à l'ouvrage et en très-bonnes dispositions d'esprit. C'était sur ses conseils que la célébration du mariage avait été précipitée ; l'enlèvement clandestin de Charlotte pendant le sommeil de Philippe avait été effectué sur le plan tracé par lui ; et il était triomphant à l'idée que le complot avait si

bien réussi et que son frère, le plus froid et le plus profond des calculateurs, avait été si complètement joué.

« Cette Nancy est un trésor, dit-il, je ne l'aurais pas cru capable de faire ce qu'elle a fait. Rien de plus habile que la façon avec laquelle elle a amusé Philippe. Rien de plus parfait que le tact et l'habileté avec lesquels elle a fait sortir Charlotte et sa mère de la maison pendant que mon frère voyageait dans le pays des songes.

— Oui, elle a été d'une utilité inappréciable pour nous.

— Et cette demoiselle Paget aussi. Elle a été un fier atout dans votre jeu. J'avais conçu une bonne opinion d'elle dans les occasions que j'avais eues de la voir dans la maison de mon frère, mais elle a prouvé qu'elle était du plus pur métal dans la façon dont elle s'est comportée pendant toute cette affaire. C'est une jeune femme dont je ne serais pas éloigné de faire M George Sheldon, un de ces jours.

— Vous lui faites trop d'honneur, dit Valentin en frissonnant intérieurement. Malheureusement un engagement antérieur empêchera M Paget de profiter d'une aussi excellente occasion.

— La chance ne serait pas si mauvaise que vous semblez le croire, mon bel ami, répliqua George avec quelque indignation. Quand arrivera l'envoi en possession de la fortune constituant la succession Haygarth, je suis en position d'y gagner cinquante mille livres. Ce qui n'est pas vilain pour entrer dans la vie. Je suppose que vous n'avez pas oublié que votre femme est appelée comme héritière légale à recueillir une succession de cent mille livres ?

— Non, je n'ai pas oublié sa position à l'égard de la succession Haygarth.

— Hum ! je suis tout disposé à le croire. Généralement ce sont de ces choses qu'on n'oublie pas. Mais vous paraissez singulièrement froid pour cette affaire.

— Oui, je viens de passer par une de ces fournaises dans lesquelles tous les millions de la Banque d'Angleterre ne sont d'aucun secours à un homme. Ces sortes d'épreuves confondent toutes les notions sur la valeur de l'argent. Et d'ailleurs, je n'ai jamais sérieusement songé à l'héritage de Charlotte autrement que comme une éventualité éloignée. Ces affaires sont si lentes…

— Oui, mais on a marché, des affidavits ont été lancés et l'affaire est en bonne voie.

— Je suis heureux de l'apprendre. Je n'ai pas la prétention de ne pas apprécier la valeur d'une espérance de fortune. J'ai appris seulement à savoir que l'argent n'est pas le but et la fin de tout. Je serais très-heureux avec ma chère femme si elle n'avait pas en perspective les trésors de la succession Haygarth, mais s'ils doivent nous échoir nous n'en serons que plus heureux. Les millions font voir le monde sous un agréable point de vue. Je serais heureux que cette chère enfant fût propriétaire de la plus belle demeure que l'argent peut procurer.

— Oui, et vous aimeriez aussi à voir votre nom figurer parmi ceux des grands capitalistes. Ne faites pas de sentiment, mon cher Haukehurst, cela ne mène à rien. Dieu merci, nous avons réussi à arracher la fille de Tom des griffes de mon frère. Mais vous ne vous attendez pas à me voir fermer les yeux sur ce fait que l'affaire a été fort avantageuse pour vous et que c'est entière-

ment à moi que vous devez les chances que vous avez d'arriver à une grande fortune ? C'est un point que vous n'avez pas là prétention d'oublier, je suppose ? dit George avec une certaine acrimonie.

— Pourquoi aurais-je la prétention d'oublier cela, ou toute autre circonstance de nos relations d'affaires ? Je sais parfaitement que c'est vous qui avez lancé la chasse à la succession Haygarth, et que c'est à vos investigations qu'il faut attribuer la découverte des droits de ma femme à cette succession détenue en ce moment par la Couronne.

— Très-bien, voilà qui est parler franchement et honnêtement. Et maintenant, que disons-nous, à l'égard de notre convention ? Convention toute verbale, il est vrai, mais pour un honnête homme une parole vaut un engagement écrit.

— Notre convention ! répéta Valentin avec étonnement. Sur ma parole, j'ai oublié.

— Ah ! je savais bien que nous en viendrions là. Je pensais bien que vous vous arrangeriez pour oublier nos conditions, pour le cas éventuel de votre mariage avec Charlotte. Ma mémoire n'est pas aussi courte que la vôtre, et je puis affirmer sous serment qu'une conversation a eu lieu entre nous, dans cette pièce même, dans laquelle vous avez consenti à ce que la moitié de la succession Haygarth me soit allouée, comme prix de ma découverte et comme la juste récompense de mes travaux.

— Oui, dit Valentin, je me rappelle cette conversation et je me souviens aussi avoir dit que je trouvais la demande un peu raide, mais que quant à moi, comme futur époux de Charlotte, je n'y ferais pas d'opposition.

— Vous vous rappelez cela ?

— Oui, et si ma femme est consentante à accepter vos conditions, je tiendrai ma promesse.

— Le consentement de votre femme n'est pas nécessaire. Elle s'est mariée avec vous sans contrat et ses droits se confondent avec les vôtres. Sous tous les rapports, c'est vous qui êtes l'héritier légal de la succession Haygarth. »

Valentin partit d'un grand éclat de rire : tout ce qu'il venait d'entendre lui semblait une monstrueuse plaisanterie. Lui, le vagabond sans feu ni lieu qu'il était il n'y avait pas plus d'une année, lui, le fils d'un homme qui avait toute sa vie côtoyé l'abîme faute de posséder cinq livres vaillant, lui investi du droit de réclamer à la Couronne une fortune de cent mille livres.

« Toute cette affaire me semble ridiculement improbable, dit-il.

— Mon frère n'aurait pas fait ce qu'il a fait, si elle lui avait paru improbable. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas à discuter les chances pour et contre ; tout ce qu'il faut, c'est un arrangement entre vous et moi, qui m'assure ma part du butin.

— Je suis prêt à conclure tout arrangement raisonnable ; mais je suis tenu de protéger les intérêts de ma femme et je dois charger un sollicitor d'agir pour moi en cette affaire. À un grec il faut opposer un grec, vous le savez.

— Très-bien, j'aurais pu arranger l'affaire sans l'intervention d'étrangers ; mais puisque vous êtes pour les excès de prudence, vous ferez bien de laisser l'affaire entre les mains de MM. Green-

wood et Greenwood, qui ont agi jusqu'à présent et qui ont tous les documents en leur possession.

— Greenwood et Greenwood ! Charlotte m'a parlé d'actes qu'elle a signés, d'hommes de lois qu'elle a vus, mais elle ne m'a dit ni la nature des actes, ni le nom des hommes de lois. Je me suis abstenu de lui parler d'affaires. Le traitement qu'elle a subi lui a laissé une grande excitation nerveuse et nous nous efforçons de bannir de son esprit tous les sujets désagréables.

— Oui, tout cela est fort bien, mais les affaires sont les affaires, vous le savez. Vous ferez bien de voir Greenwood et Greenwood, à l'instant. Annoncez-leur votre mariage. Vous laisserez dans l'ombre la conduite de Philippe, c'est convenu entre nous. Vous leur direz que votre mariage a été un mariage d'amour, romanesque et sentimental, accompli contre les idées de mon frère. Ils ne soulèveront aucune objection, du moment que vous manifesterez l'intention de laisser l'affaire entre leurs mains.

— Vous n'avez eu aucune nouvelle de votre frère ?

— Non, rien, ou presque rien. J'ai été hier à son bureau. Il n'y a pas paru depuis la maladie de Charlotte, et Orcott n'a reçu ni lettre, ni message de lui depuis le jour de votre mariage. Les choses semblent s'embrouiller complètement. Orcott donne à entendre que les affaires de Philippe traversent une passe difficile, mais c'est un imbécile qui sait bien peu de chose. Il semblerait, d'après lui, que Philippe était à la hausse, et que la baisse de toutes les valeurs a été la ruine pour lui. Voyez-vous, quand un homme se classe parmi les haussiers, il n'y a jamais chance qu'il passe au camp des baissiers et vice versa. Les spéculateurs sont pris d'une sorte de folle infatuation et l'homme engagé dans une

voie y persiste jusqu'à ce qu'il soit entièrement ruiné ; tout au moins, c'est ce que m'ont dit des gens de Bourse, et je crois que c'est bien près de la vérité. »

Ce fut tout ce que Valentin put apprendre pour le moment, sur le compte de Sheldon. Chaque coup de marteau faisait battre le cœur de Georgy. À chaque visite accidentelle qui arrivait à la villa elle s'imaginait que c'était l'aigle fondant sur le colombier.

« Je ne puis m'ôter de l'esprit qu'il viendra et qu'il m'emmènera avec lui, dit-elle. Si la justice pouvait seulement faire quelque chose, de façon à ce que mon second mari ne puisse pas me forcer à vivre dans cette terrible maison où j'ai passé tant de jours et tant de nuits dans l'angoisse, que je suis convaincue que sa vue seule me rendrait malheureuse tout le reste de ma vie.

— Ma chère madame Sheldon, il ne viendra pas, dit Valentin.

— Si je pouvais seulement m'en aller bien loin et savoir que la mer ou quelque autre chose de ce genre est entre nous.

— Nous vous emmènerons de l'autre côté du canal, plus loin encore si cela vous plaît. Diana et M. Lenoble doivent se marier bientôt, et dès que Charlotte sera assez forte, nous nous rendrons en Normandie, dans leur château.

— Un château. En vérité ! s'écria M Sheldon avec un peu d'humeur. Dire que Diana, sans un denier, et avec un véritable vagabond pour père, épouse un homme qui a un château, tandis que ma pauvre Charlotte !... Je ne voudrais pas vous blesser, M. Haukehurst, mais réellement cela me paraît bien dur.

— Il est dur que Charlotte n'ait pas épousé un prince, toutes les grandeurs d'un prince des contes de fées n'eussent été que

bien juste ce qui lui est dû, mais il se trouve heureusement, chère madame Sheldon, que votre douce et bonne fille a des goûts simples et ne soupire pas après les bijoux et les palais. Si elle devenait jamais riche…

— Ah ! soupira Georgy avec accablement, je n'espère pas cela. Je n'ai jamais rien pu comprendre à cette idée d'une fortune que M. Sheldon lui a mise dans la tête. Je sais que la mère de mon mari était une Meynell, fille d'un marchand de tapis dans la Cité, et je ne vois pas comment une grande fortune pourrait advenir à Charlotte de son chef. Quant aux Halliday les fermes de Hyley et de Newhall sont les seules propriétés qu'ils aient jamais possédées de mémoire d'homme.

— La fortune sur laquelle Charlotte a des droits vient de l'ancêtre maternel de Christian Meynell. Je ne compte pas sur ces biens-là pour assurer notre avenir. S'ils viennent, nous en serons reconnaissants.

— Est-ce qu'il s'agit d'une somme d'argent considérable ?

— Eh ! bien, oui, je crois que la somme est considérable.

— Vingt mille livres peut-être ?

— J'ai entendu parler d'une somme de cette importance. »

Il n'éprouvait pas le besoin de faire entrer dans l'esprit faible de Georgy ces idées de grande fortune. Il se rappela ce qui lui avait été dit par Sheldon le soir du jour de Noël, pendant qu'ils se promenaient ensemble dans le petit jardin de Bayswater et il comprit qu'il y avait un grand fonds de raison dans les avis de cet habile scélérat.

Livre 10 · Chapitre 03

Valentin était devenu par son mariage le principal intéressé dans l'héritage auquel avait droit sa Charlotte, et George, dont il avait été le collaborateur dans la recherche de cet héritage, demandait la part du lion qu'il s'était attribuée, par le contrat intervenu entre eux au début de cette entreprise. Mais Valentin refusa de disposer d'un bien qui appartenait à sa bien-aimée, et il ne voulut rien conclure avant d'avoir consulté des hommes de lois de taille à se mesurer avec le frère de Sheldon. Il se rendit chez M. Greenwood, de la maison Greenwood et Greenwood, une huitaine de jours après son mariage et lui remit l'acte légal.

M. Greenwood reçut cette communication d'un air très-grave et même sévère.

« Savez-vous que c'est un acte des plus sérieux que vous avez accompli, monsieur Haukehurst ? demanda-t-il sévèrement. Vous entraînez une jeune femme à un mariage précipité, sans que ses conseils légaux aient été consultés, sachant que cette jeune dame est héritière légale d'une grande fortune et que l'instance pour faire consacrer ses droits est déjà pendante. Pardonnez si je suis obligé de vous dire qu'il y a un manque de délicatesse dans un pareil procédé.

— L'imputation que renferme votre observation n'est pas agréable, monsieur Greenwood, fit observer Valentin avec tranquillité, mais je suis tout disposé à pardonner une injustice de votre part, quand elle est inspirée par le désir de défendre les intérêts de votre cliente ; je pense que vous vous convaincrez promptement que ses intérêts ne sont nullement mis en danger par son mariage avec moi. Il y a des complications sociales dont

on est obligé de chercher la solution en dehors des lois et de l'équité. La situation de M Halliday dans ces derniers mois était devenue d'une nature excessivement pénible, si pénible, que la protection légale résultant d'un mariage était le seul moyen de la sauver d'un péril imminent. Je ne puis m'expliquer davantage sur ces pénibles circonstances. Je ne puis que vous assurer que j'ai épousé votre cliente avec le consentement et l'approbation de sa seule proche parente et sans me laisser influencer par des vues intéressées. Quelles que soient les dispositions qu'il vous plaira de prendre pour la sauvegarde des intérêts de ma femme, je suis prêt à y adhérer et à me prêter à leur prompte exécution.

— Vous vous exprimez d'une façon très-honorable et faite pour inspirer toute confiance, monsieur Haukehurst, s'écria M. Greenwood avec une soudaine cordialité. Je vous prie de regarder comme rétracté ce qu'il pouvait y avoir d'offensant dans les observations que je vous ai faites tout à l'heure. Vos affaires, je me plais à le croire, sont dans des conditions de solvabilité convenables.

— Je ne dois pas un denier.

— Bien, et M. Sheldon, le beau-père de la jeune dame et mon client, a-t-il donné son approbation à ce prompt mariage ?

— Le mariage a eu lieu sans qu'il en eût connaissance et sans son consentement.

— Puis-je vous demander la raison qui a motivé ce secret gardé à son regard ?

— Non, monsieur Greenwood, c'est justement cette raison que je ne puis vous dire. Mais croyez-moi lorsque je vous assure que

nous avons été déterminés par une raison toute-puissante.

— Je suis bien obligé de me contenter de votre déclaration, si vous vous refusez à vous fier à ma discrétion : mais comme M. Sheldon est mon client, je suis obligé de songer à ses intérêts aussi bien qu'à ceux de M Halliday… de M Haukehurst. Je suis quelque peu surpris qu'il ne soit pas venu me voir depuis le mariage. Il en a eu connaissance, je présume.

— Oui, je lui ai écrit immédiatement après la cérémonie, en joignant à ma lettre une copie de l'acte de mariage.

— Le mariage apporte un changement considérable dans sa position.

— En quoi ?

— Mais, dans le cas du décès de sa belle-fille. Si elle était morte sans avoir été mariée et sans avoir testé, sa fortune serait allée à sa mère. En outre il y avait une assurance sur la vie de M Halliday.

— Une assurance !

— Oui, n'aviez-vous pas connaissance de ce fait ? M. Sheldon, par une prudence bien naturelle, avait assuré la vie de sa belle-fille pour une somme considérable, en réalité, pour cinq mille livres, je crois, de sorte qu'en cas de décès avant qu'elle eût été envoyée en possession de la succession Haygarth, sa mère aurait reçu quelque compensation.

— Il avait assuré sa vie ! » dit Valentin à demi-voix.

Là était la clef du mystère. L'envoi en possession de la succession Haygarth n'était qu'une éventualité éloignée, incertaine et

nébuleuse, qui ne pouvait guère tenter un assassin, tandis qu'une assurance sur la vie offrait la perspective d'un profit immédiat.

Le seul chaînon qui manquât pour compléter la chaîne de preuves contre Sheldon était trouvé, il n'y avait plus à chercher la raison qui l'avait poussé au crime.

« Cet homme connaît une assurance faite sur sa vie, pensa Valentin, il se peut qu'il y en ait eu plus d'une. »

Après un court silence, pendant lequel Valentin était resté absorbé dans ses réflexions, l'homme de loi procéda à la discussion des dispositions à prendre par acte postérieur au mariage pour sauvegarder les intérêts de sa cliente.

Dans le cours de cette discussion, Valentin expliqua la position dans laquelle il se trouvait placé à l'égard de George Sheldon, et fit connaître la prétention de celui-ci sur l'héritage.

M. Greenwood fut complètement abasourdi en entendant Haukehurst s'expliquer sur ce sujet.

« Et vous dites que cet homme réclame la moitié nette de l'héritage, c'est-à-dire cinquante mille livres, comme rémunération de son insignifiante découverte ?

— Telle est la demande qu'il a faite et à laquelle je suis engagé à ne pas m'opposer. Il est certain qu'il a des prétentions bien grandes, mais il faut cependant reconnaître que sans la découverte qu'il a faite, ma femme et les parents de ma femme seraient probablement descendus au tombeau dans l'ignorance de leurs droits sur cette succession.

— Je vous demande pardon, monsieur Haukehurst : si M. George Sheldon n'avait pas fait cette découverte, elle eût été faite par quelque autre, soyez-en persuadé. Il y eût eu une petite perte de temps, mais voilà tout. Il ne manque pas d'individus du genre de M. George Sheldon qui sont à l'affût de hasards semblables et qui se contentent d'une très-petite rémunération, si on la compare aux prétentions que celui-ci élève. Mais tenez, je connais un homme, un Français, nommé Fleurus, qui se donnera tout autant de mal pour une succession de quelques centaines de livres qui n'est pas réclamée, que celui que s'est donné George Sheldon pour la succession Haygarth. Et il a réellement l'impudence de vous demander cinquante mille livres ?

— Réclamation à laquelle je suis engagé à ne pas faire d'opposition.

— Mais vous ne vous êtes pas engagé à y faire droit ? Mon cher M. Haukehurst, c'est une affaire que vous devez me permettre de régler pour vous, comme conseil de votre femme. Nous vous considérerons comme tout à fait en dehors de la question, si cela vous convient, et de cette manière vous vous tirerez de vos relations avec George Sheldon les mains parfaitement nettes. Vous ne ferez pas d'opposition à sa réclamation, mais c'est moi qui y résisterai, comme conseil de votre femme. Mais ignorez-vous que cet homme avait fait un compromis avec son frère, par lequel il consentait à ne recevoir que le cinquième de l'héritage et le remboursement de ses frais et débours et renonçait à toute autre prétention ? J'ai un extrait de ce compromis parmi les pièces du dossier de M Halliday… de M Haukehurst. »

Après quelques explications, Valentin consentit à remettre toute l'affaire entre les mains de M. Greenwood.

Fin contre fin, c'était une affaire à régler entre les deux hommes de loi.

« Je ne suis que prince consort, dit-il en souriant. Je ne prétends pas à prendre un rôle actif dans l'administration de la fortune de ma femme. Je ne sais, en vérité, si je ne serais pas plus complètement heureux de notre mariage, si elle n'était pas l'héritière d'une si grande fortune. »

Àces mots M. Greenwood se laissa aller à un moment d'hilarité.

« Allons, allons, monsieur Haukehurst, s'écria-t-il, cela ne peut pas passer. Je suis un vieux renard, je connais le monde, et vous ne pouvez pas me demander de croire que l'idée de la perspective de fortune qui s'ouvre pour votre femme, peut vous causer autre chose qu'une franche et complète satisfaction.

— Vous ne pouvez pas le croire ? Non, peut-être, répondit Valentin d'un air pensif. Mais vous ne savez pas combien il s'en est fallu de peu que ces perspectives de fortune ne me coûtassent la perte de ma femme. Et même maintenant qu'elle est ma femme en vertu de liens que la mort seule peut rompre, il me semble encore que sa fortune pourrait amener une sorte de division entre nous. Il y a des gens qui me considéreront toujours comme un aventurier heureux, et mon mariage comme le résultat d'une habile intrigue. Je ne puis porter à la connaissance du monde que j'aimais Charlotte Halliday depuis le premier instant où je l'avais vue et que je lui avais demandé d'être ma femme, trois jours avant d'avoir découvert ses droits à la succession Haygarth. Un homme ne peut se promener avec un écriteau sur la poitrine. Je pense que ma destinée me condamne à être mal jugé durant

toute ma vie. Il y a un an, j'avais peu de souci de l'opinion de mes semblables, mais j'ai maintenant le désir d'être digne de ma femme aussi bien dans l'estime des hommes que dans la profondeur de ma propre conscience.

— Allez et terminez votre lune de miel, dit l'homme de loi. Elle doit être dans son premier quartier, je pense… Allez et laissez-moi le soin de traiter avec George Sheldon. »

Livre 10 · Chapitre 04

« Dites donc, Lenoble, dit tout à coup Paget, une après-midi que sa fille et son futur beau-fils, réunis auprès de son sofa, consacraient à l'entourer de leurs soins, à quand votre mariage avec Diana ? Rien ne s'oppose plus à votre union. »

Diana arrêta sur lui un regard sérieux.

« Cher papa, il ne peut être question de mariage tant que vous êtes aussi malade, dit-elle gentiment.

— Et après, quand je serai parti, vous ne voudrez pas entendre parler de mariage avant l'expiration de six mois après l'enterrement de votre père, et vous resterez seule au monde. Vous ne pourrez rester à la charge de Haukehurst et de sa femme. Ce que vous avez de mieux à faire, Lenoble, c'est de conclure le mariage incontinent, de manière à ce que je puisse voir ma fille, auprès de moi, avec le titre de Madame Lenoble de Cotenoir. Ce sera une consolation pour moi de voir ce beau jour. Je pensais qu'il me serait donné d'aller vivre avec vous, et de faire de temps en temps un petit voyage à Paris pour me retremper, mais toutes ces espé-

rances sont mortes maintenant. Cela me paraît un peu dur par moments, et je pense à Moïse, à ses quarante années passées dans le désert avec ses malheureux Hébreux, toujours prêts à la révolte et à adorer quelque veau d'or, s'il les perdait de vue pendant vingt-quatre heures. Tourbe de mendiants ingrats toujours prêts à se mutiner, de véritables radicaux, sur ma parole ! Et il supporta tout cela, le voyage à travers les sables du désert, les révoltes incessantes, et l'ingratitude ; et après quarante années de cette vie, quand enfin il aperçut la terre promise la mort vint le frapper ! J'ai comme lui traversé le désert, j'ai erré à travers les sables arides, ayant à souffrir de l'ingratitude des hommes auxquels j'ai rendu service, j'ai traversé tout cela, et au moment où j'entrevois la terre de Chanaan, le rideau baisse. »

Diana et Lenoble lui prodiguèrent leurs consolations et cherchèrent à remonter son courage en lui parlant d'une terre promise bien plus belle et bien plus brillante que Cotenoir.

« Oui, dit-il d'un air songeur, j'ai lu cela bien souvent. Une ville dont les maisons sont bâties avec le jaspe, le porphyre, l'émeraude et la sardoine, avec des portes de perles et dont les rues sont pavées d'or. Voilà ce que saint Jean a vu dans sa vision ; et nous n'avons qu'à le croire sur parole ; mais il y a quelque chose que je puis croire et comprendre. « Dans le royaume de mon père il y a de nombreuses demeures. » Il y a plus d'espoir pour le pauvre pécheur de ce monde, dans cette promesse, que dans tous les rêves de saint Jean sur les portes de perles et les édifices d'émeraudes. »

Le capitaine déclinait rapidement. Il avait échangé son fauteuil pour un sofa et le temps était proche où il devrait échanger le sofa pour son lit. Après cela il ne resterait plus qu'un seul et

dernier changement, avec l'idée duquel le malade se réconciliait chaque jour davantage.

Il avait lu l'Évangile avec plus d'attention dans ces derniers temps, et il avait trouvé du soulagement dans la lecture de ces pages sublimes. Ne contiennent-elles pas des consolations pour tous, pour l'homme du monde comme pour le saint ? C'est là seulement qu'on peut trouver une foi s'adaptant à toutes les conditions de la vie et ayant une base assez large pour les faiblesses de la faillible humanité. Le bouddhisme peut contenir des principes moraux tout aussi parfaits, Mahomet peut offrir des espérances aussi élevées et aussi divines, mais c'est dans l'Évangile qu'est développé le seul système qui s'adapte immédiatement à la culture de l'homme voué aux travaux de l'esprit et à la vie active du travailleur sur cette terre.

Gustave n'était que trop heureux de posséder sa femme plus tôt qu'il ne l'avait espéré.

« Il y a assez longtemps que tu me tiens éloigné de toi, méchante, dit-il, maintenant c'est ton père qui désire que notre mariage soit conclu au plus tôt. Il aura lieu la semaine prochaine. Je n'accepterai plus d'excuses. Nous serons plus tôt prêts à recevoir tes amis, ta Charlotte et son Haukehurst. »

Diana sourit.

« Cher Gustave, vous êtes toujours plein de bonté, » dit-elle.

Il était très-doux pour elle de penser que sa nouvelle demeure offrirait un agréable port à la tendre amie qui l'avait si longtemps abritée sous son toit. Et avec Charlotte, sa chère sœur adoptive,

viendrait l'homme qu'elle avait aimé autrefois et à la vie duquel elle avait rêvé d'associer son existence.

Elle s'étonnait de son inconstance en s'apercevant combien le rêve s'était complétement envolé.

Devant les sérieuses réalités de la vie, devant la maladie et le chagrin, devant l'ombre effrayante de la mort, cette vision de sa jeunesse s'était entièrement dissipée.

Il était possible que la franche déclaration d'amour de Lenoble eût puissamment aidé à effacer de son esprit la peinture fantastique de la vie qu'elle avait rêvée ; elle ne savait pas au juste s'il en était ainsi, mais ce qu'elle savait, c'est qu'une existence nouvelle et plus heureuse avait commencé pour elle à partir du moment où elle avait donné loyalement tout son cœur à Lenoble.

Tous les arrangements furent pris pour que le mariage eût lieu une semaine après que le capitaine en eut exprimé formellement le désir. Il devait d'abord être célébré à l'église protestante, puis dans une chapelle catholique, de façon à ce que cette double cérémonie établît un lien légal que rien ne pût rompre plus tard.

Charlotte était assez bien rétablie pour obtenir la permission d'assister à la cérémonie, après avoir exercé quelque peu sa puissance de persuasion sur le médecin aux soins duquel elle avait été confiée par le docteur Jedd, après que tout danger avait disparu.

Le capitaine exigea avec une vive insistance que le déjeuner de noces eût lieu chez lui.

« Et Valentin, dit-il, il sera certainement des nôtres. J'ai un secret à lui dire, une sorte d'expiation à accomplir, des nouvelles à

lui apprendre qui ne lui seront pas très-agréables peut-être… mais il n'y a pas de ma faute.

— Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, papa, je l'espère, du moins, dans l'intérêt de Charlotte et de Valentin.

— Cela dépend de la manière dont ils les prendront. Votre amie Charlotte n'a pas un amour bien prononcé pour l'argent, n'est-ce pas ?

— Aimer l'argent ! Un enfant connaît autant la valeur de l'argent que Charlotte. Si ce n'est pour faire l'aumône dans les rues et acheter de jolis présents pour ses amies, elle n'éprouve ni le besoin, ni le désir d'avoir de l'argent. Elle est la plus généreuse et la plus désintéressée des créatures.

— Je suis très-heureux de l'apprendre, dit le capitaine sèchement. Et quant à M. Haukehurst ?… Croyez-vous que ce soit réellement un mariage d'amour que celui qu'il a fait avec M Halliday ? Il n'y a pas d'arrière-pensée, pas de vues intéressées au fond de ce romanesque attachement, hein, Diana ?

— Non, papa. Je suis sûre qu'il n'a jamais existé d'amour plus vrai que le sien. Je l'ai vu à de rudes épreuves et je me ferais garante de la sincérité de son dévouement.

— J'en suis enchanté. Assurez-vous bien que nous aurons Haukehurst et sa femme à notre petit déjeuner. Un poulet, un ananas, une bouteille de vin du Rhin, et la bénédiction d'un père, voilà tout ce que je puis vous donner. Mais le poulet et le vin du Rhin viendront de chez Gunter, et la bénédiction sortira du plus profond d'un cœur paternel. »

La journée qui donna Diana à son mari fut superbe et la nouvelle épouse était charmante sous sa simple toilette.

Le mariage de Lenoble fut célébré sans plus d'apparat que celui qui avait assuré la sécurité de Charlotte et le bonheur de Valentin.

L'ombre de la mort planait dans le proche voisinage des nouveaux époux, car ils savaient que celui qui présidait ce jour-là à la petite fête de leur mariage, aurait bientôt goûté cette coupe sacrée qui ne laisse pas après elle de déboire amer.

Le déjeuner promis par le capitaine fut servi avec beaucoup d'élégance. Les fleurs et les fruits, les vins dans leurs bouteilles couvertes d'une rosée glacée, les poulets et les langues idéalisés par l'art des artistes culinaires et à peine reconnaissables sous le glacis de gelées de viande qui les ornaient, les délicates salades de homard et le parfait au café faisaient honneur à la célèbre officine de Belgrave, d'où sortait cet élégant déjeuner.

Paget avait été heureux d'envoyer ses ordres à Gunter, certain qu'il était des fonds nécessaires pour acquitter la note.

C'était presque pour lui comme un coup d'œil jeté sur cette terre de Chanaan en Normandie qu'il ne devait jamais habiter.

Il était très-faible et très-malade, mais la surexcitation du moment le soutenait dans une certaine mesure.

Le domestique qui lui avait été donné pour le servir et le soigner, l'avait habillé avec beaucoup de soin, dans une robe de chambre aussi élégante que celles qu'il portait quand, jeune lieutenant sans le sou, il menait la vie joyeuse de garnison, cinquante années auparavant ; ses longs cheveux blancs étaient surmontés

d'une calotte, ses pieds patriciens étaient mis en relief par d'élégantes pantoufles.

Il avait mis de côté l'Évangile et toute idée du compte terrible qu'il avait le désir et l'espoir de régler d'une façon satisfaisante, par un pauvre dividende qui le libérait envers ce miséricordieux créancier qui oublie si facilement tant de dettes légitimes.

Pour ce jour, il était tout au monde, c'était son dernier grand lever, et il se montra à la hauteur de la circonstance.

La petite table, élégamment servie, était placée près du sofa où était étendu le malade, soutenu par de nombreux oreillers.

Sa fille et Lenoble, Valentin, Charlotte et Georgy formaient le cercle autour de lui.

Son domestique et un imposant personnage envoyé par la maison Gunter servaient à table.

Personne ne fit grand honneur au festin, et chacun éprouva une sorte de soulagement quand le maître d'hôtel et le factotum du capitaine se furent retirés, après avoir servi le café avec une solennité funèbre.

Valentin était plein d'attentions et de cordialité pour son ancien patron : il aurait fallu des griefs bien grands pour qu'il y songeât à une pareille heure. Valentin ne se rappelait qu'une chose, c'est qu'il avait vu cet homme dans des temps bien difficiles et que, pour lui, le voyage sur cette terre était bien près de son terme.

Le petit banquet n'avait pas été servi dans le salon du capitaine ! Pour cette occasion mémorable, la propriétaire de la mai-

son avait mis à sa disposition la salle à manger et le salon du rez-de-chaussée, dépendant de l'appartement d'un locataire qui avait quitté Londres à la fin de la saison. Le salon, comme la chambre de l'étage supérieur, donnait sur le parc et le capitaine pria ses hôtes, à l'exception de Valentin, de passer dans cette pièce, peu de temps après la retraite des domestiques.

« J'ai une petite conversation particulière à avoir avec Valentin, dit-il. J'ai un secret à lui communiquer. Diana, montrez à M Haukehurst les équipages. Vous pourrez voir la grande avenue de ma chambre, ce qui n'est pas possible des fenêtres de cet étage. Il y a encore de beaux équipages, mais il est maintenant trop tard pour la crème de la crème. Je me rappelle un temps où le West End était un désert à cette époque de l'année, mais j'ai assez vécu pour voir le nivellement de toutes les distinctions, aussi bien dans les saisons que dans les classes de la société. »

Charlotte et Diana se retirèrent avec M Sheldon et Lenoble dans la pièce voisine.

Valentin était fort en peine d'imaginer quelle communication avait à lui faire son ancien patron.

Le prudent Horatio attendit que ses hôtes ne fussent plus à portée d'entendre et qu'ils causassent gaiement près de la fenêtre ouverte au-delà de laquelle tout était vie et mouvement, où la brise agitait le vert feuillage des arbres sous l'éclat du ciel bleu. Quand il les considéra comme tout à leur conversation, le capitaine se tourna du côté de Valentin.

« Valentin, dit-il, nous avons vu ensemble des temps bien durs, nous les avons passés sur la terre étrangère, au milieu

d'étrangers, et je pense que des liens d'amitié se sont établis entre nous. »

Il tendit sa pauvre main affaiblie que Valentin s'empressa de serrer avec une franche cordialité.

« Cher maître, mon cœur n'a pour vous que des sentiments affectueux. »

C'était parfaitement vrai.

« Et lors même que je serais disposé à vous garder quelque rancune pour le temps passé, alors, vous le savez, que vous étiez assez enclin à vous soucier fort peu des embarras où vous me laissiez, pourvu que vous ayez pu vous en tirer vous-même sain et sauf ; si j'étais disposé à me souvenir de ces sortes de choses, ce qui n'est pas, sur ma parole, le noble courage de votre fille et son dévouement au temps où la vie de ma femme était en danger, se dresseraient entre moi et le souvenir de ces vieux griefs. Je ne saurais vous dire les sentiments profonds que m'inspire sa bonté dans ce moment cruel.

— Elle est une Paget, murmura le capitaine avec complaisance, noblesse oblige. »

Valentin put à peine retenir un sourire au souvenir des nombreuses occasions où les obligations résultant d'un noble lignage, avaient pesé d'un poids si léger pour son aristocratique patron.

« Oui, Valentin, reprit le capitaine d'un air pensif, nous avons vu d'étranges choses ensemble. Quand j'ai commencé mon voyage à travers le monde, aux jours de la Régence, je ne me doutais pas combien le voyage serait fatigant et les étranges gens que je devais rencontrer parmi mes compagnons. Néanmoins, me

voilà arrivé à la dernière étape, et je remercie là Providence qui me permet de finir mes jours aussi confortablement. »

Pendant quelque temps il retomba dans ses réflexions et garda le silence, puis s'arrachant à sa rêverie avec une sorte d'effort, il avala quelques gorgées d'une boisson rafraîchissante placée auprès de lui, et aborda la question avec une étrange brusquerie.

« Vous vous rappelez votre voyage à Dorking, Valentin, au mois d'octobre dernier, quand vous avez été pour voir cette tante mystérieuse, hein ? »

Valentin rougit en entendant le capitaine rappeler la fable qu'il avait imaginée pour expliquer son voyage.

« Oui, dit-il d'un ton grave, je me rappelle vous avoir dit que j'allais voir une tante à moi qui habitait Dorking.

— Une tante ayant quelque argent, n'est-ce pas, Valentin ? demanda le capitaine avec un sourire railleur.

— Oui ; il se peut que j'aie été jusqu'à parler d'un peu d'argent.

— Et il n'y avait pas plus de tante que d'argent ; tout cela n'existait que dans votre inventive imagination ; et, au lieu d'aller à Dorking, c'est à Ullerton que vous vous êtes rendu, n'est-ce pas, Valentin ? Vous vouliez par là me donner le change ; vous vouliez lancer votre vieux compagnon sur une fausse piste, n'est-ce pas ? Vous pensiez tenir en main une bonne affaire, et vous craigniez que votre vieil ami ne réclamât sa part ?

— Dame ! voyez-vous, c'est que mon vieil ami était assez dans l'habitude de réclamer la part du lion. En outre, cette bonne affaire ne m'appartenait pas. J'avais à défendre les intérêts d'une

autre personne, de celui qui m'employait, en somme ; et c'était d'après sa recommandation, et pour me conformer à ses instructions, que j'ai imaginé cette fable innocente au sujet de cette tante de Dorking. Je crois qu'il n'y avait rien de déshonorant dans cette manière d'agir. Nous étions tous les deux des soldats de fortune, et le stratagème dont j'usais vis-à-vis de vous était fort innocent. Nous aurions imaginé quelque stratagème, inventé quelque fable dans les mêmes conditions. C'était une question de finesse.

— Précisément, et si le plus vieux soldat, qui avait fait ses preuves dans plus d'une campagne, réussit à s'assurer l'avantage dans la lutte, le jeune aventurier n'avait trop rien à dire, n'est-ce pas, Valentin ?

— Eh bien ! non, je crois que non, » répondit Valentin intrigué par la singulière expression du visage de son vieux compagnon.

Le clignement malicieux des yeux du capitaine, le sourire de triomphe qui se dessinait sur ses lèvres ne disaient rien de bon.

Valentin se rappelait le vague soupçon qui avait traversé son esprit quand la veille de Noël, le capitaine et lui avaient dîné ensemble dans un restaurant du West End, et quand le capitaine avait porté un toast à Charlotte avec un sourire dans lequel il avait cru voir une signification sinistre.

Il commença à pressentir quelque révélation peu agréable.

Il commença à comprendre que d'une façon ou d'autre le vieil intrigant devait avoir réussi à se jouer de lui.

« Qu'allez-vous m'apprendre ? demanda-t-il. Je vois que quelque méchante pensée occupe votre esprit. Comment vous

trouviez-vous à Ullerton en même temps que moi ? Je vous ai rencontré à la station et j'ai eu vaguement le soupçon que ce n'était pas la première fois que vous me suiviez. J'ai vu un gant dans le cabinet d'un certain individu, un gant que j'aurais juré vous appartenir. Mais, quand je suis revenu, vous m'avez entretenu d'une manière si plausible de la nouvelle affaire qui vous occupait, que j'ai été assez sot pour vous croire. Mais maintenant je suppose que vous avez bien pu me jouer et me duper.

— Jouer, duper, voilà de dures paroles, mon cher Valentin, dit le capitaine avec une adorable mansuétude. J'avais autant de droit de traiter quelque affaire imaginaire à Ullerton, que vous d'aller voir une tante de pure invention à Dorking. L'intérêt personnel nous guidait tous les deux. Je ne crois pas que vous ayez le droit de vous trouver offensé, si je vous ai caché mes mouvements et si je me suis tenu derrière vos talons pendant que vous traitiez cette affaire d'Ullerton. Je ne crois pas que vous ayez, moralement, un juste sujet de vous plaindre de votre vieil allié.

— Eh bien, il est possible qu'en cela vous ayez assez raison, dit Valentin.

— Serrons-nous la main, alors. Je n'ai plus longtemps à vivre, et j'éprouve le besoin de me sentir en paix avec le genre humain. Voyez-vous, si, de prime abord, vous étiez venu à moi franchement et généreusement, et si vous m'aviez dit : Mon cher ami, j'ai en main une bonne affaire, occupons-nous-en ensemble et voyons quel parti on en peut tirer ; vous vous seriez mis sur un pied avec moi, où, comme homme d'honneur, je me serais regardé comme obligé de considérer vos intérêts comme étant les miens. Mais vous vous êtes séparé de moi ; vous avez essayé de me jeter de la poussière dans les yeux, de m'empêcher d'y voir

clair, moi le capitaine Horatio Paget. Doué d'un certain génie pour la diplomatie, vous avez essayé d'accomplir ce qu'aucun homme n'est parvenu à faire, et vous m'avez délié de toutes les obligations qui sont sacrées pour un homme honorable. C'était, en effet, mon gant que vous avez vu dans le cabinet de M. Goodge. J'ai eu un entretien satisfaisant avec ce révérend personnage, pendant la courte excursion qui vous a éloigné d'Ullerton, je ne sais encore dans quel but. À certaines conditions, M. Goodge a consenti à m'accorder le privilège de prendre un certain nombre de lettres à mon choix, dans les lettres de M Rebecca Haygarth. J'ai tout lieu de croire que j'ai fait un choix judicieux, car les renseignements, ainsi obtenus, m'ont mis sur une piste qui, habilement suivie, m'a conduit à un résultat triomphant.

— Je ne comprends pas… » commençait à dire Valentin.

Mais le capitaine ne lui laissa pas le temps d'en dire davantage.

« Vous ne comprenez pas qu'il pouvait exister une autre ligne généalogique que celle que vous et George avez si nettement établie. Ni l'un ni l'autre, vous n'avez cette expérience du monde qui, seule, donne une grande portée à la vue. Vous avez découvert la parenté existant entre les familles Haygarth et Meynell. Cette découverte en elle-même était un triomphe. Vous vous êtes laissé griser par la joie de ce triomphe. Dans une affaire qui de toutes les affaires sur lesquelles s'exerce l'intelligence de l'homme, exige le plus de calme et de réflexion, vous vous êtes mis à l'œuvre avec une précipitation fébrile. Au lieu de rechercher tous les descendants de Christian Meynell, vous vous êtes arrêtés au premier qui vous est tombé sous la main, et vous l'avez déclaré, de votre auto-

rité privée, le seul héritier de la fortune laissée par feu John Haygarth. Vous avez oublié qu'il pouvait y avoir d'autres descendants dudit Christian Meynell, des descendants primant votre femme Charlotte dans la ligne de succession.

— Je ne puis m'imaginer qu'il existe d'autres descendants, dit Valentin d'un air étonné. Vous paraissez connaître parfaitement notre affaire, mais il y a un point sur lequel vous vous trompez. George Sheldon et moi, nous n'avons pas agi avec une précipitation fébrile. Nous avons soigneusement étudié la généalogie de celle que, d'accord avec des jurisconsultes de premier ordre, nous considérons comme la seule héritière de la succession Haygarth, et nous avons eu grand soin de nous convaincre qu'il n'existait pas d'autres ayants droit.

— Qu'appelez-vous vous convaincre ?

— Christian Meynell n'a eu que trois enfants, Samuel, Susan et Charlotte. Cette dernière a épousé James Halliday, propriétaire des fermes de Hilley et Newhall, les autres sont morts sans avoir contracté mariage.

— Comment le savez-vous ? Comment entendez-vous prouver que Samuel et Susan sont morts sans avoir été mariés ?

— Susan a été enterrée sous son nom de fille ; M Halliday, sa sœur, était auprès d'elle quand elle est morte. Il n'a pas été question de mariage, et il n'y a aucune trace d'un mariage contracté par Samuel.

— Tout cela n'est pas des preuves.

— En vérité ! L'évidence me semblait cependant bien suffisante. Dans tous les cas, ce n'est pas à nous qu'incombe l'onus

probandi. Pouvez-vous prouver le mariage de Samuel Meynell, qui est mort à Calais, et celui de Susan Meynell, qui est morte à Londres ?

— Je le puis. Le fils légitime de Susan Meynell est là dans la pièce à côté. C'est une assez désagréable révélation à faire, Valentin, attendu que comme fils de l'une des sœurs, il vient avant votre femme, qui n'est que la petite-fille de l'autre sœur, dans l'ordre de succession ; et il prend tout.

— Il prend tout ! répéta Valentin abasourdi, il..., le fils de Susan Meynell..., dans la pièce voisine ?... Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Cela signifie que, lorsque Susan fut abandonnée par le misérable qui l'avait enlevée, elle trouva un honnête garçon qui l'épousa. Le nom de son mari était Lenoble ; Gustave Lenoble, le mari de ma fille, est le fils unique issu de ce mariage. Un mariage parfaitement légal, mon cher Valentin. Tout est en règle, je vous le garantis. L'affaire est entre les mains de messieurs Dashwood et Vernon, de Whitehall, une étude de premier ordre. L'opinion de ces messieurs est décisive quant à la position de Gustave Lenoble. Ils ont été un peu lents à entamer l'affaire, et, entre nous, je ne les ai pas pressés, attendu que je voulais que le mariage de ma fille s'accomplît tranquillement avant de commencer notre instance devant la Cour de la Chancellerie. C'est un peu dur pour vous, mon cher Valentin, je l'avoue ; mais, voyez-vous, si dans le principe vous aviez agi généreusement avec moi, pour ne pas dire honorablement, vous eussiez profité de mon expérience. Dans l'état des choses, vous avez travaillé dans les ténèbres. Néanmoins, les choses n'ont pas tourné aussi mal qu'elles auraient pu le faire. Vous auriez pu épouser quelque laide et vieille fille, pour

les beaux yeux de la succession Haygarth ; vous avez eu en partage une jolie et aimable femme, et vous ne devez pas vous considérer comme complétement battu, bien que, sous le rapport financier, vous ayez fait une très-mauvaise campagne. »

Le capitaine ne put retenir un éclat de rire en contemplant la surprise de son jeune ami : ce rire dégénéra en un accès de toux et il se passa un assez long temps avant que le débile Horatio eût retrouvé la force de reprendre la conversation.

Pendant ce moment de répit, Valentin eut le temps d'envisager sa nouvelle position : il éprouva au premier moment un vif sentiment de désappointement.

Il est impossible à la faible humanité de se montrer complètement indifférente à une fortune de cent mille livres. La vie peut être si brillante et si douce avec une pareille somme, tant de plaisirs des plus purs et des plus nobles sont accessibles à son heureux possesseur !

Mais bientôt Valentin eut acquis la conviction que l'idée que la fortune pouvait lui appartenir, ne s'était jamais emparée de son esprit, qu'elle n'avait pas fait corps avec lui-même, à ce point de ne pouvoir être arrachée de son cœur sans angoisse et sans laisser une plaie sanglante à l'endroit où elle avait germé.

Il lui semblait qu'il venait d'être réveillé en sursaut, au milieu d'un rêve brillant et merveilleux, mais la douloureuse angoisse qui résulte de désirs intéressés suivis de désappointement, d'espérances cupides cruellement trompées, n'existait pas pour lui.

Outre le sentiment d'incertitude qui ne lui avait jamais fait considérer la fortune Haygarth autrement que comme un rêve, il

avait toujours présent à l'esprit les tristes événements qui dans ces derniers temps s'étaient associés à la conquête de cette fortune.

Pour elle, pour s'en emparer, en exerçant les droits de sa faible épouse, Sheldon avait attenté à la vie de la douce et aimable fille qu'ils venaient d'arracher à l'étreinte de la mort ; Le cruel souvenir de ces jours et de ces nuits de mortelle incertitude, ne pouvait plus être isolé de cet argent, cause première de toute cette lente torture.

« Croyez-vous que j'en aimerai moins ma femme parce qu'elle n'a plus de droits à faire valoir sur la succession Haygarth ? s'écria-t-il en laissant tomber un regard quelque peu méprisant sur le vieil intrigant. Je l'aimais longtemps avant d'avoir seulement entendu prononcer le nom de Haygarth. Je l'aurais aimée quand je l'aurais trouvée mendiant dans les rues de Londres, ou pauvre fille ignorante de la campagne, sarclant les mauvaises herbes pour gagner sa misérable vie. Je ne vais pas dire que cet argent ne nous aurait pas fait plaisir : des tableaux, des jardins, de beaux appartements, des livres sans nombre, des relations agréables, des voyages dans les plus beaux lieux de la terre, les moyens de faire un peu de bien pendant notre passage sur terre, et le sentiment de sécurité dans l'avenir pour nous et pour les chers enfants qui nous viendront peut-être et dont la prospérité nous tient au cœur plus encore que la nôtre. Très-probablement cet argent nous eût donné du plaisir en abondance, mais je doute qu'il nous eût procuré un bonheur plus parfait que celui que nous pouvons trouver dans la demeure la plus modeste aux besoins de laquelle mon travail peut suffire. Ah ! capitaine, j'en suis à me demander si vous avez jamais éprouvé la plus douce sensation de

plaisir que la vie peut donner, le plaisir de travailler pour ceux qu'on aime. »

Le capitaine regarda pendant quelque temps son ancien protégé, avec un étonnement qui n'était pas sans mélange d'admiration.

« Sur ma foi ! s'écria-t-il. J'avais lu de ces sortes de choses dans les romans, mais dans tout le cours de ma vie, je n'ai rien vu de cette force. Mon beau-fils est un assez brave et généreux garçon, mais depuis son enfance, il n'a jamais su ce que c'est que de manquer d'argent, et la générosité de la part d'un tel homme n'est pas plus une vertu, qu'il n'y a de courage chez un enfant qui pose son doigt sur la flamme d'une bougie sans savoir à quoi il s'expose. Mais trouver de la générosité chez vous, chez un homme qui a passé par où vous avez passé, voilà, je l'avoue, ce qui dépasse un peu ma compréhension.

— Oui, c'est une transformation, n'est-ce pas ? Mais je ne pense pas avoir été jamais bien amoureux d'argent. Les vrais bohèmes le sont rarement. Ils sont si bien habitués à vivre sans argent, et il leur faut si peu de chose ici bas ! Leur pipe, leur ami, leur chien, leurs livres, leur grenier, leur billard et leur bière. Tout cela c'est une affaire de quelques livres sterling par semaine. Et si, quelque jour, l'amour, ce divin enchanteur, range les pauvres diables sous ses lois, et leur apprend à vivre sans billard et sans bière, vos bohémiens s'amendent et deviennent les plus purs et les meilleurs des hommes. Voyez ce qu'ils peuvent devenir, si quelques bonnes et vertueuses femmes prennent compassion d'eux, les épousent et continuent à garder leur empire sur eux. Ils peuvent écrire autant de romans que Sir Walter Scott, et mourir propriétaires de quelque domaine comme celui d'Abbots-

ford, de quelque beau château bâti sur les belles montagnes verdoyantes, au bas desquelles coule le Shannon. Non, capitaine, votre nouvelle ne m'a pas anéanti. Je puis hardiment envisager la vie avec ma jeune et chère femme, appuyée sur mon bras.

— Sur mon âme, Valentin, vous êtes un noble garçon ! s'écria le capitaine avec un véritable enthousiasme. Et je regrette d'avoir si longtemps gardé le silence vis-à-vis de vous.

— Vous avez gardé le silence ! oui, c'est positif ; mais depuis combien de temps savez-vous tout ce qui concerne Susan Meynell ?

— Dame, mon cher garçon, pas depuis bien longtemps.

— Mais depuis combien de temps ? Un mois… deux mois ?… Oui, vous savez quelle est la position de Lenoble depuis que vous le connaissez, et Charlotte m'a parlé il y a trois mois de l'engagement de Diana avec Lenoble. Savez-vous que si Sheldon avait réussi, le sang de Charlotte serait retombé sur votre tête ? Si vous n'aviez pas caché la vérité, il n'eût jamais songé au crime qu'il a tenté de commettre.

— Mais, mon cher Valentin, je ne pouvais pas savoir.

— Non, vous ne pouviez pas savoir qu'il pût exister sur cette terre un scélérat comme ce Sheldon. Ne parlons plus de cela. Il s'en est fallu de bien peu qu'un effroyable malheur ne résultât de nos travaux souterrains, mais le ciel a été miséricordieux pour nous. Nous avons traversé la vallée où plane l'ombre de la mort ; et si quelque chose peut me rendre ma femme plus chère que le premier jour où elle a promis d'être à moi, c'est le chagrin qui m'a éprouvé pendant ces quelques derniers mois. Et maintenant,

je vais aller serrer la main à Lenoble, le parent de ma femme, c'est un brave garçon, et il mérite sa bonne fortune. Attendez… un mot encore. Diana savait-elle tout cela ? Savait-elle que son adorateur était l'héritier de la fortune laissée par Haygarth.

— Elle ne le sait pas encore maintenant. Elle n'a jamais entendu prononcer le nom de Haygarth. Et, entre nous, Valentin, j'ai eu toutes les peines du monde à lui persuader d'accepter l'offre de Lenoble, même sans parler de ses droits à la succession Haygarth.

— Je suis heureux de savoir qu'elle ignorait tout cela, dit Valentin ; j'en suis très-heureux. »

Il pressa de nouveau la main du capitaine, sur la demande qu'il lui en fit, et le capitaine se déclara très-satisfait de la conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble et de la généreuse conduite de son ancien protégé.

Il appela sa fille et le reste de la compagnie, et tous s'empressèrent de répondre à son appel.

« Votre longue conférence est finie, papa ? demanda Diana.

— Et le secret est révélé ? demanda Charlotte à son mari.

— Oui, chère, il est révélé.

— Et j'espère qu'il est d'une nature agréable ? Je ne pense pas que sa connaissance vous cause beaucoup de peine, chère amie. Vous avez été induite, dans ses derniers temps, à vous considérer comme une sorte d'héritière.

— Papa… M. Sheldon m'avait dit que j'avais des droits à quelque argent ; mais je n'y ai pas beaucoup songé, si ce n'est

pour me dire que je pourrais vous donner Grote et Macaulay reliés en veau brun et à tranches rouges, semblables à cette édition que vous avez vue à la vente publique dans Bond Street, et dont vous m'avez toujours parlé depuis, et peut-être un cheval et une marquise vitrée pour le porche de notre cottage.

— Eh bien, ma chère, les livres à reliure de veau brun, et le cheval, et la marquise vitrée, nous pourrons nous les donner plus tard ; mais l'argent n'était qu'un rêve et il s'est évanoui.

— Est-ce là tout ? demanda Charlotte. — Eh ! bien, je n'hésite pas à le dire, un jour viendra où vous serez aussi riche que Sir Walter Scott.

— En attendant, à la place de l'argent j'ai quelque chose à vous donner, c'est un cousin.

— Je suis toute disposée à l'aimer, mais d'où me vient-il ? s'écria Charlotte en riant. Me tombe-t-il de la lune ? Les seuls parents que j'aie au monde sont mon oncle et ma tante Mercer. Où avez-vous pu me trouver un cousin ?

— Vous rappelez-vous de m'avoir parlé de la sœur de votre grand'mère, Susan Meynell ?

— Oui, dit Charlotte dont le visage se couvrit d'une soudaine rougeur, je me souviens.

— Cette demoiselle Meynell a épousé un gentilhomme de Normandie et a laissé un enfant, un fils. Son nom est Gustave Lenoble et il est près de vous. Il est l'héritier d'une grande fortune, à laquelle on avait cru que vous aviez des droits. Êtes-vous fâchée, Charlotte, de trouver un parent et de perdre une fortune ? Et êtes-vous satisfaite de commencer la vie sans autre espoir en ce

monde que ceux que vous pouvez fonder sur la patience et sur le courage de votre mari ?

— Et sur son génie ! » ajouta Charlotte avec enthousiasme.

Le doux aveuglement de l'amour mettait pour elle une auréole autour du front du jeune écrivain et elle le croyait réellement digne de prendre rang parmi les plus illustres de cette grande confrérie dont il n'était qu'un humble membre.

Elle le contemplait avec la plus charmante confiance et sa main s'attachait à la sienne avec un amour et une foi sans bornes.

Il sentait en lui-même qu'un tel amour était un trésor en comparaison duquel tous les biens amassés par John Haygarth devaient sembler sans valeur.

Après cela vinrent les explications et les félicitations. Gustave fut ravi d'avoir des droits à l'amitié d'une aussi belle cousine.

« Vous ressemblez à mon aînée, ma cousine, dit-il. Diana a été frappée de cette ressemblance quand elle a vu ma fille au Sacré-Cœur, et moi-même j'ai vu dans vos yeux le regard de ma fille aînée, la première fois que je vous ai vue. Rappelez-vous qu'il a été convenu entre nous que vous viendriez vous établir avec M. Haukehurst à Cotenoir avant qu'il fût connu qu'il existât un lien de parenté entre vous et la famille Lenoble. Maintenant, vous et votre mari, vous êtes de la famille. »

Diana fut surprise, affligée, et pleine d'indignation contre son père qui l'avait trompée en lui cachant si habilement la vérité. Elle se trouvait placée dans une position de rivalité avec Charlotte et toute cette intrigue lui semblait basse et perfide.

Mais ce n'était pas le moment de formuler des reproches ou d'exprimer ouvertement le sentiment d'indignation qu'elle éprouvait. Les jours de son père étaient comptés. Elle le savait et elle garda le silence. M Sheldon elle-même ne fit pas entendre une plainte, quelque vif qu'ait été le sentiment de désappointement qu'elle avait éprouvé à cette nouvelle. L'idée des quatre à cinq mille livres qui devaient échoir à Charlotte avait été une consolation pour elle au milieu des désastres qui étaient venus, dans ces derniers temps, bouleverser son existence. Elle quitta la maison de Knightsbridge ce soir-là dans une assez triste disposition d'esprit et à demi disposée à chercher querelle à Charlotte et à son mari pour leur gaieté et pour le bonheur évident qu'ils trouvaient dans la société l'un de l'autre.

« Il semble un peu dur d'avoir à recommencer la vie à mon âge, murmura-t-elle avec découragement, après avoir été accoutumée à voir tout confortable autour de moi, comme dans ma maison de Bayswater ; quoique, je l'avoue, l'ennui et les soucis que me donnaient les servantes me conduisissent lentement au tombeau.

— Chère maman, s'écria tendrement Charlotte, il n'y a pas à craindre les inquiétudes où la pauvreté, pour vous ou pour nous. Valentin a de l'argent en abondance, et il est en voie de conquérir une honnête fortune. Les auteurs, vous le savez, ne meurent plus de faim dans des greniers maintenant. Valentin se livre de tout cœur à sa profession et il travaillera pour nous.

— Tant que j'aurai une main pour tenir ma plume, et un cerveau pour la guider, dit Haukehurst avec gaîté, je puis affronter hardiment tous les hasards. Je me sens aussi confiant et aussi heureux que si nous vivions dans l'âge d'or, à l'époque où peines

et soucis étaient inconnus aux innocents humains et où toutes les belles choses que produit la terre étaient un don spontané des Dieux. »

Livre 10 · Chapitre 05

M. et M Lenoble partirent pour passer leur lune de miel à Brighton.

Une lettre ou un télégramme devait les rappeler rapidement auprès du lit du capitaine s'il survenait quelque changement qui fît craindre un événement fatal. Diana voulait rester auprès de son père, mais Paget insista pour que l'excursion de la lune de miel eût lieu et que tout se passât dans l'ordre accoutumé.

« Vous pourrez prendre un appartement à l'Hôtel d'Albion, avait dit le capitaine quelques jours avant le mariage. La maison est très-confortable, et vous serez reçus par un compatriote. Le propriétaire est un Français, et un homme très-distingué, je vous l'assure. Je me rappelle le vieux Heyne, quand M Fitzherbert habitait dans le voisinage et recevait la meilleure société ; à l'époque où les bourgeois n'avaient pas encore pris possession de Brighthelstone, et où les pagodes et les dragons chinois étaient dans toute leur fraîcheur et tout leur éclat au Pavillon. »

Les nouveaux époux partirent donc pour Brighton ; Diana emmena à sa suite une femme de chambre, qu'elle avait attachée à sa personne à la pressante et insistante sollicitation du capitaine. La pauvre Diana se demandait ce qu'elle aurait à faire lorsqu'elle

l'aurait coiffée de grand matin, et qu'elle l'aurait habillée pour la journée.

« Je pense qu'il me faudra lui acheter des mouchoirs à ourler, dit-elle à Gustave. Il sera mortellement ennuyeux pour elle de n'avoir rien à faire tout le long du jour. »

Le temps était beau et chaud ; la mer dansait et étincelait sous les fenêtres.

Gustave était toujours dans les mêmes heureuses dispositions d'esprit.

Un élégant landau avait été loué pour le temps de leur séjour et deux beaux chevaux les emportaient pour de longues excursions à travers les plus jolis villages du comté ou dans les grandes plaines au-delà desquelles s'étendaient les flots bleus de la mer.

Dans la soirée, quand les lampes furent allumées et que la bouillotte chanta gaiement sur le feu, Diana sentit qu'elle et son mari étaient chez eux.

C'était la première fois qu'elle avait un chez soi, la première fois qu'elle se sentait seule maîtresse et directrice d'une maison.

Alors sa pensée se reporta en arrière, elle songea à la désolation de son ancienne existence, quand elle déménageait furtivement de logements en logements, avec la conscience de la dégradation humiliante de sa position et la sombre apathie du désespoir, puis ses yeux se tournèrent vers son mari qui, mollement étendu dans un fauteuil, la contemplait avec des regards pleins d'amour, plongé dans une sorte d'idolâtrie ; elle comprit que, pour cet homme, elle était le centre de l'univers, la clef de voûte de l'arche de la vie.

Elle lui tendit la main avec un sourire et il la pressa avec amour contre ses lèvres. Des bagues brillaient à ses doigts délicats, car les plus beaux magasins de Brighton avaient été mis à contribution, le matin, par l'heureux mari, aussi charmé de parer sa femme qu'un enfant l'est d'habiller sa dernière poupée.

« Comment serai-je jamais digne de tant d'affection, Gustave ? » s'écria-t-elle pendant qu'il lui baisait la main.

Il lui semblait en effet qu'elle ne pourrait jamais trouver une récompense suffisante pour un si sincère amour.

« Tu embelliras notre demeure de Cotenoir, dit-il, tu ne sais pas combien je soupire après un intérieur. Cette salle avec la lumière de ses lampes qui éclaire ton visage, ta robe blanche qui va et vient pendant que tu disposes les tasses pour le thé et le doux sourire qui me réjouit chaque fois que ton regard se dirige de ce côté, c'est tout ce qui m'a rappelé la vie d'intérieur, depuis que j'ai quitté Beaubocage, cette modeste demeure qu'habitaient deux anges de bonté, ma tante et ma grand'mère. »

Dans l'une de ces longues et agréables excursions à l'un de ces villages éloignés bâtis sur le penchant de la montagne, le mari et la femme eurent une conversation sérieuse au sujet de la position dans laquelle se trouvait Lenoble, à l'égard de la succession Haygarth.

Le résultat de cette conversation sera révélé par une lettre que Charlotte reçut le lendemain de son amie, Diana.

« Hôtel d'Albion.

« Brighton.

« Gustave et moi nous avons discuté l'affaire de la succession Haygarth, avec une grande satisfaction, dès que nous eûmes reconnu que nous étions animés du même esprit à ce sujet. Nous sommes tombés d'accord sur ce point, que comme il est déjà possesseur d'une fortune suffisante et n'a jamais compté sur celle qui pouvait lui venir de ses ancêtres dans la ligne maternelle, il n'est que justice de partager cette fortune inespérée avec sa chère cousine, à laquelle il reconnaît des droits égaux aux siens, le simple droit de priorité de naissance ne pouvant établir qu'une différence légale mais non morale dans le lien de parenté avec le Révérend John Haygarth. Comprenez-vous, ma chérie, vous avez la moitié de cette succession. Mon mari ne se dressera pas entre vous et cette bonne fortune. Je ne saurais vous dire combien cette détermination de Gustave m'a rendue heureuse. Je me considérais comme une créature vile et ingrate, quand je songeais que j'étais appelée à partager une richesse qui devait vous appartenir. Mais je dois à ceci d'avoir mieux connu l'esprit de justice qui anime mon mari. Et maintenant, chère amie, tout s'arrangera de la façon la plus simple. Gustave ira à Londres pour s'entendre avec ses hommes de lois et faire dresser les actes qui régleront tout.

« Nous avons fait de charmantes excursions en voitures, etc., etc., etc. »

Là, la jeune épouse passait à la description des plaisirs de sa lune de miel.

Valentin vint apporter lui-même la réponse à cette lettre. Il vint à Brighton pour remercier ses amis de leur généreux désir d'enrichir sa femme, mais pour refuser, en son nom, toute part dans l'héritage Haygarth.

Ce fut en vain que Gustave et Diana combattirent cette résolution, Valentin resta inébranlable.

« Croyez-moi, il vaut mieux qu'il en soit ainsi, dit-il. Charlotte et moi nous sommes arrivés à cette conviction après de mûres réflexions. Nous sommes jeunes tous deux et le monde est ouvert devant nous. Il y a beaucoup de choses dans le passé que je dois racheter, Diana le sait bien. Il vaut mieux que je soutienne la lutte de la vie sans assistance et que je sorte des rangs par mon seul mérite, comme un bon soldat. S'il nous arrivait jamais d'avoir besoin de secours, vous pouvez être sûr que c'est à vous que je m'adresserais. Et puis, si la Providence nous donne des enfants pour lesquels nous aurons à travailler, je ne refuse pas le bien que vous voudrez leur faire. Leur avenir peut être assuré par votre générosité, si cela vous plaît, Lenoble, car ils seront vos parents. Mais, pour un étranger comme moi il n'y a pas de discipline plus salutaire qu'un honnête et dur travail. Je suis aussi riche que Milton quand il ouvrit une école. »

Haukehurst resta inflexible dans sa détermination.

« Vous êtes aussi chevaleresque que Don Quichotte, dit Lenoble ; mais qu'il soit fait selon votre volonté. Touchez là. »

En disant cela il tendait la main que Valentin serra de tout cœur.

« Je serai le parrain de votre premier né et je placerai dix mille livres sur sa tête, avant qu'il ait percé sa première dent, » dit Gustave d'un ton qui tranchait tout.

Livre 10 · Chapitre 06

Diana et son mari ne séjournèrent pas longtemps à Brighton : ils arrivèrent à Londres juste à temps pour assister aux derniers jours de ce vieux pécheur, dont le voyage sur cette terre s'achevait si paisiblement. C'était un port bien calme que celui dans lequel le vieux pirate avait jeté l'ancre après une vie éprouvée par la tempête ; mais il semblait dur au vieux capitaine de n'avoir pas obtenu la grâce de faire une petite excursion sur cette mer si douce sur laquelle se balançait joyeusement l'heureuse barque de Lenoble.

« Nous avons partagé la mauvaise fortune, mon amour, dit-il tristement à sa fille, dans ces derniers jours, mais je ne suis pas appelé à avoir ma part dans votre prospérité. Eh ! bien, je pense que je n'ai pas le droit de m'en plaindre. Ma vie a été une vie d'erreurs, mais la pauvreté est la plus mauvaise compagne de voyage qu'un homme puisse avoir. Si j'étais né avec un revenu de six à sept mille livres, j'aurais été aussi ferme dans mes principes qu'un évêque, mais il fallait vivre, Diana, c'était la première nécessité et j'appris à m'arranger en conséquence. »

Qu'il eût commis des fautes, le capitaine était tout prêt à le reconnaître ; qu'il fût un grand pécheur, et qu'il eût grand besoin de repentir, voilà ce qu'il arrivait plus difficilement à comprendre. Mais parfois, dans le silence de la nuit, quand la faible lumière de la veilleuse, sur la muraille plongée dans l'ombre, était plus triste que l'obscurité complète, quand la garde-malade payée pour le veiller, sommeillait dans un bon fauteuil, la vérité se faisait jour à travers les ténèbres de son âme, Paget comprenait qu'il avait été un pécheur et un très-vil pécheur. Alors, pour

un moment, le voile de son aveuglement se déchirait et il voyait sa vie passée, telle qu'elle avait été réellement, égoïste, malhonnête, cruelle outre mesure dans son insouciance du mal qu'il infligeait aux autres. Pour un moment, le livre fatal s'ouvrait à sa vue et le pécheur voyait l'effrayant total inscrit à côté de son nom.

« Comment effacer ce terrible compte ? se demandait-il. Le pardon est-il possible pour une vie aussi inutile qu'égoïste, pour une vie qui n'a été qu'une longue offense envers Dieu et les hommes. »

Dans ces longues nuits d'insomnie, le mourant songeait beaucoup à la vie passée. Un doux et tendre visage lui revenait à la pensée et le regardait avec des yeux tristes et étonnés. Il savait maintenant que ses mensonges et ses actions déshonorantes avaient fait souffrir cette âme simple et bonne. Il se rappelait combien de fois elle avait essayé de défendre la cause de la justice, pendant qu'il tournait en ridicule les arguments et ne tenait aucun compte de ses tendres instances. Il se figurait qu'elle se mettait en hostilité contre lui, quand elle plaidait la cause de quelque créancier irrité ou de quelque humble logeuse abusée. Maintenant qu'une lumière qui n'avait rien de terrestre éclairait le tableau de sa vie passée, il pouvait voir et comprendre des choses, qu'il n'avait jamais vues ni comprises. Il comprenait maintenant que c'était dans son intérêt que plaidait cette femme fidèle et dévouée, dans son intérêt bien entendu qui avait plus de place dans son cœur, que celui des boulangers, des bouchers, des logeuses et des tailleurs.

« Elle aurait pu faire de moi un homme de bien, si je l'avais écoutée, se disait-il, je sais qu'elle est dans le ciel ; consentira-t-elle à plaider ma cause devant le trône suprême ? J'avais cou-

tume de rire de son mauvais anglais, ou de m'emporter contre elle, la pauvre âme, quand elle voulait jouer à la dame, et qu'elle y échouait d'une façon si déplorable. Mais sa voix sera entendue quand les appels de la mienne seront vains. Chère âme, je me demande qui a pu lui apprendre à être si pure, si dépourvue d'égoïsme, si confiante et si fidèle ? Elle était chrétienne sans le savoir. Je te remercie, ô mon père, Souverain Maître du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et prudents, pendant que tu les révélais à de simples enfants. »

Il pensait à son lit de mort solitaire et le comparait au sien. Pour lui le luxe ; auprès de lui, une fille dévouée qui lui avait tout pardonné et un généreux ami, son beau-fils. Tout ce qui pouvait adoucir ses derniers moments. Pour elle, rien que la solitude et le chagrin.

« Mais elle pouvait être certaine d'un bon accueil dans sa nouvelle demeure, pensa Horatio, tandis que moi… Ah ! chère et bonne créature, tout l'avantage était pour toi. »

Àmesure que le dénouement approchait, il pensait de plus en plus à sa bonne et humble femme, qui avait eu si peu d'empire sur lui pendant sa vie, dont le souvenir jusqu'alors avait occupé une place si insignifiante dans son esprit.

Sa fille le veilla constamment pendant les deux derniers jours et les deux dernières nuits de sa vie. Son esprit s'égarait.

Le jour de sa mort il prit Diana pour sa défunte compagne.

« Je n'ai pas été un bon mari, ma chère Annah, balbutia-t-il. Mais le monde a été dur pour moi… Les dettes… les embarras… un régiment d'apparat… un mess dispendieux… les réunions de

joueurs… le peu de pitié qu'on a pour un jeune homme sans fortune… la force de l'exemple… la lourde pierre que je portais au cou avant d'avoir atteint l'âge de vingt et un ans… »

Plus tard, lorsque le médecin lui eut tâté le pouls pour la dernière fois, il s'écria tout à coup :

« J'ai établi mon bilan… les dettes sont nombreuses… l'actif nul… mais je me repose sur la clémence de la Cour… »

Il tomba dans une sorte de stupeur, tenant le milieu entre la veille et le sommeil, et sa vie s'éteignit.

Livre 10 · Chapitre 07

La petite flotte de bateaux de papier que Sheldon avait si savamment lancée sur l'océan commercial eut un triste sort aussitôt après la disparition de l'amiral. Une traite tirée sur la compagnie à responsabilité limitée des Bois d'Acajou de Honduras, arriva la première à échéance. La traite fut retournée au tireur et le tireur était devenu introuvable.

« Je n'ai pas vu Sheldon depuis une quinzaine, répondit Orcott au gentleman qui lui présenta la traite.

— Quinze jours, sans s'occuper de ses affaires ?

— Il y a un mois qu'il ne paraît plus à son bureau. Sa belle-fille a été très-malade, aux portes du tombeau, et tout cela a singulièrement bouleversé mon patron. Deux docteurs venaient chaque jour à la maison. Tous les jours je portai ses lettres à M. Sheldon et je prenais ses instructions. Un beau matin la jeune dame s'est

enfuie et mariée sans bruit, aussi je suppose que la maladie était feinte et que ces braves messieurs les docteurs ont fermé les yeux. Joué par eux tous, je suppose que M. Sheldon a été complètement mis dedans et qu'exaspéré il est allé quelque part digérer sa mauvaise humeur.

— J'aurais désiré qu'il choisît pour cela un autre moment, dit le porteur de la traite. Mon associé et moi nous lui avons escompté plusieurs acceptations. Il nous allouait une bonne commission et nous regardions tout papier émanant de lui, comme aussi bon qu'un billet de la Banque d'Angleterre, et maintenant cette maudite traite nous revient par l'entremise de nos banquiers, avec cette annotation : s'adresser au tireur. Chose fort désagréable, vous comprenez, et M. Sheldon est bien inconséquent de nous laisser dans un tel embarras.

— Il aura oublié cette traite, je présume, dit Orcott.

— Un homme d'affaires ne doit pas oublier ces sortes de choses. Ainsi M Halliday a fait un mariage clandestin, dites-vous ? Je me rappelle l'avoir vue quand j'ai dîné à Bayswater, une fort belle personne, et elle s'est enfuie avec quelque galant sans le sou, très-probablement ?... Mais parlons de cette compagnie de Honduras, monsieur Orcott, elle ne paraît pas avoir de bureaux à Londres ?

— Je ne crois pas, nous avons, je pense, de leurs prospectus quelque part. Vous serait-il agréable d'en voir un ?

— Cela me ferait grand plaisir. »

Orcott ouvrit deux ou trois tiroirs et après avoir cherché pendant quelques instants il produisit les documents en question.

C'était un très-ronflant prospectus, promettant d'énormes bénéfices à recueillir par les intéressés des profitables opérations de la compagnie. Quelques noms d'hommes bien posés figuraient dans la liste des Directeurs et le Président était le capitaine H. N. Cromie Paget. Le prospectus avait assez bon air, mais le porteur de la traite impayée n'était pas en disposition de trouver beaucoup de satisfaction dans des phrases bien tournées et de nobles noms.

« Je vais me rendre à Bayswater et voir si je puis avoir là des nouvelles de votre patron, dit-il à Orcott.

— Il n'y était pas hier quand j'y suis allé et la servante n'a rien pu me dire sur le lieu où il s'est rendu, répondit froidement le jeune homme.

— En vérité ! s'écria le porteur de la traite impayée avec inquiétude, voilà qui n'est décidément pas bien. Un homme d'affaires ne doit pas se comporter ainsi. »

Il prit un cab et se fit conduire à Bayswater. Il arriva devant la belle villa gothique avec ses toits en pointes et ses cheminées sculptées, et sur les fenêtres du rez-de-chaussée lui apparurent les affiches d'un commissaire-priseur du West End annonçant en grandes lettres que le bail de cette charmante habitation ainsi que le mobilier qui la garnissait, linge, livres, porcelaines, argenterie, gravures d'après les plus grands artistes modernes, des vins de choix, seraient adjugés le lendemain aux enchères publiques.

La victime de Sheldon entra dans la maison et il trouva quelques hommes préparant tout pour la vente.

« Que signifie tout cela ? s'écria-t-il avec épouvante.

— Un acte de vente, monsieur, au profit de MM. Naphtali et Zabulon. »

Cette réponse suffisait. Le porteur du billet revint dans la Cité. Une autre traite vint à échéance le lendemain, et avant le luncheon on savait partout que c'en était fait du crédit de Sheldon.

« J'avais toujours pensé qu'il était débordé, disait-on dans un groupe.

— C'est le dernier que j'aurais supposé voir mal finir », disait-on dans un autre groupe.

Vers la fin de la journée arriva la fatale proclamation : Philippe Sheldon est en fuite et ne paiera pas ses différences.

Le même jour apporta une terrible révélation à George Sheldon, de Gray's Inn, sollicitor, généalogiste, et chasseur de successions. La réclamation officielle adressée à la Couronne à la requête de Gustave Lenoble fut signifiée par MM. Dashwood et Vernon de Whitehall, et George Sheldon découvrit qu'entre Charlotte Halliday et la fortune laissée par John Haygarth se dressait un prétendant dont les droits primaient les siens, et que par conséquent toutes ses peines, tout l'argent qu'il avait avancé étaient de la peine et de l'argent perdus.

« C'est à se couper la gorge ! » s'écria George, dans la première exaltation de son désappointement.

Il monta à sa chambre à coucher, prit un rasoir, et tâta la surface rugueuse de son cou, l'esprit absorbé dans ses réflexions. Mais le rasoir était émoussé, la peau de son cou lui parut trop coriace, et il arriva à cette décision que l'opération était une affaire qui devait être différée.

Il apprit le lendemain que son frère était exécuté et que, selon son expression, il laissait dans la Cité un joli nombre de poissons dans la poêle à frire.

« Sur ma parole, mon frère et moi nous semblons avoir conduit nos porcs à un drôle de marché, dit-il, mais quelque part qu'il soit allé, je parierais bien qu'il a emporté une bourse bien garnie. C'est égal, je ne voudrais pas avoir ce qu'il a sur la conscience pour toute la fortune des Rothschild ; il est assez triste de voir le visage de Tom Halliday, comme il m'apparaît quelquefois. Qu'est-ce que cela doit être pour lui ? »

. . . . . .

Un peu moins d'une année après, les jaunes moissons s'agitaient sous la brise dans les plaines de la Normandie, les fruits mûrissaient dans les vergers, les touristes se baignaient dans les eaux de la belle plage de Dieppe, les chevaux et les jockeys se rompaient les os dans les steeple-chases normands, et d'enragés joueurs perdaient leur argent à tous les jeux frivoles qu'offre l'établissement de Dieppe, et là-bas, au cœur de la Normandie, au delà des hauts clochers de Rouen, une heureuse famille était réunie au château de Cotenoir.

Une heureuse famille, deux heureuses familles devrions-nous dire, mais elles étaient si bien unies par les liens de l'amour et de l'amitié qu'elles semblaient n'en former qu'une.

Là, se trouvaient Gustave et sa jeune femme, Diana, ayant à leurs côtés deux grandes demoiselles, puis Valentin, le jeune auteur en réputation, et sa charmante femme Charlotte.

Plus loin, sur la terrasse, deux nourrices portant deux bébés, à cette période peu agréable de l'enfance, où il faut constamment les promener au grand air en les berçant dans ses bras, pour obtenir une apparence de tranquillité. Mais, aux yeux des deux jeunes mères et des deux pères, fiers de leur paternité, ces petites créatures dans leurs longues robes blanches, semblaient des anges trop beaux pour cette terre.

Les âges réunis des deux bébés ne donnaient pas un total de six mois, mais les mères avaient compté toutes les phases graduelles de ces jeunes existences, et il leur semblait qu'il n'y avait pas pour elles d'épargne antérieure à la naissance de leurs enfants, tant elles étaient sous l'empire des folles idées qui s'emparent du faible cœur des mères.

M Haukehurst avait amené son fils pour lui faire voir sa tante Diana, car Diana avait insisté pour que ce titre lui fût décerné par lettres patentes.

L'enfant de M Lenoble était une fille, et dans ce fait les deux amies voyaient une intervention manifeste de la Providence.

« Ne serait-ce pas charmant si en grandissant ils s'éprenaient d'amour l'un pour l'autre et s'ils se mariaient ensemble ? » s'écria Diana.

Charlotte déclarait qu'un pareil événement semblait en quelque sorte présagé par la conduite présente des deux enfants.

« Il la connaît déjà, s'écria-t-elle en regardant au dehors la petite créature avec sa longue robe de mousseline blanche que la nourrice promenait sous le ciel bleu, et, tenez, leurs plaintes se répondent !... car j'entends leurs vagissements plaintifs. »

Et les deux mères s'élancèrent vers la terrasse et allèrent contempler leurs trésors avec idolâtrie, jusqu'au moment où ils furent saisis d'un de ces accès de douleurs mystérieuses auxquelles sont sujets les enfants au maillot et où, pour calmer leurs cris, il fallut les rendre à leurs nourrices.

« Cher ange, dit Gustave en parlant de sa petite fille, elle a le même cri que Clarisse à son âge, un de ces cris perçants qui vous pénètrent jusqu'au cœur. Te figures-tu que ta voix était aussi perçante que cela, ma belle, dans ce temps-là ? »

Il embrassa la charmante enfant qui courut rejoindre la procession qui suivait les deux enfants, les nourrices alarmées, les mères presque folles, les bébés criant et les deux jeunes filles tout inquiètes.

« C'est un vrai tourbillon, dit Gustave à Valentin. Ces femmes, comme elles aiment leurs enfants ! »

Et il récita ces vers :

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux ;
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain, à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Tout avait bien marché pour Lenoble ; sa descendance directe de Matthieu Haygarth, père de l'intestat, avait été prouvée à la satisfaction des conseillers de la Couronne et de la haute-cour de la Chancellerie, et, dans les délais voulus, il avait été mis en possession de la succession du révérend intestat, à la grande joie de

ses sollicitors et de M. Fleurus, et au grand dépit de George, qui renonça pour jamais à s'occuper de recherches généalogiques et retomba, le cœur aigri, sur les plus maigres profits qu'il pouvait espérer de ses opérations d'escompte et se faisant le champion des pauvres plaignants de toutes les classes, de la demoiselle qui se considérait comme trahie par un infidèle amant et qui fournissait les preuves de la nature la plus scabreuse de son inconstance, du piéton qui, s'étant frappé contre un volet en saillie, revenait directement chez lui pour y rester pendant douze mois dans une incapacité complète de travail de corps et d'esprit et qui réclamait pour ce fait une forte indemnité du propriétaire du fatal volet.

C'est à cette noble protection des droits du faible que George voua son intelligence, et quand de malicieux ennemis stigmatisaient ses essais de Don Quichottisme en les qualifiant de spéculations, ou quand il succombait dans la défense de quelque demoiselle opprimée à raison de l'insuffisance de preuves résultant d'une correspondance trop vague et que le juge lui disait : « Vous devriez être honteux de porter une pareille demande devant la justice, » le généreux sollicitor cherchait sans doute sa consolation dans le témoignage de sa conscience et quittait la cour la tête haute, pour aller se mettre en quête de quelque nouvelle demoiselle opprimée ou de quelque autre passant blessé.

Quelque petit profit advint à Sheldon de Gray's Inn de la succession Haygarth, car à la demande de Lenoble MM. Dashwood et Vernon lui envoyèrent un chèque de mille livres comme prix des recherches auxquelles il s'était livré dans le principe, et qui avaient mis l'astucieux capitaine sur la bonne piste.

Il écrivit une lettre de remercîment à Lenoble, après avoir reçu ses honoraires. Il est toujours bon de se montrer reconnaissant envers un homme riche, mais au fond du cœur il exécrait l'heureux héritier des millions de la succession Haygarth.

Haukehurst n'était pas aussi véhément dans l'expression de ses sentiments que l'expansif Normand ; mais au fond de son cœur, le sentiment du bonheur n'était ni moins pur ni moins exalté.

La Providence lui avait accordé plus qu'il n'avait jamais osé espérer, non pas les millions d'Haygarth, non pas une vie d'oisiveté luxueuse, et les fêtes du Derby, et les grands dîners, et les loges d'opéra, et les équipages attelés de chevaux à cinq cents guinées la paire ; il n'avait pas un palais dans Belgrave, un pavillon de chasse dans les montagnes d'Écosse, et une villa à Cowes, rien de tout ce qui lui avait paru jadis le bien suprême, mais une belle rémunération de son travail, une jeune femme qu'il adorait, et un intérieur tranquille.

Pour lui non plus, ses recherches dans les archives poudreuses pour retrouver les héritiers de John Haygarth n'avaient pas été tout à fait infructueuses, pécuniairement parlant.

Gustave avait insisté pour qu'il acceptât, à titre d'honoraires, les trois mille livres qui lui avaient été promises par George, comme récompense en cas de succès.

« Le capitaine n'aurait jamais été mis sur la bonne piste, s'il ne vous avait pas subtilisé vos secrets, dit le fils et l'héritier de Susan Meynell. C'est à vos recherches que je dois cet héritage, et vous ne pouvez refuser de recevoir le prix convenu comme rémunération de votre travail. »

Valentin ne refusa pas cette récompense bien gagnée, pas plus que la donation faite en faveur du fils de Charlotte. Il lui semblait qu'il n'y avait que justice à ce qu'une partie de l'héritage revînt aux descendants de la plus jeune sœur et fidèle amie de la pauvre Susan.

Avec ce capital de trois mille livres sagement employé en achat de Consolidés et les intérêts du capital de dix mille livres placées sur la tête de son fils, Haukehurst commença la vie, en sa nouvelle qualité de mari et de père, dans des conditions assez agréables.

Nous avons peu besoin de nous occuper ici de sa carrière littéraire. Il était au commencement de cette longue route poudreuse qui mène au temple de la Renommée.

Il nous suffira de dire qu'il trouva la marche assez difficile sur cette grande route poudreuse, et qu'il reçut plus de boue lancée par des assaillants sans nom cachés derrière les haies, qu'il ne l'avait supposé quand il en était aux premières étapes de son voyage.

Heureusement, il rencontra sur sa route de bons compagnons et des encouragements bienveillants de la part du public, ce qui lui rendit possible d'accepter tranquillement la boue qui venait s'attacher à ses vêtements, et de trouver légers les obstacles qu'il trouvait sur sa route.

Le cottage, à Wimbledon, n'existait plus seulement à l'état de rêve. C'était une agréable réalité, l'orgueil et la joie de M Sheldon et de Nancy. C'était une pittoresque habitation, demi-cottage, demi-villa, située sur le bord de la grande route de Londres à Kingston, avec la vue sur le parc de Richmond, des fenêtres du

derrière de la maison. Un simple mur séparait les jardins de Haukehurst de la propriété de la Reine.

« C'est comme une résidence royale, » disait Charlotte.

Ce qui donna à Haukehurst l'idée de donner à sa demeure le nom d'une habitation royale, et il l'appela Charlottenbourg.

Haukehurst s'était assuré la jouissance de cette délicieuse résidence par un bail à très-long terme, et Charlotte avait apporté les plus grands soins à l'ameublement et à la décoration des jolies pièces qui la composaient.

La délicieuse activité de la chasse aux bibelots, fut pour les heureux époux une source inépuisable de plaisir.

Chaque petite table excentrique, chaque chaise luxueuse avait son histoire spéciale et avait été le sujet de négociations et d'efforts de diplomatie qui auraient suffi à un Burleigh pour la réorganisation de l'Europe occidentale ; les tasses et les soucoupes de Dresde et de Vienne qui garnissaient l'étagère de bois d'érable avaient toutes été achetées chez un marchand différent ; les figurines sur la tablette de la cheminée étaient du vieux Chelsea d'une qualité qui aurait fait envie à un Bernal ou à un Bohn et n'étaient arrivées dans les mains de leurs heureux possesseurs que par suite d'un concours de circonstances fortuites, dont l'histoire serait presque aussi intéressante que celle du collier de diamants de Bœhmer ; les rideaux du salon avaient drapé les portières de la belle Lady Blessington et avaient été achetés pour une misère par Valentin après avoir passé par les mains de nombreux marchands et revendeurs ; les chaises Louis XIV recouvertes en tapisserie avaient appartenu à M de Sévigné et avaient meublé cette triste maison de campagne d'où elle écrivait ses lettres les

plus étincelantes d'esprit et de gaieté, à son mauvais sujet de cousin, Bussy, comte de Rabutin : ces inestimables trésors avaient été découverts dans un petit passage derrière la rue Vivienne où le jeune couple s'était rendu bras dessus bras dessous pour choisir un chapeau, lors de leur premier voyage à Paris ; la pendule de la salle à manger venait du magasin du même marchand et elle avait été vendue avec la garantie qu'elle avait sonné les dernières heures que Maximilien Robespierre avaient passées dans son humble logement chez le menuisier ; l'encrier dans lequel Haukehurst trempait sa plume avait servi à Voltaire et le buvard sur lequel il écrivait avait appartenu à Balzac.

Àces fictions, plus ou moins plausibles, du revendeur, M. et M Haukehurst avaient prêté une oreille complaisante et il leur semblait que ces objets, qu'ils avaient peut-être payés un peu cher, prêtaient un charme nouveau à leur demeure.

L'arrangement et la surveillance de tous ces trésors donnaient du plaisir et de l'occupation à la pauvre Georgy, mais d'autre part elle considérait que la splendeur de son ancienne demeure de Bayswater, avec son mobilier tout neuf, était quelque peu supérieure à celle de tous ces objets d'art sortant des boutiques des revendeurs.

Pour Nancy, les figurines de Chelsea, les porcelaines de Dresde et les vieilles gravures d'Albert Durer n'étaient autre chose que les innocentes folies du maître de la maison, dont elle ménageait la bourse avec une aussi fidèle économie qu'elle l'avait fait pour l'ancien maître dont elle gardait un si cruel souvenir.

On peut voir par là que Haukehurst avec une femme, une belle-mère et une vieille et fidèle servante, ne pouvait pas man-

quer d'être bien soigné, un peu gâté peut-être, par excès d'amour, mais à l'abri des tentations auxquelles un auteur célibataire est supposé être exposé, quand il travaille seul dans un solitaire logement du Temple.

Pour lui les jours se passaient dans l'agréable monotonie d'un travail constant qui lui était rendu plus léger par la pensée de ceux pour lesquels il travaillait, et par l'espoir d'arriver à se faire un nom. Il n'était plus un fabricant de livres : il avait écrit un ouvrage dont les produits avaient servi à meubler sa villa de Wimbledon ; il était occupé à écrire un second ouvrage destiné à pourvoir aux frais de sa maison ; il avait assuré sa vie pour une somme assez considérable, et il s'était montré en toutes choses d'une prudence et d'une sagesse presque méticuleuses. Mais il avait laissé périmer les assurances faites par Sheldon sur la vie de Charlotte ; Valentin n'aurait pas voulu d'un argent dont une tête aussi chère aurait été l'enjeu.

Le cheval de selle que Charlotte aurait désiré pour son mari, la bibliothèque dont elle avait si souvent établi le catalogue, étaient encore parmi les joies de l'avenir, mais la vie perd la moitié de son charme, quand on n'a plus de désirs qui n'aient été satisfaits, et le cheval que Haukehurst devait monter plus tard, la belle bibliothèque qu'il se monterait étaient le sujet favori des conversations de Charlotte, quand elle se promenait avec son mari sur les hauteurs de Wimbledon, quand sa journée de travail était terminée.

Ces promenades du soir étaient les heureuses fêtes de sa vie.

Il racontait tout à sa femme : ses rêves littéraires, l'idée encore dans le brouillard d'un livre à écrire, ses nouvelles découvertes

dans le royaume sans bornes des livres. Son enthousiasme, son culte des héros, dont il portait l'un au pinacle pendant qu'il démolissait l'autre, le plaisir peu chrétien qu'il avait pris à lapider le pauvre Jones dans sa Revue du samedi, ou à écorcher vif Robinson dans le Bond Street, en un mot, toutes ses questions de boutique ne lassaient jamais l'excellente Charlotte.

Elle l'écoutait toujours avec ravissement et sympathie ; elle admirait ses favoris, elle accueillait ses amis et ses compagnons de travail avec une douceur qui ne se démentait jamais ; elle méditait l'organisation d'un fumoir qui serait un vrai paradis, un alhambra en miniature, et un visage maussade et renfrogné était chose inconnue dans la demeure de Haukehurst.

Une femme si douce, un intérieur si charmant, popularisaient l'institution du mariage parmi les jeunes célibataires amis de son mari, et cet être, si maltraité et si calomnié qu'on nomme une belle-mère, était presque réhabilité par la bonne nature de M Sheldon, et son dévouement évident aux intérêts du mari de sa fille.

Après toutes les recherches faites dans les archives poudreuses du passé, après les investigations patientes pour retrouver les empreintes laissées sur le sable par les pas de Matthieu Haygarth, voilà quel était l'héritage de Charlotte : un cœur dont l'innocence et l'affection faisaient de sa maison un paradis, et prêtaient à la vie commune un charme que tout l'or de la Californie aurait été impuissant à répandre sur elle. L'héritage de Charlotte, c'était la nature tendre et sans égoïsme des Haygarth et des Halliday, et ainsi dotée, son mari ne l'aurait pas échangée contre la plus riche héritière dont le mariage a jamais pu être annoncé dans le Journal de la Cour.

Livre 10 · Chapitre 08

Dix-huit mois avaient passé depuis la disparition de Sheldon, du cercle dans lequel il avait été considéré comme un personnage de quelque importance.

Le non-payement des billets à l'aide desquels il avait soutenu son crédit épuisé, ou plutôt la découverte que les compagnies sur lesquelles ils étaient tirés, n'avaient pas plus d'existence que l'ombre la plus impalpable, jeta un grand nombre de personnes dans la consternation et en ruina quelques-unes.

C'est dans les termes les plus durs et les moins mesurés que les spéculateurs de la Cité parlaient de ce Sheldon avec lequel ils avaient rompu le pain et sablé le vin de Moselle dans les tavernes de Greenwich et de Blackwall.

Il y a une opinion qui est généralement admise à la Bourse, c'est que tout homme qui a sombré et qui a disparu derrière le rideau de la scène commerciale, revient sûrement tôt ou tard sur son ancien théâtre, avec des moustaches et un brougham.

Néanmoins Sheldon ne revenait pas : les moustaches et le brougham du pécheur châtié et repentant n'étaient pas pour lui. Il s'était fermé toute possibilité de retour.

Il est à supposer qu'il savait cela, car il ne revenait pas, et, comme il ne manquait pas d'un certain courage moral, il n'aurait pas négligé de se montrer dans le milieu qu'il avait autrefois fréquenté, s'il avait été possible pour lui de faire face aux difficultés de sa position.

Le temps passait, et il n'arrivait aucune nouvelle de l'absent, bien qu'un agent de police eût été expédié en Amérique par l'un des plus furieux d'entre les porteurs des fausses traites, pour se mettre à sa recherche.

On supposait qu'il avait dû nécessairement se rendre en Amérique, mais il ne résulta de cette expédition qu'un surcroît de frais et une exaspération plus grande chez celui qui avait été sa victime.

« Que ferez-vous de lui si vous parvenez à le saisir ? demanda un ami plus philosophique du créancier. Il n'y a rien à en tirer. Zabulon est nanti d'un ordre de vente sur son mobilier.

— Son mobilier !... s'écria la victime exaspérée, ce n'est pas son mobilier qu'il me faut : c'est sa chair et ses os. Ce que je veux, c'est le voir enfermé dans la prison de Dartmoor et le faire condamner à vingt années de travaux forcés et l'envoyer subir sa peine dans l'île de Portland.

— Un homme de cette sorte aurait obtenu sa grâce dans moins d'une année. Tout ce que je crains, c'est de vous voir échanger du bon argent contre du mauvais. »

L'événement prouva que l'ami n'avait que trop bien vu les choses.

Dans la grande cité de New-York, Sheldon avait disparu comme une goutte d'eau dans l'Océan Atlantique. On n'en retrouva pas de traces. Trop insaisissable pour tomber sous l'application des lois internationales, il se mêla à la masse humaine et devint un soldat de plus dans l'innombrable armée de ceux qui combattent pour gagner leur vie de chaque jour.

Pour tous ceux qui l'avaient connu, cet homme s'était complètement évanoui, et pas un soupir, pas un regret ne le suivait dans son pèlerinage inconnu ; pas un être parmi ceux qui avaient serré sa main et l'avaient accueilli avec amitié, n'avait conservé pour lui une bonne pensée ou ne s'inquiétait de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Il n'avait pas laissé dans la maison qu'il avait habitée pendant de longues années, même un chien pour gémir à sa porte et guetter son retour.

Ce fait, s'il l'avait connu ou s'il y avait songé, lui aurait causé peu de souci. Il avait joué en vue d'un certain enjeu et il avait perdu là partie. Il le savait et il maudissait son trop de prudence, comme la cause de sa défaite. Qu'il existât de plus nobles enjeux qu'il aurait pu gagner en jouant un jeu moins difficile, c'est une pensée qui ne lui venait jamais. Dans sa philosophie il n'existait rien de plus élevé, donné comme but aux espérances d'un homme, que les succès mondains et une vie froide et monotone passée dans la prospérité, au milieu de riches connaissances.

Il était parti et ceux qui se souvenaient de lui le plus cruellement, Valentin, Diana et Nancy, ne se le rappelaient qu'en frissonnant. La vieille gouvernante songeait quelquefois à lui quand elle se penchait sur le berceau où reposait l'espoir des Haukehurst, et elle regardait avec frayeur autour d'elle dans l'obscurité, s'attendant presque à voir son visage redouté se dresser devant elle, sombre et menaçant entre les rideaux de la croisée.

C'est une superstition des races anciennes, et cette croyance s'est conservée chez les peuples modernes, qu'un homme qui voit un être appartenant à l'autre monde, ne peut plus vivre. L'Arabe qui rencontre un fantôme dans le désert, rentre dans sa tente et s'y couche pour mourir. Il sait que son arrêt est prononcé. Il en

est ainsi des hommes qui, dans une certaine mesure, ont été admis dans l'enceinte redoutable du temple du meurtre. Il est lent à retomber le rideau qui a été levé pour laisser les regards pénétrer dans ce sanctuaire plein d'horreur. Les révélations de l'âme d'un profond criminel laissent une durable impression dans l'esprit de ceux qui involontairement sont devenus les confidents de ses terribles secrets.

Les circonstances de la mort de Halliday et de la maladie de Charlotte, n'étaient pas de nature à ce que Nancy en perdît jamais le souvenir.

L'ombre du cruel visage de l'homme qu'elle avait porté dans ses bras quarante années auparavant, quand il était enfant, la poursuivait et venait troubler souvent les heures paisibles de sa tranquille vieillesse. Son ignorance et cette teinte de superstition, compagne habituelle de l'ignorance, exagéraient pour elle la terreur de ses noirs souvenirs.

La pensée que Philippe était toujours vivant, qu'il avait conservé le loisir d'ourdir de méchants complots contre l'innocent, était une source toujours renaissante de terreur pour elle. Elle ne pouvait comprendre qu'un être, si puissamment organisé pour le mal, pût exister sans un résultat fatal pour quelqu'un. Il lui semblait qu'un démon était déchaîné et qu'on ne pourrait avoir ni paix ni sécurité, tant que l'esprit malin n'aurait pas été exorcisé et replongé dans les profondeurs de l'abîme sans fond.

Ces sentiments et ces frayeurs ne se seraient guère éveillés dans le cœur de la vieille femme, si elle avait été seule exposée aux mauvais desseins de cet être malfaisant.

Pour elle-même, elle avait peu de crainte. Sa vie touchait à son terme, et peu lui importait que quelque main criminelle vînt abréger le nombre du peu de jours qu'il lui restait à vivre. Mais un nouvel intérêt dans la vie avait pris naissance pour Nancy au moment où elle voyait sa fin plus prochaine.

Ce bel enfant, le fils et l'héritier des Haukehurst, avait été confié aux soins de la vieille gouvernante, et cet enfant elle l'aimait d'une affection plus vive que celle qu'elle avait ressentie autrefois pour ce Philippe qui lui avait été si cher.

C'était auprès du berceau de cet enfant, sur lequel elle veillait comme sur un trésor, qu'elle entretenait la crainte que lui inspirait son ancien maître. Elle savait qu'il y avait eu lutte pour déjouer ses complots, et qu'il avait été ignominieusement battu dans l'effroyable partie qu'il avait jouée si hardiment. Et elle se demandait s'il était homme à accepter une aussi complète défaite, sans tenter un effort pour se venger de ceux qui avaient fait échouer tous ses desseins.

Lors de cette nuit pendant laquelle Charlotte luttait entre la vie et la mort contre les effets du poison lent qui lui avait été administré et la médication énergique employée pour combattre l'élément empoisonné, pendant cette nuit où sa précieuse existence tremblait dans la balance, Nancy avait lu ses desseins meurtriers dans les regards de cet homme qu'elle avait bravé si hardiment, et qui savait que son horrible complot était découvert.

Maintenant même qu'elle était en sûreté dans le port, elle ne pouvait oublier les regards sinistres qu'elle avait surpris dans les yeux de Philippe ; elle ne pouvait trouver une tranquillité par-

faite, tant qu'elle ignorait où pouvait être cet homme et s'il ne tramait pas quelque méchant complot contre ceux qu'elle aimait.

Ses frayeurs se manifestaient de différentes façons. Quand elle lisait dans les journaux les détails de quelque acte de vengeance, elle pensait à son ancien maître et elle se demandait comment, dans un cas pareil, sa main fatale pourrait se révéler.

Il pouvait, par quelque nuit sombre, attendre Valentin sur la route obscure et solitaire qu'il suivait pour se rendre de la station du chemin de fer à Charlottenbourg ; elle se figurait l'angoisse de terreur de la jeune femme quand les heures se passaient et qu'elle ne voyait pas revenir son mari ; elle se peignait l'indicible horreur qui s'emparerait de tous dans cette heureuse maison, lorsqu'arriverait la nouvelle que son jeune maître avait été trouvé sur la route solitaire, frappé à mort par une main inconnue.

Elle était trop sage pour exprimer ouvertement ses frayeurs, mais elle signalait à Haukehurst les dangers que pouvait présenter cette route solitaire, et elle le suppliait de porter une arme sûre qui lui permît de sortir victorieux des chances d'une attaque.

Valentin riait de ses avertissements, mais quand Charlotte se mit de la partie, il fut heureux de la satisfaire en faisant l'achat d'une lourde canne qu'il brandissait d'un air joyeux, quand il revenait la nuit, en ruminant le plan d'un chapitre pour un nouveau roman, ou en composant quelques périodes vigoureuses et éloquentes, dont il avait perdu la mémoire quand il essayait de coucher sur le papier le résultat de ses élucubrations de la soirée.

« Quand la fraîche brise souffle dans la plaine, que les lumières brillent dans le lointain et que les étoiles étincèlent au ciel, mes phrases coulent avec une limpidité que je ne retrouve

plus quand je suis assis devant mon bureau, disait-il à sa femme. Je me crois un Swift et un Junius quand je suis en plein air, je me sens de force à aborder toutes les questions sociales qui se sont jamais posées sur cette terre, depuis les plus simples jusqu'aux plus ardues. À la maison, je ne suis plus que Valentin Haukehurst, ayant toujours présent à l'esprit le nombre de pages que je dois produire dans un temps donné, l'idée que mon fils et mon héritier perce ses dents, et fait plus d'embarras que je n'en ai jamais fait quand j'étais à son âge ; que le collecteur de la taxe des eaux m'attend et est impatient de poursuivre sa tournée ; et que j'ai la plus chère femme qui soit au monde, qui ouvre ma porte et vient d'heure en heure introduire sa jolie tête dans ma chambre pour voir comment je me porte, ou pour me demander si j'ai besoin de charbon, ou pour m'emprunter mon encrier pour écrire son linge sur le livre de la blanchisseuse.

— Prétendez-vous dire, monsieur, que je vous empêche de devenir un Junius ? s'écria Charlotte avec une petite moue charmante.

— Oui, chère. Je commence à comprendre pourquoi Swift tenait à distance respectueuse sa pauvre femme. Elle l'aurait rendu trop heureux, s'il lui avait permis de demeurer dans sa maison. Elle ne lui aurait pas donné l'occasion de cette cruelle indignation qui lui déchirait le cœur, et des écrits comme ceux de Swift ne peuvent être produits que par un homme qui a le cœur déchiré. Non, ma chérie, je ne serai jamais un Swift ou un Junius, tant que votre jolie tête se montrera dans ma chambre une ou deux fois par heure, mais je puis espérer faire un peu mieux, si vos beaux yeux m'inspirent de brillantes pensées et si votre innocent sourire enfante chez moi d'agréables conceptions. »

Tout cela se terminait habituellement par des démonstrations d'affection, et Charlotte trouvait que son mari était le plus savant et le plus admirable des hommes ; après quelque douce flatterie, elle le favorisait de quelque intéressante communication au sujet de la dernière dent du baby, ou de la conduite répréhensible de la nouvelle femme de chambre, qui avait eu une altercation avec M Woolper.

Ainsi occupée par de simples plaisirs et de tranquilles travaux, la Vie de M. et de M Haukehurst se passait sans frayeur du misérable chargé de crimes dont l'image persécutait Nancy dans ses rêves et ses méditations.

Pour les deux époux, Sheldon était comme s'il n'était plus de ce monde.

Charlotte n'avait jamais su la vérité, mais avec le temps, on lui avait donné à entendre qu'il avait commis quelque grande faute impardonnable qui devait pour jamais le séparer de sa mère. Voilà tout ce qu'on lui avait dit, et elle n'avait pas cherché à en savoir davantage. Elle avait accepté le fait sans faire de questions.

« J'en suis très-fâchée pour lui, et pour maman, » dit-elle.

Elle avait conclu que cette faute impardonnable devait être une offense faite à sa mère, quelque infidélité longtemps cachée, soudainement découverte, avec l'accompagnement de mensonges et de trahisons que ces sortes de choses comportent.

Àpartir de ce jour, elle ne parla plus jamais de son beau-père, mais ce grand pécheur n'était pas oublié dans ses prières.

Livre 10 · Chapitre 09

George continuait cependant sa carrière, gagnant sa vie du mieux qu'il pouvait, en se faisant le chevaleresque défenseur des droits du faible, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et le souvenir de son frère le tourmentait fort peu.

Il pensait à Halliday, à la dernière poignée de main de l'honnête fermier du comté d'York, à la dernière fois que son regard s'était arrêté sur le visage de cet ancien ami, souvenir que ce rude praticien n'était jamais parvenu à exorciser.

Si son frère, après une absence de plusieurs années, était revenu des pays lointains dans son pays natal, avec une fortune colossale et la réputation d'avoir étranglé pas mal de naturels de ce pays durant le temps employé à amasser cette fortune, George Sheldon aurait fort bien accueilli le voyageur, et dans leurs conversations, aurait évité de parler des naturels étranglés. Quelques nègres de plus ou de moins, envoyés avant leur temps dans la sombre vallée, ne lui auraient pas paru un motif suffisant pour chercher querelle à un frère millionnaire et dans de généreuses dispositions.

Mais les circonstances de la mort de Halliday avaient fait voir le crime dans toute son horreur au spectateur de cet assassinat accompli de sang-froid, et avaient produit sur lui une impression qu'aucune autre circonstance n'aurait été capable de faire sur une nature aussi dure que la sienne.

George éprouvait quelque satisfaction à savoir que la fille de son ancien ami avait trouvé un heureux intérieur, et il se faisait

un certain honneur de la part qu'il avait prise à la défaite de son frère.

Il rencontrait quelquefois Valentin dans ses pérégrinations dans le voisinage du British Museum, et l'accueil que se faisaient les deux hommes était suffisamment cordial ; mais Haukehurst n'invitait pas son ancien patron à venir à Charlottenbourg, et George pouvait comprendre que la visite d'un Sheldon dans cette maison ne serait pas reçue avec plaisir.

Il menait d'ailleurs une existence assez agréable, selon ses goûts ; il vivait chez lui, et trouvait dans la société de quelques amis choisis, de bons vivants en communauté d'idées avec lui qu'il rencontrait à une vieille taverne et au cercle, ce qui était pour lui le summum bonum en matière de relations sociales. Il se livrait à quelques spéculations sur le turf ; il escomptait les billets de bookmakers dans le besoin ; il leur achetait leurs mauvaises créances, ce qui le mettait en rapport avec les nobles patrons de ces humbles spéculateurs et lui ouvrait un nouveau terrain d'affaires.

Il n'avait pas l'idée qu'une pareille existence pût avoir rien d'ignoble. Non, en vérité, quand il avait payé son loyer, son clerc, sa blanchisseuse, sa note de la taverne, et les rafraîchissements qu'il offrait à ses amis, il allumait un cigare, mettait les mains dans ses poches et se promenait, convaincu qu'il avait accompli tous les devoirs imposés à un homme.

« Il y a des hommes que leur genre d'affaires oblige à avoir une maison montée, à aller deux fois par jour à l'église et à toutes ces sortes de choses, se disait-il. Je n'hésiterais pas à affirmer qu'ils doivent trouver que c'est une rude corvée. Mes clients se

soucient fort peu de la manière dont je vis et si je vais à l'église le dimanche. Aussi, je préfère gagner mes cinq livres par semaine en gardant ma liberté, à toutes les plus belles relations de famille du moment. »

Le sort du misérable qui avait disparu de son ancien milieu, et qui était allé vivre on ne savait où, troublait fort peu la tranquillité d'esprit de George.

« Soyez persuadé qu'il est retombé sur ses pieds, disait-il à l'occasion, quand la conversation était mise sur le sort de Philippe, entre lui et Valentin. Il s'arrange pour vivre confortablement de manière ou d'autre, vous pouvez m'en croire. Mais je doute qu'il remontre jamais son nez à Londres après son opération des fausses traites. L'exaspération est grande contre lui dans le monde financier. Il est regardé comme une honte pour la corporation, dont les membres agissent rarement aussi mal qui l'a fait. Non, je ne pense pas que Philippe se remontre jamais à Londres, mais un homme de sa sorte trouve toujours, n'importe où, un théâtre pour y exercer son industrie…

— Et il arrivera au terme de ses jours, dans l'impunité, je suppose, dit Valentin avec une certaine amertume.

— Probablement oui, je ne vois pas ce qui pourrait l'atteindre dans l'avenir… comme de raison, il pourrait être arrêté pour cette affaire des traites, s'il se mettait dans le cas d'être pincé, mais c'est un trop habile homme pour s'y exposer. »

Sur ces observations, George changeait de conversation.

Que l'exil de son frère du pays natal dût durer autant que sa vie, il n'en doutait pas : mais ce qu'il tenait pour certain, c'est

qu'en quelque pays lointain qu'il eût été chercher un refuge, il avait dû s'arranger pour prospérer et se montrer la tête haute dans son pays d'adoption.

Sheldon, de Gray's Inn, resta dans cette croyance jusqu'à la veille de Noël, une année après les événements qu'il désignait laconiquement comme la débâcle de Baÿswater.

Le mois de décembre touchait à sa fin ; il avait été horriblement dur, et le cœur de toute l'Angleterre était ému de passion comme le cœur d'un seul homme.

Les colonnes du Zeus, du Diurnal Hermès, du Flag et de l'Hesper étaient remplies de souscriptions pour des œuvres de charité ; et tous les premiers articles des journaux du matin prêchaient le même sermon sur le même texte.

Les toits étaient couverts d'une forte couche de neige, une boue épaisse s'attachait aux pieds dans les rues fréquentées, et les gueux et les mendiants de la grande cité étaient en joie.

Les idéales fêtes de Noël de nos rêves semblaient arrivées enfin, et les cœurs des vrais enfants de la Grande-Bretagne se réjouissaient pendant que les patineurs prenaient leurs ébats dans les parcs, que les cochers des voitures de place demandaient de fabuleux pourboires à leurs pratiques, et que les chevaux, surmenés et mal nourris, tombaient à chaque détour de rue et que la montée d'Holborn était aussi dangereuse qu'une montagne des Alpes.

Pour George, ni le temps ni Noël n'étaient d'une grande importance.

Le cours monotone de sa vie était peu troublé par les fêtes et les dissipations : un verre de plus à la taverne, une invitation à dîner chez quelqu'un de ses amis, tels étaient les événements probables qui devaient amener quelque changement dans ses habitudes.

Il vit les boutiques briller d'un éclat inaccoutumé, il eut conscience d'un mouvement plus vif et plus gai que le mouvement affairé de chaque jour, mais il se tint à l'écart et fut heureux quand les fêtes de Noël furent passées et que les cours de justice rouvrirent leurs portes.

Sheldon s'était engagé à aller dîner chez un marchand de chevaux retiré des affaires, tout gonflé d'orgueil par la possession de la nouvelle habitation qu'il avait acquise.

« Venez voir ma résidence, Sheldon, dit le gentleman ; je ne prétends pas dire que c'est ce qu'on peut voir de plus beau, mais j'y fais venir dans mes serres des ananas et des raisins et j'y puis trouver un aussi beau dessert que celui que vous pourriez vous procurer au marché de Covent Garden avec un billet de cinq livres. C'est la fantaisie de ma femme et je puis la satisfaire, pourquoi ne le ferais-je pas ? Vous viendrez manger avec nous votre dîner de Noël, Sheldon. J'ai un ami qui chante aussi bien que Mario lui-même, et qui pourrait gagner une fortune, s'il n'était pas au-dessus de cela par sa position. Je vous ferai goûter d'un Madère dont vous ne trouveriez pas le pareil sur la table des plus nobles personnages… si vos affaires vous mettaient en relation avec les gens de la noblesse, ce qui n'est pas, nous le savons l'un et l'autre, mon vieux camarade. »

Et le joyeux garçon gratifia Sheldon d'une tape amicale sur le ventre.

George accepta l'invitation, sans enthousiasme, mais assez satisfait de s'assurer un bon dîner chez un homme qui pouvait devenir un bon client, et dont la maison n'était pas à une distance du centre de la ville exigeant une course en cab sortant des prix raisonnables.

« Les cochers sont assez exigeants, surtout en ce moment, pensa-t-il, mais je ne pense pas qu'ils essayent de me rançonner. Au surplus s'il l'essayait nous avons le bureau de police et d'ailleurs une promenade de cinq milles ne m'effraie pas. »

Ayant disposé ainsi de sa journée de Noël, George s'abstint d'aller jouir des délices de la conversation à sa taverne, la veille de Noël, et resta chez lui à s'occuper de ses affaires.

Son clerc le quitta à l'heure accoutumée, mais le patron resta fort tard à écrire des lettres et à compulser des dossiers pendant que la neige fouettait les carreaux des fenêtres et couvrait d'un tapis blanc la place tranquille sur laquelle était située sa maison.

Il venait de mettre de côté ses papiers et d'allumer un cigare, quand il fut surpris par un coup timidement frappé à la porte extérieure.

Les visites à une heure aussi avancée de la soirée n'étaient pas une chose inaccoutumée pour lui, vu qu'il était connu pour vivre chez lui et pour travailler après les heures où se ferment habituellement les études, mais ce n'était pas le coup de marteau retentissant de ses amis ou de ses clients. S'il avait été un lecteur de romans et imbu des idées de revenants qui s'associent volontiers

à cette époque de l'année, il aurait été à la porte s'attendant à voir quelque étrange fantôme portant le costume du dernier siècle, une femme en fraise et en vertugadin, qui de son vivant fréquentait les cours de justice, ou l'ombre du baron de Verulam lui-même, revenant visiter au clair de la lune l'avenue d'ormes plantée d'après ses ordres.

Mais George n'était pas homme à avoir peur des démons ou des fantômes ; ses idées au sujet des revenants se bornaient à un drap blanc au bout d'un balai et à un potiron percé de trous avec une chandelle à l'intérieur, et il aurait accueilli la plus effrayante apparition qui se soit jamais montrée, comme s'il avait eu affaire à l'un des membres de la confrérie des mauvais plaisants qui se servent du drap blanc, du balai, et du potiron creux pour effrayer les gens.

« Je sais comment on s'y prend, aurait-il dit, si le spectre lui était apparu à minuit dans le cimetière d'une église ou d'une abbaye en ruines. Vous feriez mieux d'essayer cela sur quelque autre, mon ami. »

Pour un esprit superstitieux, l'être qui franchit l'obscurité de l'antichambre et se traîna dans le cabinet éclairé au gaz, aurait pu paraître trop dégoûtant pour appartenir à l'espèce humaine.

Un cadavre de pestiféré galvanisé par la pile électrique aurait inspiré moins d'horreur à George, que le visage sur lequel son regard s'arrêta avec une colère mêlée de dégoût.

« Que venez-vous chercher ici ? demanda-t-il. Prenez-vous cette maison pour le workhouse ?

— Non, répondit l'homme d'une voix éteinte, mais je vous prends pour mon frère.

— Comment !… » s'écria George tout interdit.

Il se pencha et regarda cet effrayant visage.

Dans la cavité existant entre ces joues creuses et la proéminence des sourcils osseux, les yeux noirs de Philippe brillaient d'un éclat plus farouche qu'il ne les avait jamais vus briller, même quand la nature sauvage de cet homme se révélait à nu… c'était le feu de la fièvre allumée par la faim.

Cet être horrible, cette masse dégoûtante de haillons ambulants, cette peste vivante, c'était l'ancien spéculateur, un homme qu'il était impossible de se figurer autrement que portant du linge d'une irréprochable blancheur, des habits de drap fin, des bottes bien faites, un chronomètre à remontoir dans la poche de son gilet, et le parapluie de soie des riches commerçants.

« Grand Dieu !… s'écria George frappé d'horreur. Est-ce vous ?…

— Oui, c'est moi, » répondit cette créature avec un accent étrange.

Le changement, ou, pour se servir d'une expression plus juste, la dégradation de la voix était aussi complète que la dégradation de l'homme.

« Oui, George, c'est moi, votre frère. Vous êtes surpris de me voir tombé si bas, je suppose, mais vous ne pouvez en être plus surpris que moi-même. J'ai travaillé dur, pour tenir ma tête au-dessus de l'eau. Il n'y a guère un métier que fasse un mortel pour

gagner sa vie que je n'aie essayé et dans lequel je n'aie pas réussi. C'était l'ancienne expérience de Fitzgeorge Street toujours et toujours répétée, dans tous les commerces et dans toutes les professions. Je m'étais posé comme docteur à Philadelphie, et mes affaires allaient bien, jusqu'au jour où l'un de mes malades mourut et où les choses tournèrent contre moi. J'ai été clerc dans plus d'études que vous ne pouvez en compter sur vos dix doigts, mais il survenait toujours quelque chose, mon patron prenait la fuite, ou faisait banqueroute, ou mourait, ou me renvoyait. J'ai travaillé comme dentiste, comme commissaire-priseur, comme courtier, comme colporteur, mais c'était toujours le même résultat, la ruine, la misère, l'hôpital, ou la maison des pauvres. J'ai balayé les rues et campé dans les déserts avec les ours et les bêtes fauves. Un jour, la pensée me vint que je devais revenir dans mon pays. « George est là, me disais-je, et si je puis gagner de quoi payer mon passage à travers l'Atlantique, tout ira bien. George me viendra en aide. Je ne suis pas seul au monde. Un homme ne peut laisser mourir de faim celui qui est de la même chair et du même sang que lui, il ne le peut pas. » Le sang est plus épais que l'eau, vous le savez, George ; aussi je suis revenu. J'ai gagné l'argent qui m'était nécessaire, ne me demandez pas comment. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il m'en a coûté pour amasser une douzaine de livres. Quand un homme est tombé aussi bas que moi, chaque shilling qu'il gagne lui coûte une goutte du sang de son cœur. Il n'y a pas une livre pour laquelle il n'escompte une partie de sa vie. J'ai réuni l'argent nécessaire pour payer mon passage sur un navire d'émigrants, et me voici ici prêt à tout. Je travaillerai comme un nègre. Je ferai le travail de votre clerc pour le quart de ce que vous le payez. Je balaierai votre bureau et ferai vos commissions. Pour cela, vous me donnerez de quoi retenir

ensemble mon âme et mon corps, ne le voulez-vous pas, George ? »

Rien de plus abject que le ton sur lequel parlait cet abject misérable.

Cet homme, qui dans la prospérité avait été la personnification de la dureté et de l'insolence, s'était changé en un humble, bas et rampant suppliant, prêt à prosterner son front dans la poussière, aux pieds du frère dont il implorait l'assistance et la charité.

George contemplait son frère avec une sorte de satisfaction qu'il ne cherchait pas à déguiser : il se recula de quelques pas de l'endroit où son frère était tombé à demi assis, à demi couché, et ou il restait se pelotonnant dans ses haillons, trop abject pour avoir bien conscience de sa dégradation.

Une année auparavant, il se serait obstinément tenu à l'écart de ses anciennes connaissances et il se serait déclaré prêt à mourir de faim plutôt que d'implorer un secours de son jeune frère.

Les événements de cette année l'avaient fait passer par des épreuves qui changent une année en siècle. Il avait marché avec la faim pour compagne, il avait couché pendant une longue suite de nuits dans des repaires humides comme ceux où le malheureux peut trouver un refuge, avec la maladie et la douleur pour camarades de lit.

Les creusets par lesquels il avait passé lui avaient laissé à peine l'apparence humaine, car lorsque le moral tombe au niveau de la bête, le physique subit une transformation, moins marquée seulement que celle qui s'opère dans sa nature mentale.

Depuis six mois cet homme n'avait vécu qu'en flattant ou en menaçant ses semblables, par la violence ou par la ruse, par la dégradation du mendiant ou l'audace du voleur ; il n'y avait pas de limites d'infamie jusqu'à laquelle il n'eut été. Vil entre les vils, il avait été chassé des lieux hantés par les mendiants et les scélérats comme indigne de rester dans la compagnie d'honorables voleurs ou d'honnêtes mendiants.

George s'assit à cheval sur une chaise, et, les bras croisés sur le dossier, contempla ce hideux spectacle.

C'était un tableau qu'il n'avait jamais cru voir, et le sentiment qu'il lui faisait éprouver, n'était pas sans mélange de plaisir.

« Quand vous me faisiez sentir trop durement l'aiguillon, je songeais au plaisir que j'aurais à vous rendre la pareille, dit-il, mais jamais je n'avais pensé qu'une occasion semblable se présenterait ; jamais… de par Dieu ! Je croyais que vous resteriez sur vos grands chevaux jusqu'à la fin du voyage ; je ne pouvais penser que jamais ils vous précipiteraient dans le ruisseau. Ainsi donc, vous avez fait tous les métiers, n'est-ce pas ? Et vous êtes tombé sur tous les théâtres ? Et vous avez trouvé que votre habileté n'était d'aucun secours de l'autre côté de l'Atlantique ? Et vous êtes revenu exhaler vos plaintes devant moi ? Et il faut que je vous assiste, que je vous fournisse les moyens de recommencer votre vie, que je vous prenne pour clerc ou pour associé, n'est-ce pas ? ce qui vaudrait mieux. MM. Sheldon et Sheldon ne feraient pas mal sur ma porte. C'est là ce que vous voulez dire quand vous me parlez du sang qui est plus épais que l'eau, n'est-ce pas ! »

Le misérable qui avait été autrefois Philippe Sheldon, sentit que son frère se moquait de lui, qu'il savourait jusqu'à la lie la

coupe du triomphe que la fortune avait offerte à ses lèvres.

« Ne faites pas la bête avec moi, George, dit-il d'un ton piteux. Je ne vous demande pas beaucoup… une croûte de pain, un coin pour dormir, et des habits pour me couvrir. Un frère, sans être trop exigeant, peut demander cela à son frère.

— Peut-être, répliqua George. Mais il est bien osé à vous de vous adresser à moi. Vous avez eu votre tour, Philippe, vous en ayez usé, et vous vous êtes efforcé de me tenir à distance. Mon tour est venu enfin, et vous pouvez y compter, je saurai faire en sorte de vous tenir aussi à distance respectueuse. »

Le coupable le regarda avec stupéfaction : il s'était senti sûr de trouver là la nourriture et un abri, et il avait enduré des misères et des privations qui réduisent un homme à un état où la nourriture et l'abri constituent le suprême bien qu'on puisse obtenir en cette vie.

« Vous ne refuserez pas de faire quelque chose pour moi, George ?… dit-il d'un ton larmoyant.

— Je ne ferai rien pour vous, entendez-vous bien cela ? Rien ! Vous m'avez appris que le sang n'est pas plus épais que l'eau, il y a douze ans, quand vous avez épousé la veuve de Tom Halliday et serré les cordons de votre bourse, après m'avoir jeté une misérable somme de cent livres, comme on jette un os à un chien. Vous m'avez donné à entendre que c'était tout ce que je pouvais espérer obtenir de votre amour fraternel, ou de votre peur que je ne dise tout ce que je savais. Vous m'avez donné à dîner de temps à autre, parce qu'il convenait à votre intérêt d'avoir l'œil sur moi et parce que vous aviez toujours quelque sale besogne entre les mains, pour laquelle les conseils d'un habile praticien comme

moi vous étaient on ne peut plus utiles. Je ne crois pas que vous m'ayez jamais donné un dîner, sans me faire largement payer mon écot. Ne venez donc pas pleurer misère ici, et essayer de me persuader que le sang est plus épais que l'eau, ou que le lien fraternel qui nous unit est autre chose qu'un simple hasard de la naissance. Je vous ai dit maintenant tout ce que j'avais à vous dire, et plus tôt vous me débarrasserez de votre présence, et mieux cela vaudra pour tous deux

— George ! s'écria Philippe en joignant ses mains osseuses par un mouvement convulsif, et en gémissant d'une voix aussi lamentable que celle avec laquelle il demandait l'aumône dans les rues de New-York, vous ne pouvez me mettre à la porte par une nuit pareille. Regardez-moi, C'est tout ce que j'ai pu faire que de me traîner jusqu'ici. J'arrive à pied de Liverpool. Mes misérables membres ont été mordus par le froid, ulcérés, brisés, et torturés par les rhumatismes. Je suis venu sur un navire d'émigrants, avec un troupeau de misérables créatures qui avaient tenté la fortune de l'autre côté de l'Atlantique et échoué comme moi, et qui revenaient chercher un refuge dans les workhouses de leur mère-patrie. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un navire d'émigrants… Il faut voir l'entrepont d'un de ces navires pour se faire une idée de ce que des êtres humains ont à souffrir, quand c'est la pauvreté qui tient le gouvernail du navire. Je suis descendu à terre à Liverpool, avec un demi-dollar dans ma poche, et je n'ai eu ni une nourriture ni un abri décents depuis que j'ai débarqué. Donnez-moi un trou pour m'y étendre jusqu'au moment où vous aurez obtenu pour moi un ordre d'admission dans le plus prochain hôpital. Il y a gros à parier que je n'en sortirai plus.

— Pensez-vous que je voudrais dormir sous le toit que vous ? s'écria George.

— Pourquoi non ?

— Pourquoi non ! Parce que j'ai peur de vous, parce que j'aimerais autant un serpent pour compagnon ou un loup pour camarade de lit. Je vous connais. J'ai vu ce que vous pouviez faire et comment vous saviez agir. Et si vous avez pu faire ce que vous avez fait, lorsque vous n'aviez d'autre pression que la crainte de vous perdre, si vous étiez découvert, que ne feriez-vous pas maintenant que vous êtes aussi désespéré et aussi affamé qu'un loup et sans autre loi que celle qui gouverne un loup : la loi de la conservation ?... Me fierai-je à un tigre, parce qu'il m'a dit qu'il est affamé ? Non, Philippe. Aussi, ne me fierai-je pas à vous.

— Vous me donnerez au moins quelque argent... assez pour vivre une semaine ou deux ?...

— Pas un denier. Je ne veux pas établir de précédent. Je ne reconnais aucun lien entre nous. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous en aller. Je ne désire pas envoyer chercher un policeman, mais si vous ne partez pas de bonne volonté... il faudra que vous partiez autrement.

— Vous feriez cela ?

— Je ne vous croyais pas capable de vous montrer si dur pour moi, balbutia le misérable avec sa voix affaiblie, qui était devenue de plus en plus faible pendant cet entretien.

— Pensez-vous que je voudrais avoir confiance en vous ? s'écria George. Confiance en vous !... Vous dites que je suis dur parce que je refuse de vous donner un coin pour vous y coucher.

Et si je le faisais, vous quitteriez en rampant ce coin pour venir m'empoisonner, ou me couper la gorge. Vous vous glisseriez dans ma chambre au milieu de la nuit, vous me mettriez un oreiller sur le visage, et vous me tiendriez sous votre genou, jusqu'au moment où vous en auriez fini avec moi, puis vous partiriez avec tout ce que vous auriez pu emporter et vous iriez recommencer la même chose contre quelque autre. Je vous le dis, Philippe, je ne veux pas avoir de relations avec vous. Vous avez échappé à la potence, mais il y a quelque chose de pire que la pendaison, c'est l'état d'un homme auquel personne ne peut se fier. Vous en êtes arrivé là, et s'il vous restait un sentiment honnête au cœur, vous auriez acheté une corde et vous vous seriez pendu plutôt que de venir pleurer misère à mes pieds. »

Philippe bondit, et presque au même instant, George entendit le bruit sec d'un couteau qui s'ouvrait.

« Ah ! s'écria-t-il, voilà ce que vous voulez, n'est-ce pas ? »

Il se pencha sur son bureau les yeux fixés sur les yeux enflammés par l'esprit du mal qui conservaient une certaine ressemblance avec les siens et, le bras gauche levé pour protéger sa tête, il chercha avec la main droite quelque chose dans un tiroir.

Ce fut l'affaire d'un moment.

Philippe avait saisi le bras gauche que son frère tenait levé et s'y était accroché avec son couteau entre ses dents, quand George lui présenta la gueule d'un revolver.

« Il y a bon nombre de bêtes féroces à Londres, sans vous compter, dit-il, et je ne suis pas assez fou pour n'avoir pas des

moyens d'égaliser les chances en cas d'une visite de gens de votre sorte. Jetez votre couteau et partez. »

Le paria laissa tomber son couteau avec soumission, il était trop faible pour tenter autre chose qu'un acte de violence.

« Ôtez votre pistolet de la direction de ma tête, dit-il d'un ton plaintif.

— Certainement, quand vous aurez repassé le seuil de ma porte.

— Vous pourriez me donner une poignée d'argent, George. Je n'ai plus une semaine à vivre.

— Il n'en vaudrait que mieux si vous n'aviez plus qu'une heure de vie. Partez ! Je suis fatigué de tenir ce revolver dirigé contre votre tête et pourtant je ne l'abaisserai pas que vous n'ayez franchi le seuil de ma porte. »

Philippe vit qu'il n'y avait aucun espoir à garder.

De la nourriture et un abri c'est tout ce qu'il avait espéré, mais même à cela il ne devait plus prétendre.

Il sortit à reculons du bureau, suivi de près par George qui l'ajustait toujours avec son revolver. Sur le seuil il s'arrêta.

« Dites-moi une chose, dit-il. Vous ne voulez pas me donner de quoi acheter du pain et un verre de gin. Eh bien ! donnez-moi une fiche de consolation. Cela ne vous coûtera rien. Dites-moi quelque chose de mauvais de Haukehurst. Est-il allé à tous les diables ou s'est-il noyé ; sa femme l'a-t-elle planté là ou sa maison a-t-elle brûlé de fond en comble ? Dites-moi qu'il a eu sa part de ma mauvaise chance ; et que Nancy Woolper est morte dans

un workhouse. Cela me fera autant de bien que de boire et de manger et cela ne vous coûtera rien.

— Si je vous disais quelque chose de semblable, je vous dirais un mensonge. Haukehurst va extraordinairement bien et il a acheté une charmante petite habitation entre Wimbledon et Kingston ; Nancy Woolper est avec lui et elle mène l'existence la plus douce qu'elle ait jamais connue de votre temps. »

Sur ces mots Sheldon poussa son frère dans l'escalier et referma sa porte.

Philippe s'assit sur les marches et rassembla un peu ses haillons contre son corps ; il frotta ses misérables membres pendant que l'homme de loi tirait les verrous et assujettissait les chaînes qui défendaient sa citadelle de l'autre côté de la porte.

« Je me demande s'il n'ira pas faire une visite à Haukehurst, » pensa George en verrouillant sa porte.

Et un méchant sourire de satisfaction se dessina sur son visage à l'idée que les paisibles fêtes de Noël chez Valentin pourraient être troublées par la malencontreuse apparition de cet effrayant visiteur.

Livre 10 · Chapitre 10

« Entre Wimbledon et Kingston…, murmura Sheldon, si je puis me traîner jusque-là, j'irai ce soir… »

Il descendit l'escalier et se trouva dehors les pieds dans la neige et exposé à l'impitoyable froid de la nuit.

Il descendit la rue, traversa le pont de Blackfriars et gagna l'autre côté de l'eau, s'arrêtant de temps en temps pour mendier.

Pendant cette nuit de Noël, il y avait beaucoup de gens dehors, et, dans le nombre, Philippe trouva plusieurs dignes matrones qui explorèrent les profondeurs de leurs grandes poches pour en extraire un sou pour lui, et des jeunes gens qui lui jetèrent la pièce de cuivre qu'il demandait avec le ton lamentable des mendiants de profession.

Quand il eut réuni le prix d'un verre de gin, il entra dans le premier cabaret qu'il rencontra et y dépensa son argent.

Il était trop souffrant pour faire supporter à son estomac une nourriture plus substantielle. Le gin lui donna une force et une chaleur passagères et lui permit de poursuivre son chemin avec un peu plus de vigueur pendant un certain temps, puis vint une période de défaillance et d'épuisement pendant laquelle chaque pas était une fatigue et une douleur.

Quelque chose de son ancienne nature, un reste de cette énergie dans la poursuite de ses desseins qui le caractérisait autrefois, se montrait encore en lui, malgré l'état de complète dégradation dans lequel il était tombé.

Comme le sauvage habitant des jungles poursuit sa course vers le camp ou le village qui envoie à ses narines l'odeur de la chair humaine, ainsi Philippe Sheldon continuait à marcher vers l'habitation de cet homme et de cette femme qui, de toutes les créatures humaines, étaient celles qu'il haïssait de la haine la plus féroce.

« Il ne me reste plus rien à faire qu'à me faire voleur, se dit-il à lui-même, et la première maison sur laquelle je tenterai mon premier coup de main sera celle de Valentin. »

L'idée de la violence chez une pareille créature était une idée de fou. Il n'avait pas d'armes et il ne possédait pas la force physique nécessaire pour lutter contre un enfant de douze ans.

Àdemi enivré par les boissons qu'il avait absorbées sur sa route, dans le demi-délire de la fièvre, il se figurait qu'il pourrait pénétrer dans quelque maison mal défendue et y voler de quoi se procurer de la nourriture et un abri.

Que cette maison soit celle de Valentin, l'homme qui avait déjoué ses plans et l'avait précipité dans la ruine ! S'il fallait qu'il y eût du sang versé, que ce sang soit le sien !

Jamais homme n'avait été plus résolu à commettre un meurtre que celui qui traversait la plaine de Wimbledon à onze heures du soir, la neige lui fouettant le visage et avec un tremblement de fièvre qui à tout moment venait agiter ses membres endoloris.

Heureusement que sa main n'avait pas la force nécessaire pour exécuter les mauvais desseins arrêtés dans son cœur.

Il atteignit la petite auberge qui avoisine la porte du parc de Richmond, juste au moment où les volets se fermaient et demanda à l'homme qui s'acquittait de ce soin, s'il n'existait pas quelqu'un du nom de Haukehurst dans le voisinage.

« Que voulez-vous de M. Haukehurst ? demanda l'homme d'un ton méprisant.

— J'ai une lettre pour lui.

— Vraiment ?… Quelque lettre de mendiant, je présume.

— Non, c'est une lettre d'affaires. Vous feriez mieux de m'indiquer sa demeure s'il est une de vos pratiques. L'affaire est particulière.

— Oui, n'est-ce pas ?… singulier messager pour lui confier une affaire particulière. La maison de M. Haukehurst est la troisième que vous rencontrerez de l'autre côté de la route. Mais les lumières s'éteignent à onze heures habituellement, et je doute que vous trouviez quelqu'un encore debout à cette heure avancée de la soirée. »

La troisième maison de l'autre côte de la route était à un demi-mille de distance de la petite auberge.

Les lumières brillaient aux fenêtres du rez-de-chaussée, quand le vagabond eut traîné ses jambes fatiguées jusqu'à la porte de la maison.

Cette porte n'était fermée qu'au loquet et n'opposa que peu de résistance à l'intrus : il se glissa sans bruit dans une allée sablée bordée de lauriers sur lesquels se projetait la lumière des fenêtres.

Des éclats de rire et le bruit de la musique retentissaient dans l'air et l'on voyait des ombres passer derrière les rideaux des fenêtres.

Philippe s'insinua dans un coin abrité près du porche et y tomba épuisé à l'ombre des lauriers.

Il resta là assis dans une sorte de stupeur : il avait perdu quelque peu la faculté de penser, après cette longue marche ; il avait peine à se rappeler comment il était venu à l'endroit où il se trouvait et ce qu'il avait l'intention d'y faire.

« Haukehurst… murmura-t-il en lui-même, Haukehurst… l'homme qui s'est ligué contre moi avec le docteur Jedd !… J'ai juré que je lui rendrais la pareille si jamais j'en trouvais l'occasion !… Et George qui a refusé de me donner quelques shillings… mon frère unique, qui refuse de rester mon ami ! »

Haukehurst et George, l'image de ces deux hommes, flottait confusément dans son cerveau, et il avait peine à les séparer.

Parfois il lui semblait être encore assis à la porte de son frère, sur l'escalier de la maison de Gray's Inn, se serrant dans ses haillons et maudissant la cruauté dénaturée de son plus proche parent, puis l'instant d'après il se rappelait où il était et il lançait des malédictions sur l'ennemi inconscient dont les éclats de rire parvenaient jusqu'à lui au milieu des rires joyeux qui se mêlaient aux siens.

Il y avait une petite réunion à Charlottenbourg à l'occasion de Noël.

Deux voitures attendaient dans l'avenue de lauriers pour reconduire les hôtes de Haukehurst dans leurs demeures.

La porte s'ouvrit tout à coup, et le mouvement et les conversations qui accompagnent un départ parvinrent jusqu'au misérable qui avait tant de peine à garder la conscience des choses.

« Qu'y a-t-il ? se dit-il à lui-même. De la société… M. Haukehurst a traité !… »

Il avait vécu dans une trop grande dégradation, il était descendu dans un trop profond abîme de misère, pour se rendre un compte bien exact de la différence qui existait entre sa situation présente et celle qu'il occupait quand il recevait et que de beaux équipages attendaient à sa porte.

Dans ce cycle de malheurs qu'il avait traversé, ces sortes de choses, et jusqu'à leur souvenir, étaient aussi complètement sorties de sa mémoire que si elles remontaient à un siècle.

Le misérable essaya de donner son attention aux propos animés qui accompagnaient le départ des hôtes joyeux de Haukehurst : une douzaine de personnes partaient à la fois, et Valentin donnait à ses amis des conseils sur la route qu'ils devaient suivre pour retourner chez eux.

« Vous prendrez la route d'en bas, vous savez, Frédéric ; la voiture de Lawsley suivra la vôtre. Vous avez pris un chemin qui a allongé la route d'une couple de milles… prendre par le pont de Battersea est une erreur. »

Puis vinrent les questions amicales de Charlotte au sujet des manteaux, des capuchons, des capelines, et autres ajustements de dames.

« Et quand viendrez-vous dîner à la maison ? dit une voix.

— Je me procurerai certainement ces quadrilles d'Offenbach, dit une autre voix.

— Comme M. Lawsley a délicieusement chanté cette romance de Stanley ! »

Puis un chœur de :

« Jamais je n'ai eu autant de plaisir !

— Délicieuse soirée !

— Je vous en prie, ne restez pas exposés au froid.

— Merci, bien, oui. Vous êtes toujours charmants !

— Non, je ne monterai pas en voiture avant d'être sur la route.

— Dites un mot de mon livre dans le Diurnal Hermès, cher ami ?

— Êtes-vous bien sûre que votre châle est assez chaud ? Prenez une couverture pour vos pieds.

— Non, merci. Bonne nuit !

— On vous verra mardi.

— N'oubliez pas la loge pour Drury Lane.

— Non certes.

— La route d'en bas. Bonne nuit ! »

Parmi la confusion des voix, Philippe avait reconnu plus d'un organe qui lui avait été familier : c'était la voix argentine de Charlotte, celle plus grave de Valentin, et une autre voix encore qu'il connaissait bien. Diana !... Qui, c'était la voix de Diana, qu'il avait tant sujet de haïr pour son intervention dans ses affaires.

« Une mendiante ! murmura-t-il, la fille d'un mendiant. Belle dame pour se mettre en opposition avec l'homme qui lui donnait asile ! »

Les voitures s'étaient éloignées mais il restait encore un petit groupe sous le porche : Valentin et Charlotte ; M. et M Lenoble, qui étaient venus en Angleterre passer les fêtes de Noël avec leurs amis.

« Comme nous avons été gais ce soir ! s'écria Gustave. Il n'y a rien comme vos intérieurs anglais pour ce que vous appelez, vous autres, le confortable et la bonne humeur. Vos amis sont la gaîté même, Haukehurst, et nos charades en actions, quand nous parlions tous à la fois et en appuyant avec emphase sur le mot qu'il fallait faire connaître sont chose charmante. Ne fallait-il pas bien de la perspicacité chez nos spectateurs pour en deviner les mots ? Et votre ami Lawsley, il participe de Got et de Samson, c'est un vrai génie. Et penser que pendant que nous nous amusions, Diana, mes filles étaient à la messe de minuit au Sacré-Cœur ! Les chères et pieuses filles, leurs innocentes prières montaient au ciel pour nous qui étions absents. Allons, madame Haukehurst, Diana, il fait froid.

— Mais nous sommes abritées ici, et les étoiles sont bien brillantes après la neige, dit Charlotte. Vous rappelez-vous la journée de Noël que vous avez passée avec nous à Bayswater, Valentin, quand nous nous promenions ensemble dans les jardins de Kensington alors que nous venions d'être fiancés l'un à l'autre, ajouta la jeune fille.

— Si je me la rappelle ! C'était la première fois que la sainteté de ces fêtes de Noël s'était révélée à mon cœur. Mais rentrons au salon, prenons place devant le feu et racontons des histoires de revenants, Lenoble nous dira la légende de Cotenoir.

— Valentin, murmura Charlotte, savez-vous qu'il est près d'une heure du matin ?

— Et il faut que nous allions à l'église demain matin, et que Lenoble se rende à Kingston pour la messe qui se dit de bonne heure. Remettons les histoires de revenants pour la veille de la nouvelle année. Lenoble nous lira le nouvel an de Tennyson pour nous prouver ses progrès dans la langue anglaise. Montrez-nous le chemin, madame Haukehurst, votre esclave obéissant vous suivra. Maman nous attend au salon s'étonnant sans doute que nous tardions autant à rentrer. Et Nancy erre comme un fantôme à travers la maison, oppressée par la terrible responsabilité du pudding de demain. »

Leur départ fut suivi d'un bruit de verrous et de chaînes, et pour la seconde fois ce soir-là, Philippe entendit une porte qui se fermait contre lui.

Quand le bruit des voix se fut éteint, il perdit de nouveau la conscience des choses extérieures.

Il s'imagina de nouveau qu'il était sur les marches de l'escalier de la maison de Gray's Inn.

« Ne soyez pas aussi dur pour moi, George, murmura-t-il d'une voix défaillante, si ma chair et mon sang se tournent contre moi, vers qui porter mes regards ? »

Nancy ouvrit la porte le lendemain matin, quand il y avait encore combat entre la nuit et le jour.

Pendant toute la nuit, la neige était tombée sans bruit par flocons épais et elle avait fait un linceul à Sheldon.

La vieille femme, qui avait veillé sur son sommeil d'enfant quarante années auparavant, fut la première à le découvrir, plongé dans ce sommeil plus profond, sur le réveil duquel nous savons si peu de chose.

Ce ne fut qu'après avoir regardé longtemps et attentivement la face du mort, qu'elle reconnut ce visage qui lui avait causé une si étrange sensation d'angoisse ; elle reconnut les traits altérés du misérable et réfléchit sur ce qu'elle devait faire.

Avant que les cloches eussent sonné pour le service du matin, le corps était étendu dans la salle des morts de Kingston Union, où il avait été transporté sans bruit dès l'aube, sans que nul en eût eu connaissance, à l'exception du constable, qui avait présidé au transport, et des domestiques de la maison de Haukehurst qui l'avaient effectué.

Ce ne fut que le lendemain matin que Nancy dit à Valentin ce qui était arrivé : il devait y avoir une enquête ; il serait bon que quelqu'un certifiât l'identité de l'homme mort, et fît constater le décès de Sheldon.

Valentin se chargea seul de ce soin.

Il assista à l'enquête, prit les arrangements nécessaires pour que le misérable paria fût enterré d'une façon décente, et, avec les ménagements convenables, il annonça à M Sheldon qu'elle était libre.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Au delà de cette tombe qui ne portait pas de nom, qui aura la fantaisie de suivre Philippe Sheldon ?

Il est mort, sans un signe de repentir, et lors de ce jour redoutable, quand petits et grands comparaîtront devant le trône suprême et que le livre des arrêts sera ouvert ; quand en haut brillera la Cité qui reçoit la lumière de la gloire de Dieu et qu'en bas s'ouvrira le gouffre béant des grands lacs de feu, quelle voix plaidera la cause de Philippe Sheldon, et fera un appel à la pitié, pour faire révoquer la sentence prononcée contre lui ?

Aucune, certainement, à moins que ce ne soit celle de cet ami confiant dont les dernières paroles furent une bénédiction sur lui et dont il épia la longue agonie, sachant que chaque contraction de ce visage ami, que chaque accès de douleur qui secouait ce corps naguère si vigoureusement charpenté, était le résultat de l'œuvre accomplie par lui avec une persistance inébranlable.

Peut-être au terrible jour du jugement dernier, quand toutes les autres bouches garderont le silence, la voix de Tom Halliday s'élèvera-t-elle pour plaider en faveur de son meurtrier.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99H%C3%A9ritage_-de_Charlotte. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.